NAZIONALE
BIBLIOTECA
VITTORIO EM. III
FONDO
DORIA
III
381
2
NAPOLI

NOUVELLES
ESPAGNOLES
DE
MICHEL DE CERVANTÈS.
TOME SECOND.

Napoli
Museo

POLI

N°. 7.

...ruse inv. *le Beau. Sculp.*

NOUVELLES
ESPAGNOLES

DE

MICHEL DE CERVANTÈS,

Traduction nouvelle, avec des Notes, ornée de Figures en taille-douce.

Par M. LEFEBVRE DE VILLEBRUNE.

TOME SECOND.

A PARIS,

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques, au Temple du Goût.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

M. DCC. LXXVIII.

Fondo Doria III · 381 [2)]

962132

NOUVELLES
ESPAGNOLES
DE
MICHEL DE CERVANTÈS.

N°. VII.

NOUVELLES
ESPAGNOLES
DE
MICHEL DE CERVANTÈS.

Traduction nouvelle, avec des Notes, ornée de Figures en taille-douce.

Par M. LEFEBVRE DE VILLEBRUNE.

LE LICENTIÉ DE VERRE.
NOUVELLE SEPTIEME.

A PARIS,

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques, au-dessous de la Fontaine St-Benoit, au Temple du Goût.

M. DCC. LXXVII.

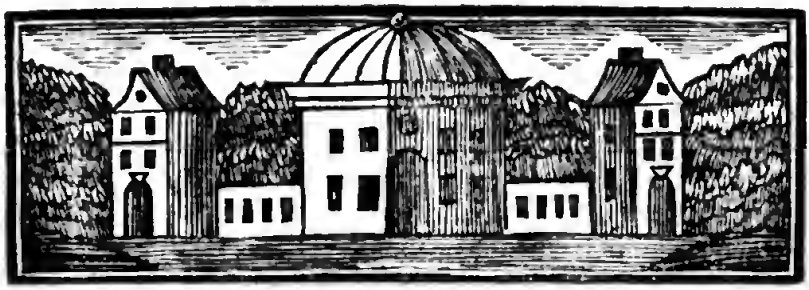
AVERTISSEMENT.

Cette Nouvelle eſt d'un caractère aſſez ſingulier. On y trouve la raillerie la plus fine, un grand ſens, de tems en tems du groteſque, des traits ſatyriques un peu vifs, & méme beaucoup d'humeur. Il eſt aiſé d'en connoître la cauſe. Cervantès, eſtimé, admiré méme de toute l'Europe, étoit dans l'indigence. Les Grands ſe divertiſſoient beaucoup de ſes écrits, ſur-tout de ſes ſarcaſmes. Ils étoient plus à portée de les ſentir que les Etrangers ; mais ils avoient fait entendre qu'on devoit le laiſſer dans cette indigence, afin de le forcer d'écrire. Quoique ſa plume n'épargnât aucune condition, ſon eſprit & ſes rares talens lui firent paſſer mille traits violens, dont un ſeul auroit perdu tout autre Ecrivain. Il y avoit ſi peu de mœurs & de réſerve en Eſpagne, particulièrement chez les Eccléſiaſtiques & les Nobles, qu'on revoyoit méme avec un plaiſir ſecret le tableau des déſordres publics. Les Moines, à qui Cervantès avoit dit dans ſon Don Quichote « qu'une » femme avoit alors la liberté de choiſir parmi » leurs Gros-Bonnets, *comme une Cuiſinière choi-*

» *ſit au Marché dans un pannier de pommes* », *n'avoient fait que rire de ce propos, loin de ſévir, à titre d'Inquiſiteurs, contre l'Ecrivain trop véridique. Les Evéques errans, que Sancho badine ſi adroitement, étoient autant de Deſpotes, qui s'autoriſoient de ces principes injurieux à tous les Souverains :* Qui Epiſcopus eſt, hic veſter Rex & Dynaſtes. *Conſtit. Apoſt. c. 26.* « *Sachez que celui qui eſt Evéque eſt votre* » *Roi, votre Maître abſolu* ». Quantò animus præſtat corpore, tantùm Sacerdotium Regno. *cap. 34.* « *Autant l'eſprit l'emporte ſur le corps,* » *autant le Sacerdoce l'emporte ſur la puiſſance des* » *Rois* ». *C'étoient des Prélats tels que ceux que Saint Cyprien décrit en ces termes :* « *Les* » *Evéques ſont ſans religion, des Marchands-* » *Forains qui ne cherchent qu'à engloutir des ri-* » *cheſſes, ne voulant plaire qu'à eux ſeuls, s'in-* » *quiétant peu de déplaire à tout le genre humain* ». De lapſis. *Il eſt bon d'obſerver qu'il n'y avoit alors d'Evéques en Eſpagne que des Moines. Aujourd'hui le Gouvernement a jetté un coup d'œil ſur eux, & je crois qu'il n'y a plus, dans ce Royaume-là, que deux Evéques Moines. L'Etat Eccléſiaſtique y eſt revenu de ces déſordres, & il ne manque à la Religion & à la proſpérité du Royaume, que l'extinction de ce Tribunal qu'un homme d'eſprit appelloit fort à propos* la

Cuiſine des Cannibals. *Quant aux* Hidalgues, *ou à la Nobleſſe, ces gens, que l'exemple de Philippe II, du Duc d'Albe, &c. avoient accoutumés aux déprédations, à la cruauté, ne s'imaginoient même pas qu'on pût traiter autrement les Sujets. Ils les regardoient comme de pures machines, & comme faits pour fournir par leurs bras aux moyens d'uſer, d'épuiſer les plaiſirs, même les plus ſcandaleux, auxquels ſe livroient les Gens en place. La Cour étoit encore, à beaucoup d'égards, un repaire affreux de Brigands qui ſe dépouilloient les uns les autres, & ſe ſupplantoient avec cette activité, cette fourberie ſi familière au crime. Enfin, la juſtice étoit ſi peu obſervée, qu'il y avoit un Bureau public à Séville, où l'on alloit payer tant, pour faire donner tant de coups de bâtons à celui à qui l'on en vouloit. Auſſi Cervantès dit-il dans ſon Don Quichote, que les Galères étoient fort tranquilles de ſon tems. Eſt-il donc ſurprenant que Cervantès, réduit à la plus grande néceſſité, après avoir été dans la plus belle poſition, ait prit de l'humeur, & n'ait épargné perſonne, pas même la Cour, qui rioit de ſa critique. Ce caractère d'iniquité avoit paſſé dans tous les états, dans toutes les conditions du Royaume. Tels furent les motifs qui dictèrent la Nouvelle du* Licentié de Verre. *Cervantès ſentoit bien malgré cela qu'on pourroit*

chercher à ſe venger. Les ignorants ſont toujours méchants. Il prévint toute accuſation par le début adroit de ſa Pièce. Il n'y eſt pas indifférent. Son Licentié s'y préſente avec le caractère national, c'eſt-à-dire, avec cet extérieur religieux dont il avoit beſoin. D'ailleurs, Cervantès a toujours reſpecté la Religion, malgré la guerre ouverte qu'il a déclarée au Fanatiſme; auſſi le laiſſa-t-on tranquille.



LE LICENTIÉ DE VERRE.

NOUVELLE SEPTIEME.

UN jeune homme, d'onze ans environ, s'étoit endormi ſous un arbre, au bord de la Riviere de Tormes : il étoit habillé en campagnard. Deux Etudians qui ſe promenoient de ce côté-là, l'apperçoivent, & diſent à leur Domeſtique d'aller l'éveiller. Il y va : — Holà ! garçon, que fais-tu donc ici ? Par quel haſard le ſommeil t'a-t-il pris dans ce lieu ſolitaire ? D'où es-tu ? — D'où je ſuis ? ma foi, je n'en ſais rien. — Où vas-tu ? — A Salamanque ; je voudrois m'y mettre au ſervice de quelque Seigneur, pourvu qu'il me procurât l'occaſion de faire mes études. — Mais, ſais-tu lire ? — Belle demande ! écrire même, mieux que tous les (1) Hidalgues de Caſtille.

Pendant cette converſation, les deux jeunes Cavaliers s'étoient avancés. — Mais, lui dit l'un d'eux,

(1) Il eſt étonnant combien la Nobleſſe étoit alors ignorante, non-ſeulement en Eſpagne, mais même dans toute l'Europe. On voit encore de ce tems-là des Contrats terminés en ces termes : *& n'a pas ſigné ledit Seigneur*, tel ou tel, *ne ſachant lire, vu ſa qualité de gentilhomme.* Quelle barbarie !

ce n'eſt donc pas défaut de mémoire chez toi, ſi tu as oublié le nom de ton pays natal ? — Soit ce que vous voudrez ; ce qu'il y a de ſûr, c'eſt que perſonne ne ſaura rien du lieu de ma naiſſance, ni de mes père & mère, que lorſque je ſerai en état de leur faire honneur. — Comment, leur faire honneur ? — Par mes études. Sans Maître j'ai déja appris quelque choſe, & j'ai bonne envie de me diſtinguer par ma ſcience ; car je n'ignore pas qu'un Roi fait un Evêque d'un ruſtre, beaucoup plus aiſément qu'une habile main ne fait une Statue d'un bloc de marbre. Autrefois oui, ceux qui étoient élevés à ces dignités avoient auparavant mérité tant de ſuffrages par leur vertu éminente, qu'ils étoient même forcés de ſe rendre aux vœux des Peuples. Ils ſentoient le peſant fardeau dont on vouloit les charger, & fuyoient ſouvent..... Aujourd'hui !..... mais *nolite in Sanctos malignari.*

Cette répartie du Voyageur leur plut infiniment ; ils l'emmenerent avec eux, & lui procurerent le moyen d'étudier comme font les autres Domeſtiques dans les colléges de cette Univerſité. Enfin il leur dit qu'il s'appelloit Thomas Rojada. Ce nom les confirma dans l'idée que ſes habits leur avoit donnée, & ils ne douterent plus qu'il ne fût fils de quelque pauvre Laboureur. Peu de jours après ils lui firent prendre l'habit noir. A peine Thomas avoit-il paſſé quelques ſemaines à leur ſervice, qu'il s'étoit montré le plus avantageuſement. Un rare génie, une fidélité à toute épreuve, beaucoup d'exactitude & de vigilance dans ſon ſervice, une extrême application à l'étude, le rendoient cher à ſes Maîtres : on eût même dit qu'il ne s'occupoit que d'eux ſeuls. Cette bonne volonté qu'il montroit en tout ne tarda pas à le rendre pour ainſi dire le compagnon de ſes protecteurs, loin d'en être regardé comme le valet. Pendant les huit années qu'il paſſa avec eux il devint ſi célèbre par ſon génie heureux, & ſon grand ſavoir, que chacun ſe croyoit honoré de lui marquer de l'eſtime & de l'amitié. C'étoit ſur-tout l'étude des Loix qu'il avoit appro-

fondie, ſans cependant avoir moins cultivée les autres parties des Sciences. Il avoit une mémoire prodigieuſe, accompagnée d'un jugement ſi ſain, ſi profond, qu'on ne ſavoit ce qu'on devoit le plus admirer en lui.

Ses Maîtres finirent enfin le tems de leurs études; & ils emmenèrent Thomas avec eux en Andalouſie. Thomas, maitriſé par le plus ardent deſir de pouſſer plus loin ſes études, avoit à peine été quelques jours dans cette Province, qu'il regretta le ſéjour de Salamanque. En effet, ceux qui ont une fois goûté l'agrément de ce lieu paiſible, s'y ſentent comme entraînés malgré eux. Notre Légiſte demanda donc à ſes maîtres la permiſſion d'y retourner. Ils ne purent s'y refuſer. Leur amitié alla plus loin : Thomas reçut d'eux dequoi ſe ſoutenir pendant trois ans, & prit congé, leur témoignant la plus vive reconnoiſſance.

Au ſortir de Malaga, ſéjour de ſes Maîtres, il ſuivit la côte de la Zambre, chemin d'Antéquerre. Il rencontre un Cavalier fort galamment vêtu, quoiqu'à la légère, bien monté, & ſuivi de deux Domeſtiques, avec leſquels il ſembloit faire route. Thomas l'aborde, lie converſation, & apprend que ce Cavalier ſuivoit le même chemin que lui. Les voilà bientôt amis. Ils s'entretiennent de différentes choſes. Thomas ne tarde pas à produire ſon rare génie. Le Cavalier ſait ſe prévaloir de ſon appareil, & montre toute la fineſſe du Courtiſan le plus délié. — Je ſuis, ajoute-t-il, Capitaine d'Infanterie, au ſervice de Sa Majeſté; mon Lieutenant complette ma Compagnie dans le diſtrict de Salamanque. Vive le Militaire, mon ami; quelles beautés, quelles merveilles, dans cette ſuperbe ville de Naples; quels plaiſirs, que de divertiſſemens dans Palerme ! Que ne connoiſſez-vous au plutôt l'abondance de Milan, les feſtins de Lombardie, les repas ſplendides des Hôtelleries ! Qu'il eſt agréable de dire à ſon Hôte: ici, Patron, allons, où ſont ces poulets, ces macarons ? Drôle, des f.. & du vin. Enfin, notre Capitaine tarit à peine ſur les éloges de la vie ſoldateſque, & la liberté de

l'Italie, mais il ne lui dit rien de ces momens où la ſentinelle ſe morfond dans ſa guérite, des dangers d'un aſſaut, du carnage d'un combat, de la famine d'une ville blocquée, de la dévaſtation cauſée par les mines, & d'autres circonſtances analogues, qui ſont néceſſairement liées à la vie du Soldat, & en ſont tout le malheur. Ce beau diſcours du Capitaine fait tant d'impreſſion ſur l'eſprit de Thomas, qu'il balance déja s'il ſe rendra à Salamanque : cette vie libre lui ſemble avoir trop d'attraits. Il ne ſonge à rien moins qu'à la mort qui attend le Soldat à chaque moment. Don Diégue, c'étoit le nom du Capitaine, avoit goûté Thomas; ſa belle preſtance, ſon eſprit, ſon air aiſé, prévenoient au premier abord en ſa faveur. — Eh bien, mon ami, venez-vous avec moi en Italie ? C'eſt un pays à voir; je vous offre ma table, & même l'Enſeigne de ma Compagnie : cette place ſera bientôt vacante : voilà comme je veux vous traiter.

L'offre parut flatteuſe à Thomas, & ſe faire trop prier, c'étoit être mal-honnête, penſoit-il. — Oui, dit-il en lui-même, j'y vois de l'avantage. Je ne puis que gagner à voir l'Italie, la Flandre. Les voyages forment (2), inſtruiſent. Ce n'eſt que par-là qu'on apprend à connoître l'homme. Quand j'emploirai quatre ou cinq ans à voyager, je ſuis jeune, cela ne m'empêchera pas de reprendre mes études. Perſuadé que tout iroit à ſon gré, Thomas répond au Capitaine : — Soit, Seigneur. Oui, je vous ſuis en Italie, mais à condition que je ſervirai comme volontaire, & avec la liberté de me retirer lorſque

(2) Un ſot parcourra l'Univers, ſi l'on veut, il ne verra que des viſages & des murs. La ſeule utilité que le plus grand nombre des jeunes gens tirent de leurs voyages, c'eſt de revenir plus *méchans*, à la rigueur du terme. Commencez par faire connoître à votre élève l'homme de ſa Nation, ſon compatriote, avec lequel il doit paſſer ſa vie, & il n'aura preſque plus beſoin d'étudier l'Etranger. Malheureuſement l'eſprit du François eſt de toujours commencer par où l'on doit finir.

bon me ſemblèra. — Mon ami, vous feriez mieux de vous enrôler, vous toucheriez la paie, & jouiriez de toutes les gratifications de ma Compagnie; & vous auriez des ſecours aſſurés. Vous n'en auriez pas moins la liberté de quitter à votre gré. — Seigneur, c'eſt une choſe qui bleſſeroit ma délicateſſe, & ſans doute la vôtre : ainſi j'aime mieux ſervir libre. — Corbleu, voilà une délicateſſe bien ſcrupuleuſe! Paſſe pour un Moine du tems jadis; mais un ſoldat! néanmoins, comme vous voudrez. Allons, ſoyons camarades.

Le même ſoir ils arrivèrent à Antéquerre. En peu de jours ils ſe rendirent au lieu où étoit la compagnie de Don-Diegue. Elle étoit déja complette & ſe mettoit en marche pour Carthagene; logeant avec quatre autres Compagnies dans les lieux les plus commodes. Là Thomas connut la première fois quelle étoit l'autorité des Commiſſaires de guerre, la dureté de certains Capitaines, l'embarras des Fourriers, l'adreſſe & la ruſe des Tréſoriers, les plaintes du peuple, le rachat des billets, l'inſolence des troupes, les (3) demandes outrées des convois, enfin la néceſſité de faire tout ce qu'il voyoit, & qu'il alloit être forcé d'imiter; quelque mal que cela lui parut. Déja il avoit quitté ſes habits d'Etudiant pour en prendre (4) d'Arlequin, & s'étoit réſous à heurler avec les loups, comme dit le proverbe. Il ne garda de ſes livres qu'une paire d'Heure, & un Garcilaſo ſans commentaire. C'étoit ſon *Vade mecum*. Ils étoient à

(3) J'ai été pluſieurs fois témoin de ces déprédations horribles qui rendent les guerres ſi ruineuſes, ſur-tout aux Etats Monarchiques. Il eſt inconcevable avec quelle rapidité ceux qui ſont prépoſés aux proviſions des armées s'enrichiſſent, perſuadés qu'ils pourront toujours acheter l'impunité avec l'argent qu'ils ont volé. C'eſt cependant le ſang du peuple que ces ſangſues abſorbent.

(4) Cervantès dit un habit de Perroquet, ce qui répond à l'expreſſion Françaiſe. Les Troupes n'avoient pas encore d'uniforme bien régulier.

Carthagene, ſans preſque s'en appercevoir, tant la route & ce changement continuel de logement les avoit divertis. Tous les jours c'étoit quelque nouveauté. Là ils s'embarquèrent ſur quatre galeres de Naples. Thomas s'y occupa beaucoup de ce qu'il remarquoit dans ces maiſons flottantes, où les punaiſes ne laiſſent pas trop de bon tems, où les forçats volent tout ce qu'ils peuvent attraper, où les matelots vous dégoûtent, les rats & les ſouris rongent juſqu'à la charpente, où les bouraſques vous fatiguent & vous déſeſpèrent. Ils furent ſur-tout conſternés des deux tempêtes qui les accueillirent l'une dans le golfe de Leon, & les jetta en Corſe, & l'autre à Toulon en France. Enfin percés juſqu'aux os, accablés de ſommeil, ils entrèrent dans la ſuperbe Gêne, ſans avoir fermé l'œil depuis qu'ils avoient mis à la voile. Don Diegue débarqua, alla voir quelques Égliſes, & ſe rendit avec ſes amis dans une hôtellerie où ils noyèrent tous leurs ſoucis antérieurs dans le vin. Là on leur vanta la première fois la douceur du Tréviſan, la ſéve vigoureuſe du Montefraſcon, le bouillon fumeux de l'Aſprin, la généroſité du Candie & du Soma, la force de celui des cinq vignes, la ſuave & paiſible liqueur de la dame Garnache, l'âpre fierté du Chentola. Mais le foible vin de la Romagne n'oſa pas ſe montrer en auſſi bonne compagnie. L'hôte (5) leur offrit encore les autres vins les plus fameux qu'on connût alors, & leur en nomma plus que Bacchus n'en a jamais eu dans ces celliers.

Thomas ne ſe laſſoit pas d'admirer la blonde chevelure des femmes, l'air noble & dégagé des hommes, la beauté étonnante de cette ſuperbe ville dont les édifices ſemblent enchaſſés dans des rochers comme des diamans dans de l'or. Le jour ſuivant on fit débarquer toutes les Compagnies qui devoient ſe rendre en

(5) Cervantès nomme encore ici pluſieurs autres vins, dont le détail ennuyeux eſt très-peu intéreſſant.

Piémont. Thomas ne fut pas d'avis de faire ce voyage, mais d'aller par terre à Rome & à Naples en droiture. De-là il devoit revenir par Lorette, Veniſe, Milan, & paſſer en Piémont dans l'eſpérance d'y retrouver Don Diegue, s'il n'étoit pas encore parti pour la Flandres, comme il devoit y aller. Thomas prit donc congé du Capitaine deux jours après. En trois journées il ſe rendit à Florence, voyant en paſſant Lucques, petite ville, mais bien bâtie, & où les Eſpagnols ſont mieux reçus qu'en aucun autre endroit de l'Italie. Il fut extrêmement ſatisfait de Florence, tant par rapport à ſon agréable emplacement, qu'à cauſe de ſa propreté, de la magnificence de ſes édifices, de la fraîcheur des eaux, de la tranquillité de ſes rues. Il y reſta quatre jours, & pouſſa juſqu'à Rome, cette Reine des Cités, & autrefois maîtreſſe du monde. Il en viſita les Egliſes, en honora (6) les Reliques : la grandeur de cette magnifique Cité l'étonna ; mais il connut avec encore plus de ſurpriſe ce qu'elle avoit été en voyant les tronçons de marbres antiques, les Statuts briſées ou mutilées, les Arcades à demi-ruinées, les Thermes comblés, les ſuperbes Portiques, les vaſtes & fameux Amphithéatres, enfin les reſtes précieux de ces magnifiques ouvrages cimentés avec le ſang de toutes les Nations que ces heureux Uſurpateurs avoient ſoumiſes. Conquerans, dit-il, qui n'avez de bonheur qu'à égorger des victimes pour aſſouvir votre ambition, vos ſuperbes Palais ſeront ce que fut Rome ſous la main des Barbares qui ont vengé l'humanité des outrages & de la cruauté de cette Ville ſanguinaire. Thomas y vit ce fleuve qui fut tant de fois rougi du ſang des Citoyens, & des Martyrs qui ont bravé, par leur conſtance, tous les ſupplices que la fureur ſuggéroit aux Tyrans de ce vaſte Empire. Il n'admiroit pas moins ces Ponts conſtruits avec tant

(6) Le texte dit *adorer*.

d'art qu'ils ſemblent s'élever les uns devant les autres ; ces rues ou voies anciennes, ſi célebres autrefois ; telles que la voie Appie, Flaminie, Julie, &c. cette diviſion des montagnes que Rome renfermoit dans ſes murs, comme le Mont Célius, le Quirinal, le Vatican, &c. qui font aſſez comprendre quelle fut l'étendue de cette vaſte Cité. Il obſerva pareillement quelle eſt l'autorité du Collége des Cardinaux, la majeſté du Souverain Pontife, le concours, la variété de tant de gens de différentes Nations. Rien n'échappa à ſes regards curieux ; il prit même note de tout, dans l'ordre qu'il l'avoit vu.

Après avoir fait la ſtation des ſept Egliſes, & s'être confeſſé, il ſe préſenta pour baiſer les pieds de Sa Sainteté, fit une bonne proviſion d'*Agnus*, de chapelets, & réſolut de ſe rendre à Naples. Le tems variable de la ſaiſon où l'on ſe trouvoit alors étant toujours très-dangereux à ceux qui entroient à Rome ou en ſortoient, faiſant route par terre, Thomas prit le parti de s'embarquer. Il vit Naples avec une nouvelle admiration, malgré l'étonnement que Rome lui avoit cauſé ; car cette Ville lui ſembla, comme à tous ceux qui l'ont vu, le meilleur endroit de l'Europe, & même du monde entier. De-là il paſſa en Sicile, où il vit Palerme, Meſſine. L'emplacement de Palerme lui parut extrêmement agréable. Meſſine offrit à ſes yeux un des plus beaux Ports du monde, & l'Iſle entiere un ſol ſi abondant, que ce fut à juſte titre, ſelon lui, qu'on l'avoit nommé *le grenier de l'Italie*. Il revint à Naples, à Rome, d'où il ſe rendit à Lorette (7). Il ne put voir les murs de ce Temple ſacré,

(7) Ville d'Italie dans la Marche d'Ancône, célebre par la Chapelle de la Vierge. Si l'on en croit pluſieurs Ecrivains Catholiques, cette fameuſe Chapelle fut apportée de Nazareth en Dalmatie, par un Ange, un mois environ après que Sultan Melec-Seraff eut pris, en 1295, la ville de Ptolémaïs ſur les reſtes malheureux des Croiſés qui la tenoient pour derniere reſſource. Environ trois

parce

parce qu'ils étoient couverts de béquilles, de ſuaires, de chaines, de carcans, de menottes, de chevelures,

ans après, cette Chapelle fut tranſportée dans le Diocèſe de Recanati, dans les terres d'une Dame de qualité, fort pieuſe, appellée Lorette. Comme ces terres étoient environnées de forêts, qui ſervoient de retraites aux voleurs; les gens que la Religion conduiſoit à la Chapelle, étoient ſouvent pillés. On la transféra ſur une colline, à une lieue plus loin. Telle eſt l'hiſtoire du tranſport de cet édifice religieux. Quelques Ecrivains ſenſés & moins crédules ont demandé pourquoi aucun des Ecrivains contemporains n'en faiſoit mention, tandis qu'il ſe ſont occupés de choſes beaucoup moins intéreſſantes. Seroit-il poſſible que le Dante, Pétrarque, Bocace, ſe fuſſent tus ſur un ſi grand prodige? Giovani Villani, Ecrivain Florentin, homme de jugement, & qui vivoit alors, n'en dit pas un mot dans l'Hiſtoire de ſon tems. Les réflexions de Caſaubon, Daillé, Bernegger, gens incapables de ſe refuſer à la vérité, apprendront au Lecteur ce qu'ils en penſoient. L'édifice forme une pièce de médiocre grandeur. Les murs ont environ deux pieds d'épais, & ſont faits de pierres ordinaires aſſez brutes. Elle eſt pavée de pièces de marbre quarrées, rouges & blanches. Les bois qui en ſoutiennent le toît ſont recouverts de plaques d'argent. Le toît eſt peint en azur & ſemé d'étoiles d'or. On voit encore à une muraille la fenêtre par où l'on dit que l'Ange Gabriel eſt entré au moment de l'Annonciation. Il n'y avoit d'abord qu'une petite porte; mais le nombre des dévôts Pélerins augmentant de jour en jour, Clément VII fit murer cette porte, & l'on en ouvrit trois autres. Il arriva cependant un accident lors de cette entrepriſe. Les premiers Ouvriers qui avoient oſé y porter la main, quoique par ordre du Pape, ayant été renverſés, comme frappés d'apoplexie, perſonne ne vouloit plus y travailler. Un jeune homme s'étant rendu propice la mère de Dieu par un jeûne de trois jour, donna le premier coup de pic à la muraille, & l'on travailla après lui ſans autre accident. Les trois portes furent donc faites. Dès qu'on eſt entré on apperçoit la ſtatue miraculeuſe que St. Luc a faite de bois de cédre. La Vierge tient l'Enfant Jéſus ſur le bras gauche; & lui tient le globe auſſi de la main gauche, élevant les doigts de la droite, comme pour donner ſa bénédiction. La tête de cette Statue eſt ceinte d'une triple couronne d'or, garnie de diamans. La robe qui la couvre eſt des plus riches. Devant cette Statue brûlent ſans ceſſe quantité de lampes d'or & d'argent, & des cierges innombrables. L'Autel a été fait, dit-on, de la main même des Apôtres, & c'eſt ſur cet Autel que Saint Pierre a dit la premiere Meſſe. Ce Saint Lieu eſt environné d'un périſtile de douze colonnes de

de buſtes en cire, de peintures, de portraits qui atteſtoient les grâces ſans nombre qu'une infinité de gens avoient reçues du Ciel par l'interceſſion de Marie. Car Dieu a voulu donner tout crédit & tout honneur à cette image ſacrée qui ſe voit dans ce Temple, en faiſant là les plus grands miracles, pour récompenſer ceux que la dévotion engage à orner ainſi les murs de cette ſainte Chapelle. Il vit la même Chambre où l'on dit que fut faite la plus grande & la plus impor-

marbres, ornées de Statues & d'autres chefs-d'œuvre des plus habiles Artiſtes. Le jour y entre par les fenêtres, à la faveur du plus beau cryſtal. Le tréſor de cette Chapelle valoit déja ſept millions de notre monnoie actuelle, en 1400; car il y a des Statues d'or qui péſent juſqu'à 140 livres. Il y a des vaſes de toute eſpèce en or & en argent, le tout ſupérieurement travaillé. On remarque, entr'autres raretés, un diamant de la largeur de l'ongle du pouce, & très-gros. Il fut donné par le Cardinal Sfondrati. Henri III, Roi de France, y envoya un bocal d'un ſeul ſaphir: le couvercle, qui eſt d'or, eſt garni de diamans, & ſurmonté d'un Ange d'or maſſif. Il fit ce préſent pour obtenir un héritier. La Reine d'Angleterre, épouſe de Jacques II, fugitif, y envoya auſſi un Ange d'or, dans lequel on voit un cœur plus gros qu'un œuf. Cet Ange eſt pareillement enrichi de diamans. La Croix eſt d'une ſeule émeraude enchaſſée dans l'or, & toute garnie de diamans. Elle s'élève ſur une montagne formée avec le plus fin cryſtal. On l'eſtime à peu-près ſix mille louis. Elle fut envoyée par Albrecht, Duc de Baviere. Les deux couronnes de diamans qu'on met ſur la tête de l'Enfant Jéſus peuvent à peine s'apprécier. Outre le grand nombre de perles qui ſe voyent-là, on en remarque une très-groſſe, ſur laquelle ſe trouve tracée naturellement la figure de la Vierge. Parmi les robes très-riches dont on couvre cette Statue, ſelon les cérémonies des différens jours, il y en a une garnie de 6600 diamans, & faite de la main d'une Reine d'Eſpagne. Ce tréſor augmente tous les jours. On l'évalue à 9 à 10 millions de livres. C'eſt ſur-tout le 8 Septembre, jour de la Nativité de la Vierge, que les Pélerins arrivent en foule, pour entendre la Meſſe à Recanati, formant à genoux un cercle autour de la Chapelle. On a fait pluſieurs Chapelles, en diverſes endroits, ſur le modèle de celle-là. Je donne ce cours détail d'après un célèbre Ecrivain Allemand, que je traduis preſqu'à la lettre. J'ai cru faire plaiſir en donnant ce détail, que nombre de gens ignorent.

tante Ambaſſade qu'aient jamais vu ou entendu les Anges. De Lorette il gagna Ancône, où il s'embarqua pour Veniſe, Ville qui n'auroit jamais eu de pareille, s'il n'avoit paru un Chriſtophe Colomb. Mais la hardieſſe de ce fameux Navigateur, qui découvrit le Nouveau Monde, & l'intrépidité de Cortez, qui s'empara de Mexico, nous ont enfin montré une Ville que l'on peut mettre en parallele avec cette Reine du Golfe Adriatique. On diroit, dans les rues de ces deux grandes Villes, qu'elles s'élèvent du ſein même des Eaux. Celle de l'Europe a été l'admiration de notre continent; & celle de l'Amérique eſt l'étonnement du Nouveau Monde.

Les richeſſes de Veniſe lui paroiſſoient immenſes; ſon Gouvernement lui ſembloit conduit avec une prudence incroyable, & la Ville imprenable par ſon aſſiette : tout y préſentoit l'abondance & un ſéjour de délices. Enfin il penſa avec raiſon que Veniſe, dans ſa totalité & dans ſes parties, répondoit parfaitement à la grande renommée qu'elle avoit par toute la terre. La vaſte étendue du célèbre Arſénal où ſe conſtruiſent les Galères & les autres Vaiſſeaux preſqu'innombrables de cette Ville, ſuffiroit pour lui mériter cette renommée. Enfin les délices & les plaiſirs que notre Curieux goûta dans Veniſe, lui firent preſqu'oublier ſa première réſolution. Ulyſſe ne fut jamais ébloui de pareils charmes dans l'Iſle de Calypſo. Thomas avoit déja paſſé un mois dans ce ſéjour enchanteur, lorſqu'il ſe réſolut d'en ſortir, & ſe rendit à Milan par Parme & Plaiſance. Cette grande Ville (8), qu'on peut appeller l'envie de la France, la forge de Vulcain, & qui, comme dit le

(8) Milan eſt la Ville qui a donné le ton au luxe de toute l'Europe. Il ſembloit qu'on n'avoit aucune parure convenable, habits, robes, bonnets, armes, ſi cela ne fût venu de Milan. Méteren, dans ſon Hiſtoire, obſerve même que l'infortuné Philippe de Montmorency, Comte de Horn, avoit un bonnet d'étoffe de Milan, lors de ſon exécution. Toutes les femmes vouloient être miſes à la Milanoiſe.

proverbe, *peut dire & faire*, fut, pour notre Voyageur, un nouveau ſujet d'admiration; ſur-tout lorſqu'il vit ſa ſuperbe Cathédrale, & l'abondance de tout ce qu'il eſt poſſible de deſirer. De là il ſe rendit à *Aſt*, & très à propos; car le Régiment de Don-Diégue devoit en partir le lendemain pour prendre la route de Flandres. Le Capitaine lui fit le plus grand accueil, & ils voyagerent de compagnie juſqu'à Anvers (9), Ville auſſi belle qu'aucune de l'Italie. Thomas voulut voir Gand, Bruxelles (10), & s'apperçut que toutes les Troupes prenoient les armes pour entrer en campagne.

Dès qu'il eût contenté ſa curioſité, il ſongea à quitter la Flandre pour repaſſer en Eſpagne, & retourner à Salamanque, dans le deſſein d'y achever ſes études. Don Diégue fut très-fâché de cette ſéparation. Thomas n'étoit pas de ces Savans mornes & orgueilleux qui ne ſe croyent recommandables qu'en mépriſant ceux qui ſont moins inſtruits, ou en ſe ſéparant même du reſte de la ſociété. A ſon profond ſavoir il joignoit un air aiſé, un eſprit liant & plein d'aménité. Il parloit de tout avec connoiſſance, mais avec cette réſerve qui laiſſe même aux Ignorans les moyens de ſe produire de quelque côté avantageux. Don Diégue le pria ſur-tout de lui écrire, & de l'informer

(9) Anvers faiſoit, ſans contredit, un des plus beaux ſéjours de l'Europe, du tems de Cervantès. C'eſt à préſent la Ville la plus ennuyeuſe qui ſe puiſſe voir. Quoiqu'il y ait quelques Maiſons très-riches, tout y languit, tout y préſente la pauvreté, la miſere. Il y a cependant une choſe qui mérite l'attention des Muſiciens : ce ſont ces fameux inſtrumens qu'on ne ſait plus toucher, & qui rempliſſoient toute la Ville, du haut de la Tour, extrêmement élevée, de la Cathédrale, les jours que les Marchands s'aſſembloient à la bourſe. Après les Tableaux des grands Peintres, & un Portrait Original de Luther, c'eſt tout ce que j'ai vu de curieux dans cette Ville ſilentieuſe.

(10) Un des plus agréables ſéjours du monde. Gand reſſemble à une vraie baſſe-cour; j'ai cru y voir les Iſraélites dans le déſert.

de tout ce qui lui ſeroit arrivé. Thomas le lui promit, & ſe rendit en Eſpagne par la France, ſans avoir vu Paris, où tout le monde avoit pris (11) les armes.

Arrivé à Salamanque, il y fut très-bien reçu de ſes amis. Les ſecours qu'ils lui prêterent le mirent en état de faire ſa Licence en Droit.

Dans ce même tems-là certaine Dame, maitreſſe dans l'art de plumer les ſots, parut en cette Ville. Une volée de pigeons étourdis fondit bientôt chez elle, & chacun vouloit avoir l'honneur de lui rendre une viſite. Thomas apprit qu'elle avoit vu l'Italie, la Flandres; au moins elle le diſoit, & ne parloit que des merveilles de ces deux contrées. L'intérêt que les circonſtances donnoient à ſes diſcours engagea Thomas à l'aller voir comme les autres. Cette fine mouche ne tarda pas à le diſtinguer dans la foule, & elle s'en coëffa ſérieuſement. Thomas n'y ſongeoit réellement pas; s'il alloit la revoir, c'étoit plutôt par les inſtances des amis qui l'y entraînoient, que par curioſité. Elle lui ouvrit bientôt ſon cœur, & lui fit offre de tout ce qu'elle poſſédoit. Mais plus occupé de ſes livres & de ſes études, que flatté de ces avances, il les regarda d'un œil fort indifférent. Cette honnête femme, qui ſe crut mépriſée, ne voyant plus de reſſources dans aucun de ces ſtratagêmes familiers aux bonnes âmes de ſon eſpèce, jugea qu'il falloit avoir recours à des moyens plus efficaces. Elle prit avis d'une Moreſque, qui lui conſeilla de faire prendre à Thomas *un charme* dans un coing de Tolede, lui proteſtant qu'avec cela le cœur de celui qu'elle aimoit

(11) On ſe ſouviendra à jamais des triſtes circonſtances de la Ligue, pour laquelle Philippe II a prodigué tant de millions ſans réuſſir, tant les François ſont attachés à leurs Princes légitimes. On déteſtera à jamais l'eſprit ſéditieux qui fit paroître dans Paris 1400 Moines armés en proceſſion, le caſque en tête, l'épée au côté, le mouſquet ſur l'épaule, ſous la conduite de Roze, Evêque de Senlis, armé d'un eſponton.

ſeroit bientôt ſubjugué : mais y a-t-il au monde plante, herbe, enchantement capable de *forcer le libre arbitre* (12). Auſſi traitons-nous d'empoiſonneuſes celles qui font prendre de telles choſes, parce que ces philtres, ces charmes ne ſont réellement que des poiſons pour ceux qui les prennent, comme l'expérience l'a prouvé en tant d'occaſions.

Thomas n'eut pas plutôt avalé le coing, qu'il tomba par terre, ſe débattant comme s'il eût tombé du haut mal. Il reſta quelques heures dans cet état, revint un peu, &, comme tout interdit, il s'écria d'une voix rauque & tremblante, « que le coing qu'il » avoit mangé étoit empoiſonné ». Il dénonça la Moreſque. La Juſtice ſe rendit auſſi-tôt chez cette ſorcière, mais il n'y avoit plus perſonne. Thomas garda la chambre ſix mois, &, pendant ce tems-là, tout ſon corps ſe deſſécha au point qu'il parut n'avoir plus que la peau & les os. Un trouble général lui avoit dérangé toutes les facultés. On fit l'impoſſible pour le rétablir, mais on ne lui rendit que la ſanté. Son eſprit reſta ſingulierement aliéné ; car, tout bien portant qu'il étoit, il fit paroître le genre de folie le plus étrange qui ſe ſoit jamais vu. L'infortuné *s'imaginoit être de Verre.* Il en étoit ſi intimement perſuadé, que, ſi l'on s'approchoit de lui, auſſi-tôt il crioit de toutes ſes forces, priant, conjurant avec l'apparence du plus grand ſens : « Qu'on s'éloignât de lui de » peur de le caſſer ». — Non, ajoutoit-il, je ne ſuis pas fait comme les autres hommes ; eſt-ce que vous ne voyez pas que je ſuis de Verre de la tête aux pieds ? Malgré ces cris & ces prieres, quelques Rieurs l'aborderent, & l'embraſſerent même très-étroitement. — Eh bien, Seigneur, vous voyez bien que vous

(12) Cervantès a dit la même choſe dans ſon Don Quichote. Ce paſſage n'eſt pas indifférent. On y voit quels progrès la Doctrine de Molina avoit déja fait en Eſpagne. Voyez le Chapitre des Priſonniers du Don Quichote. Cervantès étoit-il pour les Jéſuites ? Non.

ne vous caſſez pas? A ces mots il tomboit par terre, crioit encore plus fort, & s'évanouiſſoit pendant trois ou quatre heures. A peine étoit-il revenu qu'il faiſoit encore les mêmes inſtances, & répétoit mille fois: — Ne m'approchez pas!.. ne m'approchez pas!... Parlez-moi de loin. Dites ce que vous me voulez. Je vous répondrai certainement avec beaucoup plus de ſubtilité que d'autres; parce qu'étant de Verre, je ne ſuis pas d'une matiere ſi brute que la chair. Le Verre étant donc une matiere plus ſubtile, plus pure, l'ame, dans un tel corps, peut exercer ſes facultés avec beaucoup plus de promptitude & d'efficacité que dans un corps de terre.

On voulut néanmoins voir clairement s'il étoit bien convaincu de ce qu'il avançoit. Pour cela on lui fit quelques queſtions très-embarraſſantes. Thomas y répondit avec la plus grande juſteſſe: ce qui n'étonna pas peu les Légiſtes de l'Univerſité, & même les Profeſſeurs de Médecine & de Philoſophie. En effet, il étoit fort difficile de croire qu'il y eût, dans un homme ſi préſent à ces demandes, aſſez de folie pour croire qu'il étoit de Verre. Ce contraſte de ſageſſe & d'extravagance étoit une énigme inexplicable.

Mais Thomas les étonna davantage lorſqu'il leur demanda un étui pour ſon corps fragile, de peur qu'en le ſerrant de quelque habit étroit, il ne vint à tomber par morceau. On lui donna une robe de gros drap gris, une large chemiſe, qu'il mit avec beaucoup de précaution; enſuite il ſe ceignit d'une corde de coton. Jamais il ne voulut entendre parler de ſouliers; & la maniere dont il ordonna qu'on lui préſentât ſon manger, fut d'attacher une boëte au bout d'un bâton, où l'on jettoit quelques fruits de la ſaiſon: par ce moyen l'on n'étoit plus obligé de l'approcher. Pour la viande & le poiſſon, Thomas ne s'en ſoucioit plus. S'il avoit ſoif, il alloit à la riviere, ou à la fontaine, &, comme Diogène, il buvoit dans ſa main. Etoit-il dans la rue, il avoit grand ſoin de tenir le milieu, regardant bien les

toits, de peur que quelque tuile ou quelque chat ne mit ſon corps à l'épreuve. L'été, il couchoit en plaine, à la belle étoile : l'hyver, il ſe retiroit dans quelque Auberge, où il gagnoit l'écurie ou le grenier, & ſe fourroit dans la paille juſqu'au menton, diſant : — Vive encore un pareil lit, pour un homme de Verre. Qu'ai-je à craindre ici ? Je ſuis ſur la paille, il eſt vrai ; mais quel Marquis n'eſt pas heureux quelquefois d'en trouver ? Tel a quatre quartiers de Nobleſſe, dont le grand-père couchoit ſur la paille qu'il avoit battu en grange. Ainſi point de chagrin : pourvu que je ne caſſe pas mon corps, tout ira bien. Tonnoit-il ? notre Licentié trembloit comme la feuille ; il voloit aux champs, & ne rentroit ſous un toit qu'après avoir bien regardé ſi l'orage étoit paſſé.

Enfin pluſieurs de ſes amis prirent le parti de l'enfermer. Il paſſa quelque tems entre quatre murs, bien ſoigné, bien nourri ; & ſur-tout viſité par les plus habiles Médecins ; mais : — Maudites gens, leur diſoit-il, quoi ! vous voulez me perſuader que je ſuis malade ? Parce que vous avez aſſez d'adreſſe pour ſéduire & captiver toutes les jolies femmes qui font votre fortune aux dépens de leurs maris, vous croyez trouver en moi un homme aſſez ſimple pour écouter vos ſornettes ! Eh ! que ne peut-on voir dans vos âmes, comme dans la mienne, à la faveur de ce corps de verre ! qu'on y appercevroit d'orgueil ! d'ignorance, & de... Allez, vous êtes des effrontés, incapables même de traiter l'âne de Sancho. Moi ? Malade ! Ah ! vous me la donnez belle ! Les Médecins mis à leur juſte valeur ſe retiroient en faiſant toujours leur gros dos, & ne ſoupçonnoient même pas qu'il eût dit la vérité.

Ces amis charitables virent bien que le mal étoit incurable, & que par conſéquent il falloit mettre Thomas en liberté ; d'autant plus qu'il ne ſe portoit à aucune violence. Notre Licentié libre parcourut toute la ville, cauſant autant d'étonnement que de pitié à tous ceux qui le connoiſſoient. Bientôt les enfants s'attroupèrent autour de lui. Thomas prenoit

un bout de ſon bâton de chaque main, le portoit en avant pour empêcher qu'on ne le touchât. — Engeance de vipere, leur crioit-il, qui ferez l'opprobre de vos père & mère par l'oiſiveté dans laquelle ils vous laiſſent, n'aurez-vous pas pitié de moi ! Ne voyez-vous pas que vous aller me caſſer. Auſſi-tôt les enfants de lui jetter des chiffons, même des pierres pour voir s'il ſe caſſeroit effectivement. Thomas crie encore à tue-tête & touche quelque paſſant qui diſſipent cette troupe d'étourdis. Un jour qu'ils étoient revenus à la charge, & le fatiguoient beaucoup, il leur dit d'un ton impoſant : que me voulez-vous, inſolents, acharnés après moi comme un Procureur après l'argent, auſſi effrontés que *des puces*, me prenez-vous pour le Mont teſtacé de Rome que vous cherchiez à me couvrir de têts, & de tuiles ? Plus il les apoſtrophoit, plus ils le ſuivoient lors de ces premières courſes. A la fin il ſe laſſèrent, & jugèrent à propos de le laiſſer tranquille, s'amuſant ſeulement de ſes folies.

Paſſant un jour par la Friperie de Salamanque, une Fripière lui dit : — Par mon âme, Seigneur Licentié, votre malheur me fait réellement pitié ; mais je n'en pleurerai pas. — Ah ! puiſſes-tu ne jamais pleurer ton mari à la potence, répond-t-il. — Seigneur Licentié, repartit le mari, ſavez-vous bien qu'il y a plus de malice chez vous que de folie. — Peu m'importe, dit Thomas, pourvu que je n'aie pas l'encolure d'un auſſi franc ſot que toi. Une autrefois il paſſoit dans une rue renommée par certain Couvent de Pénitentes tardives, il apperçoit pluſieurs de ces âmes honnêtes à la porte où elles attendoient quelque conſolateur, s'arrête & les regarde ſans mot dire. — Quoi ! Seigneur Licentié, lui crie un voiſin, vous vous arrêtez là ?.... — Tais-toi, répond-il, laiſſe-moi penſer à ce que je vois. — Que voyez-vous donc ? — D'honnêtes filles qui de tems en (13) tems vont dans une proceſſion publique

(13) Rien de plus divertiſſant pour le peuple en Eſpagne que

recevoir la récompenſe due à la vertu exemplaire de ta femme, & de mille autres que nos Apôtres convertiſſent tous les jours. Cet homme alloit l'aſſommer lorſque les huées de tous les paſſants le firent rentrer. Quelqu'un lui demande dans un autre quartier quel conſeil il donneroit à un de ſes amis fort triſte de ce que ſa femme l'avoit quitté pour ſuivre un voiſin. — Eh ! quel conſeil !.. Qu'il rende grâce à Dieu d'avoir chaſſé l'ennemi le plus à craindre de ſa maiſon. — Comment, Seigneur Licentié, il ne courra pas après ! — Non, à moins qu'il ne ſoit auſſi ſot que toi. — Sot ſi vous voulez, Seigneur; mais moi comment ferai-je pour vivre en paix avec la mienne ? — Point de longue robe au logis & tu vivras tranquille. Pauvres maris, vous..... Oui, croyez-vous heureux, & laiſſez faire vos femmes; tout ira bien. Une femme eſt badine, elle vous aime; que voulez-vous de plus ? Pourquoi ne rieroit-elle pas avec un autre ? Commandez avec reſpect, aimez avec ſoumiſſion & vous verrez vos femmes dociles. Cet air farouche ne va plus aujourd'hui. Il faut être à l'aiſe & ſavoir y mettre les autres. Qu'une femme eſt aimable lorſqu'elle ſait qu'elle eſt maitreſſe ! Pour moi ſi j'étois mariée, je ne dirois même pas mon *Benedicite* ſans ſa permiſſion.

Un jeune garçon le rencontre comme il quittoit celui-ci. — Seigneur Licentié, j'ai envie de quitter mon père, car il m'étrille d'importance. — Quitte-le mon ami; tu en iras plutôt au gibet; ce ſera un mauvais ſujet de moins. Etant à la porte d'une Egliſe il vit un de ces campagnards, qui font tant

cette cavalcade. Les femmes de mauvaiſe vie, en Eſpagne, ſont ainſi punies. Le Bourreau les frotte nues de miel, juſqu'à la ceinture, & leur jette des plumes juſqu'à ce que la peau en ſoit tout-à-fait couverte; enſuite il les promène ſur un âne. On leur met auſſi un bonnet de papier blanc, en forme de pain de ſucre. Les enfans, le peuple, les aſſaillent d'oranges, de pommes, de citrons, les accompagnant des plus fortes huées.

ſonner le nom de vieux (14) Chrétien, ſe preſſer d'entrer. Un autre qui ſuivoit ce ruſtre & qui paroiſſoit ſuſpect alloit entrer après lui; arrête, dit Thomas au vieux Chrétien, arrête *Dimanche*, laiſſe paſſer *Samedi*. Thomas apperçoit un maître d'école, il le prend par la main. — Que vous êtes heureux mon ami, vous n'avez à faire qu'à des Anges! Il eſt vrai qu'il ſont un peu morveux. Quelqu'un lui demande ce qu'il penſoit des *mères* (15) *de nos écoles pies*. — Je penſe que vos voiſines rempliroient mieux cette place que des Etrangeres.

(14) Les Eſpagnols diſtinguent deux eſpeces de Chrétiens chez eux. Ils appellent *Vieux Chrétiens* ceux qui deſcendent de familles qui profeſſoient le Chriſtianiſme avant que les Maures s'emparaſſent de l'Eſpagne. Ceux-là ſont très-fiers de ce titre. Les Nouveaux, ſont ceux qui deſcendent de peres ou meres Maures ou Iſraélites, qui ont abjuré le Mahométiſme ou le Judaïſme. Il faut faire preuve de vieux Chriſtianiſme pour parvenir aux emplois. Il eſt encore en Eſpagne un grand nombre de familles Juives ou Mahométanes, qui ſont profeſſion de Chriſtianiſme, laiſſent baptiſer leurs enfans, les élèvent dans tous les principes de la Religion Catholique, en ſont même des Prêtres, & qui, malgré cela, ſont, dans le fond du cœur, Juifs ou Mahométans. On fait d'exactes recherches pour découvrir cette fourberie, mais cela eſt inutile. Ces gens là ont pris leur parti. Les Juifs ſecrets du Portugal ont même obtenu, à ce que l'on dit, les diſpenſes néceſſaires de toutes les autres Tribus, parce que cette Nation eſt perſuadée que c'eſt des Juifs Portugais que doit venir le Meſſie. Un Portugais très-inſtruit, & qui lui-même avoit été ſoupçonné, m'a dit que c'étoit là la raiſon d'Etat qui maintenoit le terrible Tribunal de l'Inquiſition dans ces deux Royaumes. Sans quoi preſque tout le Portugal, & une partie de l'Eſpagne ſe trouveroient à l'inſtant n'être que des Juifs ou des deſcendans des Maures. Les plus ſavans Rabbins d'Amſterdam ſont des Moines Portugais & Eſpagnols de cette eſpèce, qui ont paſſé en Hollande. On a vu quelquefois à Amſterdam arriver des Vaiſſeaux de ces deux Nations, dont les Aumôniers ont déclaré, après être ſortis du Navire, qu'étant dans un pays libre, ils ſe donnoient ouvertement pour Juifs, & ne vouloient plus retourner avec l'équipage. Voilà donc la raiſon de cette expreſſion : « arrête, *Dimanche*, laiſſe paſſer *Samedi* ».

(15) *De las alcahuetas*. Lupanar, *en latin*. Voyez note 13.

Le bruit de ſa folie, de ſes propos & de ſes actions ſe répandit bien-tôt dans toute la Caſtille. Un Seigneur de la Cour en fut inſtruit, & l'envoya demander par un Cavalier de ſes amis, qui étoit à Salamanque. Cet ami de Thomas le rencontre dans une rue, l'aborde. — Ah! bon jour mon cher Licentié. Un grand perſonnage de la Cour m'a chargé de vous prier d'aller le voir. Ce n'eſt pas un de ces ſuffiſans qui rougiroient ſi l'on diſoit d'eux qu'ils ont parlé à d'autres qu'à Monſeigneur le Duc, le Comte, à Madame la Marquiſe, la Baronne, ou même qu'au Prince, qui jamais peut-être ne leur dit un mot que pour ſe faire ſervir. C'eſt un brave homme & qui aime les braves gens. — Un brave homme? Ah! mon ami, quoi! vous êtes encore ſi neuf! Non, non, je ne vais pas à la Cour. Je ſais rougir, & j'ignore le talent de flatter pour mordre. Je ne nie pas que la Cour ne veuille que d'honnêtes gens. Mais je ne ſais pourquoi ces courtiſans ſe comportent toujours comme cet âne dans le prez, qui a donné lieu au proverbe *aſinus aſinum fricat.* Après s'être chatouillés les uns les autres, c'eſt à qui ſe donnera les plus fortes ruades dès qu'il s'agit de partager l'avoine. Non, je ne vais pas à la Cour. Un homme y a trop de viſages à prendre en un jour. D'ailleurs, que feroient d'un légiſte des gens qui ne connoiſſent de loix que celles du caprice & de l'occaſion. Pauvre Thomas, c'eſt-là qu'on t'apprendroit que ce ſont des hommes qui ont fait le *code* & les *pandectes*, & que conſéquemment on a droit de les interpréter en hommes & pour des hommes. Dites donc à ce petit homme qu'on appelle Grand, combien j'ai même peur de ſon ombre. Un corps de chair eſt ſitôt écraſé-là! qu'y feroit donc un homme de verre? Soupçonneroit-on même qu'il eût une âme raiſonnable! Non, mon ami, je ne vais pas à la Cour. Le Prince a des gens aſſez ſages pour bien conduire les affaires d'Etat. Quelquefois ce ſont les affaires qui les conduiſent: mais qu'importe? Pourvu que tout aille bien.

Thomas eut beau réſiſter, le Cavalier l'emmena

bon gré mal gré. Il le fit mettre ſur une mule, dans une (16) *angarille*, & dont quelques groſſes pierres balançoient la peſanteur de l'autre côté. On avoit arrangé du verre avec de la paille du côté de Thomas pour lui donner à entendre qu'on le menoit réellement comme un vaſe de verre. Ils arrivèrent de nuit à Valladolid. Thomas fut deſcendu à la porte de ce Seigneur qui le reçut avec l'accueil le plus gracieux. — Soyez le bien venu, Seigneur Licentié : le voyage a-t-il été heureux ? Et la ſanté ? — Il n'y a pas de mauvais chemin lorſqu'on eſt au bout, ſinon celui qui mène à la potence. Ma ſanté ne va ni bien ni mal. — Comment cela ? — C'eſt que mon pouls & mon cerveau ſont toujours contraire l'un à l'autre ? — Qu'entendez-vous donc par-là ? — Je veux dire que depuis qu'on m'a parlé d'être courtiſan, je ſuis devenu ſi double que jamais je ne dis un mot de ce que je penſe. Voyant le lendemain ce Seigneur ſortir avec tout l'appareil de la chaſſe au vol. — Ah ! Monſeigneur, lui dit-il, que cela eſt beau, que cela eſt grand. C'eſt, en vérité, un plaiſir bien digne des Princes. Mais combien vous fait-on payer chaque plume de l'oiſeau que prend un faucon ? — Ce n'eſt pas nous qui payons cela. — J'entends. C'eſt le pauvre qui vous enrichit. En effet, ſans lui, ſans ſes bras, que feriez-vous ? Au moins devriez-vous de tems à autre lui permettre de manger de cette volaille qui lui coûte ſi cher. Je penſe que la vrai nobleſſe conſiſte plus dans l'humanité, que dans de vieux parchemins que vos aïeux ni vous n'avez jamais ſçu lire. Rendez ce payſan heureux, & ſon champ vous produira mille & mille fois de plus

(16) Je ne puis donner une explication plus préciſe que celle de Séjournant : « certains grands panniers dont la ſuperficie eſt com-» poſée de quatre liſteaux de bois percés, où ſont attachés des cordes » formant une eſpèce de filet, & qu'on charge ſur une bête de ſomme, » un de chaque côté, pour porter la poterie de terre, de verre, & » autre choſe caſuelle ».

la valeur d'une perdix. Vous ne ſeriez pas le premier des grands dont les deſcendants n'ayent pas trouvé la charité d'un morceau de pain noir chez les enfants de ce payſan qui vous en a fait manger de ſi blanc.

Ce grand Seigneur vit bien qu'il n'y avoit plus de demandes à lui faire. Le Cavalier ami de Thomas eut ordre de le laiſſer courir la ville ſous la défenſe d'un homme bien armé, pour empêcher les enfants & la populace de le moleſter. La ſemaine ne s'étoit pas paſſée qu'il étoit déja connu de toute la ville & de toute la Cour. A chaque carrefour, à chaque pas même ils étoit importuné de mille demandes différentes auxquelles il répondoit avec la même ſagacité, pourvu qu'on ne l'approchât pas. Autrement il jettoit des cris horribles, & ſa folie ſe manifeſtoit par les ſymptômes les plus effrayans.

Un Etudiant le rencontre. — Etes-vous Poëte, Seigneur, Licentié? — Poëte, moi? Je n'ai jamais été ni ſi fou, ni ſi heureux. — Comment entendez-vous cela Seigneur: car votre réponſe embarraſſeroit le Sphynx d'Œdipe. — Quoi! mon ami vous êtes Etudiant & vous ne ſaiſiſſez pas ce que je veux dire? Qu'apprenez-vous donc dans votre Collége? — Nous y apprenons à balbutier machinalement de grands mots que nous n'entendons pas. Si nous prononçons une longue pour une breve, on nous allonge le cuir de cent coups d'étrivières. Car pour fouetter c'eſt ce que ſavent bien nos maîtres. Ils viennent en claſſe avec un air ſombre & rêveur, aſſez ſouvent plus farouche qu'honnête. Chacun prend ſon livre en tremblant. Gare au pauvre derrière ſur qui va fondre la tempête. Le maître marmotte deux ou trois mots des prières qu'il croit faire à ſa maîtreſſe; il ſe cantonne dans ſa chaire, enfonce ſon bonnet, range ſa perruque, ſouffle deux ou trois fois avec effort en tuméfiant ſa face de Carême, touſſe, & d'une voix rauque commence par ſe plaindre du bruit qu'on fait pendant ſon abſence. — Maraud, poliſſon, pareſſeux, dit-il, en apoſtrophant le premier ſur qui tombe ſon œil

hagard, voyons ſi tu auras cent coups aujourd'hui. Il ouvre ſon magaſin de themes corrigés, & quiconque n'a pas eu le bonheur de deviner ſon grimoire eſt ſûr d'être rincé d'importance. C'eſt ainſi que ces manants recommencent & finiſſent tous les jours leurs inſtructions. — Tanpis mon ami ; tanpis. Mais vos maîtres veulent peut-être imiter Pythagore, qui ne donnoit jamais d'inſtructions à ſes diſciples qu'après leur avoir monté l'eſprit au ſon de quelque inſtrument de muſique. L'idée ne ſeroit pas mauvaiſe. Cependant je crois que c'eſt à la tête, & non pas au derrière qu'il faudroit parler. Au reſte, vos maîtres ont raiſon. Comme ils croyent n'avoir à former que des hiboux de leur engeance, ils font bien de vous apprendre à heurler. — Mais, Seigneur, vous ne m'expliquez pas votre énigme. — Eh bien, écoutez-moi. Non, je n'ai jamais été aſſez fou que de vouloir faire des Vers ſans cette fureur naturelle qui doit tranſporter un Poëte, ni aſſez heureux pour l'avoir. — Fort bien, Seigneur Licentié, lui dit un autre. Quel cas faites-vous donc des Poëtes? — Mon ami, je fais beaucoup de cas de la Poéſie, mais des Poëtes de nos jours!. Ah! quelle pitié. — Pourquoi cela ? — C'eſt que de tout ceux qui ſe mêlent de rimer, il en eſt à peine un qui donne du ſens à ſes mots, ou qui rende une idée ſans l'eſtropier par un terme impropre. Cette fureur que j'exige dans un Poëte ſuppoſe en même tems qu'on révère la langue. Pindare, par exemple, paſſe pour le Poëte qui s'eſt le plus livré aux écarts de ſon enthouſiaſme poétique. Une femme qui l'a ſurpaſſé dans ſon genre, au jugement de ſes contemporains, lui reprochoit ces fréquents écarts ; mais jamais elle ne lui a dit qu'il ne reſpectoit pas la langue. Aujourd'hui qu'on penſe avoir fait un Vers lorſqu'on a couſu deux rimes, on s'inquiete peu de ce ſens-commun inutile, parce que les Poëtes ſe ſont fait une règle de n'en plus avoir, & que d'ailleurs on n'en exige plus d'eux. Il eſt du bon ton d'extravaguer dans tous les cercles : pourquoi les Poëtes ſeroient-ils plus ſages!.. Mais

cela ne les rend pas plus eſtimables. La vraie Poéſie réunit preſque toutes les connoiſſances humaines. Les Grecs & les Romains ſe ſont eſſayés dans tous les genres : ils ont réuſſi, parce qu'ils avoient étudié la Nature, & la marche qu'elle tient dans le dévelopement de ſes phénomènes. C'étoient des vérités qu'ils vouloient peindre, & pour ainſi dire, *matérialiſer*, & non faire poindre les feux-folets d'un eſprit vagabond. Auſſi leurs deſcriptions ſont-elles vraies, majeſtueuſes, auſſi grandes que la Nature. Chaque trait d'Homère, de Lucrece, de Virgile eſt l'image même de l'impreſſion que nos ſens reçoivent des objets qui nous frappent. Aucun ornement inutile, aucun coloris ſéducteur ne maſque chez eux le défaut de ſentiment. Ils ſentoient vivement & s'exprimoient de même. Tout eſt action, affection, paſſion, mouvement & réaction de l'âme ſur ce qui l'ébranle. Voilà ce que j'entends par Poéſie. C'eſt ainſi que cet Art intéreſſe, remplit l'âme & le cœur de cet enthouſiaſme qui nous tranſporte avec le Poëte que nous liſons. Nous y ſommes ravis de plaiſir, d'une douce mélancolie. Nous aimons à rêver avec le génie qui ſe livre à ſon délire, & qui par-tout nous flatte, parce que ce délire eſt le ſceau même de la vérité poétique. C'eſt ainſi que ſe vérifie ce Vers d'Ovide :

Eſt Deus in nobis, agitante caleſcimus illo.

Telle étoit l'idée que Platon s'étoit formé des Poëtes lorſqu'ils appelloit les interprêtes des Dieux ; ce qu'Ovide répétoit après lui,

At ſacri Vates & Divûm cura vocamur.

Auſſi ces génies divins faiſoient-ils autrefois les délices des Rois, des Princes & des Grands, de tous les hommes même. C'étoit à qui leur témoigneroit plus d'eſtime & de libéralité. Mais aujourd'hui on leur dit avec Ovide,

Homère, tu n'as rien, retire-toi d'ici.

En effet, comment recevoir les Poëtes dont je vous ai fait le tableau ? Ne diroit on pas entendre des Charlatans qui ne cherchent qu'à éblouir la populace par les preſtiges d'un langage incompréhenſible ; & cependant quoi de plus arrogant que ces prétendus ſuppôts d'Apollon ! Sont-ils dans une compagnie ? ils vous diſent d'un ton rampant : — Voici, Meſſieurs, une petite pièce qui ne vaut pas grand-choſe ; cependant elle ſe fait lire avec plaiſir. Un moment d'attention. A l'inſtant notre Poëte ſe mord les lèvres, fait une moue d'une aune, par rapport à quelques circonſtances dont il eſt, dit-il, obligé de faire un ſecret ; fronce le ſourcil, frappe ſur ſes genoux : — Meſſieurs, voilà qui eſt heureux ! Une telle penſée doit ſe préſenter d'elle-même ; en vain la chercheroit-on long-tems : Auſſi ai-je prétendu vous régaler d'un morceau choiſi entre mille, & je ſais tourner un Vers ! On écoute le ſot en levant les épaules, & l'on ſe tait. — Meſſieurs, reprend-il, je vois bien que vous penſiez à autre choſe, & que vous ne m'avez pas entendu : peut-être auſſi n'ai-je pas donné à ma lecture tout le feu que j'ai mis dans ma compoſition. Recommençons : en vérité, cette pièce eſt digne d'être relue. Il lit avec les mêmes geſtes, les mêmes grimaces que la premiere fois. — C'eſt ſurtout de proſodie exacte que je me pique, Meſſieurs : ſentez-vous la marche, le ton, la cadence de cette meſure, & combien l'harmonie imitative donne de graces aux penſées. Malheureuſement on baille ; & l'ont eût dormi s'il eût encore lu deux Vers. Notre Compoſiteur alloit ſortir fort mécontent du peu de ſens & du mauvais goût de l'aſſemblée ; mais quelqu'un interrompt ce profond ſilence, & prouve qu'il y a au moins autant de ſots Admirateurs que de ſots Ecrivains. — Comment, mes amis, vous ne rendez pas juſtice à ce Vers qui s'élève juſqu'aux nues ! Quelle harmonie, quelle richeſſe dans l'expreſſion, que de délicateſſe dans le choix des mots ! Ce *molle*, ce *facetum* de Virgile approchent-ils de ce ſtyle moëlleux, coulant ! Horace, avec toute ſa délicateſſe,

ſa force, ſon enthouſiaſme, a-t-il jamais égalé cette Poéſie ? Ovide ne rougiroit-il pas ici de ſa naïveté, de ſon eſprit, de ſa facilité ? Age heureux, où les Muſes parlent le langage de notre bon ami ! écoutera-t-on encore les bourdonnemens de ces inſectes qui ne vivent que du ſang des Aigles qu'ils perſécutent ? ces lâches ignorans qui, incapables de rien produire que pour faire clocher la raiſon & pour eſtropier le bon ſens, prétendent s'ériger en Juge, & décident dans leurs greniers du mérite de ces grands Poëtes, qui ne ſavent ſe communiquer qu'à leurs ſemblables, & n'écrivent que pour eux. Admirons ces ſublimes génies, qui ſe livrent à leur feu, à leur enthouſiaſme, & qui, en cherchant ſeulement à ſe délaſſer, nous procurent d'auſſi agréables loiſirs. Non, Meſſieurs, tous ces gens incapables de ſentir, ces Critiques mordants par caractère, & vils par profeſſion, ne ſont pas ceux qui doivent vous empêcher de dire votre ſentiment lorſque vous ſentez le mérite d'un ouvrage. Pour moi j'admire ces Vers, & je ſuis étonné qu'à la ſeconde lecture vous ne ſoyez pas revenu de cette eſpèce d'aſſoupiſſement.

Mais, demande-t-il à Thomas, pourquoi les Poëtes ſont-ils ſi pauvres ? — Comment, pauvres ! Eh ! vous rêvez, mon ami ; s'il en eſt de pauvres, c'eſt qu'ils le veulent bien. Que ne ſaiſiſſent-ils l'occaſion de partager la fortune, lorſqu'ils donnent à leurs Maitreſſes des cheveux d'or, un front d'argent, des yeux d'émeraudes, des dents d'ivoire, des lèvres de corail, une gorge d'albâtre, des perles pour larmes ! Si leur Divinité met le pied ſur le ſol le plus ſtérile, n'y fait-elle pas naître le jaſmin, éclorre la roſe ? ne parfume-t-elle pas tout d'ambre, de muſc, de civette ? En faut-il davantage pour être plus riche que Créſus ? Paſſe pour les mauvais Poëtes ; ils ſont pauvres parce qu'ils le méritent.

En revenant d'un Couvent de Franciſcains, où il avoit eu lieu d'exercer ſa cenſure, il apperçoit la boutique d'un Libraire ; il s'y arrête, criant : — garre ! que je ne me caſſe pas ici. Puis, ſaluant le

Libraire : — En vérité, votre commerce me plairoit beaucoup, ſans certain inconvénient. — Quel eſt-il donc, Seigneur Licentié ? — Oh ! ce n'eſt rien. Je veux ſeulement parler de cette indifférence que vous montrez tous lorſqu'il s'agit d'acheter d'un Auteur, ſon privilège & ſon ouvrage, & de ces petits retours de commerce qu'autrefois on appelloit, mal-à-propos, friponneries légales, en vertu deſquelles un Auteur eſt honnêtement fruſtré du produit de ſes avances, lorſqu'il fait imprimer à ſes dépens. Cet inconvénient eſt, ſi vous le voulez auſſi, une adreſſe habituelle parmi vous, & dont l'uſage empêche à préſent qu'on ne vous en faſſe un crime. Cependant, lorſque vous êtes convenu par écrit que vous ne tireriez ſon ouvrage qu'à quinze cents (17), croyez-vous être irréprochables après l'avoir tiré à trois mille, dont vous vendez moitié avant que l'Auteur touche un ſol. On lui dit fort honnêtement : — Seigneur, votre ouvrage ne va pas. Non, ſans doute, il ne va pas pour lui, & il n'ira jamais, à moins que le Libraire n'ait vendu ceux qu'il a fait tirer en fraude, & dont il n'a pas payé la compoſition.

Le même jour Thomas apperçut dans la place ſix honnêtes gens à qui l'on faiſoit faire (18) une ronde à coup de fouets. Le Trompette criant : —

(17) Meſſieurs les Libraires ne m'en voudront pas, ſans doute. Voici les propres termes de Cervantès : *La burla que hazen a ſu Autor, ſi a caſo le imprime a ſu coſta ; pues en lugar de mil y quinientos imprimen tres mil libros ; y quando*, &c. Il avoit été trompé ; c'étoit donc avec juſtice qu'il ſe plaignoit.

(18) Un Coquin qui n'a pas mérité la corde, eſt promené en Eſpagne, nud juſqu'aux hanches, ſur un âne. Le Bourreau le fouette avec des courroies plus ou moins fortes, à tous les carrefours, & aux places où il eſt d'uſage en pareil cas. Comme ces Coquins ſont tous plus ou moins amis des Bourreaux, il les flagelle à proportion qu'ils l'ont payé d'avance, dans le cas où ils tomberoient entre ſes mains. Don Quichote fait alluſion à cet uſage, dans le Chapitre de ſa pénitence : ce que n'ont pas compris les Interpretes.

au premier pour vol; Thomas cria auſſi à tous les Spectateurs, — gagnez au pied, honnêtes gens, on pourroit commencer par l'un de vous autres ! Un jeune drôle s'approche de lui : — Seigneur Licentié, on fouette demain une ribaude. — Si tu m'eûſſes dit qu'on fouetteroit un ribaud, j'aurois cru que c'eût été ce fat qui, de Portier, eſt devenu aſſez riche pour acheter les diamans de la Couronne.

Un Porteur de chaiſes l'aborde à ſon tour : — Pot de Verre Licentié, vous n'avez ſans doute pas grand-choſe à dire de nous autres ? — Rien ; ſinon que vous ſavez plus d'abomination que les Confeſſeurs, avec cette différence qu'ils les apprennent par état & vous par libertinage ; eux pour les taire, & vous pour aller en faire retentir les tavernes.

Comme Thomas étoit par-tout inveſti d'une foule de gens de tout étage, un Muletier s'avance. — Seigneur *Bouteille*, vous n'avez que peu de choſes à dire des gens de notre eſpèce, j'en ſuis ſûr. Il n'eſt pas de profeſſion ſi utile que la nôtre (20) ; la preuve, c'eſt qu'il faut toujours s'y prendre pluſieurs jours d'avance, ſi l'on veut nous avoir. — Ma foi, garçon, je te dirai qu'un Valet de Bourreau n'a guère plus d'honneur que ſon Maître ; ainſi vois qui tu ſers, & tu connoîtras ce que je penſe de ta perſonne. Si je ne me trompe, il n'y a de plus francs coquins que vous autres que parmi les Comédiens (21). Je me rappelle très-bien qu'autrefois, lorſque je n'étois pas de Verre, je fis un voyage avec une Mule de louage, & je lui comptai cent vingt-un vices capitaux, dont un ſeul ſuffit pour perdre le genre humain. Vous

(20) Les Mules ſont la voiture ordinaire de l'Eſpagne, où, juſqu'ici, il n'y a pas eu de chemins comme en France. Le Gouvernement y commence à s'en occuper.

(21) Les Comédiens du tems de Cervantès étoient des gens infâmes, dont l'équipage, dit-il ailleurs, tenoit dans un chauſſon. Ils ſont plus riches aujourd'hui ; ont-ils plus de mœurs ?

tenez tous du ribaud, du larron & du bateleur. Si vous avez quelque jeune barbe à conduire, comme vous plumez le nigaud ! Jamais Magicien de cette Ville n'a mieux enſorcelé les gens ces dernieres (22) années, que vous autres. Si c'eſt un étranger, vous le volez, quitte à faire quelques grimaces au bout d'une corde. Si c'eſt un Etudiant, vous le chargez de malédictions. Eſt-ce un Religieux ? vous lui faites faire cent ſignes de croix par minutes, & lui reprochez plus de nuits heureuſes que tout ſon Ordre ne dit d'*Oremus* en un an. Mais eſt-ce un Militaire ? vous baiſſez-là l'oreille, plus tremblants que la feuille. Enfin, Muletiers, Mariniers, Charretiers, Traitants, Commis, vous faites une ſi maudite engeance que, s'il s'en trouvoit un ſeul dans l'Enfer, le Diable déſerteroit ſa maiſon.

Thomas, en répondant à l'un & à l'autre, ſe trouve inſenſiblement devant la boutique d'un Apothicaire. Il entre. — Seigneur Pharmacopole, vous qui êtes ſi connu par les glorieux exploits que vous faites tous les jours dans la région inférieure du Microcoſme, & qui avez verſé tant d'eau pour dompter le feu rebelle des fièvres, & de tous ces ennemis du genre humain, je vous dirai que votre honorable profeſſion me plairoit aſſez ſi vous n'étiez ſi ennemi des lampes. — Comment cela, Seigneur Bocal ? — C'eſt que que je ſuis perſuadé que vous ne faites pas autrement que les autres. Il y a quelque tems que j'eus beſoin, ſelon mon Médecin, d'une mixture où il

(22) On venoit de brûler quelques bandes de Sorciers, dont le ſeul crime étoit d'être des Filoux. Le ſavant Moine Feyoò, qui a ſi bien refuté tous les dogmes de la magie, a ſans doute répandu quelques lumieres en Eſpagne ſur ce ſujet, qui n'eſt digne que de pitié. Réginald Scot a pris la même peine en Anglois le ſiecle dernier, 1665. Ces deux Ecrivains ont montré beaucoup d'érudition & de jugement, mais la magie ne mérite guère de réfutation qu'en Eſpagne.

entroit de l'huile assez chère; le Domestique me demande en arrivant pourquoi je l'avois envoyé quérir chez l'Apothicaire, de l'huile de la lampe, tandis que la nôtre valoit au moins celle-là. L'ingénuité de ce garçon me fit tant rire que je n'eus plus besoin de la mixture; & je ne l'aurois assurément pas pris après ce rapport. Je connus par-là pourquoi la lampe fait toujours si triste figure dans vos boutiques. Mais il y a encore une autre chose qui me fait peine dans votre état. C'est qu'en substituant une drogue ordonnée pour une autre, que vous n'avez pas, vous risquez de déshonorer le Médecin, & d'envoyer le malade *ad Patres*. Vous croyez qu'une drogue a les mêmes vertus qu'une autre, & vous tuez, par cette substitution, le malade que ce Médecin auroit au moins laissé mourir à l'aise. Comme ceux qui vous apportent les ordonnances du Médecin, vous disent en gros la maladie, & que vous avez souvent des formules assez semblables pour des cas que vous estimez les mêmes, vous pensez que ce long usage de mêler des syrops, & de malaxer des pillules, vous met à même de juger de ce que le Médecin connoit à peine lui-même, & vous concluez de là que telle drogue fera tel effet dans des circonstances dont vous n'avez jamais examiné les rapports. Seigneur Pharmacopole, cela est un peu hardi. On ne manie pas un malade comme un pilon. Encore une fois, *ne sutor ultrà crepidam*; que chacun se mêle de son métier.

Eh bien, Seigneur Licentié, que pensez-vous donc des Médecins? — Ce que j'en pense? Depuis qu'ils sont devenus un mal nécessaire par nos sottises, certain Ecrivain dit qu'il faut les honorer; *honora medicum propter necessitatem*. Le même ajoute que toute *médecine* vient de Dieu; il falloit ajoûter que les empoisonneurs sont des hommes, & que moyennant une médecine bien payée, un héritier jouit bien-tôt de la fortune d'un malade. Cependant la guerre est quelquefois nécessaire, la terre seroit trop peuplé; je

voudrois ſeulement qu'on n'eût jamais établi d'écoles où l'on enſeignât (23) à tuer méthodiquement, & où l'on obtint le privilége de le faire à certaines conditions. 1°. De l'argent, ſans quoi, point de Docteur. 2°. Un air triſte & grondeur. 3°. Un gros dos. 4°. Une robe chinoiſe, & une peau de lapin ſur l'épaule. 5°. Ce jargon charlatan qui va ſi bien avec un crâne artiſtement matelaſſé. 6°. Sur-tout ce ton ſémillant qui met les petites maitreſſes à même de juger des qualités *phyſiques* & *doctrinales* du Médecin. Seigneur Pharmacopole, vous êtes du moins utile lorſque vous ne paſſez pas les bornes de vos droguiers ; mais cet eſculape ! Eſt-il une peſte plus grande dans l'État ! Qu'un juge ſoit inique ; cela eſt arrivé : il ne peut pas toujours remettre ou différer une ſentence, un arrêt. Tôt ou tard il faudra qu'il prononce ; & l'on ſort enfin d'embarras, ſoit parce qu'on n'a plus rien, ſoit parce que l'on gagne tout, choſe aſſez rare. N'importe, le procès eſt au moins terminé. Le ſuppôt de la chicane, Avocat ou Procureur, nous laiſſent quelquefois de quoi payer les dépens, & n'en veulent pas à notre vie. Que feroient-ils en effet d'un cadavre qu'ils ont écorché ! Qu'un marchand nous trompe ; nous nous en appercevrons peut-être, & nous le laiſſerons-là. Enfin, ſuppoſons que tous les hommes ſoient fripons, je ne me tromperois pas de beaucoup ; ſans parler cependant de ces illuſtres brigands qui s'en vont fort malhonnêtement à la tête de cent mille hommes dire à leurs voiſins de leur donner à ſouper ; quelque mal que des méchans nous faſſent, nous pouvons eſpérer d'en obtenir juſtice, ſur-tout avec de l'argent. S'ils ont attenté à notre vie, ce ne ſera

(23) M. Rouſſeau eſt l'homme qui a le mieux jugé les Médecins. Voyez ſon Emile. Si l'on tuoit & enterroit à préſent, par honneur, avec les Rois ou Reines, les Médecins qui les ſoignent pendant leur maladie, comme il arriva à ceux qui avoient traité la belle Auſtrigilde, femme de Gontran, je penſe que la plupart de ces Docteurs avoueroient franchement leur ignorance.

pas impunément. Mais quelle loi, quelle juriſprudence ou plutôt quel ignorance a pu autoriſer des aveugles à nous tuer ſans autre arme qu'un *recipe*. Encore faut-il qu'il ſoit bien ſigné, bien daté afin qu'on ſache que c'eſt tel aſſaſſin qui a uſé de ſon privilége doctoral, pour expédier plus promptement un pauvre malade dont on commençoit à ſe laſſer. Cela eſt fort charitable. Un foſſoyeur couvre tout: à d'autres. —

Lorſque j'étois homme de chair & non de verre, tel que vous me voyez, un de mes voiſins congédia ſon Médecin pour en prendre un moins ſcientifique & moins guindé. — Eh bien, Docteur Pancras, lui dit mon voiſin, que penſez-vous de ce fat qui me ſoutenoit que j'avois une fièvre chaude? — Il en dit bien d'autres, mon ami: c'eſt un ignare qui n'a jamais ſçu lire. Il alloit vous mettre dans de beaux draps, ma foi! Mais n'en ſoyez pas ſurpris: nous avons dans cette Faculté un tas de jeunes freluquets, ou de ces vieilles têtes à perruques qui ne jurent que par ce ſot d'Hippocrate. Ils vous ont des mots longs d'une aune que ce vieux barbon n'a fait que pour voiler ſon ignorance; & voilà nos Médecins! Mon voiſin ſuivit ſes avis pendant trois jours, & la fièvre chaude le prit ſi bien, qu'il ſe ſauva en délire dans la rue, criant que le Docteur Pancras l'avoit empoiſonné. J'accourus au bruit, & j'entendis répéter à pluſieurs Docteurs, que ce Médecin Pancras eſt un franc mal adroit! Ainſi vous voyez clairement, de l'aveu même de ces Docteurs, que leur Faculté n'enmiſtouffle que des ânes. L'hiſtoire ſuivante vient ici fort à propos.

Je me trouvois il y a quelque jours chez un de vos confrères; entre une barbe blanche que j'euſſe pris pour la queue d'une comète, ſi le diſque d'où elle tomboit n'avoit été plus noir que le cul d'un chaudron. C'étoit le Docteur Balatro. Il apperçoit ſur le comptoir une ordonnance Latine qu'il prend pour du François. — Sans doute, dit-il, Seigneur Apothicaire que voilà encore une de ces malheu-

reuſes formules qui déshonorent notre profeſſion. — C'eſt une ordonnance de *potion laxative*, répond l'Apothicaire. — Ah ! j'entends : ces gens-là croyent avoir tout dit quand ils ont fait remplir deux ou trois pots. Balatro lit, voit à la fin *ſumat dilueulo*, & s'écrie en jettant le papier : — Quoi, ces ignorants ne ſavent plus formuler en Latin ! Ah ! qu'eſt devenu le tems où les Médecins ne parloient, n'écrivoient qu'en Grec ! Mais cela n'eſt pas étonnant, depuis que les Univerſités ne ſavent plus le Latin, on peut excuſer les Médecins de ne plus lire Hippocrate ; ſi cependant on peut être Médecin ſans entendre ce Père de la bonne Médecine.

Seigneur Pharmacopole ; ce n'eſt pas encore là le pis de la choſe. Aujourd'hui les Médecins, trop occupés de la toilette de nos femmes, ont cru qu'ils pouvoient ſans riſque imiter ces maîtres des hautes-œuvres, & avoir des gens autoriſés pour les aider. Autrefois un Charlatan étoit un homme odieux à toute la ſociété. Comme on comptoit la vie d'un homme pour quelque choſe d'intéreſſant à l'Etat, il falloit avoir fait preuve d'une capacité réel avant d'oſer entreprendre de guérir une maladie ou de vendre publiquement un médicament quelconque. Tout change & les modes & les uſages. Ainſi dès qu'un effronté a aſſez d'argent, il obtient d'un corps d'ignorant la permiſſion de ſuppléer au défaut de leur beſogne, & moyennant une ſomme il empoiſonne hardiment le public, dans tous les carrefours de la ville, à la honte des Médecins qu'il mépriſe juſtement.

Thomas quitte l'Apothicaire, & ſe promene de rue en rue, diſant librement ſa penſée au premier qui l'arrêtoit. Il étoit déja trop connu pour avoir rien à craindre. Tantôt on rioit de ſa folie, tantôt il touchoit, juſqu'à même attriſter ceux qui réfléchiſſoient ſenſément ſur la ſageſſe de ſes réponſes, & ſur la ſingularité de ſa folie. Néanmoins il eût eu fort à faire avec les enfants ſans la garde qui avoit ordre de l'accompagner, & d'écarter cette troupe

insolente. Certain égrillard, de ces jeunes sots qu'on appelle de *bonne famille*, l'aborde. — Seigneur Licentié, comment ferai-je pour ne porter envie à personne, & en même tems ne pas déshonnorer ma Gentilhommie. — Dors, mon ami. Pendant ce tems-là tu seras égal à celui qui remplit une place dont tu serois peut-être indigne, n'ayant qu'un nom de reste de la vrai noblesse de tes ancêtres : pendant que tu dormiras on ne pourra pas dire que tu n'es qu'un poltron, & tu ne le seras réellement pas non plus. Ainsi point de déshonneur pour toi, ni pour tes ayeux. — Et moi, Seigneur Licentié, lui demande un autre, comment m'y prendrai-je pour sortir de la ville avec un emploi après lequel je cours depuis deux ans. Ces Secrétaires de Bureaux sont si avides & en même tems si insolents qu'il vous traitent un Cavalier de mon estoc comme un valet de trefle, s'il n'a pas un rouleau de cent louis entre les doigts, lorsqu'il leur tire sa révérence. Un Gentilhomme cent louis ! Passe au tems jadis. Mais à présent que tous les Traitants ont acheté les terres dont nous ne portons plus que le nom, & même assez précairement, vous pendriez plutôt toute la Noblesse d'une contrée que d'en tirer cette somme. — J'entends, Seigneur Besacier. Empruntez donc un bidet, & accompagnez celui qui a obtenu cet emploi, vous sortirez avec. Quant à ces Terres dont vous avez perdu la propriété, vous n'en étiez qu'usurpateur ; n'est-il pas juste qu'avec le tems chacun en ait sa part. Les Nobles ont assez tyrannisé le pauvre mercenaire. Au moins ce Traitan ne regarde-t-il pas ses paysans comme des Esclaves : s'il les fait travailler il les paie. Il n'y a plus de gens de main-morte que les Eccléſiastiques.

Thomas s'en alloit tout pensif : Il apperçoit un Juge subalterne qui alloit en commission pour une affaire criminelle, accompagné d'Archers, de Sergents, &c. — Quel est cet homme-là ? . . . Je gage que ce Juge porte des viperes dans son sein, des pistolets dans son écritoire, la foudre dans les mains

pour ruiner, anéantir tout ce qui ſera relatif à l'objet de ſa commiſſion; car je me ſouviens très-pertinemment d'un Juge de mes amis, lequel, étant envoyé pour pareille aventure, rendit une Sentence ſi injuſte, que la peine prononcée excédoit au moins le cent fois le délit. Comme j'étois fort libre avec lui, je lui demandai pourquoi il avoit rendu un jugement auſſi ſévère, & fait une injuſtice auſſi criante. — C'eſt, me dit-il, parce que j'ai laiſſé la voie de l'appel, & que, par-là nos Seigneurs des Cours ſouveraines ont le champ libre pour exercer leur clémence, en réduiſant la peine à proportion de la faute. — Mais ne valoit-il pas mieux leur avoir épargné d'en connoître, en prononçant dans les termes du délit? Ils n'auroient eu qu'à confirmer votre jugement, & vous auriez rempli votre devoir. — Cela eſt vrai: mais j'aurois moins fait ſentir que je tiens une portion de l'autorité du Prince, & que je ſuis inacceſſible à l'argent. D'ailleurs, c'eſt un uſage chez tous ceux qui ſont chargés de quelques Commiſſions de la Cour. Les choſes ne ſeroient pas bien faites ſi l'on n'excédoit toujours les bornes d'une Commiſſion. Je ſais que le Prince ne prétend pas cela, mais il n'eſt pas là pour voir comment on traite ſes ſujets; & les plaintes ſont diminuées de plus de moitié lorſqu'elles parviennent juſqu'à lui; & puis les loups ne ſe mangent pas l'un l'autre.

Au milieu de la foule qui l'environnoit, Thomas jette les yeux ſur un homme vétu comme un Légiſte, & un autre appelloit celui-ci Seigneur Licentié, gros comme le bras. Thomas, qui ſavoit que ce *quidam* n'étoit même pas Bachelier, lui dit: — Compere, prenez garde que les Peres de la Merci ne vous rencontrent, car ils vous prendroient pour ſervir de bannière à leurs proceſſions. — Seigneur Licentié, dit l'autre, traitons-nous moins cavalièrement. Vous ſavez que je ſuis homme du plus profond ſavoir. — Oui, je ſais que vous êtes un Tantale dans les Sciences; vous avez beau vous baiſſer, vous ne les touchez pas du bout des levres.

De là notre Licentié paſſe devant la Boutique d'un Tailleur, qui ſe tenoit les bras croiſés ſur ſon établi. — Maître, aſſurément vous êtes dans la voie du ſalut. — Comment cela, Seigneur Bouteille? — C'eſt que reſtant oiſif & muet, vous ne volerez ni ne mentirez. — Moi, voler? Non: je garde ſeulement ce qu'il y a de trop. Mais comment eſt-ce que je ments? — C'eſt que vous n'avez jamais rien de reſte. Les Cordonniers encore ſont plus honnêtes: ce qu'ils rognent eſt à eux. S'ils font un ſoulier trop étroit, ils vous diſent: — Seigneur Cavalier, entrez toujours de force dans une chauſſure quelconque: le cuir ne s'avachit que trop vîte. Eſt-il trop large? — Oh! gardez-moi ce ſoulier, vous n'aurez jamais ni cors, ni durillons; d'ailleurs, la goutte eſt une maladie ſi familiere aux Grands de bonne conduite, qu'ils ne riſquent rien de ſe tenir les pieds au large.

Un de ces automates galonnés de Bureau, le voyant répondre à toutes les demandes qu'on lui faiſoit, crut auſſi avoir le droit de le fatiguer à ſon tour. — Savez-vous, Seigneur Licentié, qu'il vient de mourir ſubitement deux Notaires & un Banquier, condamnés à être pendus? — Tant pis pour le Bourreau; il en fera trois ſtations de moins à la Croix. Mais vous, Seigneur, ne craignez-vous pas qu'on vous branche pour toutes ces friponneries habituelles de votre état? Garre que ce dévot ne s'indemniſe avec vous.

Thomas ſe débarraſſe enfin de la foule, & apperçoit, devant la chapelle du Révérendiſſime Père Saint François, une Compagnie de Génois qui l'arrête. — Seigneur Licentié, parbleu, vous nous donnerez bien (24) un conte de votre façon. — Moi! nenni certes, vous me le paſſeriez à la banque de Gênes. Il rencontre enſuite une revendeuſe qui faiſoit marcher

(24) Thomas joue ici ſur les mots *conte* & *compte*.

devant elle ſa fille, très-laide, mais couverte de bijoux, & de perles. — Ma foi, dit-il, Madame, vous l'avez pavée fort à propos; on y pourra paſſer en ſûreté. A l'inſtant paroît un Garçon Pâtiſſier, portant un plat de ſon métier. — Garçon, lui dit-il, où vas-tu porter ces reſtes des Capucins? — Que voulez-vous dire, Seigneur Licentié? — Tu fais l'ignorant en franc maladroit! Quoi! tu t'imagines que je ne ſais pas comment vous fourniſſez les meilleures tables de la ville? Reſtes de Capucins, Cordeliers, Urſelines, Colléges, tout vous vient à propos pour farcir ces fines tourtes dont ſe régalent les bouches friandes que les tréſors des deux Indes peuvent à peine contenter. Vous en rachetez encore les reſtes; de ſorte que vendant deux & trois fois la même choſe, il eſt juſte que vous la faſſiez payer plus chère: elle vous a coûté trois façons. Auſſi vos pâtés ſont-ils renchéris du triple, & n'en ſont que plus empoiſonnés.

Le lendemain Thomas ſort avec ſon Ange tutelaire, armé de ſon eſtoc. Un joueur de marionnettes avoit raſſemblé une foule aſſez nombreuſe autour de ſon coffre magique, & en détailloit le (25) ſpectacle.

(25) Il eſt inconcevable quelle licence s'étoit introduite pendant ces ſiècles obſcurs, où l'on chantoit, dit le grand Bacon, la Morale d'Ariſtote au lieu des Epitres de Saint Paul, dans l'Egliſe; & dont on ne ſe ſentoit encore que trop alors. De là cette ignorance qui rapprochoit des évènemens éloignés à des intervalles immenſes. De-là ces farces pieuſes, ces ſpectacles ſcandaleux, dans leſquels Dieu ſe prenoit aux cheveux avec le Diable, où les Saints, les Courtiſannes, l'Athéiſme, la Religion, étoient confondus. On auroit peine à croire ces extravagances, s'il ne nous en reſtoit des monumens authentiques. J'en ai vu pluſieurs dans les Manuſcrits de la Bibliothéque du Roi. Il y en a même eu d'imprimés. L'Eſpagne n'eſt pas encore entièrement purgée de ces ſcandaleux ſpectacles. On y joue la Religion, dans les *Autos*, avec la dernière indécence. Je ne vois cependant pas que les Eſpagnols aient atteſté leur ignorance auſſi publiquement que le Clergé de France. On faiſoit, dans pluſieurs de nos Cathédrales, la proceſſion de l'Ane. On couvroit cet Ane d'une chappe; les Soudiacres & les Enfans de Chœur alloient le recevoir à la porte de l'Egliſe, en

Comment vagabond ! lui dit Thomas, tu proſtitues ainſi la Religion, confondant les Saints, les inceſtueux, les voleurs dont tu fais un paquet pour t'aſſeoir deſſus, lorſque tu avales au cabaret l'argent que tu as eſcroqué à ce peuple ignorant. Je ne ſais, en vérité, comment on peut autoriſer pareille canaille à touner ainſi en riſée toutes les figures de l'Écriture-Sainte. A peine a-t-il quitté ce carrefour, qu'il voit paſſer un Comédien mis comme un Prince. — Oh ! oh ! voilà Paſquin qui étoit hier enfariné comme un merlan, & juroit *foi de Gentilhomme* à chaque pas qu'il faiſoit ſur le Théâtre, engoncé dans une ſimarre à l'envers. — Seigneur Licentié, répartit quelqu'un, pas tant de critique : croyez-vous qu'il n'ait jamais paru de Gentilhomme ſur le Théâtre ? En vérité, vous ignorez donc que le Théâtre fait ſur le champ un Prince d'un Carabin, auſſi facilement que le Roi fait un Duc de ſon valet-de-chambre. — Soit, replique Thomas : le Théâtre n'a cependant pas beſoin de Chevaliers : ces gens-là ſont trop bêtes. Ce ſont des baladins, & des langues bien enfilées qu'il lui faut. Que j'aime à voir ces Reines de couliſſes, vous ruiner cinq ou ſix Marquis provinciaux à qui elles donnent plus qu'ils n'ont payés. Au moins cet état mérite quelques faveurs. Les Comédiens ne ſe caſſent-ils pas continuellement la tête dans ce tems-ci pour rapprendre toutes les mauvaiſes pièces que le bon goût du Parterre redemande, ennuyé des chefs-d'œuvres de nos grands Poëtes. Ne courent-ils pas de la Cour à la ville, de cabaret en tavernes, comme nos Bohémiens de Caſtille, n'épargnant ni ſoins ni peines pour faire leur bien être du plaiſir d'autrui. D'ailleurs, ils ne trompent perſonne : ils étalent toujours leur marchandiſe au grand jour ; &

chantant une méchante Proſe latine, dans laquelle il étoit dit que *c'étoit la vertu Aſinine qui avoit enrichi l'Egliſe de l'or de l'Arabie, de l'encens & de la myrrhe de Saba.* Heureuſe ignorance, qui a ſi bien doté les Egliſes !

hacun en juge & en prend à ſon goût. Quant aux
uteurs qui travaillent pour eux, ſi l'on ſavoit
e qu'ils leur en coûte pour limer, polir une pièce
ui plaiſe, ſur-tout aujourd'hui, ah ! qu'on leur en
uroit de gré ! & que le public eſt ingrat ! En effet,
'eſt-il pas indigne qu'un Auteur qui a ſué ſang &
au pour le divertir, ſoit forcé de faire un trou à la
ne au bout de l'an, pour avoir été bien récom-
enſé?.. Et ne ſentira-t-on jamais qu'un rimeur eſt
uſſi néceſſaire à l'état en mourant de faim, qu'un
loine fainéant à l'ombre d'une bonne cuiſine? Si ce
imeur en avoit au moins la fumée!.. Mais c'eſt le
omédien & le Libraire qui partagent le profit.

Sic vos, non vobis, fertis aratra, boves !

Mettez-vous donc à la torture pour faire jouer
ix rôles différents à une même Héroine. Qu'elle ſoit,
râce à votre travail, Reine, Infante, Déeſſe, Sou-
rette, Bergère; devenez ſon laquais, ſon page, ſon
ouffon; & ſur-tout n'ayez, pour tous mets, qu'une
aſſe de caffé à dîner, & un cure-dent pour prouver
ombien il vous eſt reſté de bonne-chair dans un
atelier glouton. Voilà comme on fait de bons Vers!
Grâce aux Arabes, vous avez une excellente liqueur
ui vous remonte l'âme, & vous ranime la verve.

Quelqu'un lui demande quel étoit le plus heureux
es hommes? — C'eſt, dit-il, le Seigneur *Perſonne*. Car
erſonne aujourd'hui ne connoît ſon père, perſonne
e connoit ſa femme, perſonne ne connoit ſes enfants.
Quel avantage d'être ſeul de ſa famille ! Point de
o-héritiers, point de partages, point de procès. A
eine a-t-il fait cette réponſe, qu'il eſt coudoyé par
n maître d'eſcrime. — Ah ! bourreau, un peu plus
ort, tu me caſſois contre les règles; & voilà comme ta
cience n'eſt qu'une ſupercherie. En effet, ne faut-il pas
tre bien vain & bien ignorant pour prétendre réduire
n démonſtrations mathémathiques les mouvemens
olères & même la furie d'un ennemi qui ne connoît
le règle que la bravoure? Et tous les jours n'êtes-vous

pas déſarmés par des ruſtres qui vous apprennent que leur bâton vaut mieux que vos lames? Va, fat, va te battre contre tes poupées plaſtronnées; & reſpecte un homme qui ne s'eſt jamais cartonné.

Thomas étoit fort ennemi des barbes teintes. Un jour il s'éleva devant lui quelque différent entre un Portugais & un Caſtillan. Celui-là couroucé dit au Caſtillan, ſe prenant la barbe : — Par la barbe que je (26) *teins* au menton!.. Thomas approche & lui dit : hola! frère, dis donc *tiens* & non pas *teins*. Dans le moment paſſe un quidam avec une longue barbe brune, blanche, griſe; Thomas l'appelle : — Hem, ma foi, combien vends-tu ta barbe? Pourquoi cela? — C'eſt que les maſſes en reſſemblent aſſez à des crotes de poule, & je te la ferai bien payer par un jardinier. Il en voit un autre qui avoit une barbe moitié blanche, moitié noire, faute d'avoir pris garde qu'il lui étoit cru de nouveaux poils. —— Seigneur Cicogne, lui dit Thomas, ne va pas jurer par ta barbe, car on te démentiroit de moitié. Au reſte, il eſt des foux de tout âge. Cela me rappelle une hiſtoire qui vient à l'appui de ta fatuité. Une jeune fille très-ſenſée crut devoir déférer à la volonté de ſon père qui lui propoſoit un parti. C'étoit un vieillard riche, & dont la tête étoit auſſi blanche que les cîmes de la (27) montagne noire. La veille des fiançailles, le vieux barbon court non à la fontaine de Jouvence, mais à ſa fiole. Zeſt, il s'en impregne les ſourcils,

(26) C'eſt un jeu de mots ſur la prononciation vicieuſe des Portugais. Les Eſpagnols ne manquent jamais de les badiner lorſqu'ils en trouvent l'occaſion. L'antipathie de ces deux Nations ne ceſſera qu'à la deſtruction de l'une ou de l'autre. Cette équivoque, peu intéreſſante en elle-même, nous rappelle au moins un ancien uſage, connu pareillement en France. On teignoit la barbe & les poils avec de l'eau-forte, dans laquelle on avoit fait diſſoudre de l'argent.

(27) Fameuſe par l'aventure du fou, dans le Don Quichote. Les cîmes en ſont toujours couvertes de neige.

la

la barbe, qui de neige devinrent comme de la poix. Arrive le moment de prendre la fille pour la conduire à l'Égliſe. — Bon Dieu, s'écrie-t-elle, en voyant cette jeune barbe entée dans une peau ridée. Eh!.. mais mon père y penſez-vous donc? Non, non... Je veux le même mari que vous m'avez montré. Moi! m'élancer dans les bras d'un jeune homme, & glacer ſous le ſouffle d'un vieux Tithon. Non. D'ailleurs je ne prends pas deux maris enſemble. Vous m'avez promis un vieillard reſpectable, un perſonnage dont la barbe blanche fût au moins un porte reſpect dans ma maiſon. Je n'en veux pas l'autre; s'il eſt riche cependant. Une jeune femme a toujours de bons voiſins. Le pere eut beau proteſter, jurer que c'étoit le même. — Non, non; je n'en crois rien, diſoit-elle. Qu'il mette à préſent, s'il le veut, ſa barbe à la ſauce blanche, je ne couche jamais avec lui. Elle prit un jeune époux de la main de ſon père Confeſſeur, & en fut très-reconnoiſſante. Voilà ce qui s'appelle penſer. Mais un crâne de ton âge, croire n'avoir que trente ans. Te voilà déconfit, pauvre Sir!

Thomas n'avoit pas moins de haine contre les Douegnes que contre ces vieux brochets mis tant de fois au court-bouillon. — Il en arrête une comme il ſortoit. Elle venoit de l'Égliſe, où elle avoit mené la jeune maitreſſe à confeſſe. — Parlez donc, la Bonne; revenez-vous de l'autre monde. Que ce ton grave vous va bien! En vérité, Mégere n'aura jamais l'air plus farouche quand elle vous rotira. Quelle coëffe; bon Dieu! c'eſt une tente à couvrir dix Fantaſſins. Eh! donnez-vous tout de ſuite pour qui vous êtes. Mais vous touſſez, ce me ſemble? on diroit que vous avez des vertiges: car des vapeurs à votre âge cela ne va plus. — Tais-toi, inſolent. — Entendez-vous comme elle graſſaie? Que ce tour de goſier eſt agréable! Sans ce fauſſet l'on diroit entendre une Sirene! Va paſſe, & ſouviens-toi au moins de pleurer les péchés de ta jeuneſſe. Puis s'adreſſant à la foule qui s'étoit amaſſée. — Eh bien, confrères, ne

diroit-on pas que ces gouvernantes, ces Douegnes ſont quelque choſe (28) d'intéreſſant dans le monde. Voyez donc comment cela ſe pavane !

Un rieur s'approche de lui. — Bon jour, Seigneur Licentié. Parbleu, vous avez plus d'eſprit à vous ſeul que tous les Docteurs de Salamanque. Mais je voudrois ſavoir ce que vous penſez de nos (29) *Scribes* : car il eſt juſte qu'ils entrent en ligne de de compte avec tous les honnêtes gens que vous avez tant loués. — Frère, quoique je ne ſois que de verre, ne croyez pas que je ſois homme à me laiſſer briſer aux coups de vent de l'opinion. Je me fais un devoir de penſer tout autrement que ces hommes de chair, & je parle ſelon ma conſcience. Il me ſemble, pour vous répondre, que les Scribes, Greffiers, Ecrivains, ou Huiſſiers, ſont la grammaire des Médiſans, & le *la-mi-la* des Marchands de chanſons. On doit paſſer, vous le ſavez, par la grammaire, pour parvenir aux autres Sciences. Un Muſicien s'eſſaie toujours ſur le ton, avant que de chanter; eh bien ! il en eſt ainſi des mauvaiſes langues; c'eſt auſſi par les Scribes, les Greffiers, les Alguazils, qu'elles commencent. La matière eſt ample, je l'avoue, & il y a eu tel Scribe dans l'Univerſité, dont les galanteries fourniroient matière à pluſieurs *in-folio*. Cependant ce métier eſt ſi eſſentiel dans un Etat, que ſans lui la vérité ne ſeroit jamais connue. Auſſi l'Ecriture fait-elle un éloge particulier de cette profeſſion : *ſuper faciem Scribæ imponet honorem.* « Il cou» vrira d'honneur la face du Scribe » : ou du Greffier. Cela eſt juſte. On ne ſauroit trop honorer un homme

(28) Montaigne n'a pas mieux traité ces Gouvernantes que Cervantès. Il les regardoit comme la perte des jeunes Eleves qu'on leur confioit.

(29) *Eſcrivanos.* Ce terme s'entend en Eſpagnol, des Scribes, Greffiers, Ecrivains, & en général auſſi de tous les bas-Officiers de Juſtice. Voyez *Séjournant.*

ans lequel un Juge ne peut exercer ſes fonctions. Cependant, comment arrive-t-il que, de vingt mille Greffiers ou Scribes qu'il y a en Eſpagne, le Diable n emporte au moins les trois quarts à titre de Propriétaire, & le reſte comme Décimateur? Pourquoi donc penſez-vous qu'on leur couvre *la face d'honneur?* Seroit-ce pour leur prêter au moins un maſque qui achât leurs friponneries, les changemens qu'ils font aux Arrêts, aux Sentences, enfin à tous les Jugemens qu'ils falſifient moyennant de l'argent? Car on les accuſe toujours d'écrire trop ou trop peu. Je ſais qu'ils pourroient prendre un milieu, & ſe contenter d'être écornifleurs.

Quant aux Huiſſiers, il n'eſt pas étonnant qu'ils aient des ennemis, ſaiſiſſant, enlevant & les perſonnes & les biens, d'abord pour ſe payer de leur courſe, enſuite pour ne rien laiſſer à d'autres. En attrape qui peut après eux. Cependant la Juſtice a beſoin de ces ames viles pour forcer un Débiteur injuſte à répondre à ſes engagemens. Je voudrois ſeulement qu'on ne fût pas obligé de les nourrir lorſqu'on n'a pas même le moyen de payer ſes dettes. Que n'a-t-on pendu avec des boyaux d'Huiſſier celui qui a imaginé une pareille loi! Le Prince qui l'a adopté l'a cru bonne, en ſuppoſant de la mauvaiſe foi dans le Débiteur; mais l'Huiſſier s'en ſert pour épuiſer (30) la partie ſaiſie, la ſuppoſant toujours riche. Le Procureur & l'Avocat ſont au moins plus honnêtes; s'ils épuiſent leur partie, ce n'eſt qu'en demandant. Que le procès ſe gagne, ou non, ce n'eſt pas leur affaire; non plus que celle des Médecins,

(30) Tout honnête homme lit avec plaiſir ce que M. de Saint-Foix met dans la bouche d'un Turc: « Ce n'eſt pas à préſenter avec reſpect le cou aux Bourreaux (de notre Tyran) que conſiſte l'eſclavage & la honte, mais à être obligés de vivre pour exécuter, contre des innocens, les ordres inhumains que le caprice & la férocité ſeuls ont fait ſortir de la bouche d'un Tyran ». *Let.* de Nedim Coggia.

lorſqu'ils ſe font payer, que le malade revienne, ou non.

A l'inſtant paſſe un Coureur. — Où vas-tu ? lui demanda Thomas : à la Cour, ſans doute, annoncer que ton Maître vient de dépouiller une Province dont il n'eſt Gouverneur que depuis ſix mois ? A peine a-t'il dit cela, qu'il apperçoit pluſieurs Muſiciens. — Oh ! voici les Chérubins de ce bas monde. Quelle belle ſcience, que la Muſique ! Mais que ces Chérubins ſont ivrognes ! Toujours boire, toujours godailler, & porter, juſques dans les Temples, cet air impudent des tavernes ; y fredonner les airs des chanſons les plus laſcives. Ils croyent ſans doute être aux nôces des Anges & des filles des hommes du premier âge du monde. Il rencontre, dans la rue voiſine, pluſieurs de ces Poupées plâtrées de la Cour, qui alloient ſe rendre au Concert. — Hem ! cela ira mal : il y a trop d'aubier ſur ces buches ; les inſtrumens ne rendront pas. Il quitte ce quartier, & entre dans une Egliſe. On y chantoit le *libera* d'un vieux pécheur ; une femme y préſentoit auſſi un enfant au Baptême ; & une fille alloit y faire ſes vœux. — Infortunée, s'écria-t-il, ne vois-tu pas cet enfant qui condamne les vœux que tu vas prononcer ? Ces tendres clameurs ne ſont-elles pas le cri de la nature, qui t'avertit de remplacer, dans les bras d'un chaſte hymen, celui que tu vois enterrer ? Et il s'en va.

A peine eſt-il ſorti, qu'il eſt piqué d'une guêpe au cou. Il fait quelques grimaces, n'oſant cependant la chaſſer, de peur de tomber en morceaux. — Comment donc, lui dit quelqu'un, Seigneur Licentié, ſentez-vous cette guêpe, ſi vous êtes de Verre ? — Oh ! vraiment oui, je la ſens. Cette guêpe doit être une médiſante ; car l'aiguillon de la médiſance perceroit le bronze, à plus forte raiſon le verre. Mais laiſſons-la mordre une bonne fois ; peut-être ne reviendra-t-elle plus, après s'être bien abreuvée de mon ſang. J'ai oui dire auſſi que la langue des Médiſans étoit comme la plume de l'aigle ; qui

ronge celle des autres oiſeaux qui s'en approchent.

Paſſe à l'inſtant un homme qui ſe frappoit la poitrine, tappoit du pied à ſe caſſer les jambes, & s'écrioit: — Ah ! j'ai tout perdu. — A quoi donc, lui demande Thomas? — Au jeu, bourreau. Garre, où je te tue. — Doucement, crie le Garde, reſpectez cet honnête homme. Jamais perſonne n'a été plus vrai que lui : demandez-lui conſeil. — Eh bien ! Seigneur, quel conſeil me donnez-vous ? — Mon ami, c'eſt de vous pendre ; car, après avoir joué tout, il faut que vous deveniez voleur (31). Autant faire les choſes d'avance ; &, ſi j'étois Roi, je n'attendrois même pas que vous me prévinſſiez. Apoſtat du corps civil ! l'Etat vous aſſure-t-il la propriété de vos biens pour les diſſiper ? Les fous des Petites-Maiſons ſont-ils auſſi inſenſés que vous ? Barrabas ! oui, je voudrois qu'un Joueur fut flétri comme un Brigand, & j'infligerois à ceux qui tiennent Académie, la peine que les Romains prononçoient contre le parricide. Vous êtes traîtres à la Patrie qui vous a élevés, ainſi vous ne méritez pas de vivre. Cet homme reſte ſtupéfait, ſe jette au cou de Thomas. — Ah ! mon ami ; que n'ai-je rencontré plutôt un pareil Maître ! Thomas s'eſcrime, ſe

(31) La paſſion du jeu étoit autrefois exceſſive en Eſpagne. Le Cardinal Poggi, Légat du Saint-Siége en Eſpagne, dit que nombre d'Eſpagnols qui avoient renoncé au jeu par des ſermens horribles, vinrent acheter chez lui, comme maître des diſpenſes, la liberté de ſe parjurer, & de ſe remettre à jouer. On demandera peut-être quelle étoit donc la religion de Poggi ? — Celle d'un Italien. De là cette paſſion pour le vol, que Charles Quint reprochoit à ſa Nation. *On guériroit*, diſoit-il, *plutôt les Allemands du vice de l'ivrognerie, que les Eſpagnols de la fureur de voler.* Pourquoi ? pour jouer. Le Gouvernement d'Eſpagne n'ayant pas de monde pour équiper des Galères dans un cas preſſant, fit propoſer de l'argent pour jouer, à condition que celui qui perdroit ce qu'il auroit reçu, perdroit auſſi ſa liberté, & rameroit ſur les Galères. On eut bientôt tout le monde dont on avoit beſoin. Voilà nos anciens Germains, auſſi grands joueurs que voleurs, ſelon Tacite.

débat pour se débarrasser. — Bourreau, tu vas me casser ! lâche donc !... Ne vois-tu pas que je suis de Verre ? L'autre le quitte, le regarde avec un nouvel étonnement, & ne peut croire ce qu'il entend. — Oui, je suis de verre, répete Thomas; vois, malheureux, à quoi tu viens de m'exposer. — Au moins n'est-tu pas hypocrite, répartit le Joueur. Non, de ma vie je n'oublierai ta franchise. Fais-moi pendre si l'on me retrouve au jeu.

Telle étoit la folie de Thomas, depuis le funeste Coing qu'il avoit mangé. Jamais cependant on ne l'eût cru fou, sans les cris qu'il faisoit lorsqu'on l'approchoit seulement, sans ses habits bisarres, son étrange maniere de boire, de manger, son singulier caprice de coucher à la belle étoile en été, & dans un tas de paille en hyver. Il resta deux ans dans cet état, déploré par les uns, envié par les autres. Un Religieux de Saint Jérôme, qui avoit le talent de faire entendre les Sourds, parler les Muets, & de guérir les Fous, touché de compassion, entreprit de guérir notre Licentié, & vint à bout de lui rendre son bon sens. Aussi-tôt il lui donna des habits de Légiste, & le fit passer à la Cour afin d'y obtenir d'exercer sa profession d'Avocat, en donnant des preuves aussi marquées de sagesse & de prudence, qu'il en avoit donné de folie & d'extravagance. Il prit le nom du Licentié *Rueda*, & non de *Rojada*. A peine fut-il à la Cour, que tous ceux qui l'avoient vu le reconnurent. Les enfans s'apperçurent de sa métamorphose, & n'oserent plus l'assaillir de clameurs, ni l'importuner d'aucunes demandes ; cependant ils le suivirent encore, se disant les uns aux autres : — N'est-ce pas là notre fou ? Oui, certes, c'est bien lui. Eh quoi ! on le prendroit pour un Caton. Essayons ; car l'habit ne fait pas le Moine : il est des fous sous le bonnet de Docteur, comme sous la mître : faisons-lui quelques demandes; la chose en vaut la peine.

Thomas entendit ces propos, sans mot dire; mais avec une extrême confusion. Il n'étoit pas à la Cour

des Conſeils que plus de deux cents perſonnes s'étoient amaſſées pour le ſuivre. Avec cette eſcorte plus nombreuſe que celle d'un (32) Cathédratique, il entre dans la Cour, où pour lors il fut inveſti d'une foule innombrable. Voyant cette multitude inquiete il élève la voix. — Oui, je ſuis le Licentié de verre, mais non celui que vous avez connu ces deux dernières années. Des événements qu'il eſt impoſſible au plus ſage d'éviter m'avoient fait perdre l'eſprit : mais le Ciel a eu aſſez de pitié pour me le rendre. Si je vous ai dit tant de choſes ſenſées pendant ma folie, jugez de ce que vous devez attendre de moi à préſent que j'ai recouvré mon bon ſens. Oui, je ſuis gradué *ès-loix* dans l'Univerſité de Salamanque, où j'ai fait mes études, quoique né dans le ſein de la pauvreté. Je ſuis parvenu *à la Licence* ; & j'oſe aſſurer que ce n'eſt ni la faveur, ni le crédit qui m'ont produit, mais le mérite dont j'ai fait preuve. Peu de mes compagnons d'études en diroient autant avec vérité. Je viens donc à cette Cour, à cette mer pleines d'écueils, & ſi fameuſe en naufrages pour y voguer avec vous au gré du ſort qui m'eſt réſervé ; mais aſſez ſage pour mépriſer l'injuſte faveur que tant d'autres recherchent avec baſſeſſe. J'en connois l'inſtabilité, c'eſt pourquoi je ne me préſente ici qu'avec mes talens. Mais je vous en conjure, ne me ſuivez pas ainſi, ne me pourſuivez pas davantage, & que mon bon ſens ne me prive pas de la ſubſiſtance que vous vous plaiſiez à me fournir lorſque j'étois inſenſé. Venez chez moi me faire les mêmes demandes que vous me faiſiez dans les places & les carrefours, & vous verrez que, ſi j'ai ſçu vous ſatisfaire alors, je vous étonnerai peut-être aujourd'hui par la profondeur de mes connoiſſances.

On l'écouta avec la plus grande attention ; & il retourna chez lui avec beaucoup moins de ſuite

(32) Docteur-Régent d'une Univerſité.

qu'il n'étoit venu à la Cour. Il y revint : on le ſuivit encore. Il fit le même diſcours : peine perdue : ſon peu d'argent s'en alloit ; & Thomas ne gagnoit rien. Enfin plutôt que de mourir de faim il ſe réſout à renoncer à la Cour, pour paſſer en Flandres, où il eſpéroit au moins ſe diſtinguer par ſa valeur. « O Cour, s'écrie-t-il en ſortant, gouffre où » s'anéantiſſent tous les ſentimens d'humanité, d'honneur, de probité, écueil de toutes les vertus, Paradis des réprouvés, ſéjour de l'eſclavage, école de » ſéduction, de déſordre, où les Princes les plus ſenſés ſont environnés de fourbes qui frémiſſent de » rage au moindre trait de bonté, où les Miniſtres » les plus ſages ſont ſouvent obligés de devenir » cruels pour ne pas déplaire à un favori ; oui, je te » quitte pour jamais, & je vais te prouver qu'il » eſt encore dans l'État des ſujets dignes de la Patrie, & » que tu ne mérites pas de connoître. Satisfais l'orgueil » de l'ambition, la cupidité de l'avarice, l'effronterie » du courtiſan ; pour moi, content de verſer mon » ſang pour mes concitoyens, je n'attendrai que » l'hommage de leur reconnoiſſance ».

Après ce diſcours, Thomas ſort & part le même jour pour la Flandres, où il immortaliſa par les armes la carrière qu'il avoit commencé avec tant de gloire par les lettres. Il avoit retrouvé-là ſon ami le Capitaine Don Diegue, qui rendit les plus glorieux témoignages de la valeur, & de la prudence de notre Licentié.

FIN.

Page 32, *lig.* 28, lorſqu'ils, *liſez* lorſqu'il les.
Page 40, *lig.* 31, *liſez* n'enmitoufle.

NOUVELLES
ESPAGNOLES
DE
MICHEL DE CERVANTÈS.

Traduction nouvelle, avec des Notes, ornée de Figures en taille-douce.

Par M. LEFEBVRE DE VILLEBRUNE.

L'ILLUSTRE FRÉGONE.
NOUVELLE HUITIEME.

V. E. III — Biblioteca Nazionale NAPOLI

Biblioteca Nazionale NAPOLI

Nº 8.

L'ILLUSTRE FRÉGONE.

NOUVELLE HUITIÉME.

DANS Burgos (1), Ville fameuſe de l'Eſpagne, vivoient naguères deux Gentilshommes dont la for-

(1) Cette Nouvelle de *l'illuſtre Servante*, eſt encore un Tableau des mœurs du tems de l'Auteur. La licence effrénée de la Jeuneſſe ne connoiſſoit pour ainſi dire plus de bornes, & l'on voyoit tous les jours les enfans des plus illuſtres familles ſe retirer avec des bandes de Filoux. L'Amérique, où l'on eſpéroit ſe ſauver, & trouver l'impunité de ſes déſordres, ſembloit les autoriſer depuis qu'un grand nombre de mauvais ſujets avoient pris le parti de s'y retirer. Le Gouvernement y avoit beſoin de monde pour cimenter les nouvelles Colonies, & l'on y recevoit les premiers venus, honnêtes gens ou frippons. L'inconduite de la jeuneſſe étoit devenue ſi grande, que les gens les plus ſenſés crurent même devoir donner à leurs enfans mâles, dès l'âge de quinze & ſeize ans, une Maitreſſe, qui les empêchât au moins de tomber dans de plus grands déſordres, en attendant qu'ils les établiſſent par un mariage aſſorti. Ce n'eſt pas qu'il y eût plus de mœurs en France, en Italie, en Portugal; au moins les déſordres n'étoient pas ſi publics chez nous. Thomas Lanſius, dans ſes Diſcours latins ſur *les Mœurs & les Uſages des différentes Nations*, en apprendra plus au Lecteur que je ne puis en dire ici. Voyez ſon Diſcours ſur l'Eſpagne, *pag.* 289, *édit.* 1637. Le but de cette Nouvelle eſt donc de cenſurer cette conduite licentieuſe des jeunes gens de ce tems-là.

tune égaloit la naiſſance. L'un s'appelloit Don Diégue de Carriaze, & l'autre, Don Juan d'Avendagne. Don Diégue eut un fils qui prit ſon même nom; Don Juan avoit appellé le ſien Thomas. Pour éviter de plus longs détails, je nommerai ces deux fils, l'un Carriaze, & l'autre d'Avendagne.

Carriaze avoit à-peu-près treize ans lorſqu'il ſe mit en tête de courir en vagabond & en filoux, ſans avoir éprouvé chez lui aucun mauvais traitement qui l'eût forcé à cette inconduite. Entraîné par ce ſingulier penchant, il s'évade, & court le monde, ſi content de cette indépendance, que, malgré toutes les miſeres de ſa vie libertine, jamais il ne lui vint même en idée de regretter l'abondance & les aiſes de la maiſon paternelle. Jamais Capucin ne fut mieux à pied que lui. Le froid, la chaleur, la pluie, le beau tems, tout lui étoit égal. Par-tout il trouvoit un Printems continuel. Il couchoit auſſi volontiers ſur l'aire d'une grange, que dans le meilleur lit; & ſe fourroit avec autant de plaiſir dans les gerbes, que dans des draps de la plus fine Hollande. Enfin il devint un ſi fieffé filoux, qu'il eût pu donner des leçons publiques dans la faculté du fameux d'Alfarache.

En trois ans d'abſence de la maiſon paternelle, il apprit tous les jeux familiers aux plus francs Eſcrocs de Madrid, de Séville, &c. Cependant, au milieu de cette vie libertine & miſérable à tant d'égards, Carriaze ſe piquoit de ſentimens, & ſe faiſoit honneur de ſes fripponneries. Il avoit certain air de grandeur qui le faiſoit diſtinguer dans les coteries auxquelles il s'allioit. Par-tout il étoit généreux. Toujours plus frippon qu'aucun autre, & plus adroit, il fourniſſoit à la dépenſe avec certaine aiſance qui l'eût fait paſſer pour un homme riche, en toute autre compagnie. Rarement il alloit godailler avec les autres dans les tavernes. S'il buvoit du vin, il en prenoit ſi peu que jamais il n'eut ce viſage couperoſé ſi ordinaire aux ivrognes & à ceux dont quelques pommades mercurielles ont corrigé les humeurs peccantes. Enfin Carriaze étoit un vagabond élégant, ſpirituel, honnête

dans ſon état, & toujours ſur la réſerve. Nombre d'évènemens lui avoient donné lieu de faire ſon apprentiſſage, lorſqu'il vint paſſer Maitre aux *Almadraves* (2) de Zahara, qui ſont le *non plus ultrà* de la filouterie. Écornifleurs à trogne luiſante, Eſcrocs, Mendians, Paralytiques, Manchots, Eſtropiés, Aveugles, qui n'avez de maux que par contrefaction, & pour le moment, qui priez à tous les coins des rues, pour aller blaſphêmer dans toutes les tavernes, troupe toujours affamée dans le ſein de l'abondance que vous procurent les dupes, Coupeurs de bourſes de Madrid, de Séville, &c. baiſſez le ton. Non, vous n'êtes que des ignares, ſi vous n'avez pris vos grades dans l'Académie de Zahara. C'eſt là, c'eſt là que le travail & la fainéantiſe ſont comme dans leur centre; que la malpropreté a certain air d'élégance : la gloutonnerie s'y repait largement, l'appétit s'y renouvelle ſouvent; toujours nouveaux mets, nouveaux repas. Le vice y eſt ſans déguiſement, le jeu continuel, les querelles fréquentes, les railleries des plus piquantes; on danſe, on chante, on ſe bat, on s'aſſomme, on ſe remet à chanter, à jouer, comme ſi l'on n'avoit fait que rire; mais ſur-tout on vole, on eſcroque ce qu'on peut. Enfin, c'eſt là le centre de la liberté, de la pareſſe & du travail. C'eſt dans ce ſéjour de délices & d'irréligion que nombre de pères de famille vont tous les jours chercher leurs enfans vagabonds, & ne les en arrachent qu'avec autant de contrainte que s'ils les traînoient à la mort.

Malgré les agrémens de cette vie déſordonnée,

(2) Ce mot ſignifie proprement le filet avec lequel on prenoit le thon dans cette pêcherie. Zahara eſt une ville de l'Andalouſie où il y a beaucoup de Nobleſſe qui ſe contente de vivre à rien faire, du ſeul produit de ſes terres. Cette Nobleſſe y eſt ſi fiere de ſes titres & de ſa gentilhommie, qu'elle croiroit ſe déshonorer ſi elle s'allioit à d'autres familles qu'à celles de la ville.

il s'y trouve de tems à autres quelqu'amertume. Elle a de vraies peines, & que ces vagabonds ne peuvent ſe diſſimuler. En effet, peut-on appeller volupté pure des plaiſirs contre leſquels reclame ſans ceſſe le cri de la conſcience ? N'eſt-ce pas un ſujet de trouble réel, que cette crainte de ne pas ſe lever où l'on s'eſt couché ? de ſe trouver, dis-je, au point du jour en Barbarie, après s'être endormi aux Almadraves de Zahara. Ils ont beau mettre des ſentinelles de poſte en poſte, monter la garde au haut des tours qui ſont ſur le bord de la mer, il eſt arrivé ſouvent qu'endormis ſur la foi de leurs gardes, Eſcrocs, Filoux, Pêcheurs, avec barques, filets, butin, tout fut enlevé & tranſporté dans Tétuan (3), le lendemain matin qu'ils s'étoient couchés en Eſpagne.

Carriaze, qui regardoit ces ſujets de crainte avec beaucoup d'indifférence, avoit déja paſſé trois ans à ſe donner du bon tems parmi cette troupe de libertins. La quatrieme année lui fut ſi favorable, qu'il gagna près de ſix ou ſept cens livres. Il lui prit envie de retourner à Burgos, pour revoir enfin ſa mère, qui avoit verſé les larmes les plus amères pendant ſon abſence. Il dit adieu à ſes bons amis, leur promet que la campagne ſuivante il ne manquera pas de revenir, à moins qu'une maladie, ou la mort, ne mette obſtacle à ſes deſſeins. Il part donc, laiſſant, pour ainſi dire, à ſes bons amis, la moitié de ſon ame, & dépoſant tous ſes deſirs dans le ſein de ces ſables arides, qui lui ſembloient la plus fraiche prairie, ou plutôt des Champs Elyſées.

Accoutumé à marcher à pied, il prend ſon bâton à la main, chemine avec ſes *Alpargates* (4), & arrive en chantant à Valladolid. Il s'y arrête quinze

(3) Ville de Barbarie.

(4) Eſpèce de chauſſure faite de chanvre ou de corde.

jours, pour faire paſſer ſon hâle & ſon tein rembruni, de ſorte qu'au bout de la quinzaine il avoit plutôt l'air d'un Flamand que d'un mulâtre. Il lui falloit d'ailleurs des habits convenables à ſa naiſſance. Il avoit trop bonne opinion de lui-même, malgré ſa vie licentieuſe, pour reparaître en vagabond. Bientôt Carriaze a l'air d'un jeune homme de diſtinction. Il loue une mule, un Garçon, & ſe rend à la maiſon paternelle, avec une gaieté qui montroit aſſez combien il étoit content de ſa perſonne & de ſon voyage. Son père & ſa mère le reçoivent avec les temoignages de la plus tendre amitié. Le bruit de ſon arrivée ſe répand, & les amis de la famille ne manquent pas d'en venir féliciter ſon père. Son retour inopiné avoit d'autant plus fait de plaiſir, qu'on n'avoit pu en être averti : car, pendant ſes courſes, Carriaze avoit pris un autre nom, & l'avoit même gardé juſqu'au moment qu'il rentra dans Burgos.

Don Juan d'Avendagne & ſon fils Thomas avoient été des premiers à venir féliciter Don Diégue du retour de ſon fils Carriaze. Thomas étoit du même âge que notre jeune vagabond, & avoit lié avec lui depuis l'enfance la plus étroite amitié.

Carriaze, au logis, ne tarda pas à raconter toutes les merveilles qu'il avoit vues dans les pays où il diſoit avoir été. Comme il avoit naturellement beaucoup d'eſprit, d'un inſtant à l'autre il imaginoit quelque hiſtoire nouvelle, & la détailloit avec tant de vraiſemblance & d'ingénuité, qu'on ne pouvoit ſe refuſer à le croire. Mais il ſe garda bien de dire rien des Almadraves, où il avoit paſſé le tems de ſon abſence, car il s'étoit bien propoſé d'y retourner. Le tems de ſe rendre à la parole qu'il avoit donnée à ſes amis, s'approchoit inſenſiblement. Les compagnies qu'il avoit lieu de voir à Burgos, les repas, les parties de plaiſir, la chaſſe même, à laquelle ſon pere le menoit ſouvent, rien enfin ne l'amuſoit plus. Carriaze avoit laiſſé ſon cœur & ſes plaiſirs aux Almadraves. Une eſpèce de mélancolie s'empare de lui. Avendagne, ſon ami, s'en apperçoit,

& penſe que l'amitié lui permet de lui en demander la cauſe, en lui offrant tous ſes ſervices, ſa vie même, s'il le falloit.

Carriaze étoit trop aſſuré de ſa droiture & de ſon affection, pour lui refuſer l'aveu qu'il auroit déja voulu lui avoir fait. — Eh bien ! lui dit Carriaze, il faut donc te dire tout, mon cher Avendagne. Que fais-je ici, à la maiſon paternelle ? Qu'y fais-tu auſſi ? Toujours ſubordonnés à la volonté d'un père, enchaînés par la tendreſſe d'une mère, à peine avons-nous même la liberté de penſer à un ſeul inſtant de vrai plaiſir. Cette gêne, cette réſerve, cet air compoſé, ces minauderies, cette duplicité, enfin cet eſclavage perpétuel dans lequel nous ſommes continuellement tenus pour ne pas bleſſer les bienſéances, pour ménager une réputation qui ne git que dans l'idée, pour plaire aux femmes, qui ne nous embrâſent (5) les ſens qu'avec la défenſe de les approcher; cet état, dis-je, eſt-il celui d'un homme qui penſe, & qui ſent combien la liberté eſt précieuſe ? Ah ! mon cher Avendagne, que n'as-tu goûté un ſeul inſtant cette indépendance dans laquelle j'ai vécu depuis trois ou quatre ans ! Oui, tu ſentirois le poids de tes fers, & tu ſaurois que quand l'oiſeau a des aîles, il n'eſt plus fait pour reſter au nid. Qu'as-tu beſoin de la maiſon paternelle pour être heureux ? En ai-je reçu un denier pendant mon abſence ? Cependant tu as vu que je n'y ſuis pas revenu en mendiant; j'étois mis comme doit l'être un homme de mon rang. A quoi ſe réduiſent les vues de ton père ? à te marier, peut-être malgré toi, avec quelque fille que tu n'aimeras jamais. Eh ! ne vaut-il pas mieux diſpoſer ſoi-même de ſon propre cœur, que de le vendre à denier comptant ? L'amour eſt l'enfant de la liberté, & ce n'eſt que ſur ſon ſein qu'il reçoit de véritables hommages.

(5) Cette morale ſera réfuté plus bas.

Quel ſpectacle raviſſant que les charmes d'une femme qui nous aime ! & nous aime parce qu'elle le veut, non parce qu'elle y eſt contrainte ſous le joug tyrannique de l'hymen. Avendagne, c'eſt alors que l'homme jouit de tous ſes droits, & la femme du privilège qu'elle a de captiver nos cœurs. Quelles langueurs ! quels dégoûts ! quelles tempêtes n'accompagnent pas la dure néceſſité d'aimer ce qu'on ne peut eſtimer ! Tu me devines, ſans doute, & tu vois où je vais aboutir. Non, l'indépendance n'a de diſgraces que pour des ames viles. C'eſt en luttant contre le ſort que l'homme connoît ſa grandeur, & non en ſe laiſſant bercer dans les bras de la fortune. Serois-tu donc aſſez mon ami pour répondre directement, & ſans crainte, à ce que je te demande, ſans m'expliquer davantage.

Avendagne reſte muet quelques inſtans. Bien né lui-même, & perſuadé que ſon ami ne pouvoit pas avoir oublié les ſentimens qu'il lui avoit connus, il regarde Carriaze, éclate de rire : — En vérité, Carriaze, ton diſcours auroit de quoi m'étonner ſi je ne connoiſſois tes ſentimens & ta droiture. La plaiſanterie n'eſt pas mauvaiſe, faite ſur-tout avec autant d'eſprit. Te répondre directement, cela n'eſt pas poſſible, ſi tu ne me dis encore deux ou trois mots. Le badinage en ſera plus long, mais il ne m'en plaira que davantage. Soit : je ſuppoſe avec toi que tes réflexions ſoient bien fondées, quant aux vues que tu as, ou que tu ſembles avoir, tu ne peux pas oublier que tu es Carriaze, & que je ſuis Avendagne. Deux jeunes gens de famille honnête, & toujours eſtimés, ont-ils droit de réclamer contre l'uſage & l'opinion ? Si tu me ſatisfais ſur cette demande, je répondrai directement à tes premieres réflexions.

Carriaze, embarraſſé, quitte bruſquement ſon ami, ſans lui dire un mot. Le lendemain ils ſe rejoignent par haſard. Avendagne l'arrête. — Pour cette fois-ci je ne te quitte plus. Carriaze, je te crois mon ami, & tu n'as pas commencé pour ne

pas finir : voyons, de quoi s'agit-il ? Si je ne me trompe, je t'ai deviné, comme tu le disois hier. Tu voudrois, n'est ce pas?... que je partageasse avec toi ta peine & tes plaisirs : soit : mais, où ? comment ? & par quel moyen ? — Avendagne, si tu m'as deviné, toute explication devient inutile. Vois à te décider. Je pars sous peu de jours, & tu seras heureux. Le parti que je prends n'a rien de plus aviliſſant pour toi que pour moi. Tu me connois trop droit pour t'en imposer ; ainsi tachons de partir promptement. Tu sais que mon père veut me renvoyer à Salamanque pour y finir entierement mes études, & prendre les grades nécessaires à ses vues ; conséquemment il me remettra l'argent que je lui demanderai. Propose le même parti à ton père ; ou, si tu veux, le mien lui en parlera. — Fort bien. Et de là où nous rendrons-nous ? — Enfin tu veux, Avendagne, que je m'explique. Eh bien, oui, je vais t'ouvrir mon cœur ; tu es incapable de m'abandonner. Tu sais, par oui-dire, quelle vie l'on mène aux Almadraves ; je veux t'en faire goûter les délices : après cela, quitte-moi, si tu le juge à propos ; tu auras du moins fait quelque chose pour l'amitié. Mais je suis sûr que tu ne me laisseras pas là. En effet, que peux-tu desirer de plus flatteur que des plaisirs continuels, & des ressources assurées pour s'y livrer. Tous les jours nouvelles aventures, nouvelle conquête, nouveaux jeux, nouvelle bombance, & avec cela la liberté ! l'indépendance ! de bons amis ! Or, j'en ai là d'aussi francs que toi, & qui se feront un devoir de devenir les tiens. Voilà, cher Avendagne, le parti que je te propose. Les jours n'y sont cependant pas tous égaux ; mais quand le plaisir récompense au centuple de la peine qu'on a, que doit-on desirer de plus ? La liberté, mon ami, la liberté ! J'en ai trop goûté les agrémens pour y renoncer ; & tu es trop sensé pour ne pas me suivre. Avendagne se laisse gagner à l'appas de ces plaisirs & de cette liberté. Sans faire aucune réflexion il lui donne sa parole. Ils se quittent.

Le lendemain Carriaze dit à ſon père qu'il avoit deſſein de ſe rendre bientôt à Salamanque avec Avendagne, ſi ſon père y conſentoit. Don Diégue, flatté de la propoſition, va trouver Don Juan, l'engage à laiſſer partir ſon fils avec Carriaze. Il y conſent. On convient même de les placer enſemble, avec tout ce dont ils auroient beſoin, & l'on retient un Gouverneur commun pour les deux jeunes gens. La veille du départ on ſe réunit au logis de Don Diégue, avec le Gouverneur, & les deux pères expliquent en ſa préſence, à leurs fils, quelles ſont leurs intentions; lui remettent, pour chacun, une ſomme d'argent ſuffiſante pour paſſer leur année d'étude avec tous les agrémens convenables. Le lendemain les trois compagnons prennent congé de grand matin, montés ſur leurs mules, & ſuivis de deux domeſtiques, qui ne devoient plus les quitter. A peine furent-ils en route qu'ils s'amuſerent beaucoup de la ſotte figure de leur Gouverneur. — Encore s'il avoit de la barbe, ſe diſoient-ils, il auroit droit de prétendre à quelque autorité ſur nous. Le pauvre ſire n'a pas vu les Almadraves. On en ſait plus là qu'à *Ciguenza* (6); demain il en ſaura davantage.

Dès qu'ils furent à Valladolid, ils dirent donc à leur Gouverneur qu'ils avoient deſſein d'y paſſer deux jours. — Seigneur Licentié, cette ville, vous le ſavez, mérite d'être vue; nous vous connoiſſons curieux, & vous aurez ſans doute autant de plaiſir que nous à parcourir au moins rapidement toutes les beautés de cet agréable ſéjour. — Non, Seigneurs, non; je ne ſuis pas curieux de voir des choſes ſi peu

(6) Ville Epiſcopale de la Caſtille vieille, avec une Univerſité qui eſt entiérement tombée aujourd'hui. C'étoit là qu'on eût donné le bonnet de Docteur à un âne, pourvu qu'il eût caché ſes oreilles. Mais Caligula fit bien *gratis* ſon cheval Conſul; pourquoi l'argent ne feroit-il pas un Docteur d'un âne? C'eſt cependant ce qui a perdu cette Univerſité.

intéreſſantes ; parlez-moi des Epîtres (7) familières de Cicéron, des Bucoliques de Virgile, voilà ce que vous devez connoître. Des jeunes gens qui vont dans une auſſi célèbre Univerſité que Salamanque, n'ont pas un moment à perdre. J'ai paſſé vingt ans à la lecture des ouvrages que je vous cite, & je ſais combien il m'en a coûté pour les lire. Encore y a-t-il des choſes incompréhenſibles. D'ailleurs, vos parens m'ont rendu reſponſables de vos perſonnes, ainſi ma conſcience ne me permet pas de vous laiſſer ſeuls un inſtant : partons demain matin, ou je vous parlerai différemment. Voilà juſqu'où s'étendoit toute la prudence du pauvre Licentié.

Nos jeunes gens, qui avoient fait leurs orges en crochettant la malle du Gouverneur, tenoient au moins quatre cents bons écus d'or. Ils lui demandent d'aller ſeulement voir la fontaine d'Argales, dont on venoit de conduire les eaux à la ville par de magnifiques aqueducs. Il ſe fait un peu tirer l'oreille, néanmoins il y conſent, les craignant plus qu'il n'en attendoit de reſpect. Il eût voulu ſe rendre ce jour-là même à Valdéaſtillas, & faire ainſi le voyage de Salamanque en deux jours. Cela ne fut pas poſſible. Il avoit, dit le proverbe, compté ſans ſon hôte ; & les choſes tournèrent tout autrement qu'il ſe l'étoit imaginé. Les deux amis prennent chacun leur mule, un ſeul domeſtique, & ſe rendent à la fontaine d'Argales, célèbre par ſes eaux & par ſon antiquité. Dès qu'ils furent là, Avendagne met la main à la poche. — Il fera bon ici, dit le Valet en lui-même, voilà de l'argent qui nous vient. Point du tout, le pauvre diable fut dupe de ſon eſpoir. — Tiens, lui dit Avendagne, prends cette lettre,

(7) Le pauvre Her ! Voilà bien le portrait de tous les ignorans qu'on donne pour Précepteurs à notre jeuneſſe ; auſſi quels Eléves !.. Mais M. Rouſſeau en a dit aſſez.

vas vîte à la Ville, & remets la à cet homme qui s'appelle notre Gouverneur : Tu nous attendras enſuite à la porte du champ. Il part, remet la lettre, ſe rend au lieu dit. Les deux amis prennent, à toute bride, la route de Mojados, où ils couchèrent; &, deux jours après, ſe rendent à Madrid. En quatre jours qu'ils y reſtèrent, ils vendirent leurs mules au marché, en reçurent le paiement en or; mais il falloit changer de décoration. Ils demandent un Fripier, lui vendent leurs habits, achetent un petit Surtout, de larges culottes, & des bas de gros drap gris. Enfin le Frippier les métamorphoſe ſi bien, que leur mère ne les eût pas reconnus. Mis ainſi à la légère, ils prennent la route de Tolède à pied, n'ayant même pas leurs épées. Le Frippier s'en étoit auſſi accommodé. Laiſſons-les aller contents, joyeux, & voyons ce que fit le Gouverneur lorſqu'il eut ouvert la lettre que lui remit le Domeſtique. Il en lit avec ſurpriſe la teneur ſuivante :

« Seigneur Pierre Alonze, il vous plaira de nous » attendre ſans impatience, ou de retourner à Bur- » gos. Là vous ferez ſavoir à nos familles qu'après » avoir réfléchi, & très-mûrement, que les armes » ſont un parti plus convenable à de jeunes Cava- » liers, que les études, nous avons préféré Bruxelles » à Salamanque, & la Flandre à l'Eſpagne. Ne ſoyez » pas inquiets des quatre cents écus; ils ſont en lieu » de ſureté. Outre cela nous vendrons nos mules. On » préſumera facilement qu'il nous faut à chacun un » cheval. La réſolution hardie, & la route longue & » dangereuſe que nous prenons juſtifient aſſez notre » conduite. Des lâches ne forment pas de pareils projets, » loin de les exécuter. Nous partons en fermant la » préſente; Dieu ſait quand nous reviendrons. Dieu » vous ait en ſa ſainte garde, & nous, vos très- » humbles Diſciples. *A la fontaine d'Argales*, le pied » déja dans l'étrier, pour gagner la Flandre.

» CARRIAZE.

» AVENDAGNE.

Qui fut ſurpris à la lecture de cette lettre ? Pierre Alonze ne ſait s'il veille ou s'il rêve. Il vôle à ſa malle, la trouve vuide. — Les bourreaux !.. Je ne m'y attendois guères... Qu'ils avoient l'air franc !.. C'eſt bien dommage ! Mais qui auroit pu prévoir une diablerie pareille ? Il regarde une ſeconde fois dans ſa malle. — Les malheureux ! ils vont ſe perdre !.. Je m'en lave les mains. Non, je ne les aurois pas crus ſi ruſés. Au reſte, ils ne m'ont rien pris que ce qui leur appartenoit. Pères & mères, Maîtres, dites que des Etudians ne vous en revendront pas, après m'en avoir impoſé à ce point, moi, qui ai paſſé vingt ans dans les Colléges ! Alonſe demande auſſitôt ſa mule, prend la route de Burgos, ne ſachant trop ce qu'il alloit dire aux deux familles. L'Auteur (8) de cette Nouvelle ne dit rien de ce qui ſe paſſa à l'arrivée du ſot Gouverneur, ni des meſures que l'on a pu prendre pour faire arrêter les deux jeunes gens A peine a-t-il mis Alonſe ſur ſa mule, qu'il revient ſur le champ à nos deux amis. Suivons-le.

Avendagne & Carriaze étant près d'entrer dans Téleſcar, rencontrent, à la porte de la Ville, deux voyageurs, ou plutôt deux fripons, qui avoient toute la mine d'être Andalouſiens, portant un pourpoint de groſſe toile d'Anjou tailladée, de larges culottes, un collet de buffle, le poignard pendu à un cordon, & l'épée ſous le bras. L'un paroiſſoit venir de Séville, l'autre y aller. Le premier diſoit à l'autre : ſi mes Maîtres n'étoient pas déja fort en avant, je m'arrêterois ici volontiers pour te demander mille choſes que je voudrois bien ſavoir, car tu m'étonnes beaucoup en m'apprenant que le Comte a fait brancher Ginès (9) & Ribera, ſans

(8) Détour fort adroit de Cervantès, comme s'il copioit cette Nouvelle d'après un original étranger.

(9) L'Eſpagne a eu ſes Cartouche, Raffia, Mandrin, &c. dans pluſieurs Bandits célèbres, Ginès, Ribera, Dominique Tiznado,

leur laiſſer même la voie de l'appel. — Oui, mon ami; c'eſt un diable que ce Comte : il ne falloit pas moins que lui pour les ſurprendre & les avoir dans ſa Juriſdiction, & qui plus eſt, les expédier ſans que *l'Audience* (10) pût les lui enlever. Eh ! mon ami, ſache donc que ce Comte de *Pugnonroſtro* a un Belzébuth dans le corps, pour nous tenir pied ſur gorge comme il le fait ſans relâche. Eſcrocs, Filoux, Frippons, Voleurs, Aſſaſſins, qu'allons-nous devenir, s'il ne nous eſt plus permis de décimer ſur le Public comme nous l'avions faits ſi tranquillement juſqu'ici. Séville, à dix lieues à la ronde, eſt purgée de tous les honnêtes gens de notre Ordre ; on n'en voit plus un qui ne craigne ce maudit perſécuteur comme le feu. On eſpere cependant qu'il quittera bientôt la charge d'*Aſſiſtant* (11) : car on aſſure qu'il n'aime pas à être ſans ceſſe tracaſſé par Noſſeigneurs de l'Audience.

— Ah ! puiſſent-ils vivre mille ans, ces Meſſieurs! Ce ſont les pères (12) des infortunés, l'appui de nos confrères malheureux. Tu ne ſais que trop, auſſi bien que moi, combien un Juge (13) colère peut faire de miſérables, lorſqu'il eſt mal inſtruit, ou conduit par ſa paſſion ! Quel Corrégidor, quel

Nicolas Gayon, Eſcamilla, Maramore, Alvarez, le pauvre Borgne, François Eſtevan, &c.

(10) Eſpèces de Tribunaux qui ont preſque le même caractère de nos Parlemens de France. On ne peut appeller des Arrêts de ces Tribunaux qu'au Conſeil ſuprême de Caſtille.

(11) Aſſiſtant de la ville de Séville : ce qui répond à ce que nous appellons Prévôt des Marchands.

(12) Ironie ſanglante contre le relâchement de la Juſtice de ces tems-là.

(13) Le texte dit : « combien de pauvres malheureux mangent la terre, par la ſeule colère d'un Juge abſolu ? &c. » L'expreſſion eſt magnifique dans l'idiôme Eſpagnol. Ce diſcours eſt excellent dans la bouche d'un fripon.

Alcade n'eût pas déja dévoré toute l'Eſpagne, s'il eût été en ſon pouvoir. Que de veuves éplorées, que de faibles orphelins ne demandent pas vengeance des jugemens iniques, & des violences de ces Suppôts de l'Enfer. Deux yeux valent mieux qu'un, Confrère, & malheur au pays dont le Juge ne doit pas rendre compte de ſa conduite, ou ne le rend qu'à des gens auſſi frippons que lui. Un homme eſt plutôt corrompu que pluſieurs : comment donc ôſer établir un Juge Souverain dans une contrée, pour décider à ſon gré (14) de la vie & de la fortune des habitans. Les hommes ne ſont-ils plus que des Singes, qu'il ſera permis de les faire pirouëtter à la chaîne ?

— Ma foi, Camarade, te voilà devenu Prédicateur ! Tel Moine a gagné une riche Abbaye par un Sermon qui ne valoit pas le tien. Où donc es-tu devenu ſi grand Clerc ? C'eſt bien dommage que je ne puiſſe t'écouter plus long-tems. Au reſte, tu aurois beau prêcher, tu ne ferois pas changer les choſes. Ceux qui nous condamnent à mort, ſont cent fois plus fripons que nous ; mais que veux-tu ? c'eſt le droit du plus fort. Auſſi, quand j'en tiens un, comme diable je te l'arrange. Il ne ſort de mes griffes qu'après avoir été bien plumé. C'eſt-là que je lui fais dégorger avec uſure les biens qu'il a confiſqués ſur nos pauvres compagnons. Mais où vas-tu

(14) Malgré le Recueil des Loix de Caſtille, du ſage Alphonſe & de cinq ou ſix autres Rois, les Juges trouvoient tous les jours le moyen de juger à leur caprice, ou d'éluder la loi. La Juſtice ne ſe rendoit plus qu'à prix d'argent : ce que Cervantès avoit déja cenſuré vivement dans le Don Quichotte, ſous le nom de *Ley del encaxe*, loi du bonnet & non de la raiſon. Feu M. Prévôt de la Janès fait à ce ſujet les réflexions les plus ſenſées, dans ſon Diſcours ſur *la néceſſité de fixer la Juriſprudence*. Voyez ſa Juriſprud. Franç. p. 19, diſc. 1.

loger

loger ce ſoir ? Ecoute ; ne va pas où tu as coutume. Tâche plutôt de gagner l'Hôtellerie du Sévillan ; tu y verras cette belle Frégone dont il eſt tant parlé. La petite Marie de la Taverne eſt une morille en comparaiſon. Je te dirai même que le fils du Corrégidor eſt continuellement par voie & par chemin pour elle ; il en crêve d'amour. Un des Voyageurs qui ſont en avant, juroit à ſon ami que, s'il alloit en Andalouſie, il s'arrêteroit deux mois à Toléde pour avoir le plaiſir de s'en repaître les yeux. Je me ſuis une fois aviſé de la chatouiller en paſſant ; elle m'a fait voir trente-ſix chandelles d'un ſoufflet. Elle eſt dure comme un marbre, revêche comme une payſanne des Montagnes, âpre comme l'ortie ; avec tout cela elle a un viſage (15) de Pâques, une face de bonne année, le ſoleil ſur une joue, la lune ſur l'autre. On diroit, du front juſqu'à la gorge, que c'eſt un parterre de roſes, d'œillets, de jaſmin, de lys : je ne parlerai pas du reſte. Mais, crois-moi, va la voir, & tu verras que ce que je t'en dis n'eſt encore rien en comparaiſon de ce que tes yeux t'en apprendront. Oui, ma foi, s'il falloit lui donner deux mules rouſſes pour dot, je m'en arrangerois bien : du diable ſi c'eſt pour moi. C'eſt un morceau de Roi (16). Enfin va la voir. Adieu. Ils ſe quittent.

Nos deux amis avoient écouté fort attentivement cette converſation, ſur-tout Avendagne. Il ſe met en tête de la voir à quelque prix que ce ſoit. Carriaze en avoit auſſi bonne envie, mais il aimoit encore mieux ſe rendre promptement aux Almadraves, qui lui ſembloient préférables aux ſept merveilles du monde. Chemin faiſant ils s'amuſent beaucoup de la converſation des deux inconnus, la ré-

(15) J'ai cru devoir conſerver les expreſſions proverbiales de ces gens. Elles vont très-bien avec eux.

(16) *Para un Arcipreſte*, dit Cervantès.

pétent avec les mêmes geſtes, la même chaleur, & la reprennent de diverſes manières, tant elle leur plaiſoit. Carriaze, qui avoit déja fait la route de Tolède, alloit devant. Ils arrivent enfin à la porte du Sévillan. Ils n'ôſent cependant pas trop demander à loger; la manière dont ils étoient arrangés ne les annonçoient pas favorablement. Néanmoins il étoit déja nuit.

Carriaze mettoit tout en œuvre pour engager Avendagne à chercher un logement ailleurs: peine perdue. Avendagne reſtoit-là comme un Terme, dans l'eſpérance de voir bientôt la beauté ſi vantée; mais elle ne ſe montroit pas! Carriaze ſe déſeſpéroit. Avendagne, aſſis tranquillement, attendoit l'occaſion favorable de ſe préſenter au moins à la porte; car il étoit tems d'avoir un gîte. Il imagine enfin un prétexte pour avoir entrée: c'étoit de demander ſi l'on n'auroit pas vu deux Cavaliers de Burgos qui alloient à Séville. Il entre donc dans la Cour. A l'inſtant ſortoit d'une ſalle qui donnoit ſur cette Cour, une jeune fille d'environ quinze ans, habillée en campagnarde, & portant une chandelle à la main. Avendagne, plus curieux d'en voir le viſage que les habits, crut appercevoir cet Ange éclatant qui faiſoit autrefois l'étonnement de toutes les Puiſſances céleſtes. Interdit par la ſurpriſe de cette beauté raviſſante, il reſte muet, ne peut lui dire un ſeul mot. Elle, voyant cet homme aſſez mal mis: — Que voulez-vous, mon ami, êtes-vous des gens de ces Meſſieurs qui ſont logés ici? — Non, je ne ſuis Domeſtique de perſonne, mais bien votre Serviteur. Il ne lâche ces derniers mots qu'avec certain bégaiement qui faiſoit aſſez ſentir ſon trouble. — Va, mon ami, va offrir tes ſervices à d'autres. Nous autres filles d'Auberge, qui ſervons les Paſſans, nous n'avons pas beſoin de Serviteurs. Auſſi-tôt elle appelle l'Aubergiſte. — Voyez ce que veut ce jeune homme. Il m'a l'air aſſez embarraſſé — Que veux-tu? demande-t-il à Avendagne. — Je cherche deux Cavaliers de Burgos qui vont à Séville. Un d'eux qui

eſt mon Maître, m'a fait prendre les devants, avec ordre de paſſer par Alcala d'Henarès, où j'ai fait une affaire pour lui. De là je devois me rendre à Tolède, & il m'a dit de l'attendre dans l'Auberge du Sévillan, où il deſcendroit & logeroit cette nuit-ci, ou demain au plus tard.

Avendagne fit cette réponſe avec un air de franchiſe qui en impoſa à l'Aubergiſte. — Eh bien, mon ami, tu n'as qu'à attendre ici ton Maître. Entre. — Bien obligé, Seigneur : mais je vous demanderois encore une autre grâce ; c'eſt de me donner une chambre quelconque où je puiſſe coucher avec mon camarade, qui m'attend à la porte. Soyez tranquille. Tenez, voyez que j'ai de quoi vous ſatisfaire auſſi-bien que tout autre. — Fort-bien, mon ami. Je vais te faire ſervir. — Conſtance, dis à Arguelle de conduire ces deux braves garçons dans la chambre du coin, & qu'on leur mette du linge blanc. Conſtance tire ſa révérence & diſparoit en diſant : — Oui, Maître, j'y vais. Avendagne, qui la dévoroit des yeux, ſe ſent auſſi-tôt le cœur ſerré de la voir diſparoître. Il ſort, va avertir Carriaze de ſa réuſſite, & du bonheur qu'il avoit eu de voir cet objet ſi charmant. — Courage, Carriaze, s'il eſt permis de prendre augure de mon entrée, nous pouvons tout eſpérer ici. Que cette Conſtance eſt belle ! Qu'elle eſt adorable ! car je ſais déja ſon nom de la bouche même de ſon Maître. Conſtance !.. Ah ! quelle eſt la mère qui lui a donné ce beau nom ! Carriaze, ſi tu l'avois vue !

Carriaze, un peu plus refléchi & plus expérimenté, ſentit bien, à ces propos, de quel trait le cœur de ſon ami étoit déja percé ; mais il crut qu'il ne devoit rien lui répondre pour le moment ; ſe réſervant à voir par lui-même ſi Conſtance méritoit ces louanges données avec tant d'enthouſiaſme. L'expérience lui avoit appris que c'eſt preſque toujours la privation qui fait le prix des choſes, & il ſavoit qu'Avendagne n'avoit pas encore joui des avantages de la liberté. Ils entrent donc. Arguelle les conduit à leur

chambre. C'étoit une groſſe fille d'environ quarante-cinq ans au moins, & qui prenoit encore plaiſir à être vue : car elle ne jouiſſoit plus que du ſouvenir de ſa jeuneſſe, qu'elle diſoit avoir mis à profit. Faite depuis long-tems au tracas de ces ſortes de maiſons, elle avoit une inſpection générale ſur tout, & les autres Domeſtiques la craignoient plus que le Maître & la Maitreſſe. Conſtance eût été très-fâchée de lui déplaire. Arguelle couvre le lit de nos Voyageurs. Ils lui demandent à ſouper. — A ſouper ? Point, mes amis ; nous (17) ne donnons ici à manger à perſonne, qu'autant qu'on apporte avec ſoi ſes proviſions. Alors nous nous chargeons de les accommoder à leur goût. Il y a des Marchands ici dans les environs ; allez y chercher ce qui vous plaira. Vous aurez aſſûrément de quoi choiſir. Vous pourrez même y ſouper. Gras ou maigre, point de ſcrupule ; en route on mange ce qu'on trouve.

Obligés de céder à la néceſſité, ils ſe rendirent dans une Taverne voiſine, où Carriaze fit feu des dents, tandis qu'Avendagne, occupé de Conſtance, ne mangeoit pas plus que Don Quichotte épris de ſa Dulcinée, quelque faim qu'il dût avoir. Carriaze, fort ſurpris, attendit à lui en demander la

(17) Si l'on en croyoit les relations de pluſieurs Écrivains, l'Eſpagne, ſi préconiſée pour ſa fertilité par nombre d'Auteurs Latins, ſeroit aujourd'hui, ou du moins étoit il y a un ſiécle & demi, le pays le plus malheureux de l'Europe, après le Portugal. Clénard dit dans ſes Lettres : *Beati ſunt qui miſeram illam terram non viderunt & crediderunt.* « Heureux ceux qui n'ont pas vu cette contrée » malheureuſe, & ont été perſuadé de ſa miſere ». Tout homme qui arrivoit autrefois dans une Auberge ſans apporter ſa proviſion, s'entendoit dire en entrant : « avez-vous de quoi manger ? » Non. — Allez donc au marché ». Dans les plus grandes Villes même il n'y avoit qu'une méchante Hôtellerie, & cela dans le plus beau ſiècle de l'Eſpagne, ſous Charles-Quint. En vain eût-on demandé à l'Aubergiſte d'envoyer quelqu'un à la proviſion ; il vous répondoit tout net : « J'ai beſoin de mes gens ».

cauſe à l'Auberge, car il ne pouvoit ſe perſuader que la vue ſeule de Conſtance eût déja fait une ſi forte impreſſion ſur Avendagne. Dès qu'ils furent rentrés, Carriaze lui dit: — Il faut nous lever demain de grand matin, & tâcher de nous rendre à Orgaz avant la chaleur. — Oh! nous n'en ſommes pas encore là, Carriaze. Avant de quitter cette Ville je veux en voir toutes les curioſités, les beaux édifices, le Jardin (18) du Roi, le Tréſor de l'Archevêché, la Machine de Janelle. — Soit. Il ne faut tout au plus que deux jours pour cela. — Deux jours? Je ne vais pas ſi vîte. Je veux voir les choſes à mon aiſe. Nous n'allons pas à Rome courir quelque bénéfice vacant. — Belles raiſons que tout cela! Oui, je vois où vont aboutir nos projets. Que je meure ſi tu n'as plutôt envie de reſter à Tolède que de pourſuivre notre courſe. — Ma foi, tu l'as deviné. Tu arracherois plutôt la lune du Ciel, que de me priver de voir la beauté de Conſtance. — En vérité, voilà une fort honnête réſolution, & digne d'un jeune homme de qualité. Oui, ſans doute, on ſaura qu'Avendagne, fils de Don Juan d'Avendagne, fait pour épouſer une fille de la plus haute naiſſance, ſe ſera avili juſqu'à ſoupirer pour une Frégone, & ſur-tout dans l'Auberge du Sévillan. — Tu as bonne grace, Carriaze, de me faire ce reproche. Que penſes-tu donc du fils de Don Diégue

(18) La ville de Tolède eſt aſſez connue pour ne m'arrêter qu'à ce qu'en nomme ici Cervantès. Le Jardin du Roi, fort au deſſous de ſa réputation, n'a rien de remarquable pour le Jardin d'un Prince ſi riche, que les ruines de la Maiſon de campagne de la fameuſe Galiane, Maiſon qu'Alfonſe VI avoit donné au Cid pour faire ſa réſidence à Tolède. Quant au Tréſor de l'Archevêché, il eſt d'une richeſſe immenſe. L'ouvrage de Janelle Turiani de Crémone, eſt une Machine Hidraulique qui, par le moyen d'un long Aqueduc, porte les eaux du Tage aux lieux même les plus élevés de la Ville. Cet Ouvrage, beaucoup plus ſimple & mieux imaginé que la Machine de Marly, n'a pas eu la même renommée.

Carriaze, Chevalier de l'Ordre d'Alcantara (19), de ce fils qui ſuccédera bientôt aux vaſtes domaines & à toutes les dignités de cet illuſtre père ? Sans doute qu'il eſt amoureux de la Reine (20) Genèvre, & va devenir auſſi fameux que Lancelot ? Mais non : c'eſt aux Almadraves qu'eſt ſon cœur. C'eſt avec des Filoux, des Bandits, qu'il va conſacrer ſon nom à l'immortalité. C'eſt dans ce ſéjour d'horreur, où l'on a plus à craindre que Saint Antoine au milieu d'une légion de diables, c'eſt là, dis-je, que mon ami va montrer ſa grande ame ! — Avendagne, tu me piques au vif. Ceſſons de nous invectiver ; allons coucher, demain il fera jour, nous verrons quel parti prendre. — Soit. Tu n'as pas encore vu Conſtance ; tu devois donc attendre, avant de me faire des reproches auſſi ſenſibles. Quand tu l'auras vue, je te permets tous les ſarcaſmes que tu voudras, ſi tu trouves que j'ai tort de l'admirer, de lui vouer ma liberté, ma vie même. — Oui, je t'entends. C'eſt-à dire que moi, je m'en irai aux Almadraves, & toi tu reſteras avec ta Frégone. — Je ne ſerai peut-être pas ſi heureux ! — Ni moi ſi fou, que de ſuivre ton goût dépravé, & renoncer au mien, plus plauſible aſſûrément.

Tels furent les propos dont ils s'occupèrent en ſe couchant, & preſque la moitié de la nuit. Il n'y avoit pas une heure qu'ils dormoient, lorſqu'ils furent éveillés par un bruit confus de voix & d'inſtrumens, qui ſe faiſoient entendre dans la rue. Ils s'aſſeient ſur leur lit, écoutent. — Je gage, dit Carriaze, que c'eſt quelque fête qui ſe célebre ici

(19) Ces Chevaliers, qui s'appelloient auparavant de Saint-Julien de Péreyro, prirent ce nom de la ville d'Alcantara, bâtie par les Maures ſur le Tage, & qui leur fut enlevée par Alphonſe IX, l'an 1212.

(20) Les amours de Lancelot ſont aſſez connus par ſon Roman, & par le Don Quichotte.

dans un Monaſtère voiſin de Notre-Dame du Mont-Carmel. Voilà, je crois, la cauſe de tout ce bruit. — Non, non, répond Avendagne, cela ne peut pas être ; il n'y a pas encore aſſez de tems que nous dormons, & il n'eſt pas jour.

A l'inſtant on frappe à leur porte. — Qui frappe là ? — C'eſt, leur répond un inconnu, une troupe joyeuſe. Si vous voulez entendre une agréable muſique, levez-vous, & mettez la tête à la fenêtre de la rue. Perſonne ne vous y troublera. Ils ſe lèvent, ouvrent, mais ne voyent perſonne. Sans s'inquiéter de celui qui les avoit appellés, ils ſe lèvent, entendent avec joie une Harpe, accompagnée d'une voix aſſez agréable. Déja ils vont en chemiſe à la grille de la fenêtre, où quelques autres Voyageurs les avoient dévancés. La voix & la harpe continuent de s'accompagner ; ils entendent diſtinctement chanter ces Vers, qu'Avendagne n'oublia pas.

ROMANCE.

Beauté, dont un ſombre nuage
Nous dérobe tous les appas,
Ignores-tu ce qu'on ſent à ton âge ?
Un tendre cœur ne ſe trahit-il pas ?
La main de la Nature,
Prodigue de ſes dons,
Embellit-elle ta figure
Pour te fixer à des ſoupçons ?

*

Qu'un mot, un regard, un ſourire
Décèle l'état de ton cœur,
Le mien, ravi, ſent tout, & n'oſe dire
Ce qu'il attend de ta douce langueur !
Sous la main qui l'enchaîne
Il adore ſes feux :

Tu ne peux plus être inhumaine,
Conſens donc à te rendre heureux.

*

Telle on voit la roſe naiſſante,
A l'ombre d'un feuillage épais,
Jetter au loin ſa flamme étincelante,
Des autres fleurs effacer tous les traits;
Telle, avec ta candeur,
Fais briller tous tes charmes:
Conſtance, malgré les allarmes,
On n'eſt heureux qu'avec un cœur!

*

Faite pour regner ſur la terre,
Quitte un eſclavage odieux;
Pour t'adorer, le Maître du tonnerre
Renonceroit à regner dans les Cieux:
Dans la ſeule tendreſſe
Gît la félicité;
Le Ciel, ſans cette douce ivreſſe,
N'auroit plus de Divinité.

N'étoit-ce pas aſſez clairement dire aux deux amis que ces Vers s'adreſſoient à la Beauté dont Avendagne étoit déja ſi fort épris. Avendagne eût donné toute ſa fortune pour ne pas les entendre. Il ſembloit que la jalouſie lui eût déja déchiré le cœur! Un trait brûlant ne lui eût pas cauſé plus de douleur. Il étoit d'autant plus troublé, qu'il ignoroit ſon rival. Mais un de ceux qui étoient à la fenêtre avec lui, le tira bientôt de cette cruelle perplexité. — En vérité, dit-il, il faut que le fils de ce Corrégidor ſoit bien ſot, pour donner de pareilles ſérénades à une Frégone, & lui faire de tels aveux! J'avoue que c'eſt une des plus jolies filles que j'aie vue de ma

vie ; malgré cela peut-il s'expoſer ainſi publiquement à la riſée du voiſinage, & même de toute une Ville ! car je ſais très-pertinemment qu'elle ſe ſoucie très-peu de lui, & n'y penſe même pas un ſeul moment. Je gage tout ce que l'on veut qu'elle eſt actuellement à dormir derriere le lit de ſa Maitreſſe, où elle couche ordinairement, ſans ſonger ni à la Muſique, ni aux Chanſons. — Cela eſt vrai, dit un autre ; jamais je n'ai vu fille plus honnête. Il eſt étonnant que, dans une Maiſon comme celle-ci, où il y a tant de tracas, & où l'on voit tous les jours de nouveaux viſages, cette petite n'ait jamais donné priſe ſur ſa réputation ; obligée ſur-tout d'aller & de venir dans tous les appartemens. Indépendamment de ces dangereuſes occaſions, il y a ici une vieille Arguelle, comme ils l'appellent, qui ne ſe feroit aſſûrément pas ſcrupule de la vendre & de la livrer, pour peu qu'elle la vît diſpoſée à donner dans les plaiſirs.

A ces dernières réflexions Avendagne ſembla reprendre une nouvelle vie, & fut en état d'entendre ce qu'on ajouta ſur le compte du Muſicien & de ſes amours. Ce Concert, dont il avoit été d'abord ſi fort révolté, devint des plus agréables pour lui. Il le regarda comme un juſte hommage qu'on rendoit à ſa prétendue Maitreſſe, & s'en occupa le plus délicieuſement, juſqu'au jour, où les Muſiciens ſe retirèrent au ſon de leurs inſtrumenss.

Nos deux amis ſe recouchèrent & dormirent encore quelques heures. Ils ſe lèvent, tous deux auſſi curieux de voir Conſtance, avec cette différence que Carriaze ne vouloit que la connoître, & qu'Avendagne en étoit déja preſque devenu fou. Leur deſir fut bientôt ſatisfait. A peine étoient-ils deſcendus que Conſtance ſortit de la ſalle de ſon Maître. Au premier coup-d'œil elle leur parut au-deſſus de tous les éloges que lui avoit prodigués l'inconnu qu'ils avoient rencontré. Un corſet verd étoit moulé ſur la plus fine taille qui ſe pût voir ; la juppe de même couleur lui pendoit preſque juſqu'à la ſemelle du

ſoulier, le tout bordé de même étoffe. Un collet de ſoie noire, ſurmonté d'une petite fraiſe artiſtement pliſſée, lui couvroit la gorge, & contraſtoit admirablement avec ſon cou d'albâtre. Au-deſſus de la fraiſe regnoit un filet de petites étoiles de jais, qui en relevoit la blancheur. Vénus, à Gnide & à Paphos, n'eut jamais un trône plus éclatant. Un petit cordon de Saint François badinoit ſur ſa gorge, avec une médaille d'argent où étoit la figure de ce chaſte Inſtituteur d'Ordre, & ſur le revers celle de la Vierge. De la ceinture de Conſtance pendoit à droite un trouſſeau de clef. Conſtance ne portoit pas de claques (22), mais des ſouliers à deux ſemelles de couleur. Le juppon couvroit trop les ſouliers pour ſavoir de quelle couleur étoient les bas. Sans doute que la jambe répondoit au reſte du corps; au moins Avendagne crut-il l'avoir apperçue comme Conſtance deſcendoit un degré. Ses cheveux, élégamment treſſés, formoient en partie ſa coëffure, en partie lui tomboient paſſé la ceinture. Ils étoient d'un ſi beau blond, qu'on les eût pris de loin pour autant de treſſes d'or. A ſes oreilles badinoient des pendeloques de verre coloré, qui jouoient la perle on ne peut mieux.

Conſtance en ſortant de la ſalle avoit eu ſoin de faire un ſigne de Croix avec de l'eau bénite, & une révérence à une image de la Vierge placée dans la muraille de la cour. Elle leve les yeux, apperçoit nos deux compagnons qui la regardoient fixément. Elle ne les voit pas plutôt qu'elle rentre, & va éveiller Arguelle : ce que nos jeunes gens entendirent très-diſtinctement.

Carriaze fut auſſi ſatisfait de l'avoir enfin vue qu'il en avoit été curieux, mais il la vit ſans

(22) Il n'y avoit autrefois que les femmes mariées, en Eſpagne, qui portaſſent cette chauſſure. D'où vient l'expreſſion Eſpagnole, *mettre en claques*, pour dire *marier une fille.*

aucun intérêt que celui d'une pure curioſité. Conſtance ne fit pas ſur lui plus d'impreſſion que toute autre belle femme. Son cœur attaché aux Almadraves étoit plus flatté d'y jouir en liberté d'un objet tel quel, que d'une Vénus dans les liens du mariage. Rarement un cœur uſé ſe trouve ſenſible aux attraits des Graces. Mais auſſi rarement un cœur uſé eſt-il ſenſible au moindre (3) principe d'honneur. Il étoit ſi peu affecté qu'il vouloit aller coucher le même jour à ſon ſéjour de délices. Perſuadé que l'amour de ſon ami, ou plutôt ſon étourderie, ceſſeroit bientôt, il lui dit. — Je vois bien cher Avendagne qu'il faut ici te laiſſer prendre tes premieres leçons d'amour : un peu plus éclairé tu ſauras combien l'on eſt fou de s'attacher à une femme plutôt qu'à toute autre. Quand tu en auras éprouvé les ruſes, les ſtratagêmes, les infidélités, les écarts inconcevables autant que moi, tu gémiras de ton imprudence. Cependant comme tu peux être inſtruit ici ſans que tes leçons te coûtent auſſi cher que j'ai payé les miennes pendant trois ans de liberté, je veux bien me rendre un inſtant à tes deſirs : crois moi, tes amours ne dureront pas long-tems. Plus il ſeront courts, mieux tu t'en trouveras. Eh ! n'y a-t-il pas aſſez de femmes ſans celle-là. D'ailleurs, t'imagines-tu que cette Frégone ſera ſi facile à gagner. Il ſuffit qu'on ait une fois préconiſé ſa prétendue vertu pour que tu la trouves, toujours revêche & inacceſſible. Une telle femme ſe feroit plutôt tuer mille fois que de céder aux

(23) On voit par ces réflexions, que le but de l'Auteur étoit de faire ſentir juſqu'à quel point le libertinage peut dépraver le cœur. Bourſault avoit bien dit :

Et lorſqu'au premier crime on s'eſt autoriſé,
Le ſecond à commettre eſt beaucoup plus aiſé :
On va plus hardiment affronter l'infâmie ;
La main déja coupable en eſt plus affermie.

plus vives inſtances, ou à la ruſe, & donneroit en même tems mille vies pour qu'on n'eut jamais eu d'elle une opinion ſi avantageuſe. Sache donc que toutes ces bigotes de Cythère ne ſont que de petits eſprits trop infatués de l'opinion, pour te donner le moindre eſpoir. Une femme d'eſprit entend toujours raiſon, & jamais on ne voit une femme raiſonnable rejetter des offres obligeantes. D'ailleurs toute femme qui ne peut pas enviſager le mariage, ou eſpérer de s'élever par une petite complaiſance, ſe rend rarement. Crois-tu donc que ſous cet habit tu puiſſes en faire accroire ici. Non, certes: cette Frégone avec ſa prétentaille de vertu ſe croit mille fois au-deſſus de toi, & je ne te crois pas aſſez vil pour lui découvrir qui tu es. L'opinion qu'elle a de ſa petite perſonne l'élevant au-deſſus de ton niveau, tu ne peux pas non plus préſumer que tu t'en feras une bonne amie. Le lieu n'eſt pas propre à filer le parfait amour. As-tu pris garde au bras vigoureux de notre Hôte? Comme il t'arrangeroit ſi tu jettois ſeulement un coup d'œil un peu hardi! Oui, reſtons, mais ſoit prudent.

A peine avoit-il fini ce diſcours qu'il voit paroître Arguelle avec deux autres ſervantes de Galice. Cette Auberge étoit ſi fréquentée, qu'il falloit du monde pour le ſervice. Déja les muletiers des voyageurs logés chez ce Sévillan demandoient (2) l'avoine pour leurs mules. L'aubergiſte vient lui-même pour la leur donner, chargeant de malédiction Arguelle & les deux autres ſervantes. — Oui, drôleſſes, c'eſt vous qui êtes cauſe que je ne puis garder aucun garçon ici. Ribaudes, c'eſt donc moi qui dois faire cet ouvrage, ſervir, faire les comptes, écrire, &c. Celui qui vient de me quitter étoit un bon diable que vous avez fait damner: jamais il ne m'a détourné un ſeul grain d'orge, & les voyageurs en étoient également contents.

(24) De l'orge; c'eſt l'uſage en Eſpagne.

Avendagne, qui entendit ces plaintes, s'approche. — Seigneur Patron, laiſſez-moi faire, donnez-moi votre livre de compte; je ſais bien écrire, bien chiffrer, & je me charge de délivrer l'avoine & le fourage d'ici à ce que nos maîtres arrivent : & vous n'en aurez pas plus à me reprocher qu'au garçon qui vient de vous quitter. — Parbleu, mon ami, tu es un joli garçon; oui dà, je le veux bien : car j'ai d'autres affaires à ſonger, & je ne puis être Dieu & Diable en même tems. Viens donc, je vais te remettre mon regiſtre : ſur-tout prens garde à ces muletiers, car ce ſont autant de démons incarnés. Ils eſcroquent un boiſſeau d'orge avec auſſi peu de ſcrupule qu'ils avalent un verre de vin. Avendagne deſcend dans la cour, expédie tous ces gens avec autant de promptitude, & tient compte de tout avec autant d'ordre que s'il n'eût jamais fait que cela. L'aubergiſte en parut ſi content qu'il ne put s'empêcher de lui dire : — Plaiſe à Dieu, mon garçon, que tes maîtres n'arrivent jamais, & que tu veuilles reſter chez moi. Tu t'y verrois bientôt gras comme un coq en pâte. Celui qui vient de me quitter n'eſt reſté que deux mois : il étoit fait en arrivant chez moi comme le plus franc malheureux de la gueuſerie de Séville : cependant il en eſt ſorti gras comme une loche, & avec deux paires d'habits, & de l'argent dans ſa poche. Je ſuis bien-aiſe de te dire qu'outre tes gages tu auras encore ici bien des profits. — Maître, ſi je reſtois ici, je ne m'arrêterais pas tant aux profits ni aux gages qu'au plaiſir de demeurer dans cette ville; car l'on m'aſſure que c'eſt la meilleure de l'Eſpagne. — Au moins, garçon, eſt-elle une des meilleures & des plus abondantes en tout. Allons, il ne nous manque donc plus qu'un garçon pour aller quérir de l'eau à la riviere. J'en avois un ci-devant. Il prenoit mon âne, mais un âne fameux, & s'en revenoit toujours chargé à tout rompre : deſorte que mes auges, mes baquets étoient continuellement pleins d'eau : auſſi tous les Muletiers de cette route-ci ſe

faiſoient-ils un plaiſir de décharger chez moi, parce qu'ils y trouvoient aſſez d'eau pour ne pas être obligés de mener leurs bêtes à la riviere.

Carriaze, qui avoit écouté toute cette converſation avec un ſecret plaiſir, regarde Avendagne, comme pour le ſonder. Celui-ci le comprit bien, & lui fait ſigne des yeux. Carriaze crut pouvoir le contenter, au moins pour quelque tems, puiſqu'il avoit pris le parti de reſter avec lui. Il s'approche de l'Aubergiſte : — Allons, Maître, voyons donc où eſt cet âne fameux ; autant gagner ici ma vie, que d'y dépenſer mon argent. Vous allez voir ſi je ſaurai bâter & ſangler le drôle. Mon Camarade ne s'acquittera pas mieux de ſa commiſſion, que moi de la mienne. — Oui-dà, reprit Avendagne, mon Camade Lope l'Aſturien vous fera cette beſogne en homme qui s'y entend. Il eſt au fait de la commiſſion depuis ſa tendre jeuneſſe. Je réponds de lui.

Arguelle, qui écoutoit cet entretien du corridor voiſin, entendant dire à l'un de ces deux compagnons qu'il répondoit de l'autre : — Parle donc, fanfaron, tu es bien prévenu pour ta perſonne, que tu répondes de ce drôle-là ? ne diroit-on pas un Gentilhomme de la premiere qualité ! Cet inſolent, qui auroit beſoin lui-même d'une caution ! — Tais-toi, Arguelle, répartit l'Aubergiſte, ne fourre pas ton nez ici. C'eſt moi qui réponds d'eux. Sur ta vie, prends-garde, toi & les autres, d'avoir encore quelque diablerie avec ces deux-ci ; car je vous rondine & vous relance, que rien n'y manquera. — Comment, dit une autre Servante, voilà ces deux grivois arrêtés ici ! Par Saint Jacques, ſi je me fiois plus à eux qu'à Ribera, ſi j'étois ſur un grand chemin. — Parle donc, Galégue, repliqua l'Hôte, ſais-tu que je vais te radouber les épaules ? Fais ton ouvrage ; laiſſe-là ces braves garçons, ou... — Oui, Maître, mais... En vérité, ils ont bonne mine !.. Ne craignent-ils pas que nous les prenions de force ? Où donc m'avez-vous vu paſſer la main ſous le menton de vos garçons, pour avoir de moi

ſi mauvaiſe opinion ? D'ailleurs, eſt-ce qu'il eſt défendu d'aimer ſon prochain ? Quoi, fatiguées, harcelées continuellement par les allants & les venants, nous ne pourrons pas nous jetter ſur une botte de paille dans un coin, & dire à Thomas, Lope, Alonſe, — Ah ! mon ami, que je ſuis laſſe ! S'ils ſont aſſez charitables pour... Mais ne ſoyez pas inquiet ; ſi vos garçons ſont ſages, nous n'aurons pas de bruit : tout ſe fera chez vous de bonne volonté. Non, non, Saint François !.. ce n'eſt pas nous qui les forçons de s'en aller ! Nous avons aſſez pleuré celui qui vient de partir. Arguelle n'a t-elle pas manqué d'en crêver !

Déja Carriaze avoit bâté, ſanglé, bridé ſon âne. D'un ſaut il ſe plante deſſus, va à la rivière, & donne à Avendagne toute la joie qu'il pouvoit attendre de cette réſolution. Voilà donc nos deux Gentilshommes transformés, l'un en Thomas Pédre, l'autre en Lope Aſturien, métamorphoſe digne du Poëte (25) de Sulmone. A peine Arguelle vit-elle qu'ils étoient arrêtés pour le ſervice de la Maiſon, qu'elle jette un dévolu ſur l'Aſturien, & le retient pour le ſien, décidée à le ſi bien traiter que, quelque délicat & ſcrupuleux qu'il fut, elle ſe promettoit de le rendre ſouple comme un gant. La Galégue conçut le même projet à l'égard d'Avendagne. Le morceau lui paroiſſoit aſſez appétiſſant. Juſqu'à la nuit elles ne ſe dirent rien de leur deſſein : mais comme elles couchoient enſemble, & que tout ſe faiſoit entr'elles de bonne intelligence, elles ſe communiquèrent leur projet, & concertèrent les moyens de parvenir à la conquête de leur amant. — D'abord, ſe diſoient-elles, il faut les prévenir « que nous ne voulons pas d'amans jaloux, parce » que l'amour n'étant bien qu'en liberté, nous pré- » tendons qu'il ſera à notre diſpoſition de donner un

(25) Ovide.

» coup-d'œil au premier venu, ſans les offenſer : que » d'ailleurs on ne traite jamais mieux un amant que » quand on ſait par expérience le prix quon doit » mettre à ſa perſonne. Indépendamment de cela, » comme on ne fait rien pour rien dans ce bas » monde, il eſt juſte que ceux qui ne ſont pas de » la maiſon nous laiſſent des profits, en leur ren- » dant de bons ſervices. Sans nos profits que devien- » droient nos gages.? Ami, laiſſez-nous donc faire, » taiſez-vous ſur-tout, fermez les yeux, & laiſſez » battre le tambour à celui qui ſait remuer les ba- » guettes. Jamais chat (26) d'Hermite *n'aura eu* » *lieſſe* ſemblable à celle que vous aurez avec nous. » Tout paſſe par nos mains, & le jour & la nuit » nous ſavons obliger ».

Ainſi ſe parloient les deux grivoiſes, croyant déja tenir leur gibier, & n'avoir plus qu'à le mettre en ſauce. Mais le Diable, qui n'eſt pas toujours d'accord avec lui-même, étoit prêt à déconcerter leur projet. Lope, pendant ce tems-là, *cheminoit* au pas lent de ſon Griſon, ramenant une voie-d'eau, le long de la côte des Carmes, plus occupé de ſes Almadraves que d'Arguelle & de la Galégue. De tems en tems il ne pouvoit aſſez rire de ſa métamorphoſe, quelquefois il ſe dépitoit contre Avendagne : mais une petite chanſon le remettoit en haleine, & il ſuivoit avec plaiſir ſon camarade aux longues oreilles. Il arrive à un paſſage étroit où montoit un garçon chaſſant auſſi ſon âne. Celui de Lope, vigoureux & chargé, heurte l'âne qui monte, & le pouſſe ſi vivement qu'il l'étend les quatre fers en l'air. Cruches, pots, tout eſt briſé, l'eau répandue. L'Anier, tout furieux du bouleverſement & du fracas de ſa voiture, vient à Lope, monté en croupe, & lui décharge une douzaine de

(26) Cervantès dit : *No aurá par de Canonigos mas regalados en eſta ciudad*, &c.

coups

coups de bâton ſur les côtes, avant qu'il ait eu le tems de ſauter en bas. Lope, quoique ainſi maltraité, même ſans armes, vôle à lui, l'empoigne, le ſaiſit à la gorge, lui fracaſſe la tête ſur une borne, & le laiſſe là tout en ſang, plus mort que vif. Paſſent d'autres Aniers qui alloient pareillement à l'eau : voyant leur camarade ſi mal équippé par Lope, qu'ils ne connoiſſoient pas encore, ils fondent ſur lui, s'en ſaiſiſſent, & crient — *au meurtre, au meurtre* ! juſtice ! cet Anier vient de tuer un homme; &, tout en criant, ils le mouloient de coups de poings. D'autres coururent au bleſſé, lui trouvèrent la tête fendue, & crurent qu'il alloit expirer.

Les clameurs ſe portent en un inſtant juſque dans la place des Carmes, où l'on coure chez un Alguazil. Il prend avec lui deux Archers, &, plus vite qu'un trait, il arrive au champ de bataille, comme le bleſſé venoit d'être mis ſur ſon âne. On y avoit attaché celui de Lope, inveſti par une foule d'Aniers qui le conduiſoient & le maltraitoient horriblement : de ſorte qu'il y avoit même plus à craindre pour ſa vie, que pour celle du bleſſé. L'Alguazil ſe préſente, écarte la foule, livre Lope aux Archers, qui font marcher ſon âne & celui du bleſſé entre eux; & l'on ſe rend droit à la priſon. Il n'eſt pas beſoin de dire quelle foule les accompagnoit.

A ce bruit Thomas Pedre & ſon Maitre paroiſſent à la porte, pour ſavoir d'où cela venoit. Ils voient, comme interdits, Lope entre deux Archers, le viſage plein de ſang, & l'âne de la maiſon conduit par un troiſieme Archer, qui avoit déja joint les deux autres. L'Aubergiſte demande la cauſe de cette ſaiſie - arrêt tant de ſon Domeſtique que de ſon âne. On lui raconte la choſe. Il jugea bien que ſon âne étoit en grand danger, ou qu'au moins, pour le ravoir, il lui en coûteroit plus qu'il ne valoit. Thomas ſuivoit ſon camarade, mais ſans pouvoir l'approcher pour lui dire un mot, tant la

foule étoit conſidérable. L'Alguazil & les Archers ne l'auroient pas non plus permis. Malgré cela il ne le quitta des yeux que lorſqu'on le jetta dans un cachot, les fers aux pieds & aux mains. Le bleſſé fut conduit à l'Hôpital. Thomas y alla pour ſavoir ſi ſes bleſſures étoient mortelles. Le Chirurgien d'abord en augura très-mal. Voyant que l'Alguazil avoit emmené les deux ânes chez ſoi, & que le Malade étoit en grand danger, Thomas revient au logis, pénétré de la plus vive douleur. Son Maître n'étoit pas moins chagrin, mais ce n'étoit que de ſon âne. Il lui raconte comment on venoit de traiter ſon camarade, en quel danger il ſe trouvoit ſi le malade venoit à mourir, & où l'on avoit conduit l'âne. — Mais ce qui met le comble à mon malheur dans ces circonſtances, c'eſt que je viens de rencontrer un ami du Seigneur mon Maître, que nous attendions ici. Il me dit que mon Maître, preſſé par des affaires imprévues, & obligé d'abréger ſa route de deux lieues, s'étoit rendu de Madrid à Orgaz par le bac d'Acéquia. Il m'a remis douze écus, avec ordre de me rendre à Séville, où il m'attendoit. Cependant, mal gré bon gré, je reſterai ici; car je ne veux pas abandonner mon camarade en priſon, & dans un auſſi grand danger. D'ailleurs, je connois mon Maître; il eſt aſſez bon pour ne pas ſe fâcher de mon retard, lorſqu'il ſaura ce qui m'a retenu. Ainſi, prenez cet argent, & voyez à terminer cette malheureuſe affaire. En attendant que vous ayez dépenſé cette ſomme pour la ſuivre, je vais écrire au Seigneur notre Maître, & je ſuis ſûr qu'il m'en enverra autant qu'il en faudra pour nous tirer de tout embarras.

L'Aubergiſte à ces offres ouvrit la main large d'une aune, prit cet argent qui l'indemniſoit déja de la perte de ſon âne, & d'un ton d'amitié. — En vérité, garçon, vous m'avez l'air toi & ton camarade de braves garçons. Je plains ſon malheur, & je vais voir à le tirer delà. J'ai ici pluſieurs connoiſſances qui ont beaucoup de pouvoir auprès de nos

Juges ; ſur-tout une dame religieuſe, parente du Corrégidor : elle en fait tout ce qu'elle veut ; tel concuſſionnaire que je te pourrois nommer, s'eſt déja ſauvé deux ou trois fois de la corde par le crédit de cette ſainte fille. Ce nonain eſt particuliérement connu d'une blanchiſſeuſe, qui eſt auſſi connue de la ſœur d'un moine, qui eſt auſſi connu & bon ami du confeſſeur de ce nonain. Or ce nonain eſt jeune, & ſa blanchiſſeuſe, aſſez jeune auſſi, vient laver ici. Tu vois, mon garçon, qu'avec tous ces gens-là nous remuerions le Ciel & l'Enfer s'il étoit beſoin. Compte, la ſœur religieuſe du Corrégidor, un nonain, un moine, une blanchiſſeuſe, un pere confeſſeur : que faut-il de plus pour aller droit en paradis. Or ſi je demande à cette jeune blanchiſſeuſe de parler à la ſœur de ce moine pour que celle-ci lui parle à ſon tour, & que celui-ci parle au confeſſeur, & que le confeſſeur parle au nonain, & que la ſœur lui donne un billet pour le Corrégidor, zeſt, l'affaire de ton camarade eſt terminé ſur le champ : au moins ne ſera-t-il pas condamné à mort. Cependant tu ſais que pour faire aller une roue, quelque bons que ſoient les bœufs, il faut la graiſſer. Tous ces gens de juſtice ſont les meilleurs enfants du monde quand ils voient qu'on partage avec eux avant de faire ſon teſtament. Ainſi vois à trouver quelques petites prétintailles pour leur amuſer les doigts ; ſois ſûr qu'il ne ſongeront plus à ton camarade que pour le chaſſer d'où il eſt. Car ils ne ſouffrent pas de coquins parmi d'honnêtes gens. Que t'importe que ton camarade paſſe pour tel, pourvu qu'il ſorte ? Thomas le remercie de ces offres obligeantes ; & malgré ce verbiage embrouillé qui tenoit plus de la ruſe que de la franchiſe, il le prie de ne point négliger cette affaire, que l'argent ne manqueroit pas. — Oui, ſoyez ſûr que le Seigneur notre maître fournira à tous les beſoins.

Arguelle qui vit ſon amant prétendu en priſon

s'y rendit pour lui porter à manger : on ne le lui laiſſa pas voir. Elle s'en revient fort chagrine, ſans cependant renoncer à la partie ; un autre jour elle fut plus heureuſe. Quinze jours ſe paſſent : le bleſſé étoit hors de danger. Au vingtieme jour le Chirurgien aſſure qu'il étoit bien guéri. Alors Thomas, écrit une lettre, fait un rouleau de cinquante écus de Séville, va trouver l'Aubergiſte. — Tenez, voici ce qu'envoie mon maître avec cette lettre que je vous prie de lire. L'hôte peu curieux d'examiner la lettre reçoit le rouleau de pieces d'or, fait un grand ſigne de Croix. — Ah ! mon garçon vive cela encore. Nous pourrons faire tourner la roue. Auſſi-tôt il ſort pour arranger l'affaire. Le bleſſé ſe contenta de ſix ducats. L'Aſturien fut condamné à dix tant pour la liberté de l'âne que de l'ânier ; & fut mis hors de priſon.

Lope en liberté ne vouloit plus reſter avec Thomas. — Crois-tu, lui dit-il, que cette Arguelle a été aſſez (27) effrontée pour me dire qu'elle m'aimoit, pendant que j'étois en priſon. La vieille Mégere eſt en vérité très-ragoutante. Que je ſois plutôt mille fois branché que d'écouter un tel monſtre : mais en même tems je prévois les tracaſſeries auxquelles elle eſt capable de m'expoſer. Qu'attendre d'un eſprit auſſi bas que des diſdiſgraces : ainſi mon parti eſt pris. J'en ai déja aſſez eſſuyé au ſervice de cette maiſon. Mon deſſein eſt de me retirer, & d'acheter un âne pour vendre de l'eau par la ville pendant que tu te tiendras à Tolede. Au moins paſſerai-je pour faire quelque choſe, & la Police ne m'arrêtera pas comme vagabond. D'ailleurs avec une une ſeule voie d'eau je puis parcourir la ville ſans être obligé d'en aller

(27) On voit que l'Auteur a ſoin de faire paroître de tems en tems quelques ſentimens d'honnêteté, conformes à la naiſſance du jeune libertin.

chercher une autre, vu que je n'ai pas beſoin de la vendre pour vivre ; & je m'amuſerai de cette maniere là de toutes les ſottes mines qui me tomberont ſous les yeux. Il y a auſſi de jolis minois à voir : quel moyen plus convenable que celui-là pour les contempler à loiſir ! — Oui, certes, dit Thomas il y a ici de très-belles femmes, ce ſont même les plus réſervées de l'Eſpagne. Juges-en par Conſtance. Où trouverois-tu une figure plus intéreſſante, & en même tems plus de modeſtie ? — Doucement, Thomas. Ne prodiguons pas les éloges ; & ne comble pas ton aveuglement par le menſonge. Laiſſe-là ta Frégone. — Frégone ? Tu es bien mépriſant ! Une belle femme ne t'intéreſſe guère. Lope, je n'ai pas ton expérience abuſive, mais je fais d'une honnête fille le cas que tout homme honnête en fait. Accoutumé à une licence qui a émouſſé chez toi tous les ſentimens les plus flatteurs, tu ne regardes les femmes que comme des ruſées, des fourbes, & des êtres uniquement deſtinés à ſatisfaire tes plaiſirs, ſans autre intérêt que celui du moment. Ces doux ſourires, cette aimable modeſtie, cette réſerve inſinuante, cette raviſſante aménité, enfin tous les charmes, les graces, la contenance fiere & paiſible d'une femme qui ſent ce qu'elle vaut, tout cela, dis-je, n'eſt plus fait pour toi. Ton cœur uſé dans des cotteries bruiantes, eſt à-peu-près comme le palais des ivrognes. Rien ne te touche que ce qui t'affecte avec violence. Tu reproches aux femmes de la duplicité, de l'inconſéquence, de la perfidie, Lope, je n'en entreprendrai pas la juſtification. Il eſt vrai que ſi tu les juges par celles que tu as fréquentées juſqu'ici, tes reproches ſont fondés, mais tu n'en es pas moins injuſte de leur reprocher tes écarts. Aime le tumulte, le vacarme, bas (28) tes maitreſſes

(28) Un Auteur célèbre par ſon docte Commentaire ſur les pré-

qu'elles te battent, je trouverois même des garants pour juſtifier cette conduite. Vole d'une belle à l'autre, jure (29), parjure-toi, trompe, ſois trompé; tu n'as que trop de modèles à m'objecter : mais peux-tu blâmer ma paſſion ? Suis-je maitre de dire à mes yeux & à mon cœur qu'ils me trompent ? Et l'amour n'égale-t-il pas toutes les conditions? Juge-moi par toi-même. Tu me reproches une Frégone : j'oſe t'aſſurer qu'elle ne l'eſt pas. Depuis que nous ſommes au logis lui as-tu vu manier une ſeule aſſiette, que pour manger? — Quand je ne l'aurois pas vu ? — Quelle preuve as-tu qu'elle le faſſe ? — Oui, je t'entends ; c'eſt pour cela ſans doute qu'on lui a donné le nom *d'Illuſtre*. Le titre convient en effet à la maitreſſe d'Avendagne. Mais laiſſons-là ces miſères. Où en es-tu ? Y a-t-il un commencement d'allures ? Car depuis que j'ai été en priſon tu n'es pas reſté à la contempler, ſans lui rien dire. — Non, je ne lui ai pas encore parlé : c'eſt ce qui me déſeſpère. Quelque choſe que les voyageurs lui ayent dit en ma préſence, ſa ſeule réponſe a été de baiſſer les yeux ſans deſſerrer les dents. Cette réſerve eſt un aiguillon qui me pénètre juſqu'à la moëlle des os, & me fait, pour ainſi dire, oublier ſa beauté. — Telle Reine (30) que je te nommerois

cieux monumens antiques de la rue du Bois de Troie, a prouvé dans l'Académie de cette Ville qu'il étoit de la bienſéance de battre vigoureuſement ſa Maitreſſe, & que cela ne s'étoit fait que dans les ſiecles les plus polis. Voyez ſes Œuvres, chez *Ducheſne*, à Paris.

(29) L'Arioſte, qui extravague juſques dans ſes réflexions Philoſophiques, oſe intéreſſer Dieu pour venger les parjures des Amans :

L'amante, per aver qual che deſia
Senza guardar che Dio tutt' ode e vede, &c.

Platon avoit mieux vu : « l'Amour eſt un enfant, ainſi les Dieux » lui pardonnent volontiers ſes ſermens & ſes parjures ».

(30) Je crois qu'on trouvera l'explication de ce paſſage dans Montagne, L. 3, C. 5. Il mérite d'être lu. Mais, dit Pindare, « parlons » bien des Dieux ».

bien, non pas la Reine Genevre, n'a pas été ſi fière : elle ſavoit mieux jouir de ſes droits. Cet heureux tems n'eſt plus. Auſſi renvoie-t-on l'hiſtoire de cette aimable Princeſſe dans le pays des Romans : on n'aime plus comme cela aujourd'hui. — Tu ſeras toujours mordant. — Moi? Non. Je voudrois te voir heureux. — Lope, que j'en ſuis éloigné. Ce fils du Corrégidor revient toutes les nuits à la-charge, & ne chante pas une chanſon ſans nommer l'adorable Conſtance. Je ne ſais ſi elle l'entend. Ce qu'il y a de vrai, c'eſt qu'elle eſt retirée de bonne heure dans l'appartement de ſa maitreſſe, & n'en ſort que le lendemain lorſqu'il fait jour : mais les Muſiciens ſont déja partis. Néanmoins ces concerts ſont autant de coups ſanglants qui me déchirent les entrailles. — Tu es donc bien ſot de t'occuper de cette Frégone; je me trompe, de cette Porcie, de cette Pénélope, de cette Lucrèce. Que j'aime à te voir pâlir, rougir, friſſonner en parlant de ſes charmes! Thomas, veux-tu que je te le diſe? Tiens, mon ami, vous n'êtes de ce monde-ci ni l'un ni l'autre. Eh! laiſſe lui faire l'amour à l'Illinoiſe, & comporte-toi en galant-homme.

— Bon, Lope. Courage. Fais de ma paſſion tout le badinage que tu voudras : Conſtance n'en ſera pas moins adorable, & l'objet de tous mes deſirs. — Cela eſt juſte : elle eſt ſi honnête, ſi prude, ſi bonne. Ah! Quelle femme pour un honnête homme! N'eſt-ce pas Thomas? Avec un air un peu plus riant, le caſque en tête & la lance à la main, on la prendroit pour la Vénus de Lacédémone. Tu as raiſon, aime ta charmante Conſtance : épouſe là : mais ne viens pas bâiller le lendemain; & ſouviens-toi du moins dans l'hymen de la repréſentation que faiſoit reſpectueuſement l'Empereur Verus à ſa femme qui lui reprochoit de petites miſères. — Madame, j'ai une femme pour avoir des enfants, & quelques bonnes amies pour me délaſſer l'eſprit. Je ſuis cependant très-ſûr qu'à ma place il eût penſé comme moi; mais il étoit Empereur

il lui falloit une femme. Sais-tu à qui il faut encore une femme ? A un fou, ou à un Philoſophe : au fou, pour avoir une compagne aux petites maiſons ; au Philoſophe, pour lui faire mettre ſa philoſophie en pratique, en exerçant ſa patience.

— Toutes tes railleries ne m'ébranleront pas. Conſtance, n'eſt ni Porcie, ni Lucrèce, ni Vénus. C'eſt Conſtance, aſſujettie tant que tu le voudras aux ordres d'un maître & d'une maîtreſſe du plus bas étage : mais un diamant dans un fumier n'en a pas moins ſon prix. Oui, je me ſens entrainé vers elle par une force ſecrette à laquelle je ne puis plus réſiſter. Certain je ne ſais quoi me dit qu'il y a ici un myſtère que je ne pénètre pas ; & je la vois d'un tout autre œil que toi ; mais jamais, dans la baſſeſſe de ſon état. Non, tant de graces, de charmes, un ſi beau maintien, cette douce modeſtie ne ſont pas d'une ſervante. Le tems me détrompera peut-être, on confirmera mes ſoupçons. Enfin qu'elle ſoit tout ce que je puis ignorer, je l'aime & je me croirai le plus heureux des hommes ſi j'en ſuis jamais aimé. C'eſt tout ce que j'en attends. — O ma foi, nous voici dans les eſpaces imaginaires de (31) Platon. O Frégone illuſtre ! O tems heureux ! où la beauté rend amoureux ſans malice, où l'honnêteté nous embraſe ſans le ſentir, où les charmes nous flattent ſans nous attirer ; ne t'aviſe pas de faire ces contes à d'autres, car les femmes te lapideroient. Oui, je te conſeille de te marier : ſur-tout ne va pas, contre la défenſe de

(31) L'amour de Platon n'étoit pas auſſi imaginaire que quelques-uns l'ont cru. Le bon Philoſophe aimoit ſi ſérieuſement la vieille Archianaſſe, qu'il croyoit voir encore voltiger les Amours & les Ris ſur le front ridé de la Belle. Il lui demande trop expreſſément la roſe de ſon printems, pour croire qu'il n'ait pas été heureux. Saint Auguſtin, qui l'appelle *Vierge*, n'avoit pas lu les Vers rapportés par Diogène de Laërce, ou n'en a pas cru ſon témoignage.

Lucien, faire un trouſſeau des hardes de ta maitreſſe & des tiennes pour les mettre entre vous deux au lit, de peur de vous toucher. Tu ne voudrois pas être de ces bons amis boudeurs. Fi donc! Quand on aime comme toi, l'on aime bien par-tout. O mes pauvres Thons, mes cheres Almadraves; non, celui dont vous enchainez le cœur & les deſirs ne vous reverra pas de cette année ci: il s'indemniſera l'année prochaine. Il faut qu'il aille à la nôce auparavant: qu'en penſes-tu Thomas?

Tu es un franc vaurien. A la fin je perds patience. Oui, pars, va donc à tes Almadraves, pour ramer bientôt ſur les Corſaires de Barbarie; c'eſt encore trop d'honneur pour toi. Quittons-nous dès l'inſtant. Viens, je vais te remettre ta part de notre argent, & Dieu te conduiſe: au moins, ſerai-je tranquille, n'ayant plus un cenſeur auſſi importun. — Que tu es ſimple! quoi? tu ne vois pas que je badine! Que faire ici ſi nous ne ſavons pas rire un inſtant? Cependant ſi tu parles ſérieuſement, ſoit: je me rends à tes deſirs. Aimes-tu réellement Conſtance? — Oui, te dis-je. — Eh bien, je vais me mettre en quatre pour t'obliger, & je reſte à Tolede: mais ſur-tout prends garde de m'expoſer à aucune importunité de la part d'Arguelle; je romprois plutôt ſans retour avec toi. Elle a toujours plus d'inepties à dire qu'il n'y en a dans l'Arioſte: on la ſent de cent pas. Toute ſa denture eſt poſtiche, & je veux être pendu ſi elle n'a pas une perruque. Depuis la déclaration qu'elle ma faite en priſon elle a pris un peu plus de ſoin de ſa figure: aſſurément c'eſt par rapport à moi qu'elle ſe crépit le viſage d'un ſtuc blanc: cela ne lui va pas mal! Ne ſemble-t-il pas qu'elle revient de l'autre monde. — Je n'ai pas moins à craindre de cette maudite Galegue. Un peu de patience arrangera tout cela. Quant à toi, rien de plus aiſé que de te mettre à l'abri de tout inconvénient. Couche encore ce ſoir ici: demain tu acheteras un âne, & tu verras à te loger ailleurs. Arguelle n'ira ſans doute pas te chercher. Pour moi je ſuis déter-

miné à ſouffrir tout de la Galegue, pourvu que je jouiſſe de la vue de Conſtance.

Ils entrent dans leur chambre. Arguelle y paroit, fait à l'Aſturien une contorſion & une grimace d'enfer, croyant lui tirer la plus grande révérence, & d'un coup d'œil lui fait entendre qu'elle ſoupiroit pour lui. Lope d'un air fort grave lui rend ſes politeſſes; elle ſe retire perſuadée d'un triomphe aſſuré. Lope avant de la quitter voulut s'en amuſer une bonne fois; il propoſe à Thomas de donner bal à la porte de l'Auberge lorſque tout le monde ſeroit couché. Thomas approuve l'avis. — Je ſaurai par-là qui peuvent être ces Muſiciens nocturnes que nous entendons toutes les nuits : au moins ſera-ce une douce vengeance pour moi : mais avec qui danſer? — Parbleu, avec Arguelle, les deux Galegues : ſois ſûr qu'il viendra aſſez d'autres filles & garçons. Thomas va prévenir Arguelle, & remonte en attendant le moment favorable. Vers minuit on deſcend : Arguelle y étoit déja avec ſes compagnes & pluſieurs filles du voiſinage. Il y vint même quelques Voyageurs qui étoient logés là, croyant que Conſtance étoit de la partie; mais Conſtance dormoit.

Lope pourvu d'un méchante Guitarre, la faiſoit parler, diſoient les *Balladiers* (32) & les *Balladières*. Après avoir danſé, ils prient Lope de chanter une Romance. Arguelle grilloit auſſi de l'entendre. — Oui-dà, je veux bien chanter; pourvu que vous m'accompagniez en danſant, je jouerai & je chanterai avec autant de juſteſſe que nos Comédiens

(32) Danſeurs; c'eſt de ce mot qu'ont pris leur nom les Balladieres des Indes dont l'Auteur de l'hiſtoire *Philoſ.* & *Polit.* &c. nous a fait une ſi belle deſcription. C'eſt un des plus beaux morceaux de ſon Ouvrage. Les deux chanſons qui ſuivent ont quelque choſe de ſi groteſque dans l'original, que j'ai été fort embarraſſé pour le ſuivre. J'ai pris le ton de l'Iliade de Marivaux. Audiguier avoit ſans doute déſeſpéré de les rendre. Il les a laiſſées.

ſur le Théâtre. Sur-tout qu'on faſſe exactement ce que dira la chanſon. Parmi ces gens ſe trouvoient auſſi deux Muletiers, leurs femmes & autres perſonnes de la même volée. Lope touſſe deux ou trois fois pour avoir le tems de rêver à cet impromtu, qu'il chante en s'accompagnant de l'inſtrument.

ROMANCE.

Sautte, Arguelle, groſſe dondon,
Jadis pucelle, aujourd'hui non:
Puis, en tirant ta révérence,
Fais-nous grimace de potence.
Empoigne-la moi, Barrabas,
Fais voltiger cette Donzelle,
Un Muletier avec Arguelle
Sont un vrai couple du Compas (33).

*

Groſſe citrouille, roule ici;
Que tes Galégues, à l'envi,
Et ſans (34) voile & ſans artifice,
Faſſent l'honneur de la Galice.
Torote, allons, c'eſt à ton tour,
Sarabande, branle ou chaconne,
Danſe, fais voler la Matrone,
Et ces Galégues à leur tour.

Barrabas & Torote, les deux Muletiers, ne firent que trop ponctuellement ce que venoit d'ordonner

(33) *Le Compas* de Séville. Lieu célèbre par nombre de bandits. Le parrein de Don Quichote en Chevalerie dit auſſi qu'il s'étoit diſtingué dans cet endroit-là.

(34) L'expreſſion du texte, *en cuerpo*, eſt un peu gaillarde: Ce ſont les mœurs du tems.

la chanſon. Ils avoient ſi bien mené les danſeuſes qu'elles pouvoient à peine bouger. On ſe repoſe. L'Aſturien pendant ce tems-là fredonnoit à ravir, & l'on ſe remet en train, en ſuivant cette autre Romance. Lope eſt prévenu par un joueur de cliquette & de cornemuſe.

ROMANCE.

Entrez ici, Nymphes, Grivois,
Mêlez, confondez tous vos voix;
Faiſons ſauter ces Balladières,
Auſſi pucelles que leurs mères.

*

Déja la bruyante cliquette
Nous invite à très-bonne fête.
Dans l'arêne (35) eſſuyez la main,
Sautez, quitte à crever demain.
Allons, bien, mes amis, la danſe
Va nous vuider un peu la panſe,
Mais notre Hôte eſt un brave enfant,
Ou s'il ſe refuſe au lavage,
Il nous faut tous faire tapage,
Et le mener tambour battant.
Entrez ici, &c.

*

Que le pendart ôſe paroître,
Il volera par la fenêtre,

(35) *Refregar*, ſe frotter, &c. C'eſt un reſte de ſuperſtition Mahométane, que les Arabes ont laiſſé en Eſpagne. « Si vous ne trou» vez point d'eau pour vous laver, dit l'Alcoran, mettez la main » ſur le ſable, paſſez-la ſur votre viſage, & vous en eſſuyez les deux » mains. — Dieu veut que vous ſoyez nets. *Alcor. C.* 5.

Pour peu qu'il veuille marmotter ;
Ou nous ſaurons le garotter.
Courage, ſaute, belle Arguelle,
Montre-nous vigueur de pucelle ;
Car on dit que le Dieu des Vers,
Qui te prends pour dixième Muſe,
Si tu n'entends la cornemuſe,
Laiſſe tout aller de travers.

Entrez ici, &c.

*

Vive les ris, vive la joie,
Vive le cœur qui ſe fourvoie ;
La danſe donne la vigueur
Qu'il faut à des Champions d'honneur.
Maugrebleu du ſot qui s'arrête
A ſi beau jeu, ſi bonne fête ;
Bravo ! Grivois, danſons, volons,
Chantons, célébrons tous Arguelle ;
C'eſt ſur-tout de nuit qu'elle eſt belle,
Quand elle a quitté ſes chiffons.

Entrez ici, &c.

*

Rendons hommage à la Déeſſe,
Amour, eſpoir de la jeuneſſe :
Eh ! quels vieillards à ſes côtés
Ne ſeroient pas tout animés !
Faiſons aujourd'hui bonne vie,
En dépit des traits de l'envie.
Pour goûter les plaiſirs humains
N'a-t-on pas vu la Sarabande

Mener ſouvent joyeuſe bande,
Dans les cellules de nos Saints (16).
Entrez ici, &c.

*

Blâme qui voudra leur conduite:
Moi, je crois que c'eſt un mérite,
D'avoir ſu rire, aimer, ſauter,
Et de tout bien s'accommoder.
Qui voit de ſang froid une Belle?
N'eſt-il pas lors tout feu, tout zèle?
N'eſt-ce pas convenir enfin
Que, dans l'eſpoir de pénitence,
On peut ſe livrer à la danſe,
Et chérir un peu ſon prochain.
Entrez ici, &c.

*

Ranimez tous votre courage;
Qu'Arguelle vante ſon jeune âge;
Qu'elle ait dupé Laquais, Marquis,
Frères-Quêteurs, Comtes, Commis,
Elle a trop connu de manèges
Pour n'avoir pas de privilèges.
Chantons ſes glorieux emplois;
Qu'elle tance dans ſa cuiſine
Des Valets la troupe coquine,
Et couronne ainſi ſes exploits.
Entrez ici, &c.

(16) Cervantès fait alluſion à un uſage qui ſubſiſtoit encore de ſon tems en Italie & en Eſpagne. On n'étoit point choqué de voir les Religieux & les Religieuſes s'habiller en maſque les jours de Carnaval, & prendre part à tous les plaiſirs de la ſociété.

En vain l'orgueilleux Zambapale
Prétend, Arguelle, qu'il t'égale :
Trop heureux de n'aimer que toi,
Qu'il adore ta main, ta loi.
Non; que, devenu ta conquête,
Il n'ôſe plus lever la crête,
Ou que ton poing ſur ſon chignon
Faſſe ſentir au ſot bien vîte
Qu'Arguelle, fleur (37) de la marmite,
Seule a droit de donner le ton.
Entrez ici, &c.

La troupe joyeuſe des Balladières étoit rendue, tant les Muletiers & les autres grivois les avoient fait voltiger. Chacun s'étoit aſſis à terre & affectoit de faire ſa cour à Arguelle : elle fut un peu chifonnée ; le badinage ne lui déplut pas. Déja Lope avec ſa Guitarre préludoit à une autre chanſon, lorſqu'un jeune homme s'approche de lui ſans ſortir la tête de ſon manteau & lui dit. — Te tairas-tu bientôt, drôle, Muſicien endiablé, te tairas-tu, Poëte croté, où je te renfonce le nez derrière la tête. D'autres vinrent également le charger d'imprécations. Lope ſentit bien qu'il falloit ſe taire; les danſeurs vouloient qu'il continuât, & l'on alloit peut-être voir la danſe des Centaures (38), ſans un

(37) J'ai cru devoir garder l'expreſſion du texte, *la flor de la olla*.

(38) Les Centaures s'étant trouvés aux nôces de Pirithoüs, voulurent lui enlever ſa belle Hippodamie. Pirithoüs les extermina. Il falloit cependant qu'il s'en fut conſervé juſqu'au tems de Pline, car il aſſure en avoir vu un apporté d'Egypte ; *vidimus*, dit-il ; cela eſt bien fort. De quel front lui dire qu'il a menti ? On nous rapporte encore l'hiſtoire d'un Satyre conſervé dans du ſel ? Heureuſement Plutarque nous dit comment ces deux eſpèces d'hommes ont paru, & comment on peut éviter de les re-

homme prudent qui ſe trouvoit-là. Malgré cela il y eut quelques coups de poings de donnés, & les Muletiers commençoient aſſez bien quand on vit venir une Ronde : chacun de ſe ſauver bien vite. A peine étoit-on rentré qu'on entendit de la cour un homme aſſis ſur une pierre vis-à-vis de la porte de l'Auberge du Sévillan. Ravis de ſa belle voix ils reſtent dans la cour pour l'entendre juſqu'à ce qu'il lui plût de finir ſa chanſon. Thomas Pedre que ſa paſſion intéreſſoit, écoutoit encore plus les paroles que l'air du Muſicien. Chaque mot étoit pour lui un trait qui lui perçoit le cœur. Voici la Romance telle qu'il crut l'avoir entendue.

ROMANCE.

Où (39) ſe cache ce beau viſage ?
Que ne paroît au firmament
Ce bel aſtre qui me préſage
Et me donne tant de tourment ?

*

Où reluis-tu, Ciel empirée
Où l'Amour captive les Dieux,
Et dont la puiſſance expirée
Ne regne plus que par tes yeux ?

voir. δοκ ἱπποφοροις γυναικας. Je ſuis fâché d'effrayer mon Lecteur par trois mots Grecs, mais la recette de Plutarque eſt ſûre.

(39) Cette pièce eſt de la traduction du ſieur d'Audiguier. Il a rendu l'original avec tant de naïveté, que j'ai cru ne pouvoir pas mieux faire. Son vieux langage prouve que la Langue n'a pas toujours gagné au changement. M. d Arnaud s'eſt fait un plaiſir d'imiter cet idiôme dans quelques Romances.

Lumière

Lumiere d'amour accomplie,
Qui luis de ta propre clarté,
Et fais une ſphère remplie
De toute ſorte de beauté.

*

Premier mobile qui m'emporte,
Ravi de tes perfections,
D'une violence ſi forte,
Au cours de tes perfections.

*

Le ſecond Soleil de ce monde,
Qui rend le premier obſcurci,
Lorſque ta belle treſſe blonde
Lui permet de la voir ici.

*

Conſtance, en un mot, la plus belle
Qui ſoit deſſous les Cieux voûtés,
Et digne enfin qu'on vous appelle
La Beauté des autres Beautés.

*

Parfaite ſur les plus parfaites,
Vous manquez ſeulement d'un point;
Cet état dans lequel vous êtes
N'eſt pas au mérite conjoint.

*

Vous ſervez, ô belle Maitreſſe!
Vous qu'un chacun doit honorer,
Et qui méritez qu'on vous dreſſe
Un autel pour vous adorer.

Vaut-il pas mieux être ſervie,
Qu'au ſervage s'abandonner?
Ou penſez-vous qu'ôter la vie
Soit (40) mieux fait que la donner.

*

Quittez donc cet ingrat ſervage,
Qui conſume vos plus beaux jours,
Et ne ſoyez plus ſi ſauvage,
Ni ſi rebelle à mes amours.

*

S'il vous plaît d'être mon épouſe,
J'eſpere que votre bonheur
Rendra la fortune jalouſe
Et tributaire à votre honneur.

A peine le Muſicien finiſſoit-il qu'il eſt ſalué d'une volée de pierre. Heureuſement elles ne tombèrent qu'autour de lui : autrement il eût été charmer les ombres du Tartare. Auſſi-tôt il part comme un lévrier voyant bien qu'il ne faiſoit pas bon là. C'eſt aſſez ordinairement de cette manière qu'on paie ces Muſiciens nocturnes. Chacun rioit beaucoup de l'aventure. Thomas Pedre étoit le ſeul qui gardât le ſilence. La voix & la Romance ne lui avoient pas déplu : mais le nom de Conſtance encore répété, étoit un nouveau crêve-cœur pour lui. Barrabas étoit tout en colère, mais par une cauſe bien différente. Le Muſicien n'avoit pas encore gagné au pié qu'il lui crioit déja : — Puiſſes-tu maudit menteur, tomber dans une légion de puces qui te mangent la langue & les yeux : quel diable t'a appris à chanter des ſphères, des mobiles, des

(40) De deux ſilabes.

empirées à une Frégone. La peſte te crêve, toi & ceux qui ont pris goût à ta chanſon. Paſſe encore ſi tu avois dit que cette Frégone eſt droite comme une aſperge, trouſſée comme un panache, blanche comme le lait, modeſte comme un frère-lai, capricieuſe & fantaſque comme une mule de louage, dure comme un caillou; cela auroit au moins flatté ſon petit cœur; mais où l'as-tu vue ſe remuer, ſe hauſſer, ſe baiſſer & faire mourir quelqu'un? Ah! le pendart; il a bien fait de prendre ſes greges à ſon cou: foi de Barrabas, qu'il n'auroit pas recommencé. Mais ce n'eſt pas le premier (41) *Trouvere* qui ait débité des menſonges, & des ſornettes plus obſcures que le grimoire. Moi, quand je parle à ma maitreſſe, je lui dis en lui prenant la main, tape-là, Margot, tu ſais que je t'aime bien; & je le prouve: mais ces Poëtes endiablés iroient déterrer l'enfer pour trouver des menſonges, & un tas de pots-pourris, comme ſi l'amour conſiſtoit dans des mots. Vive Margot, cent bleu, quand je lui dis, je t'aime, tout eſt dit, elle ne replique pas; & voilà comme l'amour va bien. Ces grimauds! Il leur faut des Conſtances, des... Le diable qui leur caſſe le cou. Encore qu'ont-ils fait après ce galimatias? Ils ont dit qu'ils aimoient, mais de manière à n'en rien croire. Auſſi je ſuis ſûr que Conſtance s'inquiete fort peu de ces *Trouveres* à qui cent coups de poings ſur la nuque feroient chanter une Muſique plus vraie, plus raiſonnable; que n'ai-je attrappé ce garçon du Corrégidor, je me ſerois bien vengé de l'amende qu'il m'a excroqué en vrai frippon. Mais ce qui eſt différé n'eſt pas perdu. La compagnie approuve très-fort la critique, & prononça que Barrabas avoit plus de jugement que tous nos Poëtes éroti-

(41) Ou Troubadours, de l'ancien *Troba*, qui ſignifie *une Chanſon.*

ques. Chacun gagna ſon lit, ou ſa paille, & l'on n'entendit plus rien.

A peine étoit-on rentré qu'Arguelle & les deux Gallegues vinrent à pas de loup gratter à la porte de Lope : on l'appelle d'une voix baſſe. — Qui eſt là ? demande-t-il. — C'eſt Arguelle & ſes bonnes amies : ouvre Lope. Nous avons eu fort chaud, & ne nous laiſſe pas refroidir : un peu de charité mon enfant ; tu t'en trouveras bien. — Il n'y a pas de riſque, ma mère, nous ſommes au milieu de la canicule. — De grace, Lope, dit une Gallegue, lève-toi, ouvre. Nous ſommes miſes comme des Archiducheſſes, & c'eſt pour toi. — Que voulez-vous donc à cette heure ? Mais eſt-ce bien vous ? Non, parbleu, je n'en crois rien : c'eſt quelque ſorcière qui veut me jouer un tour. Si c'eſt vous, croyez-moi, ne reſtez pas long-tems-là ; ou je vous mets les feſſes en compote avec la boucle de ma ceinture. A cette réponſe un peu dure de l'Aſturien, elles virent bien qu'il n'y avoit rien à faire. Déchues de leur eſpoir, elles ſe retirent fort confuſes. Arguelle revient, met la bouche au trou de la ſerrure, & lui dit toute furieuſe : va, Malandrin, le miel n'eſt pas fait pour la gueule de l'âne. Content de cette foible vengeance, elle gagne ſon lit.

Lope les laiſſe partir ſans répondre davantage, & dit à Thomas : — Tu vois, mon ami, à quoi des gens tels que nous ſont expoſés avec ces Mégères. Je veux bien t'être utile, mais expoſe-moi plutôt à la colère de deux Géants, ou à la fureur d'une douzaine de Lions, qu'aux importunités de ces femelles-là : car elles ſont trop acharnées après moi pour ne pas craindre qu'elles n'en arrachent pied ou aile. Me colleter avec Arguelle, c'eſt ce que je n'ai pas envie ; quoique ce ſoit une charité, que de bien battre une femme, néanmoins on ne les relance pas toujours impunément. Certains momens ſexuels dont elles ſavent ſe prévaloir, ont plus d'une fois fait injuſtement payer quelques coups de poings aſſez cher, ſur-

tout ſi elles montrent de l'argent au Chirurgien. Dans ce métier là comme dans tout autre, l'argent prouve bien des choſes. Mais pour celle-ci, je la tuerois peut-être : or elle n'en vaut pas la peine. Ainſi dès qu'il ſera jour je prends mon parti. — Je t'ai déja dit que tu pouvois jetter la plume au vent, & te retirer où bon te ſembleroit. — Allons, tout eſt dit : j'achette demain un âne, & je vends le Tage en détail. Dormons un ſomme. Le jour paroit. Ils ſe lèvent. Thomas va meſurer l'avoine, & Lope ſe rend au marché, pour achetter un âne tel qu'il le trouveroit.

Thomas, ſeul, ne penſe plus qu'à ſon adorable Conſtance ; le moment lui paroit favorable : il y avoit pluſieurs jours de Fêtes, qui lui donnoient un peu de tranquillité. Il ſe livre à ſon rêve, fait quelques Vers, les écrit ſur un feuillet de ſon regiſtre, pour les mettre au net dans un autre inſtant, bien réſolu d'enlever ce feuillet. Sans y penſer il va en commiſſion, met ſon livre ſur le coffre à l'avoine, où ſon Maître le trouve. Cet homme, curieux de ſavoir ſi les choſes étoient en ordre, parcourt le regiſtre, apperçoit quelque griffonnage, & lit les Vers. A l'inſtant il va joindre ſa femme, fait appeller Conſtance, &, avant de rien dire de ce qu'il avoit lieu de ſoupçonner, lui fait jurer de dire la vérité ſur ce qu'il va lui demander. — Conſtance, de gré ou de force je ſaurai ce qui en eſt. Thomas, notre garçon, ne vous a-t-il rien dit de libre, d'équivoque, ou qui ſente un peu l'amour : vous a-t-il paru avoir quelqu'inclination pour vous. — Pour moi ! répond-elle troublée ; lui m'aimer ?... Voilà une belle hiſtoire !... Non : je jure par ce cordon de Saint François que jamais il ne m'a donné un ſeul coup-d'œil intéreſſé, au moins ne m'en ſuis-je pas apperçue. Conſtance, toujours vraie, n'eut pas de peine à ſe faire croire. Tel eſt l'avantage de la franchiſe, au lieu qu'un menteur eſt à peine cru lorſqu'il dit vrai. Conſtance ſe retire.

Femme, dit l'Aubergiſte, je ne ſais trop ce que

cela veut dire, malgré la franchiſe de Conſtance : elle eſt neuve, il eſt vrai ; mais à toute choſe il y a commencement, & fille amoureuſe ſait déja bien des choſes. Je te dirai donc que notre Thomas a écrit ſur ce livre des *couplets* qui m'intriguent. Il ſemble qu'il aime notre Conſtance. — Voyons donc ces couplets, car je me connois en Poéſie. Dans mon jeune tems vous ſavez que j'étois belle, & l'on m'a bien chantée ; mais comme j'ai vu que tous ces Poëtes extravaguoient, je n'en ai pas voulu un pour mari. Quel pauvre attelage, qu'un Poëte avec une femme, ſur-tout ſi elle a de l'eſprit ! Au moins quand c'eſt une ſotte il n'y en a qu'un de fou entr'eux. Voyons donc ces Vers, & je vous dirai ce qu'il y a à faire. — Tiens donc ; puiſque tu es Poëte, lis, & tu me diras ſi je me trompe. — Moi, Poëte ! pour qui me prenez-vous ? M'avez vous jamais vue folle ? Je ſais dire mon *Pater* en latin, voilà tout. — Tu ferois bien mieux de le dire dans ta Langue, car ton oncle le Sacriſtain m'a dit que les femmes faiſoient grimacer tous les Anges, lorſqu'elles diſoient ſeulement l'*Ave*, *Maria*. — C'eſt votre Couſine, ſans doute, qui vous a fait ces contes. Le bel eſprit, en vérité ! Il convient bien à une honnête femme d'en ſavoir plus que ſon Curé ! Mais laiſſons-là vos ſornettes. Donnez, que je liſe.

Comment d'Amour mériter les faveurs ?
Par le ſilence.
Comment d'Amour adoucir les rigueurs ?
Par la conſtance.
Comment d'Amour animer les langueurs ?
Par vive inſtance.
Je pourrai donc eſpérer d'être heureux,
Puiſqu'en ſilence
J'aime Conſtance,
Et je préviens ſon amour & ſes feux.

*

Qui fait qu'Amour augmente ſon ardeur ?
La complaiſance.
Qui fait qu'Amour ne ſent plus que froideur ?
L'indifférence.
Comment Amour va-t-il avec hauteur ?
En décadence.
J'ôſerai donc entretenir mes feux,
Car au ſilence
De ma *Conſtance*
Je ne vois rien qui condamne mes vœux. (42)

Quoi, mon ami, voilà ces Vers qui vous intriguent ? — Oui, certes. Qu'en penſe-tu donc ? — D'abord il faut être bien ſûr qu'ils ſont de Thomas. — S'ils en ſont ! tiens, vois l'écriture du livre. Jamais âne a-t-il mieux reſſemblé à ſa mère ? — J'entends, mon ami, & voilà juſtement ce qui me fait croire que vous vous trompez ; car, comme il y a des ânes par-tout, à Tolède, à Salamanque, &c. & que ces ânes ſont tous ſemblables, ſans être les mêmes, il peut auſſi ſe trouver une Conſtance ici, une Conſtance ailleurs, qui ne ſoit pas la même. Si Thomas avoit écrit au bas, « cette déclaration s'adreſſe à la » Conſtance du Sévillan », ſoit, je dirois comme vous. Mais je penſe que ſi l'on ne peut pas diſtinguer un âne d'un autre par les oreilles, il eſt également impoſſible de dire que Thomas écrivoit plutôt pour notre Conſtance que pour une autre ; d'ailleurs il ne lui dit rien de mal-honnête. Au reſte, ſoyons prudens, ſuivons, ſans paroître, les démarches, les yeux de cette jeune fille, & prenons garde à Thomas ; s'il a fait ces couplets-là pour elle, il en fera d'autres ; je connois les Poëtes, ils ſont plus acharnés après leurs Vénus, que les puces après les femmes : il y reviendra ſûrement. Quant à Conſtance, ſi elle

(42) J'omets quelques Vers de l'original, qui ne diſent rien.

l'aime elle ſe trahira tôt ou tard? L'Amour eſt un benêt qui fait toujours quelques ſottiſes. — Mais ne vaudroit-il pas mieux à préſent mettre ce garçon dehors, que d'attendre qu'il ſoit trop tard? — Vous êtes le Maître, mon ami, réfléchiſſez ſeulement à ce que vous allez faire. Vous m'avez déja dit que ce garçon remplit ſon devoir avec la plus ſcrupuleuſe attention, qu'il couperoit un grain d'orge en quatre; il y auroit donc conſcience de le renvoyer pour une pareille bibus. Ma femme, tu as toujours mieux penſé que moi. Que les hommes ſont gauches, lorſqu'il s'agit d'amour! Avec notre diable d'eſprit biſtourné, nous voyons des Géans où il n'y a pas ſeulement une Fourmi. Je te laiſſe donc à éclaircir ce myſtère, car une fille, un Poëte contre moi, je n'y verrois pas clair. — Pour le Poëte, ſoyez tranquille. Quand un Poëte a dit trois mots, le reſte n'eſt plus qu'un habit retourné: ainſi c'eſt toujours *mon aſtre*, *ma Vénus*, *mon cœur*; or tout cela n'eſt pas le grimoire. Quant à Conſtance, j'ai été fille, & j'en ai ſu plus qu'elle; elle ne m'en revendra pas. A ces mots il quitte ſa femme, & va remettre le livre où il l'avoit pris, ſans en rien déchirer.

Thomas, revenu de la Ville, court vite à ſon livre, qu'il ſe reſſouvient d'avoir imprudemment laiſſé là: il le retrouve en même état, mais, pour n'avoir plus pareille crainte, il copie les Vers & déchire le feuillet, ſe promettant bien de remettre ce billet à Conſtance à la première occaſion. Malgré le grand nombre des allants & venants, elle ſe préſente d'elle-même. Il apperçoit Conſtance enmitouflée dans une large cornette de nuit, & la tête preſqu'entièrement enveloppée d'une ſerviette. Thomas ne ſavoit trop que dire, c'étoit la première fois qu'il alloit lui parler. Il ſe dit à lui-même: « allons, Thomas, » cœur timide n'a jamais gagné belle femme »: puis s'adreſſant à la Belle: — Qu'avez-vous donc, belle Conſtance? — J'ai un grand mal de dents, Thomas. — Un mal de dents? Oh! je ſais faire paſſer cela en un clin d'œil, moyennant une Oraiſon à l'Ange Gabriel. A la ſeconde fois qu'on la dit le mal s'en va,

comme ſi on l'ôtoit avec la main. Mais n'en parlez à perſonne, car vous ſavez que je paſſerois pour Sorcier, &, ſuivant les loix du Révérend (43) Torquémada, on me grilleroit ſans ſonger au bien qu'un homme comme moi peut rendre à l'Etat. — Oh! ne crains rien, mon garçon; donne-moi-la vîte, car les dents me font bien mal. Je ne penſe pas que prier Dieu ce ſoit être Sorcier. — Non: mais les Sorciers affectent toujours un air myſtérieux & bigot, qui fait qu'on craint leurs prières; qui plus eſt, on dit qu'ils les font toujours à rebours, & je me ſouviens d'un de ces braves gens qui fut rôti pour avoir fait balancer la Tour de Séville, en diſant une Oraiſon des Morts comme on dépouille un lapin; mais la prière que je vais vous donner n'eſt pas à contre-ſens. Dans un quart-d'heure vous l'aurez: donnez-moi le tems d'aller l'écrire. Thomas vôle à ſa Chambre, revient, & ſaiſit à propos le moment de donner à Conſtance la Lettre qui ſuit, enveloppée de pluſieurs papiers.

MAITRESSE DE MON AME,

Je ſuis un Gentilhomme des premières familles de *Burgos*. Si je ſurvis à mon père, comme cela doit être naturellement, je deviens héritier d'un très-grand bien, à titre d'aîné de la famille. Mille ducats de rente & un bon cœur vous feront peut-être ouvrir les yeux. Sur la renommée de vos charmes & de vos vertus, j'ai quitté ma famille, mon pays natal, & n'ai pas rougi de paroître mis comme vous me voyez au ſervice de votre Maitre. Si vous voulez

(43) Les Hiſtoriens Eſpagnols les plus reſpectables diſent que Torquémada, Grand Inquiſiteur, autoriſé par Iſabelle de Caſtille, fit donner la queſtion à plus de cent mille hommes, dont ſix mille furent condamnés à être brûlés vifs, dans l'eſpace de quatorze ans. Faut il s'étonner de la dépopulation de l'Eſpagne? Quel Etranger ne devoit pas fuir une telle contrée? On prétend qu'aujourd'hui le Roi veut connoître du crime des accuſés, ſans quoi ils ne peuvent être condamnés.

devenir la Reine de mon cœur, en me consacrant le vôtre par toutes les voies honnêtes que vous pourrez imaginer, dites-moi quelles preuves vous voulez que je donne de ce que j'avance. Une fois convaincue, si vous agréez ma proposition, je vous jure foi de mariage, je la signe de mon sang, & me crois le plus heureux des mortels. Ayez seulement assez de prudence pour ne pas paroître avoir eu connoissance de ma démarche. Il vous est aussi permis de ne pas me témoigner le même amour que j'ai pour vous, puisque vous êtes encore en droit de craindre la séduction de la part d'un jeune homme que vous ne connoissez pas. Le connoîtriez-vous même le plus pertinemment, la réserve est votre devoir, & je sais combien vous en avez. Avec cette conduite, votre Maître ne s'appercevra de rien, ou, s'il voit quelque chose, vous aurez toujours le droit de lui donner une défaite honnête, & je serai des plus discrets; car je ne sens que trop combien il me coûteroit de me voir séparé de vous. Constance, donnez-moi plutôt un coup de poignard que de me trahir. Mais non: une si belle ame n'est pas capable d'une telle bassesse. La franchise, l'honnêteté avec laquelle je vous fais ma déclaration, vous ordonnent de me respecter. Ne devrois-je pas vous plaire, vous devez estimer ma droiture. Permettez-moi donc de voir encore le plus cher objet de ma félicité. Si je suis coupable de vous adorer, vos charmes ont fait mon crime, ou la beauté, la vertu ne méritent plus d'Adorateurs. Quand il vous plaira vous vous expliquerez. Un geste, un clin d'œil, sont tout ce qu'il faut à l'amour. A votre âge on n'a plus besoin de Maitre, &, malgré la foule qui vous environne, je saurai vous entendre. Vous voyez à ma manière de penser & d'écrire, que je suis au-dessus de mon état actuel; ainsi mon sort est à votre disposition.

Pendant que Constance étoit allée pour charmer son mal par cette Oraison, Thomas étoit dans une transe où ne fut jamais Chevalier errant dans la crainte de déplaire à sa Dame. Tantôt la crainte lui représentoit

ſa fuite comme certaine, alors il ſe blâmoit de ſa démarche : tantôt l'honnêteté de ſa déclaration lui donnoit quelque eſpoir. — Au moins ſe contentera-t-elle de ne rien dire, & je pourrai toujours la voir : le tems fera le reſte. Conſtance mit une demi-heure à lire l'Oraiſon. Sans doute qu'elle la répéta plus d'une fois. Elle reparoît. Fut-ce amour-propre, pudeur, eſpoir, crainte, colère, Conſtance avoit cette fois-ci les joues vermeilles comme une roſe ; ſon viſage un peu moins caché ſous la ſerviette qu'elle avoit baiſſée, donna lieu d'abord à Thomas de croire que l'Oraiſon n'avoit pas été inutile. Mais quelle fut ſa ſurpriſe, lorſqu'elle lui remit ſes papiers. Il les ouvre, voit ſon Oraiſon déchirée en cent morceaux, & pendant ce tems là elle lui dit d'un air fier : — Frère, ton Oraiſon me ſemble vraiment de la magie ; je n'entends rien à ce grimoire, ainſi je ne veux en faire aucun uſage. Je l'ai déchirée, de peur qu'une autre, plus crédule que moi, n'y fût trompée. Si ce ſont là tes prières, paſſe à d'autre Chapelle. Tu vois mes égards & ma prudence : n'en manque plus déſormais.

Conſtance rentre auſſi-tôt. Thomas, ſtupéfait, ne ſait trop que penſer. — Elle l'a déchirée : oh ! je ſuis bien ſûr qu'elle l'a lue. Si elle n'y avoit mis aucun intérêt elle ſe ſeroit contentée de me la rendre, ou de ne m'en rien dire. Mais elle a voulu que je ſuppoſaſſe de l'indignation chez elle. Si j'étois fille, voilà juſtement comme j'agirois, & je vois aſſez que c'eſt ainſi que toutes les filles s'y prennent. Enſuite elle me dit que je vois ſes égards, &c. Mais c'eſt bien là ce que je lui ai demandé. Ce qu'il y a de ſûr, c'eſt qu'elle ne m'a plus parlé de ſon mal de dents. Peut-être qu'un nouveau mal a fait paſſer le premier. Quoi qu'il en ſoit, je pourrai encore la voir. J'en ſaurai bientôt davantage. Il n'y a que le premier pas qui coûte, & je jure que Conſtance ne me hait pas, ou je ſuis un grand ſot.

Pendant que ces choſes s'étoient paſſées à l'Auberge, l'Aſturien étoit allé acheter un âne. Il en avoit ren-

contré un assez grand nombre avant d'arriver au marché. Un Bohémien se trouve là, menant un grison par la longe, & demandant si quelqu'un vouloit l'acheter. — Oui dà, lui dit Lope. Va-t-il bien ? --S'il va ! comme le vent. Aussi-tôt il le lâche & le fait courir devant lui. Lope paroissoit assez content de l'allure, mais il le trouvoit trop bas pour porter de l'eau. Dans le moment passe un Anier qui s'approche de Lope, & lui dit à l'oreille : —Il me semble, frere, que tu veux acheter cet âne-là. Garde-t-en bien. Ne te fie pas à son allure, car ces Bohémiens tromperoient le diable. Je suis sûr que ce Frippon a jetté au moins une demi-livre de vif-argent dans les oreilles de son âne, pour le faire courir. Examine-bien : lorsqu'il l'arrête il ne peut rester en place. Viens avec moi au pré, j'ai la plus belle bête que tu aies jamais vu ; & tu n'auras pas affaire à un Bohémien. Il en est de ces gens-là comme des Apothicaires : ils ne vendent que de la drogue ; & ils se pendroient plutôt que de ne pas sophistiquer une bonne monture afin d'avoir bientôt occasion d'en vendre une autre. Lope le suit ; ils se rendent près du Jardin du Roi. Là se trouvoient grand nombre de marchands d'eau rangés auprès de la roue où l'on prenoit l'eau ; & les derniers venus mettoient leur âne dans le pré en attendant leur tour. Lope lui demande quel est son grison. —Le voici, dit l'autre : regarde-moi cette bête-là ; cela n'est-il pas moulé : vois cette encolure, cette croupe : examine la bouche ; jamais Gentilhomme l'a-t-il eu plus saine : voi ces oreilles, en fut-il de plus longues dans aucune Faculté. Il ne fut pas un Anier qui ne fit aussi l'éloge de la bête. —Combien en veux-tu, demande Lope, avec tout l'équipage ? —Dix ducats. —Tope : amène, & buvons le vin du marché. Chacun félicite Lope de la bonne acquisition, & de son entrée dans leur noble confrérie. —Va, frere, tu auras bientôt fait ta fortune avec cet âne : car celui qui te le vend avoit gagné plus de vingt ducats en deux ans à vendre de l'eau. Aussi va-t-il avec cette somme, & le prix de

ſon âne, ſe retirer pour aller épouſer une de ſes parentes, & vivre à préſent comme un Chanoine. Car il faut te dire que nous n'avons pas d'impôt à payer dans notre profeſſion, & nous ſommes les ſeuls : auſſi la tenons-nous pour la plus noble de l'Etat : juge donc de la fortune que tu vas faire. En effet, ajoute notre Auteur, cet âne avoit le pas ſi grave, ſi ferme, qu'on l'eût pris pour l'âne du vieux Silène, ou pour un Recteur à la tête des quatre Facultés : ils ſortent de la Taverne.

Lope apperçoit quatre de ſes Confreres qui jouoient aux cartes ſur le pré : il les regarde jouer : chacun d'eux avoit devant ſoi plus de cent réaux ; ils jouoient gros jeu. —Parbleu, Confreres, l'état va donc bien, car ma foi vous jouez auſſi gros jeu que des Doyens de Cathédrale ? Il voit enlever cinquante réaux d'une raſle. —Prends garde à toi, dit-il, au gagnant : ſouvent *après raſle, quaſle.* Je connois les retours du jeu. — Tu ſais jouer ? demande l'autre. —Oui-dà. Eh bien, cantonne-toi-là ; laiſſe ton âne avec les nôtres. —Lope qui ne ſe faiſoit jamais prier deux fois pour les bonnes affaires, ſe couche à côté d'eux, avance ſa miſe & bat les cartes. En deux ou trois tournées il perd les ſix écus qui lui reſtoient. —Je joue à préſent mon âne, mais par quartiers. —Soit, Confrere, car nous n'allons jamais plus vîte qu'on ne veut ; parce que nous ne faiſons pas du jeu un métier de frippon. Lope perd un quartier, puis le ſecond, puis le troiſieme, puis le quatrieme ; & c'étoit ſon vendeur qui les lui gagnoit. Celui-ci ſe leve pour aller prendre l'âne. —Doucement, l'ami, lui dit Lope : faites attention que je n'ai joué que les quatre quartiers ; mais il me revient la queue toute entiere ; ainſi qu'on me la remette. Les autres éclatent de rire. Je ne ris pas, dit Lope, d'un ton fort ſérieux. L'on alloit probablement s'empoigner, lorſqu'un vieux Confrere les empêcha de s'échauffer. —Mes amis, tenez, vous allez vous aſſommer, & cela ne décidera pas l'affaire. Croyez-moi, ne travaillez pas au profit des Alguazils. Le pis aller c'eſt que l'âne ſoit ſaiſi, & vous mis en

prison si vous vous battez. Ne vaut-il pas mieux aller chez un Avocat & le prendre pour arbitre. S'il ne sait pas décider la question, ce qui pourroit bien arriver, portez la chose au Tribunal de l'Audience. Si ce Tribunal trouve la question trop critique, il s'adressera aux Docteurs de Salamanque, alors vous serez bien jugés. —Point d'Avocat, dit le gagnant, il mangeroit cet âne, son pere, sa mere & toute sa famille. Quand on vend un gigot, il semble que la queue va toujours avec : ainsi point de doute que l'âne & la queue m'appartiennent. Cela est faux, réplique Lope; les moutons de Barbarie ont toujours cinq quartiers, & le cinquieme (*), c'est la queue : de sorte que lorsque le mouton est dépecé, la queue se compte pour un quartier. J'avoue que si l'animal est vendu vivant la queue va avec; mais on le vend à proportion. D'ailleurs je n'ai pas vendu mon âne, je l'ai joué, & je n'ai pas eu intention de jouer la queue. Je prétends donc avoir cette queue depuis la fin jusqu'à son commencement, c'est-à-dire, toute l'épine du dos jusqu'à la premiere vertèbre du cou inclusivement; je veux même que les poils en soient comptés, & il ne seroit pas juste que j'en eusse un de moins ni de trop. —Soit, répartit un autre. Supposons qu'on ait fait ce que tu demandes, essaie de monter sur le reste de l'âne. —Moi ? je ne prétends pas avoir ce droit-là, ce reste ne m'appartient pas : ainsi plus de raison, je veux la queue, ou je l'aurai de force quand tous les Aniers de Tolede s'y opposeroient. Ne croyez pas me faire peur parce que vous êtes vingt contre un. Je sais manier mon camarade aussi-bien qu'Anier du monde, & je mets dix pouces de dague dans le ventre au premier qui touche à la queue de mon âne. J'ai trop d'ame

(44) Plusieurs Voyageurs ont prétendu confirmer ce fait. Hérodote, de son tems, donnoit trois coudées a la queue des Moutons Arabes. Cervantès montre bien adroitement comment les affaires les plus simples sont embrouillées par les Suppôts de la chicane.

pour acheter juſtice à prix d'argent, je me la ferai moi-même. Qu'on ne me diſe pas qu'on va me payer la queue au prorata d'un quartier, je la veux en nature, telle que j'ai dit.

Le gagnant & les autres virent bien que le dróle ne lâcheroit pas priſe aiſément. Lope, fait aux allures des Almadraves, où l'on a tous les jours occaſion de faire le coup de poing, & de renier Ciel & terre, jette ſon bonnet en l'air, empoigne la dague cachée ſous ſa veſte, & ſe cantonne à côté de l'âne avec une contenance ſi fière qu'il leur en impoſe à tous. —Eh bien, dit le vieux Confrere, arrangez-vous ainſi. Que l'Aſturien joue la queue contre un quartier : s'il le perd tout ſera dit —Soit, dit Lope : voilà qui eſt bien trouvé. Si j'étois Roi d'Eſpagne, je te ferois mon premier Miniſtre ou Préſident de l'Audience, car on n'y termine pas les affaires comme toi. On reprend les cartes : Lope regagne un quartier, puis le ſecond ; enfin voilà l'autre ſans âne. —A préſent mon argent, dit Lope : partage-le en cinq parts, une contre chaque quartier. L'autre n'étoit pas trop de cet avis : mais il fallut céder aux inſtances des Confreres. Lope en cinq coups de cartes regagne ſon argent, & lui dit d'un ton ironique : —Eh bien, Confrere, te reſte-t-il encore du butin ? —Oui, ſans doute. Allons : va pour tout mon avoir contre ton âne & ta bourſe. — Va, Confrere ; au jeu. Quinola, dit Lope : on compte le point ; le Confrere eſt à ſec & ſon mariage fondu. Conſterné de ſa ruine, ſans un ſeul maravedi, le pauvre diable ſe jette à terre, ſe bat, ſe déchire, & alloit ſe tuer, lorſque Lope, en homme bien né, prend pitié du Confrere. —Tiens, voilà ton argent. Tu n'es pas le premier qui ſe ſoit ruiné ſur un coup de carte : mais après cette ſotiſe n'en fais pas une ſeconde : voici encore les dix ducats du prix de ton âne. Toute la bande fut ſtupéfaite à cette libéralité : peu s'en fallut même qu'ils ne l'éluſſent Roi des Aniers.

Lope, accompagné d'une grande foule, revient à

la Ville, où il conte ſon aventure à Thomas. Elle étoit déja ſue dans nombre de Tavernes. On n'y parloit que du jeu de l'âne & de l'exception de la queue, de la libéralité de l'Aſturien; mais comme le peuple n'eſt pas ſuſceptible de ſentir long-tems le mérite d'une belle action, l'on oublia bientôt la reſtitution de l'argent, & l'ame noble du Crieur d'eau.

A peine Lope ſe fut-il mis au métier, que la populace le montra au doigt, en lui criant: Eh! donne la queue, ton âne l'a bien longue!... Lope crut que le meilleur parti étoit de ſe taire; qu'ainſi il feroit ceſſer ces ſarcaſmes, mais dans quelque rue qu'il paſſât il entendoit crier: « l'homme à la queue, ton » âne l'a bien longue ». Une troupe d'enfans le ſuit & lui donne enfin de l'humeur. Lope ſaute à terre, lance deux ou trois coups de bâton au plus proche: c'étoit irriter des frelons. Il en arrive mille autres qui lui crient: « l'homme à la queue ». Lope, prudemment, ſe retire dans le petit appartement qu'il avoit loué, pour n'être plus expoſé aux importunités d'Arguelle, & ſe réſout à ne pas ſortir de quelques jours, dans l'eſpérance qu'on oublieroit la queue de ſon âne. Il alloit ſeulement voir Thomas lorſqu'il ſe faiſoit nuit. Après avoir ri avec lui de l'hiſtoire, il lui demande où il en eſt de ſes amours. — Je ne ſais en vérité pas, lui répond-il, ce que cette petite a dans l'ame. Depuis que tu es parti, elle ne m'a pas regardé. Plus je la ſuis des yeux, plus elle m'évite. Je lui barrai le chemin hier ſans affectation. — Thomas, me dit-elle, ne m'importune pas, & ſache te taire. Tu vois le cas que j'ai fait de ton Oraiſon. Eſtime-toi heureux que je ne t'aie pas dénoncé à l'Inquiſition. Malgré cela, Lope, je n'ai pas vu de colere dans ſes yeux, ni aucun geſte qui me marquât du mépris. Ses feintes me ſemblent tout au plus celles d'une fille qui voudroit aimer ſi elle ôſoit. Cela me tracaſſe. A ſon âge cependant fille ſent ce qui lui manque. Dis-moi donc pourquoi je ne prends pas ? — Tu lui en as peut-être trop dit. — Juges-en; voici ma Lettre. Lope lit. — Ma foi, je

je n'en ſuis pas ſurpris. Quoi ! tu es aſſez gauche pour aller dire d'emblée à une pucelle que tu veux l'épouſer, que tu es un gentilhomme de Burgos, enfin tout ce baragouin ? Où avois-tu donc la tête ! Une fille ſait bien qu'il lui faut quelque choſe, mais ce quelque choſe, il falloit le lui laiſſer deviner. Un homme !..... Je t'avoue qu'un homme doit être drôle pour une fille à la premiere offre. D'ailleurs, je ſuis ſûr que ta Lettre l'a flattée ; tu devois au contraire commencer par la fâcher ; moi, voilà comme je m'y prens, & jamais je ne manque mon coup. — Que faire donc ? — Tout n'eſt pas encore gâté, & demain je te mets ſur la voie. Mais comment va la Galégue ? — Très-bien. Il n'y a pas de plats qu'elle n'excroque pour me régaler, & je ſerois en frairie du matin au ſoir, ſi je voulois l'écouter plus ſouvent. Juſqu'ici je lui ai beaucoup promis : elle me croit le plus franc des hommes. A demain, tu en verras la preuve. Lope s'en va.

Il étoit environ onze heures du ſoir, on frappe à la porte de l'Auberge, l'Hôte ouvre, & voit avec une ſurpriſe étrange le Corrégidor, accompagné de tous ſes ſuppôts. Les Voyageurs ne ſavoient non plus qu'en penſer ; car la préſence de ces Meſſieurs eſt toujours comme l'apparition d'une Cométe. Ils ne ſe montrent que pour jetter la frayeur par-tout, & cauſer le plus ſouvent la ruine & la déſolation des familles : au moins font-ils trembler les conſciences les plus tranquilles. Le Seigneur Corrégidor entre dans une ſalle. — Que demande ſa Seigneurie ? lui dit l'Hôte très-reſpectueuſement. — Êtes-vous l'Hôte de céans ? — Oui, Seigneur, à vos ordres. Auſſi-tôt le Corrégidor dit à tout le monde de ſe retirer, ce qu'on fit, & très-promptement. Alors il interroge l'Hôte avec un air ſérieux. — Combien avez-vous ici de monde à votre ſervice, & quelle eſpece de gens ſont-ils ? — Seigneur, j'ai ici une Servante de Galice, une Gouvernante & un valet chargé du ſoin du grenier & de l'écurie. — Voilà tout ? — Oui, Seigneur. — Qu'eſt donc devenue cette jeune Beauté, qui,

toute Servante qu'elle eſt, fait tant de bruit dans la Ville ? J'ai même appris que mon fils, Don Périquito, en eſt amoureux, ou plutôt fou ; que toutes les nuits il la chante juſqu'au jour. — Seigneur, il eſt vrai que cette Frégone ſi connue eſt chez moi, ſi cependant on doit l'appeller ainſi, car elle n'eſt point Frégone, & l'eſt en quelque maniere. — Comment accordez-vous cela ? Voyons. Je ſuis ici avec droit de ſavoir la vérité ; il eſt même d'un intérêt eſſentiel pour vous de ne me la pas déguiſer : ſongez-y bien avant de parler. — Seigneur, vous voudrez donc bien entendre ce que je n'ai jamais dit à perſonne. — Un inſtant ; avant de parler il faut que vous me la faſſiez venir ici. L'Hôte la fait appeller : ils attendent qu'elle ſoit venue. L'Hôteſſe, voyant que le Corrégidor demande Conſtance, eſt comme une femme au déſeſpoir. Elle ſe frappe la poitrine, ah ! juſte Ciel ! le Corrégidor demande Conſtance, & la demande en particulier ; quel malheur, *Jéſus*, *Maria* ! nous eſt-il donc arrivé ? Ah ! funeſte beauté, que tu cauſes de troubles dans le monde !..... Conſtance deſcend, voit ſa Maitreſſe éplorée. — Maitreſſe, pourquoi ces pleurs ? ce chagrin ? Soyez ſûr que s'il y a quelque choſe de mal, ce ne ſera pas de ma faute. Auſſi-tôt elle prend une lumiere, entre avec plus de modeſtie que de crainte dans la ſalle, tire ſa révérence, & baiſſe les yeux d'un air fort tranquille. — Fermez la porte, dit le Corrégidor. Il ſe leve, prend la lumiere que tenoit Conſtance, & la regarde de la tête aux pieds ; ſur-tout ſa petite mine enchantereſſe, qu'il trouve ſingulierement intéreſſante. Conſtance, qui n'avoit jamais été regardée de ſi près, toute honteuſe de ce procédé, avoit rougi juſque dans le blanc des yeux. Enfin le Corrégidor s'imaginant voir un Ange : — Il faut avouer que ſi mon fils s'eſt rabaiſſé juſqu'à la chanter, j'en aurois bien fait autant à ſon âge pour un objet auſſi charmant. Non certes, Don Périquito n'eſt pas de mauvais goût ; il ſait choiſir ſon monde. Ma fille, non-ſeulement on peut t'appeller *illuſtre*, mais *illuſtriſſime*,

Que ce nom ne va-t-il avec le titre de Ducheſſe! Illuſtre Frégone!... cela jure un peu. — Seigneur, elle n'eſt pas Frégone, je l'ai ſeulement chargé du ſoin de ma vaiſſelle d'argent, car, Dieu merci, j'en ai un peu; je l'ai bien gagnée : je ne ſers cela qu'à des gens de marque, & la petite ſait me faire honneur de mon bien. — Mais eſt-il bien ſéant qu'une ſi jolie fille reſte à ſervir dans une Hôtellerie? Seroit-elle parente de la maiſon? — Seigneur, ni parente ni domeſtique. — Encore eſt-elle quelque choſe? — Seigneur, ſi vous voulez lui permettre de ſe retirer, je vous cauſerai autant d'étonnement que de plaiſir. — Oui, je le veux bien. Conſtance, fort intriguée de la déclaration de ſon Maitre, tire ſa révérence. — Petite, dit le Corrégidor, je te promets tout ce que tu peux attendre d'un bon pere; tant de grâces & d'honnéteté préviennent trop en ta faveur pour ne pas s'intéreſſer à ta fortune. Conſtance ſort ſans rien répondre, & va droit à ſa Maitreſſe, qui étoit dans la plus grande inquiétude de ſavoir ce que le Corrégidor lui avoit dit. Conſtance lui rend ce qui s'étoit dit entr'eux trois; qu'enſuite on lui avoit ordonné de ſortir, parce que ſon Maitre avoit quelques particularités des plus étonnantes à dire au Seigneur Corrégidor, & qu'elle ne devoit pas entendre. Tout cela ne tranquilliſa pas entierement l'Hôteſſe. Elle ſe jette à genoux, prend ſon roſaire, & prie Dieu pour la conſervation de ſon mari, qu'elle ne crut en ſûreté qu'après le départ du Corrégidor. Voici comme l'Auteur raconte le récit de l'Aubergiſte.

Seigneur Corrégidor, il y a aujourd'hui, ſelon mon compte, quinze ans, un mois, quatre jours, qu'il deſcendit ici d'une litiere une Dame miſe en Pélerine, & accompagnée de quatre Domeſtiques à cheval, de deux Douegnes, & d'une Femme de Chambre, qui la ſuivoient dans une Berline. Outre cela elle avoit deux mulets couverts de riches tapis armoriés, & chargés d'un lit complet, de batterie de cuiſine, & de différens bagages. Enfin ſon train

s'annonçoit avec grandeur, & la Dame elle-même avoit l'air d'une femme de la plus haute vôlée. Elle pouvoit avoir environ trente-cinq ans, mais ſes charmes n'avoient encore rien perdu de leur éclat, malgré la fatigue du voyage, & certaine maladie que vous allez ſavoir. A peine fut-elle hors de ſa litiere qu'elle ordonna de lui dreſſer ſon lit, ce que ſes femmes firent dans cette même ſalle où nous ſommes. On me demanda pour lors quel étoit le plus habile Médecin de la Ville. Je me mis à rire de la demande, & envoyai chercher celui qui avoit une des plus belles barbes : ce ſont les plus ſavans à Tolede. On amena donc le Docteur Alonſe, cet habile homme s'entendoit ſur tout à traiter les mules de louage. Il vient, s'entretient ſeul avec la malade. J'avois cru d'abord que c'étoit pour les mulets, mais je fus fort étonné qu'on me demandât de faire mettre le lit dans un autre appartement, & cela de l'ordre du Médecin. Sur-tout, me dit-on, que l'endroit ne ſoit expoſé à aucun bruit, ce qui fut fait promptement. Aucun des Domeſtiques n'entroit dans la chambre de la malade; les Douegnes & la Femme de Chambre avoient ſeules cette liberté. Moi, ma femme, nous demandâmes ſecrettement aux Domeſtiques quelle étoit cette Dame que nous avions l'honneur de loger, d'où elle venoit, où elle alloit, ſi elle étoit mariée, veuve ou fille, & pourquoi cet habit de Pellerine. A toutes ces demandes, que nous répétâmes pluſieurs fois, ces gens nous répondirent ſeulement que cette Pellerine étoit une Dame du plus haut rang, de la Caſtille vieille; qu'elle étoit veuve & ſans héritiers. — Attaquée d'hydropiſie depuis pluſieurs mois, elle a fait vœu d'un pélerinage à Notre-Dame de Guadeloupe, & pris cet habit-là. Quant à ſon nom, il nous eſt ordonné de ne l'appeller que la Dame Pellerine. Voilà ce que nous ſûmes d'abord.

Trois jours après une des Douegnes nous dit, à moi & à ma femme, que la malade nous demandoit à ſon lit. Nous y fûmes. On ferma bien la

porte, & cette Dame nous dit les larmes aux yeux, autant que je m'en ſouviens : — Mes bonnes gens, le Ciel m'eſt témoin que je me trouve innocemment dans le douloureux état où je ſuis. Je ſuis enceinte, & même ſi près de mon terme, que je ſens déja les premieres douleurs de l'accouchement. Aucun des Domeſtiques qui m'ont accompagnée à cheval ne ſait mon état ni mon malheur. Quant aux femmes qui m'entendent, je n'ai ni voulu ni pu leur cacher les choſes, mais il falloit me dérober à des yeux trop clair-voyans; c'eſt ce qui m'a fait prendre le parti de quitter ma Terre, & de dire que j'allois accomplir un vœu que j'avois fait à Notre-Dame de Guadeloupe, & cela eſt vrai. Sans doute que c'eſt par l'effet de ſon interceſſion que je ſuis heureuſement arrivé chez vous, pour y faire mes couches. Je m'abandonne entierement à votre diſcrétion & à vos ſoins, n'abandonnez pas une femme malheureuſe dans l'état où vous me voyez. Ma réputation, mon honneur, par conſéquent ma vie, ſont entre vos mains. Si je ne vous récompenſe pas ſelon l'étendue de vos ſervices & de votre amitié, au moins le ferai-je de maniere à vous paroître pénétré de la plus vive reconnoiſſance. Pour commencer, voici deux cents écus d'or dans cette petite bourſe. Ma femme, étonnée de ce préſent, prend la bourſe, ſans même la remercier, mais, autant que je m'en ſouviens, je réparai ſa faute ſur le champ. — Madame, je vois bien à votre franchiſe qu'il n'étoit pas beſoin de nous prévenir par cette libéralité. Nous ne ſommes pas des gens inſenſibles au malheur d'autrui; nous n'avons pas toujours été à notre aiſe, & nous avons appris par nombre de diſgraces, combien les hommes ont beſoin les uns des autres. Sans aucun intérêt que de gagner honnêtement notre vie, nous vous aurions rendu tous les ſervices que vous demandez; & nous avons même obligé plus d'une perſonne par la ſeule vue d'obliger. —— Ainſi, mes amis, répond la Dame, il s'agit à préſent de chercher à placer mon enfant : je vous

laiſſe à trouver les défaites honnêtes dont il faudra uſer pour cacher ſa naiſſance. Dans ce moment-ci vous ne pouvez faire autrement que de le placer à Toléde, mais je veux que ſous peu de tems il ſoit envoyé à la campagne, & chez des gens ſûrs. Au retour de mon pélerinage je verrai à pourvoir à ſes beſoins ultérieurs. De Sage-femme je n'en veux pas : je ſai comment les choſes ſe ſont paſſées dans les mêmes circonſtances, quoique plus honorables pour moi : ainſi j'eſpere me tirer d'affaire avec l'aide de mes ſeules femmes. Par-là j'éviterai un témoin dangereux de ma faute.

Comme elle achevoit ces derniers mots elle fondit en pleurs : ma femme & les Doüegnes n'omirent rien pour la conſoler & lui faire reprendre la préſence d'eſprit & le courage dont elle avoit beſoin dans ce moment critique. Moi je ſortis pour trouver où placer l'enfant dès qu'il ſeroit né, à quelque heure que ce fût. Vers minuit les douleurs de l'enfantement augmenterent, &, ſans jetter un ſeul cri, cette Dame accoucha de la petite que vous venez de voir. Tout ſe paſſa dans le plus grand ſilence, & la choſe fut ignorée de toute la maiſon. Pendant ſix jours que la mere reſta au lit, le Médecin vint la voir aſſiduement le matin & le ſoir; mais elle ne l'avoit demandé que pour la forme : car elle lui avoit caché le myſtere, & ne prenoit rien de ce qu'il lui ordonnoit comme pour l'hydropiſie. Par là elle en impoſa aux quatre Valets qui l'accompagnoient. C'eſt ce qu'elle m'a dit elle-même lorſqu'elle ſe vit délivrée & hors de danger. Vers le huitieme jour elle ſe leva, après s'être un peu garni le ventre, pour ne pas paroître tout-à-fait guérie, & partit pour achever ſon pélerinage. Elle avoit emporté pluſieurs drogues dans de petites fioles que lui avoit données le Médecin, recommandant ſur-tout aux quatre Valets d'en avoir bien ſoin. De tems en tems elle leur en demandoit une, comme pour la prendre, & la jettoit ſans qu'ils s'en apperçuſſent. Vers le vingtieme elle repaſſa chez nous, ſe diſant preſqu'entierement gué-

rie ; ayant quitté peu-à-peu ce qui lui faiſoit prominer le ventre depuis ſon accouchement. La petite étoit à la campagne, & baptiſée avec le nom de *Conſtance*, que ma Couſine lui avoit donné par mes ordres ; c'étoient ceux de la mere. Cette Dame reſta encore chez nous huit jours, demanda le Médecin, qu'elle récompenſa auſſi bien que la premiere fois, lui diſant qu'elle lui devoit la vie, & lui demanda encore, en préſence de ſes Valets, quelques fioles pour confirmer ſa guériſon, ou pour prévenir toute récidive.

Le jour de ſon départ elle me demanda avec ma femme dans ſa chambre, & me dit : — Brave homme, voici une chaine d'or dont tous les anneaux ſont marqués du même ſigne ; j'en ôte ſix, que vous repréſentera la perſonne qui viendra ſavoir des nouvelles de l'enfant, ou le prendre. Après cela elle tira d'une boëte un parchemin écrit en groſſes lettres, & m'en remit une bande. Cette bande, & celle qu'elle gardoit, étoient taillées de maniere que chaque Lettre étoit ſéparée par un interſtice de la largeur de la Lettre qui reſtoit ſur l'une ou l'autre bande ; &, pour en avoir le ſens, il falloit engraîner les lettres dans les interſtices, comme, par exemple, ſi l'on engraine les doigts d'une main dans ceux de l'autre. Ces lettres ainſi rejointes devoient faire un ſens qu'elle ne m'a pas dit, & que j'ai cherché inutilement. Au moins ſais-je que c'eſt à ce ſigne que je devois être aſſûré que la perſonne qu'elle enverroit étoit dans ſa confidence. Elle me remit donc cette bande, me recommandant ſur-tout de ne pas la perdre. — Dans deux ans, ajouta-t-elle, j'enverrai chercher l'enfant : qu'elle ſoit élevée comme l'enfant d'une Payſanne, proprement, mais ſans mignardiſe. Cette éducation molle ne fait que des corps ſans ame. Si cependant je ne pouvois pas encore la retirer dans deux ans, & qu'elle vienne bien, quelque ſpirituelle qu'elle vous paroiſſe, ne lui dites jamais rien de ſa naiſſance. Il ſeroit à ſouhaiter que tous les enfans ignoraſſent leurs pere

& mere juſqu'à certain âge. Tel n'a été corrompu que parce qu'il ſavoit que ſon pere pouvoit acheter l'impunité de ſes déſordres. Quant à mon nom, il vous eſt indifférent de le ſavoir, au moins n'eſt-il pas encore tems. Tenez, voilà qui vaut mieux que la ſignature d'un Prince; prenez cette bourſe, il y a quatre cents écus d'or, dont deux cents pour vous, & deux pour les ſoins que vous aurez de l'enfant. Elle ſe jette au cou de ma femme, l'embraſſe, & la baigne de ſes pleurs. — Ma chere amie, conſervez ce fruit de mes entrailles, ſoyez ſa mere, puiſque je ne puis plus l'être, & ſentez tout le prix de l'honteté. Ma femme pleure avec elle, & je pleure auſſi. Pendant que nous étions là muets tous les trois, on vient frapper à la porte: une Douegne venoit dire que la litiere étoit prête; nous deſcendons, & cette aimable Dame nous quitte.

Conſtance reſta deux ans à nourrice; alors je la fis venir ici. Elle a toujours été habillée en Payſanne, comme ſa mere me l'avoit ordonné. Depuis ce tems-là j'attends celui ou celle qui devoit venir m'en dire davantage, & emmener la jeune fille, ce qui me fait déſeſpérer aujourd'hui de voir perſonne. Si je ne reçois pas d'avis cette année-ci, mon deſſein eſt de la faire mon héritiere: je n'ai pas d'enfans; elle aura toujours bien ſeize mille ducats après ma mort. Reſte à préſent à vous dire, Seigneur Corrégidor, quelles ſont les vertus de Conſtance, ſi cependant il m'eſt poſſible d'exprimer ſon mérite & ſes vertus. D'abord elle a beaucoup de dévotion pour la Vierge; elle ſe confeſſe & communie tous les mois, elle ſait lire, écrire comme un Ange; elle ne brode pas, mais elle peint avec ſon éguille, & quand elle a ſa pelote ſur les genoux, elle chante comme un Roſſignol. En fait d'honnêteté, perſonne ne la ſurpaſſe; joignons à cela ſon extrême beauté: vous l'avez vue, Seigneur Corrégidor. Quant au Seigneur Don Pédre, votre fils, je puis bien aſſurer qu'il ne lui a pas parlé une fois de ſa vie. Je ſais que de tems en tems il vient s'amuſer la nuit ſous

nos fenêtres, & qu'il chante quelquefois deux ou trois couplets, après quoi il s'en va : mais plusieurs Gentilshommes sont même venus exprès loger ici pour la voir. Il n'y a rien en tout cela qui nuise à la réputation de Constance, & pas un ne peut se flatter qu'elle lui ait jamais dit un mot, ni seul, ni en présence de qui que ce soit. Pour les chansons nocturnes, voici l'endroit où elle couche, ainsi jugez si elle peut les entendre. Telle est, Seigneur, l'histoire que j'avois à vous raconter au sujet de cette petite, qui assûrément n'est pas Frègone chez moi; & c'est la pure vérité.

L'Hôte se tait. Le Corrégidor reste quelque tems à rêver, tout étonné de ce singulier évènement. — Enfin, dit-il à l'Hôte, voyons donc la chaine & la bande de parchemin. Je serai peut-être plus heureux que vous. L'Hôte l'apporte. Le Corrégidor examine la chaîne, prend la bande, & y voit ces Lettres séparées par des interstices :

C-C- E-T-L- V-A- S-G-E.

Quelles étoient celles qui devoient y être rapportées, c'est ce qu'il cherche, mais inutilement. Il juge de là que la mere qui a laissé cette bande devoit être une femme d'esprit; la chaîne d'or annonçoit une personne de qualité, mais qui? Il lui vient en idée de retirer la petite de cette maison, peu faite pour elle, & de la placer dans un Couvent; mais pour le moment il se contente d'emporter avec lui le parchemin, enjoignant à l'Hôte de lui donner avis de celui ou ceux qui viendroient demander Constance, avant de leur montrer la chaine qu'il lui laissoit. Instruit de tout ce qu'il étoit possible de savoir alors concernant cette jeune Beauté, le Corrégidor se retira, aussi étonné que satisfait.

Pendant que le Corrégidor étoit à s'entretenir avec l'Hôte, sur-tout lorsque Constance avoit été appellée, Thomas, agité de mille pensées, se dévoroit lui-même par la plus cruelle inquiétude, & ne sachant où donner de la tête, il se forge mille monstres : — Que vient faire ici ce Corrégidor ? On m'a

dit qu'on me faiſoit grâce de l'Inquiſition, on m'a rendu ma Lettre déchirée; enfin, quand une femme eſt méchante, elle ne l'eſt pas pour peu; le plus doux plaiſir pour elle eſt la vengeance, & les femmes ſavent ſe venger. Dans le fond elles n'ont pas tort. Cependant eſt-ce un crime d'aimer? Eſt-on maitre de ſon propre cœur? Eh bien, ſauvons-nous; il eſt encore tems. Thomas alloit partir; la ſeule idée de Conſtance l'arrête; il attend que le Corrégidor ou l'appelle auſſi, ou s'en aille ſans le faire venir. Dès-qu'il le vit partir & que Conſtance reſtoit, il commence à reſpirer, à ſe reconnoître. Il eût bien voulu ſavoir du Maitre pourquoi le Corrégidor avoit demandé Conſtance; c'étoit riſquer de ſe trop avancer: cela ſeul eût donné des ſoupçons: Il attend. L'Hôte raconte à ſa femme ſeule ce qui venoit de ſe paſſer dans la ſalle: elle l'embraſſe, & remercie mille fois Dieu de ſe voir délivrée de ſon horrible tranſe.

Le lendemain l'Aſturien vient voir Thomas comme à l'ordinaire, avec la tête pleine de projets, pour lui donner le moyen de ſe faire enfin regarder de Conſtance avec l'amitié qu'il devoit eſpérer de ſa déclaration. Thomas lui raconte auparavant ce qui s'étoit paſſé; qu'il ne ſavoit trop que penſer de Conſtance que le Corrégidor avoit demandé. Lope, plus fin que ſon ami, prend auſſi-tôt le parti de ne ſe mêler de rien, & de ne revoir Thomas que de loin en loin, dans l'eſpérance que l'ennui le détermineroit à lâcher priſe & à paſſer aux Almadraves: il lui fait d'ailleurs enviſager le plus grand péril à reſter dans cette Auberge, & même à Toléde. — Tu as bien raiſon, Thomas, de te défier des femmes: ce ſont elles qui m'ont donné ma Philoſophie; je l'ai bien payée, mais je l'ai (45). Après un très-long entre-

(45) Un homme d'eſprit à qui je liſois ceci me rapporta ces Vers:

Tous ceux que nos Vénus ont deſſein de pourvoir

tien, beaucoup d'objections & de réponſes de part & d'autre, Lope ſe retire chez lui, ne ſortant plus que rarement avec ſon âne. Thomas ne peut ſe réſoudre à quitter la maiſon, malgré cet état dont il ſentoit toute la baſſeſſe & la peine. L'amour l'animoit; & quels prodiges l'amour ne fait-il pas!

Trois mois ſe paſſent. Vers une heure après-midi deſcendent à la porte du Sévillan quatre Cavaliers qui venoient en avant, chargés de s'informer s'il y avoit place pour deux Seigneurs de la plus haute qualité. — Oui, leur dit-on. Quelques momens après arrivent ces deux Seigneurs. Auſſi-tôt les Cavaliers viennent leur tenir l'étrier, & les aider à deſcendre. C'étoit deux vieillards dont l'air de grandeur annonçoit aſſez le haut rang. Conſtance paroît à la porte avec ſon joli minois. L'un de ces Seigneurs dit à l'autre : — Seigneur Don Juan, je crois que voilà ce que nous cherchons. Thomas accourt auſſitôt pour héberger les chevaux; il reconnoît deux Domeſtiques de ſon pere, & le pere de Carriaze, qu'il apperçoit le premier. Quoique fort ſurpris de les voir dans cette Auberge, il s'imagina qu'ils ne venoient pas là pour le chercher; que ſi jamais ils avoient idée de le découvrir, ce ſeroit aux Almadraves qu'ils iroient, comme nombre d'autres peres y alloient par rapport à leurs enfans; ou peut-être en Flandres, d'après la Lettre que le Gouverneur devoit avoir remis à ſon retour. Malgré cela il ſentit bien que ſon déguiſement ne le changeoit pas aſſez pour le faire méconnoître. Il paſſe devant eux, la

Sont Docteurs ſans apprentiſſage;
Des Belles tel eſt le pouvoir,
Que c'eſt aſſez de leur ſuffrage
Pour obtenir diſpenſe d'âge,
De mœurs, d'eſprit & de ſavoir.

Il eſt bien des Docteurs & des Philoſophes de cette eſpèce aujourd'hui.

main ſur le viſage, ne pouvant plus reculer après s'être avancé ſi inconſidérément, & va trouver Conſtance, qui venoit de rentrer. Il la voit ſeule dans la cuiſine, lui dit d'un air aſſez troublé, craignant d'ailleurs que quelqu'un ne l'entendit : — Conſtance, l'un de ces deux Seigneurs eſt mon pere, c'eſt celui que vous entendrez appeller Don Juan d'Avendagne. Demandez à ſes Domeſtiques s'il n'a pas un fils qui s'appelle Don Thomas ; c'eſt moi. Vous verrez par-là que je ne vous en ai pas impoſé dans la déclaration que je vous ai faite. Juſqu'au moindre aveu vous me trouverez vrai. Adieu : je ne reparois pas qu'ils ne ſoient partis. Conſtance parut fort peu intéreſſée à ce diſcours : Thomas n'avoit pas un moment de plus à reſter, ou il étoit ſurpris. Auſſi-tôt il ſort, le viſage caché en partie ſous la main, & vôle chez Carriaze, pour le prévenir de l'arrivée de ſon pere. L'Hôte appelle Thomas : point de Thomas : il donne lui-même l'avoine aux cheveaux.

Un de ces Seigneurs apperçoit une Galégue dans la Cour, la tire à part, & lui demande le nom de cette jolie fille qu'il venoit de voir, & ſi elle eſt l'héritiere de la maiſon : — Seigneur, cette petite s'appelle Conſtance : elle n'eſt pas parente de notre Maître ni de notre Maitreſſe ; & nous ne ſavons pas plus qui elle eſt que ſi elle étoit tombée du Ciel. Il n'y a pas de jour que moi & ma camarade nous la donnions au diable, tant elle nous fait enrager. Vous n'êtes pas le premier qui demandez ſon nom. En vérité il ſemble qu'elle enſorcelle les yeux de tous les paſſans, & nous on ne nous dit ſeulement pas es-tu fille, es-tu diable ? Cependant nous ſommes faites comme elle. Il eſt vrai que nous n'avons pas ſon minois, mais qu'eſt-ce que cela fait à la choſe ? Ce n'eſt pas par là.... Le bon vieillard éclatte de rire au ton dont cette fille s'énonçoit. — Ainſi, ma fille, elle n'eſt pas cruelle ſans doute aux gens qui logent ici ? — Oui ! frottez-vous-y. La bonne mule, eſſayez de la ferrer. Si elle vouloit elle rouleroit ſur l'or &

ſur l'argent : mais cela n'entend pas raiſon. C'eſt un vrai hériſſon, une avaleuſe d'*Ave*, *Maria*. Ou elle nous fait damner, ou elle prie Dieu, mais je crois que quand elle fera des miracles les Saints courront les rues. — Comment, elle eſt ſi mauvaiſe & ſi dévote ? — Seigneur, n'eſt-ce pas l'ordinaire ! Y a-t-il jamais eu plus mauvaiſe femme qu'une dévote ? Au reſte, demandez à notre Maitreſſe, elle vous dira que la petite porte un cilice ſous la chemiſe, & que c'eſt un Ange de bénédiction dans la maiſon.

Le vieillard entre dans la ſalle où étoit déja ſon ami, appelle l'Hôte, & lui dit de fermer la porte. — Mon Hôte, vous attendez depuis long-tems, je viens vous tirer d'inquiétude. Vous avez ici un bien qui m'appartient, & je ſais déja le cas que j'en dois faire. Une bourſe de mille écus d'or, ces anneaux & ce parchemin ſeront-ils aſſez ſuffiſans pour me faire connoître ? L'Hôte, auſſi joyeux qu'étonné, lui répond : — Seigneur, la petite eſt ici, mais je n'ai pas la chaine ni la bande qui doit ſe joindre à la vôtre pour expliquer l'énigme, & prouver la vérité de ce que vous me dites. Accordez-moi deux momens, je vais chercher cela. Auſſi-tôt il ſe rend chez le Corrégidor, lui fait part de l'arrivée de ces deux Seigneurs qui venoient chercher Conſtance. Le Corrégidor étoit à table, il la quitte, prend ſa mule, & ſe rend à l'Auberge avec la chaîne & la bande. A peine eſt-il entré qu'il reconnoît un des Voyageurs & ſe jette à ſon cou. — Hé ! bon jour, Seigneur Don Juan, ſoyez le bien venu, mon cher Couſin. Don Juan ſe leve, l'embraſſe avec le même plaiſir, & lui dit : — Embraſſez auſſi ce Cavalier, c'eſt Don Diégue de Carriaze, un de mes bons amis. En vérité, voici un des plus beaux jours de ma vie. — Je connois le Seigneur Don Diégue, dit le Corrégidor. Après les complimens réciproques de part & d'autre, on dit à l'Hôte de faire éloigner tous les Domeſtiques, & de rentrer dans la ſalle avec les trois amis. L'Hôte s'adreſſant alors à Don Diégue : — Le Seigneur Corrégidor ſait déja pourquoi vous

êtes venu. Faites-moi la grace de montrer vos anneaux & votre bande de parchemin, le Seigneur Corrégidor apporte avec lui la ſienne, & le reſte de la chaîne. Voyons enfin ce que je deſire de connoître depuis tant d'années. — Comment, notre Hôte, vous avez déja prévenu le Seigneur Corrégidor du ſujet de notre voyage ? — J'en ſais quelque choſe, Seigneur Don Diégue, mais il y a ſans doute encore bien des choſes que ce brave homme ne m'a pas pu dire. — Au reſte, voici ma bande, elle porte ces lettres : E - I - S - E - R - I - I - N - : & la vôtre ? Engrainons les Lettres l'une dans les interſtices de l'autre. Fort bien. Cela fait : CECI EST LE VRAI SIGNE. Point d'équivoque ſur le ſens de ces mots, dit le Corrégidor. Selon les conventions de la mere, c'eſt ſans contredit au Seigneur Don Diégue qu'il faut remettre la petite, puiſqu'il eſt porteur du parchemin, mais nous ignorons encore le pere.

C'eſt moi qui ſuis le pere, dit Don Diégue, & voici comment : — D'abord la mere ne vit plus. C'étoit une Dame d'un ſi haut rang que je n'aurois pas été déshonoré d'être à ſon ſervice. Son nom doit être ignoré, mais je dois rendre juſtice à ſa réputation. Cette Dame étoit veuve d'un grand Seigneur, dont le nom ſeul feroit l'éloge. Retirée à la campagne, elle y paſſoit une vie auſſi honnête que tranquille. Mere des pauvres de la contrée, elle employoit tout ſon bien en aumônes, & avoit méritée une eſtime générale. Un jour que je chaſſois à la proximité de ſes Terres, j'entendis parler d'elle avec tant d'éloges, que je me crus très-heureux d'aller lui préſenter mes reſpects. Je fus reçu avec l'accueil le plus flatteur. De là je pris occaſion de la voir le plus ſouvent qu'il m'étoit poſſible, & j'en ſortois toujours également ſatisfait ; de ſorte qu'au bout de trois ou quatre mois je m'étois rendu aſſez familier dans la maiſon, &, à quelque heure du jour que je vinſſe, j'étois ſûr d'être introduit. Un jour qu'il faiſoit fort chaud, je vins juſqu'à l'avenue de ſon Al-

cazar (46) avec un Domeſtique, à qui je remis mon cheval, lui diſant de m'attendre chez un Payſan du voiſinage, parce que je ne croyois pas tarder. J'entre : une de ſes femmes qui deſcendoit me rencontre dans l'eſcalier, me ſalue & me dit que Madame étoit dans ſa chambre, & peut-être à faire la ſieſte; que pour lors je n'avois qu'à me retirer dans le cabinet, où je trouverois un petit lit de repos, en attendant qu'elle s'éveillât. Elle me remet un paſſe-par-tout. Comme je ſavois qu'il ouvroit auſſi la chambre, j'y entre : cette Dame dormoit ſous un dais noir qui couvroit l'eſtrade. Le déſordre où je la vis me donna la plus vive commotion; je ne pus me réſoudre à m'écarter. Plus je la contemple, plus je me ſens troublé. Une ſage réflexion ſur ce je me devois à moi-même m'écarte. Je me condamne de ma prudence, & je reviens à l'eſtrade. Je la réveille en l'embraſſant. — Non, Madame, perſonne ne m'a vu entrer qu'une de vos femmes qui eſt allé dormir. Nous ſommes ſeuls (47); vous ne pouvez jetter un cri ſans vous déshonorer & me voir nager dans mon ſang à vos pieds ou dans vos bras, & ma mort ne vous juſtifiera pas d'une faute dont mes fréquentes viſites vous déclareront coupable. Interdite en me voyant prendre mon poignard pour m'en percer, elle m'arrête la main ſans me dire un mot (48), & je me rends enſuite où mon Domeſtique m'attendoit. Bientôt après je ſus qu'elle avoit quitté ce Château : depuis je n'en ai eu de nouvelles qu'en ap-

(46) Eſpece de Château fortifié, tels que l'étoient tous ceux des Seigneurs, lors des brigandages des Normands & des Maures.

(47) Cervantès raconte ce fait trop peu modeſtement.

(48) Une Dame, préſente à la lecture de cette Nouvelle, m'arrêta ici. — Vous n'ômettez rien ? — Rien, Madame, ſinon que Mahomet aſſure dans ſon Alcoran qu'elle eut ce joli enfant en flairant une roſe. — Je le croirois bien, Monſieur ; pareille choſe a penſé m'arriver étant fille.

prenant ſa mort, qui arriva deux ans après. Il y a environ vingt jours que celui qui avoit été ſon Majordome m'écrivit, me diſant qu'il avoit la choſe la plus importante à me communiquer; que je vinſſe au reçu de la Lettre, parce qu'il étoit fort mal. Je me rendis chez cet homme, où j'appris ce dont je ne me doutois abſolument pas. — Seigneur Carriaze, lorſque ma Maitreſſe ſe vit près de ſa mort elle me déclara ce qui s'étoit paſſé entre elle & vous, il y a près de ſeize ans, ce qui en étoit réſulté, comment elle avoit ſauvé ſa réputation, & où étoit l'enfant, qui doit s'appeller Conſtance. Voici les moyens de ravoir cette innocente, ſi elle vit encore. Prenez cette chaine, ce parchemin, & les trente mille écus d'or qui ſont dans ce coffre; ils ſont deſtinés à l'établiſſement de votre fille. J'avois ordre de vous remettre tout cela dès le moment de ſa mort; mais pardonnez-moi dans ce moment-ci la cupidité qui m'a fait garder ſi lâchement ce dépôt. Peut-être même ſuis-je cauſe que la petite eſt morte abandonnée. Je vous rends-donc tout à l'acquit de ma conſcience. Adreſſez-vous au Sévillan, Aubergiſte de Toléde. C'eſt lui qui a placé l'enfant, & il a la bande de parchemin qui répond à celle-ci. Je pris tout, & me rendis chez moi. Quelques affaires m'empêcherent de partir auſſi-tôt pour redemander Conſtance. Ces jours-ci je demandai à mon ami d'Avendagne s'il vouloit m'accompagner, & nous partîmes. Je me.....

A ces mots on entendit un grand bruit à la porte de l'Auberge. Pluſieurs perſonnes crioient à la porte: « Où eſt Thomas, qu'on appelle Thomas; ſon ami » l'Aſturien eſt arrêté & l'attend : on le mène en » priſon ». — Qui eſt donc cet Aſturien, demande Don Diégue ? — C'eſt, dit le Corrégidor, un drôle qui a déja bien fait des ſiennes dans Toléde. — Peut-on le voir ? — Oui, certes. Auſſi-tôt le Corrégidor fait dire à l'Alguazil de l'amener. A cet ordre l'Alguazil écarte la foule qui demandoit Thomas, & introduit l'Aſturien. Lope entre, le viſage tout enſanglanté, reconnoît

reconnoît ſon pere, prend ſon mouchoir, comme pour s'eſſuyer, mais dans le deſſein de ſe cacher. — Qu'a donc fait encore ce drôle-là, demande le Corrégidor? — Seigneur, dit l'Alguazil, il a eu la plus ſinguliere aventure du monde il y a quelques mois avec pluſieurs Porteurs d'eau de ſes Confreres. Après avoir joué ſon argent & ſon âne, il prétendit qu'on lui en remit la queue, qu'il diſoit n'avoir point jouée. La populace ayant ſu cela, lui crie par toutes les rues : « Aſturien, donne la queue; » ton âne l'a-t-il encore bien longue? donne la » queue ». Enfin, ſortant par le Pont d'Alcantara, il fut aſſailli d'une troupe d'enfans qui l'accablerent de huées; auſſi-tôt il fondit ſur eux : il en a laiſſé un pour mort ſur la place : ils ſe ſont rués tous ſur lui, & l'ont équippé comme vous le voyez. Outre cela il a fait réſiſtance, & a terraſſé deux Archers de la ronde, je ne ſais même trop s'ils en reviendront. Montre ta mine, dit le Corrégidor au Priſonnier. L'Alguazil lui arrache auſſi-tôt le mouchoir; ſon pere le reconnoit & lui dit tout en colere : — Comment, Don Diégue, c'eſt vous que je retrouve ainſi? vous continuerez toujours le même train!... Le pere alloit le percer de ſon épée. Le Corrégidor & les autres l'arrêtent. Carriaze ſe jette à ſes genoux d'un côté, l'Alguazil de l'autre, pour lui demander mille pardons. — Monſieur l'Alguazil, vous avez fait votre métier; & vous, mon fils, qu'avez-vous fait de Don Thomas? — Mon pere, c'eſt lui qui tient ici compte de l'avoine & de la paille. — Je vous entends, c'eſt-à-dire qu'il eſt garçon d'écurie?...

Tout le monde eſt dans le plus grand étonnement. On dit à l'Hôte d'appeller Thomas. — Je crois qu'il n'eſt pas ici. Sans doute qu'il vous aura reconnu; autrement il a toujours été extrêmement attentif à ſon ouvrage; mais je vais le chercher, & je ne reviens pas que je ne l'amène. Pendant ce tems-là Carriaze fut badiné de toute la compagnie. Son pere lui demande quelle pouvoit être la raiſon de ſon ſéjour à Tolède, ſur-tout dans un état auſſi

abject. Carriaze répond qu'il ſatisfera à cette demande en particulier, & qu'il n'eſt pas ſi blâmable qu'on le penſe. A l'inſtant l'Hôte vient dire que Thomas étoit caché dans le grenier, recouvert de plus de cent bottes de paille, & qu'il ne vouloit pas deſcendre. Le Corrégidor y monte, & lui dit d'un ton d'amitié : — Couſin D. Juan, deſcendez, on ne vous veut aucun mal. Thomas deſcend, entre dans la ſalle, les yeux baiſſés, & ſe jette aux genoux de ſon pere. Le pere, plus modéré que D. Carriaze, & trop content de retrouver ſon fils, le relève & l'embraſſe avec toute l'effuſion de la tendreſſe la plus ſenſible.

Le Corrégidor dit à l'Hôte d'appeller Conſtance : elle entre ; il la prend par la main, & s'adreſſant à ſon pere : — Couſin D. Diegue, recevez enfin ce précieux fruit de vos amours : elle eſt digne de toute votre tendreſſe ; & vous, aimable Conſtance, baiſez la main d'un pere qu'il a plu à Dieu de vous faire enfin connoître : ſortez de la baſſeſſe où la néceſſité vous a retenu juſqu'ici. Conſtance veut s'avancer vers ſon pere, elle chancelle, & tombe évanouie ſur un ſiége. L'Hôteſſe qui l'avoit ſuivie, la prend dans ſes bras, lui parle, la fait revenir, & la conduit dans les bras de ſon pere. Elle ſe jette à ſes genoux, baignée de pleurs. D. Carriaze l'embraſſe, & la comble d'amitié.

Le Corrégidor, ſans qu'on s'en apperçût, avoit envoyé chercher ſa voiture : il engage D. Juan, D. Carriaze & les enfans à monter avec lui ; puis prenant Conſtance par la main, il alloit la mettre la premiere dans le caroſſe. Conſtance peut à peine quitter ſon ancienne Maitreſſe ; la Maitreſſe ſe déchire en ſe voyant ſéparée de ſa fille, & toutes deux font retentir la rue de leurs clameurs. Le Corrégidor ſentit bien qu'il falloit céder à l'attachement de l'Hôteſſe qui regardoit Conſtance comme ſa propre fille. Sentiment précieux ! qui ne ſe trouve que dans le cœur d'une femme ; né, ſi l'on veut, d'un inſtinct aveugle, mais qui n'en

eſt que plus adorable ; c'eſt le cri de la nature ! Le Corrégidor fait donc monter la fille & la mere putative avant la compagnie ; l'on ſe rend chez lui, & l'on y fut ſplendidement traité. A la fin du repas D. Juan rappelle à ſon fils qu'il lui devoit une réponſe. —Mon pere, je vois que je puis m'expliquer ſans crainte : les ſuffrages que Conſtance a réunis dans la compagnie, ſont trop bien fondés pour que je déguiſe ma penſée. Nous vînmes à Tolède, Carriaze & moi, ſur la renommée de ſes charmes. A peine l'eus-je apperçue que je l'aimai ſans pouvoir m'en ſéparer, quelques repréſentations que m'eût fait Carriaze ſur le danger où je m'expoſois. Pour reſter ici il nous falloit un état quelconque ; je pris le parti de ſervir dans l'Auberge, & Carriaze de vendre de l'eau. Pour moi, j'ai toujours été tranquille, & la crainte d'être ſéparé de Conſtance, a tenu en bride la fougue de ma jeuneſſe. J'aimois, comme j'aime encore ; l'amour ennoblit toutes mes occupations, & je ne vis rien de trop bas dans l'eſpérance de me faire aimer. Je fus même aſſez imprudent d'écrire à Conſtance qui j'étois, pourquoi j'étois venu chez le Sevillan. Elle me rendit ma lettre en cent morceaux, me diſant de paſſer à une autre chapelle où mes prieres ſeroient peut-être mieux écoutées. N'eſt-ce pas Conſtance ? malgré cela je perſéverai. Quant à Carriaze, ce n'eſt que par rapport à moi qu'il eſt reſté à Tolède.

En voilà aſſez de vos fredaines, Meſſieurs, dit la femme du Corrégidor ; voyons un peu comment Conſtance figurera dans des habits convenables à ſon état actuel. En attendant qu'on lui en faſſe, je vais lui en mettre de ma fille aînée : c'eſt la même grandeur, la même taille. Conſtance reparoit habillée : loin de tirer de l'éclat & des agrémens de ſes habits pompeux, il ſembloit au contraire que c'étoit elle qui en relevoit la richeſſe & la magnificence. Conſtance y paroiſſoit une Divinité. D. Pedre, fils du Corrégidor, preſſentit bien que Conſtance n'étoit

pas pour lui : d'Avendagne venoit de ſe déclarer ſans équivoque. On fait un tour de jardin : le Corrégidor & ſes deux amis parlent de marier leurs enfans pour les empêcher de donner dans de nouveaux écarts. Il fut arrêté que Thomas avoit trop juſtement mérité Conſtance pour la lui refuſer : la fille du Corrégidor fut deſtinée à Carriaze, & D. Pedre eut la ſœur de Thomas. Le même ſoir on prévient les jeunes gens de ces vues, ils y adherent. La nouvelle de ces mariages fit beaucoup de bruit dans la Ville. On n'y parloit que de l'illuſtre Frégone que chacun vouloit alors voir dans ſon nouvel état : on n'étoit pas moins curieux de connoître cet Anier gentilhomme, qui avoit fait la terreur des rondes & la riſée de la populace. Thomas avoit auſſi ſa part dans les propos de toutes les tavernes. Carriaze ne pouvoit pas ſortir ſans entendre de loin : « la queue, Aſturien, la queue eſt-elle » encore longue ? » Ils reſterent un mois à Tolède, & de-là retournerent à Burgos.

Le Sevillan, content des deux mille écus, & de pluſieurs joyaux précieux que Conſtance avoit donné à ſa femme, étoit tout fier de l'événement, lorſqu'on lui parloit de ſa Conſtance ; & rarement il laiſſoit échapper l'occaſion d'en dire un mot aux Voyageurs. Ce fut ainſi que l'Hiſtoire ſe répandit par toute l'Eſpagne. Les Muſes du Tage ont toutes célébré la beauté, les charmes & l'heureuſe fortune de cette illuſtre Frégone. Conſtance vit aujourd'hui en bonne mere de famille avec ſon mari & trois enfans. Carriaze, auſſi heureux que Thomas, s'eſt enfin réconcilié avec les femmes depuis qu'il a connu les vertus éminentes de la ſienne. Ses fils ſont actuellement aux études à Salamanque, ſans ſonger s'il y a au monde des Almadraves. Mais le pere voit à peine paſſer un Ane qu'il ne ſe rappelle la ville de Tolède & ce propos : « Aſturien, donne » la queue, eſt-elle encore longue ? »

FIN.

NOUVELLES
ESPAGNOLES
DE
MICHEL DE CERVANTÈS.

Traduction nouvelle, avec des Notes, ornée de Figures en taille-douce.

Par M. LEFEBVRE DE VILLEBRUNE.

LA FORCE DU SANG.
NOUVELLE NEUVIEME.

Biblioteca
NAPOLI

R. Istituto Nautico NAPOLI

N. 9.

LA FORCE
DU SANG.

UN ancien Gentilhomme de Tolede revenoit de promener le long de la riviere. La chaleur de la saiſon l'avoit engagé à partager avec ſa famille le plaiſir d'une belle ſoirée d'Eté, dont la fraîcheur ſembloit ranimer toute les productions de la nature. Sa femme, ſa fille, âgée d'environ dix-huit ans, ſon fils beaucoup plus jeune, & une domeſtique faiſoient ſa compagnie. La nuit étoit des plus claires, & il étoit à-peu-près onze heures. Tous occupés du plaiſir le plus innocent, ils revenoient ſans ſe hâter, ne voulant pas payer de la moindre fatigue les amuſemens de la riviere & de la campagne. Loin de ſoupçonner qu'il pût jamais être expoſé à la plus terrible cataſtrophe près de cette Ville, le bon Gentilhomme ſe rendoit chez lui plein de confiance ſur la bonne police qui regne dans cette vaſte Cité. Mais, comme les malheurs les plus inattendus ſont ceux qui arrivent le plutôt, il eſſuya là dans le moment le plus triſte revers qui lui put arriver, & longtems il déplora cette belle nuit qui étoit devenu pour lui un cahos de trouble & d'horreur.

Un jeune Cavalier de la même Ville, âgé d'environ vingt-deux ans, autoriſé dans ſes excès par ſa naiſſance, & le crédit d'une famille puiſſante, s'étoit depuis pluſieurs années livré à tous les déſordres de la vie la plus licentieuſe, pouvant d'ailleurs fournir aux dépenſes les

plus extravagantes par ſes grands biens. Par toute la Ville on ne l'appelloit plus que *le jeune effronté*. Sans le nommer nous l'appellerons Rodolphe. Accompagné de quatre jeunes gens, auſſi étourdis & auſſi inſolens que lui, il deſcendoit le long de la même côte que notre Gentilhomme. Les deux compagnies ſe rencontrent. Rodolphe & ſes camarades s'arrêtent quelques inſtans, regardent ces femmes d'un air aſſez malhonnête, ayant eu ſoin de ſe couvrir la tête de leurs manteaux. Le Gentilhomme ne put s'empêcher de ſentir certaine commotion à la vue de ces effrontés ; il les laiſſa cependant paſſer ſans rien dire, perſuadé que le vrai courage conſiſte à mépriſer des inſolens lorſqu'on ne peut les punir. Dès qu'ils furent éloignés, il réfléchit ſur le danger où ſe trouvoit un homme ſeul avec trois femmes & un enfant, & ſi tard hors de chez lui. Il eut voulu doubler le pas, mais c'étoit courir plus vite au danger, penſoit-il, & il ne ſe trompoit pas. Inſtruire ſa compagnie du ſujet de ſes craintes, c'étoit riſquer avec des femmes une révolution dont les ſuites pouvoient être très-funeſtes ; d'ailleurs quel ſecours en attendre ? Ainſi ſans ſe déconcerter, ni paroître rien craindre, il prend ſon épée & ſon poignard à la main comme en badinant, & marche du même pas qu'auparavant, bien réſolu de n'être pas inſulté une ſeconde fois ſans en avoir raiſon.

La beauté de Julie, c'eſt le nom de la jeune fille, avoit fait une ſi prompte & ſi vive impreſſion ſur le cœur de Rodolphe, qu'il avoit déjà formé le deſſein de s'en aſſurer les faveurs, quelque danger qu'il dût courir. Rodolphe fait part de ſa réſolution à ſes camarades, en des termes qui leur marquoient aſſez qu'il n'y avoit pas un ſeul inſtant à perdre pour le ſatisfaire. Tous de concert approuverent le deſſein. Comme il fourniſſoit lui ſeul à toutes les dépenſes de leurs plaiſirs, ils étoient trop intéreſſés à ne pas ſe refuſer à ſes vues. Ainſi concevoir le deſſein du procédé outrageux, le communiquer, l'approuver, ravir Julie, ce fut l'ouvrage de deux inſtans. Déteſtables richeſſes, funeſte découverte du Nouveau-Monde, qui ne nous a prodigué l'or que pour autoriſer tous les crimes, & pour donner

tous nos vices à ces barbares heureux, ſans prendre même l'ombre de leur vertu !

Les quatre téméraires ſe couvrent auſſitôt le viſage de leurs mouchoirs; reviennent à bas bruit par un détour, & fondent l'épée à la main ſur la compagnie de l'honnête Gentilhomme, qui avoit à peine remercié le Ciel d'être délivré d'eux ſans aucune mauvaiſe ſuite. Déjà Rodolphe s'eſt ſaiſi de Julie. Plus morte que vive dans ſes bras, Julie ne ſent même pas qu'on l'enlève, bien loin de faire la moindre réſiſtance. Le pere occupé de ſe défendre contre les trois autres qui ne vouloient que l'empêcher de ſuivre le raviſſeur, ne ſait de quel côté il a tourné. Enfin abandonné à la fureur du plus violent déſeſpoir, il ne veut plus que périr en immolant au moins un de ſes adverſaires: ils prennent auſſitôt la fuite. Incapable de les ſuivre, il revient à ſa famille éplorée, dont les clameurs n'avoient pu attendrir le cœur de ces ſcélérats. La mere ſe frappant la poitrine, les yeux levés au Ciel, crioit, vengeance. L'enfant ſaiſi de douleur aux plaintes de ſa mere, trépignoit en jettant les cris les plus aigus; la domeſtique interdite & muette à côté de ſa maîtreſſe, étoit encore étendue par terre ſans pouvoir à peine pouſſer un ſoupir. Tout hors de lui, il tire ſon épée pour s'en percer; ſon épouſe ſe jette ſur lui, le ſerre dans ſes bras. — Quel excès de fureur, mon ami ! n'ai-je pas aſſez perdu ! Pourriez-vous me ravir la plus chere partie de moi-même? & n'avez-vous plus d'entrailles pour cet enfant. Perdra-t-il en un inſtant une ſœur, un pere, une mere? Le malheur n'eſt peut-être pas ſans reſſources. Elle l'embraſſe mille fois; & ne le quitte qu'après qu'il lui eut promis de ſurvivre à ce déſaſtre.

Plus maître de lui-même, il s'aſſied un inſtant, & ne ſent que trop vivement le coup qui l'a frappé, ne voit plus qu'un vuide affreux autour de lui. Ses yeux cherchent Julie. — Julie, quel ſcélérat te tient en ſon pouvoir? Réſpectera-t-il ton ſexe, au moins ta vie? Car ton cœur ne ſera jamais coupable, & ta ſimplicité me répond de la pureté de ton ame. A ces mots il fond en pleurs, ſe jette au cou de ſon épouſe. — Oui, je ſens

tout le prix de ta tendreſſe. Chere moitié de moi-même, c'eſt à toi que je dois la vie, c'eſt donc à toi que ma fille ſera une ſeconde fois redevable de la ſienne, ſi le raviſſeur ne l'a pas encore immolée. Mais que dis-je? Nous ſommes pauvres, Hélas! quelles reſſources avec la pauvreté contre le crédit que le téméraire trouvera peut-être, pour éviter la peine dûe à ſa ſcélérateſſe! Irai-je dire que le ſang de mes ancêtres a fumé dans ces plaines pour la liberté de la Patrie? Montrerai-je les titres de nobleſſe les plus authentiques comme autant de preuves de leur bravoure & de leurs glorieux exploits? Peut-être eſt-ce un de ces hommes nouveaux qui ne ſont connus que par le ſourd murmure qu'ils font à la Cour à la faveur des biens immenſes dont ils ont dépouillé l'Etat. Quel appui contre ces ames viles, pour un Gentilhomme qui n'a que ſes titres & ſa vertu? Julie, vis-tu encore? plains-tu celui qui t'a donné l'être. Non, je ne divulguerai pas mon malheur, ce ſeroit être plus cruel que le raviſſeur même. S'il a épargné ta vie, ſans doute qu'il ſe taira ſur l'outrage qu'il t'a fait; & je ſens trop ce que je te dois, pour te couvrir à jamais de honte en publiant cet affront: vis ſeulement, & tu ſeras toujours honnête à mes yeux. D'ailleurs, de qui me plaindre? A ces mots il ſe leve, prend ſon épouſe & ſon fils par le bras, & ſe rend chez lui.

Rodolphe en enlevant Julie s'étoit apperçu de l'évanouiſſement que lui avoit cauſé la frayeur. Il lui avoit couvert le viſage de ſon mouchoir, & l'avoit ainſi portée chez lui. Une porte du jardin dont il avoit la clef favoriſoit ſon entrepriſe; d'ailleurs ſon appartement étoit iſolé. Imprudence de ſon pere, qui fermoit les yeux ſur des déſordres exceſſifs qu'un amour aveugle lui faiſoit regarder comme des écarts légers d'une jeuneſſe turbulante & fougueuſe. Julie n'avoit donc point vu la route que ſon raviſſeur avoit priſe, dans quelle maiſon elle étoit entrée, ni dans quel appartement l'audacieux l'avoit ſequeſtrée. A peine l'eut-il dans ſa chambre qu'il mit le comble à ſon outrage, perſuadé que la naiſſance ou le crédit de ſa famille ſeroit taire toutes les loix en ſa faveur, ſi Julie parloit jamais de

l'injure atroce qu'il lui faiſoit. Il n'eut pas plutôt cédé à l'impétuoſité de ſes ſens, qu'il ſentit toute l'énormité de ſon attentat : autant il avoit deſiré la tenir en ſon pouvoir, autant il ſouhaitoit la dérober à ſes yeux. Mais par quel moyen ? L'enlever de là pour la porter dans la rue, il pouvoit être ou ſurpris, ou du moins apperçu : d'ailleurs Julie, quel que ſoit l'effet d'une violente terreur, pouvoit revenir de ſon évanouiſſement lorſqu'elle ſeroit encore dans ſes bras, & crier au ſecours. Etrange aveuglement du coupable qui croit preſque toujours qu'un premier crime peut ſe cacher par un autre. Rodolphe dans le moment conçoit le deſſein de la poignarder, & de l'enterrer dans ſon jardin. Il étoit ſeul, &, comme je l'ai dit, ſon appartement n'avoit de communication avec le corps de logis que quand il le vouloit, & donnoit directement dans le jardin. Il ſe ſaiſit d'un poignard, approche du lit, où la lumière de la lune lui repréſente cette beauté malheureuſe avec des charmes raviſſants, que ce terrible état n'avoit preſque pas altérés. La plus brillante jeuneſſe, la vertu de l'innocente, dont il étoit convaincu, un reſte de pitié, que les déſordres n'avoient pas encore étouffée chez lui, enfin Julie, dont le malheur ſembloit demander grace, lui donne la plus vive commotion. Il s'arrête, la contemple quelques inſtans, & ſent toute la noirceur de la conduite qu'il a tenue à ſon égard. Loin de penſer à la ſacrifier à ſa ſûreté, Rodolphe revient au lit tout tremblant, & n'eſt plus même en état d'exécuter le deſſein qu'il avoit de la mettre dehors. Pluſieurs fois il la prend dans ſes bras, & la laiſſe retomber ſur l'oreiller.

Julie ſort enfin de cet état léthargique, pouſſe un profond ſoupir. Rodolphe ferme à l'inſtant le volet, pour lui dérober toute lumiere, & ſe raſſied ſans rien dire. — Où ſuis-je, dit-elle d'une voix aſſez foible ? Quelle obſcurité ? quels ténèbres m'environnent ? Suis-je encore dans le ſein de l'innocence, ou dans..... A ces mots un friſſonnement la ſaiſit. Julie ſent le coup qui

lui a été porté. Elle fond en pleurs, & peut à peine ſe faire entendre d'une voix accompagnée de ſanglots. — Moi, dans une Chambre, ſur un lit inconnu !... Juſte Ciel !... Ma mere !... Mon pere !... Hélas ! pouvez-vous m'entendre ! Non... Je ne ſens que trop combien vous êtes éloignés de votre fille infortunée !... Ah ! puiſſent ces ténèbres me ſouſtraire à jamais à la clarté du jour, & ce lieu, quel qu'il ſoit, devenir à l'inſtant mon tombeau ! Que ne puis-je y enſevelir ma honte & mon opprobre ! Cruel, que j'ignore encore, un reſte d'humanité t'auroit-il empêché de m'ôter la vie, après avoir flétri mon innocence ? As-tu craint d'être officieux, dans l'excès de ta barbarie ? Mon déshonneur ignoré eût été une ombre de vertu qui auroit au moins couvert les débris de mon innocence, & j'euſſe été irréprochable, puiſque ce n'eſt plus que dans l'opinion que conſiſte la vertu de nos jours. Oui, je m'en ſouviens, & jamais je ne l'oublirai, j'étois il n'y a pas long-tems, je penſe, dans la compagnie de mon pere & de ma mere; un furieux s'eſt ſaiſi de moi. Cruel ! viens donc mettre le comble à ton crime. Ote-moi une vie que je ne puis traîner ſans honte. A ces mots Rodolphe s'approche du lit, porte la main ſur le viſage de Julie. Elle s'en ſaiſit à l'inſtant, & lui demande encore pluſieurs fois de lui ôter la vie, arroſant cette main de ſes larmes.

Rodolphe interdit ne lui repond pas un mot. Il n'avoit d'expérience que celle du libertinage : d'ailleurs que pouvoit-il dire ? Son audace, ſa lâcheté dépoſoient contre lui. Il garde un profond ſilence. Julie, étonnée, tenoit toujours fermement cette main; elle lui parle encore, il reſte muet. Pour lors elle ne ſait ſi c'eſt une illuſion cauſée par ſon trouble & l'excès de ſa triſteſſe. Elle tire le bras qu'elle tenoit, le tâte, ſent bien un corps : le palpe encore une fois, & s'écrie : — Ah ! qui que tu ſois, non, tu n'es pas un phantôme : je ſens, oui je ſens celui qui m'a enlevée ſous les yeux de mon pere & de ma mere. Seroit-ce la conviction de ton crime qui

t'empêchât de me répondre ? Jeune homme insensé, oui, je suis devenue ta proie ! Ton cœur, peut être aussi déchiré que le mien, dans ce moment où tu n'as à sentir que les regrets les plus cuisans, & moi qu'à te montrer que je sais triompher de mon malheur, ton cœur, dis-je, te dit que j'étois honnête, & que la vertu a toujours son prix, malgré l'effronterie de ta conduite & de celle de tes semblables. L'action que tu viens de faire me prouve assez que tu ne dois pas être âgé; ainsi je n'ai pas besoin de te voir. Je te pardonne ton offense, pourvu que tu me jures de n'en jamais parler; &, puisque tu l'as commise dans l'obscurité, couvre la aussi d'un éternel silence. Faible faveur, hélas ! que j'exige de toi; cependant la plus grande grace que tu puisses jamais m'accorder après ton outrage. Non, je n'ai point vu ton visage; je n'ai pas l'idée du moindre de tes traits, & je ne veux pas te voir. Quoique le souvenir de ce malheureux évènement reste pour jamais gravé dans mon ame, je veux au moins ignorer le téméraire qui m'a si griévement offensé. Mes plaintes ne passeront jamais que de mon cœur au Ciel, & l'on ne sera pas dans le cas de me juger d'après l'opinion. Rassure-toi donc; j'aurai autant de grandeur d'ame que tu as de conviction de ta conduite outrageuse. Ces réflexions sensées t'étonnent peut-être à mon âge, mais le mal, qui nous ôte souvent jusqu'à la sensibilité, donne quelquefois en un instant l'expérience qu'on n'acquerre autrement qu'avec les années. L'affliction, je le sens, lie & délie la langue du malheureux. Si elle nous fait exagérer nos disgraces pour tâcher de les faire sentir, elle nous impose aussi le silence pour nous empêcher d'y chercher du remede, lorsqu'il deviendroit dangereux. Ainsi, que je me taise ou que je te parle, je crois que tu sens tout ce dont je n'ai pas besoin de te convaincre, d'autant plus que mon malheur est sans ressource. Cependant je ne me livrerai pas au désespoir. Tu peux au moins m'accorder une grace qui ne te coûtera pas beaucoup, & c'est le seul

remede que j'attends de ta part à des maux auſſi ſenſibles que les miens. Puiſque tu en es l'auteur, au moins aide-moi à me les diſſimuler à moi-même pour quelques inſtans. Sur-tout garde toi de penſer que je puiſſe jamais ſentir moins vivement la trop juſte indignation de ta conduite. C'eſt une impreſſion dont je ne ſuis plus maitreſſe : en te pardonnant je ne puis que te haïr, ſans vouloir néanmoins chercher à me vanger. N'eſpere donc pas me faire un ſecond outrage ; profite du tems où tes ſens plus tranquilles te mettent à même de faire une réflexion ſenſée, & conduis-moi dehors. Je ſaurai trouver la maiſon de mes pere & mere ; mais jure-moi auparavant de ne me pas ſuivre. Tu ne ſauras ni leur nom ni le mien ; il eſt inutile de me faire aucune demande à ce ſujet. S'ils joignoient à leur naiſſance le bien dont tu jouis peut-être, ni eux, ni moi nous n'aurions eſſuyé un auſſi ſanglant outrage, ou ce ne ſeroit pas impunément. Réponds-moi donc avant de ſortir. Ne crains pas que je reconnoiſſe ton ton de voix : de ma vie je n'ai parlé qu'à mes pere & mere, & à mon Confeſſeur, & j'ai trop peu vu la ſociété pour eſpérer de te diſtinguer un jour dans l'une ou l'autre aſſemblée.

Rodolphe ne lui répond aucun mot, lui ſerre la main, l'embraſſe avec tout le feu d'un homme paſſionné. Julie, penſant qu'il vouloit l'inſulter de nouveau, tâche de s'en débarraſſer avec tous les efforts & même la fureur d'une honnête femme outragée. Elle ſe jette en bas du lit : — Traitre ! homme ſans honneur & ſans honte ! ſache que les ſuccès de ta premiere inſulte ne ſont dûs qu'à la violente terreur que ton audace m'avoit imprimée. Sans connoiſſance, & purement paſſive dans ce déplorable moment, je n'ai pu me défendre de ton indigne procédé, & ton triomphe ne fait que ton opprobre. Mais à préſent compte que ce n'eſt qu'en m'ôtant la vie que tu peux me déshonnorer. Si je conſentois à tes deſirs, tu pourrois avec raiſon t'imaginer que mon évanouiſſement, ma foibleſſe n'ont

été que des feintes, mais en ce moment, oui, je te jure, avec le courroux d'une femme juſtement indignée, que je m'abandonne à toute ma fureur, ſi tu ôſes me toucher. Mon cœur me dit que je ſuis auſſi innocente que je l'étois il y a quelques heures : ainſi crains le courroux d'une ame honnête, & la violence du déſeſpoir où tu vas me jetter.

Rodolphe, intimidé, s'éloigne ſans rien dire, ſort, ferme bien la porte de ſa chambre, & va rejoindre ſes amis, pour ſavoir ce qu'ils devoient faire de la malheureuſe Julie. Seule dans cet appartement, & dans les ténébres, elle en examine, en palpant, toutes les dimenſions, elle ſent la porte, mais il n'y avoit pas moyen de l'ouvrir ; elle fait encore quelques tours, & ſent les volets de la fenêtre : elle parvient enfin à les ouvrir. Le plus beau clair de Lune lui fait appercevoir une riche tenture de damas, dont la chambre étoit garnie. Elle voit un lit richement couvert, & dont la couchette étoit dorée. Ce lit ſembloit être plutôt celui d'un Prince, que d'un ſimple gentilhomme. Enfin elle voit l'ameublement le plus riche. Pluſieurs cabinets joliment ornés donnoient dans la grande piéce ; elle les ouvre les uns après les autres, apperçoit pluſieurs tableaux dans les lambris, ſans cependant pouvoir en diſtinguer les ſujets. La fenêtre de la chambre étoit fort grande, & donnoit ſur un magnifique Jardin, orné de pluſieurs ſtatues. Les murs en étoient très-élevés. Julie ne pouvoit donc pas ſe ſauver par la fenêtre, comme elle le deſiroit.

Elle ſe raſſied, s'abandonne à ſa triſteſſe. — Oui, tout me montre ici que le traître eſt un homme très-riche, & peut-être très-puiſſant. Mais ces biens, ces honneurs ne ſont-ils donc plus que l'appui du crime, & les moyens aſſurés d'outrager la vertu ! Cœurs honnêtes, s'il en eſt encore, avez-vous jamais eu l'idée de ma triſte poſition ? Que vais-je devenir, juſte Ciel ! N'eſt-il donc pas permis de renoncer ſoi-même à la vie, pour ſe ſouſtraire à toutes les horreurs de mon état ! Le traître ! qu'eſt-il devenu ? Où

m'a-t-il ſouſtraite, & que prétend-il faire de moi? Non, ſans doute, il n'a pas cru devoir s'expoſer ſeul à m'outrager une ſeconde fois. Il eſt allé chercher les compagnons de ſes déſordres, & je vais voir un chaos horrible d'outrages, d'infamies, d'opprobres! Juſte Ciel! n'es-tu plus l'appui de l'innocence? Après m'avoir abandonnée à l'audace d'un malheureux, me ferois-tu un crime de te rendre une ame flétrie, que tu n'as pas voulu conſerver intacte!.... Julie reſte quelque tems ſans mouvement ſur ſon fauteuil, ſes yeux s'abattent, un friſſonnement l'agite, elle apperçoit au lambris un crucifix qu'elle n'avoit pas encore vu; elle y court, le baiſe, le met dans ſa poche, non dans le deſſein de l'enlever à ſon légitime poſſeſſeur, mais pour avoir quelqu'indice dont elle put ſe ſervir au beſoin. Auſſi-tôt elle referme la fenêtre comme elle l'étoit auparavant, ſe jette ſur le lit, attendant dans le ſupplice de la plus cruelle perplexité, le dénouement de cette horrible cataſtrophe.

Une demi-heure ſe paſſe. Julie entend ouvrir la porte. Elle ſaute en bas du lit, ſe jette ſur un fauteuil. Une perſonne s'approche d'elle, lui bande les yeux avec un mouchoir, en lui diſant d'une voix très-baſſe: « ne craignez rien; du ſilence, & je vais » vous conduire près de la grande Egliſe, comme » vous me l'avez demandé ». Alors on la prend par la main, & elle entend diſtinctement fermer la porte. Cette perſonne étoit Rodolphe lui-même. Quoiqu'il fut ſorti pour aller trouver ſes amis, il avoit cependant changé d'avis, ne voulant pas qu'il y eut aucun témoin de ce qui s'étoit paſſé entre lui & Julie. Il ſe réſervoit à leur dire dans un autre moment, que, touché des prieres & des larmes de la jeune fille, il l'avoit laiſſée ſous un arbre, & n'avoit pas voulu l'outrager: que du reſte il ignoroit ce qu'elle étoit devenue. Il mène donc Julie près de la grande Egliſe, ne voulant pas attendre qu'il fut jour, ce qui l'auroit empêché de s'en débarraſſer avant la nuit ſuivante. D'ailleurs il étoit bien décidé

à ne plus lui faire aucune insulte, soit qu'il en craignit les suites, soit qu'il se sentit touché de quelques remords. Dès qu'ils furent dans la place de l'Hôtel de Ville, il lui dit à voix basse, moitié Portugais, moitié Castillan : — Vous pouvez à présent vous rendre chez vous, sans craindre d'être suivie. Rodolphe se dérobe avant qu'elle eût dénoué le bandeau. Julie, seule, regarde de tout côté, ne voit personne, mais se retournoit à chaque pas pour voir si on ne la suivoit point. Elle se cache sous une fausse-porte, pour mieux déguiser sa marche, & de là se rend au logis. Elle frappe. Son pere & sa mere, plongés dans la plus grande affliction, n'entendirent pas d'abord; d'ailleurs ils espéroient à peine la revoir jamais. Julie frappe encore plus vivement. On vôle à la porte : c'est Julie, s'écrie la mere ! Le pere la prend dans ses bras, & la couvre de baisers. Tous trois dans le plus grand trouble, ils se regardent sans se parler. Julie leur fait signe de passer dans une salle à part. Ils s'enferment, & la jeune infortunée tombe aux genoux de sa mere. — Ma mere, puis-je reparoître sous vos yeux!.. & suis-je encore votre fille!... Flétrie, déshonnorée par un malheureux qui ne m'a laissé que le regret de vous appartenir, vous raconterai-je les suites de la terreur & de la consternation où il m'avoit jettée ? Non, le Ciel en est témoin, je n'ai pas sacrifié mon innocence pour éviter la mort : j'eusse donné mille vies pour la conserver. Sans force, sans connoissance, je suis devenue la proie du ravisseur, &..... A ces mots Julie s'évanouit. Le pere la releve. Après quelques instans elle revient, & leur raconte tout ce qu'elle savoit de la chambre où on l'avoit enfermée. — Je reconnoîtrois bien le Jardin, la fenêtre, la grille, la chambre, la tenture de damas, le lit, les cabinets; j'ai vu des tableaux, mais je n'ai pu en connoître les sujets. Du reste, voici un Crucifix d'or qui servira dans le besoin. Ils fondent tous trois en pleurs devant ce Crucifix. Le pere & la mere, dans ce moment de trouble, jurent de tirer

vengeance de l'affront, demandent au Ciel de ſeconder leur juſte courroux, & que le coupable ſoit puni de la maniere la plus terrible. — Quoique je ne ſois pas jalouſe, reprend Julie, en verſant un torrent de pleurs, de connoître celui qui m'a outragée, vous pouvez cependant, mon pere, découvrir quelque choſe à l'aide de ce Crucifix. Priez les Clercs de Chapelle de demander à l'Egliſe, qui l'auroit perdu? indiquant tel Religieux que vous jugerez à propos, entre les mains de qui on ira le reconnoître. Si l'on vient à en ſavoir le maître, on ſaura auſſi par là où il demeure. — Cela eſt vrai, Julie, mais la ruſe d'un homme méchant ne donne pas dans ce piége. Sans doute qu'il s'appercevra bientôt que ce Crucifix manque daus ſa chambre, & il ne peut douter que ce ſoit celle qu'il avoit enfermée qui le lui a pris. Ainſi, dire qu'on le retrouvera chez tel Religieux, c'eſt plutôt vouloir déceler celle qui l'a priſe, que découvrir celui à qui il appartient. Cet homme ne peut-il pas donner à un autre tous les ſignes qui feroient reconnoître la Croix comme appartenante à celui-ci, & le Religieux peut-il alors la lui refuſer? Je ſuppoſe même que nous la faſſions paſſer par main tierce à ce Religieux, n'en eſt-ce pas aſſez pour divulguer notre affront; car une Croix de ce prix ne ſe trouve pas, & ne ſe rend pas ſans explication. Le plus court parti eſt donc de la garder, ma fille, & de te recommander à celui qu'elle repréſente. Puiſqu'il a été témoin de ton malheur, il permettra ſans doute que Juſtice nous ſoit rendue tôt ou tard. Fais attention que le ſoupçon ſeul d'un déshonneur connu eſt plus à craindre qu'un opprobre ignoré. Tu peux vivre reſpectée, honnorée aux yeux du public; ne t'inquiete donc pas d'un affront qui n'eſt connu que de nous. La honte ne réſulte que d'une faute volontaire, & c'eſt dans l'honneur que conſiſte la vertu. Dès que ni le deſir, ni la volonté n'ont eu part à ton malheur, tu es également pure à la face du Ciel & de la terre, & j'aurai pour toi les yeux & le cœur d'un véritable pere.

Ces affligés conſoloient ainſi leur fille déſolée. La mere la prend dans ſes bras, & la baigne long-tems de ſes pleurs ſans pouvoir lui parler. Après bien des gémiſſemens & des ſanglots, leur triſteſſe amere ſe calme, & ils prennent la réſolution de ſe taire ſur ce funeſte événement, quelque peine qu'il leur en coûtât pour diſſimuler. Julie, plus affligée du déshonneur que des ſuites de cet outrage, n'avoit pas encore réfléchi ſur l'état où elle alloit bientôt ſe trouver, & ſa mere avoit eu la prudence de ne lui faire entrevoir aucun ſujet de crainte, de peur de la jetter dans le déſeſpoir. Cependant Julie portoit dans ſon ſein l'enfant qui devoit un jour prouver ſon innocence, faire la paix de ſon ame, & ſa plus douce conſolation.

Rodolphe, content d'être débarraſſé de ſa priſonniere, qui lui avoit juré un ſilence inviolable, s'apperçut bientôt que la Croix d'or lui manquoit, & préſuma aiſément comment elle lui avoit été priſe: il garda le ſilence. La perte étoit trop peu conſéquente pour un homme auſſi riche. Néanmoins ce larcin l'inquieta au point qu'il prit, ſur le champ le parti de ſe rendre en Italie. La guerre que l'Eſpagne y ſoutenoit contre la France dans le Milanois & le Royaume de Naples, avoit fait paſſer dans cette contrée pluſieurs jeunes gens de ſes amis qu'il eſpéroit y rejoindre. Il ſe réſout à partir ſous trois jours. Aſſuré de l'agrément de ſa famille, il fait un état de tout ce qu'il avoit, & le laiſſe à une femme de confiance, qui, depuis long-tems, étoit à la tête de la maiſon. Son pere avoit auſſi vu l'Italie; il fut fort aiſe de la réſolution de ſon fils, & l'engagea même à ne pas différer, lui faiſant entendre combien un jeune homme de famille pouvoit tirer d'utilité des voyages. — Non, mon fils, ce n'eſt être homme qu'à demi, que de ne point ſe ſignaler dans les pays étrangers. L'Eſpagne a déja moiſſonné trop de lauriers en Italie, pour craindre que vous reveniez ſans avoir part à ceux qu'elle a droit d'y prétendre à la ſuite de ſes victoires. Demain je vous

remets des Lettres de crédit pour Barcelone, Gênes, Rome, Naples, & j'eſpere que vous n'oublierez pas qui vous êtes.

Deux jours après Rodolphe part avec deux de ſes amis, qui avoient fort approuvé ſa réſolution, & lui avoient raconté ce que pluſieurs Militaires leur avoient dit de l'abondance de la contrée, de l'agrément des Hôtelleries, & de la liberté dont les Eſpagnols y jouiſſoient; tandis qu'on trouvoit à peine de l'eau à boire dans les Auberges de l'Eſpagne. Enfin Rodolphe ne ſongeoit pas plus à la triſte Julie, que s'il ne lui étoit rien arrivé avec elle.

Julie, malgré les proteſtations de ſon pere, & la tendreſſe extrême de ſa mere, pouvoit à peine ſe perſuader qu'ils n'euſſent pas quelque ſoupçon ſur la trop foible réſiſtence qu'elle auroit faite aux inſtances de Rodolphe. Un ſi long évanouiſſement, penſoit-elle, devoit leur paroitre incroyable. — Oui, j'ai beau proteſter de mon innocence, je ſuis coupable à leurs yeux, & ils ne ſeront jamais convaincus de l'effet de ma violente terreur. Oſerai-je donc les regarder en face ? Eh ! ne valoit-il pas mieux déguiſer, & leur aſſurer que, malgré la violence de cet effronté, j'avois triomphé de ſon audace. Au moins ſerois-je innocente à leurs yeux, comme je le ſuis dans le fond de ma conſcience. Mais n'ai-je pas quelque ſuite à craindre ? & ſi je ſuis..... J'ai donc bien fait : quelque choſe qui m'arrive, je n'ai du moins plus de danger à courir en reſtant récluſe. Ils ſont prévenus, ainſi je me réſigne à mon douloureux ſort.

Julie reſtoit enfermée ne voyant pas même les amis de la maiſon. On leur avoit dit qu'elle étoit allée à la campagne chez une tante de qui elle eſpéroit une riche fortune, pour y reſter peut-être toute l'année. Les amis n'en demandoient pas davantage. Les ſix ſemaines étoient révolues, & Julie ſentit alors combien ſes craintes étoient fondées. Certaine commotion qu'elle avoit ſentie dans

ſon

ſon évanouiſſement, & dont elle avoit gardé un ſouvenir obſcur lorſqu'elle reprit ſes ſens, lui rappelloit ſans ceſſe que l'ame, toute paſſive qu'elle eſt dans ces momens, ne ſuit que trop volontiers les impreſſions du corps, & de là, concluoit Julie, ſans être coupable il eſt poſſible que je ſois mere. Julie, malgré ſa réſolution précédente, s'eſt bientôt révoltée contre elle-même, elle fond en larmes, & ſe livre à toute la douleur d'une femme indignement outragée. Julie ne veut ni boire ni manger, n'ôſe plus regarder ſon pere ni ſa mere. A peine leur dit-elle un mot, que pour leur faire un crime de leur tendreſſe. Elle reproche ſur-tout à ſon pere de n'avoir pas imité ce courageux Romain, qui aima mieux immoler lui-même ſa fille, que de la laiſſer déshonnorer par un homme auſſi lâche que ſon raviſſeur. —— Oui, après m'avoir donné la vie, vous deviez me conſerver l'honneur, ou périr avec moi. Trouvez le raviſſeur, qu'il me rende ce que je ne puis tenir aujourd'hui que de lui ſeul. Le parti du ſilence eſt indigne de vous, ou vous n'avez jamais été mon pere. Que l'idée de la vertu ne giſſe que dans l'opinion, ſi vous le voulez, je ſuis outragée, vous l'êtes, vous êtes gentilhomme, & je dois être vengée. La Juſtice ne doit connoître de cette affaire que lorſque je ſerai ſatisfaite.

Le pere, interdit à ce diſcours, la prend dans ſes bras, fond en pleurs avec elle, la conſole, en lui faiſant toutes les promeſſes qu'exigeoit une auſſi juſte douleur, & revient trouver ſon épouſe, à qui il rend tout le diſcours de ſa fille, comme un homme au déſeſpoir. Léonore, auſſi triſte que ſon mari, déſapprouva cependant le parti de la violence, en ſuppoſant qu'ils puſſent découvrir l'auteur de leur cruelle diſgrace. Elle crut qu'il étoit plus à propos de recourir à la ruſe, & d'adoucir le chagrin de ſa fille par des Lettres ſuppoſées, en attendant qu'un heureux haſard leur procurât des indices, quelqu'indirects qu'ils fuſſent. Elle monte à la chambre de Julie, on ſoupe, & l'on ſe couche après s'être encore baigné de pleurs.

La nuit ne fut pas plus paiſible pour Julie que les précédentes. Les ténèbres étoient même preſque toujours un ſurcroit de douleur pour la jeune affligée: car à peine étoit-il nuit qu'elle ſe rappelloit auſſi-tôt le triſte moment de ſon déshonneur, & la chambre de l'audacieux inconnu ſe peignoit avec toutes ſes horreurs à ſon imagination troublée. Léonore ne dormit pas plus qu'elle. Elle convint avec ſon mari de dire à Julie, ſous trois ou quatre jours, qu'ils avoient enfin lieu de ne pas déſeſpérer de trouver le coupable. En attendant, ils ne la quittent plus; de ſorte que, ſoit l'un, ſoit l'autre, ils étoient toujours dans ſa chambre, tâchant de la diſtraire, ſe faiſant même violence pour l'égayer.

Quatre jours après le pere revient de la ville, monte à la chambre de Julie avec un air ſatisfait qu'il n'avoit pas eu depuis la nuit de cette triſte cataſtrophe: il embraſſe Julie: — Ma fille, enfin nous ne devons pas nous déſeſpérer. Le Ciel a eu pitié de nous, & nous en ſaurons davantage d'ici à huit jours. J'étois ce ſoir vers ſix heures ſur le bord de l'eau: là je rencontrai Don Gutierès, qui me prit par la main ſans que je l'euſſe apperçu. Comme il voit la bonne compagnie, & qu'il eſt toujours au courant des nouvelles, nous parlâmes d'abord des ſuccès de nos troupes dans le Royaume de Naples, enſuite de ce qui ſe dit dans la Ville ſur tous les petits événemens du jour. — A propos, me dit-il, je paſſai tel jour dans vos quartiers; il ſe faiſoit tard, je n'ai pas pû vous dire bon ſoir, mais je vis une femme ſe rendre à votre porte d'un pas aſſez leſte. Elle venoit de quitter un jeune homme dans la place de l'Hôtel-de-Ville, & elle prit la même rue que moi. J'ai cru qu'elle alloit enfoncer votre porte. — C'étoit, lui dis-je, une couſine de ma Domeſtique, qui n'eſt que depuis peu à Tolède. Ces gens de campagne ſont auſſi peu inquiets la nuit que le jour, voilà pourquoi je l'avois envoyée dehors: mais je la croyois rentrée lorſque nous avons été coucher. La perſonne chez qui je l'avois en-

voyée, aura peut-être eu l'honnêteté de la faire reconduire juſques-là, je n'en ai rien ſu. Mais, lui demandai-je, de quel côté a tourné le jeune homme ? — Je n'y ai pas fait attention, répond-il ; je crois néanmoins l'avoir vu quelque part : ſon viſage ne m'eſt pas inconnu. Il faiſoit un aſſez beau clair de lune pour le diſtinguer. Du reſte, le jeune homme étoit bien couvert ; & la jeune fille m'a ſemblé le quitter en lui ſerrant la main.

Le pere alloit dire, il s'eſt aſſurément trompé ; mais à peine a-t-il lâché ces derniers mots, que Julie le regarde avec un œil plein de courroux. — Non, mon pere, je ne vous perſuaderai jamais de mon innocence. L'état douloureux où je me trouve, & un témoin qui ſemble prouver un conſentement tacite de ma part, exigent que je me faſſe juſtice moi-même. Oui, j'irai divulguer ma honte & la vôtre. Je ne puis m'innocenter qu'en achevant de me couvrir d'opprobre. J'eſſuirai donc la plus horrible tempête, puiſque ce n'eſt qu'après cet orage que je puis eſpérer le calme. Enfermez-moi entre quatre murs, ou je m'échappe ſur l'heure, & l'envie de me juſtifier appaiſera du moins la révolte de tous mes ſens. Le pere ſentit trop tard combien il avoit été imprudent de lâcher ces derniers mots. Il eut beau proteſter qu'il n'en croyoit rien, Julie ne le regardoit qu'en rougiſſant, & ſans Léonore, qui eut plus d'empire ſur elle, Julie alloit s'abandonner au plus vif emportement. Elle ſe calme par l'eſpérance que ſa mere lui donne en la comblant d'amitiés. — Non, ma fille, nous n'ignorerons pas long-tems qui eſt celui qui nous a outragés à ce point, nous le découvrirons ſans être compromis. C'eſt moi qui vais à préſent me mêler de l'affaire ; & il faut qu'une choſe ſoit abſolument impénétrable, pour qu'une femme n'en vienne pas à bout, lorſqu'elle veut la connoître. Ce que Don Gutierès vient de dire à votre pere me ſuffit. Je découvrirai le traître, fut-il au bout du monde.

Julie, après ces promeſſes, ſe tranquilliſe un peu, & ſe fait une raiſon de ſon état, auquel il n'y avoit

de remède que le terme fixé par la nature. Déjà trois mois ſe ſont écoulés, Léonore n'a encore rien appris de bien sûr : cependant elle eſpère bientôt une lettre qui lui en dira davantage. Le jeune homme, ajoute-t-elle, eſt à préſent connu, au moins de figure ; & l'on préſume qui il eſt par les compagnies où l'on dit l'avoir vu quelquefois. Mais le riſque qu'il y a de ſe tromper oblige de garder le ſilence. Quinze jours ſe paſſent encore. Enfin le pere montre une lettre ſuppoſée. — « Mon ami, je n'ai rien négligé pour découvrir la perſonne dont vous m'avez parlé. Après bien des informations faites ſur le portrait que vous m'en avez donné, je ſuis aſſuré que c'eſt un jeune homme d'Orgaz qui a déjà bien fait des ſiennes. Ayant rodé en vrai Bohémien à Fonſéca, Conſuegra, Cobiſa, il s'étoit retiré l'année derniere à Tolede, où il ſe lia avec la bande des filoux qui furent arrêtés il y a cinq mois. On préſume qu'il eſt paſſé du côté de Rodilas où quelques-uns de ces bandits ſe ſont d'abord retirés. Je ne ſais quel intérêt vous mettez à ſa perſonne : mais ce qu'il y a de sûr, c'eſt qu'on ne peut en parler que pour le dénoncer à la juſtice, & je ne doute pas qu'au premier jour il ne ſoit branché, &c. »

A peine le pere a-t-il achevé de lire, que Léonore fait ſemblant de friſſonner. Elle ſe jette au cou de Julie, l'embraſſe. — Eh bien ! ma chere, quel parti voulez-vous que je prenne ? Dois-je ſuivre mes recherches ? Voulez-vous que l'on ſache que c'eſt vous que ce bandit a déshonorée ? Vous voyez qu'il eſt connu pour tel, & qu'il n'eſt pas beſoin de notre plainte pour le faire punir comme il le ſera tôt ou tard. Remercions le Ciel de ce qu'il ne vous a pas ôté la vie, & ménagez-vous pour le fruit qui n'a pas de part aux déſordres de ſon pere. Perſonne ne ſait votre malheur. Soyons prudentes vous & moi, puiſque la moindre démarche ultérieure peut nous déshonorer à jamais.

Julie vit bien qu'il falloit prendre ſon parti. Quelque navré qu'elle eut le cœur, elle paſſa le reſte de ſon

terme dans le ſilence. Léonore fut elle-même la Sage-femme, & l'accouchement ſe fit ſans aucun autre témoin. Julie fut mere du plus joli garçon qui ſe pût voir. On le fit paſſer auſſi ſecretement à la campagne, où on le laiſſa quatre ans. Alors Léonore ſe rendit aux deſirs de Julie qui vouloit revoir ſon enfant, quelque douloureux ſouvenir qu'il lui causât. Si la maiſon n'étoit pas riche, au moins pouvoit-elle être regardée comme l'aſyle de la vertu, & l'enfant s'y élevoit de manière à ne pas donner dans les déſordres de ſon pere. On l'avoit nommé Louis comme le pere de Julie. La figure la plus intéreſſante, un beau maintien, beaucoup de vivacité, les ſaillies les plus ſpirituelles, un caractère ſouple, mêlé de certaine fierté, étoient autant d'avantages qui indemniſoient cet enfant de ce qui lui manquoit du côté de la naiſſance; & Louis dans toutes ſes actions ſembloit annoncer qu'il ne devoit pas le jour à un homme de bas étage. Il ſut ſi bien s'attacher le cœur du pere & de la mere de Julie, que ſouvent ils remercioient le Ciel de leur avoir donné un petit-fils ſi intéreſſant, quoique par un accident auſſi douloureux que l'avoit été celui de leur fille. Le tems qui ſeul calme tous les chagrins, avoit cependant laiſſé dans le cœur de Julie la plus vive impreſſion de ſon malheur; & cette impreſſion avoit donné plus de vivacité à ce ſentiment naturel qui rapproche toujours une mere de ſon enfant : auſſi Julie aimoit-elle éperdument ſon fils, qu'elle appelloit *petit couſin*.

Louis ne ſortoit jamais pour faire quelque commiſſion, ou pour aller chez ſes Maitres, ſans être embraſſé de ceux qui connoiſſoient la maiſon de ſon grand-pere : ceux mêmes qui ne connoiſſoient pas l'enfant, prenoient plaiſir à lui faire amitié. Les uns contemploient avec admiration ſa petite figure; les autres félicitoient mille fois la mere à qui il appartenoit. Le pere avoit auſſi ſa part des éloges & des compliments, & le grand-pere qui l'élevoit n'étoit pas oublié. Enfin Louis, généralement chéri, étoit parvenu à l'âge de ſept ans. Déjà il avoit les premiers élémens des études, & ſavoit proprement écrire. Le grand-pere qui ne

pouvoit pas lui laiſſer de grands biens, vouloit au moins lui donner des talents, biens ſur leſquels la méchanceté des hommes & la fortune n'ont aucun pouvoir.

Julie ne pouvoit aſſez ſe féliciter d'être mere ; & de tems en tems elle ſe diſoit avec douleur : — Quand connoîtrai-je ton pere, mon cher enfant ? Seroit-il poſſible qu'avec d'auſſi heureuſes diſpoſitions, tu fuſſes le fils d'un malheureux que je n'oſaſſe jamais réclamer ? Et rougirai-je toujours en penſant à ton pere ? Non certes, ma mere n'a pas été bien informée. Un preſſentiment flatteur que je ne puis définir ſoutient encore mon eſpoir ; & j'oſe me promettre de t'appeller un jour mon fils avec autant de ſatisfaction que j'ai de crainte aujourd'hui. A tes traits, ton maintien, ne reconnoîtrai-je dans cette Ville aucun homme qui me donne au moins la douce frayeur d'une illuſion paſſagere ! Tu tiens trop à mon cœur pour que je ne pardonne pas ta naiſſance à celui de qui tu tiens le jour. N'entendrai-je donc jamais un ſeul mot ſur cet événement ? Le cruel ! oui, qu'il ſe trahiſſe ! & fût-il du plus bas étage, s'il eſt honnête & libre, je te porte dans ſes bras, pour y vivre & mourir avec toi. J'ai acheté ſon amitié aux prix de tant de larmes, de ſanglots, de douleurs ! Me refuſeroit-il ſa main ! ou auroit-il renoncé à tous les ſentimens de la nature ?... Cher enfant ! non, ton cœur me dit que ton pere n'eſt pas un tigre, & qu'il auroit autant de pitié de moi que je ſens de tendreſſe pour lui, puiſque tu es ſon fils ! Julie ſe déroboit auſſi-tôt à l'enfant, & alloit pleurer ſeule, puis revenoit l'embraſſer, & oublioit ſon chagrin pour quelque tems.

Léonore voulant avoir des nouvelles d'une parente qui étoit malade, y envoye Louis avec un mot de lettre. Toujours prêt à obéir, Louis prend le billet, part dans l'intention de revenir promptement. Il lui falloit paſſer par un quartier où l'on faiſoit une courſe de chevaux. Malheureuſement il s'arrête pour regarder comme les autres. Trop petit pour reſter derriere, il fait ſi bien qu'il s'avance au bord de l'aréne, au

riſque d'être atteint de quelque cheval : ce qui ne tarda pas à lui arriver. Il voit venir un Cavalier qui fendoit l'air plutôt qu'il ne couroit. Louis a peur, veut paſſer de l'autre côté ; mais il étoit trop tard. Le cheval trop emporté pour être arrêté ſubitement, lui paſſe ſur le corps, & le laiſſe pour mort ſur la place. Il s'élève un grand cri, on court à l'enfant. Un Gentilhomme de certain âge avoit prévenu la foule : il deſcend de ſon cheval, prend l'enfant dans ſes bras ; & ſans conſidérer ſon rang, ſa dignité, l'emporte à pied à ſon logis. On vole chez le Chirurgien. Pluſieurs perſonnes, même de qualité, ſenſibles au malheur de l'enfant qui étoit déjà très-connu, avoient ſuivi le Gentilhomme, & lui dirent chez lui que c'étoit le petit Louis. Cet homme ſenſible ſe rappella avec douleur la maiſon du grand-pere qui paſſoit pour ſon oncle ; & ordonna qu'on en eût tout le ſoin poſſible.

Le bruit de cet accident ne tarda pas à ſe répandre ; on en fut bientôt inſtruit chez l'oncle. Ils accourent lui, ſa femme, ſa fille plus morte que vive, n'ayant de force que par ce mouvement incompréhenſible qui donne à la mere la plus timide le courage d'un lion dans le danger. On leur indique la maiſon du Gentilhomme. Julie entre comme une femme éperdue, & ſans dire un mot, prend Louis dans ſes bras, le baiſe, tombe évanouie ſur le lit. On la met dans un fauteuil, où quelques inſtans après elle revint & fondit en pleurs, criant pluſieurs fois ſans y penſer, mon fils! mon cher enfant. On ne prit ces exclamations que pour l'expreſſion de l'amitié : d'ailleurs on étoit trop occupé du malheur de l'enfant pour ſonger à trouver dans ces plaintes d'autre ſens que celui que la tendreſſe donne tous les jours à ces termes. Léonore & ſon mari pleurent avec leur fille ; mais plus modérés dans leurs plaintes, ils demandent au Chirurgien s'il déſeſpéroit de la vie de leur petit neveu. — Non, leur dit-il, il n'y a pas un auſſi grand mal que je l'avois d'abord penſé. La Maitreſſe du logis prend la parole, & dit à Léonore : Madame, vous avez une Demoiſelle qui a le cœur bien ſenſible.

Quand elle ſeroit la mere de cet enfant, elle ne feroit pas voir plus de tendreſſe. — Madame, dit Léonore, ne ſoyez pas étonnée de cet excès d'amitié. Cet enfant, qui eſt depuis trois ans chez nous, eſt devenu l'objet de tous les ſoins & de tous les amuſemens de Julie. Comme elle a toujours été auſſi recluſe qu'une Religieuſe, quoique de ſa propre volonté, nous avons cru devoir lui donner la compagnie de cet enfant qui appartient à la famille, & la diſtraire au moins par les jeux de l'innocence. Delà vient cet attachement ſingulier & l'état où vous venez de la voir. Une ſeconde raiſon qui nous a engagé de le prendre chez nous, c'eſt que le pere paroit fort indifférent ſur ſon ſort. Mais l'enfant a retrouvé dans ma fille une veritable mere, & il commence déjà à ſentir le prix de ſon amitié.

A ces mots Julie moins abattue, leve les yeux, regarde ſa mere, & demande à la Maitreſſe du logis les excuſes qu'elle croyoit lui devoir pour être entrée ſi bruſquement chez elle. — Vous ne m'en devez pas, répond cette Dame, je ſens d'après ce que je viens d'entendre, combien vous avez dû avoir le cœur ſerré en apprenant le triſte accident du petit. Mais reprenez vos ſens; le mal n'eſt pas ſans remède : le Chirurgien nous l'aſſure. C'eſt un des plus experts de l'Eſpagne. — Non, dit encore le Chirurgien, il n'y a pas de danger réel, je réponds de l'enfant. Puis il ſe retire, en recommandant de laiſſer le malade tranquille.

Le pere de Julie deſcend avec lui, diſant que des affaires le demandoient ailleurs; mais c'étoit pour ſavoir du Chirurgien ſi réellement le petit n'étoit pas mortellement bleſſé. — Cet enfant m'eſt devenu ſi cher par la tendreſſe que ma fille a pour lui, que je ne le perdrois qu'en la perdant avec lui : non, elle ne lui ſurvivroit pas. Le Chirurgien le raſſure encore; & il ſe rend chez lui.

Louis pendant ce tems-là, étoit revenu de ſon aſſoupiſſement. Il ouvre les yeux. Julie vole à ſon lit, lui demande comment il ſe ſent. — Aſſez bien, ma couſine, ſinon que j'ai un grand mal de tête : cela ſe

paſſera peut-être bientôt : mais où ſuis-je ? car je ne me reconnois pas ici. — Tu es bien, mon fils, tu es bien, mon petit ami, ne parle pas : puis elle ſe raſſied. Julie, juſqu'à ce moment trop abattue par la triſteſſe pour conſidérer la chambre où elle ſe trouvoit, n'avoit ſongé qu'à l'accident de ſon fils, mais la demande de l'enfant réveille ſon attention. D'un œil rapide elle parcourt tout l'appartement, ſe ſent un feu lui monter au viſage ; Stéphanie s'en apperçoit, lui demande ſi elle ſe trouve incommodée ? — Non, Madame ; confuſe de votre honnêté, je ſongeois qu'il eſt bientôt tems de nous retirer, mais attachée ici par ce cher enfant, je ſuis toute troublée lorſque je penſe à le quitter. — N'appréhendez pas de nous déranger, lui dit le Maître du logis. Autant j'ai été ſaiſi du malheur de l'enfant, autant je me ſuis ſenti de tendreſſe pour lui, lorſque je l'eus dans les bras. Il m'a ſemblé voir ſur ſon viſage un fils qui m'eſt cher, & jamais copie n'a mieux reſſemblé à ſon original. S'il étoit même permis de rire dans ces fâcheuſes circonſtances, je dirois que c'eſt lui qui en eſt le pere. Non, vous ne nous gênez pas, & je vous demande la grace de me le laiſſer ici juſqu'à ce qu'il ſoit entierement rétabli. Comptez ſur mes ſoins & ſur ceux de mon Chirurgien : jour & nuit on ſera auprès de lui : faites de ma maiſon comme de la vôtre, & permettez-moi de me retirer pour quelques affaires.

Léonore & Julie, moins inquietes, reſtent avec Stéphanie, qui les comble d'amitiés, & offre même un lit à Julie, ſi elle vouloit reſter auprès du malade. Julie craignit ſon propre cœur, d'après ce qu'elle venoit de voir dans l'appartement, & crut devoir différer encore quelque tems. Elle remercia cette Dame avec toute la reconnoiſſance que méritoient ſes ſervices & ſes offres. — Que vous êtes aimable, reprit Stéphanie. Juſque dans vos refus on eſt obligé de vous chérir : & vous me déchirez les entrailles par le triſte ſouvenir

qui me revient de ma fille lorſque je vous regarde. C'étoit votre air, votre maintien, vos graces, votre douceur; mais je l'ai perdue dans de trop fâcheuſes circonſtances pour vous en entretenir. Pardonnez cet écart à la tendreſſe d'une mere qui ſe croiroit heureuſe de ſe dire la vôtre. — Madame, dit Léonore, ſi ces triſtes ſouvenirs ſont toujours accompagnés de trouble, je ſais par expérience que l'eſprit s'y arrête avec une ſecrette ſatisfaction. Je vois que votre cœur ne demande qu'à ſe répandre, permettez-moi donc de me faire de votre amitié un titre pour mériter votre confiance. J'ai eſſuyé la perte de pluſieurs enfans, & j'en ſens moins la douleur lorſque je puis en parler à mes amis : ainſi faites-nous connoître cette chere fille à qui vous voulez bien comparer ma Julie. Stéphanie reſte quelques inſtans dans un profond ſilence. Tout à coup ſortant comme d'une eſpece de rêve, elle prend la main de Léonore. — Oui, vous méritez ma confiance, & Julie doit entendre cette hiſtoire. Malgré la prudence qu'elle me paroît avoir, elle n'en ſaura que mieux ſe défier des ruſes & de la méchanceté des jeunes gens.

— Marine avoit environ ſeize ans, lorſqu'elle fut demandée en mariage par un jeune homme de ſon rang. Quelque honnête que fut le parti, ma fille me parut encore trop jeune, au moins trop peu expérimentée; & nous remerciâmes, n'alléguant que cette ſeule raiſon : mais ſans rien promettre pour l'avenir. Le jeune homme offenſé de ce refus prit toutes les précautions imaginables pour s'aſſurer le cœur de Marine. La Dougne que nous avions pour la conduire fut la perſonne ſur qui il jetta les yeux pour diriger ſon projet. Une femme, inconnue d'abord chez nous, qu'elle avoit dans ſes intérêts, commença par gagner la Dougne. Celle-ci n'eût pas de peine à perſuader à Marine qu'elle devoit ſonger au mariage. Son cœur encore neuf, mais ſi combuſtible à ce moment-là, n'avoit beſoin que de la plus légere étincelle pour s'en-

flammer. Ce qui arriva bientôt. On lui montra d'abord le portrait de celui qui la recherchoit. Il lui plut & réellement il devoit la flatter : car le jeune homme avoit, dans l'extérieur le plus attrayant, tout ce qu'il falloit pour plaire. On ménagea une, deux, trois entrevues à l'Égliſe, en notre abſence, & les deux cœurs dès ce moment formerent une chaîne qu'il ne fut plus poſſible de rompre. Marine ne tarda pas à tomber dans une eſpece de mélancolie : elle devint rêveuſe, taciturne : à peine pouvois-je en tirer une parole, elle qui étoit naturellement d'une humeur ſi enjouée. J'eus beau la queſtionner ſur la cauſe de cette ſinguliere révolution, je n'en arrachois que des ſoupirs, ou elle ne me donnoit que les détours dont on avoit grand ſoin de l'inſtruire. Je pris toutes les précautions imaginables, mais la fourbe Douegne, qui ſembloit ſi zélée à ſeconder mes vues, me trahiſſoit en tout ; & l'intrigue dura ainſi pendant deux ans. Avant la cataſtrophe qui la termina, Marine avoit été demandée deux fois par d'autres perſonnes : elle avoit refuſé net, diſant qu'elle ne ſongeroit de long-tems au mariage pour lequel elle ſe ſentoit une ſinguliere répugnance. L'état de Marine empiroit tous les jours, & tous les jours néanmoins elle voyoit ſon amant, qu'on ſavoit introduire dans la chambre de la Douegne où elle couchoit. Enfin, dois-je vous le dire, ma fille y fut ſurpriſe quoiqu'un peu volontairement, & ce manege dura encore près de ſix mois. Marine ſe trouvoit au point de ne pouvoir plus long-tems cacher ſon état. Elle demanda un Médecin, lui avoua ce qui s'étoit paſſé, le priant de ne le dire qu'à moi ſeule, afin que je viſſe à ſauver ſa réputation. Dès le moment j'allai trouver le pere du jeune homme. Il me donna rendez-vous pour le lendemain, me promettant qu'il auroit ſon fils avec lui, & que s'il convenoit du fait, il uſeroit de toute l'autorité paternelle pour lui faire épouſer Marine à l'inſtant. Je m'y rendis le lendemain. Le

pere m'attendoit avec ſon fils à qui il ne s'étoit pas encore ouvert, de peur qu'il ne diſparût. Je m'adreſſai directement au fils, lui racontant tout ce que Marine m'avoit dit, & lui faiſant ſentir quel étoit (1) l'engagement qu'il avoit contracté avec elle, après l'avoir miſe dans cet état : qu'outre l'autorité paternelle, il étoit des loix auxquelles j'avois droit de recourir, s'il oublioit ſon devoir ; mais que je ne lui croyois pas aſſez peu d'ame pour ſe déshonorer. Le fils reſta muet quelque tems. Son pere lui ordonna de me ſatisfaire par la promeſſe la plus préciſe & la plus ſincere : ou qu'il lui falloit ſe réſoudre à être renfermé le reſte de ſes jours. Quoique le pere fut d'un rang égal à celui de mon mari, il ſavoit que notre famille, l'une des plus diſtinguées de l'Eſpagne, ne ſeroit pas outragée impunément. Il étoit d'ailleurs trop intéreſſé à ne pas ſouffrir cet affront de la part de ſon fils ; ou il eut été contraint lui-même de diſparoître de la Cour, & toutes les meilleures maiſons lui euſſent été fermées. Mais le pere étoit un homme droit, auſſi integre que mon mari, & l'un & l'autre incapables de ſouffrir une baſſeſſe. Le fils promit donc tout ce que le pere exigea : il me prit même la main, me jurant foi de Gentilhomme qu'il n'auroit jamais d'autre épouſe que ma fille. Je revins trouver Marine avec un contentement inexprimable, & lui appris ce qui venoit de ſe paſſer : ſon état exigeoit de la conſolation plutôt que des reproches de ma part : auſſi lui marquai-je toute la tendreſſe que mon cœur ſe ſent encore pour une fille que j'avois éperdument aimée. Stéphanie, à ces mots, laiſſe enfin couler les pleurs qu'elle retenoit avec contrainte.

(1) Il n'y a aucune raiſon en Eſpagne qui puiſſe dans ce cas-ci diſpenſer un homme d'épouſer la fille, car l'Inquiſition s'en mêle auſſi-tôt. Si ce Tribunal n'étoit établi que pour connoître de ce fait, je ne le déſapprouverois pas.

— Sachez donc la fin de cette ſcène ſi douloureuſe pour le cœur d'une mere. J'eus la prudence de n'en rien dire à mon mari, & j'avois prié le pere du jeune homme de garder ſur tout le plus grand ſilence. J'affectois même de marquer une amitié particuliere à la Douegne qui m'avoit trahie à ce point, me réſervant à me venger de ſa fourberie lorſque tout ſeroit conſommé. Mais quelle que fut ma prudence, la choſe éclata. Le lendemain, le jeune homme ſe rendit de grand matin dans le jardin de ſon pere & s'y perça de ſon épée, laiſſant à côté de lui ce billet. — *Non, je n'épouſerai pas une femme que je ne pourrois pas eſtimer.* Comme il avoit coutume de deſcendre d'aſſez bonne-heure, & d'aller enſuite ſouhaiter le bon jour à ſon pere, celui-ci fort ſurpris de ne pas le voir à neuf heures, envoie un domeſtique à ſa chambre; il n'y étoit plus. On demande dans la maiſon s'il a paru? Il ne s'étoit pas montré. Le pere va lui-même au jardin, diſant qu'on le laiſſe ſeul. Il entre ſous une allée; apperçoit quelqu'un couché à l'autre extrémité: c'étoit ſon fils qu'il voit nager dans ſon ſang. Il tombe à côté de lui ſans connoiſſance, & ne reprend ſes ſens qu'au bout d'une demi-heure. A peine a-t-il aſſez de force pour venir appeller un homme de confiance: il retourne avec lui pour déliberer ſur le parti qu'il y avoit à prendre. Ils conviennent de revenir ſans rien faire paroître, de tenir le jardin fermé toute la journée; & de ne le faire enlever que le ſoir. Lorſque tout le monde fut couché, le pere avec deux domeſtiques l'enlevent, le tranſportent dans ſon lit. Le lendemain on fait courir le bruit qu'il a eu une affaire la nuit précédente, & qu'il eſt mort de ſa bleſſure.

— Telle eſt la mort du jeune Don Garcia, ſur laquelle il s'eſt dit bien des choſes incertaines. Quant à ma fille, dès que le pere m'eut fait ſavoir ſecrettement la mort de ſon fils, je fus obligé d'uſer d'artifices pour lui faire entendre que les choſes ne ſe termineroient pas ſi-tôt que nous

l'avions cru. De crainte que l'état de Marine ne fut apperçu, je demandai à ſon pere d'aller paſſer quelques ſemaines à une maiſon de campagne que nous avons ſur le bord du Tage, à deux lieues au-deſſous de Toléde. Le Médecin s'y rendit à mes ordres dans le tems que je lui marquois. Marine ne pouvoit plus cacher ſon malheur que dans la retraite; elle appréhendoit auſſi bien que moi la préſence de ſon pere, malgré les affaires qui le retenoient à la ville; & j'étois une femme perdue ſi j'avois été ſurpriſe. Jamais je n'aurois fait croire à mon mari que je n'avois pas favoriſé les menées ſecrettes de ſa fille. Mille fois je me reprochai de ne pas l'avoir prévenu ſur l'heure de ce qui s'étoit paſſé; mais la tendreſſe maternelle, le caractere ſouvent inexorable des hommes qui, ſujets à tous nos foibles, ne veulent pas nous les pardonner, enfin la réputation de ma fille, que je voulois ſauver, tout, dis-je, m'engagea à diſſimuler. Pitié maternelle, es-tu donc un crime dans le cœur d'une mere tendre! & faut-il ceſſer d'aimer un enfant parce qu'elle eſt victime de l'impétuoſité de ſes ſens? Non, ma fille, je n'aurois jamais ceſſé de te chérir. Tu ne pouvois trouver de conſolation qu'en moi, devois-je te la refuſer! Marine, impatiente des retards dont je lui donnois toujours quelques raiſons aſſez plauſibles, me dit enfin qu'elle voyoit bien que ſon malheur étoit ſans reſſource; que dès ce moment elle ſe livroit à toute ſa triſteſſe, pour quitter promptement une vie qui lui étoit odieuſe. Dans cette cruelle alternative quel parti me reſtoit-il à prendre? Lui dire ce qui s'étoit paſſé chez Don Garcia, c'étoit riſquer encore davantage. Le Docteur Perez ne tarda pas à revenir, & nous convînmes que ce ſeroit lui qui ſe chargeroit d'apprendre à Marine la mort du jeune Garcia, ſans lui en dire les circonſtances. Le Docteur s'y prit avec toute l'adreſſe d'un homme très-prudent, lui faiſant entendre même que l'on avoit obtenu de Don Garcia pere, qu'elle iroit paſſer le reſte de ſon terme à une maiſon de campagne qu'il

avoit dans l'Eſtrémadure, & qu'il ne ſeroit pas difficile d'obtenir cela, d'autant plus qu'il viendroit le demander lui-même au logis avec moi. Marine trop affligée de ſon état, ne ſe rendit pas à ces raiſons. La nuit même elle fit une fauſſe couche dont elle mourut le lendemain. Telle eſt, ma chere Léonore, la fin tragique d'une fille pour laquelle j'aurois verſé la derniere goutte de mon ſang. J'aurois gardé le plus grand ſilence ſur cet événement, s'il n'avoit été connu malgré nos précautions : mais la mort de ma fille l'a miſe à couvert de tout reproche. On la plaignit, & tous ceux qui le furent prirent part à ma juſte douleur. Le Ciel m'a laiſſé quelque ſujet de conſolation dans une perte auſſi ſenſible pour moi. J'ai du moins un fils qui fait le plus doux eſpoir de ma vieilleſſe & de toute la famille. C'étoit autrefois une tête un peu légere; à préſent qu'il eſt obligé d'obéir dans un Régiment de Cavalerie, il a conſidérablement changé. C'eſt un homme raiſonnable, au moins nous l'a-t-on marqué. Je brûle de le revoir à mes côtés, mais le pere ne veut pas entendre parler de ſon retour.

Stéphanie n'eut pas plutôt dit ces derniers mots, que Louis leva la tête pour regarder la compagnie. Julie vole à lui, Stéphanie approche, l'embraſſe. Frappée des traits de reſſemblance qu'elle apperçoit, elle ne peut s'empêcher de dire : — Oui, mon cher ami, jamais enfant n'a mieux reſſemblé à ſon pere que tu reſſembles à... puis ſe tournant vers Julie : — Eh ! ma chere Julie, qui eſt donc le pere de cet enfant là ? Que mon mari l'avoit bien vu ! Que mon fils n'eſt-il donc ici ! Oui, je ſuis ſûre qu'il ſeroit auſſi étonné que moi. Raſſeyons-nous, parlons bas, pour ne pas troubler le repos de cet aimable enfant. Louis s'aſſoupit.

Stéphanie prend les deux mains de Julie, les ſerre, la prie de lui faire connoître le pere du petit malade, & le lieu de ſa naiſſance. Mais Julie toute interdite, pleure & reſte muette. Léonore

prend la parole. — Madame, le chagrin trop ſenſible de ma fille l'empêche de vous répondre. Excuſez le trouble où l'a jettée le malheur de ce cher enfant. Les ſoins obligeans que vous lui marquez exigent trop de reconnoiſſance de notre part pour que je refuſe de vous ſatisfaire. Cet enfant doit le jour à une de mes parentes. Pour le pere, il m'eſt impoſſible de vous le nommer, & j'ignore abſolument qui il eſt. Cette honnête perſonne etoit accompagnée de ſon pere & de ſa mere, lorſqu'elle fut enlevée ſous leurs yeux par une bande de libertins, qui l'ont tranſportée on ne ſait où. Là ſans connoiſſance, à la ſuite de l'horrible frayeur dont elle fut alors ſaiſie, elle devint la proie d'un de ces malheureux, & mere de cet aimable enfant. Quelques recherches que nous ayons faites, nous n'avons découvert aucun indice qui nous donnât aſſez de confiance pour oſer rendre plainte. La mere depuis ce tems a toujours vécu dans la retraite, comme la famille le lui a conſeillé, & nous avons retiré l'enfant chez nous. Voilà tout ce que je puis vous en dire, avec la ſincérité que vous méritez de notre part.

— Madame, reprend Stéphanie, je ne me trompois donc pas : car malgré la reſſemblance qu'a le petit avec mon fils, je croyois réellement lui voir des traits aſſez conformes à ceux de Julie & aux vôtres : il a certain air de famille qu'il n'eſt pas difficile de reconnoître. Sa mere vous touche ſans doute de très-près ? — Oui, Madame, mais je penſe que vous ſerez aſſez complaiſante pour ne pas exiger que je vous la nomme.

Pendant la converſation, Julie dont ces détails avoient réveillé toute la triſteſſe, fut encore plus frappée de ſe retrouver dans l'appartement où elle étoit devenue mere : quoique la chambre ne fut plus tapiſſée comme elle l'étoit alors, Julie vit bien qu'elle ne ſe trompoit pas. La diſtribution des cabinets, la fenêtre grillée qui donnoit ſur le jardin, & dans lequel elle venoit d'appercevoir les

les deux ſtatues de femmes qu'elle avoit vues le jour de ſon malheur, le cabinet ſur-tout où elle vit encore le clou d'où pendoit le Crucifix qu'elle avoit pris, enfin la couchette dorée qu'elle ne put méconnoître, tout, dis-je, lui rappelloit cette ſiniſtre nuit, & le lieu qui avoit été le tombeau de ſon innocence. Léonore n'auroit probablement pas attendu plus long-tems à tout découvrir, ſi elle avoit eu les yeux auſſi inſtruits que Julie : mais elle ignoroit tout ce que reconnoiſſoit ſa fille. Julie loin de ſe faire avouer pour la mere de l'enfant, diſſimuloit la triſteſſe qui lui ſerroit le cœur, & parloit déja de retourner au logis, ne jugeant pas à propos d'attendre ſon pere plus tard. Elle recommande donc le petit couſin aux ſoins de Stéphanie. A l'inſtant ſon pere entre avec le maître du logis. Julie peut à peine les ſaluer. Mais ce généreux Seigneur la prévient. — Non, Mademoiſelle, vous n'avez plus de raiſon de vous affliger. Nous venons encore de voir le Chirurgien. Il ne voit aucun riſque. Je lui ai fermement répété que cet enfant étoit mon fils, que je l'avois adopté. C'en eſt aſſez pour que cet habile homme ait de lui tous les ſoins que j'exige. Votre pere eſt entierement raſſuré. Demain vous verrez que ce petit malade ſera bien mieux. Les femmes s'embraſſent & l'on ſe quitte.

Julie en deſcendant voulut s'aſſurer par une preuve ultérieure qu'elle ne ſe trompoit pas. Elle compta les degrés, & trouva le même nombre qu'elle avoit remarqué la premiere fois qu'elle avoit deſcendu cet eſcalier les yeux bandés. Dès qu'elle fut au logis, elle ſe jette au cou de ſon pere. — Conſolons-nous, mon pere, & rendons grace au Ciel. Oui, mon fils m'a fait enfin connoître ſon pere. Tout m'aſſure que je ne me flatte pas ſans raiſon ; & vous avez été très-mal informé. Quelle que ſoit l'énormité de ſon outrage, mon cœur me dit que je dois le lui pardonner. Ne devrois-je jamais lui être réunie, je ſais au moins

que mon cher enfant ne doit pas le jour à un brigand : c'en eſt aſſez pour moi, après le parti du ſilence que la néceſſité nous a forcé de prendre. Il eſt inutile de m'en demander davantage : ce ſeroit me plonger encore dans un océan de pleurs. Ma fortune eſt trop diſproportionnée pour que je puiſſe eſpérer d'avouer mon fils publiquement : ainſi perſiſtez avec moi dans la réſolution que nous avons priſe. Quel que ſoit le trouble, l'amertume que je reſſens de tems à autre, la conſolation de vivre avec mon fils me ſuffit. Il ſaura qui il eſt, lorſque je croirai qu'il ſera tems de le lui dire. A ces mots Julie leve les yeux au Ciel, ſe frappe la poitrine, & jette les plus douloureux ſoupirs. — Mon fils, n'as-tu été arraché des bras de la mort que pour perpétuer ma honte & augmenter ma douleur!...

Léonore & ſon mari, tout étonnés, reſtent muets à ces plaintes. Léonore s'approche de Julie. — Ma fille, ma chere amie, explique-toi, diſſipe à l'inſtant le trouble où tu nous jettes en nous propoſant des motifs de conſolation ſi équivoques. Tu ſais qui eſt le pere de ton fils? Comment donc! tu nous le cacherois, tu diſſimulerois avec la franchiſe que nous te connoiſſons? Mais ne te ferois-tu pas illuſion? Penſerois-tu que ce ſeroit quelqu'un de la maiſon de cet honnête Gentilhomme, ou peut-être lui-même, qui t'eût outragée? Songe donc qu'il n'y a dans ſes paroles que l'eſſuſion d'un cœur ſenſible, & que pour avoir dit que cet enfant eſt ſon fils, ou qu'il reſſemble à un fils qu'il chérit, tu n'en dois pas conclurre qu'il eſt le pere de ton enfant. — Non, ma mere, il n'eſt pas le pere de mon fils; il a l'ame trop noble pour m'avoir jamais outragée : les ſoins, l'amitié qu'il a pour nous, dépoſeront toujours en ſa faveur. Pourquoi voulez-vous me contraindre de vous jetter dans de nouveaux troubles, puiſque le mal eſt ſans remede? Voyez par mon état celui où vous allez être vous-même, ſi vous me forcez d'en dire davantage. N'eſt-ce pas aſſez que je vous raſſure contre ce

qu'on vous avoit donné lieu de craindre en vous apprenant que mon fils étoit celui d'un ſcélérat? Non, il ne l'eſt pas, je le proteſte; &, ſans avoir connu perſonnellement ſon pere, je vous le répete, il eſt iſſu d'un homme de la plus haute conſidération. Oui, j'aime aſſez mon fils pour pardonner à ſon pere. — Non, Julie, il n'eſt plus tems de nous taire, ſi tu es auſſi ſûre que tu le dis de ne pas te tromper. L'honneur, l'amitié que tu nous dois, que tu dois à ton fils, exigent l'aveu le plus ſincere de ta part. Il n'eſt pas de Nobleſſe dans le Royaume avec laquelle la nôtre ne puiſſe ſoutenir le parallele; &, toute diſproportionnée que te paroit notre fortune, nous ne ſommes pas dans l'indigence. Quoique les ſentimens, ſur-tout aujourd'hui, ſe rencontrent rarement avec la naiſſance, il eſt encore dans la foule de la Nobleſſe avilie, quelques grandes ames qui, après une erreur, ſentent ce qu'elles ſe doivent, même en particulier. Ainſi montre-nous combien tu ſens le prix de notre tendreſſe. Ma chere Julie, aurois-tu quelque choſe de caché pour une mere!.. Ton pere n'a-t-il donc rien mérité de ſa fille!..

Julie ne tient plus contre ces dernieres inſtances. — Non, ma mere, quelque abattue que je vous aie ſemblée pendant votre converſation avec *Dona* Stéphanie, je n'ai rien perdu de ce qui s'y eſt dit, & c'eſt ce qui me déconcerte. Mais avant de vous rappeller ce qui m'a fait éprouver la plus vive angoiſſe, je vais vous ſatisfaire ſur ce qui regarde le pere de mon fils. Vous avez vu ſans doute la couchette dorée qui eſt dans la chambre où eſt l'enfant? — Oui. — Les Cabinets ne ſont-ils pas diſtribués comme je vous l'ai toujours dit? — Oui. — La fenêtre ne donne-t-elle pas ſur le jardin, & n'avez-vous pas même remarqué les deux ſtatues qui ſont en face de la porte d'entrée? — Oui. Léonore ne ſe poſſéde plus de l'agréable ſurpriſe. Elle ſe jette au cou de ſon mari, revient embraſſer ſa fille, & bénit mille

fois le Ciel de leur avoir donné l'occaſion de voir enfin ce lieu d'horreur & d'opprobre devenir l'aſile même de la pitié & de la vertu. — Oui, ma chere Julie, oui, ma fille, je t'entends à préſent. Cet honnête homme a un fils; il eſt à l'armée; mais où ? En Flandres, ou en Italie ? Il a eu une tête légere, nous diſoit Stéphanie, néanmoins il eſt aujourd'hui plus raiſonnable. Et tu crois très-fermement qu'il eſt le pere de ton fils ?.. Ma fille, de la prudence. Une famille auſſi honnête exige de notre part les plus grands ménagemens, & ce ſeroit nous déshonorer à jamais que de nous trop avancer vis-à-vis d'eux. — Ma mere, ce n'eſt pas là le ſujet de mon inquiétude. Je ſuis ſûre qu'il ne peut déſavouer ſon outrage, & qu'en reclamant l'autorité des loix, je puis le forcer à m'épouſer; mais rappellez-vous l'action barbare du jeune Garcia, & ce qu'il laiſſa par écrit avant de ſe ſouſtraire à l'autorité de ſon pere. Je ſuppoſe donc que, contraint ou par ſa famille, ou par les loix, le pere de mon fils me donne ſa main & reconnoiſſe cet enfant, quelle vie penſez-vous que ſera la mienne avec un homme qui ne m'accordera jamais la moindre part à ſon eſtime ? Eh ! ne vaut-il pas mieux laiſſer tout dans l'état où ſont les choſes, que de me rendre malheureuſe ſans reſſource. Repréſentez-vous le triſte ſort d'une honnête femme expoſée à ſouffrir ſans ceſſe le cruel ſupplice de l'indifférence, ce qui eſt encore le moindre inconvénient dans un état où il faut néceſſairement aimer ou haïr. Non, le mariage n'eſt ſuſceptible d'aucun milieu : il me haïra donc? Par-tout il ne verra ſur mon front que la marque de l'outrage qu'il y a imprimée. Oſerai-je lever les yeux ? Oſerai-je lui parler ? Suppoſez même qu'il ſe déguiſe dans les compagnies, je ne verrai donc jamais qu'un fourbe me préſenter la main pour me fermer toutes les avenues de ſon cœur ? S'il eſt violent, emporté, brutal, car je ne dois rien me diſſimuler, croyez-vous qu'il ſe

fera un ſcrupule de porter la main ſur une femme qu'il a eu l'audace de déshonnorer ? Gardez-vous de penſer que le mariage ſoit plus reſpecté parmi les Grands que dans le bas peuple ; vous ſavez ce que vous en a dit pluſieurs fois une de nos bonnes amies, & les triſtes exemples qu'elle vous en apportoit. Non, rien de ſi bas, de ſi vil, que le cœur des Grands lorſqu'il eſt dégradé ; au lieu que le bas peuple revient ſouvent de ſa brutalité ; au moins le contient-on quelquefois par la crainte des loix. Ainſi tout ſemble vous diſſuader de révéler la moindre circonſtance de cette ſiniſtre nuit, dont je ne me dérobe les horreurs que par la conſolation que je reçois de la préſence de mon fils.

— Ma fille, vos réflexions ſont des plus ſenſées ; mais vous ne vous rappellez que ce que votre douleur vous a fait ſaiſir, comme l'aliment qui peut la fomenter. Vous avez cependant oui dire à cette honnête Dame que ſon mari étoit auſſi integre que votre pere, & incapable de rien ſouffrir qui put jetter le moindre vernis ſur la réputation de ſa famille ; & que dans le cas où ſe trouvoit Don Garcia pere, il en eut agi comme lui. Vous lui avez d'ailleurs entendu dire à lui-même qu'il adoptoit votre enfant : vous voyez avec quel zele, quels ſoins il s'eſt prêté à le ſecourir, parce qu'il a été frappé de la reſſemblance que Louis avoit avec ſon fils. Ne ſont-ce donc pas là des motifs vraiment conſolants pour vous & pour moi ! Et la douleur fera-t-elle taire une raiſon auſſi refléchie que la vôtre ? Non, ma fille, non, ma chere Julie, rien ne doit vous déconcerter. Tout, au contraire, vous engage à ne plus reſter dans le ſilence : je ſaurai demain depuis quand le fils de cette honnête homme eſt abſent, & dans quel pays il eſt. Si le tems de l'abſence s'accorde avec l'âge de votre fils, il ne me reſtera plus aucun doute ; & vous n'aurez plus rien à craindre, ni en reclamant un mari, ni en vivant avec lui. En effet, ma fille, faites attention

que le cas de Marine eſt tout différent du vôtre. Je conviendrai avec Stéphanie que ſa fille a été ſurpriſe, livrée par les trames indignes de ſa gouvernante. Cependant la faute de Marine a preſque été toute volontaire. Je conviens qu'il faut de l'amour avant le mariage & que deux cœurs doivent s'être ſentis l'un l'autre pour paſſer à un engagement auſſi dangereux : mais jamais, au moins très-rarement, l'amour y eſt ſuivi d'un amitié ſolide lorſque l'on a commencé par où il falloit finir ; & je ne ſuis pas étonnée que Garcia n'eut pas cru pouvoir eſtimer celle qui lui avoit tout accordé lorſqu'elle devoit tout lui refuſer. Mais votre faute, s'il en eſt cependant une dans votre conduite, vous a été inconnue, vous vous êtes même en quelque façon vengée de cet outrage par la fermeté que vous avez montrée lorſque vous étiez près d'être inſultée une ſeconde fois ; & par-là vous avez laiſſé toute la honte de ſon lâche procedé du côté de votre raviſſeur. Croyez-vous donc que preſſé par les ſollicitations d'une mere, forcé même par l'autorité paternelle, ce jeune homme ne ſentira pas qu'il ne lui reſte d'autre parti que de vous épouſer pour effacer ſa honte ? L'amitié de ſon pere & de ſa mere vous répond de la ſienne. Quel homme tient contre les charmes d'une femme aimable, honnête, & ſur-tout malheureuſe ! Oui, il vous aimera, il vous eſtimera, parce que vous mériterez tout de ſa part, en lui pardonnant ſon injure. Ma chere Julie, la vertu, l'honneur, l'amitié, la reconnoiſſance vous obligent de faire quelque choſe pour nous ; & vous taire à préſent ce ſeroit donner un conſentement tacite à tout ce qui s'eſt paſſé. Vous dites que vous ferez connoître à votre fils quel eſt ſon pere : mais voici le moment de le faire avec tous les plus grands avantages : ſi vous différez, il peut s'engager avec un autre, & votre fils n'aura plus de reſſource que le parti de la vengeance qu'il vous devra : avez-vous réfléchi ſur ſes ſuites. Vous avez le tems de vous conſulter ſur la maniere dont

vous devez vous y prendre. Nous verrons tous les jours le petit, d'ici à ce qu'il ſoit guéri ; l'intérêt ſeul que vous avez de vous découvrir vous montrera l'occaſion la plus favorable pour vous expliquer, ſoit devant moi, ſoit en mon abſence. Interrogez votre propre cœur, & vous ſentirez combien je vous marque d'amitié en vous faiſant ces ſollicitations.

Julie ſe rend aux deſirs de ſa mere, & lui promet tout ce qu'elle lui demande. Le lendemain Léonore alla chez une amie s'informer adroitement ſi le Gentilhomme en la maiſon duquel étoit le petit Louis avoit un fils à l'armée, en quel contrée il étoit, & depuis quand il avoit quitté Tolede. Inſtruite de ce qu'elle deſiroit, elle revient au logis, perſuadée que Julie n'avoit que trop bien reconnu l'appartement. Oui, Julie, il y a ſept ans que ce jeune homme eſt abſent, & c'eſt bien l'âge de ton fils : attendons ce que le Ciel en décidera. Avant de nous ouvrir ſondons bien les diſpoſitions du pere & de la mere ; & ſaiſiſſons l'occaſion de parler dès qu'elle ſe préſentera.

Julie & ſa mere ne manquent pas de ſe rendre tous les jours auprès du malade, attendant avec impatience ſon entier rétabliſſement. « Si dans le » moment qu'il étoit à peine reconnoiſſable Louis » a décelé ſon pere par ſa reſſemblance, ſe diſoient-» elle, à plus forte raiſon le fera-t-il encore mieux » reconnoître, lorſqu'il jouira d'une pleine ſanté ; » ne diſons donc rien auparavant. » Quinze jours ſe paſſent ainſi. Louis commençoit à reprendre un petit air de gaieté. Au bout de trente jours il ne ſe reſſentoit plus de rien. Stéphanie dans pluſieurs converſations n'avoit pu s'empêcher de dire que les traits du petit malade l'intéreſſoient ſinguliérement, & elle ne manquoit pas de parler de ſon fils. L'enfant étoit comblé de carreſſes ; tous les gens de la maiſon lui faiſoient la même amitié que le maître & la maîtreſſe. Enfin, Julie crut

qu'il étoit tems de parler, d'autant qu'elle ſe trouvoit ſeule avec Stéphanie.

— Madame, quelque deſir que vous ayez de revoir votre fils, mon cœur me dit que je dois le déſirer au moins autant que vous. Faites-moi la grace de m'entendre. C'eſt l'amitié qui vous guide, & moi l'affliction, la douleur, &, j'oſerois le dire, une eſpece de déſeſpoir : car c'en eſt fait de moi, ſi je ne retrouve en vous le cœur d'une mere tendre. A ces mots, Julie ſe jette au cou de Stéphanie & ne s'explique plus que par les ſoupirs & les larmes. Elle ſe raſſied, reprend ſes ſens & continue. — Oui, Madame, le jour que notre petit couſin a penſé périr, mon pere & ma mere ont cru voir le Ciel crouler ſur eux. Jamais la tendreſſe d'un pere n'a égalé celle qu'ils ont pour cet enfant. Mais Dieu qui a fait la plaie a ſçu nous procurer le remede; & c'eſt dans votre maiſon qu'il a voulu que je trouvaſſe les indices dont j'ai beſoin pour me laver d'un affront que je n'oublierai qu'en devenant votre ſang ! & celui du fils que vous chériſſez, que vous deſirez revoir. Si la diſproportion de ma fortune m'ôte toute prétention, tout eſpoir, la nobleſſe de mes aïeux, la mienne me donne lieu de préſumer qu'une ame auſſi grande que la vôtre ne ſe refuſera pas à la juſtice qu'elle doit à une fille malheureuſe. Il y a ſept ans que je pleure, ſept ans que je cherche votre fils, & je lui ai pardonné ſon injure dès le moment même qu'il me l'a faite, quoique je ne l'aie point connu. Le Ciel a ſans doute eu pitié de moi, de mon innocence, & vouloit que le malheur de mon fils fût la voie par laquelle je découvrirois ſon pere; eh ! ce pere, c'eſt votre fils, c'eſt celui que vous aimez ſi tendrement ! Pourriez-vous me haïr ?... Julie ſe tait quelques inſtans. Stéphanie interdite à cette déclaration ne peut lui répondre un mot. Elle la contemple, ſe ſent toute pénétrée du ton pathétique avec lequel elle venoit de s'énoncer. Julie continue, lui raconte toutes les

circonſtances de ſon malheur, & tirant impétueuſement de ſa poche le Crucifix d'or: — Oui, Seigneur, toi que cette image adorable nous repréſente ici, tu as été témoin de la violence qu'on m'a faite, ſois auſſi le juge de la réparation que j'ai droit de demander. J'ai pris ton image dans ce cabinet où le clou d'où elle pendoit eſt encore devant nous, pour te rappeller ſans ceſſe cet outrage, & non pour t'en demander vengeance. Je ne t'ai demandé que de la conſolation dans mon malheur, & la patience néceſſaire pour le ſupporter. J'ai été mere à tous égards du fruit que j'ai porté dans mes entrailles. S'il a été le ſceau de ma honte, qu'il devienne aujourd'hui celui de mon bonheur, & deviens en même tems l'appui de ma vertu! Oui, Madame, ce cher enfant à qui vous venez de marquer tant de tendreſſe, eſt votre petit-fils, me refuſeriez-vous votre cœur! A ces mots elle baiſe le Crucifix, & tombe dans les bras de Stéphanie.

Dona Stéphanie, qui à la nobleſſe de la naiſſance, réuniſſoit encore celle des ſentimens, la couvre de baiſers, la baigne de ſes pleurs (1), & ne quitte ſa bouche qu'en lui voyant ouvrir les yeux. Elle lui parle, la conſole avec ces termes pathétiques, ſi vifs, ſi pénétrans, lorſqu'ils ſortent de la bouche d'une femme, dont la tendreſſe eſt devenue un feu dévorant. Homme féroce, non, ta dureté ne tiendra pas contre la réunion de ces deux cœurs. Rodolphe, tu ſeras bientôt brûlé des flammes de la plus pure amitié.

Julie étoit à peine revenu de ſon trouble, & pleuroit encore, lorſque le Gentilhomme, impatient de la voir auprès du petit couſin, entre avec lui

(1) Cervantès fait ici de l'eſprit aux dépens du bon ſens. — « Stépha-
» nie verſa tant de larmes ſur Julie, qu'il ne fut pas beſoin d'autre
» eau pour la faire revenir ». Comment pareil trait a-t-il pu lui échapper?

dans la chambre de Stéphanie. Etonné de l'affliction de ces deux femmes, il s'arrête, approche enſuite avec précipitation, & demande la cauſe de leur triſteſſe. L'enfant ſe jette au coup de Julie, & lui demande auſſi, pourquoi elle pleure? Elle le prend ſur ſes genoux, & le baiſe ſans lui répondre. — Seigneur, dit Stéphanie, j'ai de grandes choſes à vous apprendre. Mais avant de vous en dire davantage, je vous aſſurerai que cette jeune affligée eſt votre fille; au moins eſt-elle la mienne, & de la vie je ne m'en ſépare, non plus que de ce cher enfant qui vous appartient: c'eſt mon petit-fils; c'eſt le vôtre. C'eſt un fait conſtant que vient de m'apprendre Julie, & vous en aviez vous-même apperçu la preuve ſur le viſage de l'enfant ſans le connoître, lorſqu'il vous ſembla voir votre fils, en prenant Louis dans vos bras. — Madame, voilà d'étranges propos, expliquez-vous, car je ne vous entends pas; & je ne conçois pas plus votre triſteſſe que celle de cette Demoiſelle que vous adoptez ſi promptement. Julie à ces mots ſe ſent de nouveau toute troublée; ſe repent pour ainſi dire de s'être avancée autant qu'elle l'avoit fait. Elle ſe leve, vient pour ſe jetter au genoux du Gentilhomme. Il la releve, la remet avec amitié ſur ſon ſiége. — Non, Julie, non, quelque ſoient les détails que j'attends, je ne vous verrai jamais avec indifférence: raſſurez-vous, & laiſſez parler mon épouſe. Alors Stéphanie lui raconte tout ce qu'elle venoit d'apprendre de Julie, & lui montre le Crucifix pour preuve de ce qu'elle diſoit. Il s'approche de la jeune affligée, la prend ſur ſes genoux avec ſon fils, les embraſſe l'un après l'autre. — Oui, mes enfans, vous aurez en moi un véritable pere, & je vous réponds du cœur de mon fils. Béniſſons le Ciel de cette heureuſe découverte. C'eſt à moi à faire le reſte; dès cet inſtant je ne veux plus que nous ſoyons ſéparés. Julie, ma maiſon eſt la vôtre, & vous y reſterez avec votre fils: je vais moi-même prévenir votre mere.

La crainte avoit glacé le cœur de Julie, mais la joie lui eut peut-être causé une révolution plus dangéreuse, si elle eut entendu Rodolphe s'expliquer aussi ouvertement en sa faveur! il étoit absent! &c. le désespoir du jeune Garcia donnoit encore lieu de tout craindre à Julie. Au moins en étoit-ce assez pour l'empêcher de se trop flatter d'un succès complet. Elle ne manqua pas non plus de le rappeller à Stéphanie. — Oui, Madame, il semble que vous ne nous ayez raconté la mort de Don Garcia, que pour m'ôter tout espoir. Que deviens-je si après m'être fait connoître, j'ai le malheur de ne pas trouver dans votre fils des dispositions aussi favorables que les vôtres. Ne suis-je pas à jamais couverte de honte! & ne valoit-il pas mieux m'être tue que d'être arrivée au point d'espérer de vous appeller ma mere? Que devient cet enfant qui n'oublira sans doute pas ce qui s'est passé sous ses yeux? Cette reconnoissance accompagnée de vos larmes, des miennes, & scellée par toute l'effusion du cœur du Seigneur D.... votre mari, ne laissera-t-elle pas dans mon fils une impression ineffaçable? Ne reclamera-t-il pas malgré moi un pere, sur lequel je ne pourrai plus lui imposer silence? Je ne dirai pas que votre honneur y sera également compromis. Malheureusement ces fautes ne retombent que sur les infortunées qui les ont commises, tandis que les hommes fiers de nos défaites s'en font encore un titre pour nous insulter avec lâcheté. Non, Madame, je n'ose me flatter de vous appartenir: malgré tout ce que vous dicte votre cœur dont je connois la tendresse, je suis encore séparée de vous par un intervalle immense: il n'y a que le Ciel qui puisse en rapprocher les deux extrémités.

Ma chere Julie, non, la mort tragique de Don Garcia, son billet n'ont rien qui doive vous déconcerter. Sans être dans votre position, je sens très-bien l'alternative douloureuse où vous vous trouvez; mais je vous assure que mon fils nous aime: il nous

chérit, & malgré ſes écarts paſſés qui ne nous ont donné que trop d'allarmes, il nous a auſſi donné tout lieu de bien eſpérer depuis qu'il eſt hors de l'Eſpagne. Je vous rends toute la juſtice qui vous eſt due, & mon fils vous la rendra ſans héſiter. Je vous demande, même, grace pour lui, & je le croirai le plus heureux des hommes ſi vous daignez l'eſtimer. Un amour exceſſif nous avoit d'abord aveuglé ſur ſa conduite, nous en avons trop tard apperçu les dangéreuſes conſéquences. Ne blâmez donc que nous. Mais autant nous avons contribué par notre imprudente amitié, à l'outrage qu'il vous a fait, autant nous vous montrerons de zele & de franchiſe dans la réparation qui vous eſt due. Ne nous faites aucun reproche dans le fond de votre cœur : il eſt encore tems de nous mieux juger, & nous vous en donnerons efficacément les moyens : non, mon fils n'a pas été vicieux par caractere. Entraîné dans le déſordre par une malheureuſe qui l'auroit perdu, il a cru delà qu'il pouvoit en agir ainſi envers toutes les femmes : cette erreur lui eſt commune avec nombre de jeunes gens de ſon âge qui n'ont pas aſſez d'expérience pour ſentir quel reſpect l'on doit à une honnête femme. Telle eſt malheureuſement la cauſe de l'injure qu'il vous a faite. Mais il la reparera pleinement, vous coulerez des jours heureux avec lui. Auſſitôt Stéphanie tire une lettre de ſa poche. — Tenez, Julie, liſez & n'ayez plus de craintes. Voyez que mon fils a le cœur excellent, & qu'il eſt raiſonnable à préſent. Cette lettre & d'autres que je vous remettrai n'ont certainement pas été écrites exprès pour vous en impoſer. Après des témoignages auſſi glorieux de ſa bravoure & de ſa bonne conduite, je penſe qu'il ne vous reſte plus aucun doute. Je vous ai déja dit que ſon pere étoit un homme integre; il aime ſon fils, mais il ne l'aimeroit jamais déshonoré, & mon fils le connoît. Il ſait qu'une baſſeſſe aliéneroit pour jamais de lui le cœur d'un pere qui ne le chérit plus en aveugle; & je ſuis ſûre qu'il ſe jetteroit plutôt ſur la pointe

de ſon épée que de lui déſobéïr. Embraſſez-moi, ma chere fille; oui, liez pour jamais votre cœur au mien. Viens Louis, viens, mon cher fils, & recouvre deux meres en cet heureux inſtant; c'eſt le plus beau de mes jours!

Pendant que Stéphanie conſoloit ainſi Julie, & diſſipoit toutes ſes craintes, Don D..... prenoit avec Léonore les meſures les plus directes pour faire revenir Rodolphe au logis. Le lendemain il devoit partir un courier pour Naples chargé des ordres néceſſaires. Don D..... revient chez lui & demande encore à Julie de lui raconter elle-même les principales circonſtances de ſon malheur. Il prend un air de gaieté pour la mettre plus à l'aiſe, & s'amuſe de l'enfant pendant le récit. Julie eût beau ſe contraindre, ce récit coûtoit trop à ſon cœur: elle ne put retenir ſes larmes. Don D..... ſentit bien qu'elle ne l'avoit fait que par obéiſſance. Il s'approche d'elle, la prend ſur ſes genoux, carreſſe ſon fils, & promet qu'il ne ſera plus queſtion de cet événement, que pour preſcrire à Rodolphe le parti qu'il avoit à prendre. En attendant on procure à Julie tous les plaiſirs honnêtes que l'on pouvoit imaginer: mais Julie voyoit trop de vuide dans ce qui l'environnoit pour s'y livrer avec goût. Léonore qui la venoit voir tous les jours ne réuſſiſſoit pas mieux à la tirer de ſes rêveries. Enfin, l'on reçoit une lettre de Rodolphe.

« Mon pere, nous ſommes maîtres de Naples, les » François n'y reviendront probablement pas ſitôt. » J'ai reçu deux bleſſures, je ſuis guéri, & je » ſouhaite que votre ſanté & celle de ma mere » ſoit pareille à la mienne. Je me hâte de répondre » à l'honneur de la vôtre pour ne pas retarder le » courier. Vous avez intention de me marier: je » ſens là tout le prix de votre tendreſſe; mais à » mon âge n'eſt-il pas encore trop tôt. A peine » ai-je mérité quelque eſtime que vous m'ôtez ma » plus douce eſpérance. Héſiteriez-vous de me laiſſer » moiſſonner autant de lauriers que vous. Je ſuis

» fils unique aujourd'hui, je ſens toutes vos craintes,
» ſur-tout celles de ma mere : mais en ſuppoſant
» que le ſort des armes décide de mes jours, n'eſt-ce
» pas aſſez vivre que de mourir avec gloire ? Puis-je
» m'expoſer aux mêmes hazards avec une femme &
» des enfans ? Ou avez-vous formé le deſſein de
» me retenir alors auprès de vous ? L'épouſe que
» vous me deſtinez a ſans doute tous les charmes
» que vous lui donnez, elle a la naiſſance, les
» richeſſes, l'honneur, enfin tout pour elle. Que
» ne puis-je vous répondre plus ouvertement ! Je
» me dois une ſatisfaction que je ne puis attendre
» que du hazard, & ſans ce hazard je ne ſongerai
» de ma vie au mariage. Je ſais combien peu j'ai
» eu d'égards pour moi-même par le paſſé, &
» c'eſt un puiſſant motif pour que je vous reſpecte
» davantage. Je croirois donc vous manquer en me
» rendant à vos vues, ſi elles ne rempliſſent toutes
» les miennes. Mon pere, une ame honnête peut
» s'oublier un inſtant. Il n'eſt qu'un lâche qui
» méconnoiſſe long-tems ce qu'il ſe doit. A ces
» réflexions joignez toutes celles que me dictent
» vos ſentimens, & vous ne pourrez m'accuſer de
» déſobéiſſance. Vous avez approuvé mon deſſein,
» lorſque par un retour heureux ſur moi-même
» je compris qu'il étoit tems que je m'expatriâſſe.
» Je vous avourai donc que je crois avoir encore
» trop de raiſons de me défier de moi-même
» dans le ſein de la paix & de l'oiſiveté, pour
» riſquer de me rendre à Tolede. Je ſens malgré
» cela que quelque objet pourroit me fixer, & s'il
» me flattoit réellement, je me connois de la droiture.
» Je m'y attacherois ſans réſerve. Il s'agiroit de le
» trouver ; je l'ai vu, je ne le connois pas ; &
» je n'aurois peut-être pas le bonheur de mériter
» ſon attention & ſon eſtime : car ſans ce point
» eſſentiel le mariage ne ſera jamais qu'un ſonge
» pour moi. Laiſſez, je vous en conjure, laiſſez
» au tems à me dévoiler un myſtere que je ne
» ſaurois vous expliquer, puiſque je ne le com-

» prend pas plus que vous. Dans cette incertitude » vous avez tout intérêt de ne me pas rappeller » d'où je ſuis. Je ſaurai déſormais me reſpecter de » maniere à ne pas me rendre indigne de votre ten- » dreſſe, & ſuis avec la plus vive amitié, votre fils » RODOLPHE. »

Don D..... n'eut pas plutôt reçu cette lettre qu'il la fit lire à Julie. — Seigneur, vous ne demandez aſſurément pas d'autres preuves de ma véracité. Cette énigme impénétrable pour votre fils, je vous l'ai expliquée ſans équivoque; vous voyez qu'elle n'a plus d'autre ſens. — Non, Julie, & je vais ſur le champ lui en envoyer l'explication, ſi vous le jugez à propos. — Seigneur, ſi je le juge à propos! Ai-je un plus grand intérêt que de revoir ce cher fils qui doit mettre le ſceau à ma félicité! Mais lui dire les choſes trop clairement, ce ſeroit peut-être riſquer. Que ſait on s'il apprendroit avec plaiſir qu'il a été prévenu auprès de vous. Son amour-propre révolté pourroit ſe tourner en haine. — Excuſez-moi : car dans cette cruelle alternative j'ai encore plus lieu de tout crainte que de rien eſpérer. Je m'abandonne donc à votre prudence, & faites de vous même ce qui vous reſte, comme vous avez eu la bonté de me le dire.

Don D..... fait auſſi-tôt deux lettres, l'une pour ſon fils, l'autre pour le Commandant de ſon Régiment. Un ſecond courier part & remet les ordres dont il étoit chargé. Rodolphe, deux heures après avoir lu ſa lettre, reçoit une viſite de ſon Colonel, qui lui ordonne de ſe rendre à Tolede, avec défenſe expreſſe de différer ſon départ d'un ſeul jour. Les deux amis qui l'avoient accompagné en Italie ſe diſpoſent à le ſuivre. Ils vont au port pour ſavoir ſi quelque vaiſſeau faiſoit bientôt voile vers l'Eſpagne. On appareilloit une Galere qui devoit partir le lendemain. En douze jours ils furent rendus à Barcelone, & peu de tems après à Tolede. Il entra chez lui ſi richement paré qu'il ſembloit avoir épuiſé toute l'induſtrie de Milan pour s'habiller. Son air

noble, ſon beau maintien en faiſoient ſous cette riche parure le plus aimable cavalier de la ville. Il fut reçu avec la plus ardente amitié. Julie retirée dans une petite piece qui donnoit dans la ſalle, éprouva le plus grand trouble à cette arrivée ſi ſubite : car elle s'étoit perſuadée qu'il ne reviendroit pas, comme il l'avoit aſſez fait entendre par ſa lettre. Flottant entre l'eſpoir & la crainte, elle ne ſe ſentoit plus aſſez de force pour paroître lorſqu'on la demanderoit. Elle écoute attentivement la maniere dont s'énonçoit l'aimable cavalier. Son ton modeſte, ſon air raſſis la tranquilliſe un peu.

Les deux amis de Rodolphe tiroient déja leur révérence pour ſe rendre chez-eux. — Non, Meſſieurs, leur dit Stéphanie, vous ne ſortirez pas ſans avoir ſoupé avec nous. Paſſez avec moi dans cette autre pièce, pour me conter au moins, en attendant, quelque choſe de vos courſes & de vos expéditions : il eſt trop juſte que mon fils entretienne ſeul ſon pere aujourd'hui. Elle s'enferme avec eux. — Mes amis, l'attachement que vous avez eu pour mon fils me fait eſpérer que vous n'uſerez d'aucune diſſimulation dans les réponſes que je vais attendre de vous. Je commence par vous proteſter par ce qu'il y a de plus ſaint qu'il n'en réſultera aucun inconvénient pour vous. Dites-moi franchement ſi vous étiez avec mon fils il y a environ huit ans lorſqu'il enleva une Demoiſelle, en revenant de la promenade ! Je ſais que ce n'eſt pas vous qui avez commis cette faute, ainſi ce ne ſeroit pas ſur vous qu'en retomberoient les conſéquences. Au moins mettez-moi à même de conſoler une famille éplorée, & ce n'eſt que pour cela que j'ai rappellé mon fils. Vous reſtez muets ! Non, votre cœur ne peut ſe trahir, & je vois que vous m'allez dire la vérité. — Madame, lui dit l'un d'eux, oui, je me rappelle très-bien cette ſoirée. Nous étions trois, outre Rodolphe, lorſqu'il enleva la jeune fille dont il s'agit. Nous nous ſommes contentés d'embarraſſer celui

celui qui ſembloit en être le pere, & pendant ce tems-là Rodolphe ſe ſauva avec elle dans ſes bras. Le lendemain, il nous dit qu'il l'avoit tranſportée chez lui : du reſte, il ne nous en a jamais appris davantage. C'eſt ce qui nous a déterminés auſſi-tôt à paſſer en Italie avec lui ; & depuis nous n'en avons eu aucune nouvelle. — Mes amis, que je vous ſais de gré de votre ſincérité ! Soyez tranquilles à tous égards. Sur-tout ne faites rien ſentir aujourd'hui à mon fils de ce que je viens de vous demander. Vous avez vu le prétexte honnête dont je me ſuis ſervie pour vous tirer à part. Nous parlerons demain de vos voyages. Elle ouvre la porte & rentre dans la ſalle avec eux.

Après cet aveu des deux amis de Rodolphe, Stéphanie crut devoir exécuter ſon projet, ſans remettre les choſes au lendemain. Elle envoie un homme de confiance avertir le Prêtre qu'elle avoit déja prévenu auparavant, & les pere & mere de Julie. Ils arrivent, montent dans une chambre ſur le derriere du logis, en attendant qu'on leur diſe de paroître. Alors elle rentre dans la ſalle avec un air content, & pleine de gaieté. — Mon fils, au moins, me direz-vous un mot ce ſoir avant ſouper. Quoique vous ne me rapportiez aucune curioſité d'Italie, je veux vous en montrer une qui ne vous déplaira pas. Suivez-moi avec la permiſſion de votre pere. Ils entrent enſemble dans une chambre qui n'étoit ſéparée de celle de Julie que par une cloiſon, deſorte qu'elle pouvoit entendre tout ce que la mere alloit dire ; & Julie en étoit auſſi prévenue. — Eh bien ! mon cher Rodolphe, pourrois-je mériter aſſez de confiance auprès de toi pour te demander le ſecret de ta lettre avant de te rien faire voir : car je t'avoue que ni ton pere ni moi nous n'avons encore rien vu dans cette énigme. — Ma mere, demandez-moi ma vie, ma liberté, tout ce que je ſuis, vous me verrez dévoué à vous faire un ſacrifice ſans réſerve. Si j'avois le moindre eſpoir

de découvrir ce que je désirerois, vous sauriez à l'instant ce que je cherche, & combien mon cœur a éprouvé de trouble depuis que j'ai vu ce que je n'ai pu connoitre. Il est inutile de m'en demander davantage ; ce seroit trop me révolter contre moi-même. — Mais, mon fils, il est tems de faire une fin : je n'ai que vous, & je ne veux plus que nous soyons séparés. — Ma mere, la loi de l'obéissance est celle à laquelle je me rends, si c'est votre volonté. Quoiqu'il en coute à mes sentimens, je plaindrai toute ma vie celle à laquelle vous m'arrachez, puisque ni vous ni moi nous ne pouvons la connoître ; & j'accepte une épouse de votre main afin de ne plus vous quitter qu'à la mort. Ainsi expliquez-vous : après un sacrifice qui me coute presque autant que la vie, vous n'avez plus rien à me déguiser.

A ces mots, Stéphanie l'embrasse, tire de sa poche un portrait. — Tiens, mon fils, voilà celle que ton pere & moi nous t'avons destinée. Si elle n'a pas tous les charmes pour elle, au moins seras-tu tranquille sur sa vertu & son attachement inviolable. La noblesse & l'honneur de sa famille me répondent de cette jeune Demoiselle ; sans quoi nous ne te l'aurions pas choisie pour épouse. Rodolphe prend le portrait, le regarde avec attention, & se tait. — Eh bien, mon fils, que te dit ton cœur ? Une honnête fortune avec cela n'est-ce pas ce qu'il te faut. — Ma mere, si les Peintres, qui flattent ordinairement ceux qu'ils peignent, n'ont pas été plus vrais pour cette personne, il me semble qu'elle est au moins aussi laide que la copie. Oui, l'obéissance est le devoir d'un fils, sur-tout d'un homme bien né : mais les pere & mere ne doivent donner à leurs enfans que l'état qui leur convient le plus. Le mariage sur-tout, est un lien qui ne se brise qu'à la mort : il faut donc qu'il soit également serré des deux côtés. La vertu, la naissance, la sagesse flatteront tant qu'il vous plaira celui qui rencontre ces avantages avec une épouse, mais jamais la lai-

deur n'aura d'attraits pour moi ; & je crois qu'en ceci je penſe comme tous les hommes. Je ſuis jeune, & je ſens que je voudrois jouir avec une pleine ſatisfaction des plaiſirs permis dans le mariage; ce que je crois incompatible avec une femme dont la vue ne me rappelleroit pas à la jouiſſance légitime de ſon cœur. La laideur eſt une erreur de la nature, & rarement une belle ame s'eſt trouvée ſous un viſage repouſſant. Donnez-moi une compagne qui me flatte, mais non qui émouſſe en moi la vivacité des ſenſations de mon âge, & le joug de l'hymen porté avec égalité n'aura plus que des charmes pour moi. Si cette Demoiſelle a les précieuſes qualités que vous me dites, elle trouvera toujours un mari qui ſera d'un autre goût que moi. Je ne le déſapprouverai pas. Mais le mien eſt tel. Les uns infatués de l'ancienneté d'une race ſouvent dégradée par mille baſſeſſes, veulent de la naiſſance, & ſe repaiſſent de cette fumée; les autres veulent de la vertu dans une femme, quoique plongé dans tous les vices; ceux-ci cherchent des richeſſes pour vivre dans le faſte & l'indolence, & ſe rendre mépriſables par le ſot orgueil d'une grandeur imaginaire; ceux-là ſe laiſſent entraîner par les charmes ſéducteurs d'une beauté qui ſe paſſe comme un ſonge : je ſens combien ces derniers ont de tort, ſi l'on prend les choſes à leur juſte valeur ; cependant je ſuis aſſez de leur goût ; il eſt au moins fondé dans la nature. Sans m'enorgueillir de ma naiſſance, j'en ai aſſez pour ne porter envie à perſonne. Des biens, vous m'en laiſſerez plus qu'il ne m'en faut pour faire des heureux, & ne pas craindre l'indigence avec de la conduite ; je ne puis donc deſirer qu'un belle femme. Pourvu qu'elle ne ſoit ni ſotte, ni trop volage, je m'en accommoderai, en ſuppoſant toujours l'honneur & les ſentimens. Alors ordonnez ma mere ; vous ne me verrez pas indocile.

Stéphanie fut on ne peut plus ſatisfaite de la déciſion de ſon fils, dont le goût s'accordoit ſi

bien avec les vues qu'elle avoit. — Rodolphe, je vous aſſortirai donc comme vous le deſirez. Il me ſera facile de revenir ſur mes pas. Je n'ai contracté d'engagement pour vous qu'avec la condition de votre choix : ainſi ſoyez tranquille. Rodolphe la remercie avec la plus vive amitié ; & l'on ſe met à table. Il ne manquoit plus que Julie. — En vérité, dit Stéphanie, je ne ſais guère ce que je fais. Le plaiſir que j'ai de revoir mon fils me fera ſans doute excuſer. Allez, quelqu'un, dire à Dona Julie que nous ſommes à table, & tous amis, qu'ainſi elle peut paroître ſans bleſſer ſa modeſtie. Julie prévenue d'avance, tarda un peu. Rodolphe & ſes deux amis l'attendent avec impatience : elle paroit. Jamais beauté ne fut plus richement parée, ni en méme tems plus naturelle. Elle étoit couverte d'une robe de velours noir garnie de boutons d'or, c'étoit l'habit de la ſaiſon. Pluſieurs rangs de perles en faiſoient les bordures. Une ceinture arrêtée avec une large boucle de diamans dégageoit la plus fine taille. Un collier de diamans relevoit la blancheur de ſon cou d'albâtre ; ſes cheveux blonds en étoient auſſi parſemés. Elle n'avoit d'autre coëffure que ſes treſſes & ſes boucles naturelles, d'où il s'élançoit mille feux de différentes couleurs. A peine l'œil en ſoutenoit-il l'éclat. Julie, d'un air noble & charmant, ſe préſente tenant ſon fils par la main. Elle étoit précédé de deux femmes qui l'éclairoient avec deux bougies. Chacun ſe leve pour la ſaluer, & l'on reſte en ſilence avec la plus grande (1) admiration. Julie, les

(1) Cervantès ſe livre encore ici au génie de ſa Nation, pour faire de l'eſprit fort mal-à-propos : « chacun ſe leve, dit-il, pour la » ſaluer, comme ſi c'eût été quelque choſe qui leur eût apparu mi» raculeuſement du Ciel ». En critiquant ſi ſpirituellement les Romans de Chevalerie, il n'a pas toujours ſçu ſe garantir de leur faux. N'auroit-il pas à nous reprocher aujourd'hui que la Philoſophie toujours lente & monotone nous a fait tomber dans un autre excès, & qu'en

yeux baiſſés, fait une profonde révérence. Stéphanie la prend par la main, l'embraſſe & la fait aſſeoir en face de Rodolphe. Le petit fut placé à côté de Don D..... Rodolphe, ébloui de tant d'éclat, ne ſait s'il doit lever les yeux. Il la regarde à la dérobée, lui voit les yeux baiſſés, & la contemple avec le plus grand étonnement. Un feu ſubit s'allume dans ſon cœur; il ſe dit en lui-même. — Que celle dont on m'avoit parlé n'a-t-elle la moitié de ces charmes! Je croirois mon bonheur ſans égal. Plus il la conſidere, plus il en eſt ravi. Julie ſi près, & même ſous les yeux de celui qui devoit finir ſes allarmes, ſaiſiſſoit avec avidité les inſtans qu'il détournoit ou baiſſoit la vue, pour ſatisfaire les élans de ſon cœur. Un trouble ſecret l'agite, elle ſe rappelle avec douleur ce qui s'eſt paſſé il y a huit ans, & ne peut ſe promettre de devenir ſon épouſe, malgré la lettre qu'elle avoit lue, & les proteſtations qu'elle venoit d'entendre de ſon appartement. Son cœur palpite, la ſueur lui coule ſur le viſage, ſes yeux s'éteignent, elle ſe penche ſur les bras de Stéphanie, & reſte ſans mouvement. Stéphanie effrayée jette un cri amer. Toute la compagnie eſt troublée, on ſe leve en confuſion pour donner du ſecours. Rodolphe veut voler à Julie, il tombe deux fois, & vient la ſoutenir dans ſes bras. Stéphanie lui lâche le corſet, lui jette de l'eau! Julie reſte ſans un ſouffle. Plus de pouls, plus de mouvement, & quelqu'un crie imprudemment: elle eſt morte! Juſte Ciel! A ce cri, ſon pere & ſa mere entrent bruſquement dans la ſalle; le Curé les ſuit ſans réfléchir ſur les ordres qu'il avoit de ne paroître que quand on le demanderoit. Il ſongeoit même à lui donner une abſolution générale, lorſqu'il apperçoit Rodolphe

voulant éviter les idées métaphoriques & ſaillantes, nos Ecrivains n'ont plus connu ni le vrai ni le faux enthouſiaſme?

pâlir, & près de s'évanouir avec elle. Cependant honteux de ſa foibleſſe, Rodolphe prend une plus ferme contenance. Stéphanie qui ſentit très-bien l'état du cœur de Rodolphe, lui dit : non, mon fils, ne rougis pas de la foibleſſe que tu viens de montrer, rougis plutôt de ce que tu n'auras pas fait, lorſque je t'aurai dit ce que je gardois pour une autre occaſion. Sache donc que cette aimable perſonne eſt celle que nous t'avons deſtinée. Le portrait que tu as vu n'étoit qu'un prétexte pour te ſonder. A ces mots Rodolphe ſe livre à ſa paſſion, & ſans conſidérer ce que ſembloit encore exiger la décence, il couvre Julie de baiſers, & ne ceſſe qu'en la voyant revenir. Julie interdite de ſe voir dans les bras du jeune cavalier qui l'embraſſoit encore avec l'expreſſion de la plus vive tendreſſe, veut s'échapper. — Non, Mademoiſelle, non, il n'y a rien de déshonnête dans mon procedé : vous ne ſortirez pas ainſi des bras de celui qui vous a ſi profondément gravée dans ſon cœur. Sans doute que ma mere avoit ſes vues, car voici un Prêtre. — Oui, dit Stéphanie, & que le mariage ſe faſſe à l'inſtant. Les deux familles ſont préſentes : voici le pere & la mere de Julie. Auſſi-tôt ils furent mariés ſelon l'uſage (1) de ce tems-là, où l'on n'exigeoit pas les ſages formalités qui ont été établies depuis.

Je laiſſe à d'autres plumes plus habiles à peindre la joie qui régna dans l'aſſemblée après cette heu-

(1) Cervantès dit la pure vérité. Il en étoit de même en France, & dans toute l'Europe Chrétienne. Malgré cela on avoit toujours requis un Prêtre pour recevoir de lui la bénédiction nuptiale, établie dans l'Egliſe dès le ſecond ſiecle de l'ère Chrétienne. Chez les Proteſtans, en pays libre, il ſuffit, ſi l'on veut, de ſe préſenter devant le Magiſtrat. Là les deux parties font la preſtation du ſerment réciproque, & le mariage eſt valide, ſans la préſence d'un Eccléſiaſtique : ces Egliſes ne regardent pas le mariage comme un Sacrement, mais comme un ſimple contrat civil.

reuſe union : avec quelle tendreſſe, quelle effuſion de cœur on s'embraſſa de part & d'autres ; quels actions de graces on rendit au Ciel qui venoit enfin de combler les deſirs de Julie & de ſa famille ; quelle fut l'admiration, la ſurpriſe des deux amis de Rodolphe, témoins d'un mariage ſi bien aſſorti au moment même de leur arrivée.

Mais on fut encore bien plus ſurpris, un ſilence profond ſuccéda aux cris de joie, lorſque Stéphanie dit à l'aſſemblée que Julie étoit celle qui tenoit ſi fort au cœur de Rodolphe, celle qu'il avoit enlevée. Rodolphe reſte interdit, oſe à peine lever les yeux ! — Quoi ! c'eſt vous, ma chere Julie, c'eſt vous qui avez ſçu me pardonner mon..... Julie lui met la main ſur la bouche. — Non, mon cher, il n'y a plus de grief après une réparation auſſi glorieuſe pour vous & pour moi. Embraſſez cet enfant qui fait le ſceau de mon bonheur, & qu'il vous appelle enfin ſon pere. Rodolphe les prend l'un & l'autre ſur ſes genoux. A l'inſtant Julie tire le Crucifix de ſa poche. Tenez, Rodolphe ; baiſez cette image adorable. Vous ſaviez qui vous l'avoit priſe, & qu'elle ſoit à jamais le gage de la paix qui ſuivra notre eſtime réciproque. Nulle autre que moi n'a pu vous la dérober, elle a fait toute ma conſolation. Voyez que le Ciel eſt toujours juſte malgré nos erreurs.

On ſert le ſouper, chacun reprend ſa place, & les inſtrumens célebrent cette heureuſe hymenée pendant le repas. Rodolphe ne ſavoit qui il devoit le plus admirer de la mere ou de ſon fils. Les peres & meres ne jettent les yeux ſur ce couple aimable qu'en verſant des larmes de joie, & toute la maiſon ſe livre au plaiſir. Quoique la nuit, de ſes aîles ſombres & légeres, s'envolât avec rapidité, Rodolphe uniquement occupé de ſon épouſe, ſoupiroit avec impatience après le moment de ſe voir ſeul avec elle. L'inſtant heureux arrive. Chacun ſe retire, & la maiſon eſt enſevelie dans le ſilence. Mais la vérité de cet étrange événement n'y ſera

pas enſevelie. La nombreuſe poſtérité que ces deux époux ont laiſſée dans Tolede a conſacré pour jamais leur mémoire. Ce ſont aujourd'hui les plus illuſtres familles de la ville. Chûte heureuſe d'un aimable enfant que la Force du Sang fit ſecourir par une impulſion incompréhenſible. Tant il eſt vrai que le Ciel a imprimé dans nos cœurs un caractere de bonté que rien ne peut dénaturer.

Nota. J'ai voulu laiſſer le Lecteur libre de toute prévention, en gardant, à la premiere page de cette Nouvelle, un ſilence abſolu ſur les changemens conſidérables que j'ai été obligé d'y faire. Outre le peu de décence avec laquelle Cervantès débute dans ſa Langue, on peut lui reprocher de n'avoir pas tiré du ſujet tout l'avantage qu'il préſentoit. Une narration froide, une marche languiſſante, un coloris morne, ſans ame, enfin un événement dont les circonſtances ſont devinées avant d'être dites, une invraiſemblance abſurde, & d'autres défauts, m'auroient fait croire qu'il n'en étoit pas l'Auteur, ſans la pureté du ſtyle. Mais cet avantage eſt perdu pour mes Lecteurs, qui ne peuvent juger les détails que d'après mon expreſſion. J'ai cependant conſervé tout ce qu'il a écrit. Un léger incident que j'ai jetté dans la narration, mais analogue aux circonſtances, m'a fourni ces heureuſes ſuſpenſions que Cervantès ne ſavoit pas toujours ménager. Son art eſt trop à découvert, ou plutôt il n'en a la plupart du tems qu'autant que les ſujets le forcent d'en avoir, ou s'y prêtent naturellement. Ceux qui ont lu ſes Comédies en conviendront. Enfin, j'ai tenu Julie dans la crainte, juſqu'au moment même du mariage, au lieu que dans Cervantès elle ſemble déja entiérement raſſurée avant la moitié de ces détails. L'ancienne traduction littérale d'Audiguier & de Roſſet mettra le Lecteur en état de me juger.

FIN.

NOUVELLES
ESPAGNOLES
DE
MICHEL DE CERVANTÈS.

Traduction nouvelle, avec des Notes, ornée de Figures en taille-douce.

Par M. LEFEBVRE DE VILLEBRUNE.

CORNÉLIE,
NOUVELLE DIXIEME.

Biblioteca Nazionale NAPOLI

N°10.

CORNÉLIE.

DON Antoine d'Iſunça & Don Juan de Gamboa, deux jeunes gens de qualité, grands amis, & déja d'un âge fait l'un & l'autre, étant aux études à Salamanque, réſolurent de les quitter pour paſſer en Flandres. Emportés par une bouillante jeuneſſe, & curieux de voir le monde, ils crurent que l'exercice des armes convenoit mieux à deux Gentilshommes, que la fade monotonie des leçons d'un Profeſſeur hériſſé de Grec & de Latin, ou de maximes de Juriſprudence qu'on ne ſuit que quand elles ſont favorables aux intérêts perſonnels. Ils arriverent donc en Flandres au moment où la paix alloit ſe conclure. Comme ils avoient inſtruits leurs familles de ce voyage à moitié chemin, ils en reçurent des lettres à Anvers, & apprirent par là combien leurs peres & meres avoient eu d'inquiétude & de chagrin d'une réſolution auſſi peu réfléchie : « qu'ils auroient pu » prévenir du deſſein qu'ils avoient formé de quit- » ter leurs études, & qu'alors, loin d'éprouver le » moindre obſtacle de la part de leurs familles, ils » en auroient eu toutes les commodités néceſſaires » pour arriver dans cette contrée avec un train con- » venable à leur naiſſance ». Ces lettres, pleines de tendreſſe & d'amitié, les firent réfléchir ſur leur incartade ; ils ſentirent l'un & l'autre combien leur famille devoit avoir de ſouci, & prirent le parti de retourner en Eſpagne, d'autant plus qu'il n'y avoit rien à faire en Flandres, où tout ſe diſpoſoit à la paix.

Mais ils voulurent voir auparavant les villes les plus renommées de l'Italie. Après bien des courſes dans différentes parties de cette contrée, ils jugerent à propos de s'arrêter à Bologne, ville qui leur offroit mille agrémens, & leur donnoit en méme tems tous les moyens de reprendre leurs études avec ſuccès. La célébre Univerſité de cette ville y attiroit alors un très-grand nombre d'Etrangers. Ils en donnerent avis à leurs familles; ce qui fit beaucoup de plaiſir. On leur envoya les fonds dont ils avoient beſoin pour s'y préſenter par-tout avec l'extérieur convenable à leur qualité. A peine eurent-ils mis le pied dans les écoles, que tous les Etudians arrêterent leurs regards ſur eux. Leur extrême politeſſe, leur affabilité ne tarderent pas à leur mériter de la conſidération. Don Antoine avoit vingt-quatre ans, Don Juan, près de vingt-ſix. L'un & l'autre réuniſſoient aux plus belles connoiſſances Littéraires, & à la naiſſance, le talent de la Poéſie, de la Muſique, & beaucoup d'adreſſe à pluſieurs exercices; de ſorte qu'en peu de tems ils ſe firent un certain nombre de vrais amis, tant parmi les Eſpagnols, que parmi les autres Etrangers qui étudioient dans cette Univerſité. Grands dans leurs dépenſes, quoique toujours faites à propos, ils avoient ſoin d'éviter cette fierté arrogante qui prévient toutes les Nations contre les Eſpagnols, & ſe plioient avec ſoupleſſe au caractere intriguant des Italiens, ſans en avoir la duplicité & la perfidie. Ils ne furent pas long-tems à connoître les femmes les plus intéreſſantes de la ville, & à fixer les regards de pluſieurs. Une taille avantageuſe, un beau maintien, beaucoup de réſerve, les diſtinguoient du grand nombre des Etudians, qui la plupart du tems, ne ſuivent que leur fougue, & ſont preſque toujours dupes de leur inexpérience.

Déja ils avoient été reçus dans quelques-unes des premieres maiſons de la ville: des unes ils étoient introduits dans les autres, & jouiſſoient ainſi de la plus agréable ſociété dans leurs momens de loiſir.

On parloit ſur-tout alors de l'extrême beauté de *Cornélie Bentivogli*, dont les illuſtres ancêtres avoient été Seigneurs de Bologne. Elle étoit reſtée orpheline avec Laurent Bentivogli, ſon frere, qui fut pour elle l'appui de ſon innocence, & juſque-là l'avoit conduite avec toute la tendreſſe & les ſoins d'un bon frere. Riches l'un & l'autre, ils ne voyoient, parmi les Citoyens, que les gens de la plus haute qualité, & ſavoient ſe faire honneur de leur bien. Laurent étoit bien fait, brave ſans hauteur, & ne paroiſſoit avec Cornélie que dans les momens où il croyoit avoir de juſtes raiſons de la laiſſer voir, pour lui ménager un mariage aſſorti à ſon rang: juſques là il ne s'étoit pas encore ouvert à ſa ſœur. Cornélie ſentoit bien ce que ſon frere lui taiſoit: elle gardoit auſſi le ſilence; mais ſecrettement elle conduiſoit, en femme adroite, une intrigue dont elle ne prévit cependant pas toutes les conſéquences.

Le bruit que faiſoit ſa beauté piqua la curioſité de nos deux Gentilshommes. Il s'agiſſoit de trouver l'occaſion favorable; car c'étoit une femme qu'il eût été dangereux de compromettre. Ils ſe rendirent pluſieurs fois à l'Egliſe Paroiſſiale de Cornélie: ce fut inutilement. Ainſi ne pouvant la voir là plus qu'ailleurs, ils n'y ſongerent pas davantage: au moins crurent-ils devoir attendre du haſard l'occaſion de ſatisfaire leur curioſité. Occupés de leurs études & de quelques plaiſirs innocens de leur âge, ils menoient la vie la plus agréable. Auſſi attentifs à ſe faire reſpecter qu'à profiter des leçons de leurs Maîtres, rarement ils ſortoient de nuit, jamais l'un ſans l'autre, & ils avoient ſoin de ſe munir des armes néceſſaires à leur ſûreté.

Cornélie, à l'inſçu de ſon frere, avoit trouvé les moyens de faire un heureux: elle jouiſſoit, aimoit tendrement dans l'eſpérance d'un mariage aſſorti à ſa qualité & à ſa fortune. Tendrement aimée, au moins toutes les apparences lui donnoient lieu d'en être convaincue, elle s'imagina qu'il étoit tems de forcer ſon amant ou à découvrir la baſſeſſe de ſes vues, s'il

ne lui avoit fait que de fauſſes promeſſes, ou à mettre le ſceau à ſon bonheur s'il étoit ſincere. Cornélie ſe trouva donc dès ce moment dans un état qu'il n'eſt pas poſſible de cacher long-tems. Près du terme elle s'étoit dérobée aux yeux du Public.

Dans ces circonſtances nos deux amis ſortirent le ſoir comme ils avoient coutume. Cependant il arriva que Don Antoine dit à Don Juan de prendre les devans, qu'il le ſuivroit de près lorſqu'il auroit fait ce qui l'arrêtoit au logis. — Si vous avez quelque affaire, répond Don Juan, je reſte avec vous; la promenade ne m'intéreſſe pas au point de ſortir ſans vous : demain nous en goûterons mieux le plaiſir. — Non, repartit Don Antoine; non, mon ami, je ne veux pas que vous vous priviez d'un agrément qui vous eſt même néceſſaire pour votre ſanté : prenez l'air; je vous ſuis & vous rejoins bientôt, ſi vous prenez notre chemin ordinaire. — Soit donc : car il ne faut vous rien refuſer; je vous attends, & vous me trouverez à l'un ou à l'autre endroit où nous nous repoſons. Don Juan ſort.

Il ſe faiſoit tard; la nuit étoit aſſez ſombre. Déja il avoit paſſé par deux ou trois rues. Ne voulant pas aller plus loin ſeul, il revient ſur ſes pas, prend une rue dont les maiſons forment une (1) galerie

(1) Bologne, l'une des plus anciennes villes de l'Italie, eſt très-bien bâtie. La plupart des maiſons forment des deux côtés des rues une Galerie couverte au rez de-chauſſée, comme à la Place Royale de Paris. Bologne devint une République indépendante lorſque le ſiége de l'Empire Romain eût été tranſporté en Orient. Elle fut long-tems agitée par les troubles des Gibelins & des Welphes, deux factions qui ravagerent l'Italie. Bologne étoit devenue une des plus puiſſantes Souverainetés. Les diſſenſions inteſtines la firent tendre à grands pas vers ſa perte. Malgré cela c'eſt encore une ville qui ſe préſente avec de précieux reſtes de ſon ancienne grandeur. On y voit la collection des manuſcrits du célèbre Aldrovand, qui a tant contribué à la perfection de l'Hiſtoire Naturelle, & fut réduit à mourir dans un Hôpital, à la honte de l'humanité & ſur-tout de ſes concitoyens, après avoir épuiſé ſa fortune pour acquérir & publier

couverte au rez-de-chauſſée ; il s'aſſied quelques inſtans. Sous ce portique, ſoutenu par des piliers de marbre, Don Juan prenoit le frais attendant ſon ami, au cas qu'il lui eût pris idée de venir le joindre. Il entend ouvrir une porte & appeller à bas bruit. L'obſcurité de la nuit, que l'enfoncement de la galerie augmentoit encore, ne lui permit pas de voir qui appelloit. Il ſe leve, avance quelques pas, s'arrête, écoute ; la porte s'entr'ouvre, il y va, & entend dire à demi-voix : — Eſt-ce vous, Fabio ? Don Juan, ſans y voir de myſtere, répond du même ton : — Oui, c'eſt moi. — Prenez-le donc, lui dit-on ; mettez-le à couvert, & revenez bien vîte, car on a grand beſoin de vous. Il tend la main, touche un paquet, & ſent qu'il y falloit mettre les deux mains. A peine l'eût-il pris, que la porte ſe ferma. Tout joyeux de ſa bonne fortune, il part, double le pas, & entend avec la ſurpriſe la plus étrange, un enfant crier. Il s'arrête, tout confus ; porte le paquet à ſon oreille, entend encore très-diſtinctement que les cris venoient du paquet, & que c'étoit un enfant qui venoit de naître. Quel parti prendre ? Retourner à la porte où il l'avoit reçu, pour appeller & rendre l'innocent, c'étoit riſquer d'expoſer la mere : d'ailleurs il étoit preſque certain qu'on ne lui ouvriroit pas, & que tout le bruit qu'il pourroit faire ne ſerviroit peut-être qu'à l'expoſer lui même à quelque affront. Y remettre & abandonner l'enfant lui parut un trait d'inhumanité qui le révoltoit. L'emporter au logis, comment l'y ſecourir dans un auſſi preſſant beſoin. Il ne connoiſ-

ſes connoiſſances. Mais le ſort d'Aldrovand a été celui de nombre de Savans, & le ſera par la ſuite plus que jamais. Après ſa mort ſes compatriotes dépenſerent des ſommes conſidérables pour faire achever ſes ouvrages. Ne valoit-il pas mieux aider de ſon vivant un auſſi grand homme ? Ceux qui brillent aujourd'hui dans l'Hiſtoire Naturelle lui doivent tout ce qu'ils ont de bon. *Sic vos, non vobis, mellificatis, Apes.*

ſoit non plus, en ville, aucune femme à qui il put le confier, en attendant qu'il eût vu ce qu'il en devoit faire. Mais comme on lui avoit dit de le mettre à couvert & de revenir promptement, il prend le parti de le porter chez lui, & de le confier à une vieille fille qui les ſervoit, afin de revenir le plutôt poſſible à la porte où on lui avoit dit, en le prenant pour un autre, qu'on avoit beſoin de lui.

Il entre au logis : Don Antoine étoit ſorti pour aller le rejoindre. Il n'eſt pas plutôt dans ſa chambre qu'il appelle la Domeſtique, lui montre en riant le paquet, l'ouvre, & voit avec elle le plus joli enfant du monde. Il étoit enveloppé de langes & de bandes qui montroient aſſez qu'il appartenoit à des gens riches. La Domeſtique le démaillotte : — Oh ! Seigneur, c'eſt un petit garçon. — Tant mieux, répartit Don Juan, on s'intéreſſera encore plus à ſavoir où il eſt. C'eſt à vous à préſent de ſonger à lui procurer une nourrice. Mais auparavant, ôtez-lui tout ce riche appareil, pour l'envelopper de langes qui aient même un air de pauvreté. Pour lors vous le porterez chez une Sage-Femme. Ces femmes ont toujours des Nourrices à leur diſpoſition. Tenez, voici une bourſe que vous lui remettrez, & donnant à l'enfant le pere que vous voudrez, vous le recommanderez bien, promettant de revenir ſous peu de jours avec une bonne ſomme. — Seigneur, ſoyez tranquille, tout cela va être ponctuellement exécuté ; auſſi bien le Seigneur D. Antoine eſt allé pour vous rejoindre ; ſi vous le rencontrez, reſtez avec lui le plus que vous pourrez dehors. Néanmoins je vais me dépêcher.

Don Juan ſort à grande hâte, ſe rend à la porte pour ſavoir ce qu'on lui vouloit ; mais à peine y eſt-il qu'il entend à quelque diſtance un grand cliquetis d'épée, comme ſi c'eût été des gens qui ſe battoient. Il écoute, n'entend aucune parole. Les coups étoient portés, parés, ripoſtés ſans un ſeul

mot, & au milieu des plus ſombres ténèbres. La fréquence des coups ſembloit cependant lui donner à entendre que ces gens devoient être en aſſez grand nombre. Il avance à bas bruit. Une voix lui frappe les oreilles. Quelqu'un s'écrie : — Ah ! traîtres, tant de monde contre un ſeul ! ... Lâches, non, votre fourberie ne vous ſervira de rien. Si je péris, ce ſera du moins en vous faiſant regretter long-tems de m'avoir attaqué. A ces mots Don Juan vole aux côtés de celui qui ſe défendoit ſeul, &, l'épée à la main, lui dit en Italien, afin de n'être pas reconnu pour Eſpagnol : — Seigneur, ne craignez rien, je viens à votre ſecours, & je perds plutôt la vie que de vous abandonner. Tenez ferme, foncez avec moi : les traîtres ſont toujours lâches. — Tu as menti, répond un des adverſaires, ce n'eſt pas être traître que de vouloir vanger ſon honneur à quelque prix que ce ſoit. Sans en dire davantage les adverſaires, au nombre de ſix, fondent ſur lui. Don Juan leur fait face. Ils ſe jettent ſur celui qu'il vouloit défendre, & lui portent un coup ſi furieux, qu'ils le renverſent. Don Juan le croyant bleſſé à mort, ſe précipite à travers leurs épées avec tant de viteſſe & de courage, qu'il les fait reculer, les preſſant de taille & d'eſtoc. Malgré toute ſa bravoure il eût cependant ſuccombé ſi la fortune ne l'eût ſecondé à propos. Le bruit fait paroître quelques voiſins aux fenêtres avec des lumieres. On crie : *Juſtice*, *Juſtice* ; & les adverſaires ſe dérobent les uns d'un côté, les autres de l'autre.

Déja s'étoit relevé celui qui avoit été couché par terre, mais qu'un plaſtron impénétrable avoit garanti de toute bleſſure. Don Juan, qui avoit perdu ſon chapeau dans la mêlée, le cherche, en trouve un autre, le met ſur ſa tête, ſans examiner ſi c'étoit le ſien, ou non. A l'inſtant le combattant inconnu lui dit : — Seigneur, qui que vous ſoyez, je vous avoue que c'eſt à votre bravoure que je ſuis redevable de la vie, & en toute occaſion je me ferai gloire de vous en marquer la plus vive reconnoiſ-

ſance. Dites-moi ſeulement qui vous êtes, afin que je ſache au moins en ce moment-ci à qui j'ai une ſi grande obligation. Don Juan lui répond : — Seigneur, je ſuis trop honnête pour vous déſobliger, d'autant plus que je n'ai aucun intérêt dans cette affaire. Je vous dirai donc, pour vous faire plaiſir, que je ſuis un Cavalier Eſpagnol étudiant en cette ville. Si vous avez occaſion de diſpoſer de moi en toute autre circonſtance, ſachez que je m'appelle Don Juan de Gamboa. — Vous m'obligez beaucoup, répond l'inconnu. Cependant, Seigneur Don Juan, je ne vous dirai pas encore mon nom; j'aime mieux que vous l'appreniez par d'autre, & j'aurai ſoin de vous le faire ſavoir bientôt. — Mais, Seigneur, n'êtes-vous pas bleſſé ? car ils vous ont porté deux furieux coups. — Non : comme je m'attendois à cette attaque, je m'étois muni d'un fort plaſtron qui m'a garanti des coups de ces lâches. Néanmoins, après Dieu, c'eſt à vous que je dois ma conſervation; car ces traîtres m'euſſent plutôt dépouillés pour me tuer, que de ſe contenter de m'avoir vaincu par le nombre; ce qui m'avoit déterminé à périr en faiſant la plus vigoureuſe défenſe.

A l'inſtant ils entendent venir pluſieurs perſonnes vers eux. — Si ce ſont encore là vos ennemis, dit Don Juan, mettez-vous en garde, Seigneur, & faiſons ferme : je ne vous abandonne qu'en périſſant. — Non, ce ne ſont pas des ennemis; ce ſont au contraire des défenſeurs que j'attendois, ſans néanmoins être trop ſûr de leur arrivée; ainſi ne craignons plus rien; ils ſont tous auſſi braves que vous. Auſſi-tôt ces gens, au nombre de huit, entourent l'inconnu, lui parlent à l'oreille, & ſi bas que Don Juan ne put entendre un ſeul mot. L'inconnu s'approche de Don Juan, lui dit : — Brave défenſeur, je ne vous quitterois pas ſans l'arrivée de mes amis; car vous m'avez trop bien ſervi pour croire que vous n'euſſiez pas voulu m'accompagner juſqu'à chez moi, s'ils n'étoient pas venus. A préſent que j'ai du ſecours en cas d'une ſeconde attaque, je vous prie de

ne pas vous déranger, & de me laiſſer partir avec eux. Il s'agit pour moi d'une affaire trop importante, que je ne puis terminer qu'avec ces amis, & je dois profiter du moment: ſans quoi je cours les plus grands riſques. En parlant l'inconnu porte la main à la tête, s'apperçoit que ſon chapeau lui manque, en demande un à ceux qui venoient d'arriver. Don Juan alloit lui mettre celui qu'il avoit ramaſſé. L'autre le tâte & lui dit: -- Seigneur Don Juan, ce chapeau-ci n'eſt pas à moi; gardez-le comme une priſe de bonne guerre. Sans doute qu'il ſe reconnoitra, & la dépouille vous fera honneur. Don Juan garde le chapeau. Après pluſieurs politeſſes de part & d'autre, il les quitte, ne croyant pas devoir les accompagner plus loin, & prend le chemin du logis, ſans connoître celui qu'il avoit défendu.

Il n'étoit plus tems de retourner à la porte où on lui avoit dit de revenir, car tout le quartier étoit éveillé & même en allarme par le bruit de ce combat. Au milieu du chemin il apperçoit Don Antoine qui lui dit: -- L'ami, je vous cherche partout: deſcendons par ici, & je vais vous conter la plus ſinguliere avanture dont vous ayez jamais entendu parler. -- Et moi j'en ai autant à vous dire; mais marchons; dites-moi votre hiſtoire; vous ſaurez enſuite la mienne.

--Une heure environ après que vous fûtes dehors, je ſortis pour aller vous joindre: à trente pas d'ici, je vis venir à moi une perſonne vêtue de noir, & qui courroit plutôt qu'elle ne marchoit; dès qu'elle ſe fut approchée, je connus que c'étoit une femme enveloppée d'une large mante; elle m'aborde, & me dit d'une voix entrecoupée de ſanglots: — Seigneur, feriez-vous par haſard étranger en cette ville? — Oui. — Grace à Dieu, reprit-elle, je ne mourrai donc pas ſans ſacremens! — Etes-vous bleſſée, demandai-je, ou vous ſentez-vous ſi mal, que vous ſoyez près de mourir?

— Je vous conjure, Seigneur Eſpagnol, d'avoir

pour moi ces égards dont ſe piquent ordinairement vos compatriotes. Tirez-moi de cette rue-ci, ou je ne puis aller plus loin. Je ſuis une femme perdue, ſi vous ne daignez me conduire chez vous le plus promptement que vous pourrez : là je vous ferai part du mal qui m'accable, & je vous dirai qui je ſuis, ſi vous l'exigez de moi, fut-ce aux dépens de ma réputation. La voyant dans ce preſſant beſoin, je lui donnai le bras ſans lui rien dire de plus, je la conduiſis chez nous par des rues détournées. Ce fut Eſtevan qui m'ouvrit; je lui dis de ſe retirer auſſi-tôt, & la fis monter à ma chambre. A peine y fut-elle, qu'elle ſe jetta ſur le lit, & perdit connoiſſance. J'approchai, levai la mante qui lui cachoit le viſage, & je vis la plus belle perſonne du monde, quoiqu'ayant certain air malade. Elle peut avoir dix-huit ans, plutôt moins que plus. Je vous avoue que ma ſurpriſe fut des plus étranges à la vue de cette extrême beauté; j'allois lui jetter quelques gouttes d'eau ſur le viſage; elle revint, & me dit du ton le plus touchant : — Seigneur, me connoîtriez-vous ? — Non, Madame; & j'aurois les regrets les plus ſenſibles d'avoir connu une auſſi belle perſonne en la voyant dans cet abandon : je me felicite de n'avoir jamais eu ce bonheur. — Vous avez raiſon, Seigneur : la beauté n'eſt plus qu'un funeſte avantage, lorſqu'elle nous plonge dans des malheurs pareils aux miens. Mais laiſſons-là cette beauté, voyons à remédier à mes maux. Qui que vous ſoyez, daignez me tenir bien fermée ici, & ne ſouffrez pas que j'y ſois vue d'autre que de vous ſeul. Enſuite rendez-vous promptement à l'endroit où vous m'avez apperçue. Si vous y voyez quelqu'un ſe battre, mettez la paix parmi eux : car l'avantage de l'un ou de l'autre parti, ne peut que mettre le comble à ma diſgrace. Ainſi gardez-vous de favoriſer perſonne. Je l'ai donc laiſſée enfermée ſans rien dire chez nous, & je venois pour arrêter les combattans. — Eſt-celà tout ce que vous aviez à me dire, demande Don Juan ? — Eh quoi ? Regardez-vous comme peu de choſe la beauté la plus rare, que je

tiens enfermée chez moi ? — Non, certes : & je conviens avec vous que l'aventure eſt ſinguliere. Mais écoutez la mienne. Auſſitôt il lui parle de l'enfant qu'on lui avoit remis, & lui dit comment il en avoit diſpoſé. — Quant à la diſpute pour laquelle vous vous rendiez où vous me dites, tout eſt terminé ; & je m'imagine que ce ſont des gens de la premiere qualité.

Ils reſtent l'un l'autre également étonnés, ſans pouvoir rien démêler dans ces deux événemens. L'envie d'en ſavoir davantage leur fait hâter la marche, ils ſe rendent au logis avec la plus grande célérité, pour ſavoir auſſi ce dont la jeune femme pouvoit avoir beſoin. Chemin faiſant Don Antoine dit à ſon ami, qu'il ne ſavoit trop comment s'y prendre pour la lui laiſſer voir. — Pourquoi cela, demande Don Juan ? — Elle a exigé de moi que je lui promiſſe de n'entrer que ſeul dans la chambre, juſqu'à ce qu'elle changeât de réſolution. J'ai donné ma parole : vous ne voudriez pas que j'y manquaſſe. — Rien de plus juſte. Mais ne ſeroit-il pas poſſible d'imaginer quelque moyen de la voir ſans vous compromettre ? L'éloge que vous m'en faites me donne trop d'envie d'y entrer. Ils arrivent ; l'un de leurs trois domeſtiques ouvre, tenant une lumiere. Don Antoine leve les yeux, apperçoit le chapeau inconnu de Don Juan, dont les diamans jettoient les feux les plus vifs. Il le lui ôte, y voit un cordon extraordinairement riche. L'un & l'autre, ils ne peuvent aſſez le conſidérer. — Si c'eſt du fin, diſent-ils, cela vaut plus de douze mille ducats : ce qui les confirma dans l'idée qu'ils avoient, que ces combattans étoient des gens de la plus haute naiſſance, ſur-tout celui que Don Juan avoit défendu, & qui lui avoit dit de garder le chapeau, parce qu'il étoit fort connu. Il font retirer les domeſtiques : Don Antoine ouvre la chambre, apperçoit Cornélie ſur ſon ſéant, la tête appuyée ſur la main, & verſant les plus tendres larmes. Don Juan qui brûloit de la voir, regarde pardeſſus l'épaule de ſon ami pendant qu'il entroit, eſt trahi par les feux de ſes diamans.

Cornélie éleve auſſitôt la voix. — Entrez, mon cher Duc, entrez ! pouvez-vous m'envier avec autant de jalouſie votre aimable préſence ! — Madame, dit Don Antoine, il n'y a pas de Duc ici qui refuſe de vous voir. — Comment, Seigneur, celui qui vient de regarder ici, n'eſt pas le Duc de Ferrare ? Eh ! ſon riche chapeau ne le décele-t-il pas aſſez ! Mon cher ami, mon protecteur, ne ſerez-vous ſenſible à mes maux qu'en apparence, & me refuſerez-vous celui qui ſeul peut les finir ! Non, je ne ſai par quel aventure il eſt ici, & ſi vous êtes de ſes amis : mais il eſt ſûr que je viens de le voir. M'abandonneroit-il ? Mon cher Alphonſe ! votre cœur n'eſt-il donc plus le mien ! — Foi de gentilhomme, Madame, il n'y a pas ici de Duc, encore moins de chapeau qui lui appartienne : & ſi vous voulez en voir une preuve inconteſtable, permettez d'entrer à celui que vous avez certainement pris pour un autre. — Non, Seigneur, je ne me trompe pas ; des yeux auſſi intereſſés que les miens reconnoiſſent promptement juſqu'au moindre ſigne qui les a frappés : oui, qu'il entre ; mes malheurs devroient-ils en devenir plus grands, en cas que ce ne ſoit pas le Duc !

Don Juan, qui écoutoit ceci à la porte, voyant qu'il pouvoit entrer, paroît dans la chambre le chapeau à la main, & s'avance droit au lit de la jeune affligée. Cornélie, revenue de ſon erreur, quant à la perſonne, fond en larmes, & d'une voix toute troublée lui dit : — Ah ! Seigneur, quelle angoiſſe votre préſence me fait éprouver ! Dites-moi donc promptement ſi vous connoiſſez le maître de ce chapeau-là ? Où l'avez-vous quitté, le cher homme ? Comment avez-vous ſon chapeau ? Vit-il encore ? ou, eſt-ce là ce qu'il m'envoie pour m'apprendre ſa mort ! . . Ah ! cher Alphonſe ! n'ai-je plus qu'un inſtant de vie ! . . Que veut dire tout ceci ? Oui, je vois vos dépouilles ! Je ſuis enfermée ſans vous ! Mon ſang ſe glace ! Cruel amour, n'enflamme-tu nos cœurs que pour éteindre tous nos feux, après nous avoir brûlés de tes ardeurs ! Cruel amant ! te fais-tu un jeu de mes diſgraces ! . . La perte d'une femme déſolée eſt-

elle ton triomphe ! Ingrat, tu m'as dit que ton cœur ne battoit que pour moi, ne brûloit que pour Cornélie, ne ſentoit que pour ton amante ! Mon cher Alphonſe, non, tu ne m'as pas abandonnée ; un traître t'a peut être ôté la vie ! ſeroit-ce lui qui ſe pare de tes joyaux ! ou un frere barbare auroit-il mis un obſtacle éternel à l'accompliſſement de tes vœux & des miens ! . . Seroit-il ami de celui qui me vient outrager en me montrant tes dépouilles ! . . A ces mots Cornélie tombe ſur l'oreiller, & peut à peine reſpirer. Don Antoine auſſi embarraſſé que ſon ami, tire un flacon de ſa poche, le met ſous le nez de la jeune femme. Elle revient. — Non, Seigneur, ſi je n'étois chez des Eſpagnols, dont l'honnêteté me raſſure, je ne balancerois pas un inſtant à m'ôter la vie pour conſerver mon honneur, puiſque je n'ai plus rien à prétendre au monde. — Madame, lui répond Don Juan, au nom du Duc que vous chériſſez, calmez-vous : il n'eſt pas mort, je vous en aſſure ; & vous n'avez aucun outrage à craindre chez nous. Nous ſentons l'un & l'autre tout le reſpect qu'on doit à une femme honnête ; & votre malheur que nous ignorons encore, ſeroit ſeul une raiſon ſuffiſante pour que nous vous reſpections d'avantage. Faut-il la derniere goutte de notre ſang, il ſera verſé pour votre défenſe. Ce ne ſera pas envain que vous aurez bien préſumé de la grandeur-d'ame de notre nation. Oui, nous ſommes Eſpagnols, appartenans aux premieres familles du Royaume, & nous oſons ici nous faire un titre de cette fierté que les étrangers nous reprochent ſans raiſon. Soyez donc tranquille ; on aura pour vous tous les égards que mérite une perſonne de votre ſexe. — Seigneur, oui, je vous crois incapable de m'outrager : mais comment ce chapeau eſt-il en votre pouvoir ? Qu'eſt devenu le maître, ſi vous le ſavez ? car il appartenoit à Alphonſe d'Eſt, Duc de Ferrare ! Ce cordon a été treſſé de mes mains ! il l'a fait enſuite enrichir des diamans que vous y voyez briller. Don Juan, pour ne pas la laiſſer plus longtems incertaine, lui dit qu'il l'avoit ramaſſé après un

combat où il avoit pris la défenſe d'un Cavalier inconnu, qui, ſans doute, ne pouvoit être aucun autre que le Duc, ſelon ce qu'elle diſoit ; & que c'étoit ce Cavalier même que lui avoit dit de le garder, parce que le chapeau étoit très-connu. — Du reſte, Madame, ni le Cavalier ni moi, nous n'avons été bleſſé. A peine le démêlé étoit-il fini, que nous vîmes venir pluſieurs gens armés, qui étoient ou des pages ou des amis de l'inconnu : auſſitôt il me pria de le laiſſer avec eux, me témoignant la plus vive reconnoiſſance du ſervice que je lui avois rendu, par le plus heureux hazard. Voilà, Madame, comment ce chapeau eſt en mon pouvoir. Quant au Duc, comme vous l'appellez, il n'y pas encore une heure que je l'ai quitté, dans le meilleur état où vous puiſſiez le deſirer. Si ce détail peut vous donner quelque ſujet de conſolation ; croyez-moi, il eſt ſincere ; reſſuyez vos larmes.

— Pardonnez donc, Seigneur, à la douleur d'une femme preſque déſeſpérée, la ſortie violente que je viens de faire contre vous, en vous voyant ce chapeau. Une femme déſolée n'a d'armes que la faibleſſe, ſes larmes, ſes clameurs ! Etois-je mal fondée ! Au moins les apparences n'étoient-elles pas contre vous & contre moi ! Moins ſenſibles que nous autres, vous êtes moins attachés, moins agités par le jeu des paſſions tendres. La perfidie d'une femme ne vous révolte que rarement, parce que vous avez la liberté de former de nouveaux engagemens à votre gré : mais quelle reſſource pour une femme qui ne ſent que pour aimer, & qui malheureuſement s'eſt engagée ſans réſerve ! Quelle conſolation, dis-je, lui reſte-t-il, lorſqu'elle eſt trompée ? Le deshonneur, ou plutôt le déſeſpoir n'eſt-il pas ſon partage ? Ce chapeau ne dépoſoit-il pas contre vous ? Ne ſembloit-il pas que vous vinſſiez me braver avec cette dépouille ?

Pendant cette converſation la domeſtique, à l'écart, étoit occupée à donner quelque ſimple breuvage à l'enfant, & à le changer de langes comme ont le lui avoit ordonné.

Déjà

Déjà il étoit arrangé, & elle alloit le porter chez une ſage-femme. En paſſant devant la porte de la chambre où étoit Cornélie, l'enfant jette pluſieurs cris. Cornélie les entend, ſe ſent les entrailles émues, écoute encore, & demande, les larmes aux yeux, quel eſt cet enfant ? — Seigneur, il me ſemble qu'il ne fait que de naître. — Madame, dit Don Juan, c'eſt un préſent qu'on nous a mis cette nuit à la porte. Touché de l'état de cet enfant, j'ai dit à notre domeſtique de le prendre & d'en avoir ſoin juſqu'au moment où elle le porteroit chez une ſage-femme : peut-être y va-t-elle actuellement. — Eh ! Seigneur, qu'elle me l'apporte ! je ferai au moins la charité de mon lait aux enfans d'autrui, puiſque le Ciel ne veut pas que je le donne aux miens. Don Juan appelle la domeſtique, prend lui-même le petit, & le met entre les mains de Cornélie. — Le voici donc, Madame, ce préſent qu'on nous a fait : au reſte, ce n'eſt pas le premier. Rarement il ſe paſſe un mois ſans qu'on nous en faſſe de ſemblable. Cornélie ne peut aſſez le conſidérer. Elle examine ſes langes, les voit très-propres quoiqu'avec certain air de pauvreté. En vain veut-elle retenir ſes larmes. Elle baiſſe ſa mante ſur ſa poitrine, pour donner décemment à tetter au petit poupon, qu'elle baiſe mille fois ; puis lui met le mamelon à la bouche. Elle incline la tête, reſte dans cette poſition auſſi long-tems que le petit tient le ſein. Nos deux amis la contemplent en ſilence, ſe regardant l'un l'autre, extaſiés pour ainſi dire de ce ſentiment naturel indéfiniſſable qui captive le cœur d'une femme en faveur de l'enfance. Envain l'enfant preſſoit, tiroit de tout ſon pouvoir ; cette mere qui venoit d'accoucher n'avoit pas encore de lait à ce moment. Il quitte le ſein en criant. Cornélie toute émue leve la tête, & s'adreſſant à Don Juan : — Seigneur, en vain ai-je voulu faire une charité auſſi bien placée : il me ſemble que je ſuis encore trop neuve pour cette manœuvre. Qu'on lui donne un peu d'eau miellée d'ici à demain matin ; & ne ſoyez pas aſſez dur pour

le faire tranſporter de nuit : qu'on me le rapporte au petit jour : car je me conſole réellement en le contemplant. Don Juan ſort de la chambre avec l'enfant, le remet à la domeſtique, lui diſant de le garder juſqu'à nouvel ordre, de lui donner de l'eau, comme il venoit de l'entendre dire, & de le remettre auſſi dans les riches langes avec leſquels il l'avoit apporté ; mais ſur-tout de ne pas le préſenter qu'il ne le demande. Il rentre & s'enferme avec Don Antoine & la jeune inconnue.

— Seigneurs, leur dit Cornélie, je ſens bien que vous attendez de ma part quelques éclairciſſements ſur les circonſtances où je me trouve, & concernant ma perſonne. Mais vous ſerez auparavant aſſez honnêtes pour me donner quelque choſe à manger ; car je me ſens le plus preſſant beſoin. Elle leur demande ce qui convenoit le mieux à ſon état. Don Juan deſcend, fait apprêter cela promptement, remonte, & y joint quelques conſerves qu'il tire d'un ſecrétaire. Cornélie un peu raffermie, s'aſſied ſur le lit, leur dit d'approcher, & jettant ſon voile en arriere, découvre la plus belle tête qu'ils euſſent jamais vue. Quelques larmes qui s'échappoient malgré elle, donnoient à ſa beauté ce pathétique raviſſant qui perce juſqu'au cœur le plus inſenſible. Elle s'eſſuie avec un mouchoir de la plus belle Friſe, dont la blancheur cédoit pour ainſi dire à la carnation de ſes mains. Ses ſoupirs ſe calment : malgré cela Cornélie ne peut tout-à-fait revenir de ſon trouble. D'une voix timide elle continue : — Seigneurs, je ſuis celle dont vous avez probablement entendu repéter le nom avec tant d'éloges dans cette ville. Ma beauté vantée par ceux mêmes qui ne m'ont pas vue, a fait aſſez de bruit juſqu'ici pour croire que vous devinez déjà mon nom. Mais ce public qui ne s'arrête qu'aux apparences, ignore quels précipices s'ouvrent preſque toujours ſous les pas de la beauté la plus accomplie. Oui, Seigneurs, ma diſgrace me fait penſer que ce préſent de la nature n'eſt ſouvent accordé aux femmes que dans le courroux du Ciel ; & mille fois

depuis ma foibleſſe j'ai déteſté, abhorré les charmes qui m'aſſerviſſoient tous les cœurs. Jeune, ſans expérience, je crus d'abord que je n'avois qu'à paroître pour être heureuſe, & faire au moins un ſeul heureux en lui vouant tous mes ſentimens, lorſque j'aurois l'occaſion de me prévaloir de mes attraits. Certain preſſentiment me diſoit que j'étois faite pour aimer & pour être aimée. L'amour qui ſe joue de nos cœurs avec tant d'illuſion, faiſoit du mien le plus tendre myſtère, & je n'attendois plus qu'un objet capable de fixer mes deſirs ! Deſirs d'autant plus cruels, qu'ils étoient créés par un penchant adorable dans ſon principe, mais fomentés par la confiance que me donnoient tant d'attraits, & enhardis au bruit des éloges dont on m'éblouiſſoit par-tout. Seigneurs, tel fut d'abord l'état de Cornélie Bentivogli, qui n'a plus ſous vos yeux que de cuiſans remords : voici comment fut preparée ma perte. Laurent mon frère ne vous eſt aſſurément pas inconnu. En nous nommant tous deux, je vous fais aſſez ſentir ce à quoi j'avois droit de prétendre, tant pour le rang, que pour la fortune. Reſtée orpheline avec ce ſeul frere, je n'eus que lui pour appui dans mon enfance ; & je dois dire à ſa louange qu'il n'a rien négligé pour me ménager un établiſſement conforme à ma naiſſance. Mais ſoit crainte de me gêner, ſoit amour exceſſif pour moi, jamais il ne m'a contredite en la moindre choſe. Perſuadé ſans doute que je ne démentirois jamais les ſentimens qu'il me ſuppoſoit tenir de mes peres, il s'en rapportoit plus à ma franchiſe, qu'à l'attention qu'il auroit dû avoir pour moi dans mes premieres années : de ſorte que je fus élevée avec une entiere liberté, & même une eſpece d'indépendance : car je ne commençai à ſentir la néceſſité de m'obſerver que par l'exemple d'autres femmes bien nées qu'il m'avoit choiſies pour ſociété. Mais je les voyois rarement, parce qu'il falloit me contraindre. La jeuneſſe, vous le ſavez, cherche toujours à éviter la gêne ; & jamais je n'avois été contredite. Je préférois donc d'être

ſeule au logis, n'y ayant que des femmes qui avoient ordre de m'obéir, & de prendre garde ſeulement qu'il ne m'arrivât quelque accident. Ces domeſtiques, ames baſſes qui s'inquiétent auſſi peu des mœurs, que des intérets de leurs maîtres, toujours prêtes à ſeconder mes caprices & à flatter mon orgueil, ne manquerent pas de parler de mes charmes, & de me faire ſentir aſſez ouvertement les avantages que je devois en attendre. Tout ſembloit conſpirer même à me perdre. Mon frere m'ouvrit un précipice, en me répétant mille fois que j'étois la plus belle femme de l'Italie, & qu'il étoit tems de me faire peindre. Je n'eus pas de peine à y conſentir. Il fit choix du plus habile Peintre qu'il connût; mon portrait, garni de la plus riche bordure, paroiſſoit dans toutes les compagnies qu'il invitoit au logis. J'étois dans la bouche de mes louangeurs, « le » plus bel aſtre du firmament, la merveille du monde, » le plus beau trône des graces, le parfait miroir de » l'amour, & tout ce qui pouvoit flatter mon impru» dente vanité ». — Au moins, ajoutoit mon frere, ſi elle meurt avant de ſe marier, jouira-t-on après ſa mort de ce chef-d'œuvre de la nature. Telle fut, Seigneurs, l'aveuglement de mon frere. Juǵez delà ce que me diſoit mon cœur, lorſque l'amour y eut allumé ſes feux! Cependant je me dois certaine juſtice. Je me ſentois une ame droite. Un heureux naturel retenoit mon impétuoſité. Je craignois même le mal, ſans le connoître bien diſtinctement: & tant de piéges n'euſſent pas ſuffi pour me ſurprendre & me perdre, ſans la rencotrne du Duc de Ferrare, qui ſe trouva par haſard aux nôces d'une de mes couſines. Mon frere m'y avoit menée avec la meilleure intention du monde; je ne penſois non plus qu'à m'y divertir, eſpérant bientôt avoir mon tour. J'y fus vue avec étonnement, mais j'y vis bientôt avec certain intérêt pluſieurs jeunes gens faits pour me plaire, s'ils euſſent été aſſez hardis pour ſe déclarer. J'enflammai leurs cœurs, captivai leurs deſirs, & je m'attirai les principaux hommages de toute l'aſſemblée: ce qui

me fit prendre goût plus que jamais aux louanges qu'on m'avoit tant prodiguées par le paſſé. Quelques réflexions me firent cependant ſentir le danger du piége. Une ame honnête ne ſe rend pas au premier choc; & j'éprouvai vivement combien une femme eſt malheureuſe, lorſqu'elle a ſon propre cœur à combattre, ſans autre arme contre ſes deſirs qu'une innocence trop foible & toujours prête à ſe juſtifier. Cette cruelle perplexité, loin de m'inſtruire, ne ſervit qu'à m'abattre. Tantôt je me reprochois pour ainſi dire la vertu qui m'arrêtoit, tantôt je frémiſſois à la ſeule penſée du moindre écart. Enfin je pris une ferme réſolution de me defier de ma jeuneſſe. Autant j'avois montré de gaiété & de franchiſe les premiers jours, autant je parus ſombre & réſervée les jours ſuivans: de ſorte que chacun fut étrangement ſurpris de cette métamorphoſe, qu'on interprêtoit différemment. Mais ces juges hardis, que ne pouvoient-ils voir le fond de mon ame, ſentir la force d'une bouillante jeuneſſe, & ſe promettre ce que j'avois lieu d'attendre de tous mes charmes! Oui, Seigneurs, ils euſſent prononcé en ma faveur; ils euſſent eu & mes deſirs & mes craintes; Cornélie leur eut paru innocente! Ils auroient plaint mon état!

J'étois occupée de mille rêveries, ne diſant preſque pas un mot, lorſque ma couſine Iſabelle m'amena le Duc dans ma chambre, deux heures environ avant que la compagnie ſe réunit. Mon frere, à qui je ne parlois pas plus qu'aux autres, avoit permis cette viſite au Duc, à condition que ma couſine ne le quitteroit pas. En effet, elle reſta avec lui tant qu'il fut chez moi. Le Duc, au lieu de la conduire juſque chez elle, la remit à quelque diſtance de chez moi à deux Dames & à un Cavalier de notre compagnie, & revint ſeul frapper à ma porte. J'ouvris moi-même, préſumant que c'étoit ou mon frere ou quelque ami qui venoit me chercher. Ma ſurpriſe fut des plus grandes, mais en même-tems ſuivie de certain ſentiment agréable à la préſence de cet aimable homme. A peine le vis-je chez moi que je fis les

plus ſérieuſes réflexions ; mais ce plaiſir ſecret que j'avois d'abord éprouvé, devint à l'inſtant l'état le plus inquiétant. Un mouvement dont je n'étois pas maîtreſſe, me faiſoit voir en lui plus de charmes qu'on ne m'en avoit jamais connu. Chacun de ſes regards me déchiroit l'ame ; je voulois être conſtamment honnête, & je ſentois que dans l'état actuel de ſes affaires il lui étoit impoſſible de me propoſer un parti ſortable. D'un air folâtre, quoique reſpectueux, il me prend la main, me demande ce que je penſois du mariage d'Iſabelle, & quand je ſongerois à être raiſonnable. Je ſentis à ces mots un feu me monter au viſage. Jamais pareille demande ne m'avoit été faite, & j'euſſe voulu le voir à cent milles de moi. Il s'apperçut de mon trouble, ſe prit à rire, me diſant que j'étois folle. Je fus aſſez imprudente pour pleurer ; à l'inſtant il me quitte avec ſon air de gaiété, me diſant : — Cornélie, je vous entends ; je vous eſtime trop pour reſter davantage ici. Il ſort ; un glaive ne m'eût pas percé le cœur avec plus d'angoiſſe. Je ſentis combien un tel homme étoit à craindre pour moi : mon inclination étoit déterminée dès le moment de ſon entrée ; & je me reprochois, en le voyant partir, de ne lui avoir pas marqué plus de conſidération, ou plutôt de ne lui avoir pas dit ouvertement que je l'aimois. Je brûlois de le revoir. Mais où ? Par quel moyen ? Il s'étoit auſſitôt rendu à Ferrare. Mon frere étonné de ne plus appercevoir le Duc, qui devoit encore reſter pluſieurs jours à Bologne, va le demander dans les maiſons où il avoit quelques habitudes : on ne l'avoit pas vu. Il s'en tient là pour le moment. Perſonne ne ſavoit que cet aimable Cavalier s'étoit trouvé ſeul avec moi, ce qui ſembloit m'autoriſer dans la foibleſſe que je lui avois laiſſé appercevoir à notre entrevue, & je conclus que le Duc, après une pareille diſcrétion, me laiſſoit aiſément deviner ſa penſée. Trois mois ſe paſſent. Quelques prétextes honnêtes l'amenerent à Bologne. Il ſe rendit chez ma Couſine, qui vint auſſi-tôt m'apprendre ſon arrivée, & même de ſa

part. — Le Duc, ajouta-t-elle, n'a que quelques momens à reſter ici, ſans quoi il eût été ſaluer votre frere : mais n'en parlez pas : il vous attend à dîner chez moi : mon mari eſt à Modène, & nous pouvons jouir avec plaiſir de la préſence de cet aimable Cavalier. Vous ſavez ce que je lui dois : j'eſpere que vous ſentirez ce qu'il vaut. Je fis d'abord quelques difficultés. — Comment ! me diſois-je, le Duc me demande : m'aimeroit-il ? ou, tel que tous les autres hommes, me tend-il un piége pour achever ma défaite. Je ne ſentois que trop quelle foible réſiſtance j'étois capable de faire à ſes aveux. A-t-il fait quelque confidence à ma Couſine ? Mais je n'ôſois demander aucune explication à Iſabelle. Je la ſuivis chez elle. Couverte de mon voile, j'entrai ſans y être reconnue. L'heure du dîner approchoit. Ma Couſine, auſſi impatiente que moi, me faiſoit déja des excuſes, ajoutant qu'elle ne concevoit pas ce retard, & me montre en même tems la bague que le Duc avoit laiſſée, en folâtrant, pour gage de ſon retour. Il étoit ſorti depuis huit heures du matin pour les affaires qui l'amenoient, avoit-il dit, à Bologne. J'attends encore juſqu'à trois heures : il ne paroît pas. Enfin confuſes l'une & l'autre, & pouvant à peine nous parler, nous nous mettons à table. J'étois près de fondre en pleurs. Ma Couſine, quoiqu'auſſi pénétrée que moi de ce manque de parole, avoit cependant un intérêt de moins. Son cœur ne ſouffroit que par rapport à moi : mais quel crêve-cœur pour moi que cette abſence, me croyant aimée & baffouée en un inſtant ! Je me fis violence, ne ſachant encore quelle part Iſabelle avoit dans cet événement, ni quel intérêt elle y mettoit. M'ouvrir, c'étoit peut-être trahir le Duc, ou me trop flatter d'un eſpoir qu'il ne m'avoit pas donné. Je pris mon parti, & me montrai auſſi gaie que je venois d'être rêveuſe. Quelques propos badins ſur cette conduite du Duc tournerent tout à mon avantage, & je vis très-clairement que ma Couſine ne ſavoit encore rien. J'affectai même de ne rien dire de cette

bague, dont ma couſine, fort ſenſément, vouloit que nous fiſſions le plus grand ſecret : mais je ſus bientôt que c'étoit par rapport à moi que le Duc l'avoit laiſſée.

Je rentrai de bonne heure au logis. Mon frere, qui étoit ſorti de grand matin, me dit, en reparoiſſant vers onze heures du ſoir, qu'il quittoit Alphonſe avec qui il avoit un rendez-vous, & qu'ils avoient paſſé la journée enſemble. Jamais ſurpriſe ne fut plus grande que la mienne. Je me crus jouée par Iſabelle & par le Duc, & je montai à ma chambre ſans vouloir ſouper, avec une eſpéce de dépit. Mon frere, qui s'allarmoit toujours du moindre de mes chagrins, me ſuit, me demande la cauſe de mon air taciturne. — Laiſſez-moi, lui répondis-je, puiſque vous ne me croyez pas faite pour voir vos compagnies, ne trouvez pas mauvais par la ſuite que je vous laiſſe ignorer les miennes. Le Duc de Ferrare eſt ici & vous me le cachez ? vous le voyez ailleurs ? Si je vous diſois que je n'ignorois pas ſon arrivée ? mais peu m'importe : j'aurai occaſion de me venger de cette impoliteſſe d'Alphonſe. Quelques propos piquans de part & d'autre terminerent notre converſation, & mon frere me quitta en m'embraſſant. Un mois après, ma Couſine reçut une lettre d'Alphonſe qui la prioit de m'en remettre une autre. Mais elle n'étoit pas écrite de ſa main, non plus que celle de ma Couſine ; ce que nous ſûmes après, car nous n'avions pas encore vu ſon écriture. — Si le berger, me diſoit-il, adjugea la pomme à la plus belle, à qui préſenterai-je la bague que j'ai laiſſée chez votre Couſine ? Le cruel ne m'en dit pas davantage. Je lui répondis : — Celle qui l'accepteroit eſt trop grande pour la tenir d'un autre que de vous-même, & vous aime trop pour ne pas la mériter. Soyez auſſi droit qu'elle eſt ſincère, & vous ſerez digne de Cornélie. La ſemaine ſuivante Alphonſe reparut dans Bologne, fit ſavoir à ma Couſine qu'il nous attendoit à l'Alcazar qui lui apartenoit à une demi-lieue de la ville. Dès-lors je préſumai qu'Iſa-

belle étoit dans ſa confidence, & que je pouvois m'ouvrir. En effet, je ne me trompai pas. Nous nous y rendîmes avec deux de ſes valets que nous renvoyâmes à notre arrivée. Le Duc y étoit; mais quel fut mon étonnement! au lieu de voir un homme me prévenir avec cette amitié, cet empreſſement que je devois en attendre, je n'apperçus qu'un perſonnage froid, indifférent, daignant à peine me parler. Je gardai long-tems le ſilence le plus profond; ma Couſine ſeule en tiroit quelques mots. Enfin il ſe léve, me ſaute au cou: — Oui, Cornélie, je vous adore, vous méritez tous mes ſentimens. Je me dégage de ſes bras, il ſe raſſied, me regarde en ſouriant. — Cruel homme, lui dis-je, deviez-vous me mettre à cette ſeconde épreuve! mon cœur n'avoit-il pas aſſez ſouffert le jour que nous vous attendions à dîner, ſans me recevoir ici avec cette froideur! Encore deux minutes, & je vous déteſtois comme le plus indigne des hommes. Expliquez-vous donc, car vous ne pouvez plus douter que c'en eſt fait de moi ſi j'ai le malheur d'avoir été trompée dans mon eſpoir. Une ame vulgaire peut en impoſer par les preſtiges de l'apparence, mais un Duc de Ferrare ſeroit-il aſſez lâche pour jouer une femme de mon rang! Votre préſence ſeule m'a ſubjuguée lors de notre premiere entrevue, & je péris à vos pieds dans cette ſeconde, ſi vous n'avez pas ſenti l'état où j'étois quand je répondis à votre demande. — Auſſitôt je tire un poignard de ma poche, & le lui préſente: — Tenez, Duc, ne diſſimulez pas; frappez, ſi vous me croyez indigne de vous. Ma Couſine interdite s'évanouit ſur ſon ſiége. Alphonſe ſe jette à mes genoux, me jure une éternelle amitié, me demande ſi ma Couſine a ſa bague? — Oui. Je la prends dans ſa poche, & la lui préſente. Iſabelle, revenue de ſa frayeur, nous regarde. — Soyez témoin, lui dit Alphonſe, du ſerment que je fais devant vous. Oui, je jure foi de mariage à Cornelie Bentivogli, votre Couſine, & lui mets cet anneau pour gage de ma

promeſſe, & je ſuis dès ce moment ſon époux. Puis s'adreſſant à moi : — Ma chere Cornélie, je puis ſans doute à préſent ôſer vous demander deux mots en particulier, & votre Couſine ne s'en offenſera pas? — Seigneur, Iſabelle n'eſt pas de trop ici ; je me dois encore les mêmes égards que par le paſſé. Je ſais que dès ce jour je vous appartiens, & que je ſuis votre épouſe, mais il nous manque encore les formalités d'uſage : ainſi parlez. Si c'eſt relativement aux intérêts reſpectifs de notre fortune, vous ſavez que la mienne égalera preſque la vôtre; quant aux épanchemens du cœur, vous êtes libre devant ma Couſine; elle ſent trop que je ne puis plus vous aſtreindre aux ſeules politeſſes de bienſéance, ni vous refuſer un baiſer. Mais tenons-nous en là. Fortifions notre paſſion par la lenteur de l'eſpoir & les égards de la plus pure amitié; nous nous en eſtimerons davantage. Indépendamment de ces réflexions, conſidérez ce à quoi la jouiſſance de nos deux cœurs m'expoſeroit. Que deviens-je alors, puiſque vous ne pouvez encore mettre le comble à mes deſirs & aux vôtres par un acte public ? & vous & moi ne ſommes-nous pas l'objet de la haine implacable de mon frere, qui me croira déshonorée ? A peine avois-je fait ces repréſentations, qu'Iſabelle s'étoit déja dérobée, ſous prétexte d'ordonner le dîner. Seule avec Alphonſe, je n'eus pas le courage de le quitter; d'un autre côté je ſentois que je l'aimois trop pour riſquer de l'offenſer. J'attendis en vain ma Couſine, qui étoit d'accord avec lui ſur ſes vues. Je priai, pleurai, réſiſtai aux inſtances du Duc, mais mon cœur trop foible pour tenir long-tems contre un époux que j'adorois, ſe laiſſa vaincre, & nous fûmes heureux. Nous nous vîmes ainſi pendant ces deux dernieres années, ma Couſine, le Duc & moi. Don Juan prend la parole : — Comment donc, Madame, le Duc a-t-il pu différer ſi long-tems ? — Seigneur, mille fois je l'ai prié, conjuré de me demander ouvertement à mon frere; qu'il n'étoit pas poſſible qu'il

s'oppoſât à ce mariage, puiſque la fortune & la naiſſance des Bentivogli (2) égaloient tout ce dont pouvoit ſe prévaloir la maiſon d'Eſte. Le Duc m'alléguoit toutes les fois quelques nouvelles raiſons, auxquelles je n'ôſois me refuſer. Enfin je ſentis que notre union ſecrette ne pourroit plus long-tems ſe cacher. Quelques craintes que me donnât ma groſſeſſe, je me raſſurois cependant à certain point, en ce que le Duc ſeroit bientôt forcé de finir comme je le déſirois. Ainſi ſans attendre qu'il ne fût plus poſſible de dérober ma conduite aux yeux des préjugés, je prétextai une infirmité pour laquelle ma Couſine m'offrit à l'inſtant ſa maiſon, tous ſes ſervices, & mon frere m'y fit conduire. Iſabelle inſtruiſit auſſi-tôt le Duc que j'étois chez elle. Il arrive ſecrettement, me promet que ſous peu de tems il viendroit le ſoir à Bologne avec main-forte, & m'enleveroit à Ferrare, où il m'épouſeroit en face d'Egliſe. Inſenſiblement je touchois preſque à la fin de mon terme. Les Médecins, moyennant une bourſe, faiſoient tenir à Hippocrate tout le langage que nous voulions, & raſſuroient mon frere par l'eſpérance certaine d'une guériſon qui

(2) Les Maiſons de Bentivogli & d'Eſte ont été des plus illuſtres de l'Italie. Les Bentivogli deſcendent d'Entio, Roi de Sardaigne, & ont été alliés aux Rois d'Arragon, aux Ducs de Milan, & à d'autres Potentats. En 1400 Jean Bentivogli, fils d'Antoine, ſe rendit maître de Bologne & de ſes dépendances. Ses Deſcendans l'ont conſervée juſqu'en 1506, qu'ils en furent dépouillés par le Pape Jule II. La famille ſe retira à Ferrare. Corneille Bentivogli fut vers le milieu du ſeizieme ſiecle un des plus habiles Capitaines de ſon tems. Quant à la Maiſon d'Eſte, elle deſcend, par les femmes, de Philippe I, Roi de France. Cervantès ne ſe trompe donc point; mais il rapproche, pour faire ſon Hiſtoire, des perſonnages éloignés les uns des autres, ce que je pourrois aiſément démontrer. Cet anachroniſme n'eſt d'aucune conſéquence ici; il eſt fort peu important que les perſonnages & les tems ſoient vrais ou faux dans un conte: pourvu que la vraiſemblance des faits ſoit obſervée, & que les parties en ſoient bien liées, c'eſt tout ce qu'il faut.

Aut famam ſequere, aut ſibi convenientia finge.

ne devoit pas tarder. Enfin je n'attendois plus que le moment depuis pluſieurs jours. Le Duc m'avoit prévenue qu'un Page de confiance ſeroit tous les ſoirs près de la porte de ma Couſine pour y recevoir mon enfant dès qu'il ſeroit né, ſi j'accouchois avant qu'il pût m'enlever à Ferrare, & me proteſtoit dans ſa lettre que puiſqu'il ne lui étoit pas encore poſſible de finir avec moi, il me reconnoiſſoit pour ſa légitime épouſe, & avouoit mon enfant pour le ſien. Fabio, c'étoit le nom du Page, étoit venu une fois au logis pour ſe faire connoître, & nous nous repoſions ſur ſa fidélité, dont le Duc nous avoit répondu. Cette nuit même devoit être le commencement de mon bonheur. Le Duc m'avoit inſtruite des meſures que j'avois à prendre pour partir avec lui. Entendant du bruit dans la rue, je vôlai à la fenêtre, croyant que c'étoit Alphonſe; mais je fus conſternée en diſtinguant bien nettement la voix de mon frere qui parloit du ton le plus courroucé avec ceux qui l'accompagnoient. J'en éprouvai une ſi grande commotion, que j'accouchai à l'heure même d'un petit garçon dont je fus heureuſement délivrée. Une femme de confiance ſe chargea du ſoin de l'enfant. Elle l'emmaillotta dans des langes convenables à ſa fortune & à ſa naiſſance, ſe rendit à la porte, appella Fabio, & le lui remit pour le rendre à ſa deſtination. Privée de la conſolation que j'eſpérois de ma Couſine, (elle ſoupoit chez une amie, & ſon mari étoit encore reparti pour Modène, où il alloit très-ſouvent;) j'éprouvai les plus vives allarmes. Enfin, au riſque de périr, je m'arrangeai le mieux que je pus, &, malgré les repréſentations de ma Garde, je m'expoſai dans la rue, où je croyois fermement que le Duc m'attendoit, au moins quelque perſonne de ſa part. Dans ce trouble, qui me fit oublier le ſignal qu'il m'avoit donné, je n'enviſageai plus que le courroux de mon frere, que je croyois inſtruit de ce qui venoit de ſe paſſer; &, m'imaginant le voir déja fondre ſur moi, je m'avançois à la hâte pour me ſouſtraire à ſon courroux, lorſque vous m'avez ren-

contrée. Dans cet état, Seigneurs, digne de compaſſion, ſans mon fils, mon époux, réſervée peut-être à de plus grands malheurs, je rends encore grace au Ciel de ce qu'il m'a fait tomber entre vos mains. Jugez de la douleur d'une mere qui voit diſparoître ſon enfant ! hélas ! le reverrai-je jamais ! au moment même de ſa naiſſance. Que va penſer le Duc ?.. Ce cher homme ! me croira-t-il encore honnête, lorſqu'il verra que je l'ai abandonné ? Il tient, il embraſſe le précieux gage de nos amours; hélas ! il devoit en même tems poſſéder la mere ! & la mere lui eſt ravie !.. elle eſt ravie à ſon enfant !.. Ah ! Seigneurs, mériterois-je aſſez votre pitié pour en ſavoir des nouvelles par votre complaiſance ? Mon cher enfant, qu'es-tu devenu ?.. Que va devenir ta mere ?.. Mes entrailles, mon fils, mon ſang, je t'ai perdu ! Le Duc ne rougira-t-il pas de s'appeller ton pere ? Hélas ! pardonnez à ce frémiſſement de tous mes ſens, à cette pitié maternelle, les écarts de ma raiſon, & le trouble où je vous jette peut-être ! Non, vous n'êtes pas inhumains ; votre amitié généreuſe me le prouve ; rendez-moi mon fils, rendez-moi ſon pere ! ou, ſi je meurs chez vous, que ce ſoit au moins avec la conſolation d'avoir rencontré des ames qui ont ſenti mon état, mes douleurs, mes angoiſſes, enfin la perte que je fais & d'un époux & d'un fils ! Vous êtes Eſpagnols ; je ſais juſqu'où vos Chevaliers ont porté la bravoure & la grandeur d'ame : après ce premier ſervice vous me donnez pour ainſi dire le droit de vous commander. A ces mots Cornélie baiſſe le bras, ſe laiſſe tomber ſur l'oreiller. Les deux amis s'approchent avec célérité pour voir ſi elle ne s'évanouiſſoit pas, mais Cornélie continuoit à ſe baigner de ſes larmes.

— Madame, lui dit Don Juan, ſi juſqu'ici vous nous avez vivement pénétrés parce que vous êtes femme, nous n'avons plus d'expreſſion pour vous marquer notre ſenſibilité depuis que nous connoiſſons votre naiſſance : car je viens de voir pâlir Don Antoine au récit de votre diſgrace & de votre triſte

poſition. Oui, Madame, vous méritez d'être mere: & vous l'êtes ſans deshonneur à nos yeux. La publicité qui manque à votre engagement n'eſt qu'une pure cérémonie d'uſage, qui ne fait rien aux ſentimens, quoique ſagement établie par les loix & la religion : & vous ne ſeriez coupable qu'en vous y refuſant ſi le Duc de Ferrare eſt diſpoſé à réaliſer ſa promeſſe. Mais vos ſentimens nous montrent une belle ame, & incapable d'enviſager la jouiſſance ſans des vues légitimes. — Soyez donc aſſurée de nos ſervices, ſi nous pouvons vous en rendre. Vous nous avez même mis dans l'obligation de vous être utiles : ranimez votre courage. Les femmes, dans les circonſtances où vous vous trouvez, ſont ſouvent des exemples d'héroïſme. Plus vous montrerez de fermeté, plus vous ferez voir qui vous êtes, & que vous méritez votre amant. Non, le Ciel n'eſt pas injuſte, ni le Seigneur Alphonſe un homme ſans ame. Il reſſuyera vos pleurs : des charmes auſſi éclatans, auſſi ſéduiſans que les vôtres, doivent faire la felicité de deux époux, avec des ſentimens tels que ceux que vous venez de nous montrer. Remettez-vous au lit : nous allons vous donner une femme dont vous pouvez être ſûre : car nous ſentons bien que vous avez beſoin d'aide dans ce moment-ci. Elle ſera auſſi diſcrète que nous, & ne lui cachez rien. La décence ne nous permet pas de vous offrir nos ſervices pour des choſes particulieres, qui ne doivent être connues que de votre ſexe. — Seigneurs, que répondre à tant d'amitié ? Oui, faites entrer cette femme ; de votre part elle ne peut être que diſpoſée à me ſoulager en tout ce dont j'aurai beſoin : néanmoins je vous prie de n'en pas introduire ici d'autre. C'eſt déjà trop qu'un témoin pour une femme, vertueuſe malgré ſa foibleſſe ; mais je ne puis m'y refuſer. — Oui, Cornélie, vous ſerez ſeule avec elle.

Auſſitôt les deux amis ſortent, diſent à la domeſtique d'entrer dans la chambre, lorſqu'elle auroit remis à l'enfant les riches langes qu'il avoit d'abord; & l'inſtruiſent de la conduite qu'elle devoit tenir

avec la jeune affligée. A peine eſt-elle entrée, que Cornélie fond en larmes, ſe couvrant même la tête pour n'être pas vue. La domeſtique approche du lit: — Madame, ceſſez de vous affliger; je ſuis ici pour vous conſoler & vous ſecourir : on m'a inſtruit de tout, ſans cependant me nommer celui que vous avez aimé, & je ne dois pas le ſavoir. La jeuneſſe m'a pareillement appris combien les femmes ſont ſouvent dupes de leur ſenſibilité : mais cette tendre affection, qui nous expoſe à tant de diſgraces, peut encore être votre reſſource, ſi vous ne vous y livrez que pour apprendre de votre propre cœur à vous rendre la juſtice que vous vous devez. Vous avez aimé, vous avez ſuivi un penchant irréſiſtible; pourquoi donc aujourd'hui vous feriez-vous un crime d'avoir joui de vos droits avec des vues légitimes? J'ai été comme vous expoſée à blâmer les premiers élans de mon cœur, & la douce illuſion d'un attachement ſans bornes. L'expérience, quelque dure qu'elle m'ait d'abord paru, m'a prouvé qu'une femme s'avilit trop lorſqu'elle croit un amant aſſez adroit pour l'avoir ſéduite. Non, les hommes ne nous montrent que les preſtiges dont nous uſons nous-mêmes pour les gagner. S'ils ſemblent nous prévenir, c'eſt preſque toujours après avoir été vaincus ſans y penſer; & les armes dont ils ſe ſervent ne ſont que celles que nous leur avons données. Croiriez-vous qu'un ſpectacle auſſi raviſſant que les charmes d'une belle perſonne, ſoit pour les yeux d'une jeuneſſe, paſſionnée malgré elle, une nuit ténébreuſe, où le ſpectateur friſſonne, ſe glace devant l'objet qui le frappe? Ces attraits ne ſont-ils pas le caractère de notre ſupériorité? Un homme eſt-il coupable lorſqu'il ſe rend au devoir que nous lui preſcrivons? S'il eſt heureux, devons-nous lui reprocher un bonheur qu'il n'a goûté qu'en faiſant le nôtre? Rarement, ou plutôt, j'oſe le dire, jamais un homme ne ſe détache d'une ame vertueuſe, lorſqu'il l'a ſubjuguée après avoir été, pour ainſi dire, forcé lui-même à la vaincre. Ce diſcours vous paroît étrange, ſans doute, dans une femme de mon état. Sans

entrer dans le détail des révolutions qui m'ont fait perdre de vue ma naiſſance, j'oſe vous dire que j'en ai conſervé tous les ſentimens, mais qu'en même-tems j'ai été moins malheureuſe que d'autres dans la même poſition que moi, parce que j'ai mieux connu l'avantage de nos prérogatives; & ſi j'étois encore jeune, j'attendrois ſans murmurer le ſort où je ſuis réduite, ſachant que je devrois y être conduite par les mêmes révolutions. Non, Madame, une femme n'eſt à plaindre que quand elle reſte ſans honneur. Le vôtre n'eſt pas encore compromis. Vous avez aimé, vous êtes mere, mais on l'ignore: c'eſt-à-dire que vous êtes encore tout ce que vous étiez auparavant. Je ſuppoſe un inſtant que votre amant vous manque de parole, quelle autre conſéquence en tirer que la preuve qu'il étoit indigne de vous? Ces hommes ſi fiers de leur prétendue liberté, ne ſont-ils pas eux-mêmes forcés de revenir en rampant nous demander grace lorſqu'ils ont eu la lâcheté de nous offenſer? Oui, ſoyez ſûre que votre amant eſt plus mépriſable à ſes propres yeux, qu'il ne croit vous avoir avilie. Je n'ai que trop vu de ces faux braves dont les prétendus triomphes ont fait le deshonneur: car les hommes entr'eux ſe rendent plus de juſtice que les femmes. Ils ſavent mépriſer celui qui doit l'être: les femmes ne ſavent même pas plaindre celles qui le méritent. Vous pouvez juger par ces réflexions combien eſt grande la part que je prends à votre état actuel; mais ce n'eſt pas en vous plaignant comme malheureuſe, ou en aigriſſant votre douleur par mes larmes, que je veux paroître ſenſible; c'eſt en vous armant contre vous-même de toutes les réflexions d'où vous devez tirer la force qui vous eſt néceſſaire en ce moment-ci. Votre amant ne peut dire que vous l'ayez rendu heureux. Plus ſon rang ſera élevé, plus il ſera contraint au ſilence: en ceſſant de vous aimer il doit vous reſpecter, ou il ſe déshonore à jamais. Le gage qu'il vous a laiſſé de ſa promeſſe, feroit votre juſtification.

Cornélie, qui venoit d'éprouver le plus grand trouble,

trouble, ſe calme, leve la tête, & lui répond: — Oui, je ſuis vertueuſe, mon cœur me le dit, mais je ſuis mere, & je ne puis avouer mon enfant! Que dis-je, je ne ſais même ce qu'il eſt devenu. Voilà ce qui me déchire les entrailles. Vos maîtres m'en ont apporté un. Mon ſang s'eſt preſque glacé en le regardant! Eh! ce n'étoit pas le mien! Ma chere Laure! avez-vous été mere! & ſentez-vous quel doit être l'état de mon ame! Puis-je admettre aucun motif de conſolation ſans avoir à me reprocher d'être barbare, & mere dénaturée? Non, je ne ſongerois plus au pere, puiſqu'il faut que je l'oublie; j'en bannirois à jamais le ſouvenir, s'il me rendoit au moins mon fils! Le cruel! il me l'a fait ravir! Alphonſe! oubliez-moi après m'avoir lâchement abandonnée! Triomphez, ſi vous le voulez, de ma foibleſſe: j'étois femme! Eſt-ce donc quelque choſe de ſi grand pour vous, que d'avoir renverſé un frêle roſeau! Mais en me rendant mere falloit-il me faire périr mille fois!.. Ah! Laure, je ſuccombe à l'excès de ma douleur! Non, ma chère, je ne puis me conſoler tant que je ſerai ſéparée de mon fils. Donnez-moi, au moins, des preuves aſſurées de ſa mort. Quelque angoiſſe que me cauſât cette nouvelle, le tems reſſuieroit mes larmes. Vous ne me rapportez pas non plus celui que vos maîtres m'ont déja préſenté. Tout étranger qu'il eſt, ma ſenſibilité avoit en lui un objet capable de l'occuper & de calmer ainſi les trop vives atteintes de ma douleur. Qu'eſt donc devenu cet enfant abandonné? Pauvre enfant, tu as rencontré des cœurs charitables! & le mien eſt peut-être déja mort, victime du plus preſſant beſoin! — Madame, cet enfant eſt encore ici. Mes Maîtres attendoient ſans doute que vous le demandaſſiez: permettez-moi d'aller le chercher? Laure rentre avec le petit. — Approchez, lui dit Cornélie, en tendant les bras, donnez, ma chere, donnez-moi ce petit infortuné. Viens, mon pauvre enfant, baiſe une bonne mere qui voudroit être la tienne, dût-elle vivre avec toi dans le plus affreux deſert!

Laure, approchez la lumiere, que je me repaiſſe à l'aiſe de la vue de ce cher enfant. Qu'une douce rêverie me faſſe croire, pour quelques inſtans, que c'eſt le mien ! Mais... Laure !... Eſt-ce bien là celui que j'ai déjà vu ?... — Oui, Madame. — Comment !.. pourquoi donc ce changement de langes? Ce n'eſt donc plus le même enfant ? — Comme il vous plaira, Madame : je n'en ſais pas davantage. — Mais !... Laure.... on lui a donc achetté ces langes depuis que je l'ai vu ? Ah ! ma chère, quel ſerrement de cœur vous me cauſez !.. Hélas ! tirez-moi de cette cruelle perplexité : dites-moi où l'on s'eſt procuré ces langes ! Ma chère !... Ah ! juſte ciel ! ce ſont ceux de mon fils !.. oui, ce ſont bien là les ſiens : je les reconnois ! c'eſt dans ces langes que Sulpicie l'enveloppa pour le remettre à Fabio. Grand Dieu ! qui les a donc ôté à mon cher enfant ? Mere infortunée !.. oui, pleure ton fils !... C'étoit peu d'être abandonnée ſi l'objet de toute ta tendreſſe ne périſſoit au moment de ſa naiſſance ! Laure, je me meurs ! Mon fils ! mon cher enfant !...

A ces mots Cornélie s'abat & laiſſe tomber ſur ſon lit le petit qu'elle tenoit contre ſon ſein. Laure la releve dans ſes bras. Les deux amis, qui avoient tout entendu, entrent précipitamment, lui mettent un flacon ſous le nez. Elle reprend ſes ſens. — Non, Madame, lui dit Don Juan, vous n'avez plus que des motifs de conſolation. Ces langes ſont ceux de votre enfant, & ce cher enfant le voici : épanchez votre cœur, donnez tout eſſor à votre tendreſſe : oui, je vous préſente cet objet de douleur & de plaiſir. Modérez votre joie : elle vous cauſeroit plus de mal que le chagrin, dans ce moment-ci. Quant au Duc, nous vous dirons bientôt ce qui en eſt : ne ſongez actuellement qu'à votre fils ; vous ſaurez demain comment il ſe trouve ici. Cornélie, extâſiée de ſon bonheur, embraſſoit ſon enfant ſans pouvoir dire un mot. Des larmes étoient tout le tribut de reconnoiſſance qu'elle payoit à ſes bienfaiteurs. Elle porte le petit à ſon ſein, le baiſe mille

fois, & ſe remet au lit, jettant de tems en tems les regards les plus expreſſifs ſur les deux amis. Ils la laiſſent avec la Domeſtique, à qui ils ordonnent de lui prêter tous les ſecours néceſſaires, & ſe retirent dans une autre chambre pour y paſſer enſemble le reſte de la nuit. Le jour ne tarde pas à paroître. Don Juan vient ſans bruit s'informer de l'état de Cornélie. — Elle dort, dit la Domeſtique. — Fort bien, Laure, ne la quittez pas : dites-lui à ſon réveil que nous ne la verrons qu'au dîner. Auſſi-tôt ils ſortent.

Don Antoine va chez un ami où Laurent Bentivogli ſe trouvoit aſſez fréquemment. La fuite de Cornélie y étoit déja connue. On ſavoit auſſi qu'elle étoit accouchée : c'étoit le frere qui l'avoit dit, & il l'avoit fait pour obliger le Duc à épouſer ſa ſœur, en publiant ce qui s'étoit paſſé, ou à lui faire, l'épée à la main, la réparation la plus complette de cet outrage, s'il s'y refuſoit. Don Antoine, inſtruit de ce qu'il vouloit ſavoir, revient au logis. A peine étoit-il ſorti de chez cet ami, que Bentivogli s'y préſente, déja pour la troiſieme fois depuis la fuite de ſa ſœur, & lui fait part de la réſolution qu'il prenoit : mais que le Duc n'étant jamais ſeul, il ne pouvoit s'expoſer à lui demander raiſon de ſa conduite ſans un ſecond. — D'un autre côté, ajoute-t-il, je voudrois que cette affaire n'éclattât, ou qu'après avoir vengé ma ſœur, ou qu'en la mariant. — Rien de ſi aiſé, lui dit cet ami. Vous avez vu pluſieurs fois ici deux Etrangers pleins d'ame & de ſentimens. Allez les trouver de ma part. Ils ne ſont pas gens à ſe refuſer à votre demande. Cette noble fierté chevaleresque eſt encore l'eſprit de toute la Nation Eſpagnole, & une femme outragée a toujours de juſtes prétentions à leur bravoure. Soit l'un, ſoit l'autre, ou peut-être tous les deux, ils vous accompagneront à Ferrare. Néanmoins ſoyez prudent : s'il eſt poſſible d'arranger cela ſans bruit, faites-le ; c'eſt le parti le plus ſage. Don Juan, de ſon côté, avoit été dans le voiſinage de la maiſon

où il avoit reçu l'enfant, pour ſavoir s'il n'entendroit parler de rien. Il s'étoit auſſi arrêté près de l'endroit où étoit arrivé le combat de la nuit ; mais il n'en étoit pas plus queſtion que de la fuite de Cornélie. Il rentra preſqu'auſſi-tôt que Don Antoine. Cornélie, les entendant, dit à la Domeſtique de les faire entrer. Ils s'y refuſerent d'abord, ſous prétexte qu'ils ne pouvoient plus décemment entrer chez elle dans des circonſtances où elle n'avoit beſoin que d'une femme pour la ſoulager. Cornélie leur fait dire qu'elle ſentoit toute l'étendue de leur honnêteté, mais qu'elle avoit plus beſoin de conſolation que de tout autre ſecours ; qu'ainſi elle les prioit d'entrer. Ils ſe rendent à ces inſtances. Cornélie les reçoit avec cette ſatisfaction que ſent une ame bien née à la vue d'un bienfaiteur ; les prie d'aller s'informer en ville de ce qui ſe pouvoit dire ſur ſon compte, afin de la mettre à l'abri de tout fâcheux évènement. — Madame, nous avons déja fait ces démarches : nous avons été chacun de différens côtés, afin d'être plus à portée de nous inſtruire du moindre bruit qui ſe ſeroit répandu : mais nous n'avons rien appris qui vous concerne.

A peine avoient-ils fait cette réponſe, qu'un de leurs Domeſtiques monte & dit à la porte de la chambre : — Seigneurs, il y a à la porte un Cavalier accompagné de trois Domeſtiques ; il ſe nomme Laurent Bentivogli, & demande le Seigneur Don Juan de Gamboa. Cornélie, à ces mots, eſt ſaiſie de frayeur, ſe couvre le viſage des deux mains, & dit du ton le plus allarmé : — Seigneurs, c'eſt mon frere ! ah ! c'eſt mon frere ! Sans doute qu'il aura ſu que je ſuis ici ; & c'eſt pour m'ôter la vie qu'il vient chez vous. Eh ! ne m'abandonnez pas à ſa fureur : c'eſt un lion, lorſqu'il eſt irrité ! — Madame, calmez-vous, dit Don Antoine, vous êtes ici chez des gens capables de repouſſer une inſulte, & qui ne ſouffriront pas qu'on vous faſſe la moindre violence. Seigneur Don Juan, allez-voir, je vous prie, ce que veut ce Cavalier, & je reſte ici pour

la défenſe de Madame. Don Juan deſcend d'un air ferme & tranquille. Don Antoine fait apporter deux piſtolets chargés, & dit à ſes gens de prendre leurs épées, & de ſe tenir en état. Laure, à ces préparatifs, eſt toute ſaiſie ; Cornélie n'étoit pas plus aſſurée. Partagée entre l'amitié fraternelle & la tendreſſe qu'elle a pour ſon fils, elle fond en pleurs dans cette triſte alternative. — Madame, lui dit Don Antoine, raſſurez-vous, votre état exige de la prudence & du ménagement. Si le Seigneur Laurent monte, il ne paroîtra ici qu'avec le reſpect & les égards qui vous ſont dûs : s'il ne ſait rien de votre retraite, Don Juan ne lui en parlera pas : comptez ſur ſon extrême diſcrétion. Au reſte, quel que ſoit le deſſein de votre frere, mon ami & moi nous ſommes en état de lui faire raiſon en tout. Don Juan deſcend, trouve à la porte ce Cavalier qui lui demande deux mots en particulier, en le ſaluant de l'air le plus affable & plus reſpectueux. — Que ſouhaite votre Seigneurie, lui dit Don Juan ? — Seigneur, ſi je vous connoiſſois plus particuliérement, je n'aurois pas pris la liberté de vous demander une faveur que je ne pourrois devoir au nom ſeul de Chevalier : mais vous & moi nous avons droit de nous requérir l'un & l'autre à ce ſeul titre, pour tirer ſatisfaction d'un outrage. Nous ſommes, vous Eſpagnol, moi Italien ; mais la Chevalerie, qui ne fait qu'une Nation de tous les peuples, me donne lieu d'eſpérer que vous vous intéreſſerez à ma gloire. Au moins ces ſervices ſe rendent-ils encore entre Chevaliers dans notre contrée. Venez donc avec moi : je vous inſtruirai de mon deſſein. — Volontiers, Seigneur, par-tout où il vous plaira.

Auſſi-tôt ils ſe rendent dans une Egliſe, ſe placent dans un banc, où ils pouvoient ſe parler en liberté. — Je ſuis, dit Laurent, le Seigneur Bentivogli, l'un des premiers perſonnages de cette ville, ce que je crois pouvoir dire ſans orgueil : puiſque vous réſidez ici, mon nom, ma famille, mon rang

ne vous ſont pas inconnus. A la mort de mes pere & mere, je reſtai avec une ſœur dont la beauté eſt au-deſſus de tous mes éloges : d'ailleurs il me ſiéroit mal d'en devenir le Panégyriſte ; & ſans doute que vous en avez entendu parler. Mon honneur, le ſien m'avoient fait prendre toutes les précautions imaginables pour la garantir de la moindre ſurpriſe : mais en vain l'ai-je ſi ſoigneuſement obſervée. L'âge, qui développe les paſſions, ſuggère bientôt les moyens d'éluder la prudence la plus conſommée. Pour tout dire, en deux mots, ma ſœur Cornélie étoit belle, l'amour s'en mêla, & le Duc de Ferrare a ſu rendre avec elle toutes mes précautions inutiles. Il l'a même enlevée cette nuit de chez une de nos Couſines, où elle m'a demandé de la laiſſer, ſous prétexte de ſe faire traiter d'une maladie de ſon ſexe. Les Médecins, gagnés pour ſauver les débris de ſon honneur, ſe ſont accordés à m'en impoſer, & l'on m'a aſſuré que Cornélie avoit diſparu immédiatement après être accouchée. Non, je ne l'aurois pas cru, ſi je ne ſavois combien une fille a de courage dans ces circonſtances pour cacher ſa faute. Je cherchai donc le Duc cette nuit ; certainement je l'ai rencontré, & je penſe qu'il n'eſt pas ſorti du combat ſans être bleſſé. Un inconnu qui s'eſt rencontré là s'eſt rangé de ſon parti, l'a défendu avec la plus grande bravoure, & m'a empêché de laver dans ſon ſang l'affront qu'il m'a fait. Ma Couſine aſſure qu'il a juré la foi de mariage à Cornélie, & que c'eſt par cette ruſe adroite qu'il l'a ſubjuguée. Sans être privés des biens de la fortune, nous ne ſommes pas à beaucoup près auſſi riches que le Duc. Cela ſeul me donne lieu de penſer qu'il ne peut avoir ſongé au mariage, quoique la naiſſance ſoit égale de part & d'autre. Son deſſein étoit celui de tous les gens puiſſans : il n'a cherché qu'à ſe ſatisfaire, en abuſant une jeune fille crédule, parce qu'il a cru pouvoir le faire avec impunité. Cornélie, gagnée comme toutes celles à qui l'on fait enviſager le mariage, aura plus écouté l'ambi-

tion que l'honneur, & ſe ſera laiſſé duper par ce preſtige impoſant. D'ailleurs, il n'aura pas manqué de bonnes raiſons (eh ! qui en manque en pareil cas ?) pour la perſuader qu'il ne pouvoit pas l'épouſer ſur le champ. Quoiqu'il en ſoit, je ſuis ſon frere, mon honneur eſt compromis, je n'ai donc plus d'autre parti à prendre que d'aller à Ferrare demander au Duc raiſon de cette offenſe. J'ai communiqué ma réſolution à un ſincere ami. Il l'approuve, & je crois que vous penſerez comme lui. Ainſi, avant que tout éclatte, il faut ou que le Duc périſſe de ma main, ou que ma ſœur ſoit irrévocablement ſon épouſe. Telle eſt, Seigneur, l'affaire qui m'amène ici. Perſuadé de votre diſcrétion par cet ami même, que vous me diſpenſerez de vous nommer actuellement, je ne doute pas que vous ne vous faſſiez un devoir de me ſeconder dans un projet auſſi noble : oui, vous me ſeconderez, parce que vous êtes Eſpagnol, & Chevalier, comme on me l'a aſſuré. Je n'aurois eu de ma famille que des conſeils vagues, & probablement inutiles : peut-être même m'auroit-on empêché de me ſatisfaire. La faute auroit éclattée avant la vengeance, au lieu que je puis tout me promettre de votre grandeur d'ame ; & l'on ſaura que Bentivogli, a puni le coupable avant qu'il eût été connu. Secondé d'un Eſpagnol, je n'ai plus beſoin d'autre défenſeur. Je ſens combien j'exige de vous, mais aux grandes ames les grandes actions ; & votre Nation ne connoit pas de trop grands dangers.

— Seigneur, c'eſt trop flatter mes ſentimens que de me prendre pour ſecond : l'entrepriſe eſt digne de vous : je vous prouverai que vous ne vous êtes pas abuſé ſur le compte de mes compatriotes. Oui, dès ce moment je deviens votre défenſeur, votre ami : je prends même ſur moi de vous laver entierement de cette inſulte, non ſeulement parce que je ſuis Eſpagnol, mais à titre de Chevalier connu par des actions qu'il eſt inutile de vous raconter. Quand voulez-vous que nous partions ? Pour moi

je ſuis d'avis de ne pas tarder. Dès qu'il s'agit de venger une injure, il faut ſuivre le premier mouvement : la colère donne des armes : autrement le courage ſe rallentit, & le cœur ſe glace dans les regrets d'avoir manqué l'occaſion. Laurent ſe leve, embraſſe Don Juan : — Un cœur tel que le vôtre n'a pas beſoin d'aiguillon, comme je le vois; il ne faut que lui faire ſentir l'intérêt de l'honneur & de la gloire. Votre ſeule volonté mérite déja de ma part une reconnoiſſance ſans bornes, mais une ame bien née eſt toujours flattée d'avoir été obligée au-delà même de ce qu'elle peut rendre. Je ne vous dirai pas que je vous offre tout mon crédit, ma fortune, ſi nous ſommes heureux dans cette démarche; diſpoſez déja de moi ſans réſerve, & le prix de votre ſervice ſera un véritable ami. Je ne puis rien vous propoſer de plus digne de vos ſentimens. D'ailleurs la gloire d'avoir vengé l'innocence eſt au-deſſus de tout autre avantage pour un Chevalier tel que vous. Diſpoſez-vous donc à partir demain matin, & n'oubliez rien de ce qui peut aſſurer notre entrepriſe. Vous me verrez préparé à la plus vigoureuſe attaque. — Fort bien, Seigneur; je vais, en vous quittant, prévenir un gentilhomme qui eſt mon intime ami. Comme je connois, depuis que nous vivons enſemble, ſon extrême attachement pour moi, comptez ſur le ſilence le plus ſacré de ſa part. S'il étoit même beſoin de lui vous le trouveriez auſſi prêt à vous ſeconder que moi. — Seigneur Don Juan, réſervons-le pour une autre occaſion : il faut ſavoir ménager ſes reſſources, ſurtout celles de l'amitié. Nous ſommes aſſez de deux pour nous expoſer à quelque danger qui ſe préſente. Au reſte, puiſque vous êtes aſſez généreux pour prendre la défenſe de mon honneur, faites ce qui vous plaira, ne cachez rien à cet ami; en cas d'accident il ſaura du moins pourquoi vous vous êtes expoſé. L'honneur & l'amitié lui dicteront le parti qu'il doit prendre. Votre ami ne peut être que plein de ſentimens & de courage. A ces mots

ils s'embraſſent. — Seigneur Don Juan, je viendrai vous prendre à votre porte : nous monterons à cheval enſemble hors de la ville, afin de dérober notre démarche.

Don Juan revient auſſi-tôt au logis, raconte à ſon ami & à la ſœur ce qui s'étoit paſſé avec Bentivogli, & la réſolution qu'ils avoient priſe. — Ah ! mon cher Chevalier, lui dit Cornélie, quelle grandeur d'ame eſt la vôtre ! Quelle amitié pour une infortunée que tout abandonnoit ! Comment avez-vous pu vous réſoudre à une entrepriſe auſſi périlleuſe ? Qu'ai-je donc mérité de votre part ! Je ſais que mon ſexe intéreſſe toujours une ame noble, ſur-tout dans une auſſi grande détreſſe : mais ne vous êtes-vous pas fait illuſion ? N'avez-vous enviſagé dans votre réſolution que mon état affligeant ? Oui, j'oſe riſquer de vous faire injure, & c'eſt parce que je ſuis honnête. N'avez-vous point ſenti d'autre intérêt ? Hélas ! ſi mes charmes ſeuls avoient pu vous décider, oui, abandonnez-moi plutôt pour jamais à l'horreur de mon déplorable ſort : ſouffrez que je ſois malheureuſe ſans reſſource, & reſpectez mon innocence. Plaignez-moi, puiſqu'alors je n'exige plus autre choſe de vous ; je me réſigne à tout ce que le Ciel me réſerve d'accablant. Peut-être n'avez-vous pas encore réfléchi ſur ce que votre cœur vous auroit dit par rapport à moi, ainſi faites vos réflexions avant de paſſer outre. Oui, mon cher Chevalier, ſi mes charmes, mon état d'abandonnement vous avoient donné quelqu'idée de me parler de ces ſervices, je me léve à l'inſtant, j'emporte mon enfant, & je vous force à me croire vertueuſe. Contente d'avoir recouvré ce cher fils, je vous fais hommage de la plus vive reconnoiſſance, & je me retire où le haſard me conduira. C'eſt tout ce que vous pouvez exiger de moi. — Cornélie, non, vous n'êtes pas tombée entre les mains de ces ames viles qui n'ont d'autre intérêt à ſecourir une femme malheureuſe, que pour la déshonnorer. Vos réflexions, loin de m'offenſer, me prouvent combien vous mé-

ritez d'égards ; & que je ſois à jamais le plus indigne des hommes, ſi j'abandonne votre cauſe avant de vous voir jouir de la réparation la plus complette. Je ſens combien vous avez de crainte, mais je ſaurai modérer le caractere impétueux de votre frere. Ce ne ſera qu'après avoir uſé de toutes les reſſources de la prudence que je lui permettrai de ſe porter à quelque acte de violence contre le Seigneur Alphonſe. — Partez donc avec lui, Seigneur, allez à Ferrare, ou en quelqu'endroit qu'il vous conduiſe. Soyez ſûr de ſa franchiſe & de ſa bravoure. Engagez-le à ſe ménager; ménagez auſſi ce que j'aime. Alphonſe ! cruel amant ! cher époux ! dois-je donc te ſacrifier un frere pour te poſſéder ſans réſerve ! Non, Chevalier, vous ne permettrez pas qu'il s'expoſe imprudemment. Pardonnez-moi ce trouble, car je ne ſens que trop que ma vie ou ma mort dépend de la réponſe du Duc. Que mon cœur ne peut-il ſe partager entre vous trois ; devrois-je oublier mon enfant !.. je vous le ſacrifierois pour acheter la paix à ce prix, & vous ôter toute occaſion de vous commettre enſemble ! Je connois le Duc; il n'eſt pas homme à ſouffrir le moindre mot injurieux. Jugez donc de l'état où je vais me trouver en attendant le ſuccès de votre voyage ! Oui, partez demain, & ramenez-moi un ami, un frere, un époux, un pere à mon fils ! C'en eſt fait de moi ſi je perds l'un ou l'autre. — Cornélie, je conviens qu'une ame ſenſible peut s'allarmer de tant de ſujets de crainte : cependant ſont-ils bien fondés ? Pourquoi ne pas vous flatter de quelque eſpérance ? Le Duc n'eſt ſans doute pas inacceſſible : s'il vous a vraiment aimée, au ſeul nom de Cornélie, je ſuis ſûr de me faire écouter. Je l'aborderai ſeul, ſi je le puis : repoſez-vous ſur la prudence avec laquelle je ménagerai notre entrevue. Vous la deſirez au moins autant que moi : il faut donc la tenter de maniere ou d'autre, puiſque c'eſt le ſeul moyen de décider de votre bonheur. Votre frere, vous ai-je dit, s'abandonne entierement à

moi, il ne fera rien que de mon avis, ſoyez-en ſûre. Vous êtes inquiete de la déciſion du Duc, & s'il ſait votre diſparition ? Il faut donc le voir, lui parler : or je ne crois pas que perſonne s'informe mieux que moi de ces deux objets. La vie du Duc, celle de votre frere me ſont dès ce jour auſſi chères l'une que l'autre, auſſi cheres que la mienne même. Croyez donc qu'il n'y aura de trouble ou de violence qu'à la derniere extrémité. Oui, j'ôſe me promettre que nous vous reverrons tous contens, & pour l'accompliſſement de vos deſirs. — Puiſſe le Ciel, Seigneur Don Juan, ſeconder votre entrepriſe, & vous faire réaliſer les motifs de conſolation que vous me donnez ; quelle que ſoit ma crainte, pendant que vous ſerez abſent, je me livre dès ce moment à l'illuſion flatteuſe de l'eſpérance : heureux ou malheureux, au moins ne différez pas votre retour, s'il vous reſte encore une goutte de ſang après votre entrevue. Je ne puis devoir mon bonheur qu'à une ame auſſi grande que la vôtre.

Don Antoine approuva la réſolution de ſon ami, lui témoignant par les expreſſions les plus énergiques combien il étoit flatté de la maniere dont il répondoit à la confiance de Laurent. — Mais, Seigneur Don Juan, ſerois-je donc de trop avec vous ? Pourquoi ne partagerois-je pas la gloire de ce ſervice ſignalé que vous rendez à Cornélie ? — Don Antoine, il ne conviendroit pas que vous abandonnaſſiez la mere & l'enfant : outre cela ce ſeroit faire croire au Seigneur Laurent que j'ai eu beſoin de ſecours étranger pour effectuer ma promeſſe. — Non, mon ami, ce ne ſera pas ici un ſecours étranger : deux vrais amis ne ſont qu'un cœur, un même homme. Je veux donc vous ſuivre au moins de loin, ſans me faire connoître. Je ſuis ſûr qu'en cela j'obligerai réellement Cornélie : nous lui laiſſerons nos trois Domeſtiques pour ſa défenſe. Ils ont déja vu ce qu'ils avoient à faire, par la conduite que j'ai tenue avec eux lorſque le Seigneur Laurent ſe préſenta à la porte. Ainſi elle ne ſera pas

ſeule. — Oui, Seigneur, dit Cornélie, ce ſera pour moi un motif d'aſſurance de plus, ſi vous partez enſemble, ou au moins de maniere à être en état de vous ſeconder l'un l'autre, ou de modérer le caractere bouillant de mon frere. Comme la démarche me paroît dangereuſe, faites-moi la grace d'accepter ces reliques, & de vous en munir : prenez cette Croix enrichie de diamans, & cet Agnus, qui eſt d'un auſſi grand prix. Avec cela, ſi j'en dois croire mon Directeur, l'on peut braver tous les dangers. Ils ne purent s'empêcher d'admirer la richeſſe des deux Reliques, qui valoient aſſurément encore plus que le cordon du chapeau du Duc, & ſans blâmer la crédulité de Cornélie, ils les refuſerent, diſant qu'ils en avoient d'autres qu'ils ne quittoient jamais : qu'au reſte la meilleure relique, dans ce danger, étoit la prudence & le courage. Cornélie reprit ſes Reliques avec peine, mais il fallut ſe conformer à leur volonté.

Laure avoit reçu les ordres de ſes Maîtres, & ſavoit qu'ils partoient, mais ſans connoître la cauſe de leur voyage. Elle étoit bien diſpoſée à rendre à Cornélie tous les ſervices dont elle auroit beſoin, perſuadée qu'elle s'en feroit un mérite auprès des deux amis. Le lendemain Laurent frappe à la porte du logis : Don Juan, qui l'attendoit, prend le chapeau du Duc, que Cornélie venoit de garnir d'un plumet noir & jaune, le recouvrant d'un crêpe noir. Il prend congé de la jeune affligée, qui étoit dans la plus horrible tranſe, ſachant ſon frere ſi près d'elle. A peine eût-elle aſſez de préſence d'eſprit pour dire un mot d'amitié à Don Juan, qui la ſaluoit en partant, avec tous les termes capables de lui donner de la confiance. Don Juan & Laurent ſe rendent à pied hors de la ville, ſous un arbre, où deux Domeſtiques les attendoient avec chacun un bon cheval. Auſſi-tôt les Domeſtiques prennent les devants, & les Maîtres les ſuivent par des ſentiers détournés. Don Antoine étoit parti après eux, & tenoit le même chemin, déguiſé de façon à n'être

pas reconnu. Il crut s'appercevoir qu'ils cherchoient à l'éviter, ſur-tout Laurent; auſſi-tôt il prend le parti de ſuivre la grande route de Ferrare, croyant qu'il les joindroit à la ville. A peine furent-ils partis que Cornélie s'ouvrit ſans réſerve à Laure, dont le zèle juſque-là n'avoit pas été diſſimulé. — Oui, ma chere Laure, cet enfant eſt le fils du Duc de Ferrare; c'eſt cet aimable Cavalier qui devoit m'épouſer, & c'eſt pour terminer cette affaire que vos Maîtres ſont partis avec mon frere. Hélas! je tremble lorſque je penſe à leur entrevue. Il me ſemble déja apprendre la mort de l'un ou de l'autre; & ſi le Duc a refuſé de ſe rendre à ſes promeſſes, que vais-je devenir, juſte Ciel! — Ah! Madame, le Duc eſt votre amant; c'eſt de lui que vous avez cet enfant, &... — Oui, cet amant eſt Alphonſe; mon frere eſt ce Bentivogli qui vint hier demander votre maître Don Juan à la porte, & je ſuis cette infortunée Cornélie ſa ſœur!

Laure auſſi-tôt, comme inſpirée d'un Démon qui s'oppoſât à la réuſſite des Voyageurs, lui répond: — Et vous êtes encore ici après cet événement? Vous vous y endormez dans cette ſécurité? Vous n'avez donc jamais eu d'ame, ou elle eſt abſolument inſenſible! Quoi! vous croyez de bonne-foi que votre frere va ſe rendre à Ferrare? Non, ne ſoyez pas ſi dupe. Soyez plutôt perſuadée qu'il n'a eu d'autre deſſein que de faire diſparoître mes Maîtres d'ici, afin de faciliter votre enlévement à ceux qu'il a chargés de vous punir de votre faute: peut-être même va-t-il être bientôt ici, après avoir ſu quitter vos deux Chevaliers Eſpagnols, & vous immoler lui-même ſans trouver la moindre réſiſtance. En effet, ſous quelle garde vous ont-ils laiſſée? Penſez-vous que je compte ſur trois lâches valets, qui vont prendre la fuite dès qu'ils verront un homme réſolu leur brandir l'épée ſur le viſage. Pour moi je vous préviens que je n'attens pas la fin de toute cette diablerie-là. Il ne manqueroit pas de me prendre pour la Matrone qui ai conduit cette

affaire, & qui vous ai ſouſtraite dans ce logis. Un Italien ſe fier à des Eſpagnols ! Vous prenez votre frere pour un autre ! Non, certes, il ne compte pas plus ſur eux que vous ne devez compter ſur lui ; & le Seigneur Laurent ſe feroit auſſi-peu de ſcrupule de m'égorger que vous. Je vais vous donner un avis : voyez, ma fille, ſi vous voulez le ſuivre ; je vous mets hors de toute inquiétude.

Cornélie, confuſe, effrayée au Diſcours de cette femme, que l'âge & la crainte autoriſoient à lui en impoſer, crut que ces réflexions, faites avec chaleur & les geſtes les plus expreſſifs, partoient du fond d'une ſincere amitié. Elle ſe repréſentoit déja les deux Chevaliers victimes de leur zele trop hardi. Son frere lui ſembloit fondre comme un foudre dans la chambre, après avoir fait tuer les deux amis, & lui plonger un poignard dans le ſein. Enfin Cornélie, toute troublée, ſe peint la ſcène la plus ſanglante, & tout ce qu'elle avoit lieu de craindre du courroux d'un frere, d'autant plus irrité, qu'elle l'avoit trompé avec plus d'adreſſe & de ruſe. — Ah ! Laure, dans quel trouble me jettez-vous ! Quel conſeils allez-vous donc me donner pour me dérober à ces horreurs ! — Cornélie, je ne vois pas qu'il y ait un parti plus ſage à prendre que celui-ci : vous ſortez de tout embarras ſi vous le ſuivez. Je connois un Curé à deux milles de Ferrare ; c'eſt un ſaint homme que j'ai ſervi pluſieurs années ; &, depuis que je l'ai quitté, j'ai toujours eu part à ſes bienfaits ; car ce fut malgré lui que je fus obligée de me retirer. Une légèreté de jeuneſſe m'avoit miſe dans un cas à peu près ſemblable au vôtre : néanmoins il ne crut pas devoir oublier les bons ſervices que je lui avois rendus, & la charité l'engagea de faire quelque choſe pour moi, d'autant plus qu'il ſavoit ma naiſſance, & que je lui avois été confiée par une de ſes parentes. Il me redemanda deux ans après : je ſentis que c'étoit donner matiere aux propos ſi j'y retournois, & que je devois reſpecter la réputation d'un homme

de ſon état : car on n'auroit pas manqué de lui attribuer ma faute, vû qu'il avoit eu ſoin de moi dans ces circonſtances : ainſi je refuſai de le ſervir une ſeconde fois. Je ne doute pas qu'il ne faſſe encore pour moi tout ce que je lui demanderai. Allons-y ; je vais chercher quelqu'un pour nous y conduire. La nourrice de votre enfant eſt une pauvre femme qui nous ſuivroit juſqu'au bout du monde. Suppoſez même que vous y ſoyez reconnue, ne vaut-il pas mieux que ce ſoit chez un homme de ſon caractere, reſpectable par ſes cheveux blancs & ſa bonne réputation, que chez deux jeunes Etudians Etrangers qui, un jour ou l'autre, croiront avoir droit de profiter de l'occaſion, & de vous faire des propoſitions déshonorantes ? Actuellement que vous êtes malade, ſans doute ils ont cru devoir vous reſpecter. Une femme dans votre état ne les a pas tentés ; mais dès que vous ſerez rétablie, voyez ce qui peut vous arriver, je ne vous réponds de rien. Quoique je ne ſois plus d'âge à donner dans l'œil, il n'eſt rien qu'ils n'aient fait pour me ſéduire : j'ai trop ſenti ce que ma faute m'avoit coûté de peines & de diſgraces ; d'ailleurs il eſt un tems où il faut être ſage. Ce n'eſt pas dans cette maiſon-ci que vous le deviendrez, comme vous le voyez par ce que je vous dis. Tout ce qui reluit n'eſt par or, ſoyez-en ſûre ; vous le ſaurez encore mieux à l'avenir. Ainſi je vous engage à partir ſans tarder, pour peu que vous vous ſentiez de forces. N'en croyez pas les diſcours honnêtes que mes Maîtres vous ont tenus, je vous le répéte ; dès qu'ils s'ennuient, ce qui leur arrive ſouvent, ce ſont des diables incarnés, & vous les verriez auſſi hardis qu'ils vous ont paru réſervés.

Cornélie ſe laiſſe gagner par ces réflexions, & ſe réſout à partir avec elle. Laure, ſans différer, ſe diſpoſe à la fuite : en moins de quatre heures tout fut prêt pour le départ. Laure les conduit à une voiture qui les attendoit à quelque diſtance du logis, & l'on prend la route du village, ſans être vu des

Domeſtiques : au moins Cornélie le penſoit ainſi. De l'argent, Laure en avoit aſſez pour ce petit voyage. Cornélie avoit, outre ſa bourſe, des bijoux dont elle pouvoit s'aider au beſoin. Comme elles ſavoient que les Cavaliers devoient prendre des chemins détournés, le Conducteur eut ordre de tenir le grand chemin : bien payé, il ſe conforma à leur volonté. Mais Laure ne vouloit pas être dupe des circonſtances, ni du moindre de ſes frais. Elle avoit concerté avec le Page de Don Juan la maniere dont il falloit dépouiller la jeune mere, au riſque même de la voir mourir de douleur.

Déja la voiture quittoit le grand chemin, lorſqu'un homme à cheval, & le viſage caché ſous un voile noir, ſe préſente comme venant du village où alloient les trois femmes. Il les arrête le piſtolet à la main, de la part du Duc de Ferrare; demande à Cornélie les bijoux qu'elle avoit imprudemment montrés à Laure. Cornélie les lui remet. — Madame, ce n'eſt pas aſſez; je ne veux pas votre bourſe, ni celle de ces femmes, mais j'ai ordre de vous demander cet enfant, à qui il ne ſera fait aucun mal. Demain matin, ou ce ſoir, vous le reverrez; & que ſa nourrice le ſuive; je la prendrai en croupe, & ſon enfant dans mes bras. Rendez-vous enſuite chez le Curé de ce village; on vous dira ce que vous aurez à faire : du reſte, ſoyez tranquille, vous y ſerez bien reçue. Cornélie, hors d'elle-même, ſe frappe la poitrine, s'arrache les cheveux de déſeſpoir, charge d'imprécations la malheureuſe Laure, qui lui cauſoit ce cruel revers, maudit mille fois le moment de ſon départ, & s'enfonçant dans la voiture : — Oui, cruel ! ôte-moi la vie, mais je péris plutôt avec mon fils; crains une mere au déſeſpoir, ſi tu n'as pas le courage de me tuer. Le Cocher, intimidé des menaces qu'on lui fait auſſi, engage la mere éplorée à faire le ſacrifice qu'on lui demande. Laure joignoit ſes prieres aux inſtances de cet homme. Mais Cornélie, inébranlable, enveloppe ſon fils de ſes habits, & morgue le Brigand. Le feu étinceloit dans

dans ſes yeux : la rage peinte ſur le viſage, elle ſe jette ſur Laure, qu'elle eût ſans doute maſſacrée le coûteau à la main, ſi ſon fils n'eût été le plus grand objet de ſa douleur. Le Cocher & la Nourrice l'arrêtent : Laure eut beau proteſter de ſon innocence, Cornélie croyoit voir ſa perfidie ſe trahir, par la maniere dont le brigand lui parloit. Un peu plus calmè, elle lui dit avec courroux : — Traîtreſſe, non, il n'y a que toi qui aies pu dévoiler ce myſtere : quant à toi ſcélérat, tiens, voilà auſſi ma bourſe; &, ſi tu le veux, prens encore les nippes de mon fils : peut-être en ſais-tu le prix. En diſant cela, elle dépouille l'enfant, jette le tout empaqueté dans le lange. — Soit, dit le voleur. Partez : rendez-vous au village; je vous ſuivrai des yeux, ou c'en eſt fait de vous tous. La voiture part, & le brigand prend le chemin de Bologne au galop.

Cornélie moins troublée réfléchit ſur l'extrême danger auquel ſon fils venoit d'échapper : elle le baiſe, le preſſe contre ſon ſein, jettant des regards furieux ſur Laure, qui n'oſoit lâcher un mot. Laure attend prudemment que la mere ſoit revenue de ſon ſaiſiſſement, & lui dit, avec la triſteſſe la plus adroitement ſimulée : — Que je ſuis pourtant malheureuſe, Madame, de paſſer dans votre eſprit pour une femme indigne de voir le jour ! Que ne m'a-t-on livrée à tout votre courroux ! vous euſſiez au moins lavé dans mon ſang la tache que vous venez de faire à ma réputation. Eſt-il poſſible qu'en voulant vous dérober à toutes les horreurs de votre deſtinée, j'aie été traitée avec auſſi peu de ménagement ! Oui, Madame, j'ai plaint votre ſort : ma ſenſibilité ſouffroit trop de vous voir ſi expoſée. J'ai cru devoir vous obliger; je l'ai fait, & je le ferois encore : que dis-je, non, je ne ceſſerai de vous être attachée, malgré ce qui vient de ſe paſſer. Je veux que vous me connoiſſiez mieux. J'ai appris dans les malheurs à ſoulager les maux d'autrui, & je ne ceſſerai de plaindre les vôtres, que quand je les verrai finir. Oui, vous allez mieux ſavoir chez le Curé quels ont toujours été mes ſentimens, & vous aurez les

regrets les plus amers de m'avoir ſi griévement offenſée. Mais rendez-moi votre cœur, votre amitié : je vous en conjure, par ce cher enfant qui ne doit la vie qu'à mes ſoins, & j'oublie ſur le champ que vous m'avez haïe. Cornélie, ſenſible naturellement, ſe repent de ſa vivacité, fond en larmes, embraſſe Laure, la prie de lui pardonner, non-ſeulemenr, mais même de ne pas l'abandonner. — Mais Laure ! qui a donc dit à ces gens les particularités qu'ils nous ont fait entendre ! mes ſoupçons n'étoient-ils pas fondés en apparence? non, que je vous cruſſe de complot avec eux pour m'enlever mon fils, & nous voler : mais au moins avois-je tout lieu de vous croire indiſcrete ; & c'eſt ce qui m'a révoltée contre vous, après les proteſtations que vous m'avez faites. Car, penſer que ces gens ſoient le Duc, mon frere, un de vos maîtres, ou quelqu'un venant de leur part, c'eſt ce que je ne croirai pas. — Madame, puiſque vous relevez devant la Nourrice des propos ſur leſquels elle voudra ſans doute être inſtruite, je vous répondrai avec l'ame navrée de douleur, mais non pour vous offenſer, que « rarement une femme a ſauvé ſa répu» tation entiere après une faute. Il reſte toujours quel» ques débris qui en décelent le naufrage ; & ce qui s'eſt » paſſé entre quatre murs eſt publié tôt ou tard ». N'eſt-il pas poſſible que toutes ces plaintes que vous avez répandues chez mes maîtres aient été entendues de maniere ou d'autre ! Les domeſtiques ne ſont-ils pas les premiers à trahir les intérêts de ceux qu'ils ſervent. N'a-t-on pas pu nous épier ? Il eſt probable que ce Cavalier nous cherchoit : car vous avez vu qu'il venoit du village où nous allons arriver. Non, je n'ai rien dit à perſonne : mais je ne tiens pas toutes les bouches cloſes. Remettez-vous donc de votre déſordre : gardez même chez le Curé le plus grand ſilence ſur ce qui vient de ſe paſſer : moins nous aurons de détails à faire ſur la cauſe & les ſuccès de notre voyage, plus nous mériterons de confiance : je penſe que la Nourrice ſuivra auſſi mon avis. Du reſte, je prends tout ſur moi : attendez-vous à être bien

reçue : le Curé eſt un brave homme. Vous verrez qu'il n'a pas oublié que je ſuis iſſue des *Cribeles* de Milan : c'eſt aſſez vous en dire. Déjà la voiture approchoit du village, & nos trois amis de Ferrare. Don Juan demande à un paſſant ſi le Duc y étoit : — non, lui répond-il ; il doit être à Bologne. Auſſi-tôt ils retournent ſur leurs pas en ſuivant la grande route.

Peu de tems après ils apperçoivent de loin une troupe de gens à cheval. Don Juan dit à Laurent de s'écarter du chemin, parce qu'il vouloit parler ſeul au Duc, en cas que ce fût lui. — Il vaut mieux le joindre ici, que d'aller s'expliquer avec lui à Ferrare. Je l'aborderai de maniere à l'obliger de m'entendre. Laurent ſe conforme à cet avis, & s'écarte. Don Juan ôte de ſon chapeau le crêpe qui en cachoit le riche cordon, pour ſe faire reconnoître au premier coup d'œil. Il attend la troupe qui s'avançoit à pas lents, par rapport à une femme montée ſur un cheval pie. Elle étoit maſquée, ſoit pour n'être pas connue, ſoit pour ſe garantir le tein de l'impreſſion de l'air & du ſoleil. Dès qu'ils furent à portée de la voix, Don Juan prend le milieu du chemin. Monté ſur un beau cheval, & richement harnaché, couvert lui-même de l'habit le plus galant, il tenoit à la main ſon chapeau, dont les diamans lançoient au loin mille traits de feux : ce qui attira bientôt les regards des voyageurs, ſurtout ceux du Duc, qui reconnut à l'inſtant l'homme, au cordon du chapeau. Le Duc s'arrête, le ſalue avec une ſinguliere amitié. — Seigneur, je ne me trompe pas ſans doute, c'eſt à Don Juan de Gamboa que j'ai l'honneur de parler. Votre air noble, les harnois de votre cheval me font croire que j'ai deviné juſte — Oui, Seigneur, c'eſt moi. Je n'ai aucune raiſon de cacher mon nom. Mais faites-moi la grace de me dire qui vous êtes. Je ſerois au déſeſpoir de ne pas vous avoir rendu les reſpects que je pourrois vous devoir. — Non, Seigneur, un homme auſſi honnête que vous ne peut s'oublier envers perſonne : puiſque vous le demandez, je ſuis Alphonſe, Duc de Ferrare, prêt à vous obliger

le reſte de ma vie : car c'eſt à vous que j'en fus redevable il y a quatre jours.

A peine le Duc eut-il fini de parler, que Don Juan ſaute en bas de ſon cheval, vient baiſer la main d'Alphonſe, qui deſcend auſſi, & l'embraſſe avec la plus grande amitié. Laurent qui conſidéroit de loin l'entrevue de deux Cavaliers, au lieu de prendre leurs politeſſes pour des marques d'amitié, s'imagine qu'ils ſont déjà aux priſes, & qu'ils vont s'égorger. Il pouſſe ſon cheval ; mais l'arrête au milieu de ſa courſe, voyant le Duc & Don Juan s'embraſſer avec la plus vive affection. Le Duc ſe retourne, apperçoit Laurent, le reconnoît, & ne peut cacher ſa ſurpriſe. — Seigneur, Don Juan, Laurent Bentivogli eſt-il donc de compagnie avec vous ? ou ſe trouve-t-il ici par haſard ? — Seigneur Alphonſe, lui dit Don Juan à l'oreille, écartons-nous un peu : j'ai de grandes choſes à vous apprendre. Ils s'éloignent de la compagnie. — Mon cher Duc, je vais peut-être rouvrir une plaie trop douloureuſe pour une ame auſſi ſenſible que la vôtre : peut-être auſſi m'immiſcé-je dans une affaire ſur laquelle j'aurois dû garder le plus grand ſilence. Puis-je m'ouvrir ſans riſquer de vous offenſer ? car il s'agit d'un intérêt de cœur ; mais vous penſez trop noblement pour vous déshonorer, en rendant une femme malheureuſe. — Parlez, Don Juan : après vous avoir eu l'obligation de ma vie, je ſerai au moins auſſi flatté de vous devoir mon honneur & ma réputation. — Seigneur, Laurent Bentivogli que vous voyez ici, m'a fait part d'un grief qu'il a contre vous. Il prétend qu'il y a quatre jours vous enlevâtes ſa ſœur de chez une Couſine, après l'avoir abuſée, & même déshonorée. Il veut ſavoir quelle ſatisfaction vous allez lui donner. De maniere ou d'autre, il eſt déterminé à périr, plutôt que de ne pas ſe laver de cet outrage, ſi vous penſiez comme la plûpart des gens puiſſans, qui ſe croient au-deſſus de toutes les loix. Sans avoir eu le bonheur de vous connoître que de réputation, j'ai pris en mains vos intérêts & les

ſiens, & lui ai promis de ne le pas quitter, que cette affaire ne fût arrangée. Sans doute que vous vous reſpectez aſſez pour ſentir l'importance de cette démarche. Les détails qu'il m'a faits du combat où je tins ce chapeau de votre main, ne me permettent pas d'ignorer que ce ſoit vous que j'ai défendu contre lui. Lié par la parole que je lui ai donnée par rapport à ſa ſœur, flatté d'un autre côté de vous marquer un attachement inviolable après vous avoir été de quelque ſervice, je ſens que je ne dois faire ici que l'office de médiateur, ſi cela eſt poſſible : mettez-moi donc dans le cas de vous obliger tous deux. Le combat où vous avez penſé périr vous prouve qu'il eſt réſolu à ne pas vous épargner, & que, ſoit un jour, ſoit l'autre, il vous fera un mauvais parti. Je vous ſupplie donc de m'avouer ſi ce qu'il m'a dit eſt vrai ? Que dois-je lui apprendre de votre part ?

— Ah ! mon ami, c'eſt la pure vérité, & jamais je ne ſerai aſſez lâche pour lui donner un démenti : mais je n'ai ni trompé, ni enlevé Cornélie, quoiqu'elle ait diſparu de chez ſa Couſine. Loin de l'avoir abuſée, je la regarde comme ma véritable épouſe, depuis le moment qu'elle m'a accordé les dernieres faveurs. Malheureuſement j'ignore ce qu'elle eſt devenue ; c'eſt ce qui me déchire le cœur. Si je ne l'ai pas encore épouſée publiquement, mon pere en a été la cauſe ; car il veut, à quelque prix que ce ſoit, que j'épouſe Livie, fille du Duc de Mantoue. J'ai encore eu d'autres intérêts à ménager : voilà ce qui m'a fait différer ce mariage, qui ne peut être reculé bien loin, vû l'extrême décrépitude de mon pere. Je conviens, il eſt vrai, que la nuit du combat où vous m'avez ſecouru je venois pour enlever Cornélie à Ferrare, voulant lui ſauver le déshonneur d'une couche que je ne ſavois comment cacher autrement, malgré le ſecret de ſa Couſine & des Médecins. Je me préſentai à la porte : une fille de chambre qui étoit de connivence avec moi,

m'ouvrit : je lui demandai ce que ma chere Cornélie étoit devenue. — Comment, me répondit-elle avec ſurpriſe, l'enfant eſt remis à votre Page, la mere eſt partie pour le rendez-vous, & vous ne l'avez pas vue ! Grand Dieu, que vais-je devenir ! — Doucement, lui dis-je, pas d'éclat : je vais la chercher ; elle ne peut pas être loin : rentrez : il y a encore du remède à tout. Cette fille eſt celle que vous voyez ſur ce cheval pie. Je reſtai donc deux jours à Bologne, cherchant, m'informant de tout côté, faiſant même agir mes amis. Hélas ! ce fut inutilement. Mon cher Don Juan, oui, permettez-moi les larmes que je verſe en vous parlant ; mon cœur crève ; je ſuis au déſeſpoir ſi je ne la retrouve d'ici à quelques jours ! Ma chere Cornélie, ſuis-je donc la cauſe de ta perte ! — Alphonſe, reſſuyez vos larmes ! Si la mere reparoiſſoit, vous la reconnoîtriez donc pour votre légitime épouſe ? & ſon fils pour le vôtre ? — Don Juan !... que me dites vous-là ! oui, je ſuis Chevalier, je m'en fais gloire ; mais je m'eſtime encore plus heureux de remplir les devoirs de l'honnête-homme ! Que ne paroît-elle ſur le champ ! Non-ſeulement elle mérite tous mes ſentimens, mais l'empire de tous les cœurs ! Oui, qu'elle vienne ; qu'elle vive, la chere ame ! &, ſans avoir davantage aucune crainte d'offenſer mon pere, je donne à notre union toute la publicité qu'elle eſpere de ma franchiſe. — Feriez-vous, Seigneur, en préſence de ſon frere, les aveux & les proteſtations que vous me faites ici ? — Don Juan, que ne lui faites-vous ſigne d'approcher ? Il me tarde de l'embraſſer ; car je ne veux pas m'avancer ſans votre permiſſion. Don Juan fait auſſi-tôt ſigne du chapeau à Laurent de venir les joindre.

Bentivogli approche, deſcend de cheval, bien éloigné de ſe promettre la bonne nouvelle qu'il alloit apprendre. Le Duc va au devant de lui, le reçoit à bras ouverts, & ne peut lui dire que ces mots : — Laurent ! mon frere !... Laurent, ému de

cette réception, reſte muet. Don Juan prend la parole : —— Seigneur Laurent, le Duc avoue le commerce ſecret qu'il a eu avec votre ſœur, qu'il la reconnoit pour ſa légitime épouſe, & qu'il eſt prêt à ratifier publiquement ce qu'il vient de me dire en particulier, le plutôt que faire ſe pourra. Il convient qu'il étoit venu, il y a quatre jours, à Bologne, pour l'enlever à Ferrare, & l'y garder, avec tous les ſoins qu'il lui devoit, en attendant la célébration de ſon mariage, qu'il n'a différé que pour des raiſons très-honnêtes. Il m'a inſtruit du combat qui s'eſt paſſé entre vous deux : de ſorte que s'étant préſenté pour enlever votre ſœur, il rencontra Sulpicie, cette fille que vous voyez à cheval : elle lui apprit que Cornélie avoit diſparu une heure après être accouchée. L'enfant venoit d'être remis par Sulpicie à une perſonne qu'elle croyoit le Page du Duc. Pour lors Cornélie préſumant, en vous entendant parler dans la rue, que vous étiez informé de ſon intrigue, ſe déroba dans la crainte d'éprouver les effets de votre courroux. Mais l'enfant, par mépriſe, fut remis à un inconnu qu'il n'a pu découvrir, non plus que la mere. Enfin le Duc vous proteſte que, dès que Cornélie reparoîtra, il l'avouera publiquement pour ſon épouſe. Avez-vous rien de plus à deſirer que de revoir la mere & l'enfant ?

Laurent ſe jette aux genoux (3) du Duc qui le reléve avec amitié : — Seigneur Alphonſe, non, ni moi, ni ma ſœur nous ne pouvions nous promettre plus de bonté que celle que vous me marquez ici : vous

(3) Cervantès a ſuppoſé plus haut que les Bentivogli n'étoient plus Seigneurs de Bologne. Alphonſe, au contraire, étoit encore un des plus puiſſans Souverains de l'Italie. Ainſi cette marque de reſpect n'a rien contre la vraiſemblance, quoique les Bentivogli fuſſent d'une famille égale en Nobleſſe à celle des Ducs de Ferrare.

l'égalez à vous, vous me recevez au nombre de vos amis; que dis-je, vous voulez que je ſois votre frere! Comment répondrai-je à cette bienfaiſance, à cette tendre affection! Le Duc & Laurent fondent en larmes; l'un regrettant la trop longue abſence de ſon épouſe, l'autre pleurant de plaiſir en rencontrant un ſi bon frere. Mais appréhendant de montrer trop de foibleſſe, ils eſſuyent leurs larmes, ſe regardent, comme étonnés, avec certain air de gaieté. La joie peinte ſur le viſage de Don Juan ſembloit déja leur annoncer qu'il gardoit chez lui cette épouſe ſi deſirée, & ſon fils, & leur demander le tribut de leur reconnoiſſance. Cette entrevue donna le tems à Don Antoine de rejoindre ſon ami & Laurent, qui avoient paru ſe dérober à ſon zèle. Don Juan l'apperçoit de loin, le reconnoit à ſon cheval. Don Antoine, plus proche, s'arrête, voyant le cheval de ſon ami tenu avec un autre par les Domeſtiques du Duc qu'il ne connoiſſoit pas. Il remet Don Juan, & demande à ces gens qui étoit celui qui étoit arrêté à l'écart avec ſon ami & Laurent? On lui répond que c'eſt le Duc de Ferrare. A cette réponſe il ne ſait trop quel parti prendre; mais Don Juan le tire d'inquiétude, en l'appellant par ſon nom. Les voyant tous trois à pied, il deſcend auſſi, & va les trouver. Le Duc, à qui Don Juan venoit de dire que c'étoit ſon ami, le reçoit avec une extrême politeſſe. Don Juan lui raconte tout ce qui venoit de ſe paſſer entr'eux juſqu'au moment de ſon arrivée. Don Antoine, plein de joie du ſuccès de cette entrevue, dit à ſon ami: — Pourquoi donc, Seigneur Don Juan, ne mettez-vous pas le comble au plaiſir de ces Seigneurs, qui ſe regardent à préſent comme freres? Vous ne leur dites rien de Cornélie, de ſon fils; enfin, de tout ce qui s'eſt paſſé chez nous! — Mon ami, j'allois parler lorſque je vous apperçus: puiſque vous voici, donnez-nous ces détails, ils ſeront aſſurément entendus avec plaiſir.

Le Duc & Laurent croient à peine ce qu'ils viennent d'entendre. Alphonſe, troublé par la joie & l'impatience de revoir Cornélie, regarde Laurent, l'embraſſe : — Eh ! mon cher Laurent, qu'eſt-ce que tout cela veut dire ? — Seigneur, répond Don Antoine, c'eſt que comme un des premiers acteurs de cette Tragi-Comédie, il me reſte à préſent à vous produire la mere & ſon fils, qui ſont chez moi. Voilà tout ce que j'y vois de myſtérieux. Tous les quatre, au comble de leurs vœux, s'embraſſent. — Oui, dit le Duc, demandez-moi, Seigneur Don Antoine, tout ce que je puis vous offrir, & diſpoſez de ma fortune. — Mes amis, ajoute Laurent, diſpoſez auſſi de la mienne. Auſſi-tôt Laurent appelle Sulpicie, qui avoit remis l'enfant à la porte. Elle reconnoît Laurent, approche toute tremblante. — Reconnoiſſez-vous, lui dit-il, l'homme à qui vous avez donné le petit à la porte? — Non, Seigneur, je lui demandai s'il étoit Fabio ; il me répondit que oui : & je le lui confiai ſans autre réflexion : c'étoient les ordres du Seigneur Alphonſe & de Cornélie. — Oui, reprit Don Juan, vous me donnâtes l'enfant, me diſant de revenir bien-vite, & vous refermâtes la porte. — C'eſt la pure vérité, Seigneurs, ajoute Sulpicie, en pleurant. — Sulpicie, dit le Duc, que la joie regne parmi nous. Je ne rentre pas dans Ferrare ſans avoir été à Bologne. Ma joie ne ſera complette qu'après avoir rejoint celle qui doit faire toute ma félicité. On remonte à cheval, & toute la troupe reprend la route de Bologne.

Don Antoine prend les devans pour prévenir Cornélie, & lui éviter ainſi la commotion que lui donneroit l'arrivée imprévue du Duc & de ſon frere. Mais quel fut ſon étonnement ! Cornélie n'y étoit plus. Les Domeſtiques aſſurent qu'elle avoit diſparu à leur inſçu. Les bras lui tombent, il ſe jette ſur un fauteuil, reſpirant à peine. Enfin il demande Laure. Laure s'eſt pareillement dérobée le même jour, lui dit-on. — Ah ! la malheureuſe ! c'eſt

ſans doute elle qui l'a fait diſparoître. Quoi ! vous n'avez rien vu, rien entendu ? L'enfant n'a donc pas jetté un cri ? ou ſeriez-vous de complot avec elles. Traîtres ! ſi j'en ai le moindre ſoupçon bien fondé, vous expierez avec infamie l'outrage que vous m'avez fait. Les Domeſtiques, intimidés, lui font des ſermens horribles, ſe jettent à ſes pieds, proteſtant de leur innocence. Don Antoine, ſtupéfait, reſte immobile ſur ſon ſiége, les regarde l'un après l'autre, pour voir ſi quelque geſte, quelque coup-d'œil ne les trahiroit pas : il leur dit enfin de le laiſſer ſeul. Tout hors de lui il va & vient dans la chambre, ne peut enviſager, ſans frémir de rage contre Laure, l'affront auquel il s'eſt expoſé. — Que va penſer le Duc de tout ce que je lui ai dit !... Pour qui va-t-il prendre Cornélie ? A-t elle diſparu par haine pour lui, ou par nos conſeils ? Nous avons donc voulu l'inſulter lui-même par le procédé le plus outrageux !... Moi, mon ami, ne reſtons-nous pas ſans honneur ! quel moyen de nous juſtifier à ſes yeux ? Le Seigneur Laurent verra-t-il avec indifférence ſa ſœur, retirée chez nous, diſparoître ſans que nous puiſſions lui en donner une ſeule raiſon ? Les détails de Sulpicie, confirmés par Don Juan lui-même, prouvent ſans réplique qu'au moins Cornélie ne nous eſt pas inconnue. Ne l'avons-nous pas outragée ? penſera-t-il. Et n'eſt-ce pas pour ſe ſouſtraire à nos pourſuites, à notre lâcheté, qu'elle s'eſt évadée ? Ah ! Cornélie ! un monſtre d'ingratitude & de perfidie s'eſt-il joué de nous ſous tes charmes trompeurs ! La plus tendre des paſſions, cette ſenſibilité qui déchire les grandes ames à la vue des malheureux, eſt-elle, hélas ! pour toi le maſque de l'impoſture ! Femmes inſidieuſes ! qui ébranlez tous nos reſſorts avec tant de puiſſance, penſez-vous que nos cœurs, ſous une écorce plus groſſiere que la vôtre, ſoient à l'épreuve des traits brûlans & meurtriers dont vous les dévaſtez ! Pourquoi donc la vengeance nous ſeroit-elle défendue

après une pareille perfidie ? Oui, vous méritez vos diſgraces ; vous méritez pis, s'il nous eſt poſſible d'aller au-delà du mépris ; car c'eſt trop vous honorer que de vous haïr !

A ces mots Don Antoine retombe ſur ſon ſiége. Tout penſif, il s'appuie la tête ſur le coude. A l'inſtant le Duc, Laurent, Don Juan, qui avoient pris des rues détournées, entrent chez lui, le trouvent dans cette poſture, ayant le viſage tout défait. Don Juan vôle à lui ; tout troublé il lui prend la main, ſe baiſſe pour le regarder. — Eh ! quoi ! Don Antoine, vous voilà ſinguliérement taciturne ! Ne pas vous lever à la préſence du Duc ! — Pardonnez, Seigneur Alphonſe, j'avois le cœur trop ſerré pour lever les yeux. — Où eſt donc Cornélie ? Seroit-elle la cauſe de votre triſteſſe ; ou qu'eſt-il donc arrivé pendant votre abſence ? — Oui, mes amis, j'ai l'ame plongée dans la plus profonde triſteſſe. Cornélie a diſparu avec la fille que nous lui avions donnée ! on ne l'a pas revue depuis le moment même que nous ſommes partis. Le Duc, à ces mots, percé comme d'un glaive, reſte ſans mouvement ; Laurent, déſeſpéré, jette un cri amer. — Quoi ! Cornélie n'y eſt plus ! juſte Ciel ! Un Domeſtique entre & dit tout bas à Don Antoine : Seigneur, Saint-Eſtevan, Page du Seigneur Don Juan, tient, depuis que vous êtes partis, une femme enfermée dans ſa chambre : ſuivant les apparences elle eſt d'aſſez bonne compoſition, car il n'en bouge : je crois l'avoir entendu la nommer Cornélie ; eſt-ce cela que l'on demande ? Le drôle vouloit ſe venger de ce que Saint-Eſtevan n'avoit pas voulu lui laiſſer voir ſa Donzelle. Don Antoine, à ces mots, ſe mord les lèvres, eût voulu mille fois que Cornélie n'eût jamais mis le pied chez lui. En effet, comment penſer que c'étoit une autre Cornélie ? Malgré cela il diſſimule, quitte la compagnie, diſant qu'il revenoit à l'inſtant ; monte à la chambre, trouve la porte fermée, ne voit, ni n'entend

Saint-Eſtevan. Il frappe. — Ouvrez, Cornélie, venez faire au Duc & à votre frere la réception qu'ils méritent ; ils ſont ici. On lui répond dans la chambre : — Ah ! Saint Antoine, en voilà une bonne ! Eh ! pauvre Sire, vous mocquez-vous de moi ! Je crois valoir bien la peine que Ducs & Comtes viennent eux-mêmes me trouver. Quand une femme eſt chez un Page, elle peut penſer qu'un Prince ne ſe rabaiſſe pas en venant lui dire un bon jour. Eh ! fi donc ! vous me prenez pour une Roturiere ! Connoiſſez mieux votre monde. Amenez, amenez-moi ces braves gens-là, & ma porte s'ouvrira pour vous tous. Entre amis tout eſt commun, ſur-tout dans le grand monde : une honnête-femme eſt toujours à ſa place : ſachez donc votre devoir.

Il n'en fallut pas davantage pour détromper le Chevalier. Il demande toutes les clefs du logis, pour eſſayer celle qui pourroit ouvrir la porte. Saint-Eſtevan, qui venoit de dehors, paroit, montant fort eſſoufflé. — Comment ! lui dit Don Antoine, quelle conduite tient-on ici pendant notre abſence ? — Seigneur, j'ignore ce que vous voulez dire. — Que fait donc une femme dans cette chambre ? — Une femme, Seigneur ! elle eſt donc tombée du Ciel. Je ne ſache pas que femme ait entré ici depuis que j'y demeure. — Mais je viens de lui parler ; elle m'a répondu, & d'un ton aſſez familier, pour ne pas dire inſolent ! — Seigneur, voici la clef ; entrez, voyez, ſi vous trouvez une femme je veux devenir citrouille. Don Antoine entre, cherche, regarde par-tout, ne voit perſonne, & ſe croit une ſeconde fois joué par ſes gens. Il ſe fut livré à tout ſon reſſentiment s'il n'eût cru devoir quelques égards à la compagnie qui étoit chez lui. Fort mécontent, il ſort à bas bruit de cette chambre, fait deſcendre le Page, & s'aſſied près de la porte. Quelques minutes après il entend demander à demi-voix : — Saint-Eſtevan, eſt-il deſcendu ? En voulant ſe relever il laiſſe tomber la clef qu'il tenoit à la main. Auſſi-tôt la priſonniere

ſe retire où elle s'étoit déja cachée. Don Antoine ouvre, cherche, mais inutilement. Une armoire lui donna du ſoupçon; il enfonce la porte, ne voit que des hardes, des linges; la referme à-peu-près, & fait ſemblant de ſortir de la chambre, en pouſſant la porte aſſez fort, puis ſe cache dans la ruelle du lit. La Donzelle, croyant qu'il étoit ſorti, reparoit par-deſſous la derniere planche de l'armoire, ſaute ſur le lit en aſſez grand déſordre, s'arrange le mieux qu'elle peut. — Par ma foi, je ſuis bien ſotte de me tant effrayer! Eh bien! je ſuis dans la chambre d'un Page! Quoi! nos Ducheſſes n'y ſont-elles pas ſurpriſes tous les jours! qu'il entre: il ne me tuera pas, peut-être! Je n'ai rien pris. Tout ce que j'ai je l'ai bien gagné. Les bijoux de Cornélie m'iront aſſurément auſſi bien qu'à elle. Du reſte, que Saint-Eſtevan s'arrange: quand je ſerai une fois dehors, c'eſt à lui de répondre du vol: il me les a donnés.

Don Antoine ſe releve bruſquement. La Donzelle, ſaiſie de frayeur, reſte interdite: il lui parle du ton le plus véhément: elle s'entortille dans le drap. Il veut la jetter en bas du lit: elle pouſſe un grand cris. Fabio, qui écoutoit à la porte, deſcend où étoient les trois Cavaliers. — Enfin, Seigneurs, on tient Cornélie: vîte, montez. — Que dites-vous là, demande Laurent? Comment? Où eſt-elle? — Là haut, Seigneur, ſuivez-moi. A peine a-t-il parlé que le Duc vôle à la chambre, croyant enfin revoir ſa chere amie. Il entre: — Où êtes-vous, ma chere ame? Que je vous embraſſe, ma tendre épouſe!... Don Antoine n'y tient plus, éclatte de rire. Cornélie auſſi-tôt montre un peu le nez: — Par Saint-Jacques! Gentilshommes, on ne ſurprend pas ainſi les gens: on leur donne au moins le tems de s'habiller. Vous êtes encore bien neufs! N'eſt-ce pas, que c'eſt une choſe bien rare de trouver une honnête-femme dans la chambre d'un Page? Voilà en vérité un grand miracle! Laurent, plus vif que les autres, prend le drap, tire, arrache. Cornélie tient bon. Enfin Lau-

rent, plus fort, la développe à l'aide de Fabio, voit une jeune femme fort bien miſe, & aſſez fraîche. — Drôleſſe, lui dit-il, depuis quand es-tu ici? — Seigneur, il y a trois mois. — Trois mois? — Oui, Seigneur, Saint-Eſtevan m'a paru brave garçon, & je ſuis venue tenir mon petit ménage avec lui. — Mais où étois-tu cachée? — Seigneur, regardez ſous l'armoire; car je veux que vous ſachiez combien je ſuis honnête. Laurent apperçoit un trou qui donnoit dans un petit réduit, & c'étoit par là que la grivoiſe ſe déroboit, à la faveur de l'armoire qui le maſquoit. — Mais, demande le Duc, t'appelles-tu vraiment Cornélie? — Oui, Seigneur, & je deſcends en droite ligne des premieres familles de Rome. Jamais femme n'a trompé ſon mari dans ma famille; nous avons aimé notre prochain comme nous-mêmes, & vous voyez que je ne le hais pas. Seigneur, pas de dédain: il ne faut jamais dire, fontaine, je ne boirai pas de ton eau. Telle femme, dont on a vanté la vertu, n'a pas eu ma décence. Vous voyez que j'ai mon lit à part. Je dis bon ſoir à Saint-Eſtevan; il me vient dire bon jour: n'eſt ce pas ainſi que d'honnêtes gens ſe comportent? Si je me trouve ſur ſon lit, c'eſt que j'ai eu peur. Or, la peur! Seigneur, la peur! c'eſt une terrible choſe, ſur-tout pour une femme. Priez Dieu que la vôtre n'ait jamais peur; ou ne lui laiſſez pas de lit dans la chambre; car il y a de quoi mourir de pareil évanouiſſement. Heureuſement que je ſuis un peu revenue de ces terreurs paniques; au moins je ne riſque plus d'en mourir. — Vas, Diableſſe, dit Laurent, tu m'enſorcellerois peut-être: je me ſauve. Alphonſe crêvoit de dépit, bien loin de rire. Il regarde les deux Eſpagnols d'un œil courroucé. Peu s'en fallut même qu'il ne leur reprochât de l'avoir joué. Il ſort. — Laurent, deſcendons. Don Juan les ſuit: mais ils montent à cheval ſans lui dire un mot. Il rentre dans ſa chambre, bien décidé à punir l'effronterie de ſon Page; appelle le Domeſtique, lui fait mille différentes queſtions ſur

le compte de Cornélie Bentivogli. Ce fut inutilement. Don Antoine, pendant ce tems là, avoit pris un ton plus ſérieux avec la Donzelle, & ſavoit enfin ce qu'elle avoit voulu dire par ces mots : — C'eſt à lui de répondre du vol.

Il la fait ſortir ſans bruit, & dit à St. Eſtevan de ſe retirer ſur le champ : qu'il ne lui faiſoit grace qu'en faveur des éclairciſſemens que lui procuroit ſa lâcheté. St. Eſtevan diſparut auſſi-tôt de la ville. — Don Antoine deſcend chez ſon ami. — J'aurois pu, lui dit-il, arrêter ici le Duc & Laurent; leur donner même autant de ſatisfaction qu'ils nous ont marqué de colere en ſortant. Tenez, voici les bijoux de Cornélie. Le lange de ſon enfant eſt là-haut. Elle eſt à préſent chez tel Curé du voiſinage. St. Eſtevan vient de diſparoitre. Je ne puis vous en dire davantage en ce moment-ci. Juſtifions-nous du moindre ſoupçon. Mon Domeſtique va porter ſur le champ ces bijoux & ce lange à Cornélie : il faut qu'ils lui ſoient remis, ſans qu'elle ſache de quelle part. Quant à vous, allez chez le Seigneur Laurent. Le Duc y ſera peut-être encore. Témoignez-lui les regrets que nous avons de lui en avoir impoſé en apparence, & dites-lui en particulier que nous ſavons où ſont la mere & l'enfant. Qu'il ſe tienne prêt pour demain matin. S'il n'y eſt pas, revenez auſſi-tôt, & nous verrons quel parti nous prendrons. Don Juan revient : Alphonſe étoit parti pour Ferrare : Laurent l'avoit même accompagné juſqu'à moitié chemin, pour tâcher de le diſtraire de ſon chagrin & de ſon reſſentiment. Les deux amis fort inquiets ſe propoſent l'un à l'autre différens partis. Le Domeſtique qu'ils avoient envoyé au village s'étoit acquitté de ſa commiſſion; mais n'avoit pu rien découvrir de bien sûr, touchant la mere & l'enfant, quoiqu'il eût fait remettre le paquet & la lettre au Curé, ſans paroître; ce qui les inquiétoit encore plus. Dans la crainte de ſe compromettre une ſeconde fois, ils écrivent une lettre anonyme au Duc, lui apprenant d'une maniere vague où pouvoit être Cornélie, & s'en tiennent là

dans l'attente de quelques nouvelles. Alphonſe auſſitôt ſe rend chez ce Curé avec qui il étoit lié d'amitié depuis ſi long-tems. Fabio qui l'avoit accompagné, étoit reſté chez un payſan à l'entrée du village pour y attendre les ordres de ſon maitre. Le Curé vole à la rencontre du Duc, l'embraſſe, croit appercevoir en lui quelque choſe de ſombre. — Seigneur Alphonſe, entrez, ſoyez le bien venu, & paſſons dans cette ſalle. Alphonſe s'aſſied ſans répondre. Cornélie, de l'appartement voiſin, l'avoit vu entrer. Etrangement ſurpriſe, elle va, vient, ſans ſavoir où ſe cacher. Elle eût déja voulu avoir dit deux mots au Curé, mais il ne pouvoit plus quitter le Duc. Alphonſe leve enfin les yeux : — Mon cher ami, excuſez mon abord, peu convenable à notre ancienne liaiſon : je ſuis plongé dans une extrême triſteſſe. Je veux donc paſſer quelques jours avec vous, & je couche ici, car j'ai beſoin de jouir d'un ami. — Seigneur, auſſi long-tems qu'il vous plaira. Mais, vous êtes ſeul ? — Oui : les malheurs ſont moins grands lorſqu'ils ſont ignorés. — Permettez donc que je demande quelques rafraîchiſſemens, en attendant qu'on nous ſerve autre choſe. Vous ſavez que rien ne me manque ; je ſuis ici comme un petit Evêque, grâce à votre bienveillance.

Pendant que le Curé donne ſes ordres, Cornélie vient, toute troublée, le conjurer de s'informer adroitement quelles raiſons amenoient le Duc au village. — Cornélie, je ne ſais ce qu'a le Duc, mais il me paroit bien triſte ; il ne m'en a pas encore dit la cauſe. Faites une choſe : arrangez bien le petit dans ſes langes, parez-le de tous les bijoux que le Duc vous a donnés, & laiſſez-moi faire le reſte : j'eſpere que la journée ne ſe paſſera pas ſans d'heureux ſuccès. Auſſi-tôt elle le quitte, en lui baiſant la main, monte à la chambre où étoit l'enfant, & met à l'arranger tout l'intérêt imaginable. Le Curé rentre chez le Duc avec quelques rafraichiſſemens ; parle d'abord de choſes indifférentes, mais amenées exprès

exprès pour tâcher de l'égayer, en attendant qu'on ſervit. Inſenſiblement il fait tomber la converſation ſur l'article du beau ſexe : mais le Duc, malgré ſon humeur naturellement enjouée, reſte comme abſorbé dans ſa mélancolie. — Mon ami, que ne puis-je rire avec vous ! mais j'ai le cœur trop ſerré. En vain voudrois-je me livrer à mon propre caractere : mon viſage, mes yeux me trahiroient, & mon cœur démentiroit ma bouche. Malheureuſement pour moi, je ne puis même me ſoulager en vous expoſant mon chagrin. — Pourquoi cela ? Seigneur Alphonſe : quoi ! vous penſez qu'il n'eſt plus d'objet au monde capable de vous flatter au point de vous tirer de cette ſombre rêverie ? Pour moi j'en connois un qui ne vous ſeroit peut-être pas ſi indifférent. — Aſſurément je ne ſuis pas aſſez ennemi de moi-même pour me refuſer à de juſtes ſujets de plaiſir. Ma peine actuelle m'eſt même d'autant plus ſenſible que je ſuis toujours plutôt fou que ſage : mais quel eſt-il donc cet objet capable de m'égayer. Je n'ignore pas que vous êtes extrêmement curieux : c'eſt donc quelque nouveauté que vous avez acquiſe depuis ma derniere viſite ? — Vous allez la voir. Il monte chez Cornélie. L'enfant étoit paré de tout ce qu'elle avoit eu de plus précieux du Duc. Il le prend ; deſcend chez Alphonſe. — Daignez venir à la fenêtre, Seigneur, tenez bien, & voyez ce que c'eſt. Alphonſe ne peut aſſez regarder la parure de l'enfant, reconnoît tout ce qu'il avoit donné à la mere. Son cœur s'attendrit, ſes genoux chancellent, il ſe raſſied, baiſe cet enfant, & fond en larmes ! — Mon cher ami ! quel eſt donc ce petit ? D'où lui vient cette parure : on diroit, en vérité, l'enfant d'un Prince. Oui, je m'abandonne à ma douce illuſion : mais ne me cachez rien. N'en ſavez-vous pas davantage ! La joie, la crainte, peut-être même le déſeſpoir, vont me faire périr chez vous : tirez-moi promptement de cet état accablant !

— Seigneur, il y a quelques jours qu'un homme

m'amena cet enfant de Bologne, le recommandant à ma charité & à mon zèle, avec le ton le plus pathétique. — C'eſt, me dit-il, le fils d'un homme de bien & d'une femme reſpectable par ſon rang & ſa naiſſance : ſous peu de jours vous aurez des inſtructions ultérieures, & vous ne vous repentirez pas de ce ſervice. Avec cet enfant étoit une femme de la plus rare beauté, qui ſe dit ſa nourrice. J'eus beau la queſtionner adroitement ſur le pere & la mere de cet enfant, elle me répondit conſtamment qu'elle n'en ſavoit pas la moindre choſe. Si la mere eſt auſſi belle que la Nourrice, c'eſt aſſurément la plus belle perſonne de l'Italie. — Eſt-elle ici, Curé ? car vous me jettez dans la plus horrible perplexité. — Oui, Seigneur. — Je puis donc la voir ? — Aſſurément : ſuivez-moi. Si vous êtes ſurpris de la parure de l'enfant, vous le ſerez encore bien plus de la beauté de la Nourrice. A ces mots le Curé veut prendre l'enfant, pour en débarraſſer le Duc. — Non, non, Curé, je ne quitte pas ainſi ce petit : & il le couvre de baiſers. Le Curé monte un peu vite, pour avertir Cornélie de paroître devant le Duc ſans ſe déconcerter. Elle ſe leve en l'appercevant. La commotion qu'elle éprouve lui fait monter le rouge au viſage ; bientôt elle pâlit, rougit encore, & n'en paroît que plus belle. Alphonſe avance deux pas, s'arrête ; elle veut ſe jetter à ſon cou ; il remet l'enfant au Curé, recule, & deſcend précipitamment, ſans dire un ſeul mot. Cornélie & le Curé ſe regardent l'un l'autre, ne ſachant que penſer de cette fuite précipitée. Elle ſe jette, toute éplorée, ſur un ſiége. — Juſte Ciel ! hélas, le Duc eſt-il donc effrayé de m'avoir vue ! n'a-t-il plus que de l'horreur pour moi ! Ces charmes qu'il m'a tant vantés ne ſont-ils plus pour lui que laideur, que difformité ? A-t-il oublié en un inſtant les ſermens qu'il m'a faits ? Le cruel !.. Ne pas me dire un mot ! S'il a pu me haïr, que lui coûtoit-il de me le faire entendre ! Mon fils ! non, ton pere n'a plus d'entrail-

les ; c'eſt un Tigre, qui ne veut que ta mort & la mienne ! Non, mon cher Curé, je ne ſurvivrai pas long-tems à cet outrage. Eh ! qu'avoit-il beſoin de reparoître ? Ne ſavois-je pas combien les hommes ſe ſoucient peu des femmes qu'ils ont abuſées ! Cornélie, dans le plus grand déſordre, tantôt pâle & mourante, tantôt ranimée par le courroux, les yeux pleins de feu, préſentoit au Curé un ſpectacle qui lui déchiroit les entrailles. Il ne peut tenir ſes larmes, lui parle avec toute l'effuſion d'un cœur ſenſible & pénétré de ſon état douloureux. Il eût voulu courir après Alphonſe ; la crainte d'abandonner la mere à ſon déſeſpoir l'arrête. — Cornélie, enfin ne déſeſpérons de rien ; le Duc veut ſans doute vous mettre à cette épreuve, pour mieux connoître la ſincérité de votre attachement. Le procédé eſt révoltant pour vous, j'en conviens ; mais armez-vous de patience. Un peu de fermeté, & mes ſoins feront le reſte. Perſonne n'a plus d'empire que moi ſur ſon eſprit : s'il n'avoit pas pour moi une eſtime particuliere, il ne ſeroit pas venu me conter ſa peine. J'ôſe me dire ſon ami.

Pendant cette converſation le Duc avoit été juſqu'au bout du village, où Fabio attendoit ſecrettement ſes ordres ; & il l'avoit chargé de ce billet pour les deux Chevaliers Eſpagnols. — « Seigneurs, j'ai » ſuivi les avis que vous m'avez ſans doute donnés » par votre Lettre anonyme ; (car à qui l'attribuer ?) » vous avez été bien informé, mais malheureuſe- » ment vos vœux & les miens ne ſe peuvent rem- » plir. Prenez avec vous le Seigneur Laurent, ſans » lui dire où je ſuis, ni pourquoi je vous prie de » venir ; je veux qu'il connoiſſe mes ſentimens de » maniere à me rendre toute la juſtice qu'il me doit : » je compte ſur la plus grande diſcrétion de votre » part, & je vous attends après-demain ». Fabio eut auſſi ordre de ſe rendre auſſi-tôt chez la Couſine de Cornélie, pour amener Sulpicie avec lui, après avoir expoſé le ſujet de ſon meſſage.

Alors le Duc revient chez le Curé, qui l'apperçoit à la porte, avec le plus grand étonnement. Il vole à la chambre de Cornélie, la voit dans l'état le plus affligeant. A peine a-t-elle le tems de le reconnoître, qu'il la tient déja ſur ſes genoux, dans ſes bras; prend ſur ſes lèvres une moiſſon de baiſers les plus tendres, & répand ſur ſon ſein toutes les flammes de ſon délire amoureux, dans un ſilence extatique. Le Curé, préſent à ces tranſports, prend l'enfant ſur le lit de la mere, l'apporte au Duc. Il jette un cri. Cornélie à l'inſtant ſort comme d'un ſonge, ſaiſit ſon enfant, regarde Alphonſe. — Baiſez, cher ami, ce fruit de nos amours, reconnoiſſez votre ſang, & ne me faites plus éprouver l'horrible déſeſpoir de l'abandon ! Non, ſans votre ami le Curé, vous ne m'auriez revue que pour pleurer ma perte : car je connois votre cœur; je ne l'ai jamais craint, mais les mauvais conſeils. Il eſt partout de ces faux amis qui ne penſent à intéreſſer les Grands, qu'en flattant leurs vices & leurs déſordres. Plus un homme eſt élevé en dignité, plus on l'applaudit d'une injuſtice ou d'une baſſeſſe; & les traitres ſe félicitent de trouver dans les Grands des ames auſſi viles que la leur propre : cela fait en apparence leur juſtification. Alphonſe, je vous ai toujours connu plein d'ame, & droit. Vos procédés les plus libres, m'ont même fait appercevoir certaine délicateſſe qui m'a flattée; &, dans le moment où je me livrois à ce que vous pouviez exiger de moi après ma premiere condeſcendance & vos promeſſes, vos regards, vos actions, me donnoient lieu de croire que vous étiez vertueux. Je penſe que vous n'avez pas non plus remarqué chez moi l'effronterie du libertinage. Je vous recevois comme une tendre épouſe doit recevoir un mari qui l'aime & qu'elle adore, & vous m'avez paru ſentir tout le prix du cœur d'une honnête femme. Parlez-moi franchement, cher Alphonſe : vous reſteroit-il le moindre ſcrupule ? Malgré la chûte de

ma famille, vous ne vous rabaiſſez pas en m'égalant à vous. La Souveraineté de Bologne étoit un acceſſoire qui ne faiſoit rien aux qualités perſonnelles de mes ayeux; & depuis qu'ils en ont été injuſtement dépouillés ils ne ſe ſont pas montrés indignes de leur naiſſance. Les plus grands Princes ſe ſont fait un plaiſir de les combler de biens & d'honneurs. Quant à moi, je puis aſſurer que vous êtes le premier & le ſeul homme que j'aie aimé. Votre cœur vous dit que j'étois honnête, & que vous avez eu la fleur de mon innocence. Seriez-vous aſſez cruel pour me mépriſer aujourd'hui ? & dois-je vous aimer malheureuſe, ou plutôt penſez-vous que je puiſſe même vivre, ſi je trouvois chez vous de l'indifférence ? Mais non : je ne dois pas être injuſte; vous m'aimez, vous m'adorez encore, & vous ſentez que rien ne peut remplir le cœur d'un honnête homme, qu'une femme vertueuſe qui le chérit. Grandeur, puiſſance, non, rien ne me flatte que vous, c'eſt vous que j'aime, c'eſt avec vous que je dois vivre & mourir, ou après avoir joui longtems de votre eſtime, ou dans ce moment-ci, ſi cet innocent ne vous touchoit pas : mais s'il faut que je vous perde, quelque douloureux que ſoit ce ſacrifice, n'oubliez pas mon fils ! Alors, réſignée à mon triſte ſort, je vous rends le tribut de mon hommage & de ma reconnoiſſance : il vous eſt acquis juſqu'à l'heure même où le chagrin terminera le cours de ma déplorable vie. Cependant ſouvenez-vous que vous êtes Duc de Ferrare, & que jamais Prince de la Maiſon d'Eſte ne fut aſſez lâche pour déshonorer une femme de mon rang. Répondez.

Alphonſe la preſſe dans ſes bras, avec toute l'expreſſion de la plus tendre amitié. — Cornélie, voyez donc, que cet enfant eſt joli ! Qu'il me reſſemble bien ! Dites-lui de ma part tout ce que votre cœur vous dicte, & vous avez ma réponſe. Voilà ma main; acceptez-la en préſence de notre ami. Oui, je ſuis Duc de Ferrare, cet enfant eſt mon fils, mon ſang,

le vôtre : ſa mere eſt mon épouſe : bientôt je mettrai le comble à ma félicité : embraſſons notre bon Curé, & ſoyons tous tranquilles. Ils ſe mettent à table. Cornélie, en face d'Alphonſe, jettoit à peine les yeux ſur lui, tandis qu'au contraire il ne pouvoit aſſez la contempler. — Ma chere Cornélie, vous attendez ſans doute pour me gratifier d'un de vos regards, que je vous demande comment vous vous trouvez ici. Voici le moment de m'en inſtruire. Je ſens que votre cœur eſt encore à la gêne; nous ſommes époux, mais cela n'eſt pas public. Votre ame ſenſible & vertueuſe n'ôſe laiſſer paroître la joie qui vous pénètre, vous ravit aux careſſes, à l'amitié que je marque au petit que je tiens ſur mes genoux; mais déridez-vous le front, au moins autant que mon ſerment vous permet d'eſpérer, & dites-nous comment vous êtes arrivée dans la maiſon du bon Curé, qui ſera toujours le meilleur de nos amis. Nous ne ferons probablement pas un repas de Moine; il nous eſt permis de parler. — Seigneur, vous me promettez que ces jours-ci ne ſeront troublés par aucun reſſentiment de votre part, s'il ſe trouvoit quelqu'un qui m'eût fait de la peine? Vous pardonnez tout ce qui s'eſt paſſé, comme je me ſuis fait un devoir de l'oublier? car je ne veux rien vous cacher. — Cette ſincérité me flatte trop pour ne pas me rendre à vos deſirs. Oui, je laiſſe tout à votre diſpoſition.

Cornélie lui raconte tout ce qui s'étoit paſſé depuis le moment qu'elle avoit quitté Sulpicie, juſqu'à la triſte circonſtance où ſon courage ſeul lui avoit ſauvé ſon fils. Là elle ſemble pâlir, ſe troubler, les larmes lui roulent dans les yeux : — Oui, Seigneur, il faut tout vous dire, après avoir perdu le pere, je penſai perdre le fils!... Nous n'étions pas éloignés du village, lorſqu'un Brigand nous arrête, le piſtolet à la main, me demande mes bijoux, ſans me parler d'autre choſe; me dit de me rendre chez le bon ami où je ſuis; que là j'en ſaurois davantage.

La plus vigoureuſe défenſe me ſauva ce gage précieux de votre tendreſſe, malgré toutes les inſtances que Laure me fit pour l'abandonner à ce ſcélérat. Je crus même entendre que ce vol étoit prémédité, & que cette femme n'en étoit pas innocente. (Souvenez-vous de la promeſſe que vous venez de me faire.) Je la traitai avec la derniere indignation, & je l'aurois tuée, je penſe, ſi on ne m'eût arrêtée. Elle s'excuſa avec tant d'art que je crus même l'avoir offenſée. Je n'en ai pas ouvert la bouche depuis que je ſuis ici. Si elle eſt innocente, le bon ami qui la connoît depuis long-tems ſe chargera de lui en marquer mes regrets en particulier; ſi elle eſt coupable, c'eſt une faute que vous avez pardonnée d'avance; qu'il ne lui en ſoit jamais parlé: nous en ſerons peut-être mieux inſtruits. Au reſte, je ſuis arrivée ſaine & ſauve avec mon fils. Hier, comme je ſortois de l'Egliſe, une femme m'aborde & me remet un paquet dont je n'ai pas non plus parlé. On me renvoyoit mes bijoux: de quelle part? je l'ignore. C'eſt une raiſon de plus pour oublier cela. Quant à l'accueil que m'a fait le bon ami, oui, toute ma vie je me rappellerai avec des larmes de joie, que c'eſt lui qui m'a ſauvé de ma perte, qui a ſauvé votre fils! Enfin, après m'avoir marqué ſon zèle charitable avec la plus tendre compaſſion, il m'avoit encore promis d'aller à Ferrare ſous peu de jours, & de ne rien négliger pour notre réunion. Que de grâces, cher Alphonſe, ne lui devez-vous pas, en m'aimant auſſi tendrement! Que mon cœur!.. mon ame toute entiere ne s'épanche-t-elle avec mes pleurs! Oui, le bon ami me pardonneroit la foibleſſe que j'ai eue pour Alphonſe, ſon bienfaiteur; il ſeroit perſuadé que ma vertu méritoit tout ce qu'il a fait pour moi, pour votre fils, pour vous-même! Telles ſont, en bref, cher Alphonſe, les circonſtances de ma fuite; telle eſt la cauſe de vos allarmes & des miennes. A ces mots Cornélie eſſuie inutilement ſes pleurs. Alphonſe, tout ému,

ne retient plus les ſiennes, & le Curé pleure avec eux.

Alphonſe reprend un peu de fermeté, lui raconte à ſon tour ce qui lui étoit arrivé depuis le moment du combat. La gaieté reparoit ſur ſon viſage. Cornélie lui ſourit, lui préſente la main ſur la table; il la baiſe, & lui dit qu'il n'attendoit plus que ſes deux amis Eſpagnols & le Seigneur Laurent, pour finir. — J'ai ſongé à tout. Ma fuite précipitée n'étoit que pour dire à Fabio d'aller les prévenir, & amener Sulpicie, qui ſera ici peut-être aujourd'hui. Mais quand ils ſeront arrivés, ne paroiſſez que lorſque je vous viendrai prendre dans votre appartement. Je veux me venger en ami du combat que m'a livré le Seigneur Bentivogli.

En les attendant le Curé n'omet rien de ce qui pouvoit flatter Alphonſe. Ce tems s'écoula dans les plaiſirs de la promenade & de la chaſſe. Les trois amis arrivent, ne ſachant pas ce que leur vouloit le Duc. L'enfant étoit retiré avec ſa nourrice ſur le derriere du logis; Cornélie, de ſa chambre, les voit entrer avec la plus grande agitation. Alphonſe va ſeul au-devant d'eux, embraſſe Bentivogli d'un air triſte & rêveur qui les ſurprend beaucoup, mais ſans manquer à aucun des égards que la politeſſe exige.

Ils entrent. — Mes amis, je vous ai déja fait ſavoir combien le ſort étoit contraire à mes deſirs. Vous avez vu, mon cher Laurent, quelles étoient mes intentions. Le Ciel m'eſt témoin que j'avois deſſein d'épouſer votre ſœur, loin de vouloir la déshonorer. Vous n'ignorez pas avec quel ſoin je l'ai cherchée, & ce n'a été qu'en verſant des larmes de joie que j'ai appris où elle s'étoit d'abord retirée: vous l'avez vu. Je croyois enfin la mettre au comble de ſes vœux, & pouvoir vous prouver effectivement combien j'avois d'amitié pour elle & d'eſtime pour vous, malgré l'attaque où j'avois penſé périr, accablé par le nombre de vos amis. Tout étoit oublié: je me fais même un devoir de n'y plus pen-

ſer le reſte de mes jours, & vous ſerez à jamais un de mes meilleurs amis. Un bruit vague m'avoit fait eſpérer de la trouver ici, ou au moins de ſavoir ce qu'elle étoit devenue. Conduit par une illuſion flatteuſe, j'ai ſuivi les indices qu'on m'a donnés; je n'ai rien omis : mais en vain cherché-je ma chere Cornélie : non, Laurent, non!... je ne la trouve pas! Vous ne l'avez pas vue non plus, & nos deux amis n'en ſavent pas plus que moi. Puiſqu'elle ne paroit pas, ma promeſſe ne doit pas être irrévocable. Je ſuis jeune; ma fortune, mon rang, mon âge, une ſanté robuſte, tout enfin me dit que je ſuis fait pour jouir, mais je veux jouir en homme ſage. Avant la parole que j'ai donnée à votre ſœur, j'avois contracté un pareil engagement avec une fille bien née de ce canton. Certain ſcrupule, & d'autres circonſtances qu'il eſt inutile de détailler, m'avoient fait préférer Cornélie, & j'étois décidé à vivre & mourir ſon époux. La conduite que je vais tenir vous prouvera que je ſuis droit. Oui, je crois en conſcience devoir revenir à mon premier engagement, ne pouvant pas remplir le ſecond. En élevant une femme de campagne à mon rang, je ne fais que ce que mille autres Princes ont fait avant moi. Une femme n'a d'état que celui qu'un mari lui donne. Voyez donc, Seigneur, quelle ſatisfaction vous exigez ultérieurement de moi, ſi vous vous croyez offenſé. Mais je vous connois l'ame aſſez noble pour me rendre la juſtice qui m'eſt due, & me croire dégagé de ma parole. La perſonne que je veux épouſer eſt ici. Sans avoir ces charmes, ces attraits, cette rare beauté qui ravit, captive tous les cœurs, elle a des graces qui, relevés par l'éclat de la fortune, me font eſpérer que vous ne déſapprouverez pas mon choix. A ces mots le Duc s'arrête.

Pendant qu'il parloit, le viſage de Laurent changeoit de couleur à chaque inſtant. Pluſieurs fois Laurent s'étoit levé, raſſis, avec toutes les marques d'un chagrin mélé de colere & d'indignation. Les deux

Eſpagnols ne paroiſſoient pas moins affectés. Déja ils avoient formé la réſolution de s'oppoſer au parti que le Duc vouloit prendre, dûſſent-ils s'expoſer à perdre la vie. Alphonſe n'eut pas de peine à lire dans leurs yeux ce qui ſe paſſoit dans leur ame. — Seigneur Laurent, un peu de calme; la précipitation eſt toujours nuiſible. Un homme de votre rang doit être aſſez modéré pour tout entendre, tout voir avant de ſe laiſſer prévenir. Je ne vous demande de réponſe que lorſque vous aurez vu celle que je prends pour épouſe : alors expliquez-vous. Vous pardonneriez vous même une erreur plus grave que la mienne. Le Duc ſort, va trouver Cornélie, qui s'étoit parée de tout ce qu'elle avoit de plus brillant : il fait venir la Nourrice & l'enfant, Sulpicie, & prie le Curé de l'accompagner.

Pendant cette abſence, Don Juan ſe lève, s'aſſied à côté de Bentivogli, & lui dit à l'oreille : — Par Saint Jacques, Seigneur Laurent, le Duc épouſera ſa campagnarde comme le Pape eſt Turc. Foi de Chevalier; ou il ſe rendra à ſa promeſſe, ou il aura la derniere goutte de mon ſang. — Je veux être Maure, dit Don Antoine, s'il ne l'épouſe pas ! Au moins nous donnera-t-il le tems de la chercher, & de ſavoir avec certitude ce qu'elle eſt devenue, morte ou vive. — Seigneurs, ajoute Laurent, je ne ſors pas d'ici que cette affaire ne ſoit décidée. A peine avoit-il prononcé ces mots, que Cornélie paroît entre le Duc & le Curé; Sulpicie étoit derriere avec la Nourrice, qui tenoit l'enfant. Laurent regarde, ne ſait s'il ſe trompe, enfin reconnoît ſa ſœur, ſe jette aux genoux du Duc, qui le relève auſſi-tôt, & lui met Cornélie dans les bras. Laurent, interdit, n'exprime ſa joie que par le ſilence. Revenu de ſa ſurpriſe, il quitte Cornélie, ſe jette au cou d'Alphonſe. Les deux Eſpagnols, non moins étonnés, l'embraſſent auſſi. — Seigneur, il n'y a qu'un Duc de Ferrare capable de nous jouer un pareil tour. Alphonſe prend l'enfant, le

préſente à Laurent. — Reconnoiſſez pour votre neveu cet innocent, & voyez ſi je puis épouſer la campagnarde ſa mere, avec qui je m'étois d'abord engagé. Sulpicie veut reprendre l'enfant. — Non, non, dit Laurent, il faut que tout le monde le baiſe, & c'eſt moi qui veux le préſenter à l'Autel. — Fort-bien, dit le Curé; rien ne nous arrête; allons-y ſur le champ, & que notre joie ſoit complette. Le mariage fut auſſi-tôt célébré. On convint de le tenir ſecret juſqu'à la mort du pere d'Alphonſe. Le lendemain l'on fit une partie de chaſſe, & Laurent ramena ſa ſœur à Bologne, avec ſes deux amis Eſpagnols. Un mois après le vieux Duc mourut. Après ſes obſèques Alphonſe fit ſon entrée à Ferrare, avec ſon épouſe, & la triſteſſe ſe convertit en une joie publique. Cornélie fit l'admiration de toute la contrée. Sulpicie fut mariée avec Fabio. Alphonſe propoſa aux Chevaliers Eſpagnols deux de ſes Couſines, & un riche établiſſement dans ſes Domaines. Ils le remercierent, diſant qu'il étoit d'uſage chez les Biſcayens de ne ſe marier que dans leur pays, & que d'ailleurs leurs familles avoient déja diſpoſé de tout à cet égard. Alphonſe, loin de s'offenſer de ce refus, fit naître les occaſions de les récompenſer avec aſſez de délicateſſe pour ne pas paroître les payer de leurs ſervices. Tant qu'ils furent à Bologne ils y jouirent d'une eſtime particuliere dans la famille des Bentivogli, & le Duc n'y vint jamais ſans leur marquer ſa reconnoiſſance. A leur départ de cette ville ils allerent à Ferrare prendre congé du Duc, qui les combla de préſens. Entre autres choſes la Ducheſſe donna ſa Croix de diamans à Don Juan, & l'Agnus à Don Antoine. Ils revinrent en Eſpagne, où ils épouſerent les plus riches filles de leur contrée, & entretinrent toute leur vie une correſpondance intime avec le Duc & la Ducheſſe, & la famille des Bentivogli.

Nota. Sans avoir pris dans cette Nouvelle la même liberté que

dans la précédente, j'ai été obligé d'y faire quelques changemens. Cervantès, outre quelques invraiſemblances, m'a paru manquer le trait le plus ſaillant de l'Hiſtoire; c'eſt le détail des amours de Cornélie. J'ai tiré du ſujet même le diſcours que je lui fais tenir aux deux Chevaliers Eſpagnols, & j'oſe dire qu'il a été lu avec plaiſir. Ces deux Nouvelles prouvent manifeſtement que Cervantès n'étoit pas fait pour analyſer les nuances du ſentiment avec le même ſuccès qu'il répand ſa critique dans les autres Nouvelles. Malgré ce défaut, qui n'eſt que celui de ſon ſiécle, il eſt toujours intéreſſant.

FIN.

NOUVELLES
ESPAGNOLES
DE
MICHEL DE CERVANTÈS

Traduction nouvelle, avec des Notes, ornée de Figures en taille-douce.

Par M. LEFEBVRE DE VILLEBRUNE.

LE MARIAGE TROMPEUR.
NOUVELLE ONZIEME.

N° 11.

1777

LE MARIAGE TROMPEUR.

UN Militaire ſortoit de l'Hôpital de la Réſurrection, qui eſt hors des portes de Valladolid. Son épée qui lui ſervoit de canne, la foibleſſe de ſes jambes, ſon teint jaunâtre montroient bien clairement que dans cette ſaiſon, qui n'étoit pas des plus chaudes, il devoit avoir perdu, en vingt jours de ſueurs, certaine humeur peccante, (1) qu'il avoit gagnée en cinq ou ſix minutes.

(1) Le début de cette Nouvelle a quelque choſe de ſi groſſier dans l'original, que j'avois deſſein d'en retrancher les deux ou trois premieres pages. Mais cela n'étoit pas poſſible : l'hiſtoire de ce Mariage trompeur n'eſt qu'une eſpece de prélude au diſcours ſatirique des deux chiens. La ſcene étant dans l'Hôpital, il falloit de toute néceſſité y conduire un homme qui fût cenſé en avoir été témoin : j'ai donc fait quelques changemens, en conſervant le fonds de Cervantès. L'entrevue de Campuçano & de Stéphanie, qui le joue le plus adroitement, en eſt devenu d'un intérêt plus piquant. Il n'eſt pas douteux que Cervantès, en faiſant ſortir ſon Héros de l'Hôpital de la Réſurrection, n'ait eu deſſein de cenſurer les déréglemens exceſſifs de ſon tems. La maladie érotique, dont preſque toute la terre a reſſenti les effets depuis près de trois cens ans, faiſoit, du tems de Cervantès, les plus cruels ravages. On a prétendu qu'elle étoit venue de l'Amérique, mais il y a les plus fortes preuves du contraire, quoiqu'en aient pu dire Aſtruc, & ceux qui ont ſuivi

Ce galant-homme s'en alloit vacillant, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, avec toute l'allure d'un convalescent, dont on avoit vivement détergé les fluides aux dépens de son embonpoint. Quelques gestes un peu vifs sembloient annoncer de loin qu'il n'avoit plus envie de se faire remettre en sauce. Insensiblement il approchoit de la Ville, lorsqu'il apperçoit un de ses amis qui le contemploit avec un singulier étonnement. Il y avoit six mois qu'ils ne s'étoient vus. Peralte, c'étoit l'ami du Militaire, fait un signe de Croix, comme s'il eut vu quelque fantôme; puis s'approche de lui. — Eh quoi! Seigneur Campuçano, c'est vous? qui vous auroit cru dans ce pays-ci! Ma foi, si j'avois eu à vous chercher, je n'aurois pas été ailleurs qu'en Flandres, où je pensois que vous étiez plutôt à manier la pique, qu'à traîner ici l'épée. Mais! vous voilà bien foible! D'où vient donc ce teint jaunâtre qui avoit naguere l'éclat des roses, cet œil mourant qui n'étoit que feu! Un homme si fort, si vigoureux, aujourd'hui si abattu! se traînant à peine!.. est-ce donc bien vous?

— Hélas, mon cher Peralte! oui, c'est bien moi: malheureusement je ne le sens que trop. Oui, c'est bien cet

son avis. M. Sanchès a cru pouvoir prouver que cette terrible maladie étoit la suite d'une épidémie qui se répandit au commencement du quinzieme siecle. Ce grand disciple de Boërhaave, aussi profond littérateur qu'habile Médecin, a établi son hypothèse avec toutes les preuves dont elle étoit susceptible, & feroit croire que ce sont les Navigateurs Européens qui ont porté en Amérique ce terrible fléau, dont l'Auvergne, l'Italie, &c. sentoient déjà les effets, avant qu'on y eût eu la moindre communication avec les compagnons de C. Colomb. Il rapporte même plusieurs passages qui en feroient remonter l'époque plus haut. Ainsi, l'on peut conclure que l'épidémie, dont il parle, a pu contribuer à multiplier les ravages des maladies érotiques, mais non leur donner naissance. Au reste, je renvoie le lecteur à ces deux savantes dissertations, imprimées ces dernieres années-ci à Leyde, par les soins du Professeur Gaubius.

ami Campuçano : ce n'eſt cependant plus le même que par le paſſé. Je ſors des Thermes où la Déeſſe de Paphos fait laver les fautes de ceux qui ont profané ſes myſteres : cependant j'y avois été initié avec toutes les formalités requiſes. Que voulez-vous ! j'ai pris femme. Ma moitié, que je trouvois fort aimable, avoit auſſi paru telle à d'autres ! J'en ſuis quitte pour quatorze ou quinze onctions de ce métal hermaphrodite, avec lequel vous ſavez qu'on tire l'or pur des mines. Grace à ce baume actif, j'ai auſſi le ſang très-pur actuellement. — Quoi ! vous êtes marié, Seigneur Campuçano ? — Eh, oui, vous dis-je, aſſez heureuſement même ; car je ne ſais ce qu'eſt devenue ma femme : — Vous ſouvenez-vous, mon ami, combien nous avons dit de fois que tous ces mariages d'inclination étoient ſuivis du plus amer repentir ? — Je ne ſais, en vérité, ſi ce fut par inclination : au reſte, cette femme là eſt bien mon épouſe ; il m'en cuit aſſez pour en être sûr. Quant à mes douleurs, j'en ſuis quitte. Le tems, & un bon régime, me rendront des forces : mais le chagrin que j'ai de ma folie ne me quittera pas de ſitôt, malgré le bonheur que j'ai de voir ma maiſon débarraſſée de mon plus mauvais meuble. Pardonnez, ſi je ne puis vous en dire davantage ici. Nous nous reverrons ces jours-ci : c'eſt la plus ſinguliere choſe dont vous ayiez jamais oui parler. — Seigneur Campuçano, je ne vous quitte pas ainſi : venez de ce pas chez moi. Mon pot, il eſt vrai, eſt un peu maigre aujourd'hui : n'importe. Venez ; nous ferons pénitence enſemble. Quelque mortification de tems à autre, vous le ſavez, fait du bien au corps ; car je vous connois bon chrétien : rien de meilleur que la diete pour corriger les humeurs. Si néanmoins votre ſanté le permet, nous aurons un pâté, même un jambon de Bayonne ; avec cela, bonne mine, bon cœur : en faut-il davantage avec un ami ? je ſuis sûr que vous me reviendrez voir.

Campuçano accepte l'offre. Ils allerent à St. Laurent, où ils entendirent la Meſſe, & Peralte l'emmena

au logis. Campuçano trouva le pâté & le jambon un peu plus ſucculens que le bouillon de l'Hôpital. Pendant le repas ils parlerent de leurs anciennes aventures. — Enfin, lui dit Peralte, il eſt tems que je ſois indiſcret, puiſque vous m'avez donné lieu de l'être. Contez-moi donc cette choſe ſi ſinguliere, dont vous m'avez promis le récit : ou, voulez-vous que je vous en apprenne une toute récente ? nous finirons par la vôtre. — Non, certes, mon ami. Vieux ou nouveau conte, lorſqu'il s'agit de la fineſſe des femmes, c'eſt toujours à-peu-près la même hiſtoire, & je ne m'arrête à la mienne, que parce qu'elle me regarde particuliérement.

Vous vous ſouvenez, ſans doute, avec quelle intimité je voyois le Capitaine Pedre de Herrera, qui eſt actuellement en Flandres? — Oui, je m'en ſouviens : c'étoit un brave enfant. Il me ſemble le voir encore avec ſon menton affilé & ſes joues creuſes, au haut deſquelles les os de la pommette figuroient, on ne peut mieux, en ailes de chauve-ſouris. Le pauvre diable, ce n'eſt pas ſa faute. Il avoit été trompé comme d'autres, en prenant du vieux pour du neuf. Eh! combien d'honnêtes-gens n'y ſont pas pris tous les jours! Mais ce ſont des petites miſeres. — Des miſeres? non, par la corbleu, ce n'en ſont pas. Mais revenons à mon hiſtoire. — Un jour que nous finiſſions de dîner dans la taverne de la Solane, où nous vivions ordinairement, entrent deux femmes d'un aſſez joli minois, & fort bien arrangées : l'une s'approche du Capitaine, il quitte la table, & va jaſer avec elle ſur l'appui de la fenêtre; l'autre ſans cérémonie prend un ſiége, & ſe cantonne à côté de moi, baiſſant ſa mante juſqu'au menton; de ſorte que je ne pus la voir qu'à travers le tiſſu aſſez délié de ce voile. Je la priai de toute maniere de me faire le plaiſir de ſe laiſſer au moins voir une minute : mais vaines inſtances, & ſes refus m'en donnerent encore plus d'envie. Fut-ce artifice, fut-ce haſard, elle fit paroître une main plus blanche que la neige : un riche bracelet en relevoit

encore l'éclat. Un feu ſubit s'empare auſſi-tôt de tous mes ſens : je me figure ſous ſa mante la beauté la plus accomplie. En effet, à juger du reſte par la main, tout autre que moi n'eut pas craint les épines, pour parvenir à cueillir les roſes ; & j'oubliai quelques petites piqûres qui s'étoient autrefois paſſées ſans danger. J'étois mis très-élégamment. Cette grande chaîne que vous me connoiſſez ne faiſoit pas la moindre partie de ma parure. Mon chapeau ſurmonté d'une touffe de plumes, & garni d'un riche cordon ; mon habit de différentes couleurs, dégagé à la ſoldateſque ; enfin, ma bonne mine, mes manieres aiſées, mon ton inſinuant, tout cela, dis-je, étoient à mes yeux des lettres de recommandation aſſurées, dont je me promettois un ſuccès infaillible. D'ailleurs, je ſavois que je n'avois pas encore rencontré de cruelles, ou, elles ne l'avoient pas été long-tems, après deux ou trois entrevues. Je la priai donc encore de lever ſa mante ; j'oſai même y porter la main ; elle tourna la tête, me diſant : — Seigneur Cavalier, pas d'importunité ; ſoyez ſage. Ce n'eſt pas ici le lieu convenable pour nous dire un mot. J'ai *mon chez moi*, & je ſais recevoir mon monde. Dites à un Domeſtique de me ſuivre. Quoique je ſois plus honnête, que cette réponſe ne ſembleroit vous donner lieu de le croire, je ne ſerai pas fâchée que vous connoiſſiez ma demeure. Là, je vous permettrai de ſatisfaire votre curioſité, que je ne déſapprouve pas. Mais je veux être convaincue, avant tout, que vous avez autant de diſcrétion & de réſerve, que vous me montrez de politeſſe. Une femme qui ſait ſe rendre juſtice eſt toujours flattée d'avoir des amis ; mais ſans ſe prodiguer. Quant on ſent ce que l'on vaut, il faut auſſi ſavoir ſe mettre à ſon prix. Si les femmes penſoient toutes de même, elles auroient, ou des maris plus fideles, ou des amans plus conſtans ; car le titre ne fait rien à la choſe : je n'ai jamais cherché que le cœur. Il me ſeroit indifférent de vivre avec l'un ou l'autre, ſi je pouvois me promettre de m'en faire un véritable ami. C'eſt pourquoi, avant de paroître au logis, ſondez-

vous bien, voyez ſi vous vous connoiſſez aſſez de droiture pour m'aimer à ces conditions, & je vous dirai le reſte. Me juger par les autres femmes, ce ſeroit vous tromper; je n'ai rien de commun avec elles que le ſexe, un peu de légèreté & de frivolité: mais ces défauts apparens ſont dans les femmes des qualités inhérentes à leur nature : conſéquemment ce ſont de vrais avantages. Que penſeriez-vous en effet d'une femme monotone dans toutes ſes actions. La langueur de l'uniformité ne choque-t-elle pas bientôt ? Un peu de biſarrerie réveille l'attention, & l'on eſt sûr de plaire au moins quelques inſtans, par cela même qu'on n'a pas toujours plu. Tel eſt mon caractere. Je préſume que vous aurez examiné le vôtre, lorſque vous viendrez me voir.

A ces mots elle ſe leve. Je lui baiſe la main, la remerciant d'avance de la faveur qu'elle daignoit m'accorder, & lui promis de mon côté monts & merveilles. Le Capitaine finit auſſi-tôt ſa converſation avec l'autre; elles ſe retirerent, & mon Domeſtique les ſuivit. — Cette femme vous a parlé avec bien de la chaleur, me dit-il. — Oui, certes : mais ce ſont, vous le ſavez, de ces propos qu'on oublie auſſi-tôt qu'on les a entendus. Je ne mets avec ces femmes que l'intérêt du moment. C'eſt auſſi tout ce qu'on leur doit. Au moins un homme de mon état peut-il penſer ainſi. Une Ville priſe aujourd'hui, ſe rend ou s'abandonne demain : il en doit être de même des conquêtes que nous faiſons dans l'empire de l'amour. Au reſte, la friponne me paroît fort adroite, & juge mieux les femmes que nous autres. Mais que vous diſoit donc ſa compagne ? vous parliez bien bas. — Elle m'a fait un long préambule ſur le mérite d'un ſoi-diſant couſin, qui fait la guerre en Flandres, & m'a enſuite demandé ſi je voulois me charger de lui écrire une lettre de ſa part « que ſur-tout il ſe ſouvînt de l'amitié » qu'elle avoit toujours eue pour lui ». Je connois ce Capitaine; c'eſt un homme à bonnes aventures, & un des plus heureux que j'aie jamais vus. Il eût fallu

être bien gauche, pour ne pas s'appercevoir que c'étoit ſon amant, & je préſume de-là quelles peuvent être ces deux femmes. Si je ne me trompe, celle avec qui je parlois vient de jouer un tour perfide à un ſot qui le méritoit bien. Ce n'eſt pas la premiere fois qu'il a été dupe des femmes, & ce n'eſt pas non plus le dernier qu'elle attrapera. Au reſte, mon ami, tout cela n'eſt que ruſe de guerre. C'eſt toujours le plus adroit qui bat l'autre. Ainſi, les femmes nous en impoſeront par-tout.

Après quelques autres réflexions ſur ce ſujet, nous nous quittâmes, lui pour aller ſouper avec ſa maîtreſſe, moi pour me repaître les yeux de la blancheur de ces beaux bras, qui me promettoient encore quelque choſe de plus flatteur; car vous dire à quel point je me ſentois le cœur embrâſé, cela ne m'eſt pas poſſible.

Je me rendis donc chez moi. Mon Domeſtique, qui avoit ſuivi la Ruſée, n'étoit pas encore de retour; & je vous avouerai franchement que je craignois qu'il n'eût oſé parler pour lui, au lieu de garder le plus profond ſilence pour mes intérêts. Il n'eût pas été le premier qui eût préparé le bonheur de ſon maître, en ſongeant d'abord au ſien. D'un autre côté, cette femme m'avoit montré certaine délicateſſe, malgré l'eſpoir qu'elle m'avoit laiſſé entrevoir : je condamnois mes ſoupçons. Deux heures ſe paſſent; je ne ſavois à quoi attribuer ce retard. L'impatience me prend; je ſors de chez moi; mais où aller? dans quelle rue demeuroit-elle? à quelle maiſon m'adreſſer pour demander une femme, qui ne m'avoit même pas dit ſon nom, ni ce que je devois décidément en attendre? Je parcours trois ou quatre rues, regardant à toutes les jalouſies, ſi je n'appercevrois pas ces mains blanches. J'entends appeller d'une fenêtre au rez-de-chauſſée : je m'arrête, fais une profonde inclination. On ſe met à rire. — Eſt-ce moi, demandai-je, bel ange, qui vous intéreſſeroit par haſard? Mais je ne vois plus perſonne. Je remarque la maiſon, & paſſe plus loin.

Je fais environ deux cens pas. Mon Domeſtique ſe préſente à moi, marchant fort leſtement. — Seigneur, me dit-il, rendez-vous promptement au logis; j'ai de grandes choſes à vous apprendre. J'y fus en dix minutes. — Eh bien, Lopez, puis-je eſpérer de la voir? — Seigneur, quand vous voudrez — Mais d'où vient donc ce retard? ou, demeure-t-elle ſi loin? — Seigneur, je l'avois ſuivie des yeux juſqu'à ſa porte : pluſieurs fois elle s'étoit retournée, pour voir apparemment ſi vous vouliez vraiment connoître ſa demeure. Comme j'allois revenir, elle me fait ſigne de la main : vous jugez bien que j'ai plutôt volé vers elle, que je n'y ai couru. — Montez, me dit-elle; je monte. Elle m'introduit dans un cabinet où elle s'enferme avec moi. Elle me dit de m'aſſeoir; &, ſans ôter ſon voile, me demande qui vous étiez. — Madame, ce Gentilhomme, mon maître, s'appelle Don Diegue Hernandèz Campuçano de Paredèz. — Eſt-il riche? — Très-riche, & encore plus libéral. S'il avoit une couronne, il la donneroit à celle qu'il adore. — Il n'eſt donc pas marié? — Madame, s'il avoit eu le bonheur de rencontrer une femme telle que votre Seigneurie, il y a long-tems qu'il le ſeroit. Je le connois aſſez, pour dire qu'il ſeroit bon mari, & qu'une femme auroit avec lui toute liberté. Comme il a beaucoup voyagé, il a vu chez les autres Nations avec quelle déférence, quelle amitié on y traite les femmes; & mille fois il m'a dit qu'il vouloit ſe comporter ainſi avec la ſienne. En France, par exemple, un jaloux eſt un perſonnage ſi ridicule aux yeux de toute la Nation, qu'un homme de ce caractere y choque plus qu'un libertin. Avant de s'y marier, on compoſe à des conditions tacites qui ſont toujours ſuppoſées dans les contrats de mariage, & une femme qui promet en diſant *oui*, d'être fidelle à ſon mari, ne s'engage qu'à le ſatisfaire en tems & lieux, avec la déférence qu'elle lui doit : mais ſi le mari a des amis, l'épouſe eſt auſſi tenue de leur faire quelques petites politeſſes : cela eſt du bon ton, de la bonne ſociété : auſſi jamais femme n'y manque-

t-elle à ce devoir eſſentiel. En général même on s'y pique de plus grande honnêteté envers les amis de la maiſon qu'envers un mari ; parce qu'on veut vivre ſans gêne. Point de cérémonie, point d'étiquette entre gens mariés : la bonne intelligence, c'eſt tout ce qu'il faut pour être heureux. Au lieu qu'en Eſpagne un homme qui ſe marie inſulte ſa femme dès le premier jour de ſon mariage, en la ſuppoſant capable de le tromper. Madame, la façon de penſer du Seigneur Campuçano eſt bien différente. S'il étoit donc en lui quelque choſe qui pût vous intéreſſer, je le lui dirois de votre part : mais je ne fais rien ſans vos ordres.

— Voilà, en vérité, un aimable homme. Oh ! qu'il vienne ; il ſera bien reçu. Tiens, mon ami, prends cette petite bourſe, & dis-lui que je l'attends demain matin à dix heures. Je voulois à l'inſtant la quitter, m'imaginant que c'étoit me donner ordre de ſortir : point du tout. Elle me dit de me raſſeoir : fait apporter des rafraîchiſſemens, & me verſe elle-même à boire. Voilà ce qui m'a cauſé ce retard. Au reſte, vous voyez, Seigneur, que j'ai été plus heureux que vous ne l'auriez peut-être eſpéré.

J'attends au lendemain, malgré l'extrême deſir que j'avois de voir enfin ce viſage, où les amours & les ris me ſembloient déjà préluder à mon bonheur. A dix heures préciſes j'étois chez elle. Une femme d'environ vingt-quatre ans me reçoit avec beaucoup de politeſſe, dans un appartement très-bien meublé. Je reconnois ces mains blanches, qui m'avoient donné ſi bonne opinion du reſte. Ce n'étoit pas une beauté ; mais elle avoit encore aſſez d'agrémens pour plaire. Son ton de voix ſur-tout avoit quelque choſe de doux, d'inſinuant, qui prévenoit au premier abord, & ſe faiſoit toujours entendre avec plus d'avantage, à meſure que la converſation ſe montoit. Enfin c'étoit une de ces femmes qui, ſans intéreſſer par leur beauté, ſont même encore aimables à l'âge de quarante ans. J'attendis avec réſerve le ton qu'elle alloit prendre,

faiſant une extrême attention au moindre de ſes geſtes, ſur-tout à ſes regards. Je crus m'appercevoir qu'elle ne demandoit pas mieux que d'être miſe à l'aiſe. Je commençai donc par m'y mettre. Quelle fut ma ſurpriſe! Cette femme, dont la premiere converſation m'avoit donné lieu de tout eſpérer, ſe tint ſur la défenſive, avec un air capable de me déconcerter. Néanmoins, elle ſuivit peu-à-peu le deſir que j'avois de la forcer à s'expliquer, & nous parlâmes d'amour. Je reconnus bientôt mon maître. Avec moins d'expérience j'aurois eu des ſoupçons. Mais la plus ſimple Agnès m'ayant par-tout montré plus de ſcience que je n'en avois, lorſqu'il s'agiſſoit des intérêts du cœur, je n'attribuai qu'à une ſagacité naturelle, ou à un tempéramment bouillant, les traits d'érudition que je lui entendis lâcher ſur la théorie des ruſes & des ſtratagêmes de l'amour. En effet, il ſemble que la Nature ayant formé les femmes pour attaquer en fuyant, réſiſter avec foibleſſe, & vaincre en cédant la victoire, elle leur a auſſi donné un inſtinct infaillible, qui les conduit à ſon but, ſans qu'elles aient beſoin d'autre maître. D'ailleurs, à vingt-quatre ans l'amour étoit là hors d'apprentiſſage: ne fut-ce que par ouidire? Je n'omis rien de ce qui peut en impoſer à cet amour-propre, dont preſque toutes les femmes ſont ſi ſouvent dupes. Mais ce piége, quoique dreſſé avec tout l'art d'un homme que les femmes ont ſi bien inſtruit, me parut même devant elle la ruſe la plus mal-adroite que j'aurois pu imaginer. Cet amour-propre, elle affectoit de ne l'avoir même jamais connu. Je fis pour lors mon panégyrique; mais n'entrant dans aucun détail, qu'en rappellant avec éloge & reconnoiſſance, toutes les faveurs que telles & telles femmes charmantes m'avoient accordées & continuées, après avoir connu la ſincérité de mon attachement, & mon extrême diſcrétion. Je n'oubliai pas non plus ma taille avantageuſe, ma bonne mine; car je ſais très-bien que, malgré quelques caprices féminins qui ſont de

tems en tems en tems des exceptions, les femmes en général voyent avec plaiſir un Cavalier qui eſt en état de faire face à ſon Adverſaire. Je crus réellement l'avoir intéreſſée de ce côté-là. Mais accoutumée ſans doute à de ſemblables propos, elle ne me répondit que par des détours qui m'éloignoient à une diſtance immenſe de mes vues. Néanmoins, je ne me décourageai pas. L'amour m'a ſouvent prouvé que les plus grandes difficultés ſont toujours le ſigne le plus sûr du bonheur. En général, toute femme qui ſe fâche après avoir entendu dire avec plaiſir qu'elle eſt aimable, n'a plus d'armes pour ſa défenſe que la mal-adreſſe, ou la timidité d'un amant. Mais je crus m'appercevoir qu'elle n'étoit pas encore aſſez perſuadée que je la trouvois ſi aimable. Or, comment la convaincre que je penſois réellement ainſi, qu'avec du tems, de la perſévérance, ou quelque heureuſe occaſion. Notre converſation s'échauffa cependant aſſez. Elle me laiſſa lui baiſer deux ou trois fois la main : m'en eût-elle permis davantage ce jour là ; je n'en ſais rien. Mais je ſongeai à lui tirer ma révérence, & je vis que j'avois très-bien penſé.

Cette conduite parut la ſurprendre. Elle me vit partir d'un air aſſez froid. — Sans doute, Seigneur Campuçano, me dit-elle, qu'on aura l'avantage de vous revoir? — Madame, je ſerai toujours à vos ordres; mais je crois, en me retirant, vous marquer aſſez le reſpect que j'ai pour vous. Demain, ſi vous le permettez, je reviens vous donner de nouvelles preuves de mon eſtime. Je ne manquai pas de m'y rendre. J'affectai d'ignorer ce qui s'étoit dit la veille. Cela parut l'intriguer. Je la laiſſai venir, m'imaginant que, par l'un ou l'autre propos, elle ſauroit revenir ſur nos premiers erremens, ſi réellement elle étoit prévenue en ſa faveur. Après quelque converſation fort indifférente, que je ſuivois à ſon gré, elle me dit — Seigneur Campuçano, comment donc vos Dames Milanaiſes ſe mettent-elles. — Madame, ſi elles ſe

mettoient comme vous, elles ſeroient des femmes charmantes. Un œil vif, un beau port, beaucoup de graces, ſous un négligé auſſi piquant que le vôtre, ont toujours fait d'une aimable femme l'objet le plus attrayant de l'univers. — Mais avez-vous donc été heureux par-tout ? — Madame, un Militaire ne rougit pas de dire qu'il a quelquefois été battu. On n'eſt pas déshonoré dans mon état d'avoir ſu plier devant un ennemi, à qui mille circonſtances particulieres peuvent donner l'avantage ; mais chacun a ſon tour. Il en eſt de même en amour. Comme une place tire preſque toujours ſa force de ſa poſition, une femme tient auſſi plus ou moins à des circonſtances acceſſoires qui n'ont rien de commun avec ſa façon de penſer. C'eſt peut-être pour avoir oublié cette réflexion que j'ai échoué quelquefois : mais en général j'ai toujours trouvé les femmes d'eſprit plus raiſonnables. Ainſi, j'oſerois me flatter déſormais de diſpoſer au moins d'une petite portion de vos deſirs & de vos ſentimens. Vous me paroiſſez trop honnête, pour vous donner lieu de croire que je préſume être aimé ; il faut ſe connoître auparavant. Mon expérience m'autoriſeroit peut-être à penſer que je démêle le fond de votre ame ; & c'eſt ce qui me remplit de reſpect pour vous.

A ces mots, mon cher Peralte, je gardai le ſilence, prenant un éventail qui étoit ſur la table. Vous jugerez, comme moi, qu'elle étoit forcée de me dire au moins deux mots relatifs à mes vues. Pour moi, je ne pouvois en dire davantage, ou je devois trancher ; mais la fine matoiſe s'étoit trop mis à couvert, pour me permettre la moindre liberté déciſive ; au moins je ne crus pas devoir me haſarder. Un autre obſtacle, c'eſt que ſa Domeſtique alloit & venoit, emportant, rapportant, tantôt une choſe, tantôt une autre, & me regardoit en tapinois, avec un air qui me paroiſſoit plus intéreſſé qu'elle ne vouloit me le donner à penſer. Mon ſilence la ſurprit un peu : je m'apperçus de ſon embarras ; mais je me tus. Elle prit ſon aiguille, ſa pelotte, & ſe mit

au travail. Je paſſai à la fenêtre qui donnoit du corridor ſur le jardin. — Le trouvez-vous beau, me dit-elle? — Très-beau, Madame : mais toutes ces fleurs ne ſont pas celles que l'amour a répandues ſur vos joues. — Rentrez, Seigneur, & fermez la porte. Ma Domeſtique n'a plus beſoin ici. Je rentrai. — Savez-vous bien que vous êtes un homme cruel! — En quoi, Madame? — Comment, vous me laiſſez là ſeule? — Madame, un Militaire eſt toujours ſans façon. Mais nous ſavons obéir, ſur-tout aux ordres du beau ſexe. D'autres s'imaginent faire leur cour, en faiſant lâchement ſoupçonner à une aimable femme qu'ils la croyent ſuſceptible d'une défaite : moi, je penſe bien différemment. Une perſonne, à qui j'ai le bonheur de plaire, conſerve avec moi tout l'avantage de ſon côté : je veux être vaincu; mais mettre ma défaite au plus haut prix. Voilà comme je mene l'amour, & je ſuis preſque toujours sûr de n'en être pas maltraité; au moins n'ai-je jamais à m'en plaindre par cette conduite. Vos yeux ont déjà aſſez approuvé ma façon de penſer, & je ſuis sûr que vous m'avez bien jugé. Enfin, nous ne ſommes que nous deux : je vous adore infiniment; mais vous demander quel parti vous prenez, je croirois vous offenſer. A ces mots, je lui baiſe deux fois la main, ne doutant plus de ma victoire.

— Seigneur Campuçano, répond-elle, vous dire que j'ai vécu comme une Religieuſe cloîtrée, ce ſeroit ne mériter aucune confiance auprès de vous. J'ai joui de mes droits, même avant ma majorité, & de tems en tems je tire encore parti de mon bien. Soit un jour, ſoit l'autre, j'ai quelques amis obligeans qui veulent bien venir prendre ſoin de mes intérêts : mais en faiſant mes affaires, j'ai toujours ſongé à ménager juſqu'à l'ombre de ma réputation. Aucun voiſin ne vous dira de mal de moi. J'ai pareillement conſervé l'eſtime de toute ma famille; &, ſans avoir rien hérité de perſonne, je jouis de deux mille livres de rente; une maiſon bien meublée, bien fournie de tout le néceſſaire, comme

vous le voyez, de l'attention, de la vigilance, & ſur-tout de la franchiſe, tout m'aſſure un état aſſez gracieux; au moins ſais-je me contenter de ma poſition actuelle. En vendant mon mobilier, je puis même doubler mes revenus, & au-delà. Je me marierois volontiers, ſi je croyois trouver dans un mari un véritable ami, qui ne fit pas de moi, ou ſa premiere domeſtique, ou ſa priſonniere; car je vous avoue, qu'après avoir long-tems goûté la douceur de la liberté, je ſerois moins diſpoſée qu'une autre à vivre dans la contrainte, pour ne pas dire priſonniere. Je me ſens encore le cœur ſuſceptible d'un véritable attachement, & je voudrois qu'un mari eût pour moi tous les égards que j'aurois droit d'en exiger, ſans cependant prétendre le mettre moi-même à la gêne. Je ſais qu'un homme doit avoir certaine liberté. Je fermerois même les yeux ſur bien des choſes, pourvu qu'il ne me montrât pas de l'indifférence, encore moins du mépris. De ſon côté, il pourroit être sûr de mes ſentimens : j'ai aſſez connu le faux pour n'y plus donner, ſi j'avois fait une fois le ſacrifice de ma liberté. A table, au lit, mon devoir le plus eſſentiel ſeroit de lui plaire. Perſonne n'entend mieux la cuiſine que moi. Jamais Prince n'a mangé de plus friands morceaux, que ceux qui ſortent de ma main. Quant à l'ordre & à la conduite d'une maiſon, je puis vous citer mon appartement pour exemple de ce que je ſais faire. Enfin, je ſuis Majordome au logis, Cuiſiniere à la cuiſine, Dame dans ma ſalle, ſachant commander, & me faire obéir. Rien ne ſe perd chez moi; je tire parti de tout, & ſans ceſſe je théſauriſe. La moindre choſe a quelque valeur dans mes mains, & ce que je dépenſe eſt pour ainſi dire mis à intérêt. J'ai le plus beau linge du monde, tout acheté à la piece; rien de haſard chez moi. Ce que je n'ai pas acheté, je l'ai fait filer au logis : cette main blanche y a même travaillé; &, ſi la toile avoit pu être faite chez moi, d'autres n'y auroient pas touché. Si je vous ſemble faire mon éloge, je crois pouvoir

voir le faire ſans paroître m'en prévaloir. Il eſt quelquefois permis de ſentir ce qu'on vaut, ſur-tout lorſqu'on ne ſe fait pas illuſion ſur ſes fautes ou ſes erreurs paſſées. D'ailleurs, j'oſerois dire que vous m'y avez forcée. Enfin, je prendrois un mari qui devint mon appui, mon maître & mon amant, & non un galant qui me déshonorât, en me vouant tous ſes ſervices. Il eſt un tems, Seigneur Campuçano, où l'on doit ſentir les vrais intérêts de la vie, & je ſuis d'âge à les apprécier. Tant qu'une femme eſt jeune, elle a des droits inconteſtablement fondés ſur la néceſſité de ſa perſonne. L'impulſion qui vous rapproche de nous, nous répond de la jouiſſance de ces droits, juſqu'au moment où la nature commence à défigurer ſon ouvrage. Une femme eſt donc eſſentiellement intéreſſée à ne perdre ces avantages que le plus tard qu'elle peut. Or, comment ſe les aſſurera-t-elle, pour ce tems où elle ceſſera néceſſairement de plaire, parce qu'elle ne peut plus être utile?.... C'eſt, ſans doute, en conſacrant ſa jeuneſſe aux plaiſirs légitimes d'un honnête homme, ſuſceptible de l'eſtimer au moins par reconnoiſſance, lorſqu'il lui ſera impoſſible de la chérir par amour. Je ne ſens que trop combien il eſt tems pour moi de ſonger à l'avenir. Si je ſuis aſſez heureuſe pour vous avoir fait goûter ma franchiſe, oui, expliquez-vous. Mon cœur, ma maiſon, ma fortune; enfin, tout ce que j'ai, tout ce que je ſuis eſt à vous: je vous préſente ma main, donnez-moi la vôtre, & jamais vous ne me verrez contraire à la moindre de vos volontés. Je ſerai d'autant plus portée à vous chérir, que je n'ai plus que peu de beaux jours; mais je ſuppléerai par les ſentimens, par un attachement à toute épreuve, au défaut des jeunes années. Nous expliquer par interprête, ce n'eſt plus de notre âge: vous & moi, nous ſommes en état de nous parler: jamais on ne fait mieux ſes affaires que ſoi-même.

Seigneur Péralte, ce diſcours vous paroît ſans doute celui d'une femme prudente, & qui méritoit certaine eſtime, malgré les erreurs qu'elle avouoit avec ſi peu

de déguiſement. Un ſentiment indéfiniſſable m'intéreſſa auſſi tôt en ſa faveur ; & je me promis avec cette femme le bonheur le plus accompli. La converſation que mon Domeſtique avoit eue avec elle, devoit cependant me faire penſer qu'elle avoit calqué toutes ces réflexions ſur l'idée du mariage pour lequel, ſelon lui, je n'avois pas d'averſion. Mais ce fut ce à quoi je ſongeai le moins. En effet, ne falloit-il pas être auſſi peu réfléchi que moi, pour ne pas la trouver en contradiction. D'abord, elle m'avoit dit qu'un bon ami ou un époux, cela lui étoit indifférent ; elle ne pouvoit donc avoir ſérieuſement ſongé au mariage que par contre-coup. Mais rien de tout celà ne me vint à l'eſprit : j'avois la tête aux talons. Son air de franchiſe, ſon mobilier, ſes rentes, ſon langage preſtigieux, tout m'en impoſa. Enfin, je pris le bon ſens à rebrouſſe-poil, & donnai comme un ſot dans le pot au noir, dont elle m'avoit ſi artificieuſement blanchi le bord. — Oui, lui dis-je, je ſuis cet heureux mortel, à qui le Ciel a réſervé l'avantage de vous avoir pour épouſe. Soyez-là donc, chere Stéphanie. Devenez maitreſſe de toutes mes volontés & de ma fortune. En réaliſant tout ce que je puis avoir, comme cette chaîne que je porte au cou, pluſieurs joyaux que je garde au logis, & des habits aſſez riches ; je me ferai pour le moins deux milles ducats comptant ; ce qui, joint à votre fortune, nous mettra en état de jouir d'une vie extrêmement agréable dans mon aldée. Outre cela, j'y ai encore quelques petits coins de terres. Eh ! ma chere Stéphanie, en faut-il davantage pour des gens raiſonnables, à qui une expérience réfléchie a fait ſentir le véritable uſage des plaiſirs. — Seigneur Campuçano, oui, vous me pénétrez d'eſtime pour vous. Voici ma main ; il vous eſt libre de l'accepter : mais vous croyez-vous homme à oublier que j'ai été jeune, même juſqu'à ce moment-ci ? Le moindre reproche ſeroit pour moi un coup mortel. Il me ſiéroit mal de vous rappeller ici que vous avez peut-être tenu une conduite encore plus libre que la mienne. Ce ſeroit vous dif-

puter des droits que l'uſage vous accordoit, tandis que la bienſéance ſeule les refuſoit à mon ſexe. Mais n'eſt-ce pas un pouvoir uſurpé, que celui qui nous ſubordonne au droit du plus fort? Je ne veux cependant rien mettre en queſtion. Que les femmes aient des priviléges naturels ou non, je conſens à les dépouiller de tout, pour n'enviſager déſormais avec vous que la loi d'une ſoumiſſion fondée ſur la ſeule eſtime. Oui, je me ſens diſpoſée à ne reconnoître d'autre loi que vos volontés : mais ces volontés ſeront elles toujours, au moins le plus ſouvent, dirigées par un véritable amour. A votre âge un homme eſt encore jeune, quelquefois un peu vif. Un tel caractère ne me déplairoit pas : néanmoins, je ne voudrois pas acheter un moment d'amitié paſſagère, au prix de cent vivacités trop mortifiantes pour moi, ſur-tout ſi j'y apperçevois la moindre apparence du mépris. Ce ſeroit vous apprêter à vous-même des jours malheureux; car, je préſume qu'il eſt impoſſible de trouver du bonheur dans le mariage, ſi les deux parties ne ſont pas d'accord au moins ſur les articles eſſentiels. En général, un homme qui mépriſe ſa femme a peu de part à l'eſtime publique. Eh! qu'eſt la vie ſans cette eſtime! Sondez-vous donc, avant de me répondre définitivement.

La Ruſée, mon cher Péralte, ſavoit bien qu'elle ne couroit aucun riſque, en me tenant ce diſcours. Mon cœur étoit pris; elle le manioit donc à ſon gré. Tout me paroiſſoit de bonne-foi chez elle, parce que j'avois deſſein de la duper. C'étoit auſſi avec la même intention qu'elle me parloit. Nous nous fîmes la promeſſe de mariage la moins équivoque; & dès ce moment il ne fut plus queſtion que de remplir nos vœux. Nos bancs furent publiés ſelon l'uſage, & nous nous épouſâmes. Deux de mes amis aſſiſtèrent comme témoins à la cérémonie du mariage. Il s'y trouva du côté de Stéphanie, un jeune homme qu'elle appelloit ſon couſin. Je lui offris tous les ſervices qui dépendoient de moi, avec la même politeſſe que j'avois parlé juſques-

là à ſa couſine. Mon intention, il eſt vrai, ne s'accordoit guère avec mes diſcours : mais, comme ce n'eſt pas un article de confeſſion, je crois pouvoir dire franchement que je penſois tromper, & la couſine & le couſin ; & je fus leur dupe.

Mon Domeſtique prit mon coffre, le porta au logis de ma femme. J'y mis en ſa préſence une belle chaine, lui en montrai trois ou quatre autres moins grandes ; mais de meilleur alloi. Je fis paroitre auſſi pluſieurs treſſes d'or, mes habits de parure, mes plumets, & lui remis quatre cents réaux pour la dépenſe de la maiſon, lui diſant que c'étoit pour commencer à voir la maniere dont elle économiſoit la dépenſe. Je paſſai les ſix premiers jours dans l'ivreſſe raviſſante d'un bonheur que je croyois bien réel, allant & venant dans mon nouveau domicile, comme le mauvais gendre dans la maiſon d'un riche beau-pere ; c'eſt-à-dire, que je ne me gênois en rien, prêt même à tout emporter d'une braſſée, ſi je l'avois pu. En attendant l'occaſion, je marchois ſur les tapis les plus riches ; je couchois dans la plus fine Hollande ; je m'éclairois avec de la (1) bougie miſe dans des chandeliers d'argent. Mon déjeûner m'étoit apporté au lit ; je dormois la graſſe-matinée, ſans oublier ma Méridienne dans l'eſtrade. Stéphanie & ſa Domeſtique étoient aux petits ſoins. Mon Valet, qui juſqu'à ce jour n'avoit été qu'un lourdaut, devint auſſi-tôt plus leſte qu'un chevreuil. Stéphanie me quittoit-elle, j'étois sûr de la trouver à la cuiſine, occupée à me préparer tout ce qui pouvoit m'aiguiſer l'appétit. Mes chemiſes, mes fraiſes, mes mouchoirs exhaloient une odeur ſi ſuave, qu'il n'y avoit pas de parfums plus exquis. Plongé dans ces délices, où ma chere moitié me berçoit, je la recevois dans mes bras comme une véritable amie.

(1) C'étoit alors un excès de luxe : on n'en voyoit que dans les plus grandes maiſons.

Jamais Sybarite n'a goûté de plus pure volupté. Mon épouſe, ravie de mes tranſports, imaginoit ſans ceſſe de nouveaux moyens, ou pour les ſoutenir, ou pour les ranimer. Je ſentis en très-peu de tems qu'une femme qui aime dans l'hymen, après avoir aimé en liberté, eſt une compagne très à craindre. J'appréhendois cependant de l'offenſer. Je prétextai donc quelques affaires, pour avoir occaſion de me reconnoître, à la faveur de pluſieurs jours d'abſence; mais ce fut inutilement. Je vis une femme preſque au déſeſpoir. Ce ſingulier attachement me fit impreſſion : je crus entrevoir une belle ame; & tous mes projets s'évanouirent, au point que je conçus pour elle une ſincère amitié. Nous paſſâmes encore pluſieurs ſemaines enſemble, dans la douce alternative de l'attaque & de la défenſe; l'un ou l'autre, tantôt vainqueur, tantôt victorieux; & ces agréables débats ſe terminerent toujours par un épanchement de tendreſſe, qu'il eſt plus aiſé de ſentir que de peindre.

Autant j'avois agi de mauvaiſe-foi juſqu'alors, autant je me ſentis entraîné vers elle, lorſque mon cœur prévenu par les agréables délires d'une femme infidieuſe, qui ſe couvroit des dehors de la vertu, ſe fut laiſſé vaincre. Figurez-vous, Péralte, Vénus dans les bois d'Amathonte, cachée ſous ces ombrages voluptueux, où elle épioit toutes lès allures de ſon fils, induſtrieux lui-même à la ſurprendre le premier. Là, mollement répandue ſur une tendre mouſſe, & rafraîchie par l'haleine des Zéphirs moins tiedes ſous ces feuillages, elle aiguiſoit, par ſes regards, tous ſes traits que le Dieu malin venoit de cueillir. Stéphanie, non moins attentive à concentrer tous mes deſirs dans les ſiens, négligemment endormie dans l'eſtrade, ou feignant de dormir, me préparoit avec art ces victoires, qu'une aimable femme fait acheter avec tant de ſatisfaction, en réſiſtant avec foibleſſe, pour couronner ſon vainqueur par la défaite qui le ſubjugue lui-même. Un geſte, un ſoupir, un regard, rien ne peut plus alors être indifférent au captif. L'homme le plus fier

eût, comme moi, rendu les armes, prévenu ſur-tout par l'opinion en faveur de la vertu. Cette réflexion me rappelle ce que je diſois autrefois.

(1) Quand Corinne, attentive à ce chaſte regard,
Sur ſon front vertueux me peint ſon cœur ſublime;
Qu'ignorant les détours d'un mal-adroit haſard
Son œil frappe le mien d'un regard magnanime;
Ou que ſa bouche ardente, appellant tous les ris,
Confirme les tranſports de ſon ame étonnée;
Que ſon ſein tout ému du feu qui m'a ſurpris
Fait voir à ma candeur Corinne abandonnée,
Socrate vient ſourire, & Caton l'embraſſer:
Ce ſévère Romain veut goûter ce théâtre:
Socrate cede au Dieu qui vient l'intéreſſer;
En Héros à ſes piés il ſe plaît à s'abattre.

Telle étoit, Péralte, l'illuſion que je me faiſois. Mon mariage étoit à mes yeux le tableau du ſiecle d'or, & pluſieurs fois je répétai ces vers à mon aimable Stéphanie.

Age d'or, tems heureux, où deux Amans ravis
S'égaroient dans les bras d'une vertu docile,
Quand la joie & l'amour, les ſoupirs & les ris,
La chaſteté, l'honneur avoient le même aſyle!
Alors un tendre cœur, ſans contrainte & ſans art,
Aimoit, oſoit brûler, n'encouroit pas de blâme;
Et, ſans jamais attendre un caprice, un haſard,
Il ouvroit les tréſors de la plus pure flamme.
Deux Amans fortunés accouplant leurs deſirs
Conduiſoient leur amour dans un voiſin bocage;
Et, loin de verſer là de douloureux ſoupirs,
Au Dieu reconnoiſſant ils offroient leur hommage.

(1) Ce morceau & le ſuivant ne ſont point dans l'original: je les prends dans le Recueil des Poéſies non imprimées que j'ai faites dans ma jeuneſſe.

Un Printems éternel, ou plutôt des cœurs purs,
Fomentoient de ces feux la douleur raviſſante.
Dans les vœux on avoit des gages aſſez sûrs ;
C'étoit par-tout l'ardeur d'une flamme naiſſante.
L'amour en ce doux tems ne portoit pas de traits:
On ſuivoit les plaiſirs en volant ſur ſes aîles;
Et jamais, pour maſquer des deſirs indiſcrets,
Il n'offrit de bandeaux à ces Amans fideles.
La Nature en tout lieu prodiguant ſes faveurs,
Sur les pas des Amans ne verſoit que des charmes.
Sans pleurs on ſoupiroit, on aimoit ſans frayeurs ;
Et jamais un rival n'y cauſa des allarmes.
Une tendre Bergere, après douze printems,
Savoit tout ; mais ſans vice en ſuivant la nature :
La pudeur ſur ſon front étoit ſes ornemens ;
Une fleur ſur le ſein achevoit ſa parure ;
Et l'œil étincelant du fidele Berger
La pénétrant par-tout des flammes de ſon zele,
Rappelloit le bonheur qu'il falloit ménager ;
Il s'embraſoit pour lui, ne brûloit que pour elle.

Ainſi, mon bonheur alloit toujours en augmentant : du moins je le penſois, depuis que j'avois eu le courage d'aimer ſincérement ma femme : mais il étoit trop grand pour durer. Le moment de le voir diſparoître n'étoit pas loin : je crus même le preſſentir par certain embarras, que je remarquai continuellement dans Stéphanie. Ma bonhommie me le faiſoit attribuer au deſir ardent de me plaire, & de me donner lieu d'oublier qu'elle avoit eu pour d'autres avant ſon mariage, des complaiſances dont elle me réſervoit alors toutes les douceurs, à l'excluſion de ſes anciens amis. J'aurois eu peine à me perſuader de cette droiture, de la part d'une femme dont j'aurois été le premier amant : d'ailleurs je ſais, par une longue expérience, que vouloir gêner une femme, dont on eſt

aimé, c'eſt vouloir ſe mettre ſoi-même à la torture: mais Stéphanie me paroiſſoit revenue de ces petits ſtratagêmes, qui cependant ne ſont qu'honorables pour un mari. N'eſt-ce pas une preuve qu'on trouve ſa femme aimable? La mienne touchoit au point de ne l'être bientôt plus, qu'autant qu'elle auroit ſu me captiver par des amitiés & des déférences extraordinaires, dont le général des femmes n'eſt pas long-tems ſuſceptible en ſecondes nôces. Ces déférences elle les avoit, même au point que j'en étois preſque fatigué. Je faiſois de mon côté quelque choſe pour la nouveauté: mais je croyois vraiment que Stéphanie ne ſe rallentiroit pas. Ne l'auriez-vous pas aimée, prévenu de cette maniere, ſur-tout si, comme moi, vous euſſiez penſé l'avoir trompée? Uniquement occupé de ma félicité, j'oſois donc me comparer à Mars, dont la Mere des amours avoit voulu mettre le courage à l'épreuve: eh! je ne ſongeois pas au filet imperceptible (1), qui les avoit expoſés à la riſée de tout l'Olympe. Malheureuſement je n'ai pas eu un Homere pour me diviniſer, & m'en tirer comme eux. Outre cela, ſuivant le même Poëte, leur ſang n'étoit ſuſceptible d'aucune contagion; ſans quoi Jupiter eut été ſouvent à l'Hôpital de la Réſurrection; & Mercure qui, de tems à autre lui préparoit ſes conquêtes, eut été plus d'une fois obligé de faire pour lui ce qu'il fait pour les Dieux de nos jours.

Je me livrois un jour aux douceurs du repos le plus pur à côté de ma chere Stéphanie. Quelqu'un frappe à la porte de la rue, à coups redoublés. La Domeſtique paroît à la fenêtre, répond: — Ah! ſoyez la bien-venue; on ne vous attendoit pas ſitôt: après quoi, elle entre dans notre chambre, pour nous apprendre qui étoit dehors. — Lucie, lui dis-je, à qui diſois-tu donc ſoyez la bien-venue? — A qui? Seigneur; à Madame

(1) Voyez Homere.

Clémentine. La voilà arrivée; c'eſt bien elle : elle eſt accompagnée du Seigneur Don Lope Melendez d'Almendarez, de deux Domeſtiques, & de la Douegne Hortigoſa qu'elle avoit emmenée avec elle. Stéphanie prend la parole. — Va, Lucie, va vîte, ouvre-leur, & vous, cher Campuçano, je vous en prie, quelque choſe que vous entendiez dire contre moi, ne répondez rien. — Qu'auroient donc à dire ces gens qui pût vous offenſer, ſur-tout en ma préſence? Mais qui ſont-ils? car il me ſemble que vous êtes toute interdite de leur arrivée. — Mon ami, ce n'eſt pas le moment de vous répondre : je vous préviens ſeulement que tout ce que vous entendrez dire, n'eſt que feinte. Il s'agit ici d'une affaire ſecrette, que je vous expliquerai en tems & lieux. Mais ne bougez pas du lit. Je ſuis bien-aiſe qu'ils nous y voient enſemble. Au moins ne douteront-ils plus que j'ai un mari, & que conſéquemment je puis leur être utile.

En vain aurois-je voulu en ſavoir davantage : la Dame Clementine étoit déjà dans la chambre. Elle avoit une robe de ſatin vert gaufré, & garnie d'un point d'Eſpagne en or. Un chapeau élégant, orné de plumes blanches, vertes, rouges, & ceint d'une treſſe d'or, relevoit les charmes de ſa jolie figure. Don Lope Melendez d'Almendarez étoit entré avec elle, auſſi bien mis, quoiqu'en habit de voyage. Hortigoſa parla la premiere, s'écriant avec beaucoup de ſurpriſe: — Jeſus-Maria! Que veut dire ceci!.. Le lit de Dona Clémentine occupé par un homme! En vérité, Madame Stéphanie ne ſe gêne pas! On voit bien, Madame, qu'elle ſe repoſe entiérement ſur votre complaiſance : vous ne lui en faites pas compliment? Moi, je l'en félicite; elle eſt charmante! Ne vous l'ai-je pas toujours dit, qu'avec une jolie figure on étoit sûr de ne pas être abandonné? Il eſt par-tout de bonnes âmes; témoin le galant-homme qui vient tenir ménage ici.

Perſuadé que j'étois chez moi, j'allois bruſquement ſauter hors du lit, & chaſſer l'inſolente qui m'outra-

geoit. Stéphanie ſe jette à mon cou, me met la main ſur la bouche, & me baiſſe ſur l'oreiller, où elle me dit, en me ſerrant dans ſes bras, — Cher ami, point de vivacité; je vous en conjure. Encore une fois, laiſſez dire ces femmes, & vous approuverez vous-même votre ſilence. Je ne ſais, en vérité, quel démon m'avoit alors obſédé. J'eus la complaiſance de me taire. Hortigoſa lâche encore quelques propos, auxquels Clémentine répond: — Je te l'aſſure, ma chere; il faut que j'aie de l'amitié pour elle. C'eſt ma faute: mais je ſerai plus prudente, par la ſuite, dans le choix de mes favorites. Un peu de liberté n'eſt pas défendu. Elle n'avoit pas fait vœu de chaſteté, j'en conviens; & elle eſt de chair & d'os comme une autre: néanmoins, elle devoit un peu plus s'obſerver, & ne pas ſe laiſſer ſurprendre ainſi. Une autre fois je ſaurai mieux connoître mon monde. — En vérité, Madame, répond Stéphanie, vous feriez rougir cet honnête homme juſque dans le blanc des yeux, s'il n'étoit perſuadé que vous me connoiſſez mieux que vous ne voulez le faire paroître. Mais faites vos affaires, nous allons vous laiſſer le champ libre.

Stéphanie étoit déjà habillée. Elle ſaute en bas du lit. Je la ſuis en caleçon, prenant à la main mes autres habits, & nous paſſons enſemble dans un autre appartement. J'avoue que je n'étois pas trop content de cette viſite, où les nouveaux Hôtes ſembloient avoir pris le ton de maître. Ma femme vit très-bien mon embarras: en femme adroite, elle s'en tira le mieux du monde. A peine fus-je aſſis qu'elle ſe jette ſur mes genoux, m'embraſſe, & me dit avec l'air de franchiſe le plus inſinuant: — Mon cher Campuçano, point d'inquiétude; voici ce dont il s'agit. Dona Clémentine eſt mon intime amie. Depuis ſix mois elle médite un établiſſement convenable à ſa naiſſance, quoiqu'elle n'ait, pour ainſi dire, aucun bien. Il s'agit donc d'attraper cet idiot de Don Lope, que vous avez vu là faire une aſſez ſotte figure. Enfin, elle s'eſt mis en tête de l'épouſer: il ne ſeroit pas homme

à la prendre ſans fortune. Tout riche qu'il eſt, ſon ame ſe ſent encore de la baſſeſſe de ſon extraction : c'eſt le fils d'un Traitan, qui, de Valet, eſt parvenu à ſa grande fortune, par le crédit d'une Maitreſſe de ſon Maître. Comme ces gens ne connoiſſent ni ſentimens, ni nobleſſe, qu'au poids de l'or, vous ſentez aiſément qu'une femme ſans bien, quoique très-eſtimable d'ailleurs, n'eſt pas le fait d'un homme de ſi bas étage. Mais le ſot, il l'aime ; elle le tient dans ſes filets : il faut donc au moins lui en impoſer par les apparences. Je ſuis convenue avec elle de lui prêter ma maiſon, & toutes ſes dépendances, pour quelques jours, toutes les fois qu'elle en auroit beſoin. Voilà trois fois qu'ils s'y trouvent enſemble, & ce doit être aujourd'hui pour finir. Je lui ai permis de me traiter en Maitreſſe. Ne ſoyez donc plus ſurpris du ton qu'a pris ſa Douegne Hortigoſa. Don Lope eſt actuellement d'accord ſur l'article de la dot, qu'on a portée au centuple de ce qu'elle vaut, moyennant de faux contrats, par leſquels elle montre les plus riches poſſeſſions dans les Aſturies. Cette maiſon-ci n'eſt regardée que comme un pied-à-terre, en attendant la mort de la parente dont elle doit hériter, & qui eſt cenſée lui avoir remis d'avance tous les titres qu'elle produit. Dès que l'affaire ſera terminée, Clémentine trouvera un prétexte honnête pour vuider ma maiſon, & j'en ſerai amplement récompenſée. J'ai mes sûretés, n'en doutez pas. Mais cette conduite de Clémentine eſt-elle honnête, me direz-vous ? Mon cher ami, mettez-vous un inſtant à la place d'une aimable femme qui ſent ce qu'elle vaut. N'a-t-elle pas droit de ſaiſir la fortune de quelque côté qu'elle ſe préſente, pourvu que ce ſoit ſans faire aucun tort à perſonne. Il eſt toujours permis de faire ſon profit du bien des ſots. Une femme n'eſt-elle pas aſſez à plaindre, par la gêne où la met ſon ſexe ? Mais l'honnêteté qui lui défend de faire les premieres avances, ne lui défendit jamais de les ſuivre, lorſqu'on les lui a faites. Combien de femmes ne reſteroient pas pour la façon ſans cela ? Au moins doit-on nous per-

mette la ruſe, puiſque la liberté nous manque. Enfin, je ſuppoſe que vous euſſiez été ſurpris de même par quelque ſtratagême, ſeriez-vous homme à maltraiter une femme qui vous aimeroit ſans partage? Non, je vous crois plus raiſonnable. Une loi qui n'admet pas d'exception, c'eſt que, quand on eſt marié, bien ou mal, il faut prendre ſon parti, & faire de néceſſité vertu. Il eſt vrai que Clémentine a plus à riſquer qu'une autre, parce qu'elle épouſe un ſot : mais il faudra bien qu'il s'arrange. Ces Amans ſi fiers deviennent des moutons quand on les tient. Dans la poſition de Lope marié, voudriez-vous vous expoſer à la riſée du Public? Sans doute que non : ſoyez sûr qu'il ne le fera pas non plus; car il n'y a jamais plus d'orgueil que dans les ſots. Tout vous engage donc, mon ami, à uſer de la même déférence que moi, pour une bonne amie que vous ſerez flatté d'avoir obligée.

— Stéphanie, lui répondis-je, ſavez-vous bien que, ſi je ne vous connoiſſois pas droite, ces réflexions me donneroient à penſer : mais point de ſoupçons. Cependant, vous ne diſconviendrez pas que c'eſt riſquer au moins de vous jetter dans l'embarras d'un procès. Cet homme, à qui un contrat de mariage aura aſſuré la propriété de votre maiſon, n'aura-t-il pas un titre péremptoire contre vous? — Péremptoire? mon ami. Mais n'ai-je pas un titre antérieur? D'ailleurs, vous imaginez-vous qu'une femme encore aimable n'ait plus de crédit aujourd'hui? Eh! mon ami, Cujas & Barthole n'ont rien entendu au Code, quand une femme s'eſt mêlée de l'expliquer à nos Corrégidors. Quand Vénus eſt entrée en litige avec les autres Divinités, elle ſavoit d'avance comment le procès ſe termineroit. Ces inſtances & d'autres m'obligerent enfin de conſentir à tout, tant cette fine matoiſe avoit ſu m'en impoſer. J'aurois même fait plus, ſi elle l'avoit exigé, malgré certaine répugnance que j'eus bien de la peine à vaincre. Huit jours hors de chez moi! cela me paroiſſoit un peu paradoxe : mais ma femme le vouloit. Un mari eſt-il jamais blâmable d'avoir quelque com-

plaiſance. Au moins c'étoit de ma pleine volonté qu'elle me mettoit à la porte : bien d'autres n'en pourroient pas dire autant.

Pendant cette converſation, nous avions achevé l'un & l'autre de nous habiller. Stéphanie me quitte pour aller, dit-elle, prendre congé de Clémentine, & pour faire emplir un coffre des linges & nippes dont elle avoit beſoin pendant ces huit jours. Elle eut ſoin d'y mettre auſſi le peu d'effets que j'avois apportés. Mon Domeſtique le prit ſur ſes épaules, & nous la ſuivîmes juſqu'à la porte d'une de ſes amies. Avant de nous introduire, elle eut un quart-d'heure de converſation avec elle : alors une fille vient nous dire d'entrer. On nous conduit dans une chambre très-propre, il eſt vrai; mais ſi petite, que les deux lits étoient preſque l'un contre l'autre. Ce nouveau domicile me parut aſſez ſingulier : de fréquentes carreſſes me donnerent d'abord quelque diſtraction : mais Stéphanie eut beau employer la ruſe & les ſtratagêmes, elle ne put long-tems diſſiper mon ennui. Un ſouvenir me fit cependant rire. — Stéphanie m'en demanda la cauſe. — Ma foi, lui dis-je, ſi D. Quichote eût eu comme moi ſa Dulcinée, lorſque Peroperèz l'enferma au retour de ſes expéditions, jamais copie n'eût mieux reſſemblé à l'original : cependant, faites en ſorte que cela ne dure pas long-tems, parce que je prendrois d'autres meſures.

Nous paſſâmes les deux premiers jours aſſez tranquilles : enfin, l'humeur me prit, & les trois jours ſuivans ne furent que querelles continuelles. Le ſixieme jour, Stéphanie vit bien qu'elle ne pourroit plus m'en impoſer long-tems; elle me dit qu'elle alloit ſavoir à quoi en étoient les affaires de Clémentine. Cela me remit un peu de baume dans le ſang; je l'embraſſai avant de partir, l'engageant à ne pas tarder, à moins qu'elle n'y fut indiſpenſablement obligée. Pendant ſon abſence, je deſcendis chez notre Hôteſſe; ce que je n'avois pas encore fait. Elle me demanda pourquoi j'avois répété tant de fois; « jamais

» folie ne fut plus étrange : il faut que vous ayiez » perdu la raiſon, ou que vous me l'ayiez fait perdre » à moi ». Madame, lui répondis-je, vous avez donc entendu nos différens? — Seigneur, en partie : mais de quoi s'agiſſoit-il donc? Je lui contai mon mariage, ce que j'avois apporté en dot, la ſottiſe que j'avois faite de quitter mon domicile, pour le prêter à Dona Clémentine, quoique dans l'eſpérance d'y rentrer bientôt. Au mot de mariage avec Stéphanie, cette femme fait mille ſignes de Croix, s'écriant Jeſus! mon bon Jeſus? ah! la mauvaiſe diableſſe : quoi! il eſt vrai que vous l'avez épouſée, & qu'elle vous a dit qu'elle étoit chez elle! Ah! l'effrontée! Seigneur, je ne ſais ſi c'eſt un cas de conſcience de vous dire la vérité; mais vous ne tarderiez pas à être inſtruit par d'autres. Quoi qu'il en ſoit, il faut vous déſabuſer. Le fait eſt donc, que Dona Clémentine eſt la vraie Maîtreſſe de cette maiſon, & de tout ce que vous y avez vu. Ainſi, commencez par rayer votre dot du contrat. Stéphanie n'a ni maiſon, ni mobilier, que ce qu'elle porte ſur elle. Quand elle danſe, tout danſe. Vous voilà dans de beaux draps, ma foi. — Comment donc ſe trouvoit-elle ſeule avec une Domeſtique à ſes ordres? — Tout ce que que je ſais, c'eſt que Dona Clémentine étoit allée voir une de ſes parentes à Plaiſance, d'où elle devoit venir faire une neuvaine à Notre-Dame de Guadeloupe. Comme Stéphanie étoit aſſez liée avec elle, ſans doute qu'elle lui aura confié la garde de ſa maiſon pendant ſon abſence; & la fine mouche aura profité de la circonſtance pour vous attraper. Dans le fond, le choix heureux qu'elle a fait lui mériteroit quelques excuſes. C'eſt une ruſe de femme qui ſe pardonne volontiers, ſur-tout lorſqu'il n'eſt plus poſſible de faire autrement : j'avoue que vous êtes dupe : mais la tuerez-vous?

Confus, interdit, je reſtai ſans réponſe, me rappellant en outre que Stéphanie m'avoit tenu le même langage. Cette femme, qui ſembloit d'abord ſi indignée contre la mienne, prend un ton inſinuant, me

parle de maniere à ne plus me déguiſer la ſecrette ſatisfaction qu'elle avoit du ſuccès de Stéphanie. Tant il eſt vrai que les femmes s'accordent toujours malgré elles, lorſqu'il s'agit de faire valoir le petit talent. Je me mordis les levres, bien réſolu de ne pas avaler le goujon, ſans en faire au moins payer la queue à celle qui l'avoit frit. Sur le champ je monte à la chambre, prends mon manteau, mon épée, & je ſors dans l'intention de punir la fourbe de maniere à s'en ſouvenir; fut-ce à mon avantage ou non. J'eus beau chercher, je ne la découvris pas. J'entrai dans Saint-Laurent, où je me jettai ſur un banc. Je me ſentis-là le plus étrange abattement. Le ſommeil me prit, & je crois que jamais je ne me ſerois éveillé ſans quelqu'un qui me ſecoua pluſieurs fois avant de me faire ouvrir les yeux. Tout troublé, maudiſſant mille fois mon ſort, je prends le parti d'aller chez Dona Clémentine pour avoir au moins quelques avis, ſi je ne pouvois y trouver un ſeul motif de conſolation. Elle étoit fort tranquille chez elle à ce que j'appris: car je n'oſai entrer à cauſe de Don Lope, dont je ne voulois pas être reconnu. Je revins donc chez notre hôteſſe. Elle me ſourit en tapinois. —Seigneur, Stéphanie ſort d'ici. Je lui ai dit que je n'ignorois rien de toutes les petites miſères qui s'étoient paſſées entre vous. Elle m'a demandé comment vous preniez cela. Très-mal, lui ai-je dit; & je ſuis ſûre que le Seigneur Campuçano eſt ſorti avec un très-mauvais deſſein. Prenez garde qu'il ne vous rencontre: à ſa mine je craindrois fort qu'il ne vous fît un mauvais parti. A cette réponſe Stéphanie eſt montée à la chambre, a fait emporter tout ce qu'il y avoit dans votre coffre. —Comment? Ah! la malheureuſe! Auſſi-tôt je monte: je trouve pour tout inventaire un petit habit de voyage, mon roſaire, & un petit Livre de prieres à l'Ange Gardien. Du reſte, mon coffre étoit comme un ſépulcre qui attend un corps mort; & ſans doute il eut été le mien ſi je n'euſſe pas été trop troublé pour ſentir ma diſgrace.

—Mon ami, répond Péralte, voilà ce qui s'appelle une femme d'eſprit. Convenez que ſi elle vous eût laiſſé quelque choſe, elle vous eût donné lieu de vous ſouvenir d'elle de tems en tems: au lieu que par cette conduite, il n'y a plus rien de commun entre vous deux. N'étoit-il pas plus juſte qu'elle eût votre dépouille, que des gens mal intentionnés? D'ailleurs, c'eſt aujourd'hui une œuvre de charité que de ruiner un mari.—Oh! doucement, Péralte. Je ne ſuis pas ſi dupe que vous le penſez. —Comment cela? —C'eſt l'hiſtoire de l'œil de verre contre une mâchoire poſtiche. Tout cet étalage de chaînes, de cordons, de babioles pouvoit valoir environ douze écus. —Comment, douze écus? une chaîne qui péſoit ſeule deux cents ducats? —Aſſurément, elle les péſoit. Mais tout ce qui reluit n'eſt pas or. J'avois fait comme bien d'autres. Il faut ſi peu de choſe pour éblouir les yeux d'une femme. Du clinquant, voilà ce qu'étoit ma miſe. —Eh! bien, mon ami, à refaire donc entre vous: ne vous en voulez pas l'un à l'autre. —Cela eſt juſte, mais avec cette différence qu'elle a pu ſe défaire du peu de butin qu'elle m'a emporté, au lieu que je garderai long-tems les reliquats de ce qu'elle m'a laiſſé. —Seigneur Campuçano, à quelque prix que vous ayez payé votre liberté, rendez grace au Ciel que le plus mauvais de vos meubles ait eu des piés. Vous n'êtes pas tenu de courir après. Ainſi conſolez-vous. —Eh! oui; j'entends bien tout cela. Je ſais que je n'ai pas perdu grand'choſe: je me plains au contraire d'avoir trop gagné. Quant à Stéphanie, il ne m'étoit pas difficile de la rejoindre: j'avois découvert ſa retraite. Elle étoit chez ce prétendu couſin qui avoit paru à ſon mariage. Comme ils n'ont rien à perdre ni à gagner entr'eux, je leur ai laiſſé achever la partie; & j'ignore ce qu'ils ſont devenus. Mais le mal de toute cette diablerie, c'eſt qu'en prenant un nouveau domicile, j'ai auſſi fait peau-neuve de la tête aux pieds; & mes cheveux, mes ſourcils, attendent encore, pour reparoître, la

réſurrection

réſurrection des morts. J'étois réduit à la plus triſte indigence ; troublé par les horreurs de la pauvreté, qui nous fait fouler l'honneur aux piés, conduit les uns à l'hôpital, les autres à la porte de leurs ennemis pour leur demander du pain, ce qui eſt le plus cruel outrage de la fortune : je me ſentois preſque au déſeſpoir lorſque je réflechiſſois ſur-tout aux ſuites du mal qui me ravageoit. Je voulois cependant me ménager encore le ſeul habit qui me reſtoit, pour reparoître au moins avec décence, lorſque je ſerois guéri. Je profitai donc du moment où l'on donnoit les ſueurs dans l'hôpital de la Réſurrection, & j'en eſſuyai quarante. On m'a aſſuré après cela que je pouvois être tranquille ſur ma ſanté, pourvu que je me ménageaſſe. Il me reſte mon épée pour tout bien ; Dieu pourvoira au reſte.

Péralte étonné de cette triſte cataſtrophe, lui réitere de nouveau ſes offres de ſervices : lui demande ce qu'il penſoit faire de ſa femme s'il la retrouvoit jamais. —Eh ! mon ami ! ce que j'en ferai ? une Sainte s'il dépend de moi. C'eſt la ſeule qui ait rendu un mari heureux. —Vous l'entendez comme moi, ſans doute : mais gardez-vous de le dire trop haut ; car demain elle ſeroit peut-être chez vous. Tant qu'elle vivra, ne vous comptez pas ſéparé. A deux mille lieues comme à une les femmes ſavent où eſt un mari, entendent & voyent ce qu'il dit, ce qu'il fait. Si vous l'aimiez elle ne ſongeroit plus à vous : mais votre haine eſt un lien qui la tient encore à vous. Ainſi ne dites rien. Vous verriez bientôt quelque choſe de plus étrange, que tout ce que vous venez de m'apprendre. —Eh ! Péralte, je ſuis maintenant ſi accoutumé aux prodiges, que rien ne m'étonne plus. Après ce que j'ai entendu dans l'hôpital, toutes les merveilles du monde ne ſont plus que contes de Fée. —Qu'eſt-il donc arrivé là ? —J'en ai été ſi ſatisfait, que quand j'y penſe, je rends grace au Ciel de m'avoir rendu ſage à mes dépens. Non, ni vous ni autre, perſonne ne croira ce que j'y ai vu & entendu : —Eſt-ce donc une choſe dont il ſoit abſo-

lument néceſſaire de me faire un ſecret. —Non: mais vous ne le croirez pas, vous dis-je. Plus Campuçano ſe refuſoit à s'expliquer, plus Péralte avoit envie de ſavoir ce dont il s'agiſſoit. —Eſt-ce encore quelque hiſtoire galante, lui dit-il: —Non pas. Vous n'avez aſſurément jamais cru que les animaux aient parlé du tems d'Eſope? —Pourquoi non? Chacun n'a-t-il pas ſon langage, de nos jours? Crier ou parler n'eſt-ce pas la même choſe pour eux, s'ils s'entendent? Vous avouerez avec moi que quelquefois le cri nous ſuffit preſque ſeul pour exprimer la joie, la triſteſſe, le plaiſir, la douleur, l'amitié, la haine; & que nous nous entendons bien. —Oui: mais les animaux n'ont pas la parole. — Tant mieux, mon ami. Jamais on ne verra de traîtres, ni de fourbes parmi eux. Eh! pourquoi nous a-t-on appris à parler! De combien de maux la parole n'a-t-elle pas été la cauſe! Voyez ce chien qui vous flatte par une eſpece de ſifflement, ou en aboyant: il eſt très-certain qu'il vous dit tout ce qu'il penſe, ſans duplicité, ſans réticence, ſans ruſe. Voyez enſuite deux Courtiſans s'embraſſer, ſe ſerrer la main, ſe faire toutes les offres de ſervices, ſe jurer une éternelle amitié: que l'un d'eux vienne à tomber en diſgrace, demandez pour lors à l'autre ce qu'eſt devenu ſon ami: « Eh! mon cher, vous » dira-t-il, j'en ai le cœur navré, ne m'en parlez pas «: voilà comme on oublie tout à la Cour. Heureux celui que les diſcours inſidieux de ſon cher ami n'ont pas précipité. C'eſt ainſi que la parole aſſure le bonheur de l'homme dans toutes les claſſes de la ſociété. Oui, ſi jamais chien avoit le don de la parole, du plus fidele de tous les animaux ſans exception, il deviendroit à mes yeux le plus déteſtable. —Je n'ai donc plus rien à vous dire: —Pourquoi? — C'eſt que je vous vois ſingulierement prévenu contre un chien qui auroit parlé: mais croyez-le, ne le croyez pas, voici ce prodige qui m'a ſi fort étonné.

Vous avez aſſurément vu les deux chiens qui portent chacun deux lanternes le ſoir devant les freres de

la Beſace (1) lorſqu'ils demandent l'aumone. —Oui, je les ai vus. —Vous ſavez auſſi que ces chiens viennent éclairer les freres pour ramaſſer les maravedis qu'on leur jette des fenêtres, & qu'ils s'arrêtent toujours devant celles d'où l'on a coutume de jetter quelque choſe à ces pauvres diables. —Oui. En effet, je les ai rencontrés pluſieurs fois. Ils font ce manége avec une ponctualité, une ſoumiſſion qui m'a étonné. On les auroit plutôt pris pour des agneaux, que pour des lions tels qu'ils ſont dans l'hôpital, à ce que j'ai oui dire. Il n'eſt pas de Cerbère pour garder comme eux. Mais il n'y a rien d'étrange en cela : l'homme fait du chien ce qu'il veut. Juſques-là je vous crois. —Le reſte eſt un peu plus ſingulier. J'ai donc vu de mes propres yeux, & très-diſtinctement entendu ces deux chiens ſe ranger, l'avant-derniere nuit de mes ſueurs, ſur une vieille natte derriere mon lit. Comme je ne dormois pas, je ſongeois à la triſte révolution qui m'avoit conduit là. Tout-à-coup j'entends parler : or, j'étois bien ſûr qu'il n'y avoit perſonne derriere mon lit. J'écoute attentivement à pluſieurs repriſes, & je fus convaincu que c'étoient ces deux chiens qui ſe parloient. Ils ſe nommerent même pluſieurs fois *Cipion*, *Bergance*.

A peine Campuçano eut-il dit ceci, que Péralte éclate de rire. —Mon ami, je vous diſpenſe du reſte ; & dès ce moment je ne crois pas plus votre mariage & ſes ſuites, que le diſcours de vos chiens. —Je vous jure, Péralte, que ſi je ne vous connoiſſois pas mon ami, jamais je ne vous en aurois parlé : c'eſt un miracle, ſans doute ; mais il eſt dans les choſes poſſibles. Non, les autres animaux n'ont jamais parlé comme je les ai alors entendus. J'étois bien éveillé, bien préſent. Je pris auſſi-tôt mon crayon, mon porte-feuille, & j'écrivis tout ce qu'ils dirent, tant la converſation me parut intéreſſante. Vous verrez que cela n'eſt pas ſi incroyable que vous le penſez. Il s'agiſſoit entr'eux non d'affaires de baſſe-cour, mais

(1) *Capacha*, eſpece de cabas fait de jonc ou d'oſier.

de choſes dignes d'être traitées par un homme du premier mérite, plutôt que par des animaux. Comme je n'ai pas pu inventer ce dialogue, je me ſuis perſuadé, malgré, bon gré, que ce ſont vraiment ces deux chiens que j'ai entendus. —Soit mon ami. Nous voici donc revenus au tems où les citrouilles parloient. —Citrouilles parlantes tant que vous voudrez : au moins le nombre en ſera-t-il aſſez conſidérable aujourd'hui : car faire parler le loup & le renard, on diroit que je veux mordre, & je ne veux rapporter que la pure vérité. Suppoſons que je me ſois fait illuſion, vous ne ſerez cependant pas fâché de lire ce qu'ont dit ou ces deux chiens, ou tels autres animaux qu'il vous plaira. —Oh ! je ſuis d'accord avec vous : je ne veux même plus rien examiner. Dès qu'il ne s'agit que de lire ce que vous avez écrit, je penſe que je vais paſſer quelques momens de loiſir aſſez agréablement. —Mais ſi je liſois moi-même, vous ſentiriez peut-être mieux, qu'en vous arrêtant à chaque ligne : car cela n'eſt pas écrit trop correctement. —Liſez donc.

DIALOGUE

ENTRE CIPION ET BERGANCE,

Chiens de l'Hôpital de la Réſurrection, appellés communément les Chiens de Mahudès.

CIPION. Ami Bergance (1) laiſſons ce ſoir la garde de l'hôpital à la bonne-foi publique, & rangeons-nous ſeuls ſur ces nattes. Jouiſſons-là paiſiblement de la

(1) Huet, ce ſavant Evêque, faiſoit grand cas de ce Dialogue : c'eſt déjà un motif de préſomption favorable. La plaiſanterie en eſt quelquefois mordante, preſque toujours bonne. La difficulté étoit

faveur insigne que le Ciel nous a faite. Personne ne nous y entendra, je te l'assure. *Berg.* Frere, qu'entens-je? Il me semble que tu parles! Que dis-je? Mais....ne parlé-je pas aussi! cela est incroyable, mon ami! Comment, toi & moi nous avons ce don qui distingue les hommes de tous les autres animaux? Au moins le pensent-ils ainsi. Nous voici donc hors de la sphère de la brute? *Cip.* Oui, frere: car non-seulement nous articulons des mots, mais nous lions des idées par des expressions suivies. Enfin nous discourons comme si la raison étoit devenue notre partage. *Berg.* Ma foi, que vont dire les hommes de nos jours, qui paroissent en avoir si peu! mais parlons bas. En vérité, je ne sais encore si je ne me trompe pas. Regarde-toi donc bien: ne serions-nous pas par hasard l'homme de Platon? *Cip.* Il est vrai qu'il avoit la voix (2) sonore: mais il n'avoit pas quatre pattes comme nous. *Berg.* Quoi, tu penses qu'il faut avoir quatre pattes pour raisonner. *Cip.* Depuis que les hommes à deux

de faire passer dans une langue étrangere le vrai du sarcasme. On sent delà qu'il n'étoit pas possible de le rendre à la lettre sans tomber dans la plate bouffonnerie. En effet, il ne présente rien que de plat, d'inconséquent dans notre ancien traducteur qui a voulu le suivre mot à mot. Le fonds de Cervantès m'ayant fourni autrefois le sujet de plusieurs portraits, j'ai pris dans mon recueil ceux qui revenoient au fond de sa critique. Le mérite de ce travail est la simplicité & la précision; sur-tout le mot propre. Ce sont des amusemens dans ma jeunesse: conséquemment je n'y ai rien changé. En général rien de si difficile que d'écrire pour instruire. L'amour-propre est presque toujours blessé d'un avis donné d'un ton de maître: « We look upon the man who gives it us, as offering an » affront to our understanging, and treating us like children or » idiots, &c. » dit le Spectateur, N°. 512. t. 7. Cervantès a bien senti cette difficulté: il a donc pris comme les Fabulistes, le parti de faire parler deux animaux. Par ce moyen il s'est mis à couvert de tout reproche.

(2) Platon ayant défini l'homme *un animal sans plume à deux pattes*, Diogene alla plumer un coq vivant, & dit, tenez, voici l'homme de Platon.

pattes raiſonnent ſi mal, j'ai lieu de préſumer qu'ils ne ſe corrigeront de leurs extravagans propos, que quand ils en auront quatre : ſur-tout s'ils tiennent un peu plus de notre eſpece que de toute autre. *Berg.* Tu as parbleu raiſon. Autant que je m'en ſouviens, j'ai pluſieurs fois entendu accorder de grandes prérogatives à notre eſpece. Selon quelques Philoſophes nous avons un inſtinct naturel ſi vif, ſi pénétrant, qu'en mille circonſtances nous feſons preſque preuve de l'entendement le plus parfait, & de la combinaiſon la plus réflechie. Je n'ignore pas que quelques gens de mauvaiſe humeur nous ont refuſé ces avantages : mais toutes nos actions ont démontré & démontrent encore le contraire. Au reſte, je crois qu'il eſt plus à propos de ſe ſervir de la raiſon que de chercher ſi l'on en a, & ce qu'elle eſt. Profitons de la nôtre pendant que nous l'avons : malheureuſement il eſt tant d'occaſions de l'oublier ! On a ſur-tout vanté notre mémoire, notre reconnoiſſance, notre fidélité : juſques-là même que nous avons été le ſymbole de l'amitié. Tu as auſſi vu comme moi des chiens ſur des ſépulcres. *Cip.* Oui. *Berg.* Eh bien, c'étoit pour marquer l'amitié inviolable que deux époux avoient eue l'un pour l'autre pendant leur vie. Quel ami, au contraire, n'a pas trahi ſon ami ! *Cip.* Oui. *Berg.* Tu ſais qu'il s'eſt vu des chiens ſi attachés à leur maître qu'ils ſe ſont précipités avec eux dans le tombeau. D'autres ſe ſont tenus, ſans ſonger à boire ni à manger, ſur leur foſſe. Tous les Philoſophes conviennent qu'après l'éléphant, le chien eſt l'animal qui montre le plus d'intelligence : après lui le cheval ; enſuite le ſinge. *Cip.* Cela eſt encore vrai : mais tu conviendras que l'éléphant, le chien, le cheval, le ſinge n'ont jamais parlé que dans les Poëtes ou dans les Fabuliſtes : de-là je conclus que c'eſt chez nous prodige. Or, jamais il n'arrive de ces prodiges contre nature, que quand le monde eſt menacé de quelque terrible révolution. *Berg.* C'eſt donc cela que vouloit dire un Etudiant ces jours derniers, à Alcala d'Henarès. *Cip.* Que diſoit-il donc ? *Berg.* Que de cinq milles fainéans qui ſa-

voient à peine lire dans cette Univerſité, il y en avoit deux mille apprentifs-Médecins *Cip.* Quel prodige vois-tu donc à cela ? Et qu'en conclure ? *Berg.* C'eſt qu'il doit néceſſairement paroître une épidémie déſaſtreuſe, ou que ces gens-là mourront de faim : ainſi de maniere ou d'autre ils empoiſonneront toujours. *Cip.* Au moins s'ils meurent, l'épidémie ne durera-t-elle pas long-tems. *Berg.* Quoiqu'il en ſoit, il eſt ſûr que nous parlons : arrive ce qui pourra ; car la prudence humaine ne lit pas dans l'avenir. Employons bien cette nuit, mais non comme nos belles ou nos petits-maîtres, à faire une gazette ſur la pointe d'une aiguille. *Cip.* Il y a long-tems, mon ami, que je déſirois de pouvoir parler. J'entendois ces gens lettrés de nos jours dire de ſi belles choſes ! tiens, mon ami, ils ont des formules qu'ils appellent des Rhétoriques, des Logiques, des Arts de penſer, d'enchaîner des mots les uns avec les autres, de les ſéparer, tranſpoſer, retourner. Oh ! cela eſt admirable, ſur-tout dans la bouche de ces ſavans Profeſſeurs qui apprennent l'éloquence ! mon ami, que ce ſont de belles choſes ! eh ! nous parlerions encore long-tems avant de parler comme ces gens-là. *Berg.* Fort bien, Cipion : mais as-tu pris garde que cet art & la nature n'ont jamais été d'accord, & que c'eſt toujours en feſant clocher la raiſon que ces ſavans débitent leurs ſornettes. *Cip.* Cela peut arriver : mais ils ont des livres qui les empêchent de ſe tromper ; & quand on a cité tel livre, il n'y a rien à oppoſer. D'ailleurs, il eſt encore défendu de penſer autrement qu'eux : ainſi, tu vois qu'ils auront toujours raiſon. *Berg.* Voilà juſtement, mon ami, comme les ignorans ne font que des ignorans. Pour moi, je me ſais bon gré d'avoir été forcé d'être auditeur juſqu'ici : car autrement, le deſir de montrer mon éloquence, m'auroit fait dire de bonne-heure ce que j'avois entendu : l'amour-propre m'auroit empêché de me contredire, & j'aurois toujours tenu le même langage : mais à préſent que j'ai eu le tems de réfléchir, ſans avoir dit autrefois ce que je penſois, je vais parler avec toute ma raiſon, ou mon inſtinct, ſi tu le veux

ainſi : car ne cherchons pas de querelle aux hommes: n'importe avec quoi nous faſſions tout ce qu'ils font. Cependant ne prenons pas nos expreſſions à la rigueur. Le défaut d'habitude doit être une excuſe. Entre chiens, un nom pour un verbe, une ville pour un homme, cela ſe dit l'un pour l'autre ſans conſéquence. D'ailleurs, j'ai tant de choſes dans la tête, que je ne puis encore ſonger aux étymologies : mais ſi jamais j'écris un Dictionnaire, ſois ſûr que je me réglerai toujours ſur l'uſage : pour lors j'aurai eu le tems de le connoître. En outre, il ſe trouvera peut-être d'ici à ce tems-là quelques chiens qui auront le même avantage que nous : nous les réunirons. Un épagneul, nous fixera les termes de la promenade, un bichon, ceux de la toilette & du jeu ; le barbet, ceux du commerce ; le moloſſe, ceux du combat ; le lévrier, ceux de la chaſſe, & ainſi des autres. Tu vois bien que par cette réunion nous aurons un langage qui fera la regle de la Cour & de la Ville ; & anathème au Bachelier de Salamanque qui écrira & penſera autrement. Quand je dis la cour, c'eſt la baſſe, tu m'entends bien. Pour ce qui regarde la Ville, ne devroit-on ſuivre notre idiôme que dans les culs-de-ſacs, il faudra montrer les dents, Regarde-moi cette mâchoire : je compte auſſi ſur la tienne. Malheur au chien qui ne ſaura pas l'ortographe : la rime en dépend, mon ami. Or, la rime faiſant aujourd'hui l'ame de la poëſie, tu ſens de quelle importance eſt mon avis. Ne t'en déplaiſe, j'ai quelquefois couſu des rimes : tu le verras bientôt. *Cip.* Voilà, mon ami, ce qu'on peut appeller un projet excellent. Tu as donc penſé beaucoup dans ta vie ! *Berg.* Oh ! oui, certes ; j'ajouterois même que ma vie eſt plus intéreſſante que tu ne le penſerois. *Cip.* Parlons-en donc cette nuit. Demain je te conterai auſſi quelque choſe de la mienne, ſi nous pouvons encore parler. *Berg.* Tu as raiſon : il vaut mieux nous occuper de nos affaires que de celles d'autrui. Cipion, je t'ai toujours regardé comme mon ami, depuis que je te connois. Puiſque tu es aſſez complaiſant pour écouter le récit de mes aventures, & me promettre celui

des tiennes, vois d'abord ſi perſonne ne nous entend. *Cip.* Non; il n'y a perſonne, que ce pauvre diable qui vient d'être frotté. Je penſe qu'il a plus envie de dormir que de nous écouter. *Berg.* Puiſqu'il n'y a rien à craindre, écoute donc; & reprends-moi ſi tu trouves que je me méprends ſur les termes; ou ſi je t'ennuie, dis-moi de me taire. Car j'ai ſouvent oui dire qu'il y a encore plus de mérite à ſavoir ſe taire à propos, qu'à parler. *Cip.* Parle, mon ami: jaſons juſqu'au jour, ou juſqu'à ce qu'on nous interrompe. Je ne te couperai la parole que lorſqu'il ſera néceſſaire. *Berg.* Si je ne me trompe, je ſuis né dans la boucherie de (1) Séville, ce qui me feroit penſer que mes pere & mere étoient de ces mâtins qu'élevent les écorcheurs de cette noble profeſſion. Le premier que j'ai connu pour maître étoit un nommé Nicolas le Romo, drole trapu, bien bâti, violent, comme tous ceux de ſon état. Ce Nicolas nous dreſſoit, moi & d'autres doguins, à coëffer & arrêter un taureau. Pour cet effet, il nous donnoit quelques vieux dogues déjà faits au manége, de ſorte qu'en peu de tems je prouvai la vérité de ce proverbe: *fortes creantur fortibus & bonis*, c'eſt-à-dire qu'un coup de gueule de Bergance valoit au moins celui de ſon pere: cent races d'hommes dégénereront plutôt que la mienne. Jamais, depuis, je n'ai donné un coup de dent ſans emporter la piece. *Cip.* Oh! je n'ai pas de peine à le croire. Cependant tu ne feras pas ſi mal d'apprendre auſſi à mordre par charité. Par exemple, je ſuppoſe que tu aies un jour envie d'écrire, il te faudra changer d'armure. Dans ce noble exercice on ne ſe bat qu'à coups de plumes. Si donc tu t'apperçois que quelque Ecrivain incirconſpect ait parlé faux, ſe ſoit mal exprimé, ce ſera une charité de déchirer ſa réputation, & d'attaquer la perſonne au lieu de ſes

(1) Cervantès fait ſortir ſon chien de la boucherie de Séville, parce que cette Ville, alors la plus floriſſante de l'Eſpagne, étoit le repair de tous les filoux du Royaume. Cette boucherie étoit pour le compte du Roi: ce qu'il eſt bon d'obſerver pour la ſuite.

écrite. *Berg.* Mais cela n'eſt pas juſte. *Cip.* Je vois bien que tu raiſonnes encore en chien. Attends, mon ami, attends quelque tems; & tu ſentiras le plaiſir qu'il y a de mordre ſans répandre de ſang. *Berg.* Non: je me ferois conſcience de maltraiter ainſi les gens. *Cip.* Mais tu mords bien un taureau qui ne t'a jamais fait de mal! *Berg.* Oui, parce que ce taureau eſt une bête. *Cip.* Voilà juſtement comment on qualifie d'abord un Auteur; enſuite il eſt permis au premier venu de lui courrir ſus. Va, mon ami, tu feras bientôt comme les autres: ce qui ſe fait naturellement n'eſt un mal que pour les petits eſprits. Revenons à ta boucherie. *Berg.* J'aurois des milliers de choſes à te raconter. Contentes-toi de ſavoir pourquoi j'en ſuis ſorti. D'abord je ſuis bien-aiſe que tu ſaches que tous les garçons de ces Ecorcheurs, ſont du premier au dernier des Renegats ſans foi ſans loi, ne reſpectant pas plus la Juſtice que le Roi. Les moins cruels ſont des oiſeaux carnaſſiers qui dévoreroient le diable! voler, c'eſt un jeu pour eux. Je ne te dirai pas comment il ſe préſente-là tous les matins un eſſaim de filles qui emportent les meilleures tranches, moyennant la promeſſe d'une petite complaiſance. Les maîtres ont beau être attentifs, tout ce qu'ils obtiennent c'eſt qu'on n'emporte pas un bœuf à la fois. La boucherie finie, ces bandits s'en vont rioter, chaſſer aux hirondelles, & ſouvent les retrouvent au nid où elles ſe ſont remiſes pour les attendre. Mais ce qui m'a ſemblé le pis de tout, c'eſt que ces droles ſe font auſſi peu de ſcrupule de planter au premier venu ſix pouces de lame dans le ventre que d'aſſommer un bœuf. C'eſt un miracle, quand il ſe paſſe un jour ſans qu'il y ait quelque tuerie parmi eux. Il n'en eſt pas un qui n'ait toujours l'un ou l'autre Corrégidor à ſa diſpoſition, en entretenant la marmite de la vénérable dame. Je connois même tels Alcades qui leur font la cour. Mon ami, quand on a faim, ne donneroit-on pas tous ſes titres pour un plat de lentilles? A plus forte raiſon pour une tranche de bœuf. D'ailleurs, ces droles diſent hautement qu'ils ne volent le

Roi que pour traiter ſes Officiers ; & ils s'en font honneur : cela n'eſt pas ſi mal vu. Malgré tout, j'oſe aſſurer que la boucherie n'eſt pas un des moindres revenus du Roi. *Cip.* Voilà un bien grand préambule pour en venir à ta ſortie. Que ne dis-tu en deux mots qu'on t'a mis à la porte ? Si tu avois été au Collége, je dirois que tu ſais qu'un diſcours doit être précédé d'un exorde, convenable uniquement au ſujet, mais le tien n'a pas de rapport à ta ſortie. *Berg.* N'importe, mon ami : puiſque je parle, il faut ſuivre l'uſage. Avec un peu d'eſprit on adapte à la fin d'un diſcours un exorde qui n'y avoit pas plus de rapport qu'à la conquête du Mexique. Que veux-tu ! c'eſt le ton de nos Orateurs actuels. D'ailleurs, dans un ſiecle de Philoſophie, il eſt permis de ne pas toujours ſuivre le ſens commun. Les idées reçues ſont trop vieilles pour des gens qui ne ſont que commencer à parler. Mais tu vas voir que mon exorde eſt très-lié avec ma ſortie. Ne t'ai-je pas dit que tous ces bouchers étoient des renegats ? *Cip.* Oui. *Berg.* C'eſt donc ce qu'il faut prouver ? *Cip.* Oui. *Berg.* Ecoute-moi donc. Mon maître m'avoit appris à porter à la gueule un cabas plein de viande, & à le défendre contre quiconque auroit voulu me l'ôter. Dès qu'il me vit inſtruit, il me mena pluſieurs fois avec lui à la maiſon de ſon amie, & m'y envoya enfin ſeul. Je m'acquittois on ne peut mieux de la commiſſion, pour laquelle cette brave fille me donnoit part au larcin, & je revenois très-content. Un jour on m'appella en paſſant, d'une fenêtre où j'apperçus un très-joli minois. Je m'arrête, on ouvre. Je mets bas la corbeille, comme pour demander ce qu'on me vouloit : car dans ce tems là je raiſonnois comme aujourd'hui, quoique ſans pouvoir parler. Cette beauté me flatte, me careſſe, eſcamote enfin ma corbeille, & me met à la gueule une vieille pantoufle, puis me fait ſigne de me retirer —Va, Gavilan, dire à ton maître de ne plus ſe fier à une bête. J'aurois bien pu lui faire lâcher la priſe, mais j'eus conſcience d'aiguiſer mes dents ſur un cuir auſſi tendre. *Cip.* Tu as bien

fait, mon ami : la beauté doit être reſpectée. *Berg.* Je reviens donc au logis, ſans préſumer que Nicolas ne ſeroit pas auſſi poli que moi. Dès qu'il me voit le ſoulier au lieu du cabas, il me lance un couteau qui m'eut percé de part en part, ſi je n'euſſe eſquivé le coup fort adroitement. Tu penſes bien que je n'attendis pas la récidive. Je prends mes greges à mon cou, & je vais chercher fortune ailleurs. Eh bien, n'ai-je pas prouvé ma thèſe? *Cip.* Très-bien : en vrai Rhéteur. *Berg.* Je paſſai cette nuit-là à la belle étoile. Le lendemain je rencontrai par haſard un troupeau de moutons. Oh! voilà bien mon affaire, penſai-je alors. Je me promis une vie moins tumultueuſe: d'ailleurs cet état me ſembloit particulierement fait pour un chien. En effet, un inſtinct naturel ne nous porte-t-il pas à défendre le fort contre le foible, le pauvre contre l'homme riche qui l'écraſe. Je me feſois donc déjà un vrai mérite de protéger ces innocentes créatures contre la voracité du loup. Je m'arrête, regarde aux environs. L'un des trois bergers m'appelle, j'y cours, lui ſaute à la ceinture en le careſſant. Il me tâte, m'examine la gueule, les dents, & voit que je marquois encore. Ce chien-ci, dit-il, m'a l'air d'être de bonne race. Le maître du troupeau arrive par haſard, monté à la genette ſur une jument griſe, & armé d'une lance & d'un bouclier; de ſorte qu'il me ſembloit être plutôt un Garde-côte que le maître de ces moutons. Quel chien, eſt-ce-là? demande-t-il; à la mine je le croirois aſſez bon. Oui, certes, répond un berger. Je l'ai bien examiné; & ce doit être un bon ſerviteur. A peine arrive-t-il ici : je ne ſais en vérité à qui il appartient : car il n'eſt pas des troupeaux d'alentour. Mets-lui, dit le maître, le collier de Léoncille qui vient de mourir, & qu'on lui donne la pitance des autres. Sur-tout careſſez-le afin qu'il s'attache à mes bêtes, & ne vous quitte pas. A ces mots il s'en va. Le berger me donne à manger dans une auge. Je feſois feu des dents! pendant ce tems-là il me paſſe un collier garni de pointes d'acier, & m'appelle *Barcin*. De long-tems je n'avois eu pareille lippée. Je ſautois, j'étois ſi content de mon

nouvel état, & de mon ſecond maître! je me montrois le plus vigilant chien de ces bergers: jamais je ne m'écartois du troupeau, que vers l'heure de la ſieſte. Alors je me retirois à l'ombre d'un rocher, d'une colline, d'un buiſſon, ou ſur le bord d'un ruiſſeau. Mais les heures de repos, je ne les paſſois pas oiſif. Je me rappellois tout ce qui m'étoit arrivé dans mon premier état. J'étois près de rire des folies, des impertinences, des querelles, des ruſes de toutes les maîtreſſes du Romo, & je ne le pouvois pas. Ah! Cipion, ſi je voulois, que j'aurois de choſes à te dire ici de ces mijaurées, pipeuſes, griſettes, hirondelles, belles de nuit, dont le mal-adroit Nicolas étoit toujours dupe. Mais point de ſatire. Juſqu'ici nous n'avons encore médit de perſonne: ainſi continuons ſur le même ton. *Cip.* Mon ami, j'ai oui dire qu'un grand Poëte avoit eu beau ſe mordre ſa langue pour ne pas lâcher un trait ſatirique, ſa plume avoit toujours été ſon train: ainſi je ne me fâcherai pas de quelques traits de gaieté. Chatouille ſeulement ſans mordre, & tu verras que les rieurs ſeront de ton côté. Car prétendre écraſer un homme pour en faire rire cinq ou ſix, cela n'eſt pas juſte. Nous avons déjà dit que les Auteurs ſe déchiroient par charité; toi, critique avec cette bonté de chien qu'on reconnoît chez nous. *Berg.* je vais donc leur montrer l'exemple, en ſuivant ton avis. Il me ſemble en effet que quand on débute, il faut un peu de ſoupleſſe: autrement, la tourbe ſe mutine; & tu ſais qu'un chien aboyé par deux ou trois ratons, eſt bientôt aſſailli par les dogues. En attendant que tu m'apprennes à parler en rigoriſte par le récit de ta vie, je te prie de ne me pas paſſer une faute: car je veux un ami ſévere. Sans doute que je trouverai le plaiſir & l'inſtruction dans tes détails. Vois donc ſi tu penſeras de même des miens. Pour revenir à mon hiſtoire, je te dirai que pendant les heures paiſibles de ma ſieſte, je m'imaginois que tout ce qu'on rapportoit des bergers étoit faux, au moinsce qu'en liſoit l'amie de Nicolas lorſqu'il alloit la voir. Ces livres menteurs diſoient qu'autrefois les Bergers, les Bergeres paſſoient

leur vie à chanter, à jouer de la flutte, du rabel, de la muſette, & d'autres inſtrumens ſinguliers. J'écoutois cela avec une attention extraordinaire. Le Berger d'Anfriſe célébroit, ſe crévoit pour ainſi dire à chanter l'incomparable Belizarde dont il avoit gravé le nom ſur tous les arbres de l'Arcadie. Du matin au ſoir il étoit aſſis ſur l'un ou l'autre tronc, ſoupirant ſes amours. Dès que la nuit avoit couvert la terre de ſes aîles noires, il ſembloit redoubler ſes plaintes: on dit même qu'il pleuroit!.. Juge combien il étoit amoureux! on n'aime plus comme cela aujourd'hui. Nos paſtoureaux n'entendent plus rien à cette tendre paſſion qui s'énerve toujours dans leurs vers, par leur analyſe étudiée. Ils veulent du parfait-amour, & point de ſentiment. Des jeux de mots, des ſaillies monotones, une emphaſe quinteſſenciée, des pointes-mouſſes, un amas d'hyperboles, de métaphores languiſſantes, des comparaiſons froides, enfin la déraiſon même: voilà comme nos *Odiers*, nos *Chanſonniers* ſentent la nature & la rendent. Encore vive ce grand Berger (1) Filida! c'eſt lui qui s'entendoit à peindre la paſſion avec énergie. Cependant j'ai oui dire qu'il avoit été plus hardi qu'heureux. Nicolas diſoit auſſi qu'il rendoit grace à Dieu & à la ſage Félicie d'avoir tiré le Berger Sirene de ſes fréquens évanouiſſemens, & de ſa pénitence. En effet, ſans l'eau enchantée de cette Sorciere, je ne ſai comment il ſeroit ſorti de ces embarras, ou plutôt de ſon cahos amoureux. Je merappellois encore bien d'autres livres de cette eſpece: mais je n'avois garde de m'y arréter: au milieu de la ſieſte je ſerois mort de froid ſur la place. *Cip.* Courage, Bergance, je vois que mes avis ne te ſont pas inutiles. Continue. Quelque mordante que paroiſſe la critique, ſi l'intention n'eſt pas mauvaiſe il n'y a pas de mal. *Berg.* Frere, dans ces ſortes de matieres jamais on

(1) Cervantès ſe moque ici de pluſieurs Poëtes de ſon tems, entr'autres de la Diane de Montemajor. J'en parlerai plus au long dans ma traduction du D. Quichote.

ne ſe trompe qu'avec un mauvais deſſein. Si cependant, par négligence ou par malice, je ſerrois un peu la dent, avertis-moi, je lâche auſſi-tôt. *Cip.* Fort bien : j'y ferai attention. Néanmoins je penſe que tu n'en feras rien. *Berg.* Comment veux-tu que je réponde de moi, lorſque je vois tous les Ecrivains ſi cauſtiques. Au moins faut il dire quelque choſe, autrement ou nous appliqueroit cette réflexion, d'un chien qui n'a pas mal mordu.

Nos numerus ſumus & fruges conſumere nati.

Ce qui ne va pas mal au grand nombre des Ecrivains de nos jours. Eh ! bien, comment trouves-tu cela. *Cip.* Paſſable. Reprends tes Bergers. *Berg.* Oui, ces bonnes-gens me ſemblerent ſi différens de tout ce qu'en ont conté nos Poëtes, que je ne pus aſſez m'étonner que des gens qui n'ont jamais vu la campagne ni ſes travaux ayent oſé enfler les chalumeaux de Tytire, & nous faire de la voluptueuſe Galatée une reine de couliſſe. Mes Bergers, au contraire, chantoient au haſard tout ce que le ſentiment leur dictoit, battant la meſure à coup de houlette, & s'accompagnant d'une paire de cliquettes qu'ils faiſoient ronfler dans leurs doigts. Flutte, muſette, rabel, rien de tout cela ne parut à mes yeux. Leur voix, j'en conviens, tenoit un peu de celles des ânes d'Arcadie : au moins étoit-ce la nature. Ne vaut-il pas mieux être âne tout franchement, que d'en cacher les oreilles pour en laiſſer voir le bout? Quand de leur goſier rauque ils entonnoient *prends garde au loup Jeannette*, &c. Jeannette par un ſourire malin leur en diſoit plus que tous les Vers de nos Poëtes inſipides. Ce n'étoit pas là des Filida, des Jacinthe, &c. Mais des Antoine, des Paule, des Laurent, enfin c'étoit la nature. *Cip.* Prends garde, Bergance, tu vas donner à mordre ſur ta peau. *Berg.* Comment? *Cip.* On va te dire que ces Poëtes ont peint la belle nature, & que tes Bergers n'en ſont que l'ombre. *Berg.* Je t'entends : mais moi ſi j'avois à repréſenter une Bergere ſur une toile, comme Peintre, ſans doute, je me garderois bien de la rendre difforme, ſi elle l'étoit. Je ſuppoſerois

d'abord que la nature en a corrigé les défauts; & je peindrois, d'après ces corrections ſuppoſées, quoique ſans rien changer aux traits caractériſtiques de la figure. Mais lorſqu'il s'agit de peindre en poéſie la campagne, ſes travaux, les amours des Bergers, je crois, mon ami, qu'il faut rendre la nature trait pour trait. Juſque dans ſes ſcènes horribles, la nature eſt belle lorſqu'elle eſt rendue avec cet air de vérité qui nous affecte ſi vivement au premier coup-d'œil. Auſſi, Virgile, grand Peintre dans ſes Géorgiques, n'a-t-il fait que des Courtiſans de ſes Bergers dans ſes églogues. Théocrite eſt encore le ſeul qui leur ait fait tenir leur vrai langage, & les ait mis dans leur poſition convenable. Il doit peut-être cet avantage à ſa langue. Mais remarque que toutes les fois qu'un Poëte a eu & le génie & l'expreſſion, la nature a toujours eté belle ſous ſa plume, quoique ſans art, & ſans traits paraſites. Un autre défaut eſſentiel de tous nos Poëtes champêtres, c'eſt que rarement une idylle, une éclogue, une paſtorale, fait chez eux un enſemble, au moins complet. Ils ignorent l'art de ces incidens qui doivent être jettés ça & là dans un tableau pour caractériſer un tout par des traits iſolés en apparence, mais qui ſont indiſpenſablement néceſſaires pour faire ſortir tout ce qui appartient au ſujet principal. Je ſais qu'il faut ici la plus grande ſobriété, autrement, c'eſt épuiſer un ſujet. Il faut encore obſerver que malgré l'identité du caractere Poëtique & du Pittoreſque, il eſt des incidens dont la peinture peut faire uſage, tandis que la Poëſie ſemble ne les pas admettre. Un Peintre ayant repréſenté les travaux de la moiſſon, jetta ſur le coin du tableau une gerbe renverſée : un enfant tournoit autour courant après une grenouille qu'il vouloit attraper : un autre enfant le regardoit en riant, & ſembloit, par ſon attitude, l'encourager à la pourſuite. Cet incident étoit un trait de génie, qui ne ſe ſentiroit pas en Poëſie. Ainſi le grand maître qui a dit *ut pictura Poëſis erit*, a ſuppoſé aſſez de génie dans le Poëte pour différencier les incidens qui lui conviennent ou non. Enſuite les incidens ſont ou accidentels

ou

ou ordinaires. Celui dont je viens de te parler eſt du premier ordre. On ne voit guère de grenouilles dans les champs qu'au tems de la moiſſon : auſſi celles-là ſont-elles extrêmement graſſes. *Cip.* Mais, Bergance, qui t'a donc appris de ſi belles choſes ? comment ! un dogue comme toi juger les Poëtes, les Peintres, avec ce diſcernement ! *Berg.* Oui, frere, & c'eſt ce qui me fait dire qu'il n'y a preſque rien de vrai dans tous ces Poëtes langoureux. *Cip.* Dis-moi donc où tu as entendu faire ces réflexions. *Berg.* Le ſecond jour que j'étois au ſervice de ces Bergers, je m'étois retiré pendant la ſieſte ſur une colline ombragée par de gros liéges, toujours attentif cependant à mes moutons. J'apperçois de loin un homme qui venoit auſſi ſe ranger ſous le même ombrage. Je me leve. M'appercevant il me jette du pain, ſemble vouloir me careſſer, & s'aſſied tranquillement près de moi. Il tire de ſa poche un livre, du papier, & ſe met à écrire Je n'avois pas encore le don de la parole, mais je n'en penſois pas moins. Je l'examine pendant plus d'une heure : il ſe frottoit l'oreille, geſticuloit, comptoit ſur ſes doigts, écrivoit, effaçoit, récrivoit, puis liſoit tout haut. Oh ! pour lors, je l'écoutois avec la plus grande attention. Enfin il me paſſe la main ſur les oreilles, me diſant « mon brave dogue, ſi j'avois ici un ami auſſi franc » que toi, je lui lirois mes vers : avec ta candeur il juge- » roit ſéverement mon travail ». A ces mots je lui ſautai ſur la poitrine, le léchai comme pour lui donner à entendre l'envie que j'avois de l'écouter. Il s'amuſe quelques momens avec moi, puis reprend ſon papier, & lit des rêveries qui m'intéreſſerent ſingulierement. Mon eſprit de chien n'a peut-être pas ſenti tout le fin de ce que j'ai entendu. Je t'en ai déjà rapporté quelque choſe. Qu'en penſes-tu ? *Cip.* Je penſe que cet homme là avoit un grand ſens. Néanmoins je voudrois qu'il ne ſe fît pas trop connoître. S'il étoit mâtin, il pourroit rendre un coup de dent pour un autre. Pour moi à ta place, je lui aurois conſeillé de ne rien lâcher. Il eſt quelquefois dangereux de paroître au grand jour. Tu ſais que ces petits ratons ſont toujours les premiers à

insulter un dogue. On a beau les mépriser, ils n'en abboyent que plus fort, & de tems en tems il faut absolument se retourner pour leur en imposer. *Berg.* Mais mon ami je ne savois pas encore parler. *Cip.* Tu as raison. Vois quelle absence! *Berg.* Cela n'est pas rare dans les gens d'esprit : au reste, tu n'es pas encore fait au style de la conversation. Tu as supposé, sans doute, ce qui me manquoit? *Cip.* Cela est vrai : j'ai remarqué que nombre de gens faisoient à-peu-près la même chose. *Berg.* Voilà justement comment un écrivain se tire d'affaire avec un ricochet. Mais voici du neuf : car songe bien que je n'ai rien perdu de ce que cet homme de bon-sens lisoit. Si j'avois, dit-il, un bon Prince à louer, voici comme je m'y prendrois en prose rimée :

TITUS.

Titus est adoré, pere de ses sujets,
Compte tous ses momens par autant de bienfaits.
Au milieu de sa Cour, attentif à sa gloire,
C'est par l'humanité qu'il se fait son histoire,
Aussi bon qu'élevé, dans son cœur généreux
Il n'admet de respects qu'autant qu'on est heureux.

Peu sensible à l'appas que lui tend un flatteur,
Il ne voit de vertus qu'en suivant sa candeur.
Grand sans ce vain orgueil, simple sans se méprendre
S'il a reçu nos vœux, il a su les entendre :
Et sans cesse en combat pour vaincre notre amour
Titus verroit les Dieux le chérir à sa cour.

Le sombre ambitieux, rampant pour s'élever,
A son œil pénétrant ne peut se dérober.
Et l'avare, prodigue en cherchant des richesses,
Jamais n'a de Titus ressenti les largesses.
L'Orgueilleux près de lui n'a plus rien d'imposant;
Le Fourbe s'y trahit par son air séduisant.

Ses favoris, portés au faîte des honneurs,
Répandent avec lui ses graces, ses faveurs.

Trop flattés d'être aimés, loin d'agir avec feinte,
Ils aiment un État où Titus vit ſans crainte.
Titus, & ſes ſujets, joints à ces favoris,
Ne ſont qu'un tout heureux dont les Dieux ſont ravis.

Cip. Vois donc, frere, le plaiſir qu'il y a de parler! qu'on dit de belles choſes. *Berg.* On les dit, mon ami; mais il vaut encore mieux les faire. Je ſouhaite de tout mon cœur que ce tableau ſoit celui de tous les Princes. Lorſque les maîtres ſont à leur aiſe, les chiens s'en ſentent. Malheureuſement les Princes ne voient jamais que l'apparence de la vérité. Ceux mêmes qui voudroient la leur faire connoître, ne l'oſent pas, & ces bons Princes ſe gâtent comme les autres. Voici un autre portrait, que cet honnête homme relut deux ou trois fois. C'eſt celui d'un flatteur qui perdit le cœur d'Alexandre-le-Grand. Je dis grand; car il avoit les qualités les plus éminentes; & il n'a dû ſes défauts qu'à l'adulation, ſi j'en dois croire ce que ce Poëte en diſoit.

LE FLATTEUR.

Médius chez le Prince affecte un air ſi tendre!
Fait mourir Philotas en flattant Alexandre.
Calliſthène ſuccombe à ſes lâches diſcours,
Parménion périt par ſes traîtres détours.
Medius non content de vivre en (1) Colacide,
Veut être Cypriote, & devient Climacide.

A la table il attend le regard de ſon maître,
Lui ſourit ſans rien dire, ou lui parle d'un traître,
Suit ſon torticolis, fait le dos de Platon,
Dit qu'Ariſtote begue en a plus de raiſon;
Que le Prince doit l'être; & ſa bouche affammée
Monopole les mets de la table allarmée.

(1) Femmes Cypriotes qui flattoient les dames d'un rang ſupérieur, juſqu'à leur tendre le dos lorſqu'elles montoient en voiture: ce qui les a fait appeller *Colacides* & *Climacides*. Voyez Plutarque.

Il traite avec mépris Porus & ſa couronne,
Voit ſon Prince en débauche honorer Babylone,
Il berne Bagoas, blâme Demétrius,
Et ne lâche un bon mot qu'en vrai Melanthius :
Ou confondant par-tout & l'honneur & le vice,
Son Prince, ſelon lui, n'a que ſoi pour juſtice.

Il fait voir au tyran, que ſans commetre un crime,
Il peut ravir au ſexe un tribut légitime;
Ou, d'une concubine exaltant la vertu,
Il va prendre en ſes mains un don qu'il ſe croit dû.
Alexandre orgueilleux ne croit plus qu'il ſoit homme,
Adore le flatteur qui pille ſon royaume.

Cip. Ma foi, garçon, ſi la parole devient ſi nuiſible, il vaudroit mieux être muet. *Berg.* Je vois bien que tu ne connois pas encore le monde. Les muets y parlent ſouvent plus que ceux qui jaſent beaucoup : ce ne ſont pas les moins à craindre. Au reſte, je plains un Prince qui eſt expoſé à faire tant de mal, en chériſſant un favori qu'il croit plus droit. Mais c'eſt une vieille mépriſe. Les choſes ne changeront guère à préſent chez ceux qui ſuivent la routine. Heureuſement, tous ne penſent pas de même, & ne ſont pas des Alexandres. Il eſt encore, ſelon mon Poëte, une eſpece de gens non moins dangereux : je ne ſais ſi tu en as entendu parler. *Cip.* Qui ſont-ils donc ? *Berg.* Ce ſont ceux qui font dans un état l'office de curateurs. Chargés de la régie, ils font une cote mal-taillée, & moyennant tant, s'expoſent à la perte comme au gain. La commune voix eſt qu'ils ſavent trop bien compter pour être dupes. Je ne ſuis pas encore aſſez verſé dans les affaires pour en juger. Voici le portrait d'un de ces braves gens que les hommes appellent

CONCUSSIONNAIRE.

Démarpax enfoncé dans un calcul obſcur,
Dénombre les impôts depuis le grand Arthur;

Et reglant ce qu'il vole en la moindre Province,
Croit perdre, en régiſſant tous les biens de ſon Prince;
Plaint déjà ſes malheurs plus que tous les ſujets;
Entouit ſes tréſors, & n'a que des regrets!

De châteaux en châteaux ſa fière pauvreté
Promene nos ſoucis & ſa félicité;
Et ſous un empyrée adorant ſa miſère,
Il perd dans le Nectar le chagrin qui l'altère,
Revient à ſon bureau, gronde tous ſes Commis,
A ſa porte long-tems fait attendre un Marquis.

Il blâme à Salamine un juſte Nicoclès,
Dans Athènes mépriſe un pauvre Périclès.
Ne voudroit qu'un tyran pour affermer ſa rage,
Rit des troubles de Sparte, en goûte le ravage.
Il eût chéri Sylla, ſuivi tous ſes projets,
S'il en eût pu lui ſeul liquider les ſuccès.

Sous le bras de Verrès la Sicile en douleurs
N'a pas encore aſſez éprouvé ſes fureurs.
D'un Roi compâtiſſant il blâme la clémence,
Veut que le Peuple ſoit heureux dans l'indigence.
Démarpax eſt puni de ſon noir attentat;
Il meurt: eſt à jamais déteſté dans l'Etat!

Cip. Eh! Bergance, ſi tous ces gens-là étoient ainſi punis, crois-tu que d'autres s'y joueroient? Vois ſeulement entre nous autres dogues, ſi quelque gourmand veut nous ravir un os, comme diable nous l'arrangeons! y revient-il après cela? Il eſt vrai que tu as eu aſſez d'honnêté pour te laiſſer prendre un cabas de viande par la maîtreſſe de Nicolas: cependant, je doute que tu l'euſſes ſouffert une ſeconde fois. *Berg.* Mon ami, c'étoit une femme. Elles ne prennent jamais qu'avec adreſſe: la priſe eſt alors le prix de l'Induſtrie. D'ailleurs, un cabas de viande une fois donné, c'eſt une miſère. *Cip.* Mais tu ſais combien tes Maîtres ſe plaignoient d'être obligés de donner continuellement à ces

ſangſues que leurs écorcheurs entretiennent. *Berg.* Cela eſt vrai. Mais c'eſt le Roi qui eſt le premier volé: ainſi tu vois qu'il vaut mieux ſe taire. Laiſſons à ſa ſageſſe à punir l'injuſtice. *Cip.* As-tu encore appris quelque choſe de ton Poëte. *Berg.* Oh! oui, certes. *Cip.* Il faut avouer que tu as une bonne mémoire! *Berg.* Une mémoire de chien; car je n'ai pas été fatigué trop tôt à me farcir la cervelle d'un galimatias de Collége, qu'il faut oublier dès qu'on commence à penſer. *Cip.* Qu'as-tu donc à nous dire. *Berg.* Oh! je vais te parler de muſique. Tu ſais que c'eſt la ſœur aînée de la Poéſie. *Cip.* Moi! jamais je n'en ai oui parler. *Berg.* Ecoute-moi donc. Voici le portrait d'un *Robin Muſicien*, qui va te mettre au fait de tous les modes. Mon Poëte lut ce portrait avec tant d'emphâſe & de feu, que je crus qu'il alloit me battre. Je montrois même déjà les dents; tant la muſique a de pouvoir ſur nos organes! *Cip.* Ce n'étoit ſans doute pas pour le mordre? *Berg.* Je n'en ſçai trop rien; car dans un pareil tranſport, je crus m'appercevoir qu'on n'eſt pas trop maître de ſoi. *Cip.* Oui, la muſique ancienne avoit ce pouvoir: mais aujourd'hui les Italiens ne font que gazouiller, les autres begayent. *Berg.* Comme tu le voudras. Ecoute: mais ne vas pas me mordre: car les Muſiciens ſont ſujets à des rages.

TIGELLUS.

Targué ſous ſon rabat, l'élégant Tigellus
Croit aller au barreau provoquer Saint-Vitus (1),
Ou prêt à nous charmer en ſuivant Pythagore,
Il vient nous rendre à nous avec Caſſiodore;
Mo le re les Plaideurs aux ſons de Clinias,
Laiſſe à guérir la goutte au tendre Iſménias.

(1) La danſe de S. Vitus, maladie convulſive de la Souabe, mais plus fréquente chez les femmes que chez les hommes. Des gens éclairés prétendent que c'eſt une fourberie pareille à celle de ceux qui ſe diſent piqués de la tarentule. Je le crois très-certainement.

Au mode Dorien range les Auditeurs ;
Au Phrygien rend vifs de trop lents Procureurs ;
Regle à l'Ionien l'Avocat en colere ;
Au Lydien raſſure un Juge qu'il éclaire :
Et criant *allégro* quand il ſort du Parquet,
Il vole à ſon logis dévorer un bignet.

Le Baigneur de retour alligne ſes cheveux :
Tigellus doit aller captiver de doux yeux !..
Il a changé d'habit, matelaſſé ſon crâne,
Prend des poix, & s'envole avec ſa ſarbacane,
Inſulte les paſſans, arrive chez Phryné,
Lui dit qu'après une heure il n'a pas déjeûné.

Il chaſſe la ſaburre en prenant du nerprun,
Et plus fier que Sancho fait trois repas dans un.
L'heure arrive, au Spectacle avec ſa Dulcinée
Il veut charmer l'ennui d'une longue ſoirée ;
Revient, couche chez elle, & va de grand matin
Fredonner à l'étude un procès tout divin !

Cip. Frere, voilà ce qui s'appelle de l'eſprit. Non, je ne te mordrai pas. Mais il me ſemble que tu mords un peu. Tu m'as prié d'y prendre garde. *Berg.* Tu ne diras aſſurément pas que je ſuis méchant, ſi je te mets ſous les yeux le portrait de nos petites Provinciales qui ont un peu reſpiré l'air de la Capitale. Il me ſemble que mon Poëte ne les a pas mal connues.

LA PROVINCIALE.

A quinze ans Pulcérie a quitté le hameau ;
Par grace au bout de l'an revient à ſon château.
A l'époux élégant qu'elle prit à la Ville,
Montre du petit doigt ce trop maſſade aſyle !
A peine ſur ſa porte a-t-elle mis le pié
Qu'elle dit qu'à Paris on eſt moins ennuyé !

Mais qu'importe, deux mois ne ſeront pas ſa mort :
Pour un nouvel époux il faut faire un effort.
Les voiſins étonnés d'apprendre ſa préſence,
Viennent avec tranſport lui faire obéiſſance,
Se modeler ſur elle, y mieux goûter la Cour,
Et ſe féliciter de ſon heureux retour.

Fière de leurs reſpects, en tous ces Campagnards
Elle n'apperçoit plus que des Ruſtres hagards;
Et de ſa politeſſe animant le vertige
Dans ſa ſalle, en peſtant, à paſſer les oblige;
Là, repaſſant vingt fois pour les embraſſer tous,
Les berne à ſon maintien, ſe raſſied en courroux.

Elle baiſſe les yeux, ajuſte ſon mouchoir,
Tourne, hauſſe le cou, puis volant au miroir
Leur dit que dans Paris tous les jours on s'habille,
Et que c'eſt à la Cour où le beau ſavoir brille!
Leur montre ſa toilette, en vante le grand prix;
« Mais on ne ſait goûter ces bijoux qu'à Paris!...

Cip. Qu'as-tu à dire de celle-ci? *Berg.* Ce que je dirai de la ſuivante. Ce ſont de ces petites imperfections qui font quelquefois honneur au beau ſexe, ou du plaiſir aux hommes de certaine claſſe; ſur-tout lorſqu'ils ſont faits pour n'avoir que de petites qualités. J'ai oui dire qu'il falloit des vertus de toute eſpece : par ce moyen, chacun s'aſſortit à ſon goût dans une grande ville. Voici donc l'autre imperfection : elle a du moins les apparences d'une petite vertu.

LA PRUDE.

Lucile a du bon ſens, un eſprit de manége,
Regarde un mot léger comme un vrai ſacrilége :
A ſon grave maintien l'on voit ſa chaſteté :
C'eſt toujours du haut ton que Lucile a parlé;
Et fuyant avec ſoin cet air de minaudière
Elle a mille agrémens en paroiſſant ſévère.

Dans la rue, au Concert, à l'Egliſe, à ſa table,
Lucile eſt toujours prude & s'en croit plus aimable !
Liſidor captivé par cet objet divin
L'approche en plein Concert en lui baiſant la main.
Il eſt grondé, comprend la douce ingratitude,
Ne voit dans ce courroux que ſa béatitude !

Liſidor raſſuré, parle de Comédie;
On l'écoute, un regard approuve ſon envie !
Mais Lucile eſt modeſte, & craint pour ſon honneur:
Le ſpectacle a déjà révolté ſa pudeur.
« Vous me connoiſſez mal, eh ! fut-il jamais femme
» Dont un Acteur adroit ne fût pervertir l'ame !

Mieux inſtruit il s'en va, revient en équipage;
Lucile eſt prête, il vole avec elle au village.
La timide vertu de ce cœur innocent
Goûte avec lui le frais d'un boſquet raviſſant !
Liſidor à minuit la ramene à la Ville,
Lui dit qu'il ſe fait tard, prend ſon lit chez Lucile.

Cip. Connois-tu bien cette eſpece de galanterie-la ? *Berg.* Non. Je crois qu'il n'y a qu'avec les ames baſſes que l'amour fait de pareils ſoléciſmes. Si j'étois homme, j'aurois un ſouverain mépris pour une prude. Mon Poëte me parut auſſi d'aſſez mauvaiſe humeur en liſant ce portrait; mais le ſuivant lui donna un air de ſatisfaction.

LA PARESSEUSE.

Zélide en un ſopha ménageant ſa pareſſe
Y goûte avec loiſir le prix de la moleſſe.
Nonchalemment panchée, en croiſant les deux bras,
Elle jette un œil froid ſur tous ſes falbalas;
Et lâchant le jarret pour être plus à l'aiſe,
S'occupe, avec ennui, d'une ſotte fadaiſe !

De ſon époux actif la douce complaiſance
Lui fait prendre un carreau qu'il arrange en ſilence :
Elle ſonge, s'éveille, apprend qu'il ſe fait tard,
Dans un lit d'édredon ſe retire à l'écart ;
Veut prendre ſon ſommeil près de l'époux aimable,
S'abbat ſur deux couſſins, & devient adorable !

De ſon lit trop battu la fourure endurcie
La reveille à midi, bleſſe ſon inertie :
Soutenue à la main de l'époux plein de feu,
Elle leve la tête en criant, *ah ! bon-Dieu !*
Fait un effort, s'habille, admire ſa foibleſſe,
Et tombe dans les flancs du ſopha qui la bleſſe !

Mais à table bientôt elle reprend courage,
Se fait tailler ſon pain, préſenter ſon breuvage ;
Et d'un bras engourdi ſoulevant ſon manger,
Le broie avec lenteur, ou craint de l'avaler :
A l'aide de deux mains elle rampe à la plaine,
Prend le frais, vient coucher, & gémit de ſa peine !

Cip. Je t'avoue que ce tableau me paroît bien original. Je le crois même faux. *Berg.* Comment, faux ! tu n'as jamais été comme moi dans le cas de voir les femmes du bon ton. Sais-tu bien que dans cette eſpece dégénerée, on a encore beaucoup d'obligation à une femme qui daigne manger pour vivre ! Les maris n'y vivant que pour boire & manger, n'eſt-il pas juſte que les épouſes faſſent tout le contraire ? Mais ne ſois pas ſi incrédule : il eſt des femmes parmi les hommes & des hommes parmi les femmes. Si je ne me trompe même, les Elégants de nos jours ſont, je ne dis pas des femmes, mais des femmelettes encore plus molles que la Pareſſeuſe de mon Poëte. Qui ne les reconnoîtroit au portrait ſuivant ?

LE DÉLICAT.

Dans un jardin fleuri planté par Epicure,
Un tendre Sybarite admiroit ſa figure.

Déchiré ſous les piés en marchant ſur les fleurs,
Lentement il ſe couche, épanche ſes douleurs!
Des parfums les plus doux ſa couche parſemée
L'ennivre; il s'abandonne aux enfans de Morphée.

Les ſonges attentifs à flatter ſa moleſſe,
Le bercent tour-à-tour avec délicateſſe.
Tryphon déja bleſſé par le gazon fleuri,
Soupire, ſe réveille, & ſe croit tout meurtri.
Il ſe leve, apperçoit une rouge échymoſe:
C'eſt le pli tout ſanglant d'une feuille de roſe!

Sous un épais ombrage où ſa douleur le traîne
Près d'une onde argentine il s'avance avec peine,
D'Eſculape auſſi-tôt invoque le ſecours,
Croit que dans ce ſupplice il va finir ſes jours!
Fait vœu d'une hécatombe, & dans cette onde pure
Déterge en friſſonnant ſa large meurtriſſure.

L'haleine d'un Zéphir le ſuffoque, il ſe pâme!
Un air frais auſſi-tôt le glace juſqu'à l'ame.
Le doux chant des oiſeaux interrompt ſon ſommeil:
Ce n'eſt qu'en ſe voilant qu'il s'expoſe au ſoleil.
Des mets les plus exquis, ſa dent faſtidieuſe
Peut à peine exprimer la ſaveur douloureuſe!

Cip. Vois donc, frere, ce que c'eſt que l'éducation. Si nous avions été élevés comme ces bichons, ces épagneuls avec des bonbons, des biſcuits, ſaurions-nous nous accommoder de tout aujourd'hui? Pour moi, je rends grâce à ma mere de m'avoir donné de tems en tems quelque coup de dent lorſque je ne voulois pas ronger avec elle le premier os qu'elle trouvoit. Eh! mon ami, tu ſais comme moi qu'il eſt des momens où l'on a faim. Chien qui roule n'a pas toujours ſa galimafrée prête; & fort heureux ſi dans ces circonſtances il a de la paille pour repoſer! Comment! pleurer pour une légère égratignure! Vois nous autres quand nous nous ſommes châtouillé le cuir, nous ſecouons les

oreilles : chacun ſe pourlêche, & perſonne n'a recours à ton Eſculape. Ces aventures ne ſont cependant pas rares. J'ai plus de cent coutures à la peau : mais ni toi ni moi nous n'avons été élevés ſur le duvet. *Berg.* Si je n'étois pas chien, je t'aſſure que je rirois bien de ces légers damoiſeaux, qui comme le chat ſecouent la patte en s'arrêtant, s'ils ont ſeulement mouillé le bout du ſoulier. *Cip.* Pourquoi ne rirois-tu pas ? *Berg.* C'eſt que l'art de rire eſt aujourd'hui réduit en principes ; & je n'ai pas encore aſſez vu le grand monde pour l'apprendre. J'aime la pratique moi : car pour bien ſavoir un métier, il faut commencer par entrer en plein exercice. Les préceptes préliminaires ne ſont faits que pour les petits génies. *Cip.* Eh ! bien, je vais t'apprendre à rire. Voyons ; eſt-ce en ſoubrette, en prude, en provinciale, en grave matrone, en femme de qualité, en bourgeoiſe, en robin, en militaire, en marchand, que tu veux rire ? Car tous les rires ſont bien différens. *Berg.* Non : c'eſt en chien. *Cip.* J'entends. Eh ! bien, mon ami, leve un peu ta babine ſupérieure ; bon : tourne un peu le cou en baiſſant l'une ou l'autre oreille : bon. Tape du pied en terre, renverſe-toi enſuite en arriere, ſecoue la tête, retombe en devant & bien bas, porte la main à la bouche, jette un bras en arriere, & donne vivement un coup de goſier. *Cip.* Oh ! ce n'eſt pas cela ! tu aboies. *Berg.* Ne m'as-tu pas dit de rire en chien ? *Cip.* Oui : mais tu prends tout de ſuite le ton de nos petits-maîtres, & de nos belles. Je t'aſſure qu'avec un mouchoir ambré d'une main, un curedent de l'autre, il y a pas d'élégant qui te valût à Madrid. *Berg.* Mais je n'ai ni main ni pied. *Cip.* Tant mieux : car ces gens-là en ſont fort embarraſſés. *Berg.* La peſte ſoit de toi. Laiſſe-moi ſuivre mon Poëte. Puiſque nous avons parlé d'Eſculape, je ſuis bien-aiſe que tu connoiſſes au moins un de ſes deſcendans.

ARÉTAS.

Arétas eſt ſavant ; petit-fils d'Eſculape,
Il n'eſt pas un ſecret que ſon eſprit n'attrape :

Et cent fois plus profond que ne le fut Aſtruc,
Il guérit tous les maux par l'eau de Balaruc.
Son ſavoir eſt poli, ſon langage admirable :
Il a ſur-tout l'œil tendre !.. & la main ſecourable.

Eliſe étoit malade, un trait de jalouſie
Alloit mettre au tombeau ſa déplorable vie.
On demande Arétas, il vole auprès du lit :
Eliſe ſans farder explique ſon dépit.
Il lui tâte le pouls, les lombes, l'hypogaſtre ;
Promene un doigt léger, s'aſſure du déſaſtre.

Le ſavant homme!.. il rit... égaie ſa malade ;
S'applaudit du ſuccès de ſa douce incartade.
Ce n'eſt rien, lui dit-il, je viendrai vous revoir ;
Repoſez. Aretas y paſſe ſur le ſoir.
Eliſe n'eut de mal que ſa trop longue abſence :
Lui promet ſon rubis à ſa convaleſcence.

Le mal ceſſe ! Almanſor recouvrant ſon épouſe
Prône ſon Médecin de Madrid à Toulouſe.
Hippocrate, Arétée, & Fernel & Duret
Ont-ils jamais guéri ſans droguer un ſujet ?
Non, certes !... Arétas a bien plus de ſcience :
Il eſt galant ! le ſexe aide ſa complaiſance !

Cip. Mais pourquoi, Bergance, les vieux Médecins ne font-ils pas ces miracles? *Berg.* Eh! mon ami, c'eſt qu'ils ſont vieux. J'ai oui dire que la fortune aimoit à favoriſer la jeuneſſe. Les vieux héros avoient acquis leur gloire à la fleur de leurs ans. D'ailleurs, les vieux Médecins n'ont plus beſoin de miracles pour ſe faire connoître : on ſait qu'ils guériſſent ſans cela. *Cip.* N'as-tu rien appris de ton Poëte ſur le grand Art de la Chirurgie? *Berg.* Non. Mais je te puis dire ce que j'en ai vu. Nicolas ſe caſſa un jour la jambe en ſortant de chez ſa maîtreſſe. Un de ces doctes Manipulateurs prononça d'un ton grave que la jambe ne ſeroit jamais bien remiſe ſi on ne la caſſoit en deux autres endroits.

Le premier Ecorcheur de Nicolas lui en demande la cauſe. Notre Opérateur entre dans un long détail d'os, de croquans, de muſcles, de nerfs, qui me feſoit déjà plaiſir: car je m'imaginois que cette curée alloit être pour moi. L'Ecorcheur ſans rien dire va chercher un pied de mouton, & prouve au Carabin qu'il étoit un franc ſot. Puis il me jette le pied: j'eus toujours cela. Cependant j'étois ſi piqué d'avoir été trompé, que j'allois ſauter au cou de l'ignorant ſi l'on ne m'avoit retenu. Il ſe ſauve comme de raiſon. Encore vouloit-il faire l'Hippocrate; je crois qu'il en avoit entendu parler. *Cip.* Ce n'eſt rien cela. J'en ai vu un qui vouloit prouver la fluidité du ſang par l'analyſe des globules de celui d'une puce. Cela a réellement beaucoup de rapport avec la Médecine. *Berg.* Autant qu'avec le plat à barbe qui étoit autrefois le bouchon que ces vendeurs d'Orviétans mettoient à leur boutique. Mais ne nous arrêtons pas à de ſi petits objets. J'ai toujours oui dire que la Chirurgie d'Eſpagne ſeroit un corps pitoyable tant qu'il n'y auroit pas là de gens lettrés. Eh! Comment veux tu qu'un Carabin ſoit homme de lettres! Je veux te faire connoître un homme plus adroit, & qui en a revendu à tous les Docteurs de Salamanque.

LE PROCUREUR.

Syphorbus à la ville arrive en gros ſabots,
Augmente chez Gryphis le nombre des grimauds.
Tout fier d'un *avenir*, quand grand Clerc il *bavoche*
Il veut être reçu dans la docte *Bazoche*
A ſon vaſte bureau, courbé ſur deux *baudets*, (1)
Il *délibere* en ſourbe une rame d'*extraits*.

D'un autre aſſez long-tems il a fait le profit:
C'eſt donc en ſon étude ou Syphorbus écrit.
Son nom déjà reſonne aux deux bouts de la Ville;
Il protege la veuve, eſt l'appui du pupille;

(1) Grands treteaux.

Et dans *un apointé* feſant un *ricochet*
Il meneroit ſon Juge au grelot d'un hochet.

Théagene opprimé par un puiſſant Seigneur,
Va trouver Syphorbus, lui conte ſon malheur.
C'eſt riſquer, répond-il. . .avez-vous des eſpeces?
Je pourſuis, ſoyez ſûr : mais craignez les largeſſes.
Syphorbus à ce Prince adreſſe ſes reſpects :
Vend, livre Théagene & fait toujours les plaids.

Près de périr hélas ! avec ſes héritiers,
Cinthia gémiſſoit ſur un tas de papiers :
Syphorbus la connoît, ſe tranſporte chez elle,
Sonde, examine, approuve, & fait valoir ſon zele.
Achete les contrats au quart de la valeur,
Change ſa *pite* en *livre*, & fait pendre un voleur!

Cip. Rien de ſurprenant à cela, mon ami. C'eſt un trait de charité qui arrive tous les jours. En voici un autre qui revient au même. Une bonne veuve avoit ſes biens enclavés entre ceux d'un Corrégidor & ceux du Préſident de l'Audience de Caſtille. Le Corrégidor les trouvoit à ſa propice, le Préſident à ſa bienſéance. Le Corrégidor cherche une mauvaiſe chicane à la veuve, produit un vieux titre : elle eſt près de perdre ſon procès. Le Préſident l'envoie chercher. —Madame, dans un naufrage inévitable, heureux celui qui ſe ſauve : voyez le parti que vous voulez prendre. Ce Corrégidor va vous ravir vos biens : ſon droit eſt inconteſtable. En voulez-vous le vingtieme? & je lui fais perdre ſon procès. La pauvre veuve ſe crut encore fort heureuſe de ce trait d'humanité, & ſe ſauva avec les débris de ſa fortune. Qu'un Procureur vende, livre ſa partie & tire d'un ſac deux moutures, rien de plus honnête en chicane. Les Meuniers leur ont montré l'exemple. Auſſi vois les gros dogues que ceux-ci nourriſſent ; qu'ils ſont gras : ils faut qu'un jour ou l'autre je prenne ce parti. Tout ce que je trouve d'injuſte, c'eſt qu'un Procureur faſſe pendre un voleur : c'eſt

jouer un peu trop gros jeu. Tu ſais, comme moi, que dans ce monde chacun a ſon tour; particulierement en Eſpagne, où il n'y a d'honnêtes gens que les *Alguazils.* (Huiſſiers) *Berg.* Mon ami, ſi dans nos grandes Villes il en eſt qui ſont obligés de redreſſer par état, on en voit auſſi d'autres qui ſont faits pour être dupes. Mon Poëte en rapportoit un exemple qui me plut aſſez. Vois ſi ce n'eſt pas là ce qui arrive à tous ces Rodomonts étrangers.

LE SOT.

Argine à ſon balcon doctement répandue
Baiſoit une ſouris qui récréoit ſa vûe.
Thraſon paſſe, il s'arrête à cet air indolent:
On lui fait ſigne; il monte, & ſe dit très-galant;
Veut prouver la douceur qui lui pénétre l'ame.
Oh! dit-elle, un inſtant!... connoiſſez mieux ma flamme.

Argine en un ſopha changeant de contenance,
Fait ſentir à Thraſon ſa cruelle indigence.
» Oui, mon cher, tous les mois il me faut mille écus,
» Et ſuppléer en outre à ceux que j'ai perdus.
» Mon époux peu docile, après m'avoir dupée,
» Ne me fait que cent francs à perdre par année.

Thraſon plaint ce malheur, accepte la partie,
Lui promet de l'aimer au péril de ſa vie.
» Je le penſe, dit-elle, on le lit dans vos yeux:
» Soyez diſcret, l'ami, vous me connoîtrez mieux.
Sur la table auſſi-tôt épanchant ſa tendreſſe,
Thraſon verſe ſa bourſe, & vante ſa largeſſe.

Aux bals, aux lanſquenets il ne ſuit plus qu'Argine;
S'impregne tous les ſens d'un poiſon qui le mine.
Deux mois ainſi paſſés dans ce fougueux plaiſir
Apprennent à Thraſon ce qu'il va reſſentir.
Il s'endette, on le cherche; il fuit dans ſa patrie,
Paſſe la mer, & meurt en pleurant ſa folie!

Cip.

Cip. Tu aurois dû me conter cela un peu plus bas, Bergance. Si ce Militaire qui vient de ſuer t'avoit entendu, il te feroit un mauvais parti. *Berg.* Bon! c'eſt une petite miſere aujourd'hui. On ne ſe fâche plus de ce que l'uſage a fait appeller une galanterie. Or, je ſuis ſûr que cet honnête homme a vu le beau monde: ſans cela il ne ſeroit pas à l'hôpital. *Cip.* En effet, on voit ici cent perſonnes de qualités contre un bourgeois. C'eſt peut-être un mal attaché à la condition. Qu'en penſes-tu. *Berg*? Je le croirois aſſez. Cependant j'ai oui dire que les hommes nouveaux feſoient plus de ſottiſes que les gens vraiment nobles. Cette nouvelle grandeur leur donne les mêmes vertiges que j'ai remarqués à Nicolas lorſqu'il ſe coëffoit d'une ou deux bouteilles de Champagne. Si je ne me trompe, c'eſt ce que vouloit dire mon Poëte en parlant d'un Plutus que nous autres chiens nous avons le bonheur de ne pas connoître. Vois s'il a raiſon.

PLUTUS.

Plutus a cent Facteurs & vingt vaiſſeaux en mer,
Vend plomb, ſucre, papiers, liqueurs, épices, fer;
Fait paſſer à Goa tous les fruits du Mexique;
Eſcompte pour la Chine, ignore ſon trafique.
Quoi, toujours travailler? Réaliſons, dit-il:
Tant de ſoins ne ſont faits que pour un eſprit vil.

Richard, mon fils aîné, ſent trop bien ſa grandeur;
Ce Marquiſat voiſin pourroit lui faire honneur.
Il l'achete: Richard en ce nouveau domaine
Annoblit tous les lieux où ſon œil ſe promene:
Il épouſe Artemiſe, enrichit ſes parents,
Et diſſipe en ſix mois le travail de trente ans.

Liſimon ſon cadet, épaté payſan,
Se rend droit chez le Prince, y fait le Courtiſan:
Tous les jours traveſti dans un riche equipage
Sous ſon maître il ſe targue, en gonflant ſon corſage;

Il alloit abuſer la fille de Mandor ;
La Cour l'exile, il part ; on l'y déteſte encor.

Arſinoé leur ſœur abhorre ſon époux,
N'entend chez ſon Baron que Griſettes, filoux :
Trop heureuſe des maux qu'au logis elle endure,
Jamais il ne la voit qu'en bernant ſa roture :
Elle s'en venge, eſt priſe, & recluſe au couvent,
Maudit cent fois Plutus, & l'Hymen & l'argent.

Cip. Voilà ce que c'eſt, mon ami, que de ſortir de ſon rang. *Berg.* Eh ! oui, je le ſais par expérience. Si j'étois toujours reſté chez mon Boucher, je ne ſerois pas à l'hôpital. J'avois de tems en tems quelques coups de piés, de croſſe à eſſuyer : mais quel eſt l'état qui n'ait pas ſes diſgraces ! En vieilliſſant dans ma condition j'aurois eu du repos ſur mes vieux jours ; ou l'on m'auroit tué par charité : ce qui arrive à bien d'autres. *Cip.* Va, Bergance, ne ſongeons plus à cela. Quand on a fait une ſottiſe, il faut avoir le courage de la boire. *Berg.* Tu as raiſon.... J'ai preſque envie de rire. *Cip.* De quoi donc ? *Berg.* D'un jeune Fierabras que mon Poëte peignoit aſſez bien. C'eſt en vérité le portrait de tous ces héros pantomimes, dont nos Cours ſont remplies.

FIERABRAS.

Hardi ſort du Collége, il a fait ſa ſeconde ;
Et médite à vingt ans la conquête du monde.
Ovide eſt le héros qui regle ſa bravour :
Hardi comprend un peu le remede d'amour !
Se pare d'un plumet, ne craint plus la férule,
Obtient le Régiment qu'à la Cour on poſtule.

Dix mulets ſont partis, il joint ſon équipage ;
Arrive au camp, ſe plaint du ſoldat qu'il outrage.
D'un cercle de joueurs il ſe voit inveſti ;
Perd ſix mulets chargés ſur un ſeul paroli.
L'allarme ſonne, il vole, eſt obligé d'attendre ;
Maudit le Général qu'il ne peut pas comprendre !

Ce n'eſt rien : le héros retourne dans ſa tente:
Que le ſort eſt cruel de fruſtrer ſon attente!..
Il bouillonne, s'appaiſe, & ſon bras déſarmé
Reprend un Faraon qui l'a bientôt *plumé*.
Hardi n'a plus d'argent, il ouvre ſon Ovide :
Le grand homme ! dit-il, que ſa plume eſt ſolide !

Six mois ſe ſont paſſés, il a fait ſa campagne,
Appelle la Caſtille un pays de Cocagne ;
Et prenant avec lui huit ou dix grands ſoldats
Va prôner ſes exploits dans ſes lointains Etats :
Arrive, ſaute au cou de Céphiſe allarmée.
« Mon cœur !.. ſans ma bravoure on eût battu l'Armée !

Cip. Nous ſommes bien différens nous autres dogues, conviens-en. As-tu jamais dit après un combat des plus opiniâtres, que tu avois vu l'ennemi? Non, certes. Tu as auſſi trop d'ame pour aller traiter de lâche un ennemi qui t'auroit un peu chatouillé de près. *Berg.* Oui, ſans doute. Mais tu ne réfléchis pas que les hommes ſe battent ſouvent des yeux pendant plus de ſix mois : que quelquefois même ils font deux ou trois campagnes qui ſe réduiſent à ſe voler des topinambours. Eh! bien, celui qui a été volé, c'eſt celui a été battu. Voilà comme l'entendent ces fierabras. Hardi avoit peut-être pillé un champ de navets avec ſon Régiment ; ces expéditions ne ſont pas meurtrieres, tu le ſais ; on n'y répand pas de ſang. Auſſi vois-tu qu'il reparut devant Cephiſe avec ce ſang balſamique que nos Preux ſavent ſi bien ménager. Mais moi, quand je me bats, je ne regarde ſeulement pas où eſt l'ennemi, je commence par le tâter, & nous finiſſons comme nous pouvons. Ces héros pantomimes ont cependant l'honneur pour but ; & l'on doit leur ſuppoſer de la bonne volonté. Mais que penſeras-tu de cet ambitieux dont mon Poëte s'amuſa beaucoup.

L'AMBITIEUX.

Maxime toujours ſombre, inquiet, mépriſant,
Sur un cou de héron roule un œil ſuffiſant ;
Sort de chez lui, s'envole, arrête, ſe pavanne,
Peſte, accuſe ſon ſort, & rampant ſur ſa canne
Sous un pompeux portique invoque la grandeur,
Métamorphoſe un ſot en lâche adulateur.

Inſtruit ſur les plaiſirs du maître du Portier,
Il vante un rare objet à ce grand Eſtafier :
« Qu'il eſt ſûr que le Duc aimeroit Emilie ;
» Elle eſt brune, piquante, a de la modeſtie.
Amenez-la, dit l'autre ; il vient ici ce ſoir :
Le Duc eſt bon, puiſſant, & ſaura vous pourvoir.

Maxime & ſa moitié ſont bientôt à l'hôtel.
Elle entre : ſon eſprit plus fourbe que Poſtel (1),
Forge au Duc étonné de ſi ruſés menſonges
Qu'il ſe livre en délire aux plus aimables ſonges.
Maxime à ce retard aſſuré du ſuccès
Sort, & paie au Portier le vrai de tous les faits.

Pour commencer, Maxime eſt troiſieme Commis.
Il devient Secrétaire, inſulte ſes amis :
Maxime en ſon état voit un peu de baſſeſſe ;
Sait apprendre à ſa dame où le veut ſa nobleſſe :
Enfin le Duc en fait un Procureur Fiſcal ;
Mais Maxime bouffi veut crêver ſon rival.

Cip. J'ai cru, mon ami, connoître les folies dont les hommes ſont capables : depuis que ſuis avec eux, ils m'ont donné occaſion de réfléchir : mais une pareille extravagance eſt inconcevable. L'un croit être grand

(1) Savant homme du tems de François 1, dont les impoſtures ſont aſſez connues. C'étoit un proverbe de ce tems-là, *tu mens comme Poſtel.*

homme avec mille petiteſſes ; l'autre grand Seigneur ſans titres intrinſeques ; celui-ci, grand Auteur parce qu'il a une grande cabale ; celui-là, grand Peintre parce qu'il a beaucoup barbouillé ; & cependant, dès qu'on les met chacun dans leur claſſe, en parallelle avec ceux qui les ont précédés, il ſe trouve que tous ces grands perſonnages ſont de très-petites gens. Je t'avoue, qu'entre chiens nous raiſonnons mieux. Jamais dogue n'a voulu avoir deux pouces de plus. Il eſt dogue & s'en tient là. Nous ne prenons nos gens qu'à la toiſe. Dès que la taille eſt une fois connue, chacun ſait ce que l'autre vaut ; & nous n'en impoſons pas ſans bonne raiſon. On appelle un grand dogue celui qui l'eſt vraiment ; un roquet reſte toujours tel. Si les hommes faiſoient comme nous, ils ſauroient qu'un pygmée parmi eux n'eſt pas plus propre à être grand homme, qu'un épagneul parmi nous à combattre un taureau : mais ces gens là aiment la fumée ; encore s'ils ne ſe plaignoient pas lorſqu'on leur en donne. *Berg.* Puiſque tu parles de fumée, voici une eſpece femelle qui s'en arrange on ne peut mieux. Les hommes appellent cela les débris d'un ancien monde : heureuſement il eſt encore des Amateurs de l'antiquité, ſur-tout en Gaſcogne.

LA VIEILLE COQUETTE.

Almire tous les jours ſe couche avec dépit :
Tremble au mois de Juillet en ſe mettant au lit.
De ſes traits ſurannés la ridicule image
Reprend dans le repos tout l'éclat du bel âge :
Au moins le penſe-t-elle ; &, cédant au ſommeil,
Elle aura vers l'aurore un teint frais & vermeil !

Almire après midi commence à s'éveiller,
Soupire pour l'ami qui la doit habiller.
Il arrive, & très-sûr de ne plus la connaître,
Il vole à la toilette où le teint doit renaître :
Lui dit que ſon miroir eſt ingrat pour ſes traits,
Mais qu'un peu de couleur embellit les objets.

Le Gaſcon prend un livre & la vieille en travail
Aveint de ſa beauté le nombreux attirail,
Pétrit un brillant ſtuc pour crépir ſa figure,
Laiſſe le tems au fat d'achever ſa brochure.
« Je ſavois bien, dit-il, qu'à force de vous voir
» Nous trouverions Almire en ce traître miroir !

Au dîner ſomptueux le renard affamé
Vante en dévorant tout l'objet qui l'a charmé :
Lui prouve qu'à ſon âge elle eſt faite pour plaire,
Que Mars pour l'adorer eût mépriſé Cythere.
Almire à ces propos fait tout pour ſon ami ;
Mais l'âge tous les ſoirs lui dit qu'il a menti.

Cip. Cette folie eſt au moins pardonnable. Je l'appellerai la fin d'un joli rêve. Or, tu ne blâmeras pas un ſonge : ſurtout dans une belle femme. D'ailleurs, on n'eſt pas reſponſable de ce qui arrive en dormant. *Berg.* Je ne ſuis plus ſurpris, Cipion, qu'il ſe faſſe tant de ſottiſes pendant la vie : car, ma foi, il me ſemble que c'eſt un rêve continuel. Pour moi, je ſuis au moins comme les Philoſophes, les Poëtes & les femmes, toujours rêvant. Néanmoins j'ai oui dire que les rêves de celles-ci étoient un peu plus jolis. La maîtreſſe de Nicolas me le feroit croire aſſez. C'eſt bien dommage qu'ils finiſſent quelquefois plus mal qu'ils n'ont commencé. Mon Poëte en liſoit un exemple qui tiendra lieu de tout autre.

LE MAUVAIS RÈVE.

A l'appas ſéducteur d'une haute fortune,
Elmire condamnoit ſa pudeur importune.
Trop long-tems indéciſe à cet objet flatteur
Elmire enfin ſe livre au plaiſir ſuborneur,
Et de ſa volupté raſſemblant tous les charmes,
C'eſt pour vaincre en cédant qu'elle apprête ſes armes.

Sous les yeux ſéducteurs du galant qui l'abuſe,
Son eſprit égaré n'apperçoit pas la ruſe.

Son feu trop mécontent d'un reſte de vertu
N'eſt plus qu'un cruel ſonge où le cœur eſt perdu!
La décence, l'honneur ne flattent plus Elmire :
C'eſt en ſe flétriſſant qu'elle obtient ſon Empire.

Par ce feu criminel ſans ceſſe dévorée,
Elle ſent en frayeur ſa jeuneſſe altérée.
L'amour, les ris, les jeux qu'elle avoit aſſervis
Ne ſe montrent déjà qu'avec tous les ſoucis ;
Et l'amant, moins touché de ſa flamme indolente.
Excuſe, en la quittant, ſon âme indifférente.

Dans un réduit obſcur, Elmire retirée,
Ne paſſe qu'en douleur ſa vieilleſſe ignorée.
Heureuſe que le ſort ait ſuivi ſes détours,
Elle eſt riche, & pourra déplorer ſes amours :
Mais un cœur égaré dès la tendre jeuneſſe,
Peut-il à prix d'argent mieux goûter la ſageſſe!

Cip. Mon ami, il ne conviendroit pas à des chiens de juger ces réflexions-ci. Je laiſſe aux femmes à les goûter. Donne-nous quelque choſe dont nous puiſſions nous occuper. Ce n'eſt pas que je te demande tous les ridicules : l'homme en eſt un compoſé ſi biſarre, qu'un ſiecle ne ſuffiroit pas pour les peindre. *Berg.* Tiens, voici une de ces petites erreurs de bienſéance, qui ſont quelquefois ſuivies des plus funeſtes effets. Tu ſerois fâché, ſans doute, de faire du mal à un enfant. *Cip.* Oui, certes. *Berg.* Eh! bien, la plûpart des meres ſont moins bonnes que nous, avec toute leur tendreſſe larmoyante. Les trois quarts perdent leurs enfans, ſur-tout leurs filles, par leur indiſcrétion. C'eſt aſſurément leur faire un vrai mal. Ecoute ce badinage, plus ſérieux qu'on ne le croiroit d'abord.

L'INDISCRETE.

Lælie au mois de Mai courtiſant ſon galant,
Diſoit que ſon mari ſeroit long-tems abſent;

Et dans un frais verger lui chantant la nature
Fouloit un sol riant tapissé de verdure.
De Clarus en délire elle arrête les mains,
Lui permet, en fuyant, mille tendres larcins.

De Lucile allarmée aux transports du tyran
Elle appaise les cris, s'appelle sa maman!
Sur un trefle touffu redouble tout son zele,
Prend sa fille en ses bras, & Clarus auprès d'elle:
Du printems qui renaît admire les appas;
Baise l'enfant, Clarus, & les conduit plus bas.

Près d'un bosquet épais, bordé de mille fleurs,
Elle ennivre Clarus des plus douces odeurs!
Demande sur son sein quelque présent de Flore:
Il en met un; l'embrasse, & jure qu'il l'adore.
Sourde à ce doux propos, insensible à ce soin,
Elle semble gronder; se rappelle un témoin!

Mais bientôt « les oiseaux expriment son ardeur,
« Ne parlent que des feux de ce mois enchanteur,
» Songent tous au plaisir du plus tendre mystère:
» Pourquoi ne pas comme eux se livrer à Cythère?...
Lucile enfin soupçonne, interrompt ces élans;
» Maman, je vais donc bien me sentir à quinze ans!

Cip. Eh! oui, Bergance, c'est un vieux médisant qui l'a dit, *maxima debetur puero reventia*, « respectez les enfans », & la maxime n'en est pas moins sage. *Berg.* Tu raisonnes bien, mon ami. Je te pourrois citer la maîtresse de Nicolas. Elle en avoit une petite fille: mais elle avoit grand soin qu'elle ne vît pas même l'ombre du mal au logis. *Cip.* Je te crois: dis-moi cependant pourquoi toutes les femmes légères tiennent ce langage, & n'en sont pas moins légères? Pourquoi aussi ces filles, si soigneusement éloignées du mal, que leur mere font avec connoissance de cause, ne valent pas mieux. *Berg.* Bon chien chasse de race, frere: c'est une vérité sur laquelle on peut nous croire. Quant à l'é-

loignement où l'on tient ces petites, je préſume que c'eſt pour laiſſer agir la nature : on fait bien mieux ce que l'on fait naturellement. Tu vois qu'avec un peu de philoſophie les chiens raiſonnent quelquefois juſte. Grace à notre ſiecle, on peut tout expliquer, ſans rien comprendre : c'eſt un talent, frere. Les dogues du tems paſſés n'étoient que des ſots. Je vais te le prouver. Te ſouviens-tu de ce grand mâtin à qui le Prince avoit aveuglément confié le ſoin de ſa cour? *Cip.* Qui entends-tu? *Berg.* J'entends celui qui parvint à cette dignité par le courage d'un de ſes ancêtres, & que les hommes appelloient un ſoldat parvenu. Il eſt vrai que celui-ci méritoit les honneurs dont il fut comblé, mais le mâtin dont je veux parler n'étoit pas digne de garder la volaille. Vois ſi tu le reconnoîtras.

LE POLITIQUE.

Pollux dit qu'à ſon Prince il eſt très-néceſſaire (1):
Oui, certes! ſans Pollux il n'oſeroit rien faire.
Politique profond il forme tous les jours
Mille projets nouveaux pour abuſer les Cours.
Et l'Europe en frayeur reſſent avec ſurpriſe
De ſes malheurs paſſés la redoutable criſe.

A ſon Prince il détaille où tendent les ravages
Dont il lui fait ſentir les heureux avantages:

(1) Ceci peut regarder le Duc de Lermes, à qui Cervantès avoit trop de raiſon d'en vouloir. Ce mal-adroit politique, comblé des plus inſignes faveurs ſous Philippe III, tomba dans une telle diſgrâce ſous Philippe IV, qu'il perdit tous ſes biens avec ſa grandeur. La fortune vengea ainſi Cervantès, dont cet ignorant avoit cauſé les malheurs. J'ai vu dans les manuſcrits de la Bibliotheque du Roi une lettre Eſpagnole du célebre Perez, adreſſée à ce Duc de Lermes « ſur la maniere dont les favoris » doivent ſe comporter auprès des Souverains ». Je ne l'ai pas vue imprimée dans le recueil des lettres de Perez : elle mérite d'être lue & méditée. Ce mal-adroit de Lermes n'a guere ſu profiter ni des avis ni de l'exemple de ce grand homme, qui mourut à Paris en 1611, comblé de tous les honneurs dus à ſon rare mérite, en dépit de ſes perſécuteurs. Il a été enterré aux Céleſtins. Cet habile homme conſeilloit au Roi de France de ſe faire reſpecter ſur-tout par le bon état de ſa matine.

Il combine avec lui tous les anciens traités,
Démêle l'intérêt qui les a cimentés ;
Inſtruit les Généraux, ordonne leurs campagnes ;
Bouleverſe, applanit diſſipe les montagnes.

Là, l'ennemi vaincu n'aura plus de reſſource ;
S'il fuit par ce détroit ; il arrête ſa courſe.
Son Prince triomphant paſſe déjà les mers,
Va choiſir l'ennemi qu'il doit réduire aux fers.
Pollux tout glorieux rappelle les armées,
Prépare un *te Deum* à ces brillans Trophées.

Le ſujet épuiſé pour enfanter ta gloire,
Goûtera-t-il, Pollux, le fruit de ſa victoire ?
As-tu bien balancé les caprices du ſort ?
Avec tes grands projets ſe trouve-t-il d'accord ?
Un Etat eſt heureux ſous un bras pacifique,
Et ton Prince eſt perdu s'il ſuit ta politique.

Cip. Puiſque tu l'as déjà jugé, je n'en dirai rien. Il y a cependant là quelque choſe qui m'interloque. Tu m'as dit de t'avertir : ainſi prends cela de bonne part. *Berg.* Si j'étois méchant, oui, ta réflexion ſeroit juſte : mais jamais je ne me mêlerai de politique. *Cip.* C'eſt, quant à la théorie, le métier ou des ſots ou des fainéans. Tiens, mon ami, un bon coup de dent donné à propos fait toujours plus que de gronder la queue dans les pattes. La vraie politique eſt la ſcience du moment : voilà tout ; & ces grands projetteurs ſont de grands idiots lorſqu'il faut en venir au fait. Ils y viennent cependant, mais pour donner preſque toujours du nez en terre. Il eſt ſingulier que de tous les hommes ce ſont ceux qui ſont jugés le plus favorablement, & qui le méritent le moins ; tandis qu'un grand Capitaine n'eſt jamais jugé que par le ſuccès, ſans que perſonne examine les prodiges qu'il a ſouvent faits en ne paroiſſant pas bouger. *Berg.* Eh ! mon ami, c'eſt qu'il eſt plus aiſé de raiſonner que de ſe battre. Si l'on battoit l'ennemi à coup de lan-

gue, ſois ſûr que je ſerois le plus grand politique de mon ſiecle : mais je ſais qu'il faut des dents, oh !... là, les politiques n'y ſont plus. Je voudrois à préſent te parler de certaine eſpece hermaphrodite, dont je n'ai rien appris que de Nicolas ; car mon Poëte ne m'en a parlé qu'en l'air : & je ne ſais trop ce qu'il en penſe.

LA SAVANTE.

Euryclée interdite au mot de mariage,
Veut vivre libre, docte, a la gloire en partage.
De ſes ſonges ſavans le Public honoré,
Prétend qu'elle a l'eſprit volatil & timbré.
Tant pis : elle dit bien, raiſonne avec décence :
Paroît ſur-tout profonde en parlant d'ignorance !

Elle eſt riche, bien faite, & ſon œil adorable
Lui dit dans ſon miroir qu'elle peut être aimable !
L'Hymen la flatte enfin....ce n'eſt qu'Aliboron,
Dont ſon cœur dans ces nœuds veut faire un Cicéron.
Il eſt nerveux, tranquille, aimera la lecture ;
Dans un livre un peu mieux connoîtra ſa nature.

Euryclée avec lui recluſe en ſolitude,
Néglige enfans, ménage, & ſe livre à l'étude.
Du matin juſqu'au ſoir le tenant à ſes piés,
Lui conte par accès ſes grandes amitiés.
Ou contente de voir où ſon eſprit ſe borne,
Le croit avec plaiſir moins ſot qu'une Dagorne.

L'ennui la fait ſortir (eh ! pourquoi, ſi jolie !
Ne peut-elle une fois me montrer ſa folie ?)
Vers, Chanſons, Commentaire, elle m'offre un balot,
Me dit que tous ſes tours ſe trouvent dans Marot :
« Un peu libres, lui dis-je : on les connoît, Madame.
» Apprenez à préſent ce que c'eſt qu'être femme.

Cip. Oh ! Voilà de la ſatyre, Bergance, ou je ne m'y

connois pas. Juſqu'ici ton Poëte n'avoit pas mordu. Ce ſont peut-être de tes vers : en ce cas je n'ai plus rien à dire. Mais qu'eſt-ce que t'ont fait les femmes ? elles ſont ſi bonnes ! *Berg.* Moi, je ne m'en plains pas, elles m'ont toujours bien traité. Je voudrois ſeulement qu'elles ne ſuſſent pas le latin : autrement, adieu l'enfer ; elles diront qu'il n'y a plus de diable, & voudront prendre ſa place. *Cip.* Celle qui t'a pris ta corbeille ſavoit-elle le latin ? *Berg.* Oui, certes : même un peu de grec. *Cip.* Pour tromper un mari combien faut-il donc de langues ? *Berg.* Pas une. Un jargon pantomime fait l'affaire. Or, cela s'apprend en jouant. *Cip.* J'aimerois aſſez ces ſavantes-là. Car elles ne doivent pas faire grand bruit. *Berg.* Peſte ! du bruit ! elles s'en gardent bien. Jamais un mari n'eſt plus libre, plus tranquille que dans ces momens-là : c'eſt un paradis, qu'une telle femme. *Cip.* Je ne m'étonne plus qu'on leur reproche de tant parler, puiſqu'elles ſavent montrer au beſoin tant d'érudition ſilentieuſe. *Berg.* Que veux-tu ! les femmes ſont un cahos de contradictions : pour moi, je m'y perds. Malgré cela, on en fait encore quelque choſe, à ce que j'ai ouï dire. L'eſpérance de voir les choſes changer eſt peut-être cauſe qu'on s'en arrange : je crois que c'eſt le meilleur parti. Mais ce changement s'annonce un peu trop mal pour l'attendre bientôt. Au reſte, ce ne ſont pas là nos affaires. *Cip.* L'aliboron de ta ſavante, tu n'en dis rien ? *Berg.* Mon, ami, c'eſt une eſpece ſi répandue ici, qu'il eſt inutile de nous y arrêter. Je te dirai ſeulement que depuis que cette eſpece s'eſt hébergée dans nos grandes Villes, les Meûniers ſont ſur le point d'en manquer au moulin : ainſi, n'en va plus chercher là ; & ſûrement, tous nos grands dogues ſeront bientôt deſtinés à porter la farine. *Cip.* Doucement, Bergance, quelqu'un remue : ſi l'on t'entendoit ! *Berg.* Eh ! non. D'ailleurs, nous ne ſommes pas ici à la Ville. Enfin, Cipion, je t'ai gardé le morceau ſuivant pour la bonne bouche. Juge ſi mon Poëte connoiſſoit bien le Public.

LE PUBLIC.

Ignorant & ſavant, hardi, puſillanime,
Chériſſant la vertu comme adorant le crime :
Humble dans la miſere, & cruel dans ſa faim,
Trop ſenſible aujourd'hui, trop barbare demain,
Il tremble ſous le bras qui le tient avec peine,
Et veut un joug de fer pour reſpecter ſa chaîne.

Trop aveugle en louant, trop léger dans le blâme,
Il condamne un projet qu'auſſi-tôt il entame.
Ruſé, ſouple, ſtupide, & fécond en détours
Il paſſe à murmurer & les nuits & les jours.
De bruits vagues avide & fauteur du menſonge ;
Il n'a plus de bonheur s'il n'eſt pas un vain ſonge.

Près de rugir au bruit d'une émeute civile,
Occupé d'un grelot il reſtera tranquille.
Femme dans ſon courroux, enfant dans ſes deſirs ;
Il blame la débauche, épuiſe les plaiſirs.
Peu fait à pardonner il ne veut que des ſages,
Et n'eſt jamais qu'un fou dans ſes différens âges.

D'un lâche qui le flatte, & l'abuſe, & l'encenſe,
Il craint, fonde, ſuſpecte, adore la puiſſance;
Mais ſoudain furieux ſe ſouleve à grand cri,
Renverſe ſon idole, & cherche un favori.
Séjan fut un grand homme, un monſtre dans la fange ;
Il flatte, ſe fait craindre, & le peuple s'en venge.

Cip. Et toi, ne crains-tu rien pour ton Poëte? Qu'en penſes-tu? *Berg.* Pas grand choſe, quant à ce vrai génie poétique qui tranſporte tous les papillons de nos jours ; il ſent au moins le prix de la vérité. *Cip.* J'en conviens, mais elle n'eſt pas toujours bonne à dire. *Berg.* Il en eſt des vérités générales comme des figures qui ont déjà paſſé dans deux ou trois mains : chacun a droit de dire, c'eſt un de mes por-

traits de famille. Tu n'es pas obligé non plus que moi de connoitre le pere, le grand pere de tel ou tel dogue. Il ſuffit que ce ſoit une tête bien faite. Celui qui voudra pourra toujours ſe l'approprier comme une figure qui a eu du rapport avec ſa parenté. Ainſi, point de mauvaiſe chicanne. Un autre n'a pas plus de droit que celui-là de réclamer la reſſemblance. Il faudroit le ſujet même pour terminer la querelle: ſe préſente qui voudra. Mais pour revenir à nos moutons, je te dirai, l'ami, que malgré les charmes de cette vie paſtorale je ne m'en accommodai pas longtems. Moi, & les autres chiens, mes camarades, nous nous apperçûmes d'une fourberie qui nous déplut très-fort. Nous avions beau garder ce troupeau en ſous-ordre avec cette fidélité, dont les chiens peuvent ſe faire gloire encore plus que les hommes, nous étions tous les jours grondés ou même battus ſans pitié par les Bergers, pour avoir laiſſé emporter quelques bêtes. En effet, rarement il ſe paſſoit une nuit ſans qu'il y eût une ou deux brebis de moins. Nous étions cependant bien ſûrs d'avoir fait nos rondes avec la plus grande vigilance. Pluſieurs loups en pourroient être témoins: car nous les avons aſſez ſouvent ſerrés de très-près. Nous tînmes donc conſeil pour opiner ſur le parti qu'il y avoit à prendre. Songe bien que ce n'étoit pas à la pluralité des voix que nous voulions nous décider: car une affaire eſt toujours d'autant plus mal-jugée, qu'il ſe trouve plus de têtes pour opiner. La raiſon, c'eſt que plus il y a de Juges, plus il y a de ſots parmi eux. *Cip.* Doucement, Bergance: reviens à tes moutons. *Berg.* Frere, je parle de chiens; ainſi laiſſe-moi dire. Si les hommes s'arrangeoient comme nous, ils feroient de meilleurs affaires, ſans nourrir par leurs ſottiſes vingt ou trente mille fainéans dans un Etat. Je dis donc que las d'être battus ſans raiſon, nous prîmes enfin le parti de veiller encore plus à nos Bergers qu'au loup; & nous obſervâmes bientôt que la prétendue dent qui déchiroit nos bêtes étoit celle de ces Bergers. Dès l'inſtant il fut arrêté entre nous que le parti le plus ſage étoit

de prendre la fuite à la premiere occaſion. *Cip.* Rien de plus ſage. Un inférieur a beau être droit, vigilant ; c'eſt toujours ſur lui que retombe la faute, ou la malverſation de ſon Supérieur. Les hommes appellent cela ſacrifier une victime pour s'innocenter ; & voilà comme on reſte honnête-homme après avoir briſé l'inſtrument de l'iniquité dont on eſt coupable. Que devins-tu après cela ? *Berg.* J'aurois bien de la peine à le dire. *Cip.* Tu as cependant fait quelque choſe ? *Berg.* Oui : j'ai été perdre mon tems au Collége, comme les jeunes-gens que j'y accompagnois. *Cip.* Oh ! voilà quelque choſe d'intéreſſant ; conte-moi donc cela ? *Berg.* En quittant mes Bergers, pour n'être plus coupable des vols auxquels je n'avois pas de part, je me retirai à Séville, où je me coulai ſous la porte d'un de ces riches Marchands, qui ſe rendent tout l'Univers tributaire. J'eus grande attention d'obſerver au ton de la parole qui pouvoit être le maître ; & je le connus bientôt : il paſſa, repaſſa pluſieurs fois ce même jour là à côté de moi. Je le flattai de loin en remuant la queue, prenant garde de trop approcher d'abord ; car tu ſais que les careſſes de l'âne ne lui valurent que des coups de bâtons. Un chien de ma taille étoit donc plus capable d'intimider que de ſe faire bien venir à la premiere rencontre. D'ailleurs, je voulois que mes careſſes fuſſent ſinceres. Il me falloit par conſéquent attendre l'occaſion d'avoir mérité quelque choſe auprès de lui, pour lui donner lieu de penſer que je les faiſois au moins par reconnoiſſance. Un de ſes fils s'approche de moi, me prend par les oreilles comme pour jouer : je joue auſſi. Il me jette une pelotte, que je rapporte auſſi-tôt. Nouvelles careſſes de ſa part. Il me mene à ſon pere. On me fait mille queſtions. Juge ſi j'enrageois de ne pas pouvoir parler ! enfin j'entends dire au pere qu'on me donne à manger. Je t'aſſure qu'on m'apporta pour un repas de quoi nourrir ſix pauvres pendant une ſemaine. Les fils de la maiſon firent de moi leur premier camarade, & bientôt perſonne n'en approcha ſans ma permiſſion. Flattés de mon attachement, ils

demanderent qu'on me permît de les accompagner au Collége, & ce fut moi qui portai leurs livres. La premiere fois que j'y entrai quelqu'un voulut m'ôter les livres à la porte, mais j'eus bientôt fait entendre que je ne remettois les livres qu'à l'aîné de mes petits Maîtres, & je les accompagnai juſque dans la claſſe. Là, je lâchai mon ſac, & me couchai à la porte: ce qui fit beaucoup rire. Pendant l'inſtruction je comtemplois avec une ſecrette ſatisfaction le Docteur, qui d'un ton ſévère avoit bien de la peine à fourrer trois ou quatre mots de mauvais latin dans la tête de ſes auditeurs. Enfin il interroge l'aîné de mes Maîtres, qui s'embarraſſoit auſſi peu de ſon latin que moi. Le pauvre jeune-homme mit un mot devant l'autre contre une regle de grammaire, à l'inſtant le ruſtre Pédant le menaça de cent coups de fouet. Je t'avoue que cela me fit ſonger à mes Bergers. « On prend donc ici les hommes pour des chiens «: le diſciple menacé du ton le plus dur, ſembla me regarder pour me demander de le défendre. Auſſi-tôt je quitte la porte, & j'allois ſérieuſement ſauter au cou du brutal, ſi le plus jeune de mes Maîtres ne m'avoit fait ſigne de reſter là. « Traître ignorant, diſois-je en moi-même, à ce bourreau, ne ſais-tu pas qu'on ne t'envoie pas ici des moutons à écorcher, & que je ſuis encore prêt à les défendre? *Cip.* Oh! certes, j'euſſe encore été plus prompt que toi. Je t'aſſure, Bergance, que je n'ai jamais vu de gens plus durs & plus inſolens que ces maîtres. Fiers de leur latin, qu'ils n'ont jamais compris, il leur ſemble, en vérité, qu'ils ſoient les premiers perſonnages de l'Etat; en ſuppoſant même qu'ils l'entendent, ce que je nie, le latin eſt-il un préſervatif contre la ſtupidité? Le latin empêchoit-il qu'il y eût des ſots, lorſque cette langue étoit celle du bas-peuple & des grands? Les valets d'écurie ne la comprenoient-ils pas même mieux que tous ces crânes miſanthropes de nos jours. Tu aurois certainement bien fait de punir l'inſolent maître. *Berg.* Mon ami, je devois obéir; d'ailleurs, il n'a pas été plus loin. En ſortant je repris le ſac de livres,

& je revins très-content de ma perſonne. Le lendemain je les accompagnai, croyant entrer comme la veille : on fit beaucoup de difficulté pour me laiſſer paſſer. Mon jeune maître ne voulut pas entrer ſans moi, préſumant, comme il le dit à ſon retour, que le Docteur ſe vengeroit de la peur que je lui avois faite. Je montrai les dents, & je paſſai. Je fis ce manége pendant près de ſix mois. Alors mon maître entra en philoſophie, & voulut encore que je l'accompagnaſſe. J'étois connu pour un bon ſerviteur, ennemi du bruit ; & j'étois ſûr de trouver au Collége cent déjeûnés pour un : mais je ne ſortois jamais l'eſtomac vuide. La premiere leçon fut pour moi ce que les Bohémiens appellent leur grimoire. J'entendis beaucoup raiſonner ſur deux mots qu'on appelle *grecs* : *philoſ. ſophia* : de ſorte que de ces deux mots, qui ſignifient *amitié* & *ſageſſe*, il en réſultoit là une ſcience à laquelle perſonne n'a jamais rien compris. Pour moi, je t'avoue, qu'avec tout le latin que j'avois appris, je n'y entendois rien : ce qui me fit penſer que tous les Philoſophes étoient de grands ſots. Auſſi me refuſai-je dès le lendemain à ſuivre mon maître au Collége. Dans les humanités on ſe contente au moins d'apprendre des mots ſans les entendre, au lieu qu'en Philoſophie on définit des choſes ſans en avoir aucune idée. C'eſt comme ſi je te demandois de me définir ce que c'eſt qu'un homme. *Cip.* Je t'avoue que la demande m'embarraſſeroit. *Berg.* Juge comment tu pourrois définir l'*amitié* & la *ſageſſe*, qui ſont chez eux ce qu'on appelle *philoſophie*. *Cip.* Il eſt vrai qu'à prendre les termes à la rigueur, nous pourrions être embarraſſés ; mais on leur a donné aujourd'hui un ſens moins limité : chacun peut même les prendre dans les ſens qui lui plaît. *Berg.* Je ne m'étonne donc plus, frere, de n'avoir rien compris à ma premiere leçon. Ne voilà-t-il pas la preuve que le latin eſt fort inutile pour ſavoir raiſonner ; au moins le latin de Collége. Explique-moi donc ce que tu entends par philoſophie. *Cip.* Mon ami, ſonge que je n'ai pas fait tes études ; & qu'ainſi je ne te dirai rien que d'après mon expé-

rience. Pendant que tu gardois tes moutons j'étois au ſervice d'un de ces Etres, qu'on peut appeller une erreur de la nature. Car on dit que de tems en tems elle a ſes écarts comme l'eſprit de l'homme. Si je ne me trompe, tu me devineras aiſément. A peine fus-je chez lui, qu'il me dit. — Cipion, tu me parois un brave chien, & je ſuis ſûr qu'en te traitant bien, tu ne connoîtras perſonne que ton maître: car n'oublie pas qu'il ne connoît non plus que ſon propre individu. Un homme de mon état mépriſe trop les autres pour frayer avec eux; ainſi au logis, ou au dehors, ne ſouffre pas qu'on m'approche. Comme je ne tiens en rien à la ſociété, & que conſéquemment je n'en adopte pas non plus les intérêts, ſouviens-toi, lorſque tu ſortiras avec moi, de ne te mêler d'aucune querelle. Que le fils aſſomme le pere, ou le pere le fils, cela te doit être indifférent. C'eſt l'opinion qui eſt cauſe de ces frénéſies: or, je n'en ai aucune, ſinon celle qu'il n'en faut pas avoir. Les loix que tu trouveras dans ma maiſon, il faut ſoigneuſement les obſerver. C'eſt mon intérêt & le tien: mais ces loix ne ſont réelles que chez moi; c'eſt pourquoi ſi en courant dehors tu trouves quelque choſe qui t'accommode, prends-le, apporte-le chez moi, parce que rien n'appartient à perſonne que par le droit du plus fort. Tu m'entendras ſouvent parler de vertu, de tendreſſe, d'humanité, & d'autres folies pareilles, mais ne prends pas les choſes à la lettre: c'eſt une fauſſe monnoie dont on paie aujourd'hui les dupes. On eſt toujours aſſez humain quand on ſonge à ſoi ſeul. Ainſi fais-en de même. Si tu me vois écrire, ne t'imagine pas que c'eſt par envie d'être utile, mais pour convaincre les autres qu'ils ne ſont que des ſots. Je te paroîtrai toujours ſombre, rêveur, ſimple, uniforme, mais c'eſt pour cacher ce noble ſentiment de fierté que les autres appellent *orgueil*, parce qu'ils ont l'ame trop baſſe pour s'élever juſqu'à ma ſphère. Il eſt quelquefois des gens qui ſemblent s'attacher à nous, & qui à ce titre ſe diſent *amis*; mais d'amis, je n'en connois que parmi les gens puiſſans qui s'ho-

norent de ma compagnie. Tout ce que ces gens ont à eux, m'appartient en vertu d'un droit primitif qui a fait des hommes deux classes toutes différentes: les uns pour conduire & posséder, les autres pour être asservis. Or, de la premiere, sont les gens qui pensent: ainsi le pauvre doit être exclu du nombre des amis: le pauvre n'a jamais pensé. Songe aussi que je ne reçois de présent que des grands, & avec une attestation en bonne forme, pour prouver le juste tribut d'hommages qu'ils me payent. Ainsi, sans cette attestation, ne souffre personne à ma porte. Tu verras souvent chez moi cinq ou six mines pâles & taciturnes: je dois te prévenir sur le compte de ces gens respectables. Aies soin de les biens flairer, afin de les reconnoitre: car ce sont des hommes précieux à l'humanité, sans y faire aucun bien. Ces gens atrabilieux, que les autres appellent des foux, sont continuellement occupés avec moi, à chercher les moyens de perfectionner l'espece humaine jusque dans le moindre individu. Nous sondons, nous suivons le cœur de l'homme jusque dans ses profondeurs les plus secrettes, pour y répandre le germe de l'indépendance par nos méditations. Malheureusement elles sont trop sublimes pour être entendues, & trop contradictoires avec ce que la nature semble nous dicter à nous-mêmes. Mais cette absurdité apparente ne vient que d'un reste des sentimens primitifs dont nous avons été imbus. Voilà pourquoi nous ne sommes pas toujours d'accord avec nous-mêmes. Le tems de nous entendre n'est peut-être pas venu; où l'homme n'est encore qu'à son enfance, malgré nos écrits profonds. Il nous comprendra quelque jour. Cependant je dois convenir que depuis plusieurs années il commence à sentir ses droits. Il se refuse déjà à se soumettre aux loix: au moins les les regarde-t-il comme fort équivoques. Les enfans secouent de bonne heure le joug de l'autorité paternelle. On sent qu'il ne faut d'amis qu'au besoin. La fidélité conjugale est une chimère dont on rit; & la femme sent qu'elle est autant le bien mobilier d'un autre, que celui de son mari. La patrie est celle des gens

qui penſent comme nous, c'eſt-à-dire le lieu où l'on vit ſans loi, ſans gêne. On eſt hypocrite parce qu'il le faut, pour ne pas heurter de front une claſſe qui ſe fait encore craindre : mais elle perd tous les jours. Alors on ſe montrera tel qu'on eſt. Nous mêmes ne ſommes-nous pas obligés de l'être ! Voilà, Cipion, les avantages que la Philoſophie a déjà procurés. Ainſi, juge du mérite de l'homme qui te prend à ſon ſervice. *Berg.* Comment, c'eſt là ce qu'on entend par l'*amour de la ſageſſe* ! *Cip.* Auſſi ne tardai-je pas à quitter mon Philoſophe. *Berg.* Et moi, je me félicite très-fort de n'avoir pas entendu une ſeconde leçon avec mon maître. Il vaut mieux être ignorant que de tant méditer pour dégrader l'homme à ce point. Juge donc ce que ces gens feroient d'un chien, à qui cependant ils ne peuvent refuſer la belle qualité morale qu'ils n'ont pas ; *un ſincere attachement*, *une fidélité à toute épreuve*. Reſtons chiens, Cipion : ſois toujours Cipion, & moi toujours Bergance. Aimons nos maîtres, & ſoyons perſuadés que s'ils ont des loix chez eux, c'eſt parce qu'il faut qu'il y en ait ailleurs. Mais garde-toi de cette ſecte pernicieuſe, qui cache tant d'orgueil & de baſſeſſe ſous les dehors de la franchiſe & de la ſimplicité. Cette morgue philoſophique n'eſt pardonnable qu'en la ſuppoſant une vrai phrénéſie, ou le dernier excès de l'aveuglement. Non, ne ſoyons jamais Philoſophes s'il faut mépriſer nos ſemblables, les abandonner, pratiquer contre eux les menées les plus indignes, les ſupplanter, les perdre, parce qu'ils n'auront pas loué une cabale, qui refuſe même aux autres la faculté de penſer. Encore ſi ces fourbes avoient l'avantage par la ſupériorité du ſtyle, on pourroit les croire ſuſceptibles d'une réflexion ſenſée : mais c'eſt l'âne de la Fable, *aſinus aſinum fricans*, qui gratte l'autre pour être gratté à ſon tour. Vois comme ces ſots-là ſe louent l'un l'autre. Leur hypocriſie a beau ſe couvrir, on la connoîtra tôt ou tard, & l'on verra le néant de leur ſavoir. Mais ce qui m'interloque le plus, c'eſt qu'un homme qui ne connoît que ſon intérêt perſonnel, ne ſe feroit

pas un ſcrupule de me maſſacrer ! Pardonne, Cipion, ſi l'expoſé que tu me fais d'un Philoſophe, ami des Grands, me fait trembler. Tu dis que tu le fais d'après l'expérience, ainſi je dois te croire. J'ai donc eu raiſon de ne plus être écolier. Mais vois la ſingularité de mon ſort. En quittant mon jeune Philoſophe, je devins farceur, tabarin, ou tout ce que tu voudras. *Cip.* Paſſe pour cela. Au moins as-tu fait rire. Il vaut mieux rire avec un farceur que de ſe pervertir aux leçons de ces hypocrites. *Berg.* J'arrivai donc à Mayrena. Heureuſement j'y rencontrai une Compagnie de ſoldats qui alloient s'embarquer à Carthagène. Parmi eux ſe trouvoient pluſieurs drôles qui avoient été liés d'amitié avec mon premier maître Nicolas, & qui ne valoient pas mieux que lui. Ces gens me reconnurent auſſitôt, & me demanderent de ſes nouvelles, auſſi ſérieuſement que ſi j'avois eu alors la faculté de leur répondre. J'eus beau tourner la langue, remuer la mâchoire, tout cela fut inutile : jamais diſciple de Pythagore ne fut plus ſilentieux. Je me contentai de les careſſer : & je le feſois de bon cœur : tu ſais qu'il n'y a pas de fourberie dans un chien. Le tambour de la Compagnie m'étoit un peu plus connu que les autres ; il me marqua auſſi plus d'amitié. Ainſi, je fus d'avis de m'attacher à lui ; qu'il paſſât en Italie ou en Flandres, cela m'étoit égal. Malgré le proverbe qui dit que *quiconque eſt ſot dans ſon pays, eſt ſot par-tout*, j'eſpérois ne pas l'être dans ces contrées, ſur-tout en Italie, où tout le monde a de l'eſprit ; quelquefois aſſez mauvais : n'importe, il eſt bon pour le pays. Celui des Flamands eſt un peu lourd : les François, au contraire, l'ont trop volatil : mais heureuſement chaque nation s'accommode du ſien. J'aime ſur-tout les ſots à cet égard : ils ſont toujours très-ſatisfaits de leur perſonne. Ce tambour étoit le plus ſingulier original que j'euſſe jamais connu. Il ſembloit qu'il eût copié d'avance les tons, les allures de toutes les ſociétés, (tu les appelleras peut-être les ridicules) pour me les apprendre. Dès le ſecond jour que je fus avec lui, il me montra à danſer au ſon du tambour. & je t'aſſure

que ſi la danſe eſt le premier des Arts, en ce qu'elle empêche de faire un faux pas, & conſéquemment de ſe caſſer la tête en tombant, je pouvois dire qu'en peu d'heures j'avois appris à vivre long-tems. Tu ne croirois pas, ſans doute, que la danſe fut ſi utile? En huit jours je fus plus ferme ſur deux pattes que la plus jolie femme ſur les ſiennes. Je vous feſois une révérence comme perſonne! Mon maître, très-content, m'apprend enſuite à m'aſſeoir avec grace, & à garder dans un fauteuil cette aiſance, qui ne ſe voit que dans les gens bien élevés. Après cela il me fallut ſauter. J'eus bien de la peine à battre un entrechat. J'avois l'air, me diſoit-il, de ces enfans de condition qui ſont guindés ſur leur pattes comme des grues. Tantôt il me renfonçoit le derriere, tantôt le ventre, tantôt il me redreſſoit le cou, tantôt me le feſoit jetter en arriere. Bergançe, diſoit-il en grondant, tu reſſembleras donc toujours à ces damoiſeaux efflanqués qu'on prendroit pour une paire de pincettes? Malgré ces difficultés, j'acquis certaine ſoupleſſe, & je fis mes cabrioles en maître. Pour lors il me montra à ſaluer à l'Eſpagnole, à la Françoiſe, à l'Allemande. Je t'avoue que le ton François me coûta bien de la peine. J'y trouvois tant de fatuité que je me fis donner cinq ou ſix coups de bâtons avant d'obéir. Le pis de tout fut, quand il me fit habiller en femme: oh! pour lors, j'ai cru que j'allois crêver dans ma peau. Imagine-toi qu'on me fit mettre des ſouliers ſi petits, que les ongles me rentroient dans les pattes: il me fallut enſuite mettre un corps, & me ſangler comme la mule d'un capucin, pour avoir la taille mignone & me donner des couleurs: à ce maudit corps fut attaché plein un tombereau de fripperie, qu'il appelloit panier, jupe de deſſous, jupe de deſſus, volant, falbalas, &c. & par la deſſus il me jetta une robe pour n'être pas couvert. De mouchoir de cou il m'en fit grace, parce qu'il étoit de mode d'avoir la poitrine toute à l'air. Dans le beſoin, dit-il, j'y jetterai ſeulement une gaze pour la garantir des mouches. Je fus donc femme, & chargé de tant de prétintailles, que

je crus réellement avoir quelque mérite. Je fus encore bien plus fier lorſque je me vis ſur la tête la dépouille de toutes (1) les autruches de l'Afrique. Cela faiſoit un aſſez bon paralelle avec mes vertiges : car la tête m'avoit déjà tourné, tant j'étois femme en un quart-d'heure. J'eus, en verité, quelque chagrin de me voir ôter ce ſupplément à mon mérite féminin. Croirois-tu qu'il me fallut ſouffrir qu'on me coëffât en chien couchant. —Mais ! je ſuis chien, lui fis-je entendre. —N'importe, répond-il : ce n'eſt pas ici la vérité qu'il nous faut : une femme ne doit te reſſembler que par la coëffure. Je fus donc arrangé en chien : je t'avoue que je ne me reconnoiſſois guère ; mais je convins des termes. Comme on ne me parla pas de fidélité, je crus ne pas devoir chercher une mauvaiſe querelle ; car à cet égard, je ne ſai trop comment mon Tambour s'en ſeroit tiré avec moi, s'il avoit voulu me rendre femme. Tu ſais qu'on n'a jamais dénaturé le caractere d'un chien. Cet arrangement biſarre me ſembla diminuer mon mérite de moitié ; juſque-là que j'eus certain regret de la métamorphoſe de mon ſexe. Le Tambour s'en apperçut, ſans doute. Il tira de ſon coffre un bonnet de trois piés de haut ſur ſix de larges. —Voyons, dit-il, Bergance, comment t'ira celui-ci. Je baiſſai la tête comptant qu'il alloit m'écraſer. Malheureuſement je leve les yeux, & happe le bonnet, que je prends pour un plat de créme fouettée. —Doucement, bourreau, me crie-t-il. J'eus peine à lâcher priſe, tant l'amidon dont il étoit empeſé me feſoit illuſion. —Lâche ! crie-t-il encore : comment, ſcélérat, tu vas me déchirer ſoixante aunes de gaze en un ſeul bonnet ? Je baiſſe l'oreille ; j'ai cru, ma foi, n'avoir que du vent ſur la tête : ce qui me fit penſer que la cervelle des femmes étoit infiniment plus légere que la nôtre. —Que te voilà belle, me dit-il. Mais !

(1) Nous avons déjà vu qu'on portoit des plumes du tems de Cervantès.

Bergance, jamais femme à la Cour n'a eu ta bonne mine. Allons, un peu de courage, & tu coucheras avec moi. Je t'assure, Cipion, qu'il m'en fallut beaucoup : car, pendant ce changement de coëffures, mes pauvres pattes étoient comme dans un étau. Ce maudit corps me fefoit bomber les trippes par haut & par bas, en me donnant une taille svelte, qui me divisoit en deux comme une fourmi. Juge donc si j'etois à l'aise, sans parler des autres harnois qui ne me garantissoient même pas les cuisses des mouches un peu affamées. J'attendis néanmoins ce qu'il alloit faire. Il tire une boëte. —Tiens, Bergance, voici ta toilette. Il ouvre; & je lui vois avec le plus grand étonnement secouer trente ou quarante touffes de poil ou de cheveux. Comment, pensai-je, va-t-il donc m'arranger! A-t-il acheté toutes les queues que les Bohémiens de Castille coupent si adroitement aux mules de louages sur les routes? Ou ne seroient-ce pas les cheveux de ces Bohémiens qu'on accroche impitoyablement au premier arbre? Je le laisse faire. —Allons, camarade, me dit-il, voyons si tu as de la patience. Tu sais que les femmes n'en ont que pour être belles, ou faire un enfant. Ainsi, viens que j'acheve ta coëffure : il me campe sur le derriere, & m'y tient une bonne heure pour rouler seulement les boucles qu'il vouloit m'attacher aux oreilles. Encore fallut-il que je tînsse la tresse de ces poils dans les dents pendant qu'il les peignoit. Je t'avoue que cela sentoit le pendu comme Nicolas la fressure. Je commençois déjà à sentir du mal aux reins : mais que ne fait-on pas pour être belle, au moins deux heures de la journée! Il tire un gros bâton de pommade. Oh! ma foi, je me payai moi-même de ma complaisance. J'eus plutôt la pommade dans le gozier qu'il n'eut songé à ce qu'il en vouloit faire. Eh! bien, dit-il, nous prendrons un bout de chandelle. Aussi-bien nos Elégantes s'en accommodent assez aujourd'hui. Croirois-tu qu'il me fallut rester là encore trois heures jusqu'à ce qu'il m'eût attaché trois douzaines de rouleaux aussi gros que des cervelats. J'eus beau flairer, ce n'en

étoit pas ! La faim commençoit cependant à me galoper ; il me préſente un miroir. Je crus réellement avoir toute la boutique d'un chaircuitier autour de mes oreilles. Heureuſement qu'il ne paſſa par là aucun dogue de ma taille : je ne ſai ſi ma chevelure n'auroit pas été inſultée. Il me fait ſigne de me lever. Néant. Il m'appelle. Bergance étoit ſi bien collé ſur la place qu'il ne bougeoit. Juge ſi avec des cheveux haut de ſix piés, ſurmontés d'un bonnet auſſi large que des ailes de moulin à vent, je pouvois remuer ſans perdre l'équilibre. Je ſentis là combien l'on étoit injuſte de reprocher aux femmes de faire de tems en tems quelques chûtes inopinées. Comment veux-tu qu'on ſe ſoutienne avec un pareil baſtion ſur la tête. Mais j'eus beau me contempler, au lieu de me paroître plus grand, je trouvai que cette parure déroboit toute ma taille, ſous cet énorme volume. Ma figure n'y ſembloit pas plus groſſe qu'un œuf. J'étois cependant élevé au moins de ſix pouces ſur mes petits ſouliers. Mais les ongles me rentroient dans le cuir ; de ſorte que j'étois amarré là comme un vaiſſeau qui a labouré ſur ſes ancres. Mon Tambour voulut gronder. Je lui dis en mon jargon féminin qu'on n'inſultoit pas ainſi une Belle, au moins impunément ; & que s'il vouloit que je fuſſe femme, il me falloit mettre en liberté, comme elles y ſont toutes aujourd'hui ; qu'alors je ſauterois, danſerois, tomberois en devant, en arriere, comme il voudroit. Car je m'imaginois que la copie devoit encore être moins gênée que l'original. J'eus dons la liberté de quitter mes ſouliers, ma coëffe, mes cervelats, ma fripperie, à la réſerve d'un jupon, pour indiquer au moins mon ſexe. Ah ! Cipion, ſi tu ſavois comme on pirouette à l'aiſe quand on n'a qu'un jupon ! Je t'aſſure que j'aurois voulu être femme le reſte de ma vie. Qu'il y a de plaiſir à l'être quand on l'eſt en liberté. Alors j'eus ordre de ſauter pour le Roi. Quelle femme ſe refuſeroit à ſauter pour un Roi ? Je fis d'un ſaut une douzaine de pirouettes : ſois ſûr que jamais femme ne s'en eſt mieux acquitté. Après cela, il me préſente

un cerceau : il me falloit y paſſer ſans le toucher. Pourquoi cela, diſois-je en moi-même ? Mon Tambour ſembla lire dans ma penſée. —Allons, Bergance, apprens ici un tour qui te ſervira en ménage. Une femme a quelquefois beſoin de paſſer par les barreaux d'une fenêtre pour aller à un rendez-vous ; & je te promets que ſi tu paſſes dans ce cerceau, tu te tireras d'affaire par-tout. J'eſſayai, eh ! très-maladroitement. Que veux-tu ? Il n'y avoit peut-être pas encore aſſez de tems que j'étois femme pour débuter par un coup de maître. Heureuſement ce n'étoit qu'un eſſai : or, une faute d'apprentif ſe pardonne ; même en ménage ; & l'on ne rencontre pas toujours des maris rigoureux. J'eſſayai une ſeconde fois : & je te jure que j'aurois paſſé par le trou d'une aiguille. Tu vois donc que j'avois déjà la premiere qualité d'une honnête femme. Ainſi j'aurois toujours bien vécu avec mon mari. Je ſongeois même à tâter du mariage : cependant je fis réflexion, qu'il ſeroit toujours aſſez tems d'être obligé de tromper : car mon caractere naturel démentoit mon intention. Je crois même que nous autres, nous ne vaudrions rien pour femmes de ménage : nous ſommes trop francs. Un mari ſe feroit une riſée continuelle de notre ſimplicité. Mon Tambour me deshabilla donc entiérement. Cela me parut ſi drôle, que je cherchois déjà quelque coin pour m'y cacher. Cependant je fis de néceſſité vertu. Auſſi bien les habits ne ſont plus faits à préſent pour couvrir ; mais pour parer. Je me crus donc en négligé. Le lendemain je parus ſur le Port de Carthagène. Il s'agiſſoit de faire honneur à mon maître. Sur le champ je fus inveſti d'un vaſte cercle des Spectateurs, que mon ajuſtement ſingulier avoit attiré. —Voici le chien ſage, Meſſieurs & Dames, dit mon Tambour. Je préviens cependant les Dames de ne pas trop approcher, pour peu qu'elles aient fait quelques rêves un peu galants : car ce chien les déſignera auſſi-tôt. D'une multitude innombrable de femmes qui formoient le premier rang, je n'apperçus bientôt plus que deux ou trois vieilles qui étoient ſans conſéquence ; & les

hommes eurent la liberté de me voir. Depuis les tours des Magiciens d'Egypte juſqu'à ceux de la Gamache de Montiel, je fis là tout ce dont on ait jamais parlé chez les Sorciers. Un étourdi s'approche de moi, & demande à mon Tambour ſi je pouvois déſigner ceux à qui leur femme avoit été fidelle ? —Oui, répond-il. Mon chien aboiera devant celui qui aura cet avantage. Ainſi que chacun vienne à ſon tour. Mais mon maître eu beau m'interroger, je reſtai muet pendant plus de deux heures que dura ce manége. « Ce maudit chien ! diſoient-ils, en me quittant ; il a donc un Belzébuth dans le corps. Comment ! tous de la même confrairie ! » Enfin s'approche une vieille de ſoixante ans. Toute furieuſe elle demande ſi je ſuis le diable, & ce que je penſois d'elle ? Mon maître leva deux fois ſa baguette pour m'avertir d'aboyer : je donnai un ſi fort coup de gueule qu'elle prit la fuite, toute honteuſe d'être la ſeule pucelle de la compagnie. Mille autres femmes ſe jettent ſur elle, & alloient l'écharper, lorſque mon Tambour me dit de voler à ſon ſecours. Ces furieuſes prirent la fuite. Les hommes de leur côté commençoient à m'inſulter. Je vis pleuvoir une grêle de pierre ſur mon maître, qui ſe ſauva comme il put. Moi, je pris les devans, le quittai, & jurai bien de n'être plus ni farceur, ni ſorcier. *Cip.* Je t'avoue, Bergance, que tu as joué là un ſingulier rôle : vois ce que c'eſt que de ſe mêler du métier d'autrui. Avec ton attirail, ta parure, tu n'en étois pas moins une bête. Mais puiſque tu es le ſecond des mortels qui as eu les deux ſexes, pourrois-tu te rappeller aſſez ton exiſtence féminime, pour me dire lequel tu préférerois, d'être mâle ou femelle. *Berg.* Voilà une drôle de queſtion. Si Jupiter lui-même y a été embarraſſé, comment diable veux-tu que je la réſolve ! *Cip.* A boulevue, n'importe. *Berg.* C'eſt-à-dire que tu me prends pour un Académicien de Salamanque. Souviens-toi que nous n'avons encore qu'ébauché notre Dictionnaire, & que conſéquemment je n'ai pas aſſez forgé de termes pour te rendre mes idées. *Cip.* N'im-

porte, te dis-je : de toi à moi c'eſt ſans conſéquence. Nous avons encore deux mille ans devant nous pour perfectionner cet ouvrage. Ce n'eſt qu'en parlant qu'on fait les mots : allons, voyons. *Berg.* Dès que j'eus donc endoſſé cette maudite cuiraſſe, qui m'a retréci les hanches de moitié, je m'imaginai être moi-même la fontaine de Jouvence. *Cip.* Comment cela ? *Berg.* C'eſt que, vieux comme chien de quinze ans, j'étois au plus heureux moment de ma jeuneſſe, comme femme ; & je me crus très en état de rajeûnir tout l'Univers. Certain deſir de bien faire me vint dans la tête ; & ce fut bien pis lorſque je me vis ſur le Port. Je dévorois des yeux ces ſpectateurs élégans, dont je me promettois les plus jolies choſes. A cet égard je t'avoue, que je me félicitai beaucoup de ma métamorphoſe ſexuelle. Eh ! oui, j'aimois mieux être femme. Je ſentois la raiſon de l'heureux privilége qu'ont les femmes de commander à l'Univers. D'un coup-d'œil je mettois des millions de reſſorts en mouvement. Il me ſembloit que toute la terre tournoit à mongré. On aura bientôt beſoin de moi, penſois-je, & je ferai payer cher mes petits ſervices. Jamais paſſereau n'eut eu d'amie plus complaiſante ! Quant à mon caractere, il étoit amélioré. Je goûtois avec une ſecrette ſatisfaction l'aſtuce du renard, la rapacité d'une fouine, la friandiſe d'une chatte, le loiſir d'une ſouris qui gruge ſans ceſſe dans ſon trou, dût-elle jetter la maiſon bas. Cependant, comme elle, j'avois déjà l'inſtinct de deviner lorſqu'il ſeroit tems d'abandonner le logis pour n'être pas écraſé ſous ſes ruines. L'art de bouder, d'être muette en parlant beaucoup, de parler ſans rien dire, de pleurer au beſoin, de gémir pour vaincre, de chanter par déguiſement, de paroître la plus indifférente dans le moment du plus grand intérêt, d'économiſer des riens pour enrichir ma parure, en mettant la maiſon à ſec, de battre froid au meilleur ami pour le rendre heureux avec décence ; tout cela, dis-je, & mille autres petites qualités qui, réunies, font une très-grande vertu, avoient caractériſé

ma perſonne en un inſtant. Tu penſes bien que je dois à préſent regretter de n'être plus femme. *Cip.* Oh ! oui, certes. La moindre de ces qualités vaut mieux que tout ce que tu pourras être par la ſuite ; & je ſuis ſûr qu'il n'eſt pas un homme qui ne troquât ſon ſexe avec celui d'une femme. *Berg.* Eh ! frere, n'eſt-ce pas ce qu'ils font tous les jours. *Cip.* Voilà comme tu mords toujours ! Mais vins-tu tout droit à l'hôpital après cette métamorphoſe. *Berg.* Oui, par malheur. Que voulois-tu que je fiſſe ? Après avoir été femme, je ne pouvois plus être autre choſe. *Cip.* C'eſt-à-dire que tu les mets ſeulement au-deſſus du rien. *Berg.* Point du tout. C'eſt toi qui mords à préſent. Je veux dire qu'après avoir été tout ce qu'on peut être dans le monde pour en goûter les aiſes & les plaiſirs, il ne me reſtoit plus qu'à me cacher dans ce ſéjour de miſere. Ceci me rappelle ce qui m'arriva en entrant à l'hôpital. *Cip.* Dépêche toi, Bergance : voilà le jour qui vient. Sur-tout, pour finir, ne mords pas : dis-moi les choſes ſans paſſion : car ton aventure de femme me ſemble te chiſonner encore. *Berg.* Dans l'un des quatre lits qui ſont au bout de la ſalle il y avoit un Alchimiſte, un Poëte, un Mathématicien, & un Donneur d'avis. *Cip.* Ma foi, l'ami, tu as eu bien du bonheur de trouver toutes les Sciences réunies ſous un ſeul pavillon. *Berg.* Je te dirai, moi, que je n'ai vu de ma vie aucun perſonnage auſſi ſot que ces gens-là. Je m'étois étendu près d'eux : des hommes ſi ſublimes ne s'occupent guère d'un chien. Le Poëte ſe plaignit le premier de ſa mauvaiſe étoile. — Eſt-il poſſible que le ſort ait pourſuivi par-tout un homme auſſi utile à l'Etat que moi. J'ai paſſé ma vie à meſurer toutes les ſyllabes de ma langues, à donner de la force, de l'harmonie à l'expreſſion. Le théâtre, les ruelles retentiſſent de mes vers. On ne connoît à la Cour aucune chanſon que les miennes. J'ai fait un Poëme digne d'être gravé en lettres d'or : rien de ce que la chronique de l'Archevêque Turpin avoit omis, ne m'a échappé ; j'ai porté juſques aux cieux, la gloire du grand Arthur, & l'expédition de la *Quête du Saint-Gréal*. Enfin mon

Poëme finit par le (1) *Salve Regina*, comme celui de ce fameux ſuppôt d'Apollon, qui a fait la gloire de l'Italie. Malheureuſement on ſoutient que mon Poëme eſt mort avant moi. Mais je vois bien que c'eſt un effet du goût dépravé de ma nation, qui ne ſait plus faire que de mauvaiſes ariettes, & des fables qu'on n'acheteroit pas ſans les eſtampes. Ah! mon ami, n'y-a-t-il pas là de quoi crêver de douleur. —Je ne me connois pas beaucoup aux vers, dit l'Alchimiſte, ainſi je ne puis juger entierement du chagrin que vous avez d'être à l'hôpital. Il y eut peut-être un peu de votre faute. —De ma faute! — Oui, ne ſeroit-ce que pour avoir jamais fait un vers. Mais je ſuis bien plus à plaindre, moi. Je poſſede l'art du grand œuvre. Je puis procurer aux hommes un remède univerſel, enfin rajeûnir toute la nature. Malheureuſement il me manque de l'argent pour avoir un ſoufflet, du charbon, quelques creuſets, & un vaiſſeau circulatoire. Croiriez-vous qu'un Prince, à qui j'ai propoſé de convertir tous les chênes de ſes forêts en or, ne m'a pas voulu entendre! Qu'un autre m'a reproché d'avoir des bas tout troués, une culote où il manquoit deux cents pieces au moins; qu'un troiſieme m'a refuſé une chemiſe, & un quatrieme du pain! Voilà, Monſieur l'éplucheur de mots, ce qu'on peut appeller des malheurs. Je ſuis cependant réduit là! après avoir ruiné trente curieux qui me vouloient du bien, en attendant que je puſſe leur en faire. Maudite eſpece humaine! ai-je approfondi tous les myſtères de la nature, ai-je demêlé le germe primitif de tous les êtres, pour ne connoître que ta baſſeſſe, & ne pas pouvoir en ſortir moi-même! Doucement, Monſieur le Souffleur, répartit le Mathématicien. Ne faites pas tant ſonner vos creuſets. Ce germe primitif de toutes choſes, c'eſt moi qui ai ſommé la ſerie preſque infinie de ſes mouvemens. J'ai déterminé toutes les forces

(1) C'eſt ainſi que le Pulci finit ſon Poëme. J'expliquerai ailleurs ce qu'étoit ce S. Gréal.

de ces vaſtes corps qui vous rempliſſent d'étonnement. J'ai aſſigné à Saturne ſon orbite, au ſoleil le degré de ſes chaleurs; j'ai démontré en quelle raiſon tous les corps s'attiroient; j'ai prouvé qu'une puce en ſautant attiroit ſi fort la terre, qu'elle la déplaçoit alors à deux cent milliemes de ſeconde de ſon centre : je ſais que tout eſt nombre & harmonie dans la nature, & contre votre ſyſtême, je ſoutiens que ſi les corps étoient tous homogènes, en un clin-d'œil l'Univers ne ſeroit plus qu'une maſſe de matière informe. —Eh! mon ami, dit le Donneur d'avis, il vaudroit bien mieux que l'Alchimiſte vous eut donné de l'or à compter, que de vous occuper à calculer les révolutions des planettes. Il y auroit du moins là quelque réalité. Rien de ſi vrai, de ſi beau, que cent piles de ducats. A tant par piles, c'eſt tant. Je n'aime pas ces équations, dont la ſomme eſt toujours égal à zéro. Croyez-moi, renoncez à un métier qui ne peut nourrir ſon maître. Les *plus* Algébriques ſont toujours des *moins* très-poſitifs pour l'eſtomac. Moi, je ſonge à quelque choſe de plus utile que tout cela. Je veux que tout le monde paie ſes dettes, & particulierement le Roi (1) d'Eſpagne. Pour cet effet, j'ai déjà remis les préliminaires de mon ſyſtême au Miniſtere, & l'on m'a reçu très-favorablement. Il ne s'agit là de calcul qu'en ſuppoſant tout fait, pour ſavoir quel ſera le produit : ainſi vous voyez qu'un Algébriſte eſt un homme fort inutile à l'Etat. Voici en ſomme à quoi ſe réduit mon plan. Chaque créancier, par-tout le Royaume, jeûnera quatre fois par mois au pain & l'eau, & remettra au Roi l'argent qui aura été dépenſé pour vivre ces jours-là. Chaque premier jour des mois ſuivans, la ſomme qui en proviendra, ſera diviſée en deux maſſes, dont une pour le Roi, & remiſe à lui-même comme débiteur. Avec cela il acquittera ſes dettes en moins

(1) Après la mort de Philippe II, qui avoit épuiſé tous ſes tréſors & ce x de pluſieurs riches particuliers, l'Eſpagne ſe trouvoit accablé par ſa grandeur, & ſes dettes.

de dix ans. L'autre ſera diſtribué par parties égales ſelon le nombre des créanciers, & à eux-mêmes à l'acquit de leurs débiteurs. Celui qui devra moins ſera par là plutôt libre que les autres. N'eſt-il pas juſte que cette ſomme ne ſoit pas perçue ſur les débiteurs, par la raiſon que leurs créanciers ſont toujours plus riches, au moins de la ſomme qui leur eſt dûe. C'eſt donc à eux à ſoutenir les charges de l'Etat. Si les Romains s'y étoient pris ainſi, les uſuriers n'auroient pas ruiné la République. Toute la ſalle éclata de rire, battant des mains, & criant qu'on renfermât le fou. *Cip.* Cet homme là n'étoit pas ſi fou que tu le dis. La diete devenoit du moins de quelque avantage pour la ſanté. Je ne vois que les Médecins qui auroient pu rejetter l'avis. Il ſe propoſe tous les jours des ſyſtêmes plus abſurdes, & qui ne laiſſent pas de paſſer : ſois ſûr que ce n'eſt pas toujours le plus ſage qui eſt ſuivi. Mais j'entends du monde; ſauvons-nous.

Telle fut, Péralte, la converſation de ces deux chiens, ſi je n'ai pas rêvé. En la ſuppoſant même un rêve, il n'y a pas tout à perdre, je voudrois n'en avoir jamais fait de plus mauvais. A demain; nous nous reverrons.

FIN.

NOUVELLES
ESPAGNOLES
DE
MICHEL DE CERVANTÈS,

Traduction nouvelle, avec des Notes, ornée de Figures en taille-douce.

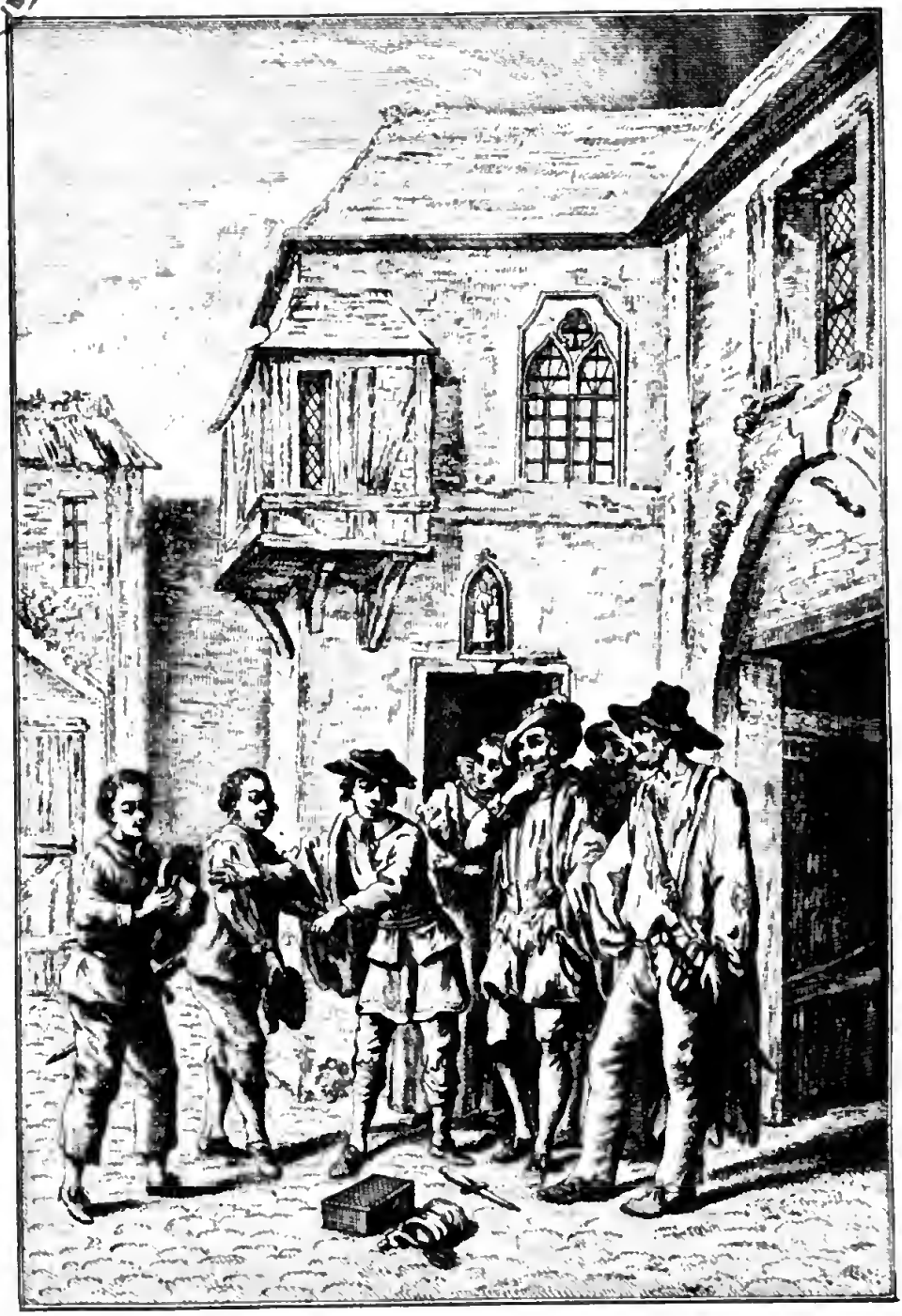
Par M. LEFEBVRE DE VILLEBRUNE.

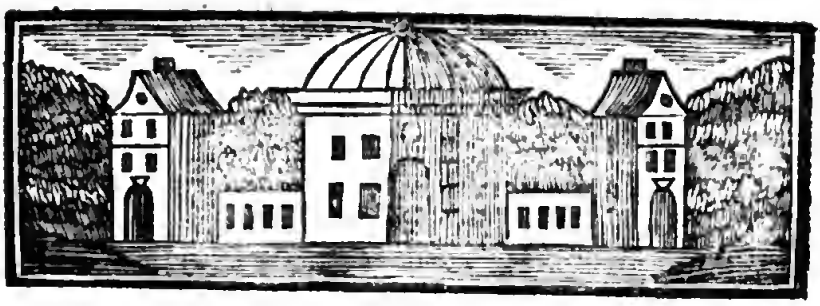
LES FILOUX.
NOUVELLE DOUZIEME.

Biblioteca Nazionale V. E. III — NAPOLI

Biblioteca Nazionale NAPOLI

N.° 12.





LES FILOUX(1).

UN des jours extrêmement chauds de l'été, ſe trouverent enſemble dans l'Auberge du petit Moulin, qui eſt au bout des champs d'Alcudie (2) deux jeunes gens de quatorze à quinze ans, l'un & l'autre de fort bonne mine, mais très-mal mis, ou plutôt tout déguenillés. De manteau (3), ils n'en avoient point. Une méchante culotte de toile faiſoit la meilleure partie de leur habillement. Leurs bas, il y avoit long-tems qu'ils les avoient uſés. Des alpargates toutes déchirées leur te-

(1) Cette Nouvelle, qui doit plus intéreſſer les Eſpagnols que nos François ou toute autre nation de l'Europe, ne ſera pas ſans doute indifférente aux yeux de ceux qui ſentent le mérite d'un Ecrivain. Les mœurs, les uſages, l'homme moral enfin, eſt ce qui nous intéreſſe le plus dans la partie de l'hiſtoire : c'eſt à quoi Cervantès s'eſt particulierement attaché dans ſes écrits, & ce qui lui a fait ſa célébrité. Combien de trait curieux ſur l'Eſpagne n'aurions-nous pas perdus ſans ſes écrits ? c'eſt dans ces vues qu'il faut lire cette Nouvelle, où il nous repréſente en quel état étoient les mœurs ſous la verge de la tyrannie, le fléau du fanatiſme, dans un Royaume où il n'y avoit de loix que les paſſions des ſubalternes qui abuſoient de l'autorité du Prince. De-là cette licence dont nous avons déjà vu une critique ſi ſévère dans les Nouvelles précédentes. Cervantès avoit laiſſé cette Nouvelle-ci imparfaite, pour la finir dans ſon Dialogue des deux Chiens. J'ai cru devoir rapporter ici le morceau déplacé, je ne ſai à quel deſſein ; & completter ainſi ce Roman, qui dans l'original porte le titre de *Rinconete & Cortadillo*.

(2) Chemin de Caſtille en Andalouſie.

(3) Un Eſpagnol ne ſort pas ſans ſon manteau.

noient lieu de ſouliers; encore n'y avoit-il qu'un lambeau de ſemelle qui en prouvoit aſſez la vetuſté. Quelques bouts de corde dont ils les avoient rajuſtées en faiſoient plutôt des ceps qu'une chauſſure. Mais nos Champions marchoient avec cela auſſi fiers qu'un Hidalgue Aſturien. L'un étoit coëffé d'un vieux bonnet de gros drap, dont il étoit impoſſible de reconnoître la couleur; l'autre avoit une eſpèce telle quelle de chapeau, bas de forme, & très-large de bord: on eût dit un couvert à leſſive. Une chemiſe de couleur de chamois, réduite à une manche & un lambeau, paſſée en bandouliere, & attachée ſur l'épaule avec quelques brins de jonc, couvroit à-peu-près la moitié du corps du plus jeune. L'autre alloit à la légère avec un reſte de petite veſte ſans derriere, & deux petits bouts de manches. Sur ſa poitrine pendoit un gros paquet que formoient les débris d'un colet à la Walonne; mais ſi gras, ſi déchiré, qu'on l'eût pris pour une longue frange enduite d'axonge toute moiſie. Dans ce paquet étoit enveloppé un jeu de cartes ovale, dont les ongles avoient fait diſparaître les coins à force de les manier. D'ailleurs, le drôle avait auſſi eu très-grand ſoin de les ronger, afin d'empêcher que les déchirures n'entraînaſſent la perte du reſte. Depuis long tems il les gardoit en cet état, & ſavoit les faire valoir à propos. Nos deux camarades, malgré leur air de jeuneſſe, avoient le teint tout brûlé. Chacun de leurs ongles eût fait le panneau d'une lanterne: leurs mains, il n'étoit plus poſſible de ſonger à leur rendre leur premiere couleur. L'un portoit une demi-épée, l'autre un poignard à manche jaune.

Ajuſtés de la ſorte, ils ſortirent de la taverne pour aller faire la ſieſte ſous une eſpèce de ramée, dont on ombrage ordinairement la porte pendant la chaleur. S'étant aſſis l'un devant l'autre, celui qui paroiſſoit le plus âgé entame la converſation. —Seigneur Gentilhomme, dit-il à l'autre, de quel pays eſt donc votre ſeigneurie, & où va t-elle? —Seigneur Cavalier, je ne ſais, ma foi, ni d'où je ſuis, ni où je vais. —Mais vous n'êtes pas tombé du ciel! Cette ramée n'eſt pas non

plus un lieu où vous puiſſiez fixer votre demeure. Encore une fois, il vous faut paſſer outre. — Cela eſt vrai, Seigneur : cependant je vous ai parlé vrai : car mon pays natal n'eſt plus le mien, puiſque j'y ai un pére qui s'inquiete auſſi peu de moi que s'il ne m'avoit jamais connu. En outre, une belle mere m'y a traité comme ces maudites eſpèces traitent tous les enfans qui ne leur appartiennent pas. Ainſi je m'en vais au hazard, où me conduiront mes pas : peut-être recontrerai-je quelque ame charitable qui me procurera les moyens de prolonger ma déplorable vie.

— Mais avez-vous quelque talent? — Un talent? moi? un Gentilhomme peut-il ſe deshonorer juſqu'à apprendre un talent, qui le réduit auſſitôt à la claſſe d'une vile roture! fi donc! Vous n'y penſez pas. — Encore vous ſavez quelque choſe? — Oh! oui, certes. Je cours comme un lièvre, je ſaute comme un daim, & je ſais jouer des ciſeaux le mieux du monde. — Voila déjà quelque choſe, & même d'aſſez utile. Vous pourrez trouver tel Sacriſtain (1) qui vous donne l'offrande de tous les Saints, pour lui découper les fleurons de papier dont on garnit ordinairement le tombeau le jour du Jeudi-Saint. — Eh! Seigneur, je ne ſai pas découper de cette maniere-là. Mon pére, auſſi pauvre que moi, mais Gentilhomme, ſoyez en perſuadé, ne m'a jamais appris qu'à tailler les guêtres avec leſquels il alloit à la chaſſe; encore revenoit-il ſouvent coucher ſans avoir trouvé ſon ſouper. Or, ces guêtres, je les coupe ſi proprement, que je pourrois me faire paſſer maître en ce métier, s'il n'étoit pas déshonorant pour un Gentilhomme de ſavoir quelque choſe. Mais j'aimerois mieux mourir au coin d'un champ, le fuſil ſur le bras, que d'avilir ma famille. La prérogative de la

(1) Il eſt d'uſage en Eſpagne d'orner de découpures de papier le tombeau où repoſe le S. Sacrement. Il eſt inconcevable avec quel luxe ſe font ces ornemens. La Nobleſſe même affectoit autrefois en Eſpagne d'avoir part à ce travail, où chacun cherchoit à ſe diſtinguer, tant par la beauté des deſſins, que par le grand nombre qu'il en préſenteroit.

Nobleſſe a toujours été de faire une claſſe à part, & de mépriſer le reſte des hommes. Qui n'a pas le courage de ſavoir mourir de faim, n'eſt pas digne d'être Gentilhomme. Si je vous ai dit que ma vie étoit déplorable, c'eſt par rapport à ma belle-mère, dont j'ai eſſuyé les traitemens les plus odieux. Mais j'aurai aſſez de courage pour m'élever au-deſſus de mon malheureux ſort. D'ailleurs, un heureux hazard eſt auſſi bien fait pour moi que pour un autre. —Hélas! oui, Seigneur; voilà comme les plus belles qualités ſont ſouvent inconnues, & perdues pour l'État. Néanmoins, je ne ſuis pas tout-à-fait de votre avis. Vous prétendez qu'un Gentilhomme s'aviliroit, ſi réduit à vivre d'un travail honnête, il exerçoit un métier manuel quelconque. Moi, je penſe un peu différemment. Je ſoutiens qu'au moins il lui eſt permis de faire valoir ſon induſtrie s'il en a: c'eſt même de cette prérogative que vient le nom de Chevalier d'Induſtrie: nom commun à tant d'honnêtes gens de votre naiſſance, qui ſavent vivre aux dépens des dupes: car duper n'eſt ſans doute pas déshonorant pour un Gentilhomme. —Non: je ne le penſe pas. Les ſots ſont faits pour être trompés: c'eſt même un principe de droit naturel qu'ont établi pluſieurs Juriſconſultes, par des raiſons qui me ſemblent ſans réplique. —Mais laiſſons-là ces raiſons. Vous avez encore aſſez d'âge pour eſpérer un meilleur ſort, comme vous le diſiez très-bien. Je crois même démêler en vous certaines qualités particulières que vous ne voulez pas mettre au grand jour. Que dites vous de ma conjecture? —Elle pourroit être vraie. —Eh! bien, pour vous donner lieu de vous ouvrir avec confiance, je vais vous apprendre quelques particularités qui me concernent perſonnellement; en vous proteſtant que je ſuis l'homme le plus diſcret que vous euſſiez jamais pu rencontrer.

—D'abord je penſe que ce n'eſt pas ſans une eſpèce de myſtere que le hazard nous a réunis ici l'un & l'autre; & probablement nous allons lier enſemble une intime amitié qui ne ceſſera qu'à notre mort. J'ai connu bien des gens dans ma vie, par d'heureux hazards que je

n'ai jamais conçus : mais je crois appercevoir entre nous deux certaine ſympathie qui m'étonne, & me fait regarder votre rencontre comme l'effet d'une deſtinée, qui ne veut plus nous rendre heureux l'un ſans l'autre.

—Je ſuis donc natif de Fonfroid, petit lieu connu & renommé par le paſſage continuel des voyageurs de toute condition, qui prennent cette route. Je me nomme *Pedro del Rincon.* Mon père eſt homme titré ; c'eſt-à-dire Commiſſaire de la (1) Sainte Croiſade, dont il diſtribue les Bulles. A ce titre de *Bullier*, comme parle le peuple, je puis donc nommer par-tout mon père, & me prévaloir de ma naiſſance. Je l'accompagnai quelquefois dans l'exercice de ſa charge, & m'acquitai de ma commiſſion de manière à ne pas craindre mon pareil dans la diſtribution des Bulles. J'augurai même delà que j'étois fait pour autre choſe de mieux. Je fus tenté d'eſſayer. Comme dans tout métier le même talent eſt bien différent dans les mains de différens Artiſtes, n'étoit-il pas juſte qu'en repandant les Bulles je tiraſſe auſſi parti de cet emploi, que je pouvois faire valoir pour moi. L'argent a une ſi belle couleur, que, malgré ma jeuneſſe, il commença à me plaire ſingulierement. Mon père & moi nous avions fait un jour une aſſez groſſe recette. Je crus donc devoir faire en petit ce

(1) Commiſſaires de piété dans les Villes & Villages pour la publication & la diſtribution des Bulles, & pour en recevoir les deniers, dont ils tiennent compte. Ces bulles, accordées au Royaume d'Eſpagne ſeulement, contiennent quantité de grâces & de priviléges, en faveur des habitans, qui ſont obligés d'en avoir au moins une. Elles donnent ſpécialement le pouvoir de manger des œufs & du laitage pendant tout le carême. Il ne faut pas confondre ces Bulles avec celle qui a été accordée aux différentes parties de l'Eſpagne, où le poiſſon eſt rare. Séjournant, dans ſon Dictionnaire, & d'autres, nous apprennent qu'on peut en Eſpagne, en vertu de cette Bulle, manger le ſamedi des abattis de viande, une omelette au lard dans ces Provinces-là : ce qui ſeroit un cas des plus irréguliers dans les autres.

que les Tréſoriers du Prince font en grand, ſans réfléchir qu'on eſt puni pour voler cinq ſols, tandis qu'on eſt honnête homme en prenant hardiment un million. Mais j'étois jeune : l'étourderie étoit excuſable. Un gros ſac ſembloit attendre une main adroite & bienfeſante qui le dégageât un peu de ce qu'il y avoit de trop : car il étoit pres de crêver. D'abord j'en pris moitié : mais ſottiſe pour ſottiſe, il me parut plus naturel de tout prendre que d'en laiſſer : ce qui infailliblement m'auroit fait paſſer pour un mal-adroit. J'emportai donc tout, & me rendis en deux ſauts à Madrid.

Cette Ville, qui fourmille d'honnêtes gens de toute eſpece, ne m'offrit que trop d'occaſions de faire circuler ma monnoie : & en peu de jours je purgeai ſi bien mon gros ſac, qu'il faiſoit plus de pis que la ſerviette d'un *marié* (1). L'eſcamoteur n'étoit pas difficile à connaître : on me ſuivit, on me joignit : & je fus bientôt dans les griffes des Alguazils ; maudite engeance que l'enfer a vomie pour rendre les hommes pareſſeux & fainéans ! En effet, ne vaudroit-il pas mieux laiſſer aux propriétaires le ſoin de veiller eux-mêmes à leur bien, que de les mettre dans le cas de dormir ſur la foi de ces ſurveillans, qui n'aſſurent de propriété que celle qu'ils ne peuvent pas envahir ? Un frippon de Corrégidor, qui, ſans doute, eût volé avec plus de hardieſſe que moi, s'il avoit eu une auſſi belle occaſion, me voyant ſans amis dont il pût tirer quelque choſe pour me traiter en camarade, ſe contenta de me faire attacher au carcan, où l'on me moucheta les épaules. On me dit enſuite que j'étois condamné à ne plus paraître de quatre ans à la Cour. J'y avois pourtant bien des camarades que j'euſſe été bien-aiſe de connoître. Je pris patience dans mon exil. Un jeune homme de mon âge ne pouvoit pas manquer d'amuſemens, ni

(1) Cet uſage ſe pratique encore dans pluſieurs endroits de nos Provinces, le jour d'un mariage, & chez les Grands.

d'occaſion de bien faire. Ainſi, je partis fouetté, moucheté, ſans ſonger à prendre une monture. Mon paquet ne me chargeoit pas beaucoup, vous penſez bien. J'eus grand ſoin de ne pas oublier ce jeu de cartes que je porte pendu au cou: c'eſt tout le fonds de mes revenus; & depuis Madrid juſqu'ici, il n'y a ni taverne ni auberge où je n'aie trouvé quelqu'un à duper avec ce jeu, & l'induſtrie de mes doigts. Le *vingt-un* ſurtout eſt mon jeu favori: j'y tromperois Belzebuth, & toute ſa ſequelle. Tenez, voici ces cartes: ne ſoyez pas choqué de les voir en ſi mauvais état. Il y a là-dedans une vertu preſque miraculeuſe. Avec trente paires de lunettes le plus fin grec n'y verroit pas clair. Qu'on les mêle, les coupe comme on voudra, je ſuis toujours ſûr de tirer un as au beſoin: or, ſi vous entendez un peu le jeu, vous devez ſavoir combien il m'eſt avantageux d'avoir à ma diſpoſition un as qui tantôt compte un, tantôt onze lorſqu'il le faut; & qui conſéquemment ne laiſſe jamais rien ſur le tapis que pour payer mon ſavoir faire. Rafle; tout eſt pour moi. Outre cela, j'ai encore appris certains tours de mains fort utiles au quinola, au lanſquenet, &c. Le valet qui me les a montrés, m'aſſuroit que ſi l'Ambaſſadeur ſon maître eût voulu jouer ſa fortune, il l'auroit eu bientôt perdue. Si donc vous pouvez vous dire maître à tailler des guêtres, je ſuis auſſi en état de faire tous les tours d'eſcroqueries ſi familiers aux laquais. Non, jamais, bénie ſoit mon étoile, je ne mourrai de faim. Dès que j'arrive à la porte d'une baſſe-cour, s'il y a quelque fainéans à jouer, je ſai ſi adroitement entrer en partie, que je plume mes gens ſans ſeulement paroître leur avoir parlé. D'abord je les ménage, me contentant de ne rien gagner: je pouſſe inſenſiblement, & je les aſſomme de ſang-froid, comme ſi je n'y avois pas penſé. —Voilà un heureux haſard, m'écrié-je: allons, Seigneur, il vous faut regagner votre perte. Je lâche quelque choſe pour amorcer: & quelques maravedis qu'ils rattrapent, m'amènent le reſte de leur butin. Nous pouvons l'éprouver ſur le champ. Entrons dans cette cour:

il y a certainement quelques Voituriers. Sur-tout ſuivez mes yeux, dès que j'aurai tendu mes filets. Nous commencerons par jouer nous deux. Cet appas nous fera venir du gibier. Le premier qui ôſera venir faire le troiſième, fut-il Lucifer, il y laiſſera juſqu'à ſes griffes. —Soit, camarade. Ma foi, me voici le plus heureux des hommes. Après cette franchiſe de votre part, il eſt juſte que je vous diſe au moins deux mots de ma vie. C'eſt, en vérité, le ſecond tome de la vôtre. Je naquis dans ce lieu chétif, qui eſt entre Salamanque & Medina del Campo. Mon père, vous ai je dit, m'avoit appris à tailler des guêtres: mais une heureuſe diſpoſition naturelle me fit bien-tôt ſentir que j'étois vraiment né pour devenir coupeur-de-bourſes. D'ailleurs, la vie ennuyeuſe & pédiculaire du hameau me ſembloit avoir je ne ſai quoi de miſérable. Joignez à cela les traitemens odieux de ma belle-mère; & vous conviendrez que j'ai bien penſé, en ſuivant mon heureux penchant. Je quittai donc ce ſéjour, pour aller exercer mon talent à Tolède: & j'y fis des merveilles! il n'y a ni reliquaire de coëffure (1), ni poche ſi ſecrette, que mes doigts ne ſachent viſiter & couper de mes ciſeaux, ſous les yeux même d'un argus. En quatre mois que j'y reſtai, je ne fus ni ſurpris entre deux portes, ni arrêté par ruſe, ni pourſuivi par aucun Archer: pas même dénoncé par aucun Eſpion. Il y a cependant huit jours qu'un Mouchard, un triple fourbe, croyant deviner qui j'étois, en donna avis au Corrégidor. Ne voila-t-il pas que ce Monſieur, curieux de connoître mon habileté, ſe met en tête de me voir. Mais moi qui ne fraie pas avec ces ſortes de gens, je

(1) Il s'agit ici de la coëffure des femmes qui ont mal aux yeux: car les autres ne ſe coëffent qu'en cheveux en Eſpagne. Il eſt ordinaire aux Femmes Eſpagnoles d'avoir juſqu'à vingt ou trente reliquaires ſur elles, & même conſus dans les habits, les bonnets, &c. Ce ſont des eſpèces d'amulettes, auxquels on a beaucoup de foi.

ne fus pas d'avis de nous aboucher ; & je ſortis de la Ville ſi précipitamment, que je ne ſongai même pas à aller prendre mon butin où je l'avois caché. La monture la plus ſûre en pareil rencontre, ce ſont toujours les jambes. Auſſi m'ont-elles ſervi à point. C'eſt ainſi que vous rencontrez aujourd'hui votre affectionné Cortado : car dès ce moment je ne me ſépare plus de vous.—Laiſſons-là ces Corrégidors avec leur Seigneurie. Ne parlons plus de cela. Diſons plutôt que ni vous, ni moi Rincon, nous n'avons ni pain ni pâte ; & qu'il faut au moins ne pas aller piés-nuds. —Rien de plus vrai, l'ami. Puiſque vous me jurez une amitié éternelle, il faut auſſi que notre liaiſon commence par une cérémonie, non comme d'uſage, mais qui ſoit comme le ſceau d'une fidélité à toute épreuve. Embraſſons-nous : & puiſſe le premier infidele de nous deux, n'être jamais fuſtigé pour l'honneur de nos confrères, mais ſe voir pendre avec deshonneur pour avoir volé avec maladreſſe. Allons, aſſeyons-nous devant cette table de pierre.

Auſſi-tôt ils battent leurs cartes, pouvant à peine les détacher de leurs mains, auxquelles la graiſſe les attachoit de tems en tems. En deux ou trois mains Cortado apprit à les manier avec autant de ruſe & de fourberie que Rincon ſon maître. Un Voiturier les apperçoit, vient demander s'il pouvoit faire le troiſième. —Eh ! pourquoi non, l'ami ! Il joue ; en moins de demi-heure, ils lui gagnent douze réaux & quelques maravedis. C'étoit pour le pauvre idiot autant de coups de lances, & de ſujets de dépit. Comme il vit qu'il n'avoit à faire qu'à deux jeunes gens, il s'imagina qu'il les meneroit à ſa volonté. Il eſſaie de leur enlever leur gain. Mais les deux camarades, loin de ſe laiſſer intimider, ſe mettent ſur la défenſive. L'un ſaiſit ſa demi-épée, l'autre ſon poignard, & fondent ſur lui ſi impétueuſement, qu'il eût paſſé-là un très-mauvais quart-d'heure, ſi ſes camarades ne fuſſent auſſi-tôt accourus.

Dans ce moment-là paſſoit une troupe de voyageurs à cheval. Ces gens alloient paſſer l'heure de la ſieſte à

l'auberge de l'Alcade, laquelle eſt à une demi-lieue plus loin. Au bruit & aux débats des deux jeunes gens & des voituriers, ils s'arrêtent, font ceſſer la querelle, & diſent aux deux amis que s'ils alloient à Séville, ils pourroient venir avec eux. — Volontiers, dit Rincon; & nous vous rendrons, Seigneurs, tous les ſervices dont vous aurez beſoin. Auſſi-tôt il part avec Cortado, quitte le voiturier fort chagrin & fort courroucé d'être dupe. L'hôteſſe ne put s'empêcher de rire de la ruſe des deux camarades: car elle avoit entendu leurs propos, ſans qu'ils s'en apperçuſſent. Dès qu'elle eut dit au voiturier dupé, que leurs cartes étoient marquées, il ſe frappoit, s'arrachoit la barbe, & vouloit les joindre à l'auberge de l'Alcade, pour ſe faire rendre ſon argent; car il ne pouvoit pas digérer que deux jeunes gens euſſent affronté de la ſorte un homme de ſon caractere! mais ſes amis l'en empêcherent, lui repréſentant que c'étoit aller publier ſa maladreſſe & ſa ſottiſe. Il céda enfin, quoique très-mécontent, à leurs inſtances.

Cortado & Rincon marchoient d'un pié leſte devant les mules des voyageurs, montrant la meilleure volonté du monde à ſe rendre utiles. De tems en tems ils montoient même en croupe: belle occaſion de bien faire pour deux Filoux qui avoient auſſi toute la bonne volonté de tâter les valiſes de leurs maitres de rencontre. Cependant ils jugerent à propos de ne rien hazarder, de peur de manquer l'occaſion favorable de ſe rendre à Séville, où ils avoient grande envie de mettre leurs talens en pratique. Enfin la compagnie arrive à Séville vers le ſoir, & entre par la porte de la Douane pour y payer les droits. Cortado, qui n'attendoit que le moment, profite adroitement de l'occaſion, donne un coup de poignard dans la malle d'un François, y fait une ſi large plaie, qu'on en eût pu voir les entrailles, & prend deux bonnes chemiſes, un cadran ſolaire, un petit journal. La priſe ne lui plut pas trop. Ce François, dit-il à Rincon, n'a, ſans doute, pas bourré ſa valiſe de pelottes de neige: il y a probablement de l'argent. Cela eſt juſte, dit Rincon: mais

comment y retourner? Va, l'ami, contentons-nous de ce que nous avons. Il faut ſavoir perdre pour gagner. Cet homme s'en eſt peut-être déjà apperçu; il retombera quelque jour dans nos mains; & nous lui ferons payer tout avec uſure. Déjà les deux drôles s'étoient eſquivés avant qu'on eut commencé la viſite à la porte. Le lendemain ils vendirent les deux chemiſes à la porte du marché, qui ſe tient hors de la porte de la Sabloniere; & en firent vingt réaux. Après cela ils voulurent voir la Ville. La grande Égliſe leur parut un théâtre où ils auroient occaſion de ſe diſtinguer. Delà ils ſe rendirent au rivage, qui étoit alors couvert d'une foule innombrable de peuple occupé à voir charger la flotte. Il y avoit ſix galères, dont la vue les troubla, & leur fit craindre le tems où ils y ſeroient probablement domiciliés en punition de leur maladreſſe: car voler, n'étoit pas un crime, ſuivant eux. Le vrai mal en cela n'étoit que d'être pris.

Ils apperçoivent nombre de jeunes drôles qui couroient ça & là avec une hotte ſur le dos, & demandent à l'un deux quel métier il faiſoit; s'il étoit pénible, & quel profit il en réſultoit? Ce jeune homme, qui étoit Aſturien, lui répond: —Le métier n'a rien de pénible: on n'en paie pas non plus d'induſtrie. Il eſt des jours où l'on y gagne cinq ou ſix réaux. Avec cela je bois, je mange, je me divertis comme un Roi, ſans ſonger à chercher maitre, à qui je ſois obligé de donner un répondant; & je ſuis toujours ſûr de trouver mon repas tout prêt dans la moindre taverne de la ville.

Cette réponſe de l'Aſturien leur plut beaucoup. Le métier leur ſembloit on ne peut plus favorable pour exercer le leur à couvert. Ils avoient pour ainſi dire toutes les maiſons ouvertes par ce moyen; & pouvoient manœuvrer en ſûreté. Ils prennent auſſi-tôt le parti d'acheter les uſtenciles néceſſaires pour ſe mettre à l'ouvrage, d'autant plus qu'ils n'avoient pas beſoin de faire preuve de leurs talens dans un examen. Selon l'Aſturien, il leur falloit un petit ſac tout neuf & bien propre. Trois cabats de palmier, dont deux

grands & un petit, pour y mettre la viande, le poiſſon, le fruit; réſervant le ſac pour le pain. Il les conduiſit où l'on vendoit ces ſacs & ces cabas. Avec l'argent des chemiſes du François ils eurent bientôt leur métier monté. Deux heures leur ſuffiſoient pour être maîtres: en effet, le ſac & les cabas leur alloient à merveilles. On eut dit qu'ils n'euſſent jamais fait autre choſe. Ce guide les inſtruiſit auſſi des lieux où ils devoient ſe rendre. Le matin, c'étoit à la boucherie & à la place de S. Salvador: les jours maigres à la poiſſonnerie: tous les ſoirs ſur le rivage; & les jeudis à la foire. Ils retinrent bien cette inſtruction, & dès le lendemain ſe rendirent à la place. A peine y furent-ils arrivé, qu'ils voyent autour d'eux une troupe de jeunes drôles du même métier, attirés par l'éclat de leur ſac & de leurs cabas: ils vouloient ſavoir qui étoient ces deux nouveaux maîtres. Cortado & Rincon répondirent à toutes leurs demandes, de maniere à les ſatisfaire.

Comme ils étoient-là à attendre, arrivent un Etudiant & un ſoldat, à qui la propreté des ſacs & des cabas n'avoit pas déplu. L'Etudiant appelle Cortado, & le Soldat Rincon. Allons, Seigneurs, dit Rincon, faites-nous commencer notre métier. Mon camarade & moi nous débutons aujourd'hui; & portez-nous bonheur: vous ſerez mon étrenne. L'étrenne ne ſera pas mauvaiſe, dit ce ſoldat: car je ſuis aujourd'hui en gain, & qui plus eſt, amoureux. Je régale quelques bonnes amies de ma maîtreſſe. —Tant mieux, Seigneur. Voyez; chargez à votre gré. Le courage & la force ne manquent pas. J'emporterois tout ce qu'il y a ſur la place: ſi vous voulez même, j'irai volontiers chez vous aider à la cuiſine. Le Soldat, extrêmement ſatisfait de la bonne mine de Rincon, lui dit que, s'il vouloit le ſervir, il l'ôterait de cet état abject, & peu fait pour lui. —Seigneur, comme c'eſt aujourd'hui que je débute, je ne voudrois pas quitter ce métier ſi précipitamment. Au moins dois-je en connoître le bon ou le mauvais: mais, s'il ne me plaît pas, je vous promets de vous ſervir préférablement au plus riche Chanoine de la Ville. Ce Soldat ſe prit

à rire, lui mit une bonne charge, & lui montra la maiſon de ſa maîtreſſe, afin de n'avoir pas beſoin de l'y conduire, lorſqu'il auroit occaſion de le charger de quelque commiſſion pour elle. Rincon de ſon côté promit de le ſervir avec la plus grande fidélité, reçut le paiement de ſa courſe, & retourna preſtement à la place, pour ne pas perdre la moindre occaſion favorable. L'Aſturien l'avoit averti d'être ſur-tout vigilant, & de ne pas ſe faire un ſcrupule de prendre quelque petit poiſſons; tels que des ſardines, des goujons, des carrelets, lorſqu'on leur en donneroit à porter: mais que cela devoit ſe faire avec adreſſe, pour ne pas ſe décréditer: ce qui étoit eſſentiel dans ce métier. « Par » ce moyen, camarade, on eſt au moins ſûr d'avoir » de quoi vivre tous les jours maigres ».

Quelque diligence qu'eut fait Rincon, Cortado étoit revenu à la place avant lui. Cortado s'approche de lui, & lui demande quelle bonne fortune il avoit eue. Rincon ouvre la main, lui montre quelques ſous. Cortado tire de ſa chemiſe une petite bourſe ambrée, qui avoit encore de beaux reſtes, quoiqu'alors en aſſez mauvais état. —Voilà, camarade, ce que le Seigneur Étudiant m'a donné en paiement avec quelques liards. Prens cette bourſe, Rincon, elle pourra te ſervir. Il la lui avoit à peine donnée, que l'Étudiant arrive tout en ſueur, & comme troublé. Il s'approche de Cortado. —L'ami, n'aurois-tu pas vu une bourſe de telle façon, dans laquelle il y avoit quinze écus d'or, avec trois réaux & quelques maravedis? ou dis-moi, ne l'aurois-tu pas plutôt priſe lorſque j'achetois ce que tu m'as porté chez moi? Cortado, ſans ſe déconcerter, lui répond d'un air déſintéreſſé: —Seigneur, tout ce que je puis vous dire de cette bourſe, c'eſt qu'elle n'eſt pas perdue: à moins que vous ne l'ayez remiſe en mauvaiſe main: —Oui, ſans doute, j'ai dû la mettre en mauvaiſe main, car on me l'a volée. —Cela peut-être: mais il y a remede à tout, excepté la mort. Je vous conſeille donc de prendre patience: c'eſt bien la moindre choſe. Un jour ſuccede à un autre. Tantôt l'on prend, tantôt l'on donne: peut-être

qu'avec le tems, celui qui a pris la bourſe viendra à ſe repentir, & vous la rendra parfumée. —Pour le parfum, je lui en fais grace. —Il eſt certainement excommunié: mais le mieux de tout, à l'avenir, c'eſt la vigilance. Elle eſt la mere de ſûreté. Enfin je vous dirai que je ne voudrois pas être le voleur de cette bourſe: car ſi votre Révérence a reçu les ordres, il me ſembleroit avoir commis un ſacrilége, une eſpece d'inceſte. —Oui, certes, celui qui m'a volé a commis un grand ſacrilége. Quoique je ne ſois pas Prêtre, je ſuis Sacriſtain d'un Couvent de Religieuſes. L'argent de la bourſe étoit le quartier du revenu d'une Chapelle, qu'un Prêtre de mes amis m'avoit chargé de recevoir. C'eſt donc un argent béni, même ſacré! —Bien lui faſſe, dit Rincon; je ne veux pas manger de pareil pain; je croirois avaler un diable à chaque bouchée. Un tel argent ne ſera jamais à rente dans mes mains. Nous avons le jour du jugement, où tout ſe trouvera à la leſſive. Alors on verra qui eſt le fourbe aſſez ôſé pour avoir volé le quartier de cette Chapelle, & en faire ſon profit ſi hardiment. Mais, Seigneur Sacriſtain, quel eſt donc le revenu annue de cette Chapelle? —Peſte ſoit de toi! ſuis-je venu ici pour te rendre compte de ce revenu. En deux mots, dis-moi ſi tu ſais quelque choſe de la bourſe? ou je vais la faire publier. —L'expédient me paroit fort bon, dit Cortado. Mais ſur-tout n'oubliez pas les ſignes diſtinctifs, ni aucune des eſpèces qu'il y avoit dedans: autrement, un liard d'erreur l'empêchera de reparaître: ſoyez en ſûr. —Il n'y a pas de crainte: je ſuis ſûr de mon fait: je m'en ſouviens encore mieux que du ſon des cloches de mon Couvent; juſqu'à la moindre obole, je dirai tout. A ces mots il tire de ſa poche un mouchoir pour eſſuyer la ſueur qui lui couloit ſur le viſage. Cortado l'eut à peine apperçu, qu'il le regarde déjà comme ſon bien.

Le Sacriſtain les quitte; Cortado le ſuit, & le joint aux degrés, où il l'appelle en particulier. Auſſi-tôt il lui conte tant de rêveries, de menſonges, touchant le vol & les voleurs, & la découverte de ſa bourſe, tantôt

tantôt en lui donnant quelque eſpérance, tantôt en raiſonnant à perte de vue ſans rien finir, que le pauvre Sacriſtain reſtoit-là, comme immobile, en l'écoutant. Comme il n'entendoit pas trop ce que lui diſoit Cortado, il lui feſoit répeter pluſieurs fois ſes propos vagues & inintelligibles. Mais le fin matois ne détournoit pas les yeux de l'idiot dont il ſuivoit juſqu'au moindre geſte, l'endormant, le bernant à l'aiſe juſqu'au moment où il ſaiſit l'occaſion de lui voler le mouchoir dont il s'étoit eſſuyé. Alors il le quitte très-poliment, lui promet de revenir le ſoir au même endroit pour lui donner des nouvelles de la bourſe. « Je ſoupçonne réellement, Seigneur Sacriſtain, un » jeune drôle de mon métier d'avoir fait cette eſcro- » querie. Il eſt naturellement voleur : je vous le ferai » connoître, ſi c'eſt lui qui a fait le coup. Au reſte, » la choſe ſera tirée au clair d'ici à deux ou trois jours. » Adieu ; & défiez-vous des gens portans la hotte & » les cabas ».

Le Sacriſtain parut un peu conſolé de ces promeſſes, & quitta Cortado avec aſſez d'honnêteté. Celui-ci vint droit rejoindre Rincon, qui étoit caché près de-là, & avoit vu tout ce qui s'étoit paſſé. —Sais-tu bien, dit-il à Cortado, qu'on en a pendu mille qui ne t'ont jamais valu. Mais je ne m'étonne pas de ton adreſſe. De ton premier métier tu étois Tailleur, ainſi tu étois déjà paſſé maître dans la grande communauté des voleurs. Cependant ne vas pas toujours auſſi vîte. Il eſt beau de mourir pour la gloire : mais il faut au moins en avoir joui quelque tems. Quel dommage, ſi un auſſi joli ſujet que toi étoit pendu avant vingt ans, & ſans avoir formé quelque éleve : car, ſache, l'ami, que les grands maîtres ſont autant renommés par leurs écoles que par leurs chefs-d'œuvre. —Eh ! camarade, on peut vivre beaucoup en peu d'années : il ne s'agit que de ſavoir jouir. Crois-tu qu'un Filou, un Frippon, qui a eu deux ou trois belles années ſans trouble, ſans chagrin, vivant aux dépens de tout le genre humain, doit craindre de mourir ? Non, certes. Qu'eſt-ce que la vie, lorſqu'une fois la

jeuneſſe eſt paſſée ? pitié ! miſere ! impuiſſance, ſoucis, déſeſpoir ! Eh ! finiſſons plutôt à vingt ans, ſi nous avons jouis depuis quinze. D'ailleurs, *qui cito fit, cito perit.* Je ſuis devenu filou de bonne heure, ainſi je ne puis aller loin. Il s'agit donc de ſavoir jouir : voilà mon calendrier.

Pendant ce diſcours, un homme du métier s'approche. Cortado remettoit le mouchoir à Rincon. —Dieu vous garde, amis. Par Saint Jacques, n'êtes-vous pas des nôtres ? ou ſeriez-vous quelque mauvaiſe graine qu'on eut ſemé dans notre champ ? Cependant je préſume mieux de vous : car j'ai vu ce qui vient de ſe paſſer. —Seigneur, nous n'entendons pas ce narquois, répond Rincon : —Comment, Seigneurs de Murcie, vous ne m'entendez pas ? —Nous ne ſommes ni de Murcie, ni du Diable. Si vous n'avez rien de mieux à nous dire, allez, prenez vos greges, & cherchez fortune ailleurs. —Eh ! bien, je vais donc me faire entendre. Vous me paraiſſez de braves gens, & faits pour être des nôtres. Dites-moi, n'êtes-vous pas de ces pauvres honnêtes que le Ciel a condamnés à vivre par adreſſe aux dépens des autres, qui les appellent voleurs ? Cette demande eſt peut-être inutile après la preuve que j'ai de votre talent. Ainſi, paſſons à autre choſe. Pourquoi donc n'avez-vous pas encore été à la Douane du Seigneur Monipodio ? —Quoi, l'on paie dans cette ville des droits à titre de Filou ? —Non : mais on va ſe faire inſcrire chez lui comme chef, pere & protecteur des braves de notre Communauté. —Ma foi, l'ami, ſi tout le Royaume payoit pour le brigandage, le Seigneur Monipodio ſeroit le plus puiſſant Prince de la terre. —Cela eſt juſte : mais nous ne voulons que des voleurs en titres. Ceux qui volent avec la renommée d'honnêtes gens, ou à couvert, ſont des âmes trop baſſes pour être reçus parmi nous. Nous exigeons que chacun ſe montre avec ſon viſage. Auſſi n'y a-t-il pas de fourbe parmi nous, ou il eſt bientôt exclus comme un coquin. Puiſque vous avez envie de bien faire, je vous conſeille en ami de venir avec moi lui faire obéiſſance à tems ; autrement ne vous

expoſez pas à voler ſans une cedule de ſa main ; ſans cela, il vous en coûtera cher. —Ma foi, reprit Rincon, j'avois toujours cru juſqu'ici que le métier de voleur étoit par-tout un état libre, exempt de tout droit, de toute taxe ; & que quand il falloit payer, c'étoit en gros, en donnant pour caution la gorge, ou au moins les épaules. Mais puiſque les choſes vont ici autrement, & que chaque pays a ſes uſages, nous allons nous conformer à ceux de cette contrée. Séville étant une des premières villes du monde, ſes uſages en ſont d'autant plus ſûrs. Oui, volontiers, nous allons vous ſuivre chez ce généreux protecteur. Je ne doute point, d'après la renommée de ſes exploits, que ce ne ſoit un homme titré à tous égards, & digne d'occuper la place où il eſt. —S'il l'eſt ! Tudieu ! oui, c'eſt un habile homme. Depuis quatre ans qu'il eſt notre défenſeur & notre père, il n'y a eu que quatre de nos confreres en équilibre, trente de rembrunis au fer chaud, & envoyés ſur des bateaux ailés pour écrire avec une plume de ſix piés. —Ma foi, l'ami, voila du nouveau pour nous. —Eh, bien, marchons ; je vous expliquerai cela en chemin. D'ailleurs, j'ai encore d'autres choſes à vous apprendre, & qu'il eſt indiſpenſable de ſavoir. Freres, être en équilibre chez nous, c'eſt faire le contraire des Danſeurs de corde. Ces gens-là marchent deſſus : chez nous, lorſqu'on eſt las de la vie, on ſe laiſſe garroter le cou : puis on ſe jette en bas d'une échelle, où l'on attend tranquillement les prières des bonnes âmes. Être rembrunis avec un fer chaud, c'eſt ſouffrir pour la gloire de la Communauté, qu'un frippon, par ordre de frippons, vous marque l'épaule d'un fer chaud, qui atteſte à jamais qu'on a bravé tous les dangers pour s'illuſtrer. Auſſi, ceux qui nous rejoignent, après avoir ainſi vu & ſenti mettre le ſceau à leur gloire, poſſèdent-ils les première places parmi nous. Écrire avec une plume de ſix piés, c'eſt ramer ſur les galères, où l'on devient corſaire public au profit du Roi, après l'avoir été ſur terre pour ſoi-même. Ainſi, exceptons la contrainte, vous voyez que quand on eſt une fois initié

dans notre Communauté, on a toujours l'eſpérance ou d'être voleur, ou de mourir avec gloire. Ceux qui ont fait la conquête du Mexique ſont-ils plus fameux que Matamore, Eſcamilla, Ginès, le Pauvre-Borgne, & tant d'autres, dont les noms ſont placés dans les faſtes d'Eſpagne, à la ſuite de ceux de nos Rois? Cortado, animé par ce diſcours, brûloit déjà de ſe diſtinguer par quelque action d'éclat. —Doucement, lui dit l'autre: il faut auparavant entendre les termes de l'art. Chaque métier a les ſiens. Auſſitôt il leur fait un long détail de termes conſacrés dans le tribunal de Monipodio, & qui n'étoient compris que parmis les confrères. —Je puis donc à préſent, vous demander ſans crainte, ſi vous êtes voleur, dit Rincon. Parlez-nous franchement: car vous n'iriez pas plus loin, ſi cela n'étoit pas. —Si je ſuis voleur! en doutez-vous encore, après ce que vous venez d'entendre. Oui, je le ſuis pour ſervir Dieu (1) & le Roi, & même les honnêtes-gens. Cependant, malgré mon habileté, je ne ſuis pas encore des fameux: l'année de mon noviciat n'eſt même pas encore révolue. —En vérité, reprend Cortado, voilà qui eſt nouveau pour moi. Je ne ſavois pas qu'il y eut de voleurs pour ſervir Dieu, & les honnêtes-gens. —N'importe, l'ami: laiſſons aux Théologiens à éclaircir cela. C'eſt ici une affaire de conſcience: chacun doit ſe ſentir; & l'on peut louer Dieu dans tous les états, & ſur-tout en obſervant les ordres que le Seigneur Monipodio donne à tous ſes enfans adoptifs. —Sans doute, dit Rincon, que ces loix doivent être ſaintes, puiſqu'elles ont l'avantage de faire adorer Dieu aux voleurs mêmes.

(1) Ces réflexions & les ſuivantes, ſont une ſatyre contre l'irréligion de ces tems-là. En effet, il eſt inconcevable que l'Eſpagnol fût auſſi ſuperſtitieux & auſſi débordé. Rien de plus ordinaire, que d'y voir alors un homme en aſſaſſiner un autre à la porte d'une Egliſe, & reclamer le droit d'aſyle ſacré. Il ſuffiſoit même d'avoir le pié ſur un terrain qui appartenoit à des Moines, pour être à l'abri de toute pourſuite.

—Oui, frere, cela eſt vrai; & jamais il n'y en eut de plus ſaintes. Auſſi n'y-a-t il pas d'état plus parfait que le nôtre. Nous donnons toujours quelque choſe de ce que nous volons, pour entretenir l'huile de la lampe d'une image miraculeuſe de cette ville : & nous avons vu de grands prodiges de cette bonne-œuvre. Ces jours derniers, un de nos confrères, qui avoit enchanté deux ânes, au point de les faire ſuivre au bout d'une corde, ſe ſentit ſerrer les pouces ſans chanter, malgré ſa faibleſſe, & une fievre quarte. Auſſi fut-il congédié chargé de bénédictions de la part des Juges qui s'intéreſſoient au bon état de ſa conſcience. Ce qui, certainement, ne peut-être attribué qu'à la vertu de cette image miraculeuſe, à laquelle il avoit beaucoup de dévotion. Autrement, il n'eut pas été capable de ſoutenir le premier branle; ce qui l'auroit infailliblement conduit au bout d'une corde, pour avoir menti à confeſſe. —C'eſt-à-dire, que voler chez vous, c'eſt enchanter: oui. —Mais on brûle les ſorciers. —Oui, frere: mais ce ſont les ſorciers qui ſe mêlent de magie noire. La nôtre eſt bien différente: rien de ſi ſimple. C'eſt de prendre hardiment tout ce qu'on peut. Or, il ne faut pour cela que de l'adreſſe. Vous voyez que nous n'armons pas l'enfer contre le ciel : auſſi, ne nous brûle-t-on jamais. Nous feſons en petit, ce que nos Alcades, nos Corrégidors, font en grand. Ce n'eſt même qu'en cela que nous pouvons être coûpables. Il s'agit ſeulement de ſavoir les bien imiter: ſans quoi, ils uſent du droit de nous donner des leçons. D'où l'ont-ils eu, ce droit; c'eſt ce que nous ne ſavons pas trop? Quoiqu'il en ſoit, ils en uſent: & le grand point: c'eſt de ne pas ſe trouver à leur école. Ce ſont des maîtres de trop mauvaiſe humeur. C'eſt pour nous en garantir que nous diſons tous les jours, ſans y manquer, notre roſaire avec beaucoup de dévotion. Nombre des nôtres ne volent même pas le vendredi. Le ſamedi nous nous donnons bien de garde de parler à une femme qui s'appelleroit Marie, de peur de profaner ce nom reſpectable.

En vérité, dit Cortado, voilà un inſtitut qui me

paroît admirable. Mais, dites-moi, fait-on autre reſtitution ou autre pénitence que ce dont vous venez de parler ? —Pour la reſtitution, c'eſt une choſe impoſſible. A l'imitation des premiers Anachoretes, tout ſe diſtribue en commun parmi nous. Nos gradués ont double part; mais à charge & condition d'inſtruire les confrères qui s'y ſeroient mal pris dans une œuvre de charité. Chacun de nous détaille dans l'aſſemblée, comment, en quel moment, il a ôté au premier venu ce qu'il avoit de trop. Si ces gradués s'apperçoivent qu'il ſe ſoit expoſé à quelque riſque, ils avertiſſent ce confrere, lui enſeignent des moyens plus directs & plus ſûrs; & en peu de tems, ils en font un grand maître, pour peu qu'il y ait de diſpoſition dans le ſujet. Auſſi, ne met-on, chez nous, en place, que des gens conſommés, chacun dans leur partie. Voilà comme les affaires ſont bien menées. Une ſeconde raiſon qui nous diſpenſe de reſtituer, c'eſt que nous n'allons à confeſſe que dans notre aſſemblée. S'il arrive de Rome quelque Bulle d'excommunication, jamais elles ne viennent à nos oreilles. Trop reſpectueux pour aller troubler les Égliſes, nous y laiſſons tranquillement faire les ſaintes cérémonies qui occupent les fidèles, pendant que nous ſommes uniquement attentif à leur dégarnir les poches. Ce qui fait que nous ne ſavons jamais ce qu'on y dit: par ce moyen, notre conſcience eſt toujours tranquille. Une loix eſt nulle pour celui qui ne la connoît pas. Les jours de Jubilé, jours de pardon général, nous profitons de cette faveur pour nous blanchir avec les autres. Comme ces indulgences plénières ſont très-fréquentes, nous ne riſquons pas de mourir en péché mortel. Une de nos loix nous oblige même de voler double & triple ces jours-là.

Comment! dit Cortado : vous appellez cela une vie ſainte ? —Qu'a-t-elle donc de mal? N'eſt-il pas plus mal d'être Hérétique, Apoſtat? —Cela eſt vrai: un Hérétique eſt ennemi de Dieu: au lieu qu'un voleur n'a pas été regardé par-tout comme un homme dangereux à l'Etat. De ſages Légiſlateurs ont penſé que

c'étoit un moyen de rendre les gens plus attentifs à la conſervation de leurs biens. Or, ce ſont les biens particuliers qui ſont ceux de la patrie. Elle a donc toujours des reſſources avec des citoyens vigilans. —Tous ces raiſonnemens-là ne valent pas grand-choſe. Quoiqu'il en ſoit, nous avons des Caſuiſtes qui ont ſoutenu des principes encore plus abſurdes : ainſi, n'approfondiſſons pas davantage. L'intérêt, en général, a toujours été la règle de la doctrine. Mais, quand donc arriverons-nous chez le Seigneur Monipodio ? —Nous y ſommes tout-à-l'heure : car j'apperçois déjà ſon hôtel. Vous voudrez bien reſter tous deux un inſtant à la porte : car il faut que je ſache s'il n'eſt pas occupé. C'eſt en général le moment qu'il donne audience. Or, un Roi même n'entreroit pas chez lui lorſqu'il tient aſſemblée. Nous voici à la porte. —Fort bien, dit Rincon. Le Filou les quitte, & entre, quelque pas plus loin, dans une maiſon d'aſſez mauvaiſe apparence. A peine étoit il entré, qu'il reparut à la porte : il appelle les deux camarades, les introduit dans une petite cour pavée de briques, très-nettes, & auſſi rouges que du vermillon. D'un côté, il y avoit un banc de trois piés ; de l'autre, une grande cruche égueulée, avec un petit pot en auſſi bon état. Près de là, étoit une natte de jonc, & au milieu un pot avec un pié de baſilic.

Rincon & Cortado conſidéroient attentivement la maiſon, en comptoient tous les meubles qu'ils pouvoient appercevoir, en attendant que Monipodio deſcendit. Comme il tardoit, Rincon ôſa entrer dans une des deux petites ſalles qui donnoient ſur la cour. Il y vit deux fleurets, & deux targes de liège pendues à des cloux. Le long du mur étoit un grand coffre ſans couvert ; le ſol étoit garni de trois nattes de jonc. A la muraille étoit collée une image de la Vierge, de gravure des plus brutes. Plus bas, pendoit un petit cabas de palmier, à côté duquel on voyoit une méchante écuelle clouée au mur, comme pour ſervir de bénitier ; ce qui étoit vrai. Rincon s'imagina que le cabas ſervoit de tronc pour recevoir les aumônes.

Comme ils étoient à conſidérer cet ameublement, deux jeunes gens de vingt ans environ, mis en Étudiant, paroiſſent dans la ſalle. Quelques momen après, arrivent deux confrères de la hotte, & un aveugle. Sans dire un ſeul mot, tous les quatre ſe promenent dans l'appartement, de la maniere la plus déſintéreſſée. Deux vieillards, à qui leurs lunettes donnoient un air de gravité, ne tarderent pas à paroître. Ils avoient à la main un roſaire à gros grains. Après lui vint une vieille mégere toute ridée, qui entra en ſilence, prit de l'eau bénite avec un air fort dévôt, fit une génuflexion devant l'image, baiſa trois fois la terre, tendit les bras, leva les yeux au ciel, & ſe remit avec effort ſur ſes piés, alla mettre ſon aumône dans le cabas, puis gagna la cour, où étoient déjà paſſés les autres. Ils ſe trouvoient là au nombre de quatorze, ou quinze, tous gens de différens talens. Arriverent les derniers deux braves, & biſarrement arrangés. Jeunes l'un & l'autre, ils avoient un chapeau profond à large bord, une fraiſe toute roide d'empoix, des bas de couleur, des jarretieres pendantes, une épée de longueur illégale (1), une paire de piſtolets au lieu de poignard. A leur ceinture pendoit une petite targe. En entrant, ils tournerent la tête pour regarder les deux poſtulans, & s'avancerent juſqu'à eux, leur demandant s'ils étoient de la confrairie. —Oui, répond Rincon, d'un air ferme; & les très-humbles ſerviteurs de votre Seigneurie.

Arrive le moment où devoit paroître le grand Monipodio, perſonnage auſſi craint qu'eſtimé de cette compagnie de braves. Il paroiſſoit avoir 45 ans, avoit une haute taille, le tein fort rembruni, les ſourcils épais, & ſe joignant l'un à l'autre, la barbe noire, & les yeux enfoncés dans deux profondes cavités. Sous une longue cappe, qui lui battoit les piés, il

(1) La longueur des épées a été long-tems fixée par les loix en Eſpagne.

n'avoit que la chemiſe, dont le col abattu laiſſoit voir ſur ſa poitrine une forêt épaiſſe de poils noirs. Quelques méchans chiffons entortillés autour de ſes jambes lui tenoient lieu de bas. Ses gros ſouliers étoient auſſi garnis de cloux que la porte d'une citadelle. Un chapeau en forme de cloche, & large de bord, lui déroboit preſque toute la tête. Une large écharpe, paſſée en bandoulière, lui tomboit des épaules à la ceinture, où étoit attaché un ſabre large & court. Il avoit les mains courtes, les doigts gros, les ongles crochus. Il ne laiſſoit voir ſes jambes que par inadvertance. De larges piés calleux, ſervoient de baſe à cette figure groteſque, la plus ſingulière qu'on vit alors dans toute l'Eſpagne. Le guide, qui avoit amené nos deux compagnons, deſcendit avec lui. Il les prit par la main, pour les préſenter à Monipodio. —Seigneur protecteur, voici les deux jeunes braves dont je vous ai parlé. Examinez-les, & vous verrez qu'ils ſont dignes d'entrer dans notre confrairie. —Oui-da, je vais le faire. J'oublioís de dire que tous ceux de l'aſſemblée avoient fait une profonde révérence à Monipodio, lorſqu'il parut, excepté les deux premiers braves qui avoient paru dans la ſalle. Ils n'avoient fait qu'ôter à-demi leur chapeau, & avoient continué de ſe promener d'un côté de la cour, tandis que Monipodio alloit comme en rêvant de l'autre.

Il demande aux deux camarades quelle eſt leur profeſſion, leur patrie, leur famille. —Seigneur, notre profeſſion vous eſt déjà connue, puiſque nous venons nous ranger parmi les vôtres. La patrie eſt une choſe qui doit vous être indifférente: & nos familles vous intéreſſent encore moins, pour ce que nous avons à faire avec vous. Vous ſavez que nous ne ſommes pas ici pour faire vœu de religion. —C'eſt bien dit, mes amis; il vaut mieux cacher qui l'on eſt, lorſqu'on prend un tel parti. Au moins, ſi le ſort n'eſt pas toujours favorable, une famille n'a pas la diſgrace d'avoir l'extrait mortuaire d'un de ſes membres dans le greffe d'un tribunal, où l'on marque ſoigneuſement, tel jour, un tel, fils d'un tel, a été fouetté, pendu,

ou brûlé. J'avoue que cela ſonne mal aux oreilles du peuple : mais, parmi nous, on penſe différemment. Auſſi, ne fait-on pas un myſtere de ſa patrie ni de ſa famille. Vous nous direz cela quand il vous plaira. Je ne vous demande à préſent que votre nom, ou celui que vous voulez prendre dans la confrairie.

Seigneur, je m'appelle Rincon ; & moi Cortado, dit l'autre. —Fort bien. Déſormais on vous appellera vous, Rinconet, & vous Cortadille. Ce ſont deux noms qui viennent on ne peut mieux à votre âge, & à nos uſages. Puiſſent ces noms être ceux de deux confreres qui ſeront diſtingués par leur bravoure & leur fidélité, dans les faſtes de notre Communauté : car je ſuis bien-aiſe de vous dire que nous tenons un regiſtre exact de tous nos amis & bienfaiteurs. Tous les ans (1) nous faiſons dire une meſſe pour eux : elle ſe paie, & graſſement, avec le centieme denier de ce que l'on dîme chez nous ſur le Public. L'Aumônier nous aſſure que ces meſſes ſont d'une efficacité miraculeuſe, pour le ſalut de ceux des nôtres qui ont eu le malheur de ne pas vivre aſſez long-tems pour jouir du fruit de leurs travaux. Selon lui, les plus jeunes martyrs ſont ceux qui y ont le plus de part. Le Corrégidor qui nous fait pourſuivre, l'Archer qui nous arrête, le Bourreau qui nous immole, ceux mêmes qui crient contre nous, au voleur, lorſque nous avons le bonheur d'échapper, celui qui s'oppoſe à la foule qui veut nous ſaiſir, les familles des confreres, chacun, dis-je, a part à ces prieres. Auſſi, n'y-a-t-il pas de Géolier, de Bourreau, de Greffier, de Juge, qui ne s'y trouvent tous les ans, lorſqu'ils ont une fois connu avec quelle libéralité nous reconnoiſſons leurs ſervices. Ces gens ſont alors aſſez honnêtes pour convenir qu'il n'y a pas de délit qui ſoit peché, ni de péché

(1) Ce que Cervantès avance ici eſt la pure vérité. Tout ſe paſſoit ainſi dans ce bureau public de Filoux dont j'ai parlé. Voyez le Licentié de Verre.

qui mérite une rigoureuſe punition, encore moins la mort : & ſi quelques-uns de nos confrères périſſent, ce n'eſt qu'entre les mains de ces Juges, qui voudroient que nous ne volaſſions le public que pour eux, ſauf le centieme denier qu'ils conſentent à nous laiſſer : or, c'eſt-là une injuſtice, ſans doute. Malgré cela, ils ne ſont pas exclus de ces prieres : car il faut aimer ſon prochain ſans exception.

—Seigneur Monipodio, dit Rinconet, voilà, ſans contredit, une fondation qui prouve bien votre excellente judiciaire : on ne vous connoit pas encore aſſez, malgré votre grande renommée. Ce n'eſt pas à tort que notre guide nous a dit, qu'on ne venoit chez vous que pour ſervir Dieu & le Roi. Comme nos peres & meres ſont encore vivans, nous vous les ferons connoître par la ſuite, ſi nous avons le bonheur de parvenir dans votre confrairie : car nous voulons qu'ils ayent auſſi part à l'efficacité de cet anniverſaire, de quelque maniere que ce ſoit. —Telle eſt auſſi mon intention, dit ce protecteur. Auſſi-tôt il appelle le guide ; viens ici, Ganchuelo. Les portes ſont-elles fermées ? —Oui, Seigneur : il y a même trois ſentinelles aux environs : ainſi, ne craignez pas de ſurpriſe.

Mais, revenons à ce que j'ai à vous dire, reprend Monipodio. Voyons quels ſont vos talens, jeunes gens. —Moi, répond Rinconet, je tromperois le diable aux cartes ; eut-il ſix paires de lunettes, je lui ferois paſſer un as pour un roi, un dix pour un ſix, tout ce qui paroît ſur le tapis eſt toujours raflé par ces doigts leſtes, qui me valent mieux que cent vaiſſeaux en mer. —L'ami, tout cela eſt bon : mais avec cet avantage, on ne fait jamais que de petites affaires. D'ailleurs, la perte du tems y eſt conſidérable : & les enfans en font autant. Les dupes de cette eſpece ne ſe rencontrent pas tous les jours. Ces bonnes diſpoſitions me font cependant plaiſir. Avec une douzaine de leçons, j'eſpère faire de toi un des plus habiles maîtres : car tu me parois avoir de l'intelligence. Je t'en dirai davantage dans un moment. Sei-

gneur, je ſuis prêt à vous entendre, & à obéir aveuglément à vos ordres. —Et toi, Cortadille, que ſais-tu de mieux? —Moi, je ſai ne prêter rien, pour tirer très-groſſe uſure: de ſorte que mes revenus ſont toujours fondés ſur mon adreſſe à ne rien laiſſer aux autres. Car, prendre pour ſe faire pendre, il faut tout ou rien. Pour peu qu'une valiſe ſoit groſſe, je la fais accoucher en deux minutes; & je me charge de l'enfant. —Tu ne ſais que cela, l'ami? —Non, Seigneur. C'eſt peut-être mes péchés qui en ſont cauſe: car, le Ciel ne donne des talens qu'à ceux qui les méritent. Cependant, j'ai envie de bien faire. —Ne t'afflige pas, camarade. Tu es venu chez un maître, & dans une école, où tu auras d'excellentes leçons, qui ne te laiſſeront rien à déſirer pour perfectionner tes heureux talens naturels. Et le courage, répond-il à ton induſtrie? —Du courage, jamais lion n'en a eu d'avantage.

Tout cela eſt très-bon. Il s'agit à préſent de vous initier à nos myſtères. Vous ſavez, amis, que chaque profeſſion a ſes principes & ſes rits. C'eſt ſur-tout dans la nôtre, que ces rits & ces uſages ſont de rigueur. Vous ne voudriez pas reſter parmi nous comme des intrus, & être à jamais exclus des charges. Mais pour y parvenir, ce ne peut-être qu'après une initiation des plus rigoureuſes. Après cette épreuve, vous ſerez revêtu du caractere de ſujet du grand Monipodio. Je vous obſerve auparavant, que tout eſt volontaire chez nous juſqu'à la fin de l'année du noviciat. Vos heureuſes diſpoſitions vous en font diſpenſer, & je ne doute pas que les confrères ici préſens n'y conſentent. Mais ce tems d'épreuve paſſé, & l'inauguration faite, vous ne devez plus avoir d'autre volonté que mes ordres & l'intérêt de la confrairie: duſſiez-vous périr ou les armes à la main, ou victimes des Juges qui ne ſe croiront pas aſſez payés de la rétribution que nous leur donnons, ſelon les circonſtances, pour nous rendre un confrere que nous eſtimons. En général, nous ſommes aſſurés de rechapper trois fois le même homme de la corde, s'il tombe

dans les mêmes mains. A la quatrieme, nous le laiſſons en proie à ces brigands : parce que ce ne peut être que par maladreſſe qu'il ſe fait prendre. Dès-lors il ne mérite plus d'être des nôtres. Si même il s'évade de lui-même, il ne rentre chez nous que pour être le dernier & le valet des confreres. Ainſi, mettez-vous en tête de vous défendre juſqu'à la mort, plutôt que d'être pris. Êtes-vous donç l'un & l'autre bien déterminé à ſubir l'épreuve ? Sondez-vous avant de répondre. —En vérité, Seigneur Monipodio, vous préſumez bien mal de nous ! Il nous ſemble que lorſqu'on veut faire tout ce qu'il faut pour être pendu, on doit le faire volontiers : ainſi, quelle que ſoit l'épreuve que vous nous faſſiez ſubir, vous allez nous voir incapables d'être de faux freres.

A ces mots, le protecteur ordonne de voir une ſeconde fois ſi les portes ſont bien fermées. Deux confreres rentrent dans la ſalle, & vont chercher tous les inſtrumens néceſſaires à l'épreuve. Pendant ce tems-là, on fait aſſeoir les deux poſtulans, chacun ſur un bloc, & on leur bande les yeux, avec ordre de reſter-là juſqu'à ce qu'on vienne les prendre par le bras pour les conduire ailleurs. Une demi-heure ſe paſſe : on vient leur lier les mains ſans leur dire un mot, puis on les conduit dans un petit jardin. Là, on leur ôte le bandeau. Malgré leur ferme réſolution, Rinconet & Cortadille ſont fort étonnés de ſe voir au milieu d'un cercle de gens qui leur préſentent de tout côté la pointe d'une épée nue. Monipodio, d'un ton menaçant, leur dit : vous êtes deux traîtres, qui êtes, ſans doute, venus ici, pour eſpionner ce qui s'y paſſe, & nous livrer de maniere ou d'autre à la Juſtice. Ainſi, vous aller ſubir le ſort de ceux que vous voyez accrochés ſous cet appentis, pour avoir eu le même deſſein que vous. Qu'on plante donc une potence devant ces deux fourbes : cependant, s'ils veulent ſe confeſſer, je leur donne encore le tems de ſe reconnoître, & qu'on aille chercher notre Aumônier. Rinconet & Cortadille pâliſſent. Comment ne pas prendre la choſe ſérieuſement, en voyant une dou-

zaine de pendus ſous l'appentis. Il eſt vrai qu'ils avoient tous la face tournée vers la muraille ; mais on appercevoit diſtinctement leurs piés, qui pendoient plus bas que les manteaux dont ils étoient couverts. La potence n'étoit pas encore dreſſée, qu'il paroit dans le jardin un Moine, tenant d'une main un crucifix, & un reliquaire de l'autre. On lui apporte un ſiége. Il prend le ton le plus ſérieux, verſe même quelques larmes, en plaignant le ſort des deux camarades qu'il embraſſe, & les exhorte à la mort. Les deux camarades ſe regardent. —Feinte, ou vérité, dit Cortadille, n'importe, mon père. Nous ſavons que nous ſommes entre les mains d'une troupe de brigands. Ainſi, nous ſommes prêt à ſubir le ſupplice auquel nous étions réſolus avant d'entrer ici : confeſſez-nous. Tôt ou tard ce devoit être notre ſort. Nous mourrons au moins innocents. Puis, s'adreſſant à Monipodio : —Lâche protecteur, tu crois peut-être que nous allons te demander la vie : non. Puiſſes-tu ſeulement avoir le tems de te reconnoître comme nous, & ne pas mourir dans une impénitence finale. Nous pouvons encore nous excuſer en quelque ſorte, ſur l'imprudence de notre jeuneſſe ; mais l'habitude du crime, dans lequel ton cœur eſt endurci, ne te laiſſera jamais que des remords infructueux, & tu périras comme un chien, après avoir vécu en ſcélérat. —Confeſſeur, repartit Monipodio, faites votre devoir, & qu'on exécute ces deux drôles-là promptement : vous ſavez que vous ſerez bien payé. Je reviens dans une demi-heure : & vous, mes gens, ne quittez pas ces deux eſpions, qu'ils n'aient remplacé les deux plus anciens qui ſont ſous cet appentis.

Monipodio ſe retire, en attendant, dans la ſalle qui donnoit ſur la cour. La confeſſion faite, on paſſe une corde au cou des deux camarades, on les garotte de la tête aux piés, & on les monte ſur l'échelle. Rinconet & Cortadille, réellement perſuadés qu'ils alloient mourir, ne purent retenir leurs larmes. Le Moine, de ſon côté, leur répétoit ſans ceſſe d'offrir leur vie en ſacrifice pour l'expiation de leurs fautes paſſées.

On alloit les jetter en bas, lorſqu'il arrive dans le jardin une vieille de ſoixante ans au moins, toute eſſoufflée, demandant grace pour quelques minutes ſeulement : qu'elle avoit quelque choſe à dire au Confeſſeur. A l'inſtant elle s'approche de lui, lui parle à l'oreille, s'arrache les cheveux, ſe frappe la poitrine, & ſe rend en boîtant des deux côtés dans la ſalle. Un inſtant après, elle en ſort avec Monipodio, s'approche de la potence avec lui. —Seigneur, lui dit-elle, vous ſavez ce que je viens de vous dire : le père Confeſſeur eſt incapable de vous en impoſer. Vous m'avez promis de vous laiſſer fléchir. J'attends ici l'effet de votre clémence. Sans faire mourir ces deux téméraires, il eſt un moyen de vous garantir de leur mauvais deſſein. Qu'on les deſcende dans le caveau des faux freres. —Soit, dit Monipodio : je leur prouverai que je n'ai pas le cœur ſi dur qu'ils le penſent.

Auſſitôt on les deſcend de l'échelle, on leur paſſe des cordes ſous les bras. Le guide qui les avoit amenés, leur dit : —Si vous ne m'euſſiez pas menacé en chemin, tout cela ne vous ſeroit pas arrivé. Vous avez douté de ma franchiſe : je ne pouvois plus riſquer de vous laiſſer aller, ſans expoſer notre Communauté : nous vous tenons : allez donc oublier à jamais, dans ce caveau, que vous m'avez connu. Vous y aurez compagnie ; & l'on vous empêchera d'y mourir de faim. Nous ne voulons, pour confrères, que des gens incapables de ſe ſoupçonner les uns les autres, loin d'être aſſez ôſés pour ſe menacer. Allez en paix. A ces mots, on leve une trappe, & on les deſcend dans une cave, où on les délie. Ils y voient pluſieurs hommes tout déguenillés, à la faveur d'une lampe, qui jettoit là une ſombre lumiere. Ces gens, comme déſeſpérés, plaignent le ſort des deux nouveaux hôtes, gémiſſent auſſi ſur le leur propre. Rinconet & Cortadille leur racontent tout ce qui venoit de ſe paſſer. Mais, ce qui les tenoit encore dans le doute, c'étoit ce Confeſſeur : ils ne pouvoient pas ſe perſuader qu'un homme, d'un caractere auſſi reſpectable, put ſe prêter à ces horribles manœuvres. D'un autre côté, il leur avoit parlé trop ſérieuſement,

devrions-nous être écorchés à coups de lanières. Si c'eſt-là ce que nous venons d'entendre : qu'on nous ôte d'ici : nous aimons mieux mourir promptement, que d'y reſter dans le déſeſpoir. On frappe encore à l'ouverture : les cris redoublent. Les deux camarades frémiſſent d'horreur & de rage dans ce caveau où ils étoient près de ſe tuer en ſe précipitant la tête contre les murs. Mais ils apperçoivent des cordes qu'on leur deſcend en les appellant. Ils ſe lient, & on tire d'abord Rinconet, à qui l'on bande auſſitôt les yeux. Attend, crie-t-on à l'autre : ton tour va venir. On conduit Rinconet ſur le bord d'un large trou, d'environ trente piés de profondeur, & dont le fond étoit garni de paille, d'étoupe & de foin. Là, ſans qu'il ſache où il eſt, on lui dit que le ſort des traîtres, tels que lui, étoit d'être brûlés vif. Quatre confrères le ſaiſiſſent, & le jettent dans le trou. Auſſitôt on apporte quatre torches ardentes, du chanvre enduit de poix & de ſoufre qu'on allume, en lui criant de dire ſon *confiteor*.

Rinconet jure ciel & terre que jamais il n'eſt venu chez eux dans l'intention de les trahir. —Non, ce n'eſt pas le ſupplice du feu qui m'effraie : ſi je l'avois mérité, je le ſubirois en héros. Mais tout ſcélérats que vous êtes, tels enfin que je voulois être avec vous, vous êtes hommes, par conſéquent incapables de faire périr ſi cruellement un innocent, ſans autre motif que des ſoupçons mal-fondés. Laiſſez-moi au moins le tems de vous montrer ma franchiſe. —Allons, reprit la vieille, ſuſpendez, juſqu'à ce que ſon camarade ait chanté. Alors on lui tend des cordes : il ſe rattache, & on le tire du trou.

Monipodio paroît. —Comment, le traître n'eſt pas encore rôti ? —Non, dit la vieille. Faites un acte de clémence aujourd'hui : ne fut-ce que pour un quart-d'heure. On remet un bandeau à Rinconet, & on le conduit dans la ſalle qui donnoit ſur la petite cour. On le garde pendant qu'on tire Cortadille du caveau. Cortadille, les yeux bandés, eſt pareillement conduit ſur le bord du trou, & on l'y jette comme Rinconet.

—Traître, lui crie-t on, tu n'es venu chez nous avec ton camarade, que pour nous vendre & nous livrer à la juſtice. Tu auras beau proteſter du contraire, nous ſavons tout. Il a ſubi le ſupplice qu'il méritoit. Ne perds pas le fruit de l'abſolution que tu as reçue hier. Avoue tout, peut-être que nous aurons pitié de ta jeuneſſe, au moins d'ici à ce que nous puiſſions mieux te connoître : autrement, tu vas périr ici avec des chats, des vipères & du ſoufre, que nous allons jetter tout embraſé où tu es.

Cortadille, perſuadé que les tourmens avoient extorqué à ſon camarade des aveux contraires à ſa conſcience, leur répond : —Il eſt inutile de prolonger ma vie d'un quart-d'heure pour me faire ſouffrir : ayez au moins pitié de mon âme : & ne la faites pas périr éternellement en me jettant dans le déſeſpoir. Si c'étoit ici où le Ciel vouloit que j'expiaſſe mes fautes, je me réſigne à ſa volonté : ſoyez donc les inſtrumens de ſa vengeance : mais, jamais vous n'aurez de moi des aveux contraires à ma conſcience. A mon dernier moment, je vous proteſte, que mon intention étoit réellement de vivre parmi vous, & avec toute la franchiſe du plus zélé de vos partiſans. Faites de moi ce que vous voudrez ; mon camarade ne peut m'avoir chargé que dans l'eſpérance d'éviter le ſupplice que vous lui deſtiniez. Epuiſez donc votre rage.

Déjà l'on avoit jetté un chat dans le trou, lorſque la vieille fait entendre ſa voix. —Va, mon fils, j'ai obtenu deux heures de répit pour toi : on va te remonter, & tu nous diras ce que tu as dans l'âme. Songe que je puis tout ici. Si tu es ſincère, tu verras ce que je ferai pour toi. A ces mots on le tire du trou ; &, les yeux bandés, il eſt conduit dans la ſalle où Rinconet & ſes gardes étoient dans le plus grand ſilence. —Que perſonne ne parle ici, dit Monipodio, d'un ton de voix menaçant, à moins que je ne l'interroge, & qu'on débande les yeux à ces deux eſpions. A ces mots, Cortadille tranſporté de joie de revoir Rinconet, qu'il croyoit mort, ſe jette aux genoux de

Monipodio. —Oui, Seigneur Protecteur, faites-moi mourir à préſent comme il vous plaira, puiſque Rinconet vit encore. Rinconet ſe raſſure auſſi un peu. —Camarades, répond le Protecteur, voici ſur cette table l'inſtrument de votre mort, ſi je vous trouve ici en contradiction dans une ſeule parole. Auſſi-tôt il les queſtionne ſur leur famille, leur père & mère, leur profeſſion, enfin ſur tout ce qui pouvoit les concerner; mais ſur-tout ſur les vues qu'ils avoient eues en ſe rendant chez lui. Il ordonne qu'on aille chercher l'Aumônier. Il entre, dit aux deux camarades de ſe mettre à genou. Un borgne prend le coutelas qui étoit ſur la table: leur tâte la nuque, & dit, Seigneur Protecteur, parlez:

Monipodio s'adreſſe aux deux camarades. —Êtes-vous déterminés à ſoutenir, au péril de la vie, les intérêts de notre Communauté. —Oui. —Vous ſentez-vous en état, au milieu des plus grands ſupplices, de ne jamais déceler nos confrères? —Oui. —Promettez-vous, jurez-vous de ne point les trahir dans l'eſpérance, ou de quelque récompenſe pécuniaire, ou de vous ſauver la vie ſi vous étiez pris? —Oui. —Renoncez-vous à toute ſociété, cotterie, compagnie, liaiſon, pour vous attacher à nous ſans réſerve? —Oui. —Jurez-vous une obéiſſance aveugle à vos ſupérieurs, ſur-tout au Protecteur, ſoit moi, ſoit tout autre. —Oui. —Excepté père, mère, frère, ſœur, jurez-vous de voler, piller, tout ceux que vous pourrez ſurprendre? —Oui. —Jurez-vous de ne tuer perſonne que dans le cas d'une défenſe forcée? —Oui. —Jurez-vous de ne parler de votre vie à perſonne, pas même aux confrères préſens, de ce qui s'eſt paſſé à votre égard, depuis que vous êtes entrés ici, & de ne jamais déceler ce lieu de nos aſſemblées? —Oui. Soyez donc au nombre des nôtres, & n'oubliez pas que la mort ſuit de près un faux frère qui nous a manqué. Raſſeyez-vous, & qu'on remette le coutelas ſur la table.

Tous les aſſiſtans confirmèrent unanimement le dire du protecteur, & lui demandèrent qu'il fut permis

aux deux nouveaux frères de jouir de toutes les prérogatives de la Communauté. Rinconet & Cortadille n'étoient pas encore revenus de leur frayeur, lorſque Monipodio leur dit de venir l'embraſſer, lui & la vieille, qui étoit aſſiſe à côté de lui. Alors il leur dit: —Je vous accorde donc les immunités qu'on me demande pour vous.

Je connois trop bien votre courage, votre ſincérité, votre réſolution déterminée, pour vous refuſer le moindre avantage. Perſévérez, rendez-vous de plus en plus dignes de l'eſtime de vos confrères. Vous voyez combien il vous chériſſent déjà. Votre bonne mine, votre manière de parler me donnent lieu de préſumer tout le bien poſſible de vous. Sachez cependant que les faveurs que je vous accorde ne ſont pas ordinaires dans notre Confrairie. Je vous diſpenſe donc de payer moitié du premier vol que vous ferez : vous ne ferez aucun des ſervices des ſulbalternes pendant cette première année : par exemple, vous ne ferez aucun meſſage, vous ne porterez aucune proviſion aux confrères malheureux, que les Alguazils ont traînés en priſon. Rien de ce que vous prendrez n'entrera ici pour le bien de la maiſon. Vous volerez franc & net. Divertiſſez-vous, faites la vie ſans demander aucune vacance, aucune exemption d'office au tribunal : vous entrerez, & ſerez par-tout au pair avec les confrères majeurs, lorſque bon vous ſemblera : enfin, vous êtes tout à vous, pendant un an, comme il eſt d'uſage lorſqu'on a fait le noviciat.

Rinconet & Cortadille, revenus de leur frayeur, témoignèrent leur gratitude avec les termes les plus énergiques. —Oui, Seigneur Protecteur, nous ſentons le prix de ces avantages. Puiſſions-nous avoir bientôt occaſion de vous montrer que ni fouet, ni galère, ni gibet, ne peut nous intimider. A l'inſtant frappe à la porte un jeune homme : on lui ouvre : il entre tout eſſoufflé, & dit que l'Alguazil (1) des vagabonds

(1) Eſpèce de Prévôt, au tribunal duquel étoient portés tous les cas de grande police.

venoit droit au logis, ſans cependant être accompagné d'aucun eſtafier. —Compagnons, dit Monipodio, point de trouble. C'eſt notre meilleur ami. Jamais il ne vient ici pour notre déſavantage; je vais lui parler un moment dehors. La compagnie ſe raſſura. Monipodio ſe préſenta à la porte, parla à l'Alguazil, & rentra auſſi-tôt. —Qui, d'entre nous, confraires, s'eſt trouvé ces jours derniers dans la place de Saint Salvador? —C'eſt moi, dit Ganchuelo. —Pourquoi donc ne m'a-t-on pas donné avis d'une bourſe ambrée qui ſe trouve priſe là avec quinze écus d'or, deux réaux & quelques maravedis. —Cela eſt vrai, Seigneur. J'ai connoiſſance de la priſe; mais je ne ſai pas, je ne puis même imaginer, qui l'a dérobée. —Camarade, point de détour ici. Nos ſtatuts ſont trop clairs pour être mal conçus. L'Alguazil demande la bourſe: c'eſt mon ami: tous les jours il nous oblige. Il eſt vrai qu'il a ſouvent part au gâteau: mais il faut que tout le monde vive. —Seigneur, je jure que j'ignore celui qui l'a priſe, & où elle eſt paſſée. A ces mots, Monipodio ſe courrouce au point, que le feu ſembloit lui ſortir par les yeux. —Confrères, non que perſonne ici ne penſe violer nos loix & nos uſages: il y perdroit la vie. Qu'on me diſe où eſt le butin: ſi l'on apprehende de payer les droits à la ſociété, j'y ſatisferai de ma propre bourſe. Le preneur aura même ce qui devoit lui en revenir. A quelque prix que ce ſoit, il faut que l'Alguazil s'en retourne content.

Ganchuelo fait encore mille ſermens, jure qu'il ne connoît point le voleur, & même ne pas l'avoir vu. Mais c'étoit jetter de l'huile ſur le feu. Monipodio ne ſe connoit plus de colère: la compagnie alloit auſſi ſe fâcher, de voir qu'on violoit les loix les plus ſacrées de la Communauté; des loix auſſi ſages! Rinconet voyant ce trouble, ce tumulte, jugea-à-propos de tout calmer, en ſacrifiant même ſes propres intérêts, & de donner ſatisfaction au Protecteur, qui crêvoit de rage. Il s'approche de Cortadille, lui demande avis, & tire la bourſe de ſa poche. —Calmez-vous, frères, voici la priſe ſans qu'il y manque une obole, de ce qu'

l'Alguazil réclame. Cortadille me l'avoit remiſe avec un mouchoir, qu'il eſcamota au même maître, ſeulement pour dire qu'il ne lui laiſſoit que ce qu'il n'avoit pas vu. Cortadille tira auſſi-tôt le mouchoir, & le préſenta à l'Aſſemblée. Monipodio voyant le mouchoir. —Que Cortadille le bon garde ce premier gage de ſa bravour. Outre cela, je lui tiendrai compte de ce ſervice. La bourſe va être remiſe à l'Alguazil. Elle appartient à un Sacriſtain de ſes parens. Faites attention au proverbe, qui dit, donne un œuf pour avoir un bœuf. L'Alguazil nous dédommagera au centuple. Il fait plus pour nous en un jour, que nous ne pouvons faire pour lui en mille. Toute l'aſſemblée goûta très-fort ce trait de généroſité des deux nouveaux compagnons, & la réſolution qu'avoit priſe le Protecteur de rendre la bourſe à l'Alguazil. Cortadille eut le ſurnom de *brave*, avec autant d'emphaſe, que s'il eut été Don Alfonſe Perez de Guſman, le *brave*, qui jetta ſon couteau, des murs de (1) Tariſe, pour couper la gorge à ſon fils unique.

(1) Ce trait, l'un des plus mémorables de l'hiſtoire de l'Eſpagne, mérite d'être rapporté. —Sanchez, Roi de Caſtille, ayant chargé Alphonſe Perez de Guſman de défendre la ville de Tariſe, qu'il avoit priſe ſur les Maures; Jean, frère de Sanchez, paſſa chez le Roi de Maroc, lui demanda des troupes pour aſſiéger Tariſe (Carteia). Alfonſe la défendit avec une intrépidité dont il eſt peu d'exemples. Son fils unique, dans ces circonſtances, fut pris par les Maures, qui l'amenèrent ſous les remparts de la ville, menaçant Alphonſe d'égorger ce fils unique, s'il ne rendoit la place. Si j'avois cent fils, répondit Alphonſe, duſſent-ils tous périr, je n'oublirois jamais mon devoir. A ces mots il prend ſon couteau, le jette aux Maures. Traîtres, voici de quoi immoler votre victime. Le fils ne tarda pas à expirer. Il ſe répand de grand cris au meurtre de l'innocent. Alfonſe en demande la cauſe. —C'eſt, lui dit-on, votre fils, que Jean vient de faire égorger. —N'eſt-ce que cela? dit-il. Je croyois, ma foi, que la ville étoit priſe. Il retourna à table avec ſon épouſe, en diſant à ſes troupes: allons amis, ſachez que vous n'avez à faire qu'à des lâches. Cette intrépidité déconcerta les ennemis, qui le retirèrent.

Monipodio rentroit après avoir ſatisfait l'Alguazil. Il apperçoit deux jeunesfemmes qui le ſuivent. Elles avoient les joues & les lèvres couvertes de vermillon; la poitrine crepie de blanc, & une demie cape de ſerge croiſée d'Aſcot. Leur air hardi annonçoit aſſez leur perſonnage. Rinconet & Cortadille virent bientôt que c'étoient de ces femmes ſans façons, avec leſquelles il y a quelquefois à gagner, quelquefois à perdre; & ils ne ſe trompèrent pas. Car, à peine furent-elles entrées, que l'une alla ſe jetter, bras tendus, ſur Chiquiznaque, & l'autre, ſur Manifer. On s'embraſſa réciproquement. Manifer étoit un brave, qui étoit ainſi nommé, pour avoir remplacé avec une main de fer, celle que l'Exécuteur de la haute Juſtice lui avoit coupée, dans la jeuneſſe. Après les embraſſades, Manifer leur demanda ſi elles apportoient de quoi mouiller un peu le gozier. —L'ami, je n'apporte rien, mais Silvatille, ton galopin, va venir avec ſa (1) corbeille pleine de rafraîchiſſemens: & tu verras que j'ai bien fait les choſes. Cela étoit vrai: à peine eût-elle parlé, que Silvatille entra avec ſa corbeille, pleine de proviſions, couverte d'un linge.

Alors Monipodio ordonna qu'on prit une des nattes de jonc qui étoient dans la ſalle, & de l'étendre au milieu de la cour. Tous, ſelon ſes ordres, prirent ſéance en rond dans le deſſein de s'en bien donner; & de parler ainſi plus aiſément d'affaires. La vieille s'approcha, & dit à Monipodio: —Mon fils, je viens de faire ma révérence à l'image, j'ai même mis quelque choſe dans le tronc. Mais tu dois ſavoir que je ne ſuis pas ici pour être à rien faire. J'ai d'ailleurs un mal de tête qui me rend folle depuis deux jours. Ainſi, je te préviens que je vais m'acquitter d'un petit vœu que je dois néceſſairement accomplir, qu'il neige ou qu'il faſſe la plus horrible tempête. Je ne viens ici que pour te dire que le Renegat & Centopiés ont

(1) C'étoit une corbeille à porter du linge.

apporté chez moi, cette nuit, une corbeille à leſſive, un peu plus grande que celle que je vois là. Elle étoit pleine de linge blanc : ils avoient en vérité tout emporté, juſqu'à la charrée : les pauvres-diables ſuoient à groſſes gouttes : ils me firent pitié, les voyant preſque hors d'haleine. Enfin ils étoient tout en eau. Ils me dirent qu'ils alloient ſuivre un Marchand de beſtiaux, qui avoit fait peſer & vendu quelques moutons à la boucherie; que leur intention étoit de faire un peu dégorger ſa gibecière, qui crévoit, pour ainſi dire, de réaux. Ils n'ont rien developpé du linge : ils me l'ont même laiſſé ſans compter, aſſurés de ma bonne conſcience : ainſi, Dieu veuille accomplir mes vœux, & nous garantir tous des pourſuites de la Juſtice. Je n'ai pas touché à la corbeille. Mon bon Ange le ſait : elle eſt auſſi entière que quand elle eſt arrivée.

—La mère, je vous crois ſans peine. Que la corbeille reſte-là. J'irai la viſiter, & je ferai à chacun raiſon de la part qui lui revient : vous connoiſſez, à cet égard, mon intégrité ordinaire. —Soit, mon fils ; comme tu le jugeras à propos. Cependant, comme il ſe fait un peu tard, donnez-moi une petite gorgée ; cela me remettra ce pauvre eſtomac, qui s'en va tout délabré. —Oui-dà, la mère, dit alors Eſcalante, la compagne de Ganancioſa ; oui, vous boirez bien un coup. Elle découvre la corbeille, & fait paroître un *bouc* (1) qui contenoit environ d x pintes de vin ; à côté étoit une ſebille de liege, qui pouvoit tenir aiſément, & ſans exagerer, une pinte. Eſcalante l'emplit, la préſente des deux mains à la vieille, qui, après avoir un peu reſpiré, lui dit : —Ma Fille, tu en as mis beaucoup : cependant, à l'aide de mon bon Ange, je crois que je m'en tirerai avec honneur. A ces mots elle porte la ſébille à la bouche, & boit tout ſans reprendre haleine. —Ah, ma fille, quelle pénitence m'avois-tu impoſée-là. Eh! les vieilles ſont

(1) Bouteille de cuir bouilli.

encore propres à quelque choſe. Dieu te conſole, ma bonne : car tu viens de me conſoler amplement ; voilà des béquilles au moins pour huit jours. Crois-tu que cela ne me faſſe pas de mal ? car je viens de boire à jeun. —Eh ! non : allons, encore un petit coup. —Doucement, s'écrie Ganchuelo, cette vieille cigogne avaleroit le diable ! il en faut pour les autres. —Oh ! oui, dit la vieille, j'en ai, je crois, aſſez. Voyez donc vous, mes filles, ſi vous n'auriez pas quelques ſous pour acheter de petites bougies pour m'acquitter de mon vœu, car l'envie de voir ce qu'il y avoit dans la corbeille m'a empêché d'en prendre ſuffiſamment chez moi. —Pipote, répond la Ganancioſa ; tenez, voici deux ſous, dont vous acheterez deux bougies pour moi : vous en mettrez une au Seigneur Saint Michel (1), l'autre au Seigneur Saint Blaiſe. Ce ſont mes deux Avocats. Je voudrois bien en mettre une auſſi devant Madame Sainte Luce, à qui j'ai grande dévotion pour le mal des yeux : mais, dans ce moment-ci, je ne puis le faire : un autre jour, je m'acquitterai envers tous mes patrons. —Cela ſera bien fait, ma fille. Sur-tout, point d'avarice. Songe qu'il eſt très-important de porter le cierge devant ſoi avant de mourir (2), ſans attendre que les héritiers, ou l'exécuteur teſtamentaire, nous le faſſent mettre après la mort.

La bonne Pipote parle très-bien, repartit Eſcalante, mettant la main à la poche. Elle lui donne quelqu'autre ſous, lui enjoignant de mettre quelques bougies devant les Saints les plus favorables, & qu'elle aimoit le plus. Alors Pipote ſe retire, leur diſant, réjouiſſez-vous à préſent, mes filles ; profitez du moment. La vieilleſſe vient à pas de loup. Mais elle n'en

(1) Ceci a trait à des circonſtances qui nous ſont inconues, & qui pouvoient être intéreſſantes pour les Lecteurs du tems de Cervantès.

(2) Eſpece de proverbe, qui veut dire que l'on doit plutôt ſonger à bien vivre, que de riſquer de mourir dans le cas d'avoir beſoin de prières pour être ſauvé.

vient pas moins. Vous regretterez alors le tems que vous aurez perdu dans votre jeuneſſe. Je me recommande à vos prières: je vous rendrai la pareille, afin que le Ciel vous garantiſſe de tout danger: il eſt de méchantes gens qui ne ſongent qu'à notre perte. A ces mots elle diſparoit.

Les convives, plus attentifs à la corbeille qu'à la dévotion de Pipote, eurent bientôt achevé leur banquet. Raves, oranges, limons, morue frite, fromage de Hollande, olives, ſalicoques, écreviſſes, câpres confites, gâteaux, miches, tout fut expédié en trois coups de dents. Ils étoient quatorze: ainſi, la charge de Silvatile, quoiqu'aſſez forte, ne fit que feu de paille devant eux. La Cariharta parla d'écrire à ſon ami Repolido, qui l'avoit rouée de coups. Je veux être le ſecrétaire, dit Monipodio, & vous rapatrier. Quelques couplets, en pareilles circonſtances, ne feront pas mal. J'aurai fait, ſi tu le veux, deux mille vers, en moins de tems que n'a duré notre feſtin; & ſi ces vers ne te plaiſent pas, je mande auſſi-tôt mon Barbier. C'eſt lui qui fait les meilleures pièces de nos Poëtes Eſpagnols. Il a auſſi-tôt fait une Ode qu'une barbe. D'ailleurs, c'eſt un des nôtres. Barbiers, Serruriers, Menuiſiers, tu ſais qu'il nous faut de ces gens-là pour ſavoir, & ce qui ſe paſſe dans l'intérieur des appartemens, & comment ils ſont fermés. —Eh! bien, oui: je m'en rapporte à cet homme-là.

Les vieillards demandèrent alors permiſſion de ſe retirer, pour aller diriger dehors les opérations de la jeuneſſe, & les garantir du danger. —Fort bien, dit ſe Protecteur: mais ſur tout qu'on me donne avis de ce qui peut intéreſſer la Communauté. Rinconet, fort curieux, demande à Monipodio de quoi ſervoient parmi eux ces vieillards, incapables de faire un coup de main: ou plutôt ſi on ne les nourriſſoit pas par un motif de reconnoiſſance. —Camarade, oui, l'on eſt toujours ſûr d'avoir du pain chez nous. Quand un homme nous a ſervi de ſes bras dans ſa jeuneſſe, s'il n'a pas payé de ſon cou, il nous ſert de ſa tête dans la vieilleſſe. Voilà comme les affaires vont bien. C'eſt

donc ce que nous pouvons faire de moins, que de nourrir des gens dont la prudence fait valoir les talens des autres. Ces gens, dans notre argot, s'appellent *aviſpones*; c'eſt-à-dire, Eſpions. De jour ils ſont occupés à examiner l'emplacement des maiſons, la hauteur des fenêtres, la force des grilles, les portes, les ſoupiraux des caves, enfin tout ce qui peut favoriſer ou empêcher nos irruptions nocturnes. Ils tâchent ſurtout de ſe bien aſſurer de l'épaiſſeur des murs, & de la correſpondance des pièces d'un logis. Cela ſe fait ſans qu'ils paroiſſent même y penſer. Nous avons juſque dans les Archers, Recors, Alguazils, des gens affidés qui vivent pour nous & avec nous. Telle femme de Corrégidor porte même aujourd'hui une belle garniture de diamants, qu'elle ne tient que de notre libéralité. Il faut, l'ami, ſavoir ſemer pour recueillir. Ces vieillards nous ſont donc pour le moins d'une auſſi grande utilité que les autres confrères. Auſſi ont-ils le quart de toutes les priſes que nous feſons par le moyen de leur vigilante induſtrie. Du reſte, ce ſont des hommes, qui après avoir été jeunes, mènent la vie la plus exemplaire. Il n'eſt pas de jour qu'ils n'entendent (1) la meſſe avec beaucoup de dévotion. Pluſieurs, mêmes de ces vieux Conſeillers, ſont ſi honnêtes, qu'ils refuſent de recevoir la totalité de ce qui leur revient, ſelon nos Statuts. Les deux autres, qui étoient-là, ſont de ceux que nous appellons *Palanquins*, ou furets. D'une heure à l'autre ils changent de logis, ſavent les entrées, les ſorties de toutes les maiſons de la ville : de ſorte que ſous leur conduite, nos gens ne prennent jamais rien ſans être bien ſûrs de l'emporter.

(1) Cervantès dit vrai. Nous ſommes étonnés ici de ce monſtrueux aſſemblage de ſcélérateſſe & de bigoterie. C'étoit-là cependant le caractere du bas-peuple en Eſpagne. Un ſcélérat y faiſoit quelquefois dire une meſſe, ſans dire ſon intention, pour faire réuſſir ſon attentat.

—En vérité, Seigneur, voilà qui eſt admirable. Rien de mieux concerté dans l'état le plus policé. Je brûle déjà de me rendre utile. —Tant mieux, l'ami, la fortune ſeconde toujours les bons deſſeins. A l'inſtant, l'on entend frapper à la porte. Monipodio y va lui-même. C'étoit Repolido, l'ami de Julienne Carihartа. —N'ouvrez pas, dit-elle, à ce corſaire, à cet avaleur de charrettes ferrées. Cependant Monipodio le fit entrer. —Te voilà donc, lui dit-elle, bourreau, chien noyé; maudite tête pelée. —Doucement, dit Monipodio: pas de bruit ici. Je veux même que vous vous embraſſiez. Repolido, déjà courroucé, s'adoucit; Julienne, qui l'aimoit réellement, quoiqu'il eut manqué la veille de lui caſſer bras & jambes, lui ſourit, ſe laiſſe embraſſer, le prend par la barbe, & l'embraſſe à ſon tour. —Allons, reprit Monipodio, qu'on oublie tout reſſentiment. Eſcalante ôte un de ſes patins, touche deſſus, comme ſi c'eut été un tambour de baſque. Ganancioſe empoigne un balai qui ſe trouva ſous ſa main, racle deſſus, & en fait ſortir un ſon, qui malgré ſon âpreté, s'accordoit on ne peut mieux avec le bruit du patin. Monipodio caſſe un vieux plat, en prend deux morceaux dans ſes doigts, en forme de cliquettes, & les fait rouler avec une ſinguliere adreſſe, en s'accordant au ſon du patin & du balai.

Rinconet & Cortadille furent extrêmement ſurpris de cette invention du balai, qu'ils n'avoient jamais vu ſervir d'inſtrument de muſique que ſur le dos des Alguazils. Manifer, voyant leur étonnement, leur dit: cela vous étonne avec juſte raiſon, camarades: où trouve-t-on ainſi des inſtrumens à ſon gré, & qui coûtent ſi peu? Ganancioſe & Eſcalante font un *duo*, Manifer & Repolido les accompagnent, quoique d'une voix aſſez ſemblable au cri de la roue d'un charriot attelé de trois paires de bœufs. La compagnie forme pluſieurs danſes.

Mais le plaiſir fut bientôt troublé par les coups redoublés qu'on donnoit à la porte. Monipodio y court. La ſentinelle lui dit que l'Alcade de la Juſtice venoit

de paroître au bout de la rue, & qu'il étoit précedé de Tordillo & Cernicalo, deux Archers qui fesoient leur devoir sans favoriser personne. Ceci fut entendu de tous ceux qui étoient dans l'intérieur du logis, & causa le plus grand trouble. Julienne, Escalante, remettent précipitamment leurs patins, & à rebours; Ganancioſe jette son balai, Monipodio ses cliquettes, Chiquiznaque reste muet, Repolido est pareillement interdit, Manifer ne sait où se cacher. Enfin ils fuyent, l'un d'un côté, l'autre de l'autre, comme une volée de pigeons. On cherche à se sauver, soit en passant dans une maison voisine par le toit, soit en sautant dans une autre rue par les fenêtres de derriere. Jamais coup de tonnerre inattendu ne jetta plus d'épouvante. Rinconet & Cortadille, qui n'avoient pas encore eu pareille peur, restent-là, se regardant l'un l'autre, & attendent ce qu'alloit devenir ce tumulte imprévu. Mais l'espion rentre, & dit que l'Alcade avoit passé outre, sans qu'il eût paru couver quelque mauvais dessein. On se rassure.

Presque dans le même moment un Cavalier frappe à la porte: Monipodio le fait entrer; appelle Manifer, Chiquiznaque & Repolido, disant qu'il ne descendît personne avec eux. Rinconet & Cortadille eurent la liberté de rester dans la salle, où ils étoient restés. —Pourquoi, dit le Cavalier, a-t-on si mal exécuté ce qu'on m'avoit promis? —Seigneur, je ne sai pas encore ce qui s'est passé: mais celui qui a été chargé de cette opération est présent ici: il va vous rendre compte de sa conduite. Il dit aussi-tôt à Chiquiznaque: Pourquoi donc n'as-tu pas fait la balafre de quatorze points? —Quoi, demande Chiquiznaque, celle du Marchand du carrefour? A vous dire vrai, cela n'est pas encore fait: mais ce n'est pas ma faute. Je l'attendis hier au soir à sa porte. Il avoit le visage trop petit pour le marquer de quatorze points. Je balafrai donc son domestique pour lui. —Il vaudroit mieux, repartit le Cavalier, que le maître n'eut été marqué qu'à sept: je vois bien que vous ne vous piquez pas beaucoup d'exactitude. Adieu, une autre

fois je m'y prendrai autrement. —Alte-là, dit Monidio, en le prenant par ſon manteau. Il nous faut encore vingt ducats; & vous ne ſortirez pas ſans les avoir payés. —Quoi! dit l'autre, vous penſez que je ſois vengé par une balafre faite au domeſtique?—Oui, certes, répond Chiquiznaque: qui aime Martin aime ſon chien. Faire du mal au chien, c'eſt en faire au maître. A plus forte raiſon, ſi l'on en fait au valet, qui vaut, ſans doute, mieux qu'un chien. Ainſi, tenez-vous pour ſatisfait. J'ai exécuté vos ordres, puiſqu'il eſt impoſſible de faire mieux. On ne peut mieux parler, dit Monipodio. Ainſi, Seigneur Gentilhomme, ne chicanez pas avec vos ſerviteurs, & payez promptement. On balafrera votre Cavalier comme vous le demandez. Il ſera même ſi bien marqué, qu'il ſemblera que ce ſoit un ſigne de naiſſance. Le Gentilhomme laiſſe pour gage de la ſomme de vingt ducats promis, une chaîne d'or, & ſe retire. Monipodio, fort joyeux, reçoit le gage, & charge Chiquiznaque de l'acquit de cette dette.

Alors le Protecteur appelle toute ſa bande, & tire ſon journal. Comme il ne ſavoit pas lire, il s'adreſſe à Rinconet. —Voyons, l'ami, ſi tu as bien profité à l'école: lis-nous ces articles. C'eſt du nouveau. Nous ſerions fâchés d'avoir rien injuſtement. Rinconet lit:

Mémoire des balafres qu'on doit donner cette ſemaine.

Au Marchand du carrefour, pour avoir mis moitié beurre fondu dans ſon huile d'olive, & avoir trompé la maîtreſſe de Jacques Tambourin, Licentié, deux balafres, une de huit point au viſage le long de la mâchoire inférieure. Reçu cinquante écus. Plus, une ſeconde balafre ſur le front, à douze points. Reçu huit ducats. Exécuteur Quichote.

A l'Huiſſier Georges Pillard, pour avoir fait emporter chez lui une freſſure de porc ſans payer le port. De la part du Hottier Lopès, une balafre qui doit fendre le nez à Pillard. *Gratis*: c'eſt un des nôtres.

Exécuteur Chiquiznaque. Cependant, promeſſe d'un *de profondis* après la mort. Rinconet tourne la page, & lit :

Mémoire des baſtonnades de cette ſemaine.

Au Tavernier de l'enſeigne du treffle d'or, douze coups de barre des plus peſans : chaque coup eſt à un écu. Reçu ſix écus à compte. Huit jour de terme. De la part de l'Officier Deſmochado, pour lui avoir fait manger en un pâté le chat de ſa maitreſſe. Exécuteur Manifer. Un écu de récompenſe, s'il en eſt donné un ſur le croupion.

Nous pourrions bien rayer cet article, dit Monipodio : car Manifer doit l'acquitter aujourd'hui. Y a-t-il encore autre choſe ? —Oui, Seigneur.

Au Tailleur le Boſſu, & au Procureur le Borgne, à la réquiſition de leurs Femmes, vingt-cinq coups de barre à chacun, pour avoir ſoutenu que jamais il n'y avoit eu d'honnête homme dans leur état. Executeur Brancho & Lovaredo. Promeſſe de vingt-cinq baiſers de la part de ces dames en préſence de leurs Maris.

Voila une affaire délicate, dit le Protecteur. Si cependant les femmes ſont d'intelligence, l'affaire ira tout droit. Mais, Seigneur, dit Rinconet, vous m'avez interrompu. L'article n'eſt pas fini. Lis-donc. « Les femmes ſe trouveront avec leurs maris ſur le bord de l'eau, » feront ſemblant de ſe ſauver, demanderont grace de » loin, & accepteront les conditions des baiſers ; peut-» être même quelques autres offres, ſi on met leurs » Maris au lit pour ſix ſemaines. Cela me paroît aſſez juſte, dit le Protecteur : mais de l'argent vaut encore mieux. Combien paye-t-on ? Seigneur, ſi je ne me trompe, cent écus. —Bien. Voilà des femmes qui ſavent, au moins, bien traiter un Mari. Elles méritent quelques faveurs. Après.

Rinconet tourne le feuillet, & lit :

Mémoire des remèdes compoſés d'huile de coteret, de chêne, pour les maris boudeurs, les femmes quin-

teuſes; des huées, des attaches de ſanbenits & de cornes, y joints les brocards, épouvantes, chanſons, couplets, panégyriques à rebours, &c.

Paſſons les ſanbenits, les cornes, les chanſons, lis-nous l'article des épouvantes.

Épouvante à la dame femme de l'Alcade, pour avoir porté deux ans une paire de ſouliers qu'elle n'a pas payés: & l'on doit lui tirer ces ſouliers des piés. Vingt écus de la part du Cordonnier Tranchet. Exécuteur, toute la Communauté. *Poſt. Scrip.* L'Alcade ira faire trois plongeons en pleine riviere, s'il eſt méchant. —Oui, cela ſera accompli à la lettre. Garçon, donnes-moi ce livre à préſent: je ſais qu'il n'y a rien à faire que ce que nous venons d'entendre. Je conviens que cela n'eſt pas grand'choſe, & que le métier ne va pas des mieux: mais il faut aller comme va le tems.

Cela eſt vrai, dit Repolido. Mais voyez, Seigneur, ce que vous avez à nous ordonner. Il ſe fait tard, & la chaleur commence à ſe ſentir. —Ce que vous avez à faire, c'eſt que chacun s'en aille à ſon poſte. Qu'on ne bouge pas d'ici à Dimanche: nous nous raſſemblerons au même endroit pour aviſer à ce que nous aurons à faire. Il embraſſa Rinconet & Cortadille, les congédia, leur recommandant de n'avoir jamais de maiſon fixe, ni de domicile ſtable: que c'étoit l'intérêt de toute la Communauté. Gancho les accompagna pour leur enſeigner leurs poſtes, leur recommanda de ne pas manquer au rendez-vous, le Dimanche, parce que Monipodio devoit donner une leçon concernant les manœuvres & les ſtragrageſmes de leur état. Il les quitta, les laiſſant plein d'étonnement ſur ce qu'ils avoient vu & entendu.

Rinconet, quoique jeune, avoit certain jugement peu ordinaire à ſon âge, & un très-bon naturel. Les propos groſſiers, les diſparates de la Gananciose, de la Pipote, de la Cariharta, lui apprêtoient beaucoup à rire. Il admiroit ſur-tout la ſécurité de cette vieille, qui s'imaginoit aller au Ciel toute chauſſée, pour deux maravedis

maravedis d'aumône qu'elle faiſoit de ſes fripponneries. Il étoit pareillement ſurpris de la déférence aveugle qu'ils avoient pour les ordres de Monipodio, homme groſſier, ſans cœur & ſans âme. Il conſidéroit auſſi quel ſingulier journal ces gens tenoient de tous les crimes qu'ils avoient à commettre; & combien il y avoit peu de Juſtice à Séville, où des bandits auſſi pernicieux trouvoient à vivre en pleine ſécurité, en violant tous les principes de probité. Mais Rinconet, entraîné comme Cortado par l'impétuoſité de la jeuneſſe, & peu expérimenté, continua encore quelque mois cette vie licentieuſe avec ſon camarade.

L'état leur plaiſoit, d'autant plus que preſque tous les bas-Officiers de Juſtice, Alguazils, Recors, Greffiers, étoient de la clique de Monipodio, & favoriſoient le brigandage de ſes gens, ſans cependant paroître chez lui que pour l'avertir du danger. Cortado rencontre un jour ſur la place de Saint Salvador un Alguazil & un Greffier, qui le ſaluent. Comme il ne les connoiſſoit pas encore, il leur répond aſſez froidement. —Tu ne connois donc pas tes amis, lui dit l'Huiſſier? —Ami, ſi vous le voulez, répond-il: mais à quel titre? —Viens avec nous, reprend l'Huiſſier, tu ne t'en retourneras pas les mains vuides. Ces deux compagnons entretenoient chacun en ville une bonne amie, qui leur ſervoit de filet pour attraper les dupes. Il étoit aiſé de voir à leur habillement quel étoit leur genre de vie. C'étoient preſque toujours aux étrangers qu'elles s'adreſſoient. Dès qu'elles avoient chez elles un pigeon, elles feſoient avertir l'Huiſſier & le Greffier, qui ſe ſaiſiſſoient & des filles, & de ceux qu'ils trouvoient chez elles; les arrêtant comme contrevenant aux loix qui défendent le concubinage. Ces étrangers ſe retiroient en payant tout ce qu'on leur demandoit, & les filles obtenoient grace à force de prières.

Cortado entre donc avec eux chez la Colindre: c'étoit la maîtreſſe de l'Huiſſier. Elle tenoit un Breton, & avoit fait avertir l'Aguazil. Ce Breton n'étoit pas encore ſur le lit, que l'Huiſſier entre, accompagné de Cortado, du Greffier, & de deux Archers qu'ils avoient rencontrés

près de lui. Le Breton eſt ſaiſi de frayeur ; la Colindre, qui ne craignoit rien, paroît auſſi conſternée que lui. Habillez-vous, dit l'Huiſſier ; nous ne vous menerons pas nuds en priſon. Pendant ce tems-là, Cortado avoit déjà eſcamoté la culotte du Breton, & avoit été en vuider les poches à la porte. Le Breton demande ſa culotte : on la cherche : point de culotte. Il dit l'avoir miſe au pié du lit, ſur une chaiſe. Tu es un fourbe, dit Cortado : tu l'as cachée dans la crainte d'être ſurpris : cela eſt égal, tu n'en paieras que le double. Le Greffier ſait ſemblant de demander un peu de faveur pour le Breton. —Oui, dit l'Huiſſier, nous nous contenterons de cent écus. —Mais, Seigneur, comment voulez-vous que je les paie, ſi je n'ai pas ma culotte. —Il n'y a qu'à la chercher. La Colindre cherche, comme toute tremblante, ſort de la ſalle, & la trouve à la porte de la cour. —Seigneurs, dit-elle, venez, voici la culotte : je ne veux pas y toucher, on m'accuſeroit peut-être de l'avoir vuidée. Ils vont à la porte : mais ne trouvent rien dedans. —Comment, dit l'Alguazil, tu viens chez une fille ſans un ſou dans ta poche ? —Le Breton jure, ſe déſeſpere : proteſte qu'il avoit ſur lui plus de ſix cent livres. Tout le monde ſe regarde. Cortado ſur-tout fait l'étonné plus que perſonne, & l'on attribue l'enlevement de la culotte à un Revenant. —Cela n'eſt rien, dit l'Huiſſier au Breton ; il y a moyen de ſortir d'ici, de maniere que tout le monde ſoit content. Vous avez, ſans doute, quelques amis à Séville. Donnez-nous une lettre pour recevoir les trois cent livres dont nous ſommes contens ; & ajoutez pour la Colindre la gratification que vous voudrez. Un de nous ira recevoir cet argent, & nous vous laiſſerons en liberté dès qu'il ſera de retour. Le Breton, obligé d'en paſſer par là, donne la lettre ſans être cachetée. Le Greffier & Cortado vont recevoir l'argent, reviennent auſſi-tôt, & l'on met le Breton dehors ; lui recommandant d'être plus prudent à l'avenir ; parce qu'une récidive lui coûteroit plus cher.

L'Hôteſſe, qui donnoit à loger à la Colindre, indignée de cette fripponerie, crie au Breton de ne pas

ſortir, qu'elle alloit lui faire rendre ſon argent. Il fut aſſez ſot pour ne pas ſonger que ſortir ſain & ſauf des mains d'un Alguazil & d'un Greffier, c'étoit un miracle qui n'étoit encore arrivé qu'en ſa faveur. Il reſte ſur les promeſſes de l'Hôteſſe, que la colere conduiſit preſque en chemiſe hors de ſa chambre. Les Recors la ſaiſiſſent par l'ordre du Greffier, & on lui dit de marcher droit en priſon avec ſon prétendu Breton. La Colindre fut auſſi liée comme les autres, & ſe laiſſa mener tranquillement, ſachant bien qu'elle ſortiroit de cette affaire auſſi heureuſement que de coutume. L'Hôteſſe tempêta, conjura le ciel & l'enfer contre le Greffier & ſa ſuite. —Enfin, ajouta-t-elle, je ſuis femme d'honneur, & j'ai un mari qui a ſes titres de nobleſſe, avec leurs ſceaux de plomb en bonne forme. Si je loge, je fais ce métier ſans bruit, ſans tromper perſonne. Quant au prix de chaque marchandiſe, il eſt fixe, & écrit ſur la porte des chambres, où l'on peut voir ce qu'on veut. S'il entre des hommes dans ces chambres, je ne ſuis pas en conſcience obligée de dire ce qui s'y paſſe, puiſque je ne puis le voir, lorſque tout eſt fermé. Mais jamais on ne m'a reproché d'avoir abuſé de la confiance publique. Si j'étois Confeſſeur, j'en ſaurois davantage: encore ne pourrois-je pas vous le dire. Que prétendez-vous donc, traîtres? Qu'un homme ſoit volé par vos griffes infâmes, & qu'il ſe taiſe? Non. J'aurai juſtice de votre odieux procédé. —Avance, avance, dit l'Alguazil, & marche en priſon. Je t'apprendrai, fripponne, à voler ceux qui viennent ici, & à prendre enſuite leurs intérêts en main. Oui, c'eſt toi, qui as volé ce Breton, d'intelligence avec la Colindre. Elle en ſera quitte pour une courſe ſur l'âne, & toi, en payant les dépens, & le capital de ce que cet homme a perdu. —A ces mots l'Hôteſſe jette les cris les plus amers, ſe répand en invectives contre ces indignes Suppôts de la Juſtice; mais il fallut marcher.

Cette femme avoit malheureuſement déplu à un Aſſeſſeur, dans certaines circonſtances où elle devoit le ménager, & preſque toutes les ſemaines il viſitoit

lui-même, ou feſoit viſiter ſa maiſon, perſuadé qu'un jour ou l'autre il trouveroit l'occaſion d'en tirer une ſomme telle qu'il la déſiroit. Il paſſe par la rue où s'avançoit l'eſcorte qui conduiſoit les trois captifs. Une foule innombrable alloit devant & derrière eux. Il demande ce dont il s'agit. Elle lui détaille l'aventure, charge la Colindre du vol; que c'étoit un tour de cette fille, qui étoit la maîtreſſe de l'Alguazil; que ſi elle l'avoit reçu chez elle, ce n'avoit été que parce qu'il étoit *homme de Juſtice*. —Non, Seigneur, je ne m'attendois pas à un pareil procédé de ſa part. Traiter ainſi la femme d'un Hidalgue! Envoyez chez moi demander mes titres de nobleſſe, & vous verrez que j'ai droit d'en appeller au Conſeil ſuprême de Caſtille. Je loge, parce que je ne ſuis pas riche Ma maiſon eſt la plus tranquille du quartier; & je fais ce métier en femme d'honneur, ſans déroger aux titres de mon mari.

L'Aſſeſſeur, ennuyé de ce long diſcours, & jaloux de profiter de la rencontre, lui répond froidement: —Oui, je conviens que votre mari eſt Gentilhomme, mais Gentilhomme Tavernier: n'eſt-ce pas? & auſſi fourbe que vous. Tout ce je puis faire à cela, c'eſt de vous faire conduire en priſon. Il eſt un tems où il faut payer les pots-caſſés: & ce n'eſt pas d'aujourd'hui que vous les devez. Elle eut beau crier, pleurer, tempêter, il fallut marcher. Ils étoient près de la priſon, lorſqu'elle apperçoit la maiſon d'une amie; elle demande à y entrer un inſtant, promettant de ſatisfaire à la ſomme qu'on exigeroit d'elle. Soit, dit l'Aſſeſſeur. Mais ſongez qu'il faut payer graſſement tous ces gens là. Ainſi, vous ſerez quitte de tout, moyennant deux mille réaux, tant pour moi que pour eux. Je me charge de les renvoyer contents. L'amie préſente cette ſomme pour l'Hôteſſe. L'Aſſeſſeur partage le butin, & fait lâcher la Colindre. Elle ſe retire. —A préſent, dit-il, il faut rendre au Seigneur Breton l'argent qu'on lui a pris chez vous; car il faut que je rende juſtice. L'amie paie encore cette ſomme. Alors l'Aſſeſſeur s'adreſſe au Breton. —Seigneur Gentilhomme, vous voyez avec quelle rigueur je vous ai

rendu justice, il faut que les frais se payent. Six ducats pour moi, six pour ces gens, & six pour l'Alcade, feront l'affaire. Il vous en reste encore six : & sans moi, vous n'aviez rien. Gardez-vous, à l'avenir, de pareille aventure : car si cette femme n'eut pas eu de quoi satisfaire, vous eussiez tout payé, avec le meilleur droit du monde. Justice ne perd pas ses droits, soit avec le gagnant, soit avec le perdant ; il faut vivre. Alors il congédie la troupe, ordonnant aux Recors de reconduire l'Hôtesse chez elle, de peur qu'elle ne fut insultée, dit-il ; & remet à l'Alguazil, pour la Colindre, les six ducats adjugés au profit de l'Alcade. Cortado se félicitoit de la rencontre, & eût voulu trouver tous les jours pareille aubaine. Le lendemain il va chez Monipodio, où il y avoit grande assemblée, rend compte de son aventure, & du profit qu'il en avoit tiré. —Je suis déjà connu, dit-il, du Licentié Sarmiento de Villadarez, & il m'a promis tout son crédit lorsque je serois embarrassé dans quelque affaire épineuse. Je ne crois pas que le Roi d'Espagne ait un plus grand frippon dans ses Etats. Comme je n'étois pas prévenu de sa manière de penser, je ne puis vous cacher, Seigneur Protecteur, qu'il m'a d'abord donné une diable de peur : mais il m'a rassuré avec une amitié de frère. —Cet Assesseur a fait son noviciat chez nous, dit Monipodio, & c'est moi qui lui ai procuré cette place. Assesseurs, Alguazils, la plûpart de ces gens-là sont tous dans nos intérêts, & même de nos élèves. Vous en avez tous la liste & la demeure. Le Roi n'a pas de meilleurs serviteurs. Ce sont des gens intrepides. Cependant, il faut ménager leur crédit pour les affaires les plus délicates, & sur-tout se ranger de leur parti, même sans être appellé, lorsqu'ils sont attaqués par des gens qui ne sont pas des nôtres. Voyons, à présent, ce que chacun apporte en commun. Tous les confrères vuident leurs poches. Le butin se trouve considérable, tant en argent qu'en bijoux & autres choses. Rinconet apportoit une somme extraordinaire. Monipodio, étonné, lui demande comment il a manœuvré pour être si riche ? —Seigneur, voici mes deux aventures.

Je rencontrai deux payſans qui ſe parloient à l'oreille, menant un très-beau cheval par la bride : je les ſuivis environ cinquante pas, & j'entendis qu'ils étoient fort embarraſſés de ce cheval, qu'il s'agiſſoit de vendre promptement, parce qu'ils l'avoient volé à deux lieues de Séville. Je m'approchai d'eux, les ſaluai, & leur dis que je ferois leur affaire, s'ils vouloient. —Pourquoi non ? répondirent ils. Mais comment t'y prendras-tu ? Entrons, leur dis-je, dans cette taverne, & mettons le cheval dans la cour. Alors je leur dis que ie connoiſſois un Aſſeſſeur prêt à les obliger, s'ils vouloient le payer graſſement. —Volontiers, dirent-ils. —Voici donc ce qu'il y a à faire. Que l'un de vous d'eux me paſſe une obligation de 400 réaux en vertu de laquelle je me ferai adjuger juridiquement le cheval. Il ſera vendu ici ſans ſortir de la cour, & vous me donnerez ce que vous voudrez : car je ne prétens pas toucher l'argent. Il ſera remis entre les mains de l'Aſſeſſeur, qui vous le délivrera, lorſque l'Acheteur ſera ſorti. Donnez-moi ſeulement le tems de lui dire deux mots en arrivant. J'envoyai auſſi chercher le Seigneur Villadiego, en le prévenant, dans ma lettre, d'amener avec lui un Greffier. Il arrive. Prévenu de tout, il m'adjuge le cheval. Le nombre des Acheteurs fut bientôt plus conſidérable que nous n'avions oſé l'eſpérer, & le cheval fut vendu mille réaux, ſellé, bridé. Dès que l'Acheteur fut parti, l'Aſſeſſeur dit aux deux larrons : amis, vous n'ignorez pas, ſans doute, que le prix d'un cheval vendu doit reſter quelque tems entre les mains de l'Officier de Juſtice, par devant lequel la vente s'eſt faite, pour ſavoir ſi le cheval ne ſera pas réclamé. Voici en attendant ſix réaux à chacun de vous, pour vous conduire à votre village. Je prends vingt réaux pour moi, & ſix pour mon Greffier. Quant à ce jeune homme, je vais lui donner ce que vous voudrez. Ils me donnent quatre réaux, dont je parus fort content. Les deux payſans s'en vont, le Seigneur Villadiego, & moi, nous partageons le butin par moitié, bien perſuadés que les larrons n'auroient pas la hardieſſe de revenir. D'ailleurs, Villadiego leur avoit dit, en

partant : —Prenez garde que ce cheval ne ſoit volé, car ce ſeroit une affaire fort ſérieuſe.

Toute l'aſſemblée félicite le confrère de ſon induſtrie, & Monipodio promet une viſite au Seigneur l'Aſſeſſeur. On ſe ſépare. Chacun ſe rend à ſon quartier. Quelques jours après, Rinconet & Cortadille firent voir qu'ils mériteroient bientôt d'être chargés de quelque office particulier dans la communauté. Tromper un Bohêmien, n'eſt pas choſe facile. Ils en vinrent cependant à bout. Un Laboureur s'étoit endormi à quelque diſtance de la ville : les deux camarades, qui étoient toujours en courſe, l'apperçurent : il tenoit un âne par le licol. Rinconet le coupe, monte deſſus l'âne, & gagne Séville au grand galop. Cortadille va & vient devant le dormeur juſqu'à ce qu'il ſe réveille. Cet homme, éveillé, reſte ſtupéfait de ne plus voir ſon âne : il appelle Cortadille, qu'il croit un voyageur, lui demande des nouvelles de ſon âne. —Ma foi, l'ami, je n'ai vu paſſer qu'un homme ſur un âne, il m'a ſemblé qu'il venoit de Séville : moi, j'y arrive : mais il alloit ventre à terre. —Quelle route a-t-il donc priſe ? —Celle d'Antequere : & il me ſemble qu'il avoit bonne envie d'arriver. Le Laboureur le remercie de l'avis, & prend tout en colere la route que tenoit celui qu'il préſumoit être le voleur. Cortadille rentre dans Séville, où il n'avoit plus de perquiſition à craindre de la part de cet inconnu. Il ſe rend à la taverne où l'attendoit Rinconet, le raſſure, & aviſe avec lui au moyen de vendre l'âne. La bête étoit belle, jeune, forte, mais ſans queue. Ils y en ajuſtent une, ſi artiſtement, que le plus fameux Maquignon y eut été trompé. Arrivés au marché, ils le propoſent à un prix médiocre. Un Bohêmien mord à l'hameçon, fait trotter l'âne, l'achete, & le paie auſſi-tôt comptant, de peur que quelqu'autre n'en offrit davantage. Cortadille accompagne le Bohêmien juſqu'à la taverne, où il logeoit ordinairement, héberge l'âne lui-même, & recommande qu'on en ait grand ſoin. Enſuite il boit avec l'autre le vin du marché, & lui propoſe un ſecond âne à acheter. —Volontiers, dit le Bohêmien : où eſt-il ?

—L'ami, rendons-nous à la place; vous m'y attendrez: j'irai prévenir le vendeur. Le Bohémien, qui croyoit avoir dupé les vendeurs par le bas prix auquel il avoit eu la bête, attend, sans impatience, près de deux heures. Pendant ce tems-là, Cortadille s'étoit rendu à la taverne du Bohémien, avoit repris son âne, & s'étoit retiré où Rinconet l'attendoit. Là, ils ôtent la queue postiche de l'âne. Un confrère de la Communauté de Monipodio amène la bête, la propose à un prix encore plus commode que l'autre. —Et cela, dit-il, parce que la bête n'a pas de queue. Sans quoi, elle vaudroit deux ducats de plus. Le Bohémien, examine l'âne de tous les sens, le paie, & revient à sa taverne: demande où est son premier âne. —Votre âne, Seigneur? est-ce celui que ce jeune drôle, qui étoit avec vous, avoit amené? —Oui, par Saint Jacques. —Il est venu le prendre comme il l'avoit mis à l'écurie. Nous ignorons si vous avez jamais eu un âne ici. Vous êtes un frippon. D'ailleurs, ne l'avez-vous pas, votre âne. —Non: l'autre avoit une très-belle queue, celui-ci n'en a pas. —Double fourbe! triple laron, qui avoit mis à son âne une queue qu'il a ôtée, pour faire croire qu'il avoit deux ânes! —Le Bohémien crie justice, aux voleurs. Une foule innombrable se réunit devant la maison. Alguazils, Archers, Recors, toute la séquelle de l'enfer se trouve à l'instant dans la taverne. Arrive un Assesseur, qui s'informe de l'affaire: demande à l'assemblée s'il y a quelque témoins qui ait vu le premier âne? Quelques-uns des Suppôts de Monipodio étoient venus-là, pour savoir quelle tournure prendroit l'affaire. Ils élèvent la voix. —Oui, Seigneur, nous avons rencontré cet homme il y a environ trois ou quatre heures avec un âne qu'il menoit par le licol: cet âne n'avoit pas plus de queue que celui-ci. C'est ce que nous pouvons attester par tous les reliquaires de l'Espagne: c'est un frippon, un Bohémien qui voudroit toujours vivre aux dépens du public & ne rien payer. A l'instant l'Assesseur le condamne, selon la loi du Talion, à payer à l'Hote la valeur de l'âne, que l'on estime huit ducats, & en l'amende de vingt autres pour le Roi.

Rinconet & Cortadille étoient chez le Protecteur, où l'on ſe félicitoit beaucoup de l'aventure. Tous les confrères furent d'avis de donner aux deux nouveaux compagnons les deux premiers emplois vacants dans la communauté. La nuit ſe paſſa à boire à la ſanté de tous les confrères preſens, abſens, éloignés, ſans oublier aucun des Officiers, Magiſtrats qui favoriſoient la Communauté de Monipodio, & chacun ſe retire à ſon poſte ou aux endroits que le Protecteur lui marque.

La vieille Pipote étoit chargée de veiller de près en ville une jeune donzelle que Monipodio honoroit de ſa protection : en revanche elle lui prodiguoit ſes faveurs, & ne lui ſervoit pas peu à trouver de bonnes aventures. Rinconet s'apperçut que les dignitaires de la Communauté cherchoient à ſe faire une amie de cette vieille : il crut devoir ne pas la négliger. Mais c'étoit toujours dehors qu'il lui feſoit ſes largeſſes ; ſouvent, même, il avoit ſoin de lui raccommoder ſon pauvre eſtomac délabré avec une écuelle de bon vin. Enfin Pipote jugea que Rinconet pouvoit mieux être le fait de la donzelle que Monipodio : elle fut donc indiſcrete, & même infidelle. Un jour que Rinconet l'avoit aſſez bien regalée, elle lui dit entre deux vins : —Mon brave, chaque fois que j'avale ta ſanté, il me ſemble que je rajeunis de dix ans. Tu me donnes à boire, mais, moi, je veux te donner à caſſer un morceau de Roi. Surtout, du ſecret. —De quoi s'agit-il donc, demande-t-il ? —Trouve-toi demain à dix heures du ſoir ſur le bord de l'eau. Je te conduirai ſous une porte, où tu reſteras juſqu'à ce que je t'appelle : alors je te dirai ce que tu as à faire. —Mais faut-il abſolument que je ſois ſeul ? Eſt-ce que Cortado ne peut pas être de la partie ? Vous ſavez que je ne marche guère ſans lui ; ce ſeroit même une occaſion de nous brouiller lui & moi, ſi je le quittois, ſur-tout de nuit. —Eh bien, qu'il vienne, mais ſans ſavoir que c'eſt moi qui t'ai dit de l'amener-là. —Fort bien.

Rinconet & ſon camarade ſe trouvent au rendez-vous. La vieille les place, & une heure après ſort

d'une porte en face, & va les prendre par la main, leur parlant à bas-bruit. Ils entrent dans une ſalle qui n'étoit éclairée que par une petite lampe. Elle les fait aſſeoir. —Eh bien, mes amis, vous qui n'avez peur de rien, n'aurez-vous pas peur de l'objet que je vais vous faire voir? Vous ſavez que Monipodio eſt un Marabout qui n'a pitié de ma vieilleſſe que parce qu'il craint mon reſſentiment. Vous avez vu dans pluſieurs de nos aſſemblées, que ſans la miſéricorde de Dieu & des bons frères, je n'aurois jamais eu part à ce que la Providence envoie à la Communauté. Vous, au contraire, & toi, ſur-tout, Rinconet, tu me rachetes la vie tous les jours: or, je ne puis être ingrate. Un bon cœur doit être payé de retour. Il s'agit donc de vous mettre au comble de la félicité avec le plus bel objet que vous ayez peut-être vu. C'eſt la bonne amie de ce maraud de Protecteur, qui tous les jours me promet de l'argent, & jamais ne m'en donne. J'ai ſes ordres, il ne vient pas aujourd'hui. La donzelle eſt avertie de ma part, & nous allons bien nous divertir. Mais avant tout, il faut me jurer une choſe. —De quoi? Jurez-moi que vous prouverez à Monipodio, & ſur lui-même, que vous n'avez pas beſoin d'un regiſtre pour délivrer une baſtonnade. Qu'il ſoit bien ſervi, & ſans compter: mais, ſur-tout, il me faut ſa bourſe: car jamais il ne vient ici qu'avec la bourſe bien garnie. —Oui, certes, nous vous le jurons. En parlerons-nous à la donzelle? —Tudieu! non. Montons à bas-bruit, & je vous dirai le reſte demain matin en vous quittant. Paſſons ſur la vie que firent ici nos deux amis. Ce qu'il y a de ſûr, c'eſt qu'il ne s'amuſèrent pas à enfiler des perles. La donzelle, très-contente de ces deux Hôtes, les invite à revenir, embraſſe la vieille, qu'elle appelle le plus cher objet de ſes complaiſances, & lui donne douze ſols de plus qu'à l'ordinaire; plus, deux grands verres de vins. Pipote, au comble de la joie, arrange tout pour le lendemain, jour où Monipodio devoit avoir preuve du ſavoir-faire de ſes deux Elèves. Les

deux amis ſe rendent ſous la porte où ils s'étoient mis la veille. Monipodio arrive : à peine a-t-il frappé, qu'il ſe ſent décharger ſus les bras la plus furieuſe volée qui eut jamais été ſur ſon regiſtre. Cortado lui ſaute au collet, Rinconet à la poche. Ils n'eurent pas grand peine à le dépouiller, après lui avoir, pour ainſi dire, rompu les deux bras. Auſſi tôt ils ſe ſauvent. Monipodio n'avoit garde de crier *Juſtice !* il étoit trop connu. Il ſe contente de ſe traîner à la porte : appelle à voix baſſe : —Pipote ! ma chère Pipote ! eh ! Pipote. Mais Pipote regardoit en tapinois, de la ſalle où elle étoit ſans lumiere. Enfin elle ouvre, très-contente du ſuccès de l'aventure : prend Monipodio ſous les bras, le traîne dans la maiſon & ferme la porte. Eh ! Seigneur, qui vous a ainſi maltraité ! ah ! j'en frémis encore ! j'ai penſé mourir de peur ! voilà pourquoi je ne vous ai pas ouvert : car vous ſavez que c'eſt l'heure où je vous attens ordinairement. Mais ! quoi !... vous ne dites rien ? êtes-vous mort ? Parlez-moi donc ? —Ah ! Pipote ! ma bonne amie ! qu'on m'a mal arrangé ! dis au moins à Lucile d'apporter de la lumière. —Lucile ? ah, Seigneur ! y penſez-vous ? elle va mourir de douleur, ſi elle vous voit dans cet état. Attendez ; je vais avoir de la lumière ; car j'ai porté ma lampe de l'autre côté, quand j'ai entendu du bruit. Elle reconnoît à peine le Protecteur dans cet état déſaſtreux ; l'aide à ſe relever, & le met ſur un ſiége. Pipote, malgré ſa douleur apparente, ne put s'empêcher de lâcher un ſourire. —Quoi ! dit-il, malheureuſe, tu ris ? —Eh ! qui ne riroit pas de voir un galant ſi mal reçu à la porte du bonheur. Mais, ſans rire, voyons, que voulez-vous que je faſſe ? —Va du côté de la Tour d'Or : tu y trouveras Rinconet & Cortadille. C'eſt ce ſoir leur département : amene-les ici ; ils m'aideront à me rendre chez moi. Pipote y va, les rencontre, & leur fait tant d'inſtances, qu'ils viennent. Après ſes doléances & ſes plaintes, Monipodio jette un grand ſoupir, & ajoute : —Eh ! mes amis ! que ne vous ai-je eu à mes côtés ! —Eh ! oui, Seigneur. Pourquoi vous

exposer ainsi de la sorte, dans une ville qui fourmille de Filoux. Allons : rendons-nous au logis sans bruit. Fut-ce le Diable, il reculera devant nous. Pipote monte chez Lucile, qui dormoit sur le derriere du logis, la reveille, & lui dit que le Protecteur ne viendroit pas ce soir ; qu'elle alloit même se rendre à son logis, où il la demandoit. Monipodio arrive chez lui, fait ouvrir un tiroir, où il y avoit environ deux cents ducats. Pipote fait semblant de le fermer, lui rend la clef, le couche, & prie les deux amis de passer la nuit au logis. Pendant que Monipodio dort, elle ouvre le tiroir de concert avec les deux amis, prend le butin, qu'elle partage avec eux. Tous les trois ils s'éclipsent. Monipodio se réveille, appelle Pipote. Pipote n'y est plus. Rinconet & Cortadille sont déjà loin. Le Protecteur, étonné de se voir seul, se lève, malgré sa foiblesse, appelle, cherche Pipote & les deux confreres ; & il ne voit ni n'entend personne. L'absence de la vieille ne lui paroissoit pas si étrange : c'étoit une femme sur laquelle il faisoit peu fonds. Mais qu'étoient devenus Rinconet & Cortadille ? Avoient-ils cru devoir le laisser reposer, & se rendre à leur poste. Il se recouche, sans se douter le moins du monde qu'il fut volé. Il faisoit à peine jour, qu'il entend frapper à la porte. C'étoit Manifer qui venoit rendre compte de ses aventures de la nuit. Monipodio va ouvrir, & referme la porte, en se plaignant beaucoup. Manifer, surpris de ces gémissemens, & de l'air tout défait du Protecteur, lui en demande la cause, & apprend le détail de l'aventure de la veille. Quelqu'un frappe à la porte : Manifer y court : c'étoit Ganchuelo, qui fut bientôt suivi d'une douzaine de confrères. La Ganancioſe, la Cariharte, ne tardèrent pas non plus à arriver. Toute l'assemblée est comme frappée d'un coup de foudre, en voyant l'état piteux du Protecteur, & chacun le regarde en silence. On n'attend plus que Rinconet & Cortadille. Monipodio desserre enfin les dents, & demande si on ne les a pas vus. — Oui, dit Manifer, je les ai rencontrés vers minuit. Ils m'ont même ra-

conté une aventure qui ne leur a pas déplu. Ils ont fait bonne pêche, à ce qu'ils disoient. —Comment? qui ont-ils donc dépouillé? —Seigneur, vers onze heures du soir ils étoient en station dans une des rues de leur département : arrive à une porte un grivois assez bien mis, à qui ils ne donnèrent pas le tems d'entrer : car dans le moment il lui déchargèrent une si furieuse volée, qu'il tomba par terre. Aussi-tôt ils le dépouillent. La bourse qu'ils lui prirent étoit des mieux fournies : & enfin, me dirent-ils, nous n'avons pas encore fait pareille capture : Dieu en envoie autant tous les jours à chaque confrère. Alors ils me quittèrent pour aller délivrer un autre bastonnade, dont il ont eu, vous savez, la commission ; & il me paroit qu'il sont gens à s'en bien tirer.

Monipodio, à ce détail, ne doute plus que ce ne soient les deux confrères qui l'ont si bien servi. Il crève dans sa peau, & se garde bien de dire que c'est lui qu'ils ont si bien arrangé. Mais, dit Ganchuelo, d'où vous vient donc, Seigneur Protecteur, cette mine toute défaite, & ces meurtrissures que je vous vois sur le visage? —Eh! l'ami, ce sont des revenus du métier. Je m'avisai de sortir seul hier au soir : sans doute que quelqu'un m'a fait rendre en gros ce que je lui ai fait délivrer en détail. Mais j'ai trop d'ame pour rougir d'une volée de coups de barres. N'a-t-on pas rencontré Pipote quelque part. Oui, dit Chiquiznaque. Elle me parut même toute troublée. —Elle ne t'a rien appris? —Pas grand'chose. —Que t'a-t-elle donc dit? —Qu'elle croyoit que vous étiez mort. —Comment, tu appelles cela pas grand'chose? —Oui, je dis pas grand'chose, parce que cela n'est pas vrai. Elle ajoute qu'elle vous avoit ramassé dans la rue, & que vous ayant amené ici, elle vous crut si mal, qu'elle avoit pris la fuite, de peur qu'on ne dit que c'étoit elle qui vous avoit assassiné. —T'a-t-elle parlé de Rinconet & de Cortadille? —Oui. Elle m'a dit que nous ne les reverrions peut être plus, parce qu'ils appréhendoient la même chose qu'elle. Enfin, il vous croient mort tous

les trois. Eſt-ce que les deux confrères vous ont vu dans ce déſaſtre? —Comme j'étois étendu par terre, Pipote vint à paſſer: elle me reconnut, m'aida à me relever ſur une borne, & je la priai d'aller chercher les deux amis vers la Tour d'Or, où elle les rencontra, fort heureuſement pour moi: ils me ramenèrent avec elle, me laiſſèrent m'endormir: & c'eſt pendant ce tems-là qu'ils ont diſparu. —En vérité, dit Manifer, nous perdons deux braves gens. —Oui, vraiment, reprend Monipodio, qui les eut écharpé s'il les eut tenus: car il ne doutoit plus que ce ne fût eux qui l'avoient ſi bien traité. Qu'on les cherche donc. A quelque prix que ce ſoit, il me les faut morts ou vifs. Jamais nous ne trouverons deux confrères plus dignes de nous. Ainſi, qu'on m'en donne des nouvelles demain matin. Chacun rendra compte de ce qu'il aura moiſſonné: car aujourd'hui je me ſens trop foible. Que la Gananciose reſte ſeule ici pour me donner ce dont j'aurai beſoin. L'aſſemblée ſe retire.

Monipodio, qui n'avoit plus le ſou dans ſa poche, va à ſon tiroir pour prendre de l'argent, le trouve ouvert & vuide. Les bras lui tombent: il jette un cri, jure, tempête. Gananciose accourt au bruit, & voit le Protecteur comme un homme déſeſpéré. Il ne lui dit cependant encore rien. Il prend une plume, écrit un billet, qu'il lui dit de porter chez Lucile, ſans lui rien apprendre des particularités qu'il avoit avec elle. Dans ce billet il demandoit de l'argent à Lucile, comme il l'avoit déjà fait pluſieurs fois, & le lui avoit rendu au double & au triple. Ganancioſe frappe inutilement à la porte, & revient avec le billet. Monipodio ne dit rien, attend la nuit avec impatience, & va lui même chez ſon amie, recommandant à Ganancioſe de n'ouvrir à perſonne, pendant qu'il ſeroit abſent. Il ne fut pas plus heureux qu'elle. Lucile étoit loin. Rinconet étoit venu la prendre la nuit même de l'aventure, comme ils l'avoient arrêté enſemble, & étoit parti avec elle & Cortado pour ſe rendre aux Indes. Monipodio s'apperçut trop tard que *la*

bonne-foi ne règne pas long-tems entre des scélérats, & ne se mit plus en peine de découvrir les deux faux frères, dont il étoit dupe de toute maniere.

Tel est le portrait que je m'étois proposé de faire de cette infâme société, où tous les crimes sembloient s'être concentrés, & trouvoient de l'appui dans ceux mêmes qui étoient, par état, obligé de les punir. La postérité jugera par cette Nouvelle, & par les précédentes, quel étoit le dérèglement excessif de nos mœurs, dans un Etat où l'hypocrisie n'avoit même pas su se voiler sous la moindre apparence de la vertu.

FIN.

962132

FAUTES

ESSENTIELLES A CORRIGER.

N°. 2. *Liſez en titre* L'AMANT GÉNÉREUX.

N°. 3. en note, *liſ.* *Bradamante*, rator, *liſ.* valor.

N°. 5. d'une foible, *liſ.* d'une voix foible.
Pag. 25. ſe perſuadant, *liſ.* & il crut.

No. 6. p. 22. lig. 11. mettant, *liſ.* ayant mis.

N°. 8. pag. 61. lig. derniere, le pis aller, &c. *liſ.* le moins qui puiſſe vous arriver, c'eſt que, &c.

GG

177

2me

50 000

12 fig par
Desnois et Folkemer
1er tirage

Manque sur 12
AVANT LA LETTRE